

Suppuration des pommex H. S. C. altér. avec Muc. H. S. C.	43
Fluor blanc (Rhizobolus) guérison rapide	43
Ulcères qui chassent en tirant N. S. C.	43
Fiebre & nervosa, ulcère melleux. Caut. de G. H. S. C.	44
Erigea de la ville et N. S. C.	44
Corine de la ville, p. S. C.	44
Constipation chronique, S. S. C.	44
Constipation chronique, S. S. C.	44
Inflammation de la cavité interne H. S. C.	45
Trophus au point d'ulcère de la cavité	45
Encephalite de G. S. C. N. S. C.	51
Ulceres. P. S. C. S. S. C. S. S. C. S. S. C.	80
Hémorrhoides	81
Repetition de S. S. C.	95, 129
Hernie inguinale N. S. C. par S. S. C. S. S. C.	125
Duane de S. S. C. S. S. C.	131
Stomatite générale p. S. C. S. S. C. S. S. C.	143
Ulcère ulcérant, p. S. C. S. S. C.	143
Cécité d'un chien S. S. C.	144
Ulcères sur la main N. S. C. S. S. C.	144
Phthirise m. S. C. S. S. C.	144
Fiebre bilieuse S. S. C.	147, 150
— Inflammation —	147
Dysenterie S. S. C.	148
Hémorrhoides S. S. C.	148
Ulceres S. S. C.	149
Angine S. S. C.	149
Pleur-pneumonie	150

Hémorragie Uterine Camoré	181
Fivre intermittente. Spec.	181
Dysentérie B.P.	181
Vétérinaire	182
Fèvre nerveuse (ou) Diarrhée Epidémique	182
épand. Pétère, guinée	188
Diarrhée guinée	189
épand. Epistémement guinée	190
Prophète, guinée, guinée, guinée	192
Amour, guinée, guinée, guinée	194
Ophthalmie intermittente guinée	195
Maladie par le guinée	195
Douleur trachéale, guinée	196
Paralysie, guinée, guinée, guinée	200
Epilepsie, guinée, guinée, guinée	200
— en guinée, guinée, guinée, guinée	202
— en guinée, guinée, guinée, guinée	203
<u>Gonorrhée</u> <u>Guinée</u>	205
Ophthalmie de	208
Diarrhée avec guinée	110
Hernie étranglée	111
Choléra. Guinée de guinée	117
Douleur avec guinée, guinée, guinée	131
Tic facial B.P. guinée	132
Douleur, guinée, guinée, guinée	132
Laryngite chronique guinée / Hap	195

Dontour rubicundité et Anémie alutée face de perisphère	233
Hemoptysie de Phag	234
Mut de telegripif dechi rant violent Calym. Stoper	235
Asthme B.D. 3 date	236
Mut de telegripif periclyque legia Bonif	236
Curie du bord de laire et d'apexillains superans mutior	237
Y casin par ténature de Phag	237
Pustale pruntengas et brûlante de apyry de caule de Phag	238
Phthiric Pulmonaire Phag Leurey	254
Intra angulaire	304
Fiebre intermittente larves	305
Mut trochysie trichend couche quine	307
opuel. forripisic d'un enpant apyry lesung qu	307
Faculté intellectuelle m'ne canipruine qui	310
Cephalalgie chronique quine per quine	310
Marasme d'un casnat quine (Diphthérite)	311
Accouchent d'un feto pruin peried hune quine	312
Fiebre intermittent d'olence bry fersine quine	313
Ulceres au jambe	314
Carreau Cule. quine	314
Avortement B.D. quine	317
Erysipèle angia	319
Gonflement insolence de l'utero inférieure Booy	385
Mallemere de glandes p'ce et Badguzo	385
Carie Angustura spicif selon Egib	386

Catarrhe pulmonaire Cont. oy. ————— 398

Pneumonie multilobée purpurab. Vrat. ————— 399

Dartre rougeante aiguë Legre Hyph. Alim. — 400

Ditotal aiey Boenigkappene = Italien Pulfr. 16 Feb 1401

ARCHIVES ET JOURNAL
DE
LA MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

ARCHIVES ET JOURNAL
DE
LA MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉS PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS,

SOUS LA DIRECTION

DE MM. LES DOCTEURS A.-J.-L. JOURDAN,

Membre de l'Académie royale de Médecine,

LÉON SIMON ET CURIE.

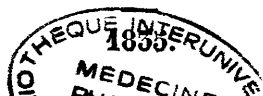
Veritas ubique locorum eadem est.

CICÉRON.

DEUXIÈME ANNÉE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, n° 13 bis.
LONDRES, MÊME MAISON, 219, REGENT-STREET.
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.





ARCHIVES ET JOURNAL

DE

LA MÉDECINE

HOMŒOPATHIQUE.

VUE PHILOSOPHIQUE DE LA DOCTRINE HOMŒOPATHIQUE (1).

Par le docteur LÉON SIMON.

Lorsqu'il y a quelques mois j'ouvris un cours de médecine homœopathique devant un auditoire plus spécialement composé de médecins et d'étudiants en médecine, je disais que toutes les découvertes faites par l'esprit humain peuvent être examinées sous deux points de vue différens; qu'il y a à les considérer en elles-mêmes et par rapport à leur objet: en elles-mêmes, si on les examine dans les principes qui leur servent de base; dans l'objet qu'elles se proposent, si on s'attache aux applications pratiques qu'elles entraînent. Je conclusais de cette considération que toute doctrine nouvelle n'a d'avenir qu'autant qu'elle peut subir la double épreuve du fait et de l'enchaînement logique, de l'expérience et de la théorie.

(1) Nous donnons ici le Discours prononcé par M. Léon Simon à l'ouverture d'une conférence qu'il fit en quelques séances devant un auditoire choisi parmi les hommes étrangers à la médecine, et qui cependant cultivent les sciences. Peut-être donnerons-nous les deux Leçons qu'il a prononcées sur la théorie de la psore et la théorie des doses infinitésimales, leçons où se trouvent des développemens curieux sur plusieurs points qui n'ont pu être qu'indiqués dans ce qu'on va lire.

Je disais ainsi, et je traçais aussitôt la ligne de démarcation qui distingue ces deux points de vue, sans les isoler. Je trouvai cette ligne de démarcation dans la nature même de l'esprit humain, qui voit toutes choses sous la triple face du *beau*, du *vrai* et de l'*utile*; de l'esprit humain, qui ne donne son consentement à une théorie et à un système qu'autant qu'il ne blesse pas ses sympathies, qu'il satisfait sa raison, et qu'il améliore sa condition.

Cela dit, je dus, sans faire violence à mes convictions, circonscrire mon sujet dans les limites sévères de l'application. Tout m'en faisait un devoir : et la nature de l'auditoire devant lequel je professais, et les préventions qui m'accompagnaient, et les dispositions des plus bienveillants de mes auditeurs.

Ce qu'attendaient des médecins et des étudiants en médecine, c'était les moyens de constater par l'expérience la supériorité que nous attribuons à la médecine homœopathique. J'avais devant moi des incrédules et des hommes prévenus, dont le scepticisme était avivé par ceux dont les noms font autorité dans l'ancienne école. Autorité respectable, sans aucun doute, en ne s'attachant qu'aux services rendus; autorité qui n'est que servitude et idolâtrie, si on veut que le passé enchaîne l'avenir. Si, dans le cours que j'ai ouvert et qui touche à son terme, j'avais insisté trop longuement sur la partie spéculative de la doctrine homœopathique, j'aurais évidemment ajouté aux préventions qui m'entouraient, et j'aurais manqué le but en le dépassant. J'aurais manqué le but, puisque les médecins avaient à cœur de nier la réalité pratique ou objective de l'homœopathie, et comme jusqu'ici la spéculation les a mal servis, ils se seraient irrités contre moi si je les avais entraînés sur un terrain si fécond pour d'autres et qui a si mal récompensé leurs efforts.

Je devais donc respecter les dispositions de mon auditoire et mesurer, pour ainsi dire, mon enseignement à ses besoins; je l'ai fait. Mais cette concession momentanée ne saurait m'arrêter plus long-temps.

On a dit, sans en fournir de preuve, que l'homœopathie était de nulle valeur en pratique, et qu'elle était blessante pour la raison. Sur le premier point, j'adjure ceux d'entre vous qui ont suivi mon enseignement, et qui, depuis le même temps, ont fréquenté la clinique qu'au nom de la Société de médecine homœo-

pathique, mes amis et moi avons établie; je les adjure de dire si nous n'avons pas largement justifié l'homœopathie du premier de ces reproches, et maintenant je prends la parole dans cette enceinte pour la venger du second, qui consiste à la présenter comme outrageant la raison.

Ainsi, messieurs, la différence de ces deux enseignemens se dessine nettement à vos yeux. Lorsque je me suis adressé aux hommes spéciaux en fait de doctrine médicale, c'est au nom de l'*utilité* que je leur ai parlé et je leur ai présenté la doctrine nouvelle surtout comme un meilleur moyen de guérir, un instrument nouveau pour diminuer les souffrances humaines, et améliorer sa condition matérielle.

Devant vous, messieurs, mon rôle change. C'est de la *vérité*, et, permettez que je le dise, de l'*élévation* de nos principes, que je viens rendre témoignage. Ayant dit ailleurs à quels progrès l'art de guérir était appelé sous l'impulsion imprimée par Hahnemann, ici je viens raconter ce que ses découvertes ajoutent à la masse de nos connaissances, indépendamment de toute application ultérieure, quelles espérances elles confirment, quelles espérances elles font naître.

Oh! nous vivons en un temps bien douloureux et bien solennel; temps de tourmente et de rénovation, où tout ce qui fait le bonheur des sociétés et des individus semble s'évanouir; temps de recherche et de méditation, où chacun s'interroge sur ce qu'il doit aimer, croire et pratiquer; temps de langueur intellectuelle, où le savant n'a plus d'enthousiasme, et ne trouve d'énergie que pour le ridicule et le dédain. Se pourrait-il que, dans la spécialité confiée à notre culture, Hahnemann ait fourni matière à un nouvel enthousiasme, qu'il ait ouvert une voie nouvelle où la méditation et l'expérience aient beaucoup à moissonner, beaucoup à recueillir? Vous allez en juger.

Mais je désire surtout que vous ne vous mépreniez pas sur l'intention qui m'anime. Pour avoir subi, en ces derniers temps, les attaques d'une critique aveugle par petite et misérable passion, je ne veux pas laisser croire que, désespérant de la science, j'appelle au bon sens de ceux qui ne cultivent pas la science. L'homœopathie n'est pas réduite à cette extrémité. Loin de rétrécir le cercle, je l'agrandis. Je parle aujourd'hui pour les hommes de la pensée, pour ceux dont les méditations franchissent le cercle

des spécialités et s'élèvent à des vues générales ; pour ceux qui voient dans chaque science un fait , et qui recherchent le lien des différentes branches du savoir humain ; pour ceux , enfin , qui demandent à une doctrine jusqu'à quel point elle porte l'empreinte de son siècle , jusqu'à quel point elle obéit aux tendances de son époque. Loin donc de venir formuler un appel au peuple , je viens demander à ces aristocrates de la pensée qu'on nomme les philosophes , d'accorder droit de bourgeoisie à la découverte de Hahnemann.

Vous ignorez , sans doute , messieurs , en quoi consiste cette réforme médicale qu'on nomme l'homœopathie ; je vous le dirai en peu de mots. En peu de mots , car vous savez très-bien que la science , obéissant à un mouvement progressif et ascensionnel continu , grossit chaque jour ses acquisitions , et que l'avenir conserve toujours quelque chose du passé. Or , en envisageant l'homœopathie du point de vue purement doctrinal , c'est-à-dire abstraction faite de ses moyens , il est possible de la ramener à trois ou quatre propositions fondamentales qui contiennent toutes les autres , et qui , si elles sont une fois consenties , entraînent l'adhésion implicite à toutes les conséquences qu'une logique sévère peut en déduire.

En tête de ces propositions , se trouve la LOI DE SPÉCIFICITÉ , qui , sans avoir été méconnue des écoles médicales du passé , n'a été considérée par elles que comme un fait positif , mais exceptionnel. Eh bien ! nous professons que *toutes les maladies , qu'elles soient aiguës ou chroniques , épidémiques ou contagieuses , qu'elles résultent des influences atmosphériques ou d'écarts dans le régime , de fatigue intellectuelle ou de commotions morales , que du reste ces dernières soient brusques et rapides , ou faibles mais long-temps continuées , sont SPÉCIFIQUES de leur nature et réclament des MOYENS également SPÉCIFIQUES.*

Qu'est-ce à dire ? Voudrions-nous soutenir que toutes les maladies sont de même nature ou de même ordre que les affections qui reconnaissent pour cause un miasme ou un virus ? Comment donc justifier cette assimilation hardie , qui identifierait l'un à l'autre le coryza et la scarlatine , la pneumonie et la syphilis ? Ce n'est point la pensée de Hahnemann ; ce n'est point la nôtre.

La loi de spécificité , ne vous y trompez pas , est bien autrement large que la conception des miasmes et des virus. Elle sup-

pose que toute maladie est la représentation d'un type irréductible aux autres types morbides : qu'elle est une individualité à part dans la création , offrant avec les autres individualités morbides des analogies et des différences , ici plus étroites , ailleurs plus éloignées ; analogies et différences qui permettent d'établir des groupes , des classes , des ordres , si bon vous semble , mais sous la réserve de ne jamais les identifier , ni lorsqu'il s'agit de leur imposer un nom , ni lorsqu'il s'agit de les combattre.

L'individualisation des maladies , et comme conséquence l'individualisation des moyens thérapeutiques appropriés à leur guérison , voilà la loi de spécificité , telle que nous l'entendons , et c'est elle que la critique n'a point osé attaquer ; l'expérience la justifie. Se pourrait-il qu'il y eût ici une interversion des lois qui président à l'ordre universel , et que la raison répugnât véritablement à reconnaître pour vrai ce que le fait démontre être véritable.

La raison ! grande et puissante divinité que , dans toute lutte intellectuelle , chaque opinion invoque , et dont chacune se fait une arme contre son adversaire.

Qu'est-ce donc que la raison , et quelle idée doit-on s'en faire ?

Vous le savez , messieurs , c'est un terme général , comme tous ceux que les sciences d'observation empruntent à la métaphysique. Souvent on l'a confondue avec le raisonnement , et cette confusion a entraîné des méprises telles qu'aujourd'hui , lorsque ce mot sacramentel s'échappe de la bouche des savans , chacun l'entend à sa manière.

On a dit avant moi que la raison de Platon n'était pas la raison d'Aristote , que la raison selon Bacon ne ressemblait pas à la raison selon Descartes , et on a dit vrai ; le même fait s'applique à la médecine , et y est devenu proverbial. La raison , en médecine , selon Brown , ne ressemble pas à la raison de Broussais ou de Rasori , et ce sont ces différences mal appréciées qui ont mis le chaos dans la science.

En effet , si d'Aristote à Platon , de Bacon à Descartes , et j'ajouterai de Locke à Leibnitz , il y a toute la distance de deux points de vue opposés , c'est que les données d'après lesquelles chacun d'eux raisonne sont différentes. Or , pour nous orienter

dans ce dédale de principes et de solutions souvent contradictoires, il faut une mesure, une règle, un *criterium*.

Eh bien ! messieurs, c'est cette mesure qu'il faut chercher, et avec elle nous pourrons concilier bien des antinomies, dissiper plus d'un nuage, et reconstruire à peu de frais l'édifice fortement ébranlé de nos croyances scientifiques.

Cette règle, la voici. La raison humaine n'est autre chose que le sentiment humain, en d'autres termes la vie humaine, toujours progressive, et obéissant à cette loi d'évolution qui pousse les individus, les générations et les civilisations les unes sur les autres et les entraîne par un mouvement rapide et continu vers leur fin dernière. Dans ce sens, un métaphysicien spirituel a eu raison de dire que la raison est impersonnelle. Qui donc voudrait absorber en soi la vie de l'humanité, et s'approprier toute une époque ?

La raison d'un siècle, c'est la vie de ce siècle, c'est le sentiment qui l'anime, c'est la mission qu'il accomplit, et qui le fait lui et non pas un autre.

Or, comme l'intelligence n'est après tout qu'une des manières d'être de l'humanité, la science, produit de l'intelligence, n'est à son tour qu'une des faces de la vie humaine. Dans chaque siècle, et, pour ainsi parler, à chaque moment d'un siècle, la science traduira donc à son point de vue la vie du siècle ou de l'époque.

Voilà l'idée qu'il faut se faire de la raison : celle là, et non pas une autre.

Je ne sais, ou plutôt je n'ose dire quelles transformations la raison humaine est appelée à subir dans l'avenir. Mais, lorsque je jette les regards autour de moi, lorsque j'étudie les tentatives plus ou moins hardies, plus ou moins inachevées, que le dix-neuvième siècle a vues éclore, il me semble que la raison du dix-neuvième siècle peut se traduire en ces termes :

Chaque siècle fait un pas sur celui qui l'a précédé ; chaque siècle jouit en paix de l'idée produite par son prédécesseur, et pour laquelle celui-ci a lutté. Mais il lutte à son tour pour l'idée qu'il léguera à ses descendants, et dont ceux-ci recueilleront le fruit.

Si le dix-huitième siècle a lutté en politique pour le fait de liberté, dont je n'ai point à m'occuper ici, la science a lutté à

cette même époque pour une grande pensée, le *progrès indéfini de notre espèce, la perfectibilité humaine*. Puis il a définitivement conquis la liberté d'examen. Avec elle, le dix-huitième siècle a tout attaqué, tout vu, tout jugé; avec l'idée de perfectibilité, il a tout poussé en avant; il nous a répété, sous toutes les formes, ce mot échappé à Bossuet dans la majesté de sa pensée, *marche, marche toujours!* Mais il avait oublié de nous dire dans quelle direction, et c'est cette direction que le dix-neuvième siècle a indiquée.

Il nous a dit, en politique, que chacun de nous devait être estimé en raison de sa valeur personnelle et des services qu'il rend à l'association politique. Puis, il a voulu que la valeur personnelle de chacun se mariât aux besoins de l'association. C'est ainsi qu'il entend la conciliation de l'intérêt général et de l'intérêt privé, de l'égoïsme et du dévouement.

Le dix-neuvième siècle nous a enseigné, en philosophie, que les deux grandes questions du spiritualisme et du matérialisme avaient un fondement de vérité, qu'il fallait les concilier entre elles; les deux moyens de conciliation proposés ont été le panthéisme et l'éclectisme.

L'éclectisme, qui a brillé un instant en France, y a été presque aussitôt abandonné que connu. Le panthéisme, vers lequel incline manifestement l'Allemagne, s'est propagé en France, où il a reçu, en ces derniers temps, une expression fort élevée. Ce n'est pas le panthéisme de Spinoza, qui repose sur un agencement plus ou moins heureux de formes logiques et sur l'idée de substance, ni cette espèce de panthéisme physiologique auquel Schelling a donné son nom. C'est une sorte de panthéisme politique et religieux, dans lequel on se propose de rattacher de plus en plus chaque individu à l'espèce, tout en donnant à chacun une importance individuelle de plus en plus grande; et cette pensée vit et germe au fond de toutes les tentatives de notre époque. Que les moyens employés aient répondu à l'intention, qu'ils aient fidèlement traduit la raison du temps, j'en doute, mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Le sommeil n'est pas la mort. L'homme épuisé de fatigue qui refait ses forces est un sage, et celui qui malgré la fatigue veut continuer la lutte, est un fou qui joue sa santé et sa vie. C'est un privilège de l'humanité, que ses pensées grandissent dans l'ombre autant qu'à la lumière du jour.

Que résulte-t-il de ce qui précède? c'est que tout système de médecine qui se présentera comme l'écho affaibli des philosophies spiritualistes ou matérialistes des siècles précédens, est un système mort à l'avance, sans aucune racine dans la vie, dans la raison du siècle où il se produit. C'est que tout système de médecine qui traduit la philosophie éclectique est un système également sans valeur; car l'éclectisme, qui cherche à concilier et à associer des systèmes opposés, n'a ni le mot de ces systèmes, ni le principe qui leur servira de lien.

L'avenir de la médecine ne se trouve donc ni avec Broussais, ni avec Rasori, ni avec Andral. Élève de Condillac, Broussais a tout analysé, tout divisé, tout *localisé*. C'est le matérialisme dans sa vigueur et son étroitesse. Élève de Brown, qui lui-même fut un disciple de Locke, Rasori appartient à la même époque, avec cette différence qu'il est plus idéaliste, et que Broussais est plus réaliste; que, dans l'homme, Rasori voit un être matériel, et qu'il le voit d'ensemble, tandis que Broussais ne voit que des organes ajoutés les uns aux autres, et que par conséquent, s'il a pu pénétrer la vie de chaque organe, pris isolément, jamais il n'a pu s'élever jusqu'à en comprendre l'unité.

Eh bien! messieurs, tous les reproches adressés à la philosophie sensualiste retombent sur les doctrines médicales régnantes. A Broussais comme à Rasori, vous pouvez reprocher d'avoir méconnu la puissance de l'énergie vitale, de ne rien savoir du lien qui unit entre elles les différentes formes des maladies chroniques, et d'avoir isolé les unes des autres des formes morbides qui reconnaissent une même origine et se produisent dans les mêmes conditions. Vous pouvez leur reprocher encore d'avoir créé, dans le principe de l'*irritation*, et dans la doctrine du *stimulus* et du contre-stimulus, une unité factice, de laquelle ils font dériver des maladies qui lui sont évidemment étrangères, comme les sensualistes faisaient de leur unité.

Aux éclectiques, vous pouvez reprocher de n'avoir su établir ni une règle pratique, ni un principe théorique. Tout en leur accordant une certaine puissance d'observation, vous leur refuserez cette force synthétique sans laquelle on n'est ni savant ni praticien. Ce sont les hommes de la contradiction, qui disputent sans fin et sans cesse, sans avoir ni la bonne foi, ni la hardiesse de conclure. Ce sont les sophistes de notre âge, hommes bril-

lans, capables d'étonner quelquefois, sans jamais convaincre.

L'avenir de la médecine serait-il donc avec Hahnemann ? Si Hahnemann a su résumer dans sa pensée toutes les acquisitions réelles de la médecine, en y ajoutant un élément nouveau, il n'est pas douteux que l'avenir lui appartient. Et cette certitude deviendra irrésistible, si la pensée de Hahnemann, loin d'être en arrière sur la raison de notre temps, s'harmonise avec elle et obéit à ses tendances.

Messieurs, Hahnemann résume en lui toutes les acquisitions passées de science médicale.

La médecine, vous le savez, se ramène aux trois points suivants : connaître les maladies qu'on est appelé à guérir ; savoir de quelles vertus positives sont doués les agens thérapeutiques qu'on emploie, et faire application des uns aux autres. Le premier de ces points constitue la partie diagnostique de la médecine ; le second a été appelé chirurgie et matière médicale ; et le troisième, art de guérir.

Le diagnostic en est venu à ce point, dans les écoles régnantes, d'admettre que, de la nature des maladies, le médecin ne peut rien savoir ; qu'il lui est seulement donné de connaître les conditions physiologiques ou hygiéniques sous lesquelles elles se produisent, les désordres qu'elles entraînent, et leur issue plus ou moins probable.

Avant d'arriver à ce point, le diagnostic a dû subir bien des transformations, être soumis à plus d'une révolution. Chacune d'elles se rattache plus ou moins directement au sort des doctrines médicales, mais toutes peuvent être ramenées à deux catégories nettes et distinctes.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et, pour parler plus exactement, jusqu'à Haller, les médecins ont cru qu'il leur était donné de pénétrer la nature des maladies, ce qu'ils nommaient la *prima causa morbi*, et alors ils portèrent alternativement leur attention sur certaines entités, qui furent ou spiritualistes ou matérialistes, selon que l'une ou l'autre de ces deux hypothèses prédominait dans la philosophie. Ainsi, Hippocrate, Galien, et leurs successeurs les médecins arabes, nous légèrent des entités idéalistes, comme l'inflammation, le spasme, la phlegmasie ; de même que plus tard les médecins humoristes nous légèrent des

cachexies, des alcalescences et des putridités, et que les médecins physiiciens nous créèrent des aberrations en plus ou en moins de la tonicité des organes. Vinrent ensuite, dans les temps modernes, les anatomistes, qui nous créèrent des dégénérescences organiques de toutes les formes et de toutes les dimensions, et qui les ramenèrent à une autre entité, l'irritation, cette fille aînée de l'irritabilité de Haller.

Aujourd'hui, on admet volontiers que toutes ces créations de l'esprit n'indiquent rien de ce qu'elles semblent apprendre; que seulement elles désignent l'organe ou le tissu affecté; qu'elles indiquent quelquefois le degré d'altération survenu, mais que, de la nature de la modification organique; nous ne savons rien et ne saurons jamais rien.

En cela, nous sommes d'accord avec nos adversaires. Mais en accordant toutes les acquisitions qu'ils ont faites, voici ce [que nous y ajouterons.

Nous leur dirons que toutes les causes de maladies affectent l'organisme dans son ensemble, qu'il n'est point de maladie locale, ni à son origine, ni à sa terminaison, et que, par conséquent, tout diagnostic doit puiser ses indications dans l'organisme entier.

Nous leur dirons, en outre, que les maladies chroniques, aujourd'hui si nombreuses et si persistantes, ne sont pas le résultat de la transformation ou de l'affaiblissement d'une maladie aiguë, mais que toutes dépendent de la présence d'un miasme ou d'un virus, qu'il nous est possible de constater et de suivre dans son origine et dans ses développemens.

Ceci vous paraîtra une assertion pure et simple. Dans les leçons suivantes, cette assertion deviendra une vérité.

Pour ce qui est de l'action thérapeutique, l'école en est venue au point d'admettre que les vertus curatives des médicamens ne pouvaient être reconnues que par l'observation clinique.

Ici il y a eu confusion. Elle a confondu l'action curative des médicamens et leur action pure, et elle a oublié que l'une dérivait de l'autre.

Hahnemann résume donc toutes les acquisitions passées de la médecine. Il les résume en y ajoutant un élément nouveau. Jusqu'à quel point les innovations qu'il a proposées sont-elles

conformes aux tendances de l'époque? jusqu'à quel point s'harmonisent-elles avec la raison du siècle?

Ceci me ramène à la question générale ou philosophique, que pour un moment j'ai dû perdre de vue.

Je le demande à ceux d'entre vous que leurs habitudes de méditations familiarisent avec les grands problèmes qui agitent l'humanité : croyez-vous sincèrement qu'il soit donné à l'homme de s'élever jusqu'à pénétrer l'essence des choses? Se pourrait-il que Bacon et son école eussent si largement dominé toute l'époque moderne, pour que leur influence fût prête à s'évanouir?

Non, vous convenez tous que, des êtres, nous ne savons que les modes qu'ils peuvent revêtir, les attributs dont ils sont doués, les influences exercées sur eux par le milieu où ils se développent, et enfin leur destinée. Transportez cette pensée en médecine, et vous avez les symptômes, les causes occasionnelles qui répondent aux influences exercées par le milieu, et le pronostic. De nous-mêmes et de tout ce qui nous entoure, nous ne savons pas davantage.

Mais n'est-il pas vrai aussi que vous voulez tout savoir des attributs de la nature humaine, et qu'aujourd'hui il n'est pas un de ces attributs que vous ne considériez comme ayant son importance? N'est-il pas vrai que vous prétendez connaître toutes les influences capables d'engendrer une maladie? que vous les étudiez en elles-mêmes, et dans leurs rapports, les unes avec les autres et avec l'organisme humain? que vous convenez que, dans l'étude de ces causes, il faut toujours s'arrêter à celle qui est immédiate et saisissable par les sens, sans tenir aucun compte de ces causes si profondes qu'elles échappent à tout moyen d'investigation? N'est-il pas vrai que la tendance du siècle, c'est l'élévation unie à l'application, que toute spéculation qui ne conduit pas à une application immédiate vous est suspecte à l'avance?

Or, lorsqu'on pose devant vous une loi générale, comme sont les lois de Broussais et de Rasori, et que, les soumettant à l'expérience, vous voyez qu'il est des classes entières de maladies dont elles n'améliorent pas le traitement (et les scrofules, les dartres, les maladies nerveuses, etc., etc., sont de ce nombre), vous déclarez les lois dont il s'agit insuffisantes, et, les renver-

sant de leur piédestal, vous les faites descendre des hauteurs d'une loi générale aux conditions plus modestes, mais plus vraies, d'un principe de second ordre.

Eh bien ! Hahnemann a indiqué le premier que, dans l'étude des maladies, il fallait tenir compte de tous leurs attributs, de l'universalité des symptômes.

Le premier aussi, il a su abandonner franchement toutes les hypothèses sur la nature des maladies et sur leur cause première.

La raison humaine n'a-t-elle pas fait cet autre progrès de vouloir que chacune des conditions physiques et sociales du milieu où l'homme se développe fût étudiée en elle-même et dans son rapport avec l'organisme vivant, c'est-à-dire d'une manière directe et non par voie d'analogie ? Que font donc les médecins de l'ancienne école, eux qui repoussent l'expérimentation pure ou directe, pour se borner à l'expérimentation clinique ? Ne se révoltent-ils pas contre la raison du siècle ?

Enfin, nous l'avons vu, l'objet de la médecine homœopathique est la loi de spécificité, qui veut que le médecin imite la nature, au lieu de la contrarier ; qu'il suive la maladie, et encourage les efforts réactionnaires de l'organisme, au lieu de les déprimer.

Eh bien ! je vous le demande encore : où marchent la raison et la philosophie de votre époque ? tendent-elles à consacrer l'harmonie ou l'antagonisme dans l'humanité et dans l'univers ? Recherchent-elles le lien des choses ou leur opposition ? La réponse est facile. En morale, en politique, en métaphysique, partout, même tendance, partout désir avoué d'arriver à tout concilier, partout aussi ce sentiment que des êtres ne peuvent être améliorés et éduqués qu'autant qu'on leur imprime une direction harmonique à leur nature.

Messieurs, la loi de spécificité, proclamée par Hahnemann, exprime toute cette tendance de la raison du siècle. L'avenir est là.

[L'HOMŒOPATHIE, CONSIDÉRÉE COMME MÉTHODE CURATIVE
SPÉCIFIQUE PARTICULIÈRE;

Par le Docteur MESSERSCHMIDT.

L'expérience a fait découvrir différentes voies pour arriver à la guérison. Celui qui connaît toutes ces voies, et qui sait les suivre pour atteindre au but, est donc médecin dans toute l'étendue du terme. Distinguer les médecins en *anti-homœopathes* et *homœopathes*, c'est dire que les premiers n'embrassent pas encore l'art entier, et que les autres n'en envisagent qu'un côté.

Je substitue l'expression d'*anti-homœopathe* à celle d'*allopathe* employée par Hahnemann. Un médecin ne peut être que *pour* ou *contre* l'homœopathie. Dans le premier cas donc il est *homœopathe*, et dans le second *anti-homœopathe*.

Quand nous en serons venus au point que tous les médecins reconnaissent l'homœopathie *épurée* pour une méthode curative particulière, alors il n'y aura qu'une seule médecine, qui, dans le nombre de ses méthodes, aura admis aussi l'homœopathique, pour en faire usage suivant les circonstances. J'entends par là celles où l'on peut attendre la guérison de l'emploi de cette méthode; car l'expérience nous a révélé que ce cas n'a pas toujours lieu, et qu'il est même certaines maladies incurables par les moyens homœopathiques, quoiqu'en elles-mêmes elles soient susceptibles de guérison. Par exemple, quel groupe considérable de symptômes très-graves ne peut pas produire l'inversion de la matrice? or, cette inversion est incurable pour l'homœopathe, s'il ne sait pas autre chose que ce qu'enseigne Hahnemann, savoir, qu'on n'a pas besoin de rechercher la cause interne, et qu'il suffit, pour guérir facilement et sûrement, d'employer un médicament homœopathique choisi d'après l'analogie des symptômes. Mais ici les médicaments doivent demeurer sans résultat, puisqu'il n'y a de prompts secours à attendre que d'une habile manipulation.

Ainsi, quand nous en serons arrivés à ce que la médecine embrasse en elle toutes les méthodes curatives reconnues applicables avec avantage, et sans exclusion de l'homœopathique, alors il y

aura des médecins, mais il n'y aura plus de partisans d'aucune méthode plus ou moins exclusive, par conséquent plus d'homœopathes exclusifs.

Il se rencontre assurément un très-grand nombre de maladies qui guérissent par l'emploi de la méthode homœopathique seule, et dans lesquelles celle-ci conduit même plus facilement et plus promptement au but que l'application bien faite d'une ou de plusieurs autres méthodes curatives. Mais il n'est pas moins avéré, et la mauvaise foi ou l'aveuglement seul pourrait contester une vérité appuyée sur tant de faits, qu'aujourd'hui encore, et bien long-temps avant qu'on songeât à l'homœopathie, il y avait des maladies, souvent même très-graves, qui guérissaient complètement par l'application convenable et bien faite d'une ou plusieurs des autres méthodes curatives.

C'est avec ces vues et dans cette conviction que je me mis moi-même à examiner la méthode homœopathique au lit du malade. Un médecin consciencieux trouvera dans son application beaucoup de difficultés, qui pourront le rebuter, surtout s'il est avancé en âge et fort occupé. Cependant il ne faut pas rejeter de suite l'homœopathie comme une doctrine fausse.

Je reconnais bien ce qu'il y a d'erroné dans les écrits de Hahnemann. Mais l'expérience a déjà tant de fois confirmé, au lit du malade, la vérité du principe *similia similibus curantur*, que je me suis fait un cas de conscience de m'y conformer dans tous les cas où je le juge applicable; car j'ai reconnu aussi qu'il y a certaines maladies où le traitement homœopathique, non seulement ne procure pas d'amélioration, mais empire même l'état des choses, tandis que d'autres méthodes se montrent encore secourables.

J'ai déjà rencontré divers cas où, dès l'origine, j'employai la méthode curative *causale*, peut-être aussi aidée de quelques autres encore. L'état du malade s'amenda, s'améliora beaucoup; cependant il resta quelques symptômes morbides, qui ne voulurent pas céder, et contre lesquels la méthode spécifique se montra seule efficace. Laissant alors de côté tous les autres médicaments, je donnai le remède homœopathique approprié, et dès-lors la guérison complète eut lieu avec une surprenante promptitude. Je ne m'obstine donc point à faire usage d'une méthode quelconque, quand je trouve qu'elle ne me conduit pas au but.

On a quelquefois accusé de calcul intéressé les médecins qui adoptaient la méthode homœopathique ; mais c'est bien à tort, car elle diminue plutôt qu'elle n'accroît leurs revenus, parce qu'il suffit souvent de quelques visites pour guérir les malades, et que, sous l'influence des autres méthodes, il n'est pas rare que les maladies tirent en longueur, au profit du médecin.

Si ma conscience m'a prescrit d'apprendre à connaître l'homœopathie et son emploi, je ne m'en suis cependant pas tenu à un hahnemannisme rigoureusement orthodoxe. Loin de là, j'ai recherché jusqu'à quel point on peut s'en écarter, sans cesser toutefois d'obtenir un bon résultat. Ma méthode curative homœopathique est donc fort différente de celle de Hahnemann. C'est une méthode *spécifique*, semblable à celle qu'on admet depuis si long-temps déjà en médecine ; mais cette dernière n'est point homœopathique, puisqu'elle repose uniquement sur le fait expérimental que certains états morbides sont, d'une manière spécifique, ou particulière, convertis en santé par l'emploi de certains médicamens. La méthode homœopathico-spécifique se fonde sur cet autre fait que les maladies sont guéries spécifiquement par les médicamens qui possèdent la puissance spécifique de produire une maladie analogue chez les personnes bien portantes. De là résulte que sa sphère d'action s'étend bien plus loin que celle de l'ancienne méthode spécifique, qui du reste était également homœopathique, quoiqu'à l'insu de ceux qui l'employaient. Le plus grand anti-homœopathe procède homœopathiquement lorsqu'il emploie du mercure contre des ulcères syphilitiques ; mais il n'agit pas hahnemanniquement, parce qu'il se sert de doses plus fortes et fréquemment répétées, sans observer aucun mauvais effet de la part du mercure, quand il se conforme aux règles connues. C'est ainsi que je traite tous mes vénériens homœopathiquement, mais non à la manière de Hahnemann, sans avoir encore jamais échoué, et cela depuis une longue série d'années, par un usage modéré du sublimé. De là vient que je ne me sens point non plus disposé à changer de manière, et à me servir du mercure dynamisé, à petites doses, d'autant plus qu'ayant une fois traité des chancres avec fics par le mercure et le thuya, je n'observai aucune amélioration, quoique j'eusse attendu plusieurs semaines, après lesquelles le mercure à haute dose procura une prompte guérison.

J'ai admis le principe *similia similibus* parce que l'expérience, pierre de touche de la vérité, m'en a démontré l'exactitude. Depuis dix ans que je l'applique, j'ai observé les préceptes de Hahnemann, c'est-à-dire qu'en évitant, autant que possible, tout ce qui pourrait exercer une influence médicamenteuse étrangère, et prescrivant le régime de l'homœopathie, j'ai employé les médicamens seuls, aux doses et aux intervalles indiqués, ne me permettant pas de les répéter, sans remèdes intercurrents, si ce n'est à l'égard de l'ignatia et de la bryone. En un mot j'ai guéri homœopathiquement d'après la seconde édition de l'*Organon* et d'après la première de la *Matière médicale*, dans lesquelles Hahnemann soutient encore que l'emploi de gouttes entières, ou de grains entiers, depuis la première jusqu'à la trentième puissance, convient pour opérer des guérisons homœopathiques, ce que l'expérience m'a appris être exact. J'ai bien remarqué des aggravations homœopathiques, mais jamais elles n'ont été fortes, ni moins encore dangereuses. Combien n'ont pas changé les vues de Hahnemann, surtout depuis l'invention de sa théorie de la psore, qui n'a point encore pu m'entrer dans la tête, quoique je me serve des médicamens qu'il appelle antipsoriques, quand je les trouve homœopathiques à la maladie, mais sans songer à faire dépendre celle-ci de la prétendue psore, parce que, d'après Hahnemann lui-même, le médecin ne doit s'attacher qu'aux symptômes, sans s'inquiéter de la cause interne, inabordable pour lui!

Je ne puis donc admettre l'expression de remèdes antipsoriques. Il n'y a pour moi que des médicamens homœopathiques, qu'ils soient à courte ou à longue action. En effet on emploie quelquefois ceux à longue action dans des maladies aiguës, et ceux à courte action dans des maladies chroniques.

Hahnemann s'étant efforcé jadis d'ériger en principe inébranlable qu'on ne peut répéter la dose d'un antipsorique, surtout avant l'épuisement de son action, sans compromettre et gâter tout le traitement, mais lui-même ayant avoué depuis que l'expérience repousse ce principe, et qu'au contraire il est avantageux de faire prendre plusieurs doses d'une même substance avant de recourir à une autre, le renversement de ce dogme et d'autres encore m'a fait perdre toute confiance dans les paroles de Hahnemann, et m'a déterminé à ne m'en rapporter qu'aux expériences faites par moi-même.

Quoique, depuis quelques années, les homœopathes aient introduit plusieurs changemens dans la pratique homœopathique, Caspari les passe cependant sous silence dans la seconde édition de sa Bibliothèque de médecine homœopathique. A la vérité, il ne parle proprement que de ce que font les homœopathes comparés aux allopathes, c'est-à-dire qu'il ne s'occupe que des personnes qui se livrent au traitement des malades. Mais, parmi ces personnes, qu'elles adoptent telle ou telle méthode, il peut s'en trouver de plus ou moins répréhensibles, parce qu'elles n'ont pas bien saisi l'esprit et l'application des procédés employés par elles. Les méthodes curatives bien appréciées sont par elles-mêmes à l'abri du blâme, et on ne peut les rendre passibles des fautes du médecin. Or ce ne sont pas les seuls anti-homœopathes qui ont commis de graves erreurs pratiques; les homœopathes eux-mêmes n'en sont point exempts.

Caspari loue les homœopathes de n'employer jamais qu'un seul médicament, tandis que les allopathes en mêlent plusieurs ensemble.

Aujourd'hui les homœopathes font intentionnellement de même avec les médicamens homœopathiques, après l'avoir fait longtemps sans le savoir, puisqu'ils ont pu souvent employer de l'alcool impur pour préparer leurs substances, puisque le broiement détache toujours de la masse des ustensiles des particules d'alumine, de silice, etc., qui devraient être dynamisées avec les médicamens, et les convertir tous en remèdes homœopathiques des plus puissans (antipsoriques). Ils ont donc prescrit des mélanges sans y songer, et cela seul suffit pour prouver qu'on peut se permettre certains écarts de la règle prescrite sans compromettre le succès d'un traitement homœopathique.

Ainsi l'homœopathie exclusive ne suffit pas toujours, et les homœopathes sont assez souvent obligés d'aller chercher des secours hors de son domaine, où ils en trouvent.

On a coutume de donner à la médecine ordinaire l'épithète de rationnelle, pour la distinguer de l'homœopathie. Mais celle-ci n'est pas moins rationnelle, en tant qu'elle repose sur un principe expérimental et vrai, *similia similibus curantur*. Ce principe a beau être associé avec d'autres qui sont irrationnels, il n'en demeure pas moins rationnel.

D'un autre côté, les homœopathes disent que leur médecine

est la seule conforme à la nature, afin de repousser la médecine ordinaire dans l'ombre. Mais toutes deux sont conformes à la nature, puisque toutes deux sont fondées sur la nature de l'organisme humain. Cependant la conformité de l'homœopathie avec la nature ne saute pas autant aux yeux que celle de la médecine ordinaire, puisqu'il a fallu la découvrir par des expériences, ce qui est le mérite de Hahnemann ; tandis que les actions médicatrices de la nature ont établi celle de la médecine commune depuis qu'il existe des hommes. De toute antiquité, les médecins ont imité la marche de la nature dans la curation des maladies, et développé ainsi la méthode générale de traitement qui par cela même est beaucoup plus ancienne que l'homœopathie.

Dans l'organisme malade, l'activité qui jusqu'alors le maintenait en santé s'exalte jusqu'à pouvoir guérir la maladie. Il survient, suivant les circonstances, fièvre, vomissement, diarrhée, sueur, trouble de l'urine, salivation, répugnance pour les aliments. Mais ces tendances curatives de la nature ne sont pas constamment dirigées vers le but : tantôt elles sont trop faibles, ou trop fortes, tantôt elles ont lieu d'une manière fausse, ou dans un lieu qui ne convient pas. En pareil cas, le médecin rationnel doit guider l'activité aveugle de la nature par l'emploi réglé de moyens appropriés.

Cependant les médecins ont rencontré de tout temps et rencontrent encore chaque jour des maladies qui ne peuvent point être guéries ainsi par l'activité naturelle de l'organisme, où cette activité exaltée ne suffit pas pour cela, et où il ne faut que la modifier d'une manière spécifique, à l'aide de moyens convenables, pour obtenir la guérison.

C'est ainsi que les médecins ont eu déjà une sorte de révélation du principe thérapeutique de l'homœopathie, mais sans le reconnaître, ni le poursuivre, ce dont on ne peut encore leur faire aucun reproche. Mais depuis que ce principe a été découvert par des expériences, et tant de fois confirmé par l'opération, il est temps que la médecine, considérée dans son ensemble, s'enrichisse de la méthode curative homœopathique.

Les diverses méthodes curatives fondées dans la nature, qu'on a déduites rationnellement de l'expérience, sont mises à la disposition du médecin pour qu'il les emploie avec connaissance de cause dans les divers cas où la santé doit être rétablie. Mais l'in-

venteur de l'important principe homœopathique fait preuve d'une excessive présomption, lorsqu'il veut rejeter toute l'ancienne médecine, qui n'est pas moins fondée que la sienne dans la nature. Les anciens médecins, de leur côté, quoique offensés à juste titre d'une pareille présomption, n'en ont cependant pas moins eu tort de commencer non par l'examen du principe nouveau, mais par des attaques contre Hahnemann et ses vains efforts pour ériger l'homœopathie en méthode unique de traitement.

C'est avec raison que, dans un état sagement administré, on laisse un libre essor aux tentatives scientifiques. Mais lorsqu'il s'agit de la santé et de la vie des citoyens, il est du devoir des autorités compétentes de faire examiner l'une et l'autre méthode curative avec le plus grand soin, afin de décider sur la confiance qu'on peut leur accorder, soit en général, soit au moins dans certains cas. Il est vrai que, d'après la nature des choses, l'examen de l'homœopathie devrait être laissé à l'autre médecine; mais procéder à cet examen sans connaissance de cause suffisante, et de plus dans des dispositions malveillantes, ne pourrait que conduire à de faux résultats. Qu'on l'examine, qu'on l'épure du hahnemannisme qui y adhère, qu'on la perfectionne autant qu'elle peut l'être, et l'on verra finir toutes les disputes scandaleuses dont elle a été l'objet, parce qu'il entrera alors dans le plan d'éducation médicale de la connaître et de savoir l'appliquer. Les médecins pourront donc traiter sciemment et ouvertement d'une manière homœopathique, ce qu'aujourd'hui et depuis long-temps il font toutes les fois qu'ils emploient ou qu'ils ont employé la méthode spécifique.

Je vais maintenant faire connaître ce que ma pratique homœopathique m'a appris dans l'espace de dix années, sans toutefois offrir de longues histoires de maladies.

J'ai appris à reconnaître que l'essai des médicamens sur l'homme sain, eu égard à leurs effets spécifiques, est indispensable pour la pratique homœopathique, mais que cet essai si important, puisque sur lui repose le choix exact des remèdes, doit être soumis à un second contrôle.

- L'essai sur l'homme sain des vertus dévolues aux médicamens, seuls ou combinés, à grandes ou à petites doses, ne dispense pas de connaître leurs effets sur les malades. Mais ce second mode d'expérimentation demande beaucoup de prudence si l'on veut que

L'expérience ne porte pas préjudice aux malades, au lieu de leur être avantageuse. Il a sans doute été fait beaucoup déjà sous ce rapport, de sorte que nous possédons un grand appareil de médicamens pour des états morbides très-différens, à l'égard desquels il y a d'ailleurs encore nécessité d'individualiser; cependant on ne procède d'ordinaire point ici avec autant de précision que le font et doivent le faire les homœopathes, qui par cela même peuvent compter plus sûrement sur le résultat, dans les cas où leur méthode est applicable.

La simple olfaction d'un globule imprégné d'un médicament homœopathique, porté même à la trentième puissance, suffit pour produire en nous des changemens. L'expérience m'en a tant de fois convaincu, même sur ma propre personne, qu'il y aurait de la déraison à vouloir en douter. Qu'on me permette de rapporter seulement quelques cas, pour prouver l'action des très-petites doses de médicamens atténués jusqu'au décillionième.

Une femme de soixante-quatre ans souffrait depuis plus d'un mois d'un très-violent spasme d'estomac, qui ne lui permettait que de manger fort peu, et la privait de tout sommeil pendant la nuit. Je lui donnai le soir à quatre heures trois globules de *pulsat.* X. La nuit, elle dormit plus long-temps et plus tranquillement; le lendemain elle ne sentit plus qu'un peu de spasme à l'estomac; le lendemain elle n'en éprouva plus aucune trace. Le troisième jour, s'étant hasardée à manger une salade de concombres, elle s'en trouva fort mal et réclama de nouveau mes soins. Je lui donnai quatre globules de *pulsat.*, qui la rétablirent.

Son fils, âgé de trente-six ans, témoin de cette cure rapide, me demanda aussi mes soins pour lui-même. Il avait l'air assez peu bien portant, un teint pâle, avec beaucoup de petits boutons rouges, les bords des paupières un peu rouges, et toute la lèvre supérieure garnie d'une épaisse croûte dartreuse. Je débutai par *sulph.* , iv, sans rien changer au régime. Dès le cinquième jour, la rougeur qui entourait les croûtes devint plus pâle, et les croûtes elles-mêmes se séchèrent. Au bout de seize jours tout était guéri, à cela près de deux petites places. Le dix-septième jour le malade assista à un mariage et commit quelques excès. Le résultat fut, quelques jours après, la réapparition de plusieurs boutons à la lèvre. Une seconde dose de soufre guérit cet accident en fort peu de temps.

Une dame âgée réclama mes secours, en se plaignant qu'elle était toujours malade, qu'elle éprouvait une faiblesse extrême, et que tous les médicamens employés jusqu'alors n'avaient fait que la mettre plus mal à son aise encore. Je reconnus bientôt qu'il s'agissait d'un cas dans lequel la méthode homœopathique seule convenait. Je n'eus rien à changer au régime, qui était assez sévère, et duquel seul par conséquent il n'y avait rien à attendre. Je prescrivis les remèdes homœopathiques appropriés, à la dose d'un ou trois globules de la trentième puissance. L'état s'améliora tellement, sous leur influence, qu'il ne pouvait pas être douteux, du moins pour moi, que de si petites doses exercent une grande action.

Mais les expériences faites sur moi et sur d'autres m'ont convaincu aussi qu'en certaines circonstances les doses des médicamens dynamisés peuvent et doivent être accrues, pour obtenir l'effet désiré. Étant souvent dans le cas de recourir pour moi-même à ces médicamens pour des affections qui presque toujours se montraient rebelles à eux, j'en vins par impatience à dépasser enfin les doses prescrites, et, au lieu de deux à trois globules imbibés de la trentième dilution, à en prendre jusqu'à dix, quinze et vingt à la fois, qui ne produisirent pas d'aggravation, mais me procurèrent un soulagement prompt, quoique peu durable. Une fois seulement, après avoir, pour une violente toux chronique, avec abondante expectoration visqueuse, qui me tourmentait jour et nuit, pris plusieurs remèdes homœopathiques, tels que *ignat.*, *nux*, *scilla*, *calcar. sulph.*, *spong. tost.*, *sepia*, *lycopod.* et *hyoscyam.*, sans obtenir autre chose qu'une amélioration passagère, me trouvant un soir plus malade (fort coryza; toux plus forte, avec oppression de poitrine, violent mal de tête, augmentant par le mouvement, pouls fébrile, avec alternatives de froid et de chaleur, grand sentiment de faiblesse, et disposition à l'hypochondrie), je m'administrai plus de quarante globules de *stann. X*, afin de produire une action profonde. Cette dose ne m'effraya pas parce qu'au commencement de ma pratique homœopathique j'employais toujours des gouttes entières de médicamens à haute dynamisation, avec succès et sans aggravation appréciable. Après l'avoir prise, je dormis tranquillement toute la nuit, et le lendemain matin, à ma grande surprise, je me réveillai débarrassé de toutes les souffrances avec lesquelles je m'étais mis au

lit, si ce n'est seulement ma toux ordinaire, avec crachats muqueux. J'eus ainsi trois jours de repos; mais, le quatrième, sans cause appréciable, j'éprouvai de nouveau un sentiment de malaise et de lassitude: la toux venait du fond de la poitrine, et les crachats étaient teints de sang. Ce dernier phénomène me frappa d'autant plus, que je ne l'avais point encore observé, même au milieu des plus fortes quintes de toux. Ce crachement de sang dura quatre heures, puis cessa de lui-même, et depuis il n'a plus reparu.

Depuis le quatrième jour qui suivit la prise de l'étain jusqu'au septième, mon état alla toujours en s'aggravant; je me sentais très-fatigué et de fort mauvaise humeur; j'avais de fréquens frissonnemens, et des douleurs de poitrine; pendant les premiers jours, tendance à la diarrhée, et gonflement tensif des testicules. Les jours suivans, après un accès de sueur et d'urine sédimenteuse, je me retrouvai mieux; mais il me fut impossible de dormir pendant la nuit, et trois semaines s'écoulèrent avant la disparition de tous les accidens qui avaient éclaté durant ce laps de temps. Je ne fis rien, et me contentai d'observer patiemment.

Comme tous ces accidens appartiennent aux effets spécifiques de l'étain, on doit les considérer comme provenant de cette dernière substance, et comme fournissant en même temps la preuve non seulement de l'action d'un décillionième, mais encore de la nécessité d'éviter les doses trop fortes quand on veut éviter les effets consécutifs fâcheux. Il reste à expliquer l'effet curatif qui eut lieu de suite après la prise de l'étain, et qui dura trois jours, sans aggravation homœopathique préalable. Cependant l'étain ne m'avait pas non plus guéri d'une manière complète et durable; car je demeurai plus ou moins valétudinaire pendant tout l'hiver, et jusqu'aux approches de la saison chaude. La gelée de liichen d'Islande, avec le vin de Madère, étant demeurée sans action, je repris les moyens homœopathiques, entre autres *ars.*, *coccul.*, *bovis.* et *silic.*, dont j'éprouvai de très-bons effets. Aujourd'hui je me trouve fort bien.

Hahnemann prétend que le succès des traitemens allopathiques doit être presque toujours attribué aux substances homœopathiques que le médecin emploie à son insu, et il regarde ces sortes de cures comme homœopathiques.

Mais ces substances sont communément employées de concert avec d'autres, souvent répétées, et à des doses proportionnelle-

ment si élevées qu'on ne peut les comparer avec celles si exigües des préparations homœopathiques.

De tels résultats indiquent donc, pour opérer des cures homœopathiques, une autre voie, fort différente de celle de Hahnemann. Cependant les deux voies concourent au même but, quoique l'une s'y porte en ligne droite, et l'autre par quelques détours. On peut néanmoins abrégier ces derniers.

Dans diverses maladies j'ai employé des médicamens choisis homœopathiquement, mais point ou peu dynamisés, à doses beaucoup plus fortes que les homœopathes, mais moins élevées que les autres médecins, et en les répétant souvent, les associant même avec d'autres substances homœopathiques. Le résultat a rempli mon attente : l'amélioration fut très-prompte, sans aggravation. Je vais en offrir quelques cas.

Dans des affections hémorrhoidales, avec violens maux de reins, qui empêchaient le mouvement, je fis broyer un grain de soufre avec deux scrupules de sucre de lait, et diviser la poudre en huit paquets égaux, à prendre toutes les deux heures, dans un peu d'eau. Dès après l'ingestion de quelques unes de ces poudres, la douleur cessa, et il ne fut pas nécessaire de les prendre toutes.

Un homme très-nerveux et sujet aux spasmes éprouvait depuis quelque temps déjà une grande anxiété cardiaque. Je fis broyer un grain d'extrait d'aconit avec deux gros de sucre, dissoudre le tout dans cinq onces d'eau de ronce, et prendre la liqueur par cuillerées toutes les deux heures. La moitié de la dissolution suffit pour dissiper entièrement le mal.

Une jeune primipare, irritable et très-délicate, au quatorzième jour de ses couches, éprouva beaucoup de fièvre, avec un fort mal de tête. Je lui fis prendre *extr. acon. gr. β*, dans *aq. rub. id. ℥ j*, à prendre par cuillerées toutes les deux heures. Elle n'eut pas besoin de consommer toute la potion pour recouvrer la santé.

Une fille de seize ans, non encore réglée, tomba malade à la suite d'un refroidissement. Je la trouvai avec une grosse fièvre, face très-rouge et vultueuse, mal de tête, langue blanche, grande soif, toux fréquente, crachats teints de sang, respiration très-courte et gênée, un violent élancement à chaque inspiration. Je fis mettre huit sangsues sur la poitrine, et prescrivis *extr.*

acon. gr. j, *sacch. lact.* $\mathfrak{D}$ ij, *aq. rub. id.* $\mathfrak{z}$ iv, *syr. rub. id.* $\mathfrak{z}$ ij, à prendre par cuillerées d'heure en heure. Le lendemain il n'y avait plus que de la toux. Je fis dissoudre *extr. hyoscyam. gr. j*, *gumm. arab.* $\mathfrak{D}$ j et *sacchar. lact.* $\mathfrak{D}$ ij, dans *aq. rub. id.* $\mathfrak{z}$ v, à prendre par cuillerées toutes les heures. Le quatrième jour depuis l'invasion de la maladie, la jeune fille put quitter le lit, et n'eut plus besoin de médicamens.

Dans plusieurs cas d'insomnie opiniâtre j'ai employé avec succès une cuillerée, toutes les deux heures, d'une dissolution de *extract. hyoscyam. gr. j* et *sacchar. alb.* $\mathfrak{D}$ ij dans *aq. rub. id.* $\mathfrak{z}$ iv, potion qui très-souvent a produit son effet dès la nuit suivante.

Dans deux cas de violente excitation morale presque maniaque, deux doses d'*extr. stram.* (un quart de grain broyé avec quatre grains de sucre) ont suffi pour ramener l'ordre et le calme.

Un vomissement journalier, avec maux de tête, par suite d'ivrognerie, céda très-promptement à une seule dose d'une dissolution d'*extract. nuc. vom.*, gr. j, et *sacch. alb.* $\mathfrak{D}$ ij, dans *aq. rub. id.* $\mathfrak{z}$ v : une cuillerée toutes les deux heures.

Chez une femme à laquelle on avait déjà prescrit, contre des spasmes d'estomac, différens moyens qu'elle n'avait pu supporter, j'obtins un plein succès avec *extr. pulsat. gr. j*, dissous dans *aq. chamom.* $\mathfrak{z}$ j; vingt gouttes toutes les deux heures.

La *calc. sulph.* gr. j, agitée dans une fiole avec *aq. flor. samb.* $\mathfrak{z}$ ij et *syr. de alth.* $\mathfrak{z}$ j, à prendre par cuillerées toutes les demi-heures, ou d'heure en heure, améliora très-promptement l'état d'un malade atteint d'un commencement de croup; j'appliquai en même temps un vésicatoire au haut du sternum.

C'est surtout depuis plusieurs années que j'emploie avec plein succès un mélange de médicamens homœopathiques dans diverses maladies nées d'un refroidissement, notamment dans les fièvres rhumatismales avec ou sans vomissement et diarrhées, la diarrhée avec colique et sans fièvre, les affections catarrhales de poitrine et les ophthalmies.

Dans ces ophthalmies, ainsi que dans la diarrhée sans fièvre, avec douleurs du bas-ventre et borborygmes, parfois aussi vomissemens, je prescrivis *extr. dulcam.*, *sulph. depur.* ãã gr. j. *conch. p.* gr. xij, *sacchar. alb.* $\mathfrak{D}$ j, en douze paquets, à prendre de deux en deux heures. Ordinairement l'amélioration se dessine

après la seconde ou troisième prise; peu de malades ont consommé plus de douze paquets, même lorsque l'affection était fort grave.

Les fièvres catarrhales et rhumatismales diminuent avec une rapidité frappante sous l'influence de la mixture suivante : *extr. dulcam.*, *sulph. depur.*, ãã gr. j , *sacchar. alb.* ʒ ij , *aq. chamom.* ʒ iv , *liq. Minder.* ʒ ʒ ; par cuillerées toutes les heures (dose moins forte chez les enfans). D'ordinaire l'amélioration se prononce après quelques unes de ces doses, et presque toujours la potion suffit pour guérir la maladie, sans qu'il soit nécessaire de la répéter; si je prescrivis encore quelque chose, c'est seulement une dissolution de sucre de lait, avec ou sans sirop de ronce.

A cet égard je rapporterai un cas remarquable, prouvant qu'un mélange de médicamens choisis homœopathiquement, peu dynamisés, à doses plus fortes que ne le prescrit Hahnemann, et répété, peut guérir tout aussi vite que les petites doses de médicamens isolés et portés à une haute puissance.

Un homme de moyen âge, malade depuis plus de cinq mois, et presque entièrement couvert de dartres, était atteint en outre d'une affection catarrhale de poitrine. Je lui prescrivis la mixture précédente. Non seulement la maladie de poitrine s'amenda promptement, mais encore deux fois vingt-quatre heures étaient à peine écoulées que toutes les dartres commencèrent à pâlir et à se dessécher.

**RENSEIGNEMENS SUR LA PRÉSENCE DE MM. LÉON SIMON ET CURIE
A L'HOTEL-DIEU, DANS LE SERVICE DE M. LE DOCTEUR BALLY.**

La Société homœopathique de Paris va publier un mémoire historique à l'occasion des débats qui ont eu lieu à l'Académie de médecine. Ce mémoire ne pourra paraître que dans quelques semaines, parce qu'il a fallu écrire en Allemagne pour se procurer des documens historiques qui n'étaient pas en notre possession et que l'on traduit en ce moment. En attendant, je crois devoir montrer à plusieurs personnes qui ont manifesté leur étonnement sur le silence que nous avons gardé en face des attaques et de l'arrêt de l'Académie, que ce silence n'a pas été aussi absolu qu'elles le croient.

Le docteur Simon a consacré une leçon de son cours à réfuter

ce que les journaux nous ont appris des débats qui avaient eu lieu à l'Académie de médecine. Pour répondre aux assertions de M. Bally, il a lu deux lettres que nous lui avions adressées à l'époque de notre présence à l'Hôtel-Dieu. L'auditoire était nombreux, il a pu se convaincre que les rapports de M. Bally étaient bien incomplets, et que l'Académie ne pouvait s'appuyer dessus pour porter un jugement sain dans une question aussi importante. M. Andral s'était borné à dire à l'Académie qu'il avait expérimenté cent cinquante fois, et qu'il avait échoué cent cinquante fois. M. Andral, n'ayant point exposé les faits d'une manière explicite, n'ayant point justifié le choix des médicamens par la comparaison avec la *Matière médicale*, ne prouvait rien, sinon qu'il avait échoué. Aucun médecin de notre école n'avait été prévenu de ces expériences, qui devaient décider du sort de l'homœopathie; nous en avons témoigné notre surprise, ainsi que celle que nous avons éprouvée en entendant M. Andral s'apitoyer sur le sort des malades *que nous soumettions à nos essais*. M. Andral, venant de déclarer qu'il avait fait 150 expériences, a eu tort de flétrir chez autrui ce qu'il pratiquait lui-même; mais, à part même cette conséquence, ce reproche ne pouvait nous atteindre; car ce n'était pas à titre d'essais que nous réclamions des dispensaires et des hôpitaux. Nous n'avons plus besoin d'essais pour être convaincus de l'excellence de la doctrine que nous cherchons à populariser, et nous n'avons d'autre but que de mettre un plus grand nombre de médecins à même d'en répandre les immenses bienfaits sur la France et sur le monde entier.

On a prétendu que M. Bouillaud avait offert aux homœopathes de leur ouvrir ses salles, et que ceux-ci ne les avaient point acceptées. Je ne suspecte jamais la bonne foi de personne, et je suis loin de nier que cette proposition ait été faite et refusée; mais nous avons dû déclarer publiquement qu'elle n'avait été faite à aucun des membres de la Société homœopathique de Paris. J'ai dit en même temps que j'étais prêt à accepter une salle dans un hôpital à la condition que je serais maître absolu du service; que l'on me donnerait les malades comme ils arriveraient, parmi les hommes, les femmes, les vieillards et les enfans, parmi les maladies aiguës et les maladies chroniques; que la salle ne serait ouverte qu'en ma présence, et qu'un contrôle sévère y serait établi, de ma part comme de celle des allopathes.

Ce que j'ai dit alors, je le répète encore, et l'on me trouvera toujours prêt à réaliser ma promesse.

Voici les lettres que nous avons écrites à M. Bally, dans le temps où nous allions à l'Hôtel-Dieu.

A Monsieur V. BALLY, Médecin à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Paris, 16 janvier 1834.

Monsieur,

Depuis un mois bientôt que, sur votre invitation, nous expérimentons la thérapeutique homœopathique dans le service que vous dirigez à l'Hôtel-Dieu, nous n'avons obtenu que des résultats absolument négatifs pour ou contre la doctrine que nous défendons. Il nous semble que cela tient à plusieurs causes sur lesquelles nous désirons fixer votre attention, afin que nous ayions à en triompher si la chose est possible, ou que nous renoncions, de part et d'autre, à poursuivre des tentatives qui seraient sans résultat.

Au nombre des malades que vous nous avez confiés, se trouvaient deux catarrhes pulmonaires chroniques sur des sexagénaires. L'un d'eux s'est trouvé assez promptement amélioré pour demander et obtenir sa sortie, et l'autre se trouve bien ; mais il lui manque des forces qu'il retrouverait assez promptement si dans l'hôpital on ne lui refusait les vêtemens nécessaires pour qu'il pût se lever et prendre l'exercice dont il a besoin. Ni l'un ni l'autre de ces deux malades ne sont guéris, tous deux nous semblent être en voie de guérison. L'un a quitté l'hôpital et l'autre se propose de l'abandonner aussitôt que ses forces seront revenues. Voici donc deux tentatives inutiles, sans qu'on puisse rien conclure pour ou contre l'homœopathie. Le même inconvénient semble devoir se présenter pour toutes les affections chroniques que vous nous avez confiées. Ainsi, le malade placé au n° 44 de la salle St-Landry, atteint d'une *hépatite chronique avec flux hémorrhoidal*, menace de quitter l'hôpital ; non qu'il doute de l'action des *infiniment petits* sur lui-même, mais parce qu'au contraire il ne veut point s'exposer à la *surexcitation morbide* qui est l'effet primitif de l'administration des médicamens homœopathiques. Cependant, sous leur influence, le flux hémorrhoidal s'est singulièrement

modéré ; mais enfin le malade n'est point guéri. Il en est de même d'un ancien militaire atteint d'*emphysème pulmonaire*, maladie qui chez lui date de quinze ans, et est venue à la suite de sept attaques de gale, dont l'une n'a pas duré moins de cinq ans. Pour le traitement de cette maladie, il nous faudrait un terme fort long, qui serait au moins de plusieurs mois. Nous doutons que le malade ait une patience assez éprouvée pour consentir à nous les accorder, et nous aurions beaucoup à craindre qu'à l'exemple des autres il ne nous abandonnât aussitôt qu'il irait mieux.

Nous rencontrerons les mêmes obstacles toutes les fois qu'il s'agira de maladies chroniques un peu anciennes et un peu graves, et vous n'avez pas plus de puissance que nous pour retenir un malade malgré lui. Ne pouvons-nous pas conclure, d'après ce qui précède, qu'il nous est impossible d'arriver à aucune conclusion, en ce qui touche les maladies chroniques, qu'autant que nous agirons sur une assez grande échelle pour espérer trouver dans le nombre quelques malades qui nous fourniraient des observations complètes, les seules qui soient concluantes ? et ce n'est pas avec six malades chez les hommes et deux chez les femmes que nous pouvons espérer un résultat aussi désirable.

Dans cette supposition, nous vous demanderions de concentrer nos efforts sur les maladies aiguës, si des obstacles d'un autre genre ne se présentaient.

Il y a en médecine une opinion qui tend à s'accréditer, et qui nous semble résulter d'une faute de logique et d'une mauvaise expérience ; c'est que le succès ne prouve rien dans le traitement d'une maladie aiguë en faveur d'une méthode thérapeutique qu'autant qu'on possède un grand nombre d'observations confirmatives les unes des autres.

Jusqu'à un certain point, il est vrai de dire que plus l'expérience se multiplie et mieux le principe avancé est démontré. Ceci est vrai des maladies chroniques aussi bien que des maladies aiguës. Mais alors il faudrait, comme je le disais, procéder sur une grande échelle pour obtenir cette suite d'observations exigées pour la démonstration.

Dans ce moment votre service se trouve partagé entre quatre personnes. M. Piorry en possède la moitié, l'interne en a également une partie, le reste se partage entre vous et nous. Il faudrait donc que vous consentissiez à faire sur le nombre des lits que

vous vous êtes réservés une application générale de la méthode homœopathique. C'est ce que nous vous demandons. Alors nous aurions l'espérance fondée de rencontrer dans le nombre quelques observations concluantes, de celles qui ne permettent pas la réplique et autorisent à pousser plus loin l'observation, et cela dans un temps assez court.

Car nous ne pensons pas que votre intention se borne à vouloir vérifier d'une manière générale si les petites doses produisent ou non un effet quelconque, si leur effet est salutaire ou nuisible. *A priori* tout médecin doit être porté à le croire, si surtout il réfléchit un instant au mode de préparation que subissent les médicamens homœopathiques. Nous sommes en un temps où l'extraordinaire a cessé d'étonner; et vous nous permettez de croire que vous ne tombez pas dans l'erreur des médecins qui nous font la guerre, s'extasiant sur l'impossibilité d'obtenir un effet thérapeutique avec des millionièmes et des dix-millionièmes de grain. Ceux-là nous paraissent avoir le tort grave d'être assez oublieux des notions les plus simples de physique pour ne pas s'apercevoir que, dans l'action des corps sur l'organisme vivant, le pondérable n'est pas tout. D'ailleurs, de vous à nous, la question avait été posée dans des termes bien plus larges. Il s'agissait de savoir préalablement si les médicamens homœopathiques ont une action salutaire dans les maladies, puis jusqu'où s'étendait leur puissance, quelle limite ils ne pouvaient franchir. Dès le début nous avions désiré nous mettre à même de juger approximativement à quel point elle s'arrête. C'est pourquoi nous nous étions chargés d'une jeune phthisique arrivée au dernier degré d'émaciation, dont les fonctions digestives étaient aussi profondément altérées que les fonctions respiratoires, et chez laquelle, par conséquent, il n'y avait aucun espoir d'obtenir la réaction nécessaire pour qu'il fût permis d'espérer sa guérison. La même intention nous animait lorsque nous consentîmes à donner des soins à une autre femme atteinte d'hydropisie ascite, compliquée d'une tumeur abdominale enkystée, malade qui déjà avait subi douze ponctions et était arrivée à un degré d'émaciation très-élevé.

Il ne reste donc que trois malades qui pourraient nous permettre d'espérer quelque résultat; ce sont un jeune garçon tailleur atteint de fièvre typhoïde, un homme couché au n° 40 ou 41 de la salle Saint-Landry, qui a une paralysie de la langue,

et un malade que vous avez jugé ainsi que nous affecté de cavernes dans la partie du lobe supérieur du poumon gauche correspondant à la région sous-claviculaire. Evidemment ce malade est amélioré. L'enrouement diminue, les sueurs nocturnes diminuent aussi; le sommeil est devenu long et réparateur, la toux moins fréquente et plus facile; avec le temps ce malade doit guérir. La fièvre typhoïde se trouvait accompagnée, chez le second de ces malades, d'une affection de poitrine antérieure à la fièvre elle-même qui a persisté après les symptômes cérébraux et abdominaux aujourd'hui entièrement disparus, mais qui persiste en s'amendant chaque jour. Une nouvelle complication, qui nous étonne aussi peu qu'elle vous étonnera vous-même, c'est la fissure survenue au sacrum, qui aujourd'hui va infiniment mieux, bien qu'elle n'ait reçu d'autre pansement que du cérat simple arrosé de teinture d'arnica homœopathiquement préparé, et l'administration d'une dose d'arnica à l'intérieur. Ce malade, n'ayant reçu aucun traitement allopathique, peut permettre, sinon de conclure d'une manière positive en notre faveur (car on croit en médecine que les fièvres typhoïdes guérissent quelquefois indépendamment de tout traitement), au moins d'espérer que des essais pareils en se multipliant autoriseraient une conclusion. Aussi nous vous demanderons de continuer à le traiter, quelque parti que vous adoptiez pour l'avenir. Reste donc la paralysie de la langue, que nous soignons depuis trop peu de temps pour que nous puissions rien en dire aujourd'hui, et dont nous vous demandons de continuer le traitement. Tout ce qui précède revient à dire que nous désirons, avant de prendre de nouveaux malades, être assurés que nos expérimentations se feront avec tous les soins et toute l'exactitude nécessaires. Ces conditions sont très-difficiles à rencontrer dans les hôpitaux, à la manière dont ils sont actuellement organisés; je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé sous mes yeux. Le malade atteint de fièvre typhoïde est resté un jour entier sans recevoir de pansement pour sa fissure au sacrum, bien que nous l'ayons expressément recommandé; du pain lui a été délivré malgré mes ordres. Pendant plusieurs jours, le jeune phthisique dont nous parlions plus haut n'a pu obtenir des lavemens d'amidon que nous lui avions prescrits. Ces inconvénients graves, qui menacent de se reproduire et se reproduiront infailliblement, dépendent de l'organisation du service. A l'heure où nous faisons notre visite, in-

ternes, élèves en médecine et en pharmacie, infirmiers et la sœur elle-même sont occupés à la visite de M. Piorry. Ce n'est qu'en courant, et le plus souvent en passant d'une salle à l'autre, qu'il nous est possible de leur dicter des prescriptions pour les malades que nous soignons. Faut-il s'étonner qu'avec la meilleure volonté du monde il se commette des oublis ?

Au surplus, il nous serait difficile de les éviter, puisque nous n'avons aucune autorité sur les personnes attachées à votre service, et que vos occupations ne vous permettent pas de venir à l'hôpital à heure fixe ; nous agissons dans un isolement complet. Vous savez très-bien, monsieur, que, pour apprécier un mode de traitement et juger une maladie, il ne suffit pas d'avoir devers soi le point de départ et le résultat. C'est la manière de juger des gens du monde, ce ne peut être celle du savant. La différence des deux points de vue où nous sommes placés exigerait que nous nous rencontrassions au lit du malade, pour que le résultat obtenu par nous pût être apprécié ce qu'il vaut.

Des visites faites par nous seuls la plupart du temps, des notes cliniques relevées par nous seuls, ne peuvent conduire à rien ; quelquefois, nous le savons, vous y avez joint vos propres observations, mais comme nous étions absents, il nous a été impossible de vous faire nos réflexions sur leur contenu, et ainsi il est arrivé que vous avez noté des aggravations de symptômes sur des malades qui, dans notre pensée, les devaient aux médicaments dont ils avaient fait usage. Nous le répéterons en terminant : des essais homœopathiques faits dans les hôpitaux exigent deux conditions irrécusables : c'est que les expériences soient suivies de tous ceux qu'elles intéressent, en même temps, et qu'on place les expérimentateurs dans les conditions les plus favorables à l'expérimentation.

Ne voulant nous arrêter qu'à la dernière de ces deux conditions, nous vous demanderons de mettre un assez grand nombre de malades à notre disposition pour que, dans un intervalle de six semaines à deux mois, seul temps que nous puissions employer à ces recherches, en raison des occupations très-multipliées que nous avons, il nous soit possible de vous montrer quelques faits concluans ; que tout le service soit combiné de manière à ce que ceux qui y sont attachés soient à notre disposition, pour éviter les erreurs et les oublis dont nous nous plaignons, et qu'en-

fin, par la régularité de votre présence, vous nous communiquez l'autorité dont nous avons besoin pour agir avec efficacité; autrement nous perdriions un temps précieux, sans vous convaincre personnellement de la vérité de la doctrine homœopathique, sans profit pour nous-mêmes, sans avantage aucun pour la science.

Nous avons cru devoir vous transmettre ces réflexions afin de mettre un terme à une position qui n'est pas tenable pour nous, vous priant de prendre une détermination. Quelle qu'elle soit, elle ne peut altérer les sentimens de profonde estime que nous inspirent votre caractère et votre amour sincère du progrès de la science.

Veuillez en recevoir l'assurance, et nous croire
 Vos très-dévoués serviteurs et confrères.

LÉON SIMON, CURIE.

Monsieur,

Depuis deux jours, les quatre malades que vous avez confiés à nos soins sont restés sans médicamens homœopathiques, n'ayant pu me rendre dans vos salles, le gardien de la porte de l'Hôtel-Dieu et l'agent de surveillance s'y étant opposés. J'ignore complètement si l'administration y est pour quelque chose, ou bien si cette défense de pénétrer dans les salles à onze heures du matin n'est que la stricte observation du règlement. J'ai voulu donner mon nom à l'agent, il s'est refusé à le recevoir. Vous ignorez probablement le fait que je vous rapporte; je crois de mon devoir de vous en prévenir, afin surtout que les malades ne restent pas sans traitement. Ce qui vient de se passer est-il l'annonce qu'on ne tolérera point l'homœopathie à l'Hôtel-Dieu, ou bien est-ce tout simplement un malentendu?

Toutefois, je crois devoir saisir cette occasion pour vous exprimer avec franchise mon opinion sur la manière dont nous devrions procéder; afin que nous pussions arriver à quelques conclusions, pour ou contre l'homœopathie.

Lorsque vous nous engageâtes à venir dans vos salles, vous aviez pris la résolution de nous donner un certain nombre de malades à traiter, sans les choisir, n'importe leur maladie, n'importe leur âge.

Par des arrangemens de service , par vos essais sur la créosote , vous n'avez pu exécuter ce que vous désiriez ; et vous n'avez remis entre nos mains que des malades complètement incurables. Je me rappelle qu'un jour je vous fis remarquer ce fait , et que vous me répondîtes : « Nous sommes obligés de tout traiter, l'homœopathie sera obligée de faire de même. » Oui, sans doute , nous devons nos soins à tous les malades, sans exception , ne fût-ce que pour leur donner des consolations ; mais notre position à l'Hôtel-Dieu ne nous permet pas de jouer ce rôle. Si nous avons des incurables à traiter, rien de mieux ; mais, pour compensation , nous devrions avoir des maladies de toute espèce. Je sais fort bien qu'il n'y a pas de votre faute ; mais vous comprendrez qu'il m'est impossible de sacrifier un temps précieux pour n'obtenir vraiment aucun résultat concluant. L'homœopathie , à l'heure qu'il est , est pour ainsi dire impraticable dans les hôpitaux, à cause d'une diététique qui n'est nullement convenable à l'action des médicamens homœopathiques. Je le savais en acceptant la position que vous nous avez si obligeamment offerte ; mais ma conviction dans la puissance de l'homœopathie était si grande , que j'ai passé sur les inconvéniens d'un très-mauvais régime. Je m'abstiendrai de retourner en ce moment à l'Hôtel-Dieu , jusqu'à l'époque où, ayant terminé vos essais sur la créosote , vous nous accorderez un plus grand nombre de malades , et surtout lorsqu'ils ne seront plus choisis presque uniquement , comme cela a eu lieu jusqu'ici , parmi les vieillards hors de ressource , ou bien parmi les malades atteints de maladies chroniques qu'on ne peut pas garder assez long-temps dans les hôpitaux. D'après toutes les doctrines médicales , dans tous les modes de traitement , il faudra toujours un temps très-long pour triompher d'une maladie très-ancienne , très-invétérée. Dès-lors , comment peut-on arriver à une conclusion légitime après quelques semaines de traitement ?

Voilà , monsieur et cher confrère , les observations que j'ai cru devoir vous soumettre ; j'espère que vous les trouverez conformes à la raison et à l'équité.

Recevez , etc.

CURIE.

On voit d'après les lettres qui précèdent qu'il était impossible

d'obtenir des succès à l'Hôtel-Dieu. M. Bally a rendu témoignage de ma foi, je l'en remercie; mais j'aurais aimé à le voir rendre entièrement hommage à la vérité: il aurait dû dire à l'Académie que, chargé par elle d'examiner au lit des malades les vertus de la créosote, il n'avait pu en remettre que fort peu entre nos mains; que ceux qui avaient succombé étaient des hommes arrivés au dernier degré de phthisie pulmonaire, ce que l'autopsie a démontré de la manière la plus positive; que nos autres malades étaient de vieilles femmes hydropiques, ou des désorganisations de la moelle épinière, de l'utérus, etc.; que tous les cas où nous avons échoué sont reconnus incurables par toutes les doctrines médicales, parce que la science de l'homme n'ira jamais jusqu'à recomposer un organe détruit. M. Bally aurait dû ajoater encore que nous avions guéri un homme atteint de l'impossibilité d'articuler, à tel point qu'on ne pouvait saisir le sens des mots qu'il s'efforçait en vain de vouloir prononcer. A sa sortie de l'hôpital, après cinq semaines de traitement homœopathique, cet homme n'avait conservé de sa maladie qu'un accent allemand assez prononcé; que nous avions guéri de plus une fièvre intermittente qui rentrait pour la troisième fois; une femme atteinte d'un érysipèle phlegmoneux, et couverte de pustules sur tout le corps; et que plusieurs catarrhes chroniques avaient été extrêmement améliorés.

Je ne chercherai certainement jamais à tirer argument pour l'homœopathie de ce qui s'est passé à l'Hôtel-Dieu; il est impossible de rien conclure sur un aussi petit nombre de faits. Cependant ils sont plutôt une preuve en faveur de l'homœopathie, qu'une preuve contre elle, et quand même nous aurions échoué dans *tous* les cas, il aurait fallu encore se demander si c'était la faute de l'homœopathe ou de l'homœopathie. On ne juge pas une doctrine aussi légèrement et sans se donner plus de peine que ne l'a fait l'Académie.

Je regrette de ne pouvoir donner le texte entier des observations consignées sur le registre de M. Bally. M. Bally a répondu à deux lettres que je lui avais écrites, pour le lui demander, qu'il avait eu le malheur d'égarer ce registre dans un déménagement qu'il avait fait de sa bibliothèque, et qu'il n'avait pu le retrouver. Cette circonstance nous met dans une très-mauvaise position. On s'est servi contre l'homœopathie de ces observations re-

cueillies à l'Hôtel-Dieu, et consignées dans un livre dont M. Bally et nous avons seuls connaissance. L'Académie n'y a pas même jeté un coup d'œil avant de prononcer son jugement précipité, et nous ne pouvons mettre au jour cette pièce du procès !... J'attends de la loyauté de M. Bally qu'il fera faire des recherches, afin de retrouver le seul document dont on pourrait arguer contre nous. J'ai le droit de lui en demander compte publiquement.

Avant de terminer, je veux rapporter une lettre que notre Société de médecine a écrite à l'Académie dans le temps où elle s'occupait de l'homœopathie, et la réponse qu'elle a reçue.

Paris, 10 février 1855.

A Messieurs de l'Académie de Médecine.

Messieurs,

Nous avons su par la voie des journaux que l'Académie de médecine vous avait nommés pour examiner la question que M. le ministre de l'instruction publique lui a adressée relativement à la doctrine médicale homœopathique. Il ne s'agit point, dans la pensée du ministre, d'examiner le point de science que soulève cette doctrine, mais seulement de savoir s'il est convenable ou non de donner une autorisation légale au dispensaire que nous avons créé.

Dans l'ignorance où nous sommes de la direction que vous vous proposez de donner à votre travail, nous avons l'honneur de vous informer que nous tenons à votre disposition tous les documens ministériels et authentiques qui établissent comment l'exercice et la pratique de la médecine homœopathique sont autorisés et compris dans les différens états d'Allemagne et de Russie où cette médecine est exercée.

Mais si la commission pensait qu'elle ne peut donner un avis sur la question de police médicale sans entrer dans le fond de la discussion, et qu'à ce titre elle voulût se livrer à des travaux méthodiques et réguliers d'expérimentation, la Société de médecine homœopathique a également l'honneur de vous informer qu'elle est à votre entière disposition.

La Société profite de cette occasion de vous exprimer combien

elle regrette de voir la doctrine homœopathique portée devant l'Académie par une voie indirecte ; que son intention était de l'en saisir directement, et de lui proposer l'examen des problèmes dans toute leur étendue ; qu'à cet effet elle réunissait tous les matériaux susceptibles de l'éclairer, et qu'en s'adressant au ministre pour obtenir l'autorisation d'établir un dispensaire, elle n'avait d'autre intention que de se mettre en règle vis-à-vis des lois existantes, et entre autres avec la nouvelle loi contre les associations.

Aussi le plus vif désir de la Société homœopathique serait-il que l'Académie consentît à embrasser la question dans toute son étendue, et à l'examiner sous toutes ses vues.

Nous avons l'honneur d'être, messieurs, vos très-humbles et très-obéissans serviteurs et confrères.

CROSERIO, *président.*

LÉON SIMON, *secrétaire général.*

Académie royale de Médecine.

Paris, le 24 février 1835.

Messieurs,

L'Académie a reçu la lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui adresser, et l'a transmise sur-le-champ à la commission qu'elle a chargé de préparer une réponse aux questions ministérielles. Votre lettre renferme des offres de service dont la commission n'hésitera pas à profiter, si elle les croit nécessaires.

C'est en son nom et au nom de l'Académie que j'ai l'honneur de vous transmettre des remerciemens.

Je suis avec une parfaite considération, messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le secrétaire perpétuel, E. PARISSET.

Depuis ces lettres, nous n'avons eu aucune nouvelle de l'Académie ; elle a jugé l'homœopathie sans entendre ses défenseurs ; elle a par cela même anéanti le jugement qu'elle a porté, et elle a démontré à tous que les Académies, avec leurs constitutions, ne pouvaient plus marcher à la tête des progrès humains.

OBSERVATIONS PRATIQUES;

Par le Docteur VEITH.

Le grand inventeur de toutes choses, la nécessité, m'a enseigné une manière, assurément préférable à toutes les autres, de préparer les essences végétales. Etant en voyage, l'occasion me fit rapporter chez moi quelques plantes de jardin, *ruta*, *teucrium* et *thuya*, dont j'avais négligé de prendre des préparations. N'étant point à portée de les préparer suivant les règles, je me contentai de les faire hacher menu et piler, après quoi je les mis de suite dans de petites bouteilles, en y ajoutant un peu de bon alcool. Plusieurs semaines après seulement, je brisai les bouteilles, et j'en exprimai le contenu. Les essences que j'obtins ainsi surpassaient en force ou en saturation tout ce que j'avais préparé jusqu'alors. Plus tard j'agis de même à l'égard des feuilles fraîches du *diosma cupressina*, plante qui promet beaucoup, surtout, à ce qu'il me paraît, dans les spasmes nerveux de la poitrine, et qui se place peut-être, sous le rapport dynamique, entre le *chenop. ambr.*, la *rut.* et l'*ammon.*, quoiqu'elle semble se rapprocher aussi du *rhodod.* et du *led.* Et, à cette occasion, je ferai remarquer que les diosmées, en général, demandent qu'on les étudie avec soin.

Désormais je ne préparerai plus aucune plante autrement, et si je puis réaliser le projet que j'ai formé de parcourir cet été les montagnes de la Carinthie, je me propose d'y recueillir des choses fort importantes. J'ai dessein surtout d'examiner l'aconit, l'an-thore, et le *delphinium intermedium*; et quand je pense à une douce-amère qu'en 1826 je rapportai d'une hauteur de quatre à cinq mille pieds au dessus du niveau de la mer, je n'ai au fond de véritable confiance qu'aux plantes nées dans les pays montagneux.

Un fait intéressant qui me fut fourni par une couleuvre commune, que je plongeai vivante dans l'alcool, avec lequel je la pilai ensuite, puis l'exprimai, ouvre la série de mes expériences sur cette branche de la pharmacodynamique. Je donnai cette

préparation (VI, gtt. j) à une malade d'environ vingt-huit ans, qui, outre l'irrégularité des règles, se plaignait d'un froid glacial dans l'estomac et l'intérieur de la poitrine, et avait un très-mauvais teint. L'effet fut excellent, et, depuis plus de six mois, il ne s'est pas démenti. Je n'ai pas encore fait d'autres expériences à ce sujet.

Une autre particularité, relativement à la préparation des médicamens, c'est que depuis long-temps j'emploie le foie de soufre, tant calcaire qu'alcalin, sous la même forme absolument que la teinture de soufre. Peut-être d'autres en font-ils autant; cependant je ne l'ai lu nulle part. Je ne trouve jamais la préparation plus énergique que quand, ayant pris du foie de soufre bien préparé et blanchâtre, j'en fais digérer environ un gros avec une once de bon alcool, après avoir secoué le tout; je décante ensuite la liqueur, qui est trouble et un peu laiteuse, et chaque fois que je veux m'en servir, je la remue, pour remettre en suspension le sédiment léger qui s'est formé. Cette préparation est dans tous les cas plus puissante que *hep. calc.* 3, et quand on l'emploie souvent, il faut la renouveler plus fréquemment. Dans les blépharites, par exemple, quand les glandes de Meibomius sont malades, l'orgeolet avec suppuration copieuse, et autres affections semblables, quelques doses (toutes les deux ou trois heures) ont une efficacité admirable, et le résultat est rapide. Cette teinture produit la même chose que la trituration, dans le croup.

Mais je n'ai pas encore pu prendre sur moi de la dynamiser jusqu'à VI ou X, de même que (à l'exception des névroses) la teinture simple de soufre est ce dont je suis le plus satisfait, surtout quand elle est restée plusieurs semaines sur sa base. Toutes les fois qu'après en avoir fait usage, on ajoute de nouvel alcool sur le sédiment de soufre, la teinture devient plus puissante, ce que dénote déjà sa saveur. Dans les affections inflammatoires chroniques des amygdales et de la luette, cette teinture de soufre est un des plus puissans moyens, employée à la dose de une ou deux gouttes plusieurs fois par jour.

La teinture de foie de soufre calcaire paraît être recommandable surtout dans diverses affections des poudrons qui ne cèdent point à d'autres moyens. Dans les cas où les crachats sont copieux et très-suspects, je l'ai vue en diminuer beaucoup l'abondance,

ce qu'on ne peut dire de l'étain, si convenable d'ailleurs dans la phthisie muqueuse. C'est à l'expérience de décider si le foie de soufre calcaire ne doit pas être mis au nombre des principaux moyens contre la suppuration des poumons. Le docteur Schmidt a observé de grands effets d'un fréquent usage de ce moyen, alterné avec *merc.* II ; il l'a vu en outre produire des résultats très-remarquables dans l'œdème du poumon.

Aux faits publiés par le docteur Griesselich sur le *breyera anthelmintica*, je puis ajouter une notice remarquable. Les montagnards de la Styrie, conformément à leurs traditions populaires, emploient contre toutes les espèces de vers intestinaux le *potentilla aurea*, plante qui croît en abondance dans les Alpes, principalement sur le plateau peu éloigné de Gratz. On hache menu la plante entière, et on la prend mêlée avec du beurre. Le docteur Zahlbrunckner, avantageusement connu comme naturaliste, m'a assuré que l'effet en était prompt. Peut-être les autres *potentilles* des Alpes sont-elles également douées de grandes propriétés. Je sais par la même source que les habitans du pays emploient avec succès le *rhodiola rosea* contre les fleurs blanches ; cette plante croît aussi sur les rochers des Alpes.

En traitant une fièvre nerveuse fort grave, j'ai eu l'occasion d'observer les effets de certains médicamens avec la plus grande évidence. Une femme âgée de plus de quarante ans, après avoir soigné ses deux enfans d'une fièvre nerveuse, fut prise de la même maladie ; elle était déjà mieux, lorsqu'elle apprit la mort d'un de ses fils. Le chagrin amena une récidive, et la fièvre dura plus de trente jours. D'anciens maux, surtout une faiblesse de poitrine et autres affections chroniques, produisirent une si fâcheuse complication, que le pronostic ne paraissait pas être équivoque ; la seule chose qui inspirât quelque espoir, c'est que les médicamens ne manquaient jamais de donner lieu à l'effet qu'on attendait d'eux. Ainsi, par exemple, il y avait déjà plusieurs jours que la malade laissait échapper ses urines à chaque quinte de toux, lorsque *natr. mur.* (VI) supprima de suite ce symptôme, et pour toujours. La jusquiame n'agit pas moins efficacement contre une toux sèche qui la tourmentait. Des selles diarrhéiques fréquentes et fétides cédèrent à la camomille. Il en fut de même de la sopeur et d'autres accidens, même d'un grand point de côté, qui se manifesta vers le vingt-

unième jour, et céda à la bryone et à l'arnica. Cependant la fièvre conservait sa marche dangereuse, la faiblesse augmentait beaucoup, et rendait tout effort corporel impossible; pouls petit; pulsations si nombreuses qu'on ne pouvait les compter; respiration extrêmement courte, accélérée et stertoreuse; impossibilité de cracher; lèvres noires; langue sèche comme du bois; rougeur circonscrite aux joues; urine jumentouse, fétide. Je donnai *carb. veget.* X, vj, toutes les heures. En peu d'heures, les lèvres se nettochèrent, la langue redevint molle et humide, la malade put cracher, ses crachats furent moins visqueux, la rougeur des joues disparut, et il n'y eut plus aucun danger de mort. Voyant réparaître, deux jours après, la sécheresse de la langue, des lèvres et de la peau, je donnai *spir. camph.* $\frac{1}{100}$ tous les quarts d'heure, ce qui fit promptement cesser ces accidens. Mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que la crise par les urines et la convalescence proprement dite n'eurent lieu qu'après l'administration de la teinture de soufre. Ce cas me paraît important, en ce qu'on n'a point encore assez étudié le charbon dans les fièvres.

Je dois parler encore d'un autre moyen, qui n'est pas non plus assez employé, la cévadille à la puissance VI, IV et II; c'est, avec *nux*, le médicament qui m'a le mieux réussi dans la grippe. Jé l'ai trouvé, pour ainsi dire, spécifique dans le coryza.

La salsepareille, que je n'ai jamais employée qu'à la première puissance, m'a également paru très-salutaire dans les cas de constipation opiniâtre, avec fréquentes envies d'uriner.

Le daphné m'a fourni un autre fait remarquable, qui jette quelque lumière sur le mode d'action des médicamens, et sur les indications. Une femme qui approchait du terme critique, se plaignait sans cesse de ce que le sang lui portait à la tête, avec forte rougeur de la face et constipation opiniâtre; les règles étaient toujours fort abondantes, et avançaient à chaque période. Les moyens appropriés, par exemple *calc.*, *carb. veg.*, *bryon.*, et autres semblables, soulageaient constamment, mais pour peu de temps. Il survint d'affreuses douleurs, jour et nuit, dans un grand nombre de dents gâtées. L'état des dents, et le sentiment général de froid pendant les douleurs, me déterminèrent à donner *daphne* I: non seulement les douleurs cessèrent, mais

encore, dès le lendemain, il y eut des selles régulières, qui depuis ont rarement manqué. La guérison de la constipation par le *daphne* ne fut certainement ici qu'un effet accessoire, et combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on perd sa peine à vouloir couvrir tous les symptômes d'une maladie? Un système scientifique de thérapeutique basé sur la pathogénésie et la pharmacodynamique est ce que nous devons désirer le plus ardemment dans l'état actuel des choses.

Je vais encore ajouter un cas à ce que j'ai dit plus haut de la teinture de foie de soufre calcaire. Un jeune homme vigoureux fut atteint, à la cheville interne, près du tendon d'Achille, d'un gonflement douloureux, qui avait déjà pris beaucoup d'extension, et dont les douleurs se faisaient surtout ressentir la nuit, dans le lit. Il prit plusieurs fois (toutes les six à huit heures) une à deux gouttes de la teinture, et immédiatement après, dormit la nuit entière tranquillement; le matin, l'enflure et la douleur avaient disparu en grande partie. Si, dans ce cas, comme j'ai coutume de le faire, j'ai employé des doses énergiques et répétées, j'ai pour moi l'avis du docteur Ægidi, aux vues duquel je souscris complètement, quoique les puissances VI et X ne cessent pas pour cela de convenir dans un grand nombre de cas. Il y a déjà long-temps que, dans les cas où il est nécessaire, je donne le café toutes les cinq à dix minutes; et tout récemment il vient de faire cesser en dix minutes un effrayant accès de colique, avec horripilation et agitation extrême, pendant un paroxysme de fièvre intermittente: c'était le second; durant la sueur (parce que le froid était accompagné de soif, avec chaleur et délire), je donnai *ignat*. III toutes les heures (gl. iv); il n'y eut plus ensuite qu'un seul accès très-court et léger.

Les expériences sur les diverses sortes d'autopsorine ressemblent aux perforations de puits artésiens; elles sont de la plus grande utilité quand elles réussissent. Mais le succès a lieu plus souvent que pour les puits artésiens; il me semble seulement qu'on ne devrait pas porter les dynamisations trop loin. J'ai pris naguère les squames d'une dartre scrotale pruriteuse et humide; je versai dessus de l'eau de pluie, qui se troubla dans l'espace d'un jour, et je dynamisai jusqu'à II, faisant la dernière dynamisation avec de l'alcool. Deux soirs de suite, avant de se coucher, le malade en prit trois gouttes sur du sucre. Plusieurs jours seu-

lement après, il se souvint d'avoir été jadis beaucoup plus tourmenté par sa dartre, qu'il avait oubliée; car elle était disparue: il n'éprouve plus que de temps en temps de simples démangeaisons. J'ai traité de même un cas analogue de dartre suppurante à l'oreille et à la joue, chez une fille de douze ans, qui aujourd'hui se porte beaucoup mieux. J'aurai encore quelques observations analogues à communiquer.

L'exemple suivant prouvera combien il est d'ailleurs facile de se tromper quand on agit rationnellement au-delà de toutes mesures. Un militaire, avancé en âge, portait un topus à l'os du front, avec des douleurs souvent insupportables; tout le palais était couvert de profonds ulcères grisâtres et fort douloureux; violente toux chatouillante, avec crachats; aucune trace de caractère vénérien; profonde mélancolie, amaigrissement. Le malade avait pris peu auparavant 30 grains de calomélas; c'est pourquoi je lui donnai *aurum* 2. Deux doses par jour ne produisirent aucune amélioration. Au bout de quelques jours, le malade fut obligé de partir, après avoir pris en vain aussi le *daphne*. Je lui fis emporter plusieurs médicamens. Après *merc.* II, il eut un accès de fièvre, et un peu de soulagement, mais très-léger. *Bellad.* VI amena en peu de jours une guérison complète. Il ne reste plus qu'un peu de toux.

OBSERVATIONS PRATIQUES SUR LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DE L'ENCÉPHALITE;

Par le Docteur WIDENHORN.

Personne n'a encore contesté qu'il ne soit très-difficile de se former une image naturelle, et par conséquent parfaitement exacte, d'une maladie, ou d'apercevoir anatomico-physiologico-pathologiquement quels sont les organes ou systèmes malades, et comment ils le sont, quelque nombreux que puissent être les symptômes offerts par cette maladie. De là vient que chaque mode de diagnostic peut avoir plus ou moins d'utilité. J'ai trouvé que le seul moyen de découvrir tout ce qui se rapporte au domaine d'une maladie consiste à examiner avant tout l'organe sous le point de vue de l'anatomie pathologique, et à se demander

quels sont les systèmes qui le forment, quelle est la fonction qu'il remplit, quelles sont ses connexions, et à quelles influences principales il est soumis. Après avoir répondu à ces questions, il ne sera pas difficile de découvrir, dans l'ensemble des symptômes, quels sont essentiels, et quels ne le sont point, quels systèmes sont affectés primairement, et quels secondairement. Il ne sera point dès-lors possible de confondre une inflammation artérielle avec une inflammation lymphatique, puisque la marche de l'une et de l'autre est différente : on ne pourra pas non plus confondre une phlegmasie du foie et du bas-ventre avec une encéphalite, si l'on a égard aux symptômes qui se sont déclarés en premier lieu.

On peut distinguer dans le cerveau quatre parties, sa substance, ses nerfs, ses vaisseaux et ses membranes. La substance cérébrale, qui porte en elle le pouvoir intellectuel, a pour conducteurs les nerfs, qui tirent d'elle leur origine immédiate et la mettent en rapport avec le monde extérieur par le moyen d'autres organes. Les affections de la substance cérébrale et de la substance nerveuse ne sont jamais primitives, à moins qu'elles ne dépendent de puissances électrico-galvaniques agissant tout à coup et immédiatement sur ces substances, comme la joie, la frayeur, les poisons volatils, etc. Les vaisseaux sont des artères, des veines et des lymphatiques, qui amènent et ramènent le sang destiné à vivifier, nourrir et mouvoir le cerveau. Les membranes servent en partie à supporter le système vasculaire cérébral, en partie à envelopper la substance de l'encéphale. Le système vasculaire est indépendant du cerveau; il se trouve sous l'influence immédiate du système nerveux vasculaire, qui fait partie du système ganglionnaire, d'où lui et le sang tirent leur force vitale, car ni l'un ni l'autre n'a d'irritabilité ou d'activité vitale propre; sans influence vasculo-nerveuse, il n'y aurait ni hématoze, ni circulation, comme le prouvent les expériences sur la ligature des nerfs. Toutes les maladies fébriles ont leur source dans un vice de la fonction des nerfs vasculaires. La lassitude générale, le désaccord de la sensibilité, le changement de pouls et de la température, celui des sécrétions ne sauraient s'expliquer autrement. Toute affection malade, ou contre nature, des nerfs vasculaires, détermine un changement dans le système vasculaire lui-même; de là résulte la fièvre inflammatoire. L'inflammation est une exal-

tation de l'activité nervoso-vasculaire, qui s'exprime par chaleur, rougeur, douleur, gonflement, plénitude et dureté du pouls, et communique ensuite au sang une plus grande plasticité, en vertu de laquelle il a plus de tendance à se coaguler et à donner naissance à des produits ayant une forme déterminée.

Toutes les inflammations tiennent plus ou moins au système vasculaire artériel. On peut les partager en locales et générales. Les inflammations générales sont celles qui, sans affection locale, attaquent le système vasculaire sanguin tout entier, comme par exemple dans la synoque, c'est-à-dire où la cause morbifique agit sur la totalité du système nervoso-vasculaire. Les locales sont celles dans lesquelles la cause morbifique détermine d'abord une affection morbide locale, qui par la suite, suivant la force ou l'intensité de cette cause, dégénère en maladie générale plus ou moins violente, en fièvre inflammatoire.

Encéphalite, ou inflammation avec affection locale du cerveau. D'après ce qui a été dit de la construction du cerveau, les affections inflammatoires de ces organes peuvent avoir deux sièges différents, sa substance ou ses membranes; mais dans l'un et l'autre cas, elle a pour fondement une même affection morbide des nerfs vasculaires. Les symptômes seuls se présentent sous des dehors différents. Ainsi l'inflammation de la substance ne s'annonce pas par des symptômes inflammatoires bien saillants, mais par des symptômes ayant plutôt le caractère qu'on appelle nerveux, et déterminés par l'oppression de la fonction cérébrale, par la réplétion, la distension des vaisseaux de la substance de l'organe. Elle s'annonce par un délire tranquille et furieux, un fort battement des carotides, un regard fixe et farouche, une fièvre inflammatoire plus ou moins violente, quoique ordinairement les malades soient privés de connaissance. Les symptômes de l'inflammation des vaisseaux des méninges sont : pesanteur de tête, douleur pressive, constrictive, lancinante; grande chaleur, rougeur de la face et des yeux, aversion pour la lumière, sensibilité au moindre bruit, stupeur, état soporeux, avec délire tranquille, et fièvre inflammatoire plus ou moins vive suivant l'énergie ou l'intensité de la cause, suivant aussi la nature de la constitution.

Les causes sont : une trop grande contention d'esprit, les passions, des métastases, l'abus des boissons spiritueuses fortes (surtout pour la première espèce), l'habitude de tenir la tête trop chau-

dement, un coup de soleil, une lésion mécanique ou extérieure.

La terminaison a lieu de cinq manières, par guérison, exsudation, désorganisation, suppuration ou mort.

Le pronostic, dit Hartmann, est beaucoup plus favorable sous l'influence du traitement homœopathique que sous celui du traitement allopathique; car, bien que la manière de traiter l'encéphalite se soit améliorée, elle laisse cependant encore beaucoup à désirer. Nul médecin de l'ancienne école ne disconviendra que sa méthode curative perfectionnée n'entraîne encore tant de danger qu'il n'oserait garantir de sauver la vie des malades. Mais, à part cette circonstance, si nous considérons la méthode curative elle-même, tous ceux qui la connaissent seront forcés de dire qu'elle martyrise les malades, qu'elle épuise leurs forces, qu'elle amène une terminaison lente de la maladie, et qu'elle est suivie d'une très-longue convalescence. Hartmann a parfaitement dépeint ces inconvénients de la méthode allopathique; mais il n'a pas dit pourquoi ils ont lieu. Essayons de réfuter par des principes de physiologie pathologique le faux mode de traitement que les médecins allopathistes adoptent dans l'inflammation. Éloigner la cause de la maladie est la première indication pour tout médecin, à quelque école qu'il appartienne. Les allopathes font consister la cause morbide, dans les inflammations, en une surabondance et un état morbide (plasticité) du sang: aussi cherchent-ils à la détruire par des émissions sanguines et par des moyens ayant la propriété spécifique de modifier la constitution morbide du sang. Le vice, en cela, c'est qu'ils prennent l'effet pour la cause, c'est-à-dire attribuent au sang et au système vasculaire une vie ou force vitale propre, sans penser que ce système est soumis à l'influence immédiate du système nerveux de la vie végétative, et que, sans la fonction nerveuse, nulle circulation ne serait possible, comme le démontrent les expériences et tous les phénomènes morbides. En cela se trouve compris le dynamisme de Hanhemann, savoir, le dynamisme du système vasculaire. Mais si ce système est subordonné à l'influence d'un système nerveux, et si toute irritation des nerfs des vaisseaux peut apporter un changement dans l'activité vasculaire, il est par cela même prouvé que le sang tient sa force vitale du système nerveux, et que toute action morbide du système vasculaire est déterminée par les nerfs des vaisseaux. Par conséquent, les émissions sanguines doivent être considérées

comme nuisibles dans les maladies inflammatoires, puisqu'elles agissent non sur la cause, mais sur le produit; car l'exaltation de l'activité vasculo-nerveuse entraîne l'augmentation de la plasticité du sang et du mouvement vasculaire. On soustrait donc le suc nourricier au corps, et naturellement aussi aux nerfs, ce qui fait que souvent, après une saignée, la violence de l'inflammation diminue, mais la cause ne cesse pas pour cela d'exister dans le système vasculo-nerveux; donc les émissions sanguines ne peuvent jamais faire cesser l'inflammation, puisqu'une maladie ne cesse point tant que sa cause subsiste. Quel médecin raisonnable, s'en rapportant au seul hasard, voudra débiter par soustraire du sang, s'il est persuadé que par là il attaque non l'organe malade, mais le produit de la maladie? Qui ne verra que cette méthode est nuisible, en raison de la perte qu'elle entraîne de la substance la plus importante pour l'organisme, et de la perte de temps qu'elle occasionne? Il est vrai que ce dernier reproche est précisément celui qu'adressent aux homœopathes les médecins allopathistes. Mais je leur réponds qu'ils sont dans l'erreur. Les homœopathes cherchent à combattre la cause par des moyens puissans, ou à agir par eux sur l'organe primitivement affecté; en procédant ainsi, ils suivent la marche la plus courte et la plus sûre; ils connaissent parfaitement leurs médicamens; ils savent sur quels organes ou systèmes agissent ces substances, et comment elles agissent sur eux, parce qu'ils les ont préalablement essayées sur des sujets bien portans, tandis que les allopathes ne connaissent les leurs que d'après la manière dont elles agissent sur les malades, en sorte que les effets qu'ils leur attribuent peuvent tout aussi bien dépendre de la maladie que des médicamens eux-mêmes.

Le traitement de l'encéphalite varie suivant les causes qui ont provoqué la maladie. Ainsi celle qui provient d'un refroidissement doit être traitée autrement que celle qui dépend d'une métastase, et celle-ci autrement que celle qui doit naissance à une violence extérieure, quoique la fièvre inflammatoire puisse être la même dans tous les cas.

Dans toutes les maladies inflammatoires, et principalement dans les inflammations cérébrales, le système vasculaire artériel est celui qui souffre le plus. Aussi doit-on employer d'abord l'aconit (I, II jusqu'à IV), à doses rapprochées et même fortes. Dans les encéphalites, comme en général dans toutes les fortes inflamma-

tions, il est nécessaire d'agir rapidement, de sorte qu'il faut répéter le médicament jusqu'à tous les quarts d'heure. L'aconit est le remède spécifique pour les gros vaisseaux du système artériel, tandis que la belladonne, l'arnica et le rhus conviennent davantage pour les capillaires artériels, et par conséquent sont plus particulièrement indiqués dans l'inflammation des méninges. Mais on fera toujours bien de commencer par plusieurs doses d'aconit, avant d'administrer la belladonne ou toute autre substance, afin de faire cesser ou au moins de diminuer les mouvemens fébriles. Mais notre attention ne doit pas se porter seulement sur le système artériel; il faut songer encore que le système veineux n'est pas sans avoir reçu une atteinte, et ordinairement il présente plus de difficultés dans le traitement que le système artériel. Ainsi l'inflammation fait naître une congestion dans les vaisseaux veineux, qui empêche les nerfs de remplir leur fonction par rapport à ces derniers; de là l'état de sopeur ou de stupeur, qui est ordinairement suivi d'exsudation séreuse et de paralysie, quand on ne le combat pas d'une manière énergique. En pareil cas, *puls.*, *hyoscyam.*, *merc.*, *stramon.*, *opium* et *cina* sont d'un grand secours. Si l'exsudation a eu lieu, rien ne peut remplacer l'arnica.

Ainsi, après avoir combattu les mouvemens vasculaires tumultueux par l'aconit, il faut, comme je l'ai dit, s'attacher surtout à la cause de la maladie. La belladonne et le rhus conviennent après la répercussion d'un érysipèle; l'arnica, après l'action d'une violence extérieure.

Hydrocéphale aiguë. — Cette maladie, dont à tort on a fait une espèce à part, n'est autre chose que la terminaison d'une encéphalite par exsudation. On l'a mal à propos considérée comme une affection particulière à l'enfance. Ces erreurs viennent de ce qu'on a négligé ordinairement la période inflammatoire, de ce que la marche est rapide, et de ce que les enfans ne font communément connaître leurs douleurs que par des cris.

Période des prodromes. Quinze jours et même plus d'avance, la maladie s'annonce, dit-on, par les symptômes suivans : morosité, maussaderie, *stupeur vertigineuse*, surtout en remuant brusquement la tête; *démarche chancelante*, mal assurée, urine trouble, nuageuse, peu abondante.

Aux premiers symptômes, convient la pulsatile; à la démarche incertaine et à l'urine rare, la belladonne (VI).

Période d'inflammation. Affection locale. Fort mal de tête, surtout aux tempes et au front, avec pression et pesanteur au dessus des yeux; aversion pour la lumière; sensibilité exagérée et agitation au moindre bruit; fort battement des carotides.

Affections sympathiques. Tendance à vomir, et vomissement, sollicité surtout par le mouvement de la tête; en général suppression des déjections alvines; tantôt face rouge et tantôt seulement déformation des traits; *sécheresse du nez*; fréquente propension au sommeil, qui est agité et interrompu par des frayeurs, des sursauts, des *grincemens de dents* et des *rotations convulsives* des yeux; pouls petit, irrégulier, fréquent, intermittent; fièvre inflammatoire très-souvent légère.

Ces symptômes indiquent d'abord l'aconit à plusieurs doses, et ensuite la belladonne. Mais si l'*état veineux* se prononce davantage, ce qui arrive bientôt, l'affection artérielle durant peu et tout au plus une heure, et ce qui s'annonce par la face d'un rouge foncé, le fort battement des carotides, les yeux brillans et fixes, il faut employer *opium*, *merc.*, *hyoscyam.* (II, III). Si cet état s'accompagne d'un grand délire, on aura recours à *stramon.*

Lorsque les congestions veineuses ne se dissipent pas promptement, il survient un autre stade, la *période d'exsudation*, manifestée par les symptômes suivans: insensibilité générale; faiblesse et hallucinations de la vue, diplopie, fixité et *stupidité* du regard; la pupille, auparavant très-petite, se dilate; l'enfant reste couché tranquillement; les *chairs deviennent flasques par tout le corps*, les muscles perdent leur force; l'enfant ne peut se tenir debout; le pouls devient lent, faible, irrégulier; l'*urine sort involontairement*; il n'y a point de selles; le malade tombe dans un état soporeux, avec les *yeux à demi ouverts et se remuant sans cesse dans les orbites*; plaintes et gémissemens; lorsque le malade sort de cette sopor, il porte la main à la tête et au ventre; si on le soulève, il est pris d'une anxiété manifeste; agitation, toux spasmodique; *ordinairement envie de vomir, ou vomissement.*

Tous ces phénomènes sont la suite de la gêne qu'éprouve l'action du cerveau et des nerfs, par l'effet de la réplétion excessive de l'encéphale. L'opium est très-salutaire alors. En pareil cas, où la réplétion des vaisseaux agit presque comme un corps étranger qui comprimerait le cerveau, une saignée de la jugulaire ne se-

rait pas inutile, et favoriserait l'action des médicamens. Je compare cette période de la maladie à une apoplexie sanguine, dans laquelle, trois fois déjà, j'ai employé en vain des médicamens, avant d'avoir pratiqué une saignée, qui leur a permis d'agir ensuite avec rapidité et d'amener une guérison complète. J'entends dire que je suis inconséquent, puisque j'ai déclaré les émissions sanguines nuisibles dans les inflammations. Mais ici il y a moins inflammation qu'engorgement des vaisseaux, et la saignée, quoiqu'utile pour enlever une espèce de corps étranger, ne suffirait pas seule pour guérir, comme je m'en suis plus d'une fois convaincu jadis, lorsque je pratiquais l'allopathie.

Si la période d'exsudation est accomplie, ce qui s'annonce par la paralysie générale, la stupidité, la stupeur, la *dilatation et la déformation des pupilles*, la cécité, la surdité, la paralysie de la langue, de l'œsophage et des extrémités, avec langue sale et noire, haleine fétide, respiration courte, anxieuse et spasmodique, *peau brûlante*, sueur fétide, rougeur circonscrite des joues, pâleur mortelle de la face, froid aux mains et aux pieds, il y a peu d'espoir de sauver le malade. Cependant, même alors, on ne doit pas demeurer inactif; si l'exsudation n'est pas trop ancienne, on pourra obtenir de bons effets de l'arnica, de l'opium, du stramonium, de la digitale, et même quelquefois guérir, comme le prouve l'observation suivante.

Un garçon robuste, de cinq ans, d'une intelligence très-développée, et d'une constitution artério-lymphatique, qui est presque généralement dominante chez les enfans jusqu'à cet âge, fut pris le 14 décembre d'une inflammation du cerveau, qui s'annonça par les symptômes suivans.

Affection primaire : violente céphalalgie; douleur pressive, lancinante, à la région temporale et au front.

Affections sympathiques : sensibilité des yeux à la lumière du jour; yeux rouges; regard farouche; sensibilité extrême de l'oreille au moindre bruit; *face pâle, altérée, défigurée*; vomissement au moindre mouvement de la tête ou du corps; propension au sommeil; sursauts en dormant; peau sèche et chaude; pouls fréquent, vite et petit; urine d'un rouge foncé; selles régulières.

Le 15 décembre, à dix heures du matin, je trouvai l'enfant dans l'état que je viens de décrire, et qui ne permettait pas de

méconnaître une affection inflammatoire du cerveau. Je prescrivis de suite deux doses d'aconit (VIII), à trois heures de distance, dans un demi-verre d'eau. Vers trois heures, je retrouvai le malade dormant tranquillement : la peau, au lieu d'être sèche, était couverte d'une douce transpiration, effet primaire ordinaire de l'aconit. Le pouls était moins fréquent, plus fort et plus régulier. Depuis le matin, il n'y avait pas eu de vomissemens, quoique le malade se fût levé une fois, et eût demandé à boire. A six heures du soir, le malade se plaignait moins du mal de tête : les yeux n'étaient plus si sensibles, non plus que l'ouïe : les vomissemens avaient tout-à-fait disparu ; la peau était encore en transpiration. Je ne prescrivis rien, pour laisser à l'aconit le temps d'épuiser son action ; mais, par précaution, je laissai une dose de ce médicament, dans le cas où il surviendrait une exaspération pendant la nuit, et je recommandai de m'appeler sur-le-champ, si, deux heures après l'administration de cette dose, les symptômes ne diminuaient pas. Jusqu'à minuit, l'enfant dormit parfaitement tranquille ; alors il commença à s'agiter, à grincer des dents, à rouler les yeux dans les orbites. On lui fit prendre la dose d'aconit, qui fut suivie de repos jusqu'à six heures du matin. A cette époque, l'agitation reparut, et le malade se plaignit d'un grand mal de tête. Appelé de suite, je retrouvai déjà les mêmes symptômes que la veille. Je donnai *bellad.* X, iij. Tous les symptômes s'accrurent beaucoup, ce qui mit les parens dans une inquiétude extrême. L'enfant ne faisait que se remuer dans son lit, en gémissant sans cesse : il ne répondait à aucune question, enfonçait sa tête dans l'oreiller, et voulait toujours reposer dessus. L'inquiétude des parens me détermina, quatre heures après la prise de la dose, et parce que les symptômes ne diminuaient pas, à faire respirer du vin, afin de diminuer les effets de la belladonne, ce qui eut lieu à la grande surprise des assistans. Car, à peine l'enfant eut-il eu le vin une seconde sous le nez qu'il devint tranquille, ouvrit les yeux, se mit à parler, et répondit juste à chaque demande, ce qu'il n'avait pas fait depuis vingt-quatre heures ; mais, à chaque question, il se roulait avec plus de force dans le lit. Il se plaignait encore de pesanteur à la tête, surtout au front ; point de sensibilité ni des yeux, ni de l'ouïe ; pouls accéléré ; peau chaude et sèche ; bas-ventre tendu, mais non sensible. Les parens croyaient déjà le malade guéri ; mais bientôt leur espoir fut déçu,

et je me vis puni d'avoir trop facilement cédé à leurs craintes en calmant l'effet de la belladonne. A minuit, troisième jour de la maladie, tous les symptômes de la maladie reparurent, avec la même intensité que le premier jour; il s'y joignit, en outre, face vultueuse et livide; fort battement des carotides; mouvemens convulsifs des yeux; grand délire; langue et lèvres sèches, noires, fendillées; dents noires; peau sèche et brûlante; pouls extrêmement irrégulier, petit et faible; état soporeux; l'enfant était calme, et insensible à toutes les questions, même lorsqu'on le secouait avec force; rien ne pouvait le tirer de sa stupeur. Ces symptômes, principalement l'état soporeux et la teinte livide du visage, me déterminèrent à donner *opium* IV. Il était alors trois heures du matin. Une heure après environ, le délire s'apaisa; le sommeil devint naturel, sans stertoration; la chaleur de la peau diminua. Vers six heures du matin, le malade s'éveilla, et demanda à boire: il ne se plaignait de rien, sinon d'envie de dormir. Toute la journée et la nuit du 17 décembre furent calmes, sans fièvre, ni délire, ni sopeur. Cet état dura jusqu'à huit heures du soir, le 18; alors l'état soporeux reparut, roulement convulsif des yeux; cécité complète, ou du moins insensibilité à la lumière artificielle, pupilles extrêmement petites et resserrées, yeux à demi fermés, langue sèche, noirâtre, lèvres gercées et rouges, toux courte et spasmodique à chaque mouvement ou en soulevant la tête, peau brûlante et sèche, froid aux pieds, flaccidité de tous les membres. J'eus recours à l'*arnica*, dans la vue d'empêcher l'exsudation, qui commençait. A dix heures du soir, je donnai *arnic.* IV, iij, dans un demi-verre d'eau, à prendre en trois fois, d'heure en heure. Voici quel fut le résultat. Une demi-heure après la dose entière, forte agitation; le malade portait sans cesse les mains à la tête; convulsions plus violentes des yeux, qui étaient déjà sensibles à la lumière; la chaleur brûlante de la peau avait tout-à-fait disparu; le sommeil redevint naturel, jusqu'à sept heures du matin. Arrivé à ce moment, je trouvai tous les symptômes diminués, les pupilles dans l'état normal, et le malade en pleine connaissance. Comme il n'avait pas été à la selle depuis trois jours, je lui fis donner un lavement d'eau tiède, qui produisit son effet. Du reste je ne prescrivis rien, et laissai l'enfant à la diète. Tout alla bien jusqu'au 20 décembre, à 5 heures du matin; vers cette époque, le malade tomba dans

un sommeil soporeux, avec ronflement; les yeux à demi ouverts et dans un mouvement continuel; les pupilles extrêmement dilatées et insensibles à la plus vive lumière; surdité complète, paralysie de la langue et de l'œsophage; le malade ne pouvait plus rien avaler; paralysie des membres, émission involontaire de l'urine; pouls à peine sensible, filiforme et irrégulier. Les parens désespérés appelèrent le docteur Guersent, qui déclara qu'on aurait dû poser des sangsues, des vésicatoires et des sinapismes, qu'ainsi on aurait pu sauver le malade, mais qu'alors tout espoir était perdu, et qu'il ne restait plus de ressources. Il prescrivit cependant douze sangues aux tempes, un bain et des sinapismes aux mollets. Rien de tout cela ne fut fait, parce que je jugeai de tels moyens insuffisans et non appropriés à l'état de la maladie. Pour tranquilliser les parens, je fis mettre le malade dans le bain; je lui administrai deux doses d'*arnica* II, à une heure de distance, et lui fis donner un lavement simple, qui fut suivi d'une selle; après quoi je le laissai tranquille. Je passai la journée et la nuit entières auprès de lui, pour l'observer; mais je ne remarquai pas le moindre changement; tous les symptômes restèrent au même degré, sans s'accroître. Vers le matin du 21, le sommeil devint plus calme, et le malade se plaça de lui-même sur le côté gauche; mais il était encore insensible à toutes les impressions extérieures. Il dormit toute la journée. Le sommeil et l'indifférence ou l'insensibilité continuèrent jusqu'au 22, à une heure après midi. Alors l'enfant se réveilla et fixa sa garde, qui lui présentait à boire; mais il ne put rien avaler, tout lui ressortait de la bouche, et quand quelque peu de boisson parvenait dans l'œsophage, il se mettait à pleurer, tournait les yeux et paraissait prêt à suffoquer. Les mouvemens des bras et des mains étaient incertains, le regard fixe, la pupille encore dilatée, moins toutefois que la veille; l'urine sortait involontairement, et répandait une odeur infecte: la peau était sèche, mais cependant n'était plus chaude. L'état des yeux, et la paralysie de la langue, de l'œsophage et des bras, me déterminèrent à employer le stramonium. Je le fis prendre (X, iij) le 23, au matin. Le premier jour, nul effet apparent; mais le lendemain le malade avala mieux; les mouvemens des mains avaient une direction déterminée; en un mot tous les symptômes diminuèrent de jour en jour. Au bout de quatre jours, le malade était assez revenu à lui pour recon-

naître ses parens et répondre à leurs caresses. Au bout de sept jours, je répétais le stramonium. Ainsi se termina la guérison de cette encéphalite, qui avait parcouru toutes ses périodes; au quinzième jour, le malade put être regardé comme guéri.

Une petite fille de cinq ans fut prise d'un grand mal de tête, que le médecin ordinaire de la maison déclara être une migraine, et contre lequel il prescrivit des sinapismes aux mollets et un vésicatoire derrière les oreilles. L'enfant devint de plus en plus agité, et tomba dans le délire. Alors le médecin prescrivit des fomentations froides sur la tête et vingt sangsues aux tempes. L'état de la malade alla toujours en empirant. Le sixième jour, je fus appelé, et constatai l'état suivant: *Affection locale*: grand mal de tête, surtout au front, où la malade porte sans cesse la main. *Affection sympathique*: mouvement convulsif des yeux, sopeur, avec les yeux à demi ouverts; insensibilité à la lumière; pupilles dans l'état normal; face livide; langue et lèvres sèches et rouges; envies de vomir sans vomissemens, quand on soulève la malade; rétention d'urine depuis deux jours; constipation depuis le commencement de la maladie; flaccidité de tous les muscles; pouls petit, irrégulier, filiforme; peau sèche et chaude. J'administrai d'abord trois doses d'aconit, en deux heures; mais, la troisième heure, ne voyant aucun effet de cette substance, je donnai *opium* II (2 doses en 3 heures), dont les symptômes correspondaient à ceux de la maladie. L'opium produisit de bons résultats, comme dans le cas précédent, avec cette différence qu'il n'y eut plus ensuite d'aggravation, et que l'amélioration fut persistante, c'est-à-dire qu'après la dernière dose d'opium (à 8 heures du soir), la malade tomba dans un sommeil naturel, et s'éveilla le lendemain matin à sept heures. Pendant ce sommeil, elle fut agitée durant quelques minutes, et rendit une grande quantité d'urine. Une selle eut lieu après le réveil, en pleine connaissance. La malade se plaignait bien encore d'avoir la tête pesante; mais elle n'éprouvait aucune espèce de douleur. Comme elle avait encore des envies de vomir, que la langue était chargée, qu'il y avait même de la sensibilité à la région de l'estomac, quand on appuyait dessus, et que le pouls était irrégulier, je donnai *nux* X. ij, déterminé surtout par le caractère empo. té, violent et opi. âtre de la petite malade,

symptômes qui ne s'étaient jamais montrés auparavant. L'effet fut prompt; quatre jours après, l'enfant quitta le lit, parfaitement guéri.

LETTRES A UN MÉDECIN DE PROVINCE SUR L'HOMÉOPATHIE;

Par le Docteur PETROZ.

(Cinquième lettre.)

Vous me demandez comment agissent les médicamens donnés à si petite dose; ici, tout est pure spéculation scientifique; il faut, abandonnant l'expérience, le fait qui provoque l'explication, entrer par le raisonnement dans les voies de la métaphysique. Hahnemann dit qu'il n'est pas possible que deux maladies qui se ressemblent puissent exister simultanément dans l'organisme vivant, et que, dans ce cas, la plus forte efface la plus faible. Si, lorsqu'il existe une maladie naturelle, on produit en même temps par un médicament une maladie analogue, la première doit être éteinte, la deuxième disparaît d'elle-même aussitôt que l'action primaire du médicament est finie, ainsi il y a guérison.

Ou bien, les altérations morbides que nos sens peuvent apprécier ne sont-elles que la manifestation d'un changement normal intérieur, effort de la nature pour revenir à son état régulier, et qu'une médication propre à le soutenir ou à l'activer vient conduire à une heureuse fin? ne voit-on pas une image de ce travail lorsque la nature cherche, par la fièvre, les vomissemens, la diarrhée, etc., à repousser les effets d'une substance qui l'opprime? et n'est-ce pas en suivant cette indication, en imitant ces moyens curatifs spontanés, qu'on est si souvent parvenu à produire des guérisons qu'une connaissance plus approfondie des changemens dynamiques qu'on peut opérer aurait rendues plus faciles et plus fréquentes; car la nature, dans ses efforts, ne peut pas toujours, abandonnée à elle-même, atteindre ce but.

Cette puissance immatérielle de la vie, qui repousse tout ce qui peut l'éteindre et soumettre aux lois de la matière morte le corps

qu'elle anime, n'offre-t-elle pas, dans la lutte qu'elle soutient sans relâche, l'exemple de ces phénomènes d'attraction et de répulsion qu'on observe entre les pôles opposés de l'aimant? Est-il absurde de voir dans le fluide nerveux la source de cette puissance dynamique, si facile à mettre en jeu par l'influence d'actions directes déterminées par des agens qui produisent des effets semblables; si l'expérience a prouvé que ces agens peuvent faire naître ces effets, quoiqu'ils soient impondérables? Que peuvent contre des faits les raisonnemens fournis par l'incrédulité qui naît des habitudes? Il est tant de choses sur lesquelles nous ne pouvons avoir de connaissances positives, qu'il est plus sage, dégagés de cet esprit vaniteux d'explication, de se renfermer dans le cercle de l'expérience et de l'observation, seule richesse d'une application utile.

L'étonnement que vous cause l'effet des petites doses est encore accru par la pensée de leur durée d'action; cette connaissance, qui est tout entière due à la nouvelle médecine, est de la plus grande importance; c'est un des beaux côtés de la matière médicale; c'est à l'aide de cette connaissance qu'appréciant les effets primitifs de chaque substance et ses effets secondaires, on la voit avec confiance modifier l'organisme; on assiste, pour ainsi dire, au travail qui ramène la santé; comme, sous l'influence des efforts spontanés, on voit l'amélioration s'accroître progressivement, on suit ces progrès qui se mesurent sur les effets secondaires de la médication, comme on le voit dans l'action prolongée des eaux minérales, quand, bien choisies, elles produisent pendant plusieurs mois après la cessation de leur usage les résultats qu'on avait droit d'en attendre; les médecins qui ont l'habitude de leur emploi, savent apprécier cet effet consécutif, et se gardent de le troubler, soit par des médications nouvelles, soit par des médications intempestives. L'oubli ou l'ignorance de cette durée d'effet, et du danger qu'il y a d'accumuler dans l'organisme le produit d'actions médicatrices, est la source d'accidens graves: j'ai connu un officier de la garde impériale qui, à la suite des souffrances éprouvées dans la campagne de 1812, fut malade de congestion cérébrale; ses facultés intellectuelles s'affaiblirent, la parole devint peu à peu indistincte, et les mouvemens des extrémités supérieures et inférieures se perdirent; des eaux thermales lui furent ordonnées, avec le conseil d'en user avec précaution, et de

se contenter du soulagement qu'elles auraient procuré à la suite de leur emploi fait pendant le temps qu'on appelle une saison ; le résultat obtenu fut remarquablement heureux, le malade en était satisfait au-delà de ses vœux ; mais, cédant à des sollicitations basées sur la pensée qu'une chose qui avait fait tant de bien, ne pouvait manquer d'en faire encore, il recommença l'usage des douches, et ne tarda pas à être jeté dans un état plus grave que celui qui existait avant le traitement ; il fut ramené à Paris, désespéré de n'avoir pas résisté aux sollicitations qui l'avaient séduit. Un malade affecté d'hépatite chronique, qui avait beaucoup augmenté le volume du foie, trouva dans l'usage des eaux de Vichy un si grand soulagement, que, méconnaissant les droits qu'une heureuse expérience avait donnés au docteur Lucas de renvoyer à une autre époque l'achèvement de sa guérison, il voulut non seulement continuer, mais encore augmenter la dose des eaux dont il s'était d'abord trouvé si bien ; cette imprudence fut suivie du retour des accidens, avec des modifications si graves qu'elle lui coûta sa vie.

Les bains de mer, qui sont aujourd'hui conseillés avec une si grande facilité et dans des circonstances si différentes, ne sont eux-mêmes pas sans danger, quand on voit l'organisme supporter si difficilement les réactions qu'ils produisent, parce qu'on semble méconnaître la durée de leurs effets et l'inopportunité de leur répétition dans certaines conditions.

Une des substances employées aujourd'hui d'une manière banale, je dirai même aveugle, contre tous les engorgemens des glandes, ceux des articulations, l'accroissement de volume des extrémités osseuses, l'iode, a une durée d'action très-longue et souvent marquée par des effets désastreux. A l'époque où Coindet en proposa l'emploi contre le goître, je fut consulté par une dame de quarante ans environ ; elle portait un engorgement de la glande thyroïde, dont elle désirait ardemment se délivrer : peu familiarisé avec la médication nouvelle, je profitai de mes relations avec le médecin de Genève pour lui demander des conseils. Le traitement proposé fut commencé avec toutes les précautions convenables, et même avec une sorte de timidité ; mais il ne tarda pas à produire des accidens qui forcèrent à l'abandonner. La malade perdit son embonpoint, et fut pendant quinze mois fatiguée par une fièvre hectique, qui résista à tout ce qu'on put employer

de moyens propres à la combattre. Invoquer ici, comme on le fait, la loi d'exception, ou qu'on ait recours à la mystérieuse idiosyncrasie pour expliquer ce défaut de succès, toujours est-il vrai qu'on aurait obtenu un tout autre résultat par l'emploi du médicament à très-petite dose et à de longs intervalles. Une jeune fille de dix-huit ans, d'une santé brillante, plus envieuse encore de se délivrer d'une difformité semblable, fut soumise au même traitement, précédé d'évacuations sanguines et aidé d'un régime fort doux : elle fut bientôt fatiguée de maux de tête, d'impossibilité de se livrer au travail, d'une toux continuelle, de tremblement des mains ; la peau devint sèche, âpre, brûlante, le pouls fréquent, petit ; elle éprouvait souvent des frissons, et l'amaigrissement commençait. Le traitement fut abandonné, ses effets se prolongèrent plusieurs mois. Un homme de quarante ans, portant des traces de scrofules qui avaient produit leurs ravages dans l'enfance, fut affecté, il y a deux ans, d'un engorgement lymphatique du genou gauche ; soumis à un traitement par l'iode, il en a été, suivant l'expression usitée, entièrement saturé ; pendant les trois mois qui ont suivi la cessation de son usage, il a toujours eu la peau brûlante, le pouls petit, fréquent, le sommeil très-agité ; tous ces symptômes avaient profondément altéré la santé, sans rien faire pour la tumeur de l'articulation, qui n'a montré aucun rapport avec la maladie de l'iode, comme la maladie du quinquina n'en a non plus aucun avec certaines fièvres intermittentes contre lesquelles on prodigue cette substance.

Il en serait autrement si, par une expérimentation bien faite, on apprenait à connaître la durée d'action des modificateurs, surtout les cas où ils sont agens spécifiques. Comme j'ai eu occasion de vous le dire, ce n'est pas dans la force plus ou moins grande des doses de médicamens qu'est l'homœopathie ; elle est tout entière dans la connaissance de leurs effets sur l'homme sain, celle de la durée de ces effets, et le rapport de similitude de ces derniers avec les symptômes de maladie ; la connaissance des doses est le fruit de l'observation, qui a enseigné leur plus grande utilité à ce haut degré de ténuité ; la science à cet égard est susceptible de progrès, d'amélioration.

Je ne pense pas qu'aujourd'hui on puisse s'élever avec quelque apparence de raison contre l'emploi d'un médicament dans sa plus grande simplicité ; il ne faut pas un grand effort de réflexion

pour apprécier la valeur des titres de excipients, adjuvans, correctifs, qu'on donne à certains médicamens d'action différente, dont on fait des mélanges; que peut produire un médicament qu'on aide, qu'on corrige ?

La petitesse des doses est la grande objection qu'on fait à l'homœopathie; elle a fourni à ses adversaires les moins ardens cette réponse qui devient proverbiale, *si elle ne fait pas de bien, elle ne fait pas de mal*; cette réponse, qui est ordinairement dédaigneuse, est celle d'un homme qui, comme je vous l'ai déjà dit, placé dans un faux point de vue, prend ses habitudes pour terme de comparaison, ignore encore les phénomènes sur lesquels il prononce, et a besoin de les nier parce qu'ils peuvent changer l'ordre établi dans ses idées; plusieurs motifs le veulent ainsi. L'intelligence humaine est comme un champ qu'on prépare pour donner tel ou tel produit; il faut une autre culture pour d'autres résultats; la difficulté d'entrer dans des voies nouvelles est grande pour le plus grand nombre; cependant, il semble que lorsqu'il ne s'agit que d'expériences, de faits faciles à constater, on ne devrait chercher la conviction que dans leur répétition; mais il n'en est pas ainsi, et, au milieu de tant de choses incompréhensibles qui se passent autour de nous, on ne s'avise pas de les nier, parce que tout le monde les voit: quoi de plus mystérieux que les forces vitales, l'essence des maladies, l'état actif prédominant dans la nature immatérielle, si différent de l'état passif de la nature morte; dans celui-ci, soumission aux lois générales; dans celle-là, réaction, opposition constante contre toute influence du dehors.

Je vous ai dit que, les exemples de guérisons obtenues par l'homœopathie ne pouvant être mis en doute, on en avait fait honneur aux effets de l'imagination; je vous ai cité quelques exemples dans lesquels il est difficile de pouvoir la faire intervenir, quelque grande qu'on puisse supposer son influence; il m'eût été facile d'en donner de plus frappans encore, tels que ceux de guérison des maladies des os, de caries scrofuleuses, de lésions organiques, etc. Pour les cas de ce genre, on se retranche derrière l'influence du temps et les effets d'un régime approprié. La question de temps n'est pas admissible dans les désordres contre lesquels la nature n'oppose aucune résistance. Celle du régime alimentaire semble offrir une raison plus puissante pour dépouiller le traitement homœopathique du mérite de la guérison; mais il est vrai que

la diète soit capable de fournir d'aussi grands résultats, pourquoi, quelle que soit la méthode curative qu'on emploie, ne s'en sert-on pas pour guérir dans toutes les circonstances analogues? Chacun sait qu'une maladie aiguë, après une durée régulière, se termine sans danger quand on impose au malade une diète qui laisse à la nature toute la liberté de ses efforts curatifs; mais quand elle a perdu ce premier caractère pour revêtir celui de chronicité, quand certaines cachexies se prononcent, la nature cesse de faire des efforts salutaires, et le régime ne fait tout au plus qu'en changer quelques formes.

Le régime conseillé par les homœopathes n'a de sévérité que dans le soin qu'ils prennent d'assurer l'action d'un médicament pris à petite dose, en éloignant toute substance qui, par son effet médical, peut troubler ou éteindre cette action médicamenteuse. Il prend moins de soin pour déterminer la quantité que la qualité. Celle-là trouve sa mesure dans la sensation du besoin, dans le désir, qu'on ne doit pas comprimer. Celle-ci est d'autant plus nécessaire à surveiller, que, dans les habitudes ordinaires de la société, l'usage a tellement changé la nature de l'alimentation, qu'il est rare qu'elle soit offerte sans addition de substances dont l'action, toute médicinale, est capable de produire des changemens dans la santé chez celui qui se porte bien, à plus forte raison chez le malade. C'est être malade que de ne pouvoir se nourrir que de substances qui éloignent des lois généralement reconnues de la nature, auxquelles il faut revenir pour retrouver la santé quand on l'a perdue. « Un caractère distinctif » des médecins observateurs de la loi de la nature, dit Bordeu, » se prend de la douceur avec laquelle ces médecins se prêtent le » plus qu'il est possible à l'appétit, au goût, au tempérament, » aux habitudes des malades : cette méthode paraît de ce côté » bien attrayante. En effet, indépendamment du petit nombre » des remèdes qu'il faut faire en suivant ses lois, on est assuré » d'éluder les règles excessives de la diète, qui a tant fait de » martyrs. »

Qu'on invoque les habitudes de tous les peuples, on voit, il est vrai, qu'ils ont chacun des mets qui leur sont propres, et pour lesquels ils ont une forte prédilection. Les habitans de la zone torride mâchent le bétel et les baies brûlantes d'une espèce de plante qui révolteraient un Européen par leur âcreté. On con-

goût l'utilité de cette excitation , quand on considère la fadeur des alimens qui font la base des repas, dans ces régions où la chaleur amène la débilité de l'estomac ; là , l'habitude a pris sa force dans le sentiment du besoin ; mais il ne faut pas oublier que la nécessité de flatter le goût peut nous égarer, en faisant passer la limite de ce besoin : il faut se défier de cette sensation que les anciens exprimaient par le *salivam movere*. Le goût est infidèle pour nous guider dans le choix des alimens. L'effet qu'ils produisent sur les forces digestives peut seul nous faire connaître les substances qui sont alimentaires. Le souvenir et l'espérance de sensations agréables créent pour le gastronome un désir qui tient à l'imagination et non pas au besoin. Ce désir n'est pas l'appétit ; il est d'autant plus dangereux , qu'il lui ressemble : son but n'est pas de réparer les forces , mais de réveiller la sensualité. C'est parce que l'intempérance est la conséquence nécessaire de la gourmandise , qu'on ne peut s'abandonner au plaisir qu'elle offre sans s'exposer à des accidens graves. Quels soins ne doit-on pas apporter pour éloigner de telles conséquences quand la perte de la santé l'exige ?

Rien ne ressemble plus à une ordonnance allopathique que le conseil, passé en proverbe , qu'il faut s'enivrer une fois par mois ; ce qu'on dit de ce précepte de débauche , qui provoque quelquefois chez les gens forts une révolution suivie d'espèces de crises , augmentant toutes les excrétiions , peut avoir les suites les plus funestes pour celui qui souffre ; dépasser les limites de ses besoins et la tolérance de ses organes , c'est une débauche dangereuse.

Ce n'est pas seulement comme nuisible à la santé que l'homœopathie défend l'usage de certaines substances , et comme exerçant une action puissante sur l'organisme ; c'est encore parce qu'elles sont , dans un grand nombre de cas , capables d'agir comme antidotes.

Un fait bien remarquable , constaté par l'observation , est que les médicamens sont d'autant moins arrêtés dans leurs effets , par les choses du régime , qu'ils sont portés à une plus haute dilution ; et c'est là une preuve bien puissante de l'immatérialité de l'action médicamenteuse ; aussi y trouvera-t-on un grand motif d'objection , à laquelle on n'aura à opposer que ces mêmes faits , inexplicables , il est vrai , mais opiniâtres par leur constante réalisation.

Ainsi , à entendre les adversaires de l'homœopathie , qui , voulant la dépouiller du mérite de ses guérisons , pour en faire hon-

neur au temps et au régime , on voit qu'ils se rangent à l'opinion de Walpole, qui trouvait toute la médecine dans ces deux agens ; c'est, il faut en convenir, réduire la science à fort peu de chose.

Mais ce ne sont pas seulement des objections qu'on fait à l'homœopathie ; on l'accuse (et ce sont des hommes graves) d'être absurde dans ses prétentions. D'abord , de vouloir guérir avec ses doses infinitésimales ce qu'on ne guérit pas avec le même médicament donné à forte dose , d'être illusoire , et d'exposer les malades à une perte de temps irréparable, en recourant à une médication sans action. Il faut se tenir en garde contre cette dernière accusation. Qu'elle prenne sa source dans un jugement porté sans examen , ou dans l'absence de toute bonne foi , ses effets sur l'esprit des personnes qui entourent ou prennent intérêt aux malades , peuvent être puissans. Il ne faut jamais oublier la domination tyrannique des vieilles habitudes , la difficulté qu'on trouve à la faire fléchir, même devant l'évidence ; des craintes jetées dans l'âme avec un ton d'autorité font naître l'incertitude et abandonner ce qui est utile pour revenir aux pratiques que le temps même n'a pas justifiées , tant elles offrent , quoi qu'on en dise , peu de rationalité. Il me serait facile de vous citer des exemples déplorables de cette influence. Rien de plus ingénieux que l'amour-propre et l'intérêt personnel pour détourner les coups qui vont droit au but , et éteindre la lumière qui vient éclairer des traditions qui ont vieilli , quoique fausses.

Cet empire des habitudes , desquelles naît une prévention aveugle pour tout ce qui n'est pas en elle , a une très-grande force sur certains esprits ; l'exemple suivant en est une affligeante preuve. Une mère de famille , d'ailleurs pleine de sens et de raison , qui avait vu un de ses fils délivré , par traitement homœopathique , des symptômes d'une hypertrophie du cœur , succédant à la rétrocession d'un rhumatisme articulaire , tomba elle-même gravement malade d'une douleur lancinante dans le côté gauche de la poitrine , qui rendait l'inspiration très-pénible ; tous les moyens allopathiques furent employés , émissions sanguines , vésication , révulsion , bains , narcotiques , etc. On invoqua des conseils , ils furent infructueux ; on employa les prières , elles furent sans effet ; les larmes de ses enfans et la certitude d'une fin douloureuse ne peuvent vaincre la répugnance qu'elle avait à

faire autrement qu'on ne faisait autrefois : après six mois de souffrances, elle succomba, laissant dans la pensée de tous ceux qui l'entouraient la certitude qu'une médication directe, spécifique, l'aurait conservée à ses enfans qu'elle chérissait. Cette antipathie ressemble à celle de cette dame anglaise, dont parle Voltaire, malade d'une fièvre intermittente pernicieuse, dont le second accès pouvait être mortel ; ses médecins lui ordonnèrent le quinquina, comme unique ressource ; elle demanda si ce n'était pas le médicament qu'on appelait la poudre des jésuites ; sur la réponse affirmative : « En ce cas-là, dit-elle, j'aime mieux mourir » ; ce qui arriva dans l'accès suivant.

Dans quelques circonstances, les adversaires de l'homœopathie, suivant une tactique moins franche encore, frappent de crainte l'imagination de ceux à qui ils en parlent, et leur assurent qu'elle est dangereuse par l'usage qu'elle fait des poisons. Quelle étrange contradiction ! excepté la gomme arabique, le cacao, le salep, l'arrow-root et quelques autres substances nutritives, que renferment nos pharmacies, si ce n'est des substances capables de produire des changemens dans le corps humain, soit en santé, soit en maladie ? Le quinquina, la camomille, etc., dans quelques circonstances, ne produisent-ils pas des désordres qui sont, par leurs résultats, aussi dangereux que ceux de beaucoup d'autres substances qu'on ne leur assimile pas ? L'arsenic, le sublimé, l'acide prussique, la strychnine et cent autres médicamens ne figurent-ils pas dans le Codex ? et quelle est la règle qui détermine leur usage, si ce n'est l'expérience plus ou moins sûre de celui qui les emploie ? L'arsenic, dans la solution de Fowler, de Pearsons, n'est-il pas souvent donné à un huitième de grain ? le nitrate d'argent n'a-t-il pas été porté jusqu'à deux ou trois grains et l'extrait de noix vomique plus loin encore, le tartre stibié jusqu'à 40 ou 50, etc., etc., quand l'homœopathie n'emploie que des décillionièmes, qui lui fournissent de plus heureux résultats ?

Ce n'est point assez pour les adversaires de la méthode nouvelle, qui ne peuvent ou ne veulent pas sortir du sillon scientifique, de parler de son inutilité ou de ses dangers ; ils assurent, quand on leur cite des guérisons, qu'elles sont de peu de durée, et qu'on ne tarde pas à voir les mêmes souffrances, ou des accidens plus graves, se reproduire ; je vous laisse juge d'une telle

opinion, sa source vous en fera connaître la valeur, et le temps ne tardera pas à en faire justice pour tous, comme il l'a faite pour ceux que l'expérience a déjà éclairés. L'homœopathie n'a point d'enseignement spécial; ceux qui la cultivent sont sortis de l'école régnante; nombreux déjà dans tous les pays, ils la cultivent comme une science pleine d'avenir; aucun d'eux n'a eu la pensée de faire un pas rétrograde; bientôt cette doctrine, qui paraît bizarre, sera admise, et on trouvera dans l'amoncellement des faits antérieurs ce qui doit prouver que son principe, comme toute vérité, a toujours existé, qu'il n'y était qu'enfouï; si elle renferme des choses qui ne prêtent point à l'explication, on peut dire avec Saint-Martin: « Lorsque, dans le champ des sciences » exactes et naturelles, nous recueillons quelques axiomes, nous ne » demandons pas pourquoi ils sont vrais, nous sentons qu'ils » portent la réponse en eux-mêmes: d'ailleurs, si l'on s'arrêtait » dans les sciences aux choses qu'on ne peut expliquer, on n'en » serait encore qu'aux premiers pas. »

RÉPONSE A LA LETTRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE AU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;

Par le Docteur DES GUIDI.

Pendant que la foule débonnaire des disciples de l'ancienne école se complait dans l'arrêt que vous venez de prononcer contre l'homœopathie, pendant que tant d'hommes, toujours satisfaits d'eux-mêmes, de leur savoir et de la science, trouvent leur compte à s'appuyer ici de vos décisions et à dormir en paix à votre voix, sur une question pour eux importune, on ne peut douter que vous, Messieurs, vous ne soyez bien loin d'accepter de pareils suffrages, et de partager cette déplorable sécurité, quelque légitime qu'ait pu vous sembler d'ailleurs l'espèce de conviction momentanée à laquelle vous venez d'obéir.

Vous savez trop bien, Messieurs, par la marche de toutes les sciences, par l'histoire des corporations savantes de tous les temps, que toutes ont proclamé avec chaleur des illusions, prescrit avec entraînement des vérités, et vous ne pouvez un seul instant perdre de vue que Descartes, pour ne citer qu'un des

plus grands exemples , a plus d'une fois , à son insu , fait plier , pour son propre compte , les règles inflexibles qu'il avait admirablement formulées pour l'esprit humain , dans la recherche de la vérité. Imbus de ces redoutables avertissemens , vous ne cessez de nourrir en vous la plus salutaire défiance de vos propres opinions , et vous restez toujours prêts à les modifier par un nouvel examen.

C'est dans cette respectueuse conviction de l'esprit dont vous êtes animés, que je désire avoir l'honneur, non de vous parler d'homœopathie (vous n'alléguez contre elle que des assertions , je devrais n'y répondre que par des assertions , elles n'auraient pas plus de poids que les vôtres , et ce serait temps perdu) , mais de vous parler simplement de logique et de bon sens , de rechercher avec vous si vos opinions sur Hahnemann sont aussi arrêtées qu'elles vous l'ont paru , et si vous avez fait tout ce qui était convenable et possible pour vous assurer de la légitimité de ces opinions.

Vous accueillerez avec bienveillance , quelque faible qu'il soit, le tribut qu'un de vos confrères croit devoir vous offrir dans une question qui certainement est toujours pour vous un sujet de doute et de perplexité.

Vous avez , dites-vous au ministre , jugé l'homœopathie par le raisonnement et par les faits. Voilà certes deux autorités bien dignes de la plus haute confiance , s'il est vrai que vous ayez ici mis en œuvre toute la force intellectuelle, toute la sagacité expérimentale dont vous êtes doués. Tâchons de reconnaître jusqu'à quel point vous aurez rempli ces deux conditions dans le travail important et difficile que vous annoncez.

La logique vous a *tout d'abord* démontré l'absurdité de l'homœopathie. On sait très-bien que la logique des carrefours arrive en effet *tout d'abord* à un pareil résultat ; savans et ignorans n'ont, dès le principe , qu'une voix à cet égard ; tous les homœopathes du monde ont aussi habilement que vous commencé de même à ne voir qu'absurdité dans la doctrine de Hahnemann ; tous , sans en excepter Hahnemann lui-même , qui , au milieu de ses longs travaux , a dû bien des fois reculer devant ses propres découvertes.

L'homœopathie n'a jamais dit que , dans ce sens , elle ne fût pas une chose très-absurde : l'homœopathie ne s'est point annon-

ée comme une traduction nouvelle des trois ou quatre mots autour desquels roulent en vain, depuis trente siècles, toutes les révolutions médicales; elle s'est hautement et franchement proclamée grande découverte, c'est-à-dire chose grandement éloignée de tout ce qui a été su, admis et compris avant elle, ou, en d'autres termes, pour le commun des hommes, chose grandement absurde. On peut avec dignité modifier quelques formules, employer trois saignées au lieu d'une, attribuer une vertu fébrifuge à la feuille de frêne ou à la feuille de houx; il n'y a là rien que de fort honorable; mais faire promener des hommes la tête en bas, arrêter le soleil qui marche depuis la création, faire circuler le sang quand toutes les écoles certifient qu'il ne circule pas, jeter un monde au-delà de l'Atlantique, borne éternelle du seul monde possible pour nous, voilà qui dut être et qui fut long-temps absurde, et c'est au même titre que l'homœopathie revendique les mêmes honneurs.

De telles prétentions de sa part ne suffisent point, sans doute, pour la faire admettre; mais elles lui donnent incontestablement le droit de récuser tout jugement *à priori* et sans mûr examen.

Ce mûr examen vous a-t-il sérieusement occupés, comme vous avez l'air de le dire et presque de le croire? Avez-vous, en le faisant, mis sous vos pieds toute habitude prise, toute idée préconçue? Vous êtes-vous bien pénétrés surtout de cette vérité, que ce qu'il y a de plus absurde au monde, c'est la prétention de trouver dans le peu de chose que l'on sait ou que l'on croit savoir la raison suffisante de l'immensité des choses qu'on ignore et que découvriront les siècles à venir? On peut raisonnablement douter de prime abord que vous ayez pris tant de soin pour un sujet auquel vous n'avez jamais guère témoigné que des mépris. On peut en douter par la faiblesse des notions que vous semblez avoir sur l'ancienneté de l'homœopathie, sur sa marche progressive et sur les solides établissemens qu'elle ne cesse de faire dans toutes les contrées. On peut en douter au ton seul des imputations frivoles, inconvenantes, pour ne rien dire de plus, que lui ont faites presque tous ceux d'entre vous qui en ont parlé au sein de l'Académie ou ailleurs; pour peu que l'on ait parcouru les livres et les journaux indispensables à qui veut juger cette doc-

trine, on connaît un peu mieux ce qui la concerne, et, même sans l'adopter, on est forcé d'en parler autrement.

Mais, Messieurs et très-honorés confrères, ce sont vos vertus civiques surtout et votre probité médicale qui nous donnent l'assurance que vous n'avez point examiné la question, comme vous devriez l'avoir fait pour la résoudre.

Si l'homœopathie n'est qu'une vaine science, elle est pour la société entière le plus envahissant et le plus dangereux des fléaux, et certes vous seriez incapables de laisser aussi largement et aussi rapidement triompher cette avilissante et meurtrière épidémie, si vous aviez réellement, et tout d'abord, trouvé des armes assez bien trempées pour la vaincre.

Cette absurdité déplorable, qui n'a pour elle ni les trompettes de l'école, ni l'esprit de secte ou de parti, ni les préjugés du savant, ni ceux de l'ignorant, ni aucun de ces agens innombrables dont toutes les thérapeutiques ont obtenu plus ou moins de succès, source d'un crédit plus ou moins durable, cette absurdité prospère et marche à la domination dans les quatre parties du monde, sans qu'on puisse comprendre pourquoi ni comment. En France, où j'étais le seul homœopathe il y a cinq ans, elle a déjà conquis plusieurs centaines de médecins, dans vos sociétés académiques, dans vos grandes cités, dans vos bourgs et dans vos villages. Ces médecins ont une pratique étendue à Paris, Lyon, Bordeaux, Nîmes, Rouen, Versailles, Dijon, Grenoble, Colmar, Strasbourg, Annonay, Vienne, Thoissey, Hières, Valence, Vesoul, Digne, Luxeuil, Besançon, Limoges, Marseille, Bourges, Aubusson, Lunéville, Riom, etc. Près de nous, on en voit de très-occupés : à Genève, Chambéry, Lausanne, Fribourg, Vevey, Morges, Thonon, Annecy, Bâle, Turin, Nice, Milan, etc. Praticiens pour la plupart depuis dix, vingt, trente ans même, ce n'est pas avec une baguette magique, ni du haut d'un char traîné par des dragons qu'ils distribuent leurs fatales amulettes ; ils sont chez eux ; ils y exercent consciencieusement leur profession, comme par le passé, en conservant toute leur ancienne clientèle, qui s'augmente chaque jour. Ils ne choisissent point leurs malades pour laisser à l'allopathie ceux que l'imagination, le régime ou la nature ne sauraient guérir ; mais ils combattent sans distinction toute maladie qui se présente, phlegmasies, névroses,

éruptions, syphilis, goutte, scrofules, etc. Ils traitent également les épidémies et les épizooties ; ils soignent les enfans, les aliénés et une foule de gens qui n'ont jamais entendu parler d'allopathie et d'homœopathie, et qui n'ont pas la moindre idée des doses infinitésimales.

Abandonnant, sans regret et sans retour, les nombreux et commodes instrumens de la thérapeutique ordinaire, qu'une longue pratique leur avait rendus si familiers, ils mettent froidement en jeu sur un globe leur réputation, leur conscience, l'avenir de leur famille, la vie de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs concitoyens.

Ils font tout cela le plus simplement du monde, et le public, qui pour eux comme pour vous compte les succès et les revers, s'obstine toujours plus à les environner de son estime et de sa confiance, et à regarder leur méthode comme infiniment supérieure à toute autre. L'ambulance de plusieurs régimens leur appartient ; de grandes manufactures leur sont confiées ; plusieurs artistes vétérinaires de l'armée et des départemens ont adopté l'homœopathie ; enfin elle est dans Paris, sous vos yeux, l'objet d'un cours suivi avec le plus grand, le plus constant intérêt (1).

Pourquoi faut-il ajouter que, clairsemée partout, cette école, à peine soupçonnée hier, se voit, à l'heure qu'il est, déjà supérieure en nombre à toute autre école. Vingt systèmes, souvent très-opposés, se partagent le monde médical français ; ils sont même tous en présence dans l'étroite enceinte de l'Académie ; l'Allemagne, l'Angleterre, tous les pays sont morcelés également par d'autres idées médicales d'un jour ; tandis que les homœopathes, dominés par une loi fixe et précise, soumis à une règle invariable et suprême, chose bien neuve en médecine, marchent sur toute la terre comme un seul homme, et pourraient déjà acca-

(1) Vous serait-il difficile de vérifier, à Paris même, les faits suivans que je relève de la correspondance de M. Laburthe, chirurgien-major du 4^e de dragons ? Ce régiment a vu diminuer rapidement le nombre de ses malades, depuis trois mois que son ambulance est homœopathiquement desservie. Sur un effectif de 730 hommes, dont la moyenne aux hôpitaux était précédemment de 45 à 55, ce corps n'y en comptait plus que 20 à 22 vers le 10 mars dernier, et que 10 à 12 vers la fin du même mois.

bler de leur nombre toute autre fraction médicale qui oserait à elle seule leur disputer le sceptre. En vérité, tout cela ne fait-il pas gémir et trembler ?

Et cette affreuse perversion de tant d'intelligences, vous seriez maîtres d'en arrêter les ravages en nous ouvrant les trésors de votre logique victorieuse, et vous refuseriez impitoyablement de les ouvrir ! Préposés à la garde des intérêts sociaux contre les erreurs médicales et contre les épidémies, vous n'opposez rien à l'insupportable fléau qui va partout bouleversant les têtes et décimant les populations ! Non, vous ne lui opposez rien, puisqu'aucun allopathe, soit au dedans, soit au dehors de l'Académie, n'a rien publié de solide sur la question, et que tout se réduit de leur part à quelques ébauches d'expériences, à quelques doctorales assertions et à quelques lazzis dont les tréteaux eux-mêmes ne veulent plus.

Comment donc vous absoudre de cette criminelle indifférence, à moins que l'on ne se hâte de reconnaître avec nous que, si vous ne combattez pas le mal, c'est uniquement parce que vous en êtes absolument incapables, et que, si vous vous tenez pour convaincus du dangereux néant de l'homœopathie, vous ne savez par quelle voie vous êtes arrivés à cette conviction, et ne pouvez enseigner aux autres ce que vous n'avez point appris.

Tout, jusqu'ici, autorise donc à penser, avec une probabilité voisine de la certitude, que votre logique ne s'est point appliquée à juger l'homœopathie, mais que tout simplement vous croyez croire qu'elle est absurde, en sachant toutefois au fond que vous ne savez rien d'elle et que vous ne pouvez rien en dire.

Je me trompe, vous ne vous bornez pas à de vides assertions, vous alléguez des expériences.

Eh quoi ! Messieurs, vous avez eu réellement le courage de chercher, par un travail opiniâtre et difficile, des résultats dont la logique vous a démontré l'impossibilité ! Oubliez-vous donc qu'un tel effort est au dessus de l'humaine puissance, et qu'un trappiste n'y tiendrait pas ? Avec les opinions qui, *dès l'abord*, vous ont subjugués, vous n'avez pu faire qu'un semblant d'expérience, comme vous aviez fait un semblant de jugement. Le peu qui a été publié par un de vous, sur ses tentatives homœopathiques, prouve à merveille, en effet, qu'il a expérimenté comme vous aviez raisonné ; il a fait des épreuves pour son propre compte ; il a prouvé,

de reste , que son homœopathie , à lui , ne valait rien ; mais cela n'a aucun rapport avec l'homœopathie du grand Hahnemann.

Celle-ci , d'ailleurs , ne s'est jamais vantée de réussir toujours ; la science n'a pas encore un demi-siècle , et ne saurait déjà toucher à une perfection , peut-être impossible ; le fondateur lui-même n'est pas toujours assuré du résultat de ses traitemens ; nous en sommes bien moins sûrs encore , nous tous ses faibles élèves , qui joignons notre insuffisance personnelle à la jeunesse de l'art ; et , sans être membres de l'Académie , nous n'avons que trop souvent l'honneur de faire des expériences aussi mauvaises que les vôtres. Mais nous savons, nous, et vous, Messieurs, vous paraissez ignorer, qu'en pareil cas, vingt résultats négatifs ne sont rien contre un fait positif ; aussi trouvons-nous une admirable condescendance dans votre logique , si elle vous permet de prendre au sérieux vos quinze ou vingt tentatives expérimentales , et d'en conclure d'une manière absolue , générale, universelle , que l'homœopathie n'est rien.

Mariotte aussi avait répété sans succès les expériences du prisme ; mais il ne se hâta pas d'en conclure que Newton fût un visionnaire ; et Mariotte fit bien , car de meilleurs prismes lui apprirent plus tard que Newton avait raison.

Vous révérez , comme nous , la mémoire de l'illustre Laënnec. Cet homme habile ne se laissait pas aisément dominer par des préventions, ni par la logique du premier moment ; vous savez à quelle dose il employa le tartre stibié , quand tous les médecins français ne voyaient encore qu'un empoisonnement dans ce procédé devenu plus tard une de vos richesses. C'est avec la même indépendance d'esprit qu'il fit des expériences homœopathiques. Sans préoccupation , et sûr de sa conscience , il crut n'avoir rien négligé pour découvrir la vérité , et ses insuccès lui firent conclure que l'homœopathie n'existait pas. Or, voilà que, bien après lui, le savant chimiste qui avait préparé les médicamens homœopathiques de Laënnec , et qui a l'honneur de siéger parmi vous , déclare authentiquement que ces préparations , faites sur les documens de l'expérimentateur , n'étaient point conformes aux exigences de l'homœopathie , exigence dont Laënnec avait complètement oublié de s'informer et de tenir compte. Ainsi , dans un travail ardu et sévère , où le pieux Laënnec se rend témoignage de n'avoir rien négligé , rien omis , il se trouve en défaut dès le premier pas , et

dans la partie la plus matérielle, la plus palpable de son entreprise, et par là même il nous autorise à croire qu'il a dû commettre plus d'une autre inadvertance dans le reste, bien plus difficile, de sa tâche.

Ces expériences, malgré leur nullité radicale, ont été souvent invoquées contre l'homœopathie par des gens qui, comme vous, Messieurs, se pressent en besogne. Pour moi, si je mentionne une omission aussi grave, dans une telle série de travaux entrepris par un tel homme, ce n'est pas pour en conclure que vous ne ferez jamais de bonnes expériences homœopathiques; Dieu m'en garde! mais c'est seulement pour vous dire que, eussiez-vous encore beaucoup de Laënnec parmi vous, il est bon pour eux d'y regarder à deux fois avant de se croire certains d'avoir expérimenté sans reproche, et avant de proclamer leurs expériences comme l'expression définitive de la vérité.

Messieurs, raisonner avant tout sur la possibilité d'un fait qui s'annonce comme nouveau, n'est peut-être pas d'un esprit bien sage, ni un sûr moyen de se maintenir dans cet état de liberté philosophique dont on peut avoir besoin pour recueillir et apprécier des documens ultérieurs et pour interroger l'expérience sur la réalité du fait. Pendant combien d'années nos raisonnemens sur les aérolithes nous ont-ils fait dédaigneusement repousser du pied l'obscur caillou dont l'examen nous eût mis sur la voie de la vérité! Il ne fallait que se baisser, et pendant des siècles nos raisonnemens nous ont empêché de le faire. Nos raisonnemens prouveraient encore aujourd'hui que la vaccine est une chimère, si une autre puissance qu'eux n'était venue nous forcer à descendre avec Jenner sur le terrain de l'expérience.

Il est vrai que, toute découverte une fois admise, on trouve presque toujours qu'il eût été facile de la légitimer d'avance, en examinant mieux toutes les notions qui l'avaient précédée. C'est bien ainsi, en effet, que, pour nous homœopathes, la science nouvelle nous semble ne plus rien avoir d'étrange, et n'être point en opposition avec les connaissances qui l'ont devancée; l'homœopathie, comme, après coup, la plupart des grandes découvertes, a pour nous ses germes, ses élémens et sa raison dans des faits antérieurs; mais nous avouons sans peine que ce n'est guère qu'après avoir trouvé dans cette doctrine au moins l'objet d'une attention sérieuse que nous avons su raisonner de la sorte.

Toutefois, direz-vous, s'il est imprudent de vouloir juger ainsi d'avance une découverte qui se produit au jour, faudra-t-il donc se condamner à l'éternel supplice d'examiner tous les mensonges préconisés à chaque instant par la crédulité d'un village, le délire d'un fou, la cupidité d'un fripon?

Non, certes, il ne faut point prodiguer à tant de fables des momens aussi précieux que les vôtres; mais, en continuant à se défier de tout, il faut savoir aussi se défier de soi-même et de sa propre défiance, et ne pas se croire bien habile quand, pour se défaire du mauvais grain, on se borne à jeter plus expéditivement tout au feu. Cette méthode rappelle par trop ce soldat suisse qui, enterrant les morts demeurés sur un champ de bataille, disait : *Bah ! si vous les écoutez tous, vous verrez qu'il n'y en aura pas un de mort.* En pareil cas, ne faut-il pas, au moins, prendre la peine de distinguer ceux qui parlent de ceux qui ne parlent pas?

Toute vraie découverte ne saurait tarder à avoir son langage, son expression, dans les effets plus manifestes qu'elle produit, dans les autorités dont elle s'appuie. Une saine critique, en évaluant sans prévention de tels documens, peut mettre le philosophe en voie d'y regarder avec plus d'attention, et de ce regard peuvent résulter de nouvelles données qui l'engagent à aller plus loin.

Comme le soldat suisse, vous ne voulez pas même entendre ceux que vous êtes en train d'enterrer : vous n'avez tenu aucun compte des hauts renseignemens que l'Allemagne vous jetait à pleines mains sur la place qu'y tiennent l'homœopathie et son illustre fondateur, sur l'hôpital-modèle de Leipzick, sur la chaire homœopathique fondée à Heidelberg par le gouvernement, sur celle que vient de réclamer avec instance la ville de Göttingue, sur les savantes leçons de Roth à l'université de Munich, sur les ukases qui fondent à Saint-Pétersbourg et à Moscou des pharmacies homœopathiques, sur la considération toute particulière du vénérable Hufeland pour Hahnemann et plusieurs de ses disciples, sur des princes et des rois confiant à l'homœopathie leur santé et celle des personnes qui les intéressent le plus.... Tous ces faits, bien faciles à constater, bien faciles à évaluer, vous auraient tenus un peu mieux en garde contre votre logique de *tout d'abord*, et vous auraient portés à en apprendre un peu plus sur l'homœopathie que vous ne paraissez en savoir. Tous vos documens de l'étranger sont, en effet, bien pauvres, à en juger d'après votre

lettre au ministre, et surtout d'après ce propos aventuré chez l'un de vous, au coin du feu, par un voyageur prussien, sur les homœopathes de son pays, commérage insignifiant et irréfléchi, qui, au mépris des devoirs de l'hospitalité et à la honte de notre nation, a été livré dans vos débats à une publicité quatre fois odieuse. Je me borne à relever cette particularité de vos séances contre l'homœopathie, de ce *meeting*, tristement historique, où si peu de voix sages se sont élevées, et où la présence d'un Ramus semblerait avoir manqué seule pour y rappeler en toute vérité la déplorable guerre des *cancans*.

Mais, si vous êtes restés sourds à la voix de l'Allemagne, n'y a-t-il donc rien même en France qui vous dise que l'homœopathie pourrait bien être plus qu'un rêve (1)? Des praticiens nom-

(1) Si vous voulez une idée des progrès de l'homœopathie dans l'opinion, écoutez seulement, au sujet de Bordeaux, une de vos autorités classiques, un des allopathes les plus distingués de cette dernière ville. « Quand je vous écrivis naguère que la nouvelle doctrine germanique se propageait lentement à Bordeaux, j'étais dans le vrai; mais, depuis un mois, quelle différence! Plusieurs de nos sommités burdigaliennes donnent à l'envi l'exemple d'une confiance absolue dans les règles douces et agréables de l'homœopathie, et des hommes graves, studieux, éclairés, des hommes exempts, jusque-là, des croyances aveugles du vulgaire, ne dédaignent pas le secours d'une thérapeutique singulière..... (Suivent les politesses d'usage, et l'auteur finit en s'écriant:) Rira bien qui rira le dernier. » (*Journal de Médecine pratique de Bordeaux*, mars 1835, pag. 166.) Est-il assez jovial ce bon docteur qui attend pour bien rire que l'homœopathie ait fait tourner toutes les têtes et laissé mourir tous les malades. Remarquez, au reste, que ce triomphe désolant de l'homœopathie n'est point l'œuvre de l'entraînement et de la nouveauté; l'homœopathie s'exerce depuis 1832 à Bordeaux, où les aménités allopathiques ne lui ont jamais manqué, et où pourtant elles n'ont pu sauver de ses pièges des hommes graves, studieux et capables d'observer, pendant deux ans, avant de se décider. Notez encore que cette opinion favorable à l'homœopathie s'élève graduellement du vulgaire aux sommités intellectuelles; tandis que, jusqu'à ce jour, du moins, l'erreur n'a jamais suivi cette route ascendante, si difficile et si longue pour la vérité même. Au reste, nous devons des remerciemens à notre confrère de la Garonne pour les nouvelles qu'il veut bien nous donner sur l'excellent esprit de Bordeaux, ainsi que pour la bonne histoire dont il nous a égayés par la même occasion. Il s'agit d'une grave névrose, rebelle dès long-temps à tous les efforts de l'allopathie, et dont la malade se délivra tout à coup et sans méchef au-

breux, un enseignement suivi avec chaleur, une opinion toujours plus favorable dans tous les rangs, des sociétés médicales, des hôpitaux, des publications incessantes, et formant déjà une bibliothèque, et tout cela dans un pays éclairé, dans un siècle positif, défiant et difficile, tout cela ne dit donc rien, et vous ne voyez réellement rien d'absurde à prétendre qu'une absurdité suffise au déploiement d'une pareille puissance!!

Voilà peut-être les simples raisonnemens par lesquels il eût mieux valu commencer : ceux-là vous auraient conduits sérieusement à des expériences irréprochables ; et, dans ce moment, vos conclusions, quelles qu'elles fussent, auraient une valeur dont elles sont totalement dépourvues aux yeux des vrais juges, qui, en définitive, décident de tout, et que n'abusa jamais aucune hallucination académique.

Au reste, le vice d'un procédé intellectuel une fois reconnu, il est toujours facile d'y porter remède, pour peu qu'on en ait le courage : et le courage peut-il manquer à une société qui, dans d'autres circonstances, en a donné de si nobles preuves ?

Il y a donc lieu d'espérer que l'Académie royale de médecine reviendra sur le jugement qu'elle a porté sous l'influence de fâcheuses préoccupations, et qu'elle reconnaîtra, comme nous, que les principes de l'homœopathie reposent sur les lois de la nature et sont confirmés par l'expérience.

Dans l'espoir de hâter cet heureux moment, j'envoie à l'Aca-

cun, en avalant des capsules à piston qu'elle prit pour des globules homœopathiques. Ce n'est pas en Béotie, c'est bien à Bordeaux que la chose est advenue ; car c'est un savant Bordelais qui en fait honneur à un de ses compatriotes. Ce fait, certainement digne de figurer avec tant d'autres dans les archives de la vieille thérapeutique, n'inspire pourtant à notre confrère aucune envie de l'approfondir et de l'utiliser, ni la moindre apparence d'incrédulité. Approfondir ! L'auteur n'a pas le temps d'y songer ; en train qu'il est de faire à l'imagination l'honneur de toute guérison non prévue par le Codex, il ne voit que d'innocentes boulettes de pain dans cette masse de cuivre et de sel détonant, et nous laisse d'ailleurs bien libres d'expliquer aussi par l'imagination comment la malade s'est tirée lestement et pimpante de cet empoisonnement effroyable. Quant à l'incrédulité, ce n'est le cas d'en avoir ; on sent bien que l'historien garde soigneusement en réserve pour nous seuls toute celle dont il est capable ; il permettra volontiers qu'on se guérisse en avalant des boulets de canon, pourvu qu'on ne se guérisse jamais avec des globules.

démie un opuscule que je lui recommande, non comme un bon ouvrage, j'en suis l'auteur, mais parce qu'il renferme des notions à la portée de ceux qui n'ont pas encore abordé l'étude de la science.

Cette *Lettre aux Médecins français*, publiée infructueusement contre le choléra lorsqu'il désolait une partie de nos provinces, et quand la France comptait à peine cinq ou six praticiens de la nouvelle école, est tout simplement une courte et modeste préface de circonstance des ouvrages de Hahnemann, écrite en faveur de ceux qui ne sauraient soutenir encore la lecture de l'*Organon*.

J'eus l'honneur de vous en adresser un des premiers exemplaires ; j'ai toujours dû croire que la poste l'avait égaré.

Cette brochure, dès long-temps oubliée en France, où l'homœopathie n'a plus besoin d'un aussi frêle secours, conserve encore le mérite de l'opportunité dans des contrées plus en retard. C'est ainsi que Haubold a cru devoir la publier en allemand, il y a deux années, pour quelques provinces du Nord où l'homœopathie était le moins connue ; c'est ainsi qu'on en a donné, il y a quinze mois, une édition anglaise aux Etats-Unis, qui alors comptaient peu d'homœopathes ; c'est de même ainsi que l'Espagne vient d'en publier deux traductions à la fois, au moment d'entrer à son tour dans la carrière. D'après cela, j'ai pensé que, même en France, la *Lettre aux Médecins français* pourrait retrouver son utilité pour ceux qui, comme vous, Messieurs, étrangers au mouvement dont se pénètrent partout les masses, en sont encore, pour l'homœopathie, au point où en était le royaume entier il y a quelques années.

Messieurs, j'ai dû ne jamais répondre à la foule des agressions inconsidérées dont l'homœopathie a souvent été l'objet ; mais l'Académie royale de médecine ; quelles que soient ses œuvres du moment, a des titres trop nombreux et trop sacrés à l'estime et à la reconnaissance universelles pour qu'il soit permis de dédaigner ce corps illustre, alors même qu'il paraît avoir le moins songé à sa propre dignité, et pour qu'on se croie autorisé à lui refuser un tribut de méditation, alors même qu'il semble le moins disposé à en profiter. Puisse donc cette compagnie savante voir dans ces lignes une marque de mon respect pour elle et du haut intérêt que j'attache à sa gloire ! Puisse-t-elle y voir aussi les espérances qu'avec les vrais médecins de toutes les écoles, je fonde sur ses travaux pour l'honneur de la science et le bien de l'humanité !

DU SUC DE PERSIL DANS LE TRAITEMENT DE L'URÉTRITE AIGUE ET CHRONIQUE;

Par les Docteurs DOIN et LABURTHER. (Paris, 1835, in-8° de 96 pages.)

Pour la première fois depuis la fondation de ce journal, nous abordons le champ de la critique. Rechercher la vérité étant le but de nos efforts, nous rendrons un compte exact de tous les ouvrages qui exprimeront la même tendance, qu'ils aient été inspirés d'ailleurs par l'enthousiasme, par une réserve méticuleuse, ou même par le scepticisme; mais nous n'arrêterons nos regards ni sur ces vains écrits dont une passion aveugle aura seule dicté le contenu, ni sur ceux dont l'unique but est d'apprendre au public dans quelle rue et à quelle heure on peut rencontrer l'auteur.

Après avoir raconté, dans une courte préface, la manière dont lui-même dut à l'homœopathie sa guérison d'une maladie chronique invétérée, et comment le docteur Laburthe, chirurgien au quatrième régiment de dragons, voulut bien s'adjoindre à lui pour soumettre la nouvelle doctrine médicale à l'épreuve de l'expérimentation, M. Doin donne l'histoire de quarante et un malades, divisés en deux séries.

La première série, comprenant vingt-neuf cas, embrasse les urétrites aiguës, c'est-à-dire celles dans lesquelles il ne s'est pas écoulé plus d'un mois entre l'infection et le commencement du traitement par le suc de persil. Ici le maximum de durée du traitement a été de cinquante-deux jours, et le minimum de neuf environ.

A la seconde série se rapportent vingt-deux cas chroniques, c'est-à-dire ceux dans lesquels il s'est écoulé plus d'un mois entre l'affection et le moment où l'on a commencé à administrer le suc de persil.

Les auteurs eux-mêmes ne s'étant pas dissimulé ce qu'il y a d'arbitraire dans cette manière de fixer l'acuité et la chronicité d'une maladie, nous n'insisterons pas sur un point plus important peut-être en théorie qu'en pratique.

Ils assignent pour note caractéristique au persil les symptômes suivants : érections douloureuses, envies fréquentes d'uriner, à chacune desquelles le malade ne rend qu'une très-petite quantité d'urine, et éprouve à la fosse naviculaire, ou à l'extrémité du canal, une cuisson violente, un vif sentiment de brûlure, au moment où sortent les dernières gouttes de liquide.

Ce tableau de symptômes indique bien une action spéciale du persil sur les organes urinaires, mais n'épuise cependant pas la sphère des effets qui se rapportent à ce médicament. Pour le compléter il aurait fallu faire de nombreuses expériences sur des sujets sains, et rechercher les effets curatifs du persil dans les auteurs, ainsi

que Hahnemann lui-même n'a jamais dédaigné de le faire. Les auteurs auraient trouvé dans Murray des indications précieuses sur la marche à suivre dans un pareil travail. Tournefort rapporte qu'en Provence on emploie comme fébrifuge le persil pris pendant le paroxysme de la fièvre intermittente. Desbois de Rochefort dit que sa décoction est usitée dans la petite-vérole. Simon Pauli l'accuse de produire l'épilepsie, et Mariotte, de Liège, a étudié avec soin cette action provocatrice de mouvemens épileptiformes. Suivant Tissot, le persil est propre à dissiper les accidens causés par la piqure des cousins et des abeilles; on s'en sert aussi, en Esthonie, pour résoudre les engorgemens laiteux des mamelles. Dans la Hongrie, le peuple fait usage de la décoction de sa racine pour la guérison de la gonorrhée; elle a pour résultat de calmer presque instantanément la douleur tensive que les malades éprouvent pendant les érections. On accuse le persil d'être nuisible aux yeux et d'y causer une inflammation lorsqu'on en mange trop; on le dit un poison pour les perroquets, et enfin le peuple en applique les feuilles pilées sur les contusions.

Les auteurs cherchent à corroborer leurs expériences par la citation des cures obtenues en Allemagne au moyen du persil. Cette attention de leur part témoigne de leur zèle pour la cause qu'ils défendent. Mais les applications de quelques médicamens homœopathiques au traitement des maladies syphilitiques sont trop incomplètes pour que cette partie de leur ouvrage puisse soutenir un examen critique. Eux-mêmes ne semblent non plus les considérer que comme une simple indication.

Aux médicamens qu'ils citent contre les affections syphilitiques nous croyons pouvoir en adjoindre quelques autres, qui sont d'une haute importance.

Le selenium (I ou X, iij), répété tous les huit jours, nous a paru être plus efficace qu'aucun autre moyen quelconque dans les gonorrhées anciennes, qui duraient depuis des mois et même des années. *Cantharid.* X, iij est d'une grande efficacité dans les cas de tension excessive et d'ischurie. *Sepia* doit, à coup sûr, être rangé dans cette catégorie, ainsi que *cinnabaris*. Quant au *thuya*, nous n'avons constaté ses effets curatifs que dans les condylômes à base large et peu élevés, à surface inégale ou lisse, rougeâtres, bleuâtres ou blancs, et isolés ou réunis plusieurs ensemble. Plus d'une fois il nous a suffi de laver ces excroissances plusieurs fois par jour avec une goutte de teinture de thuya dissoute dans quatre onces d'eau, en donnant simultanément *thuya* X, iij, tous les six jours. Les condylômes acuminés et durs ont constamment résisté à ce moyen. Nous examinerons plus amplement ce sujet.

Pour en revenir à l'ouvrage de MM. Doin et Laburthe, sous quelque point de vue qu'on l'examine, il ne peut qu'être utile à la thérapeutique. Le vrai moyen de contribuer aux progrès de l'art est de multiplier les monographies écrites, comme celle-ci, sous les inspirations de l'esprit d'observation et de l'amour du vrai.

DU TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES HÉMORRHOÏDES;

Par le Docteur L. LENORMAND.

Parmi les maladies innombrables qui affligent l'espèce humaine, il en est quelques unes qui, pour ainsi dire privilégiées, ont concentré sur elles l'attention et les recherches des praticiens de toutes les écoles, tandis que d'autres, moins funestes dans leurs conséquences immédiates, ont été à peu près abandonnées aux seuls efforts de la nature, souvent trop faible quand elle n'est point secondée, ou contre lesquelles on a eu recours tout au plus à quelques médications palliatives, sans s'inquiéter des moyens d'en obtenir la guérison radicale. Parmi ces dernières doit être rangée en première ligne l'affection connue sous le nom d'hémorrhoides. Peu grave peut-être d'abord dans son pronostic, cette maladie, tant par les douleurs vives qu'elle détermine, que par les incommodités sans nombre qui résultent de la nature même de son siège, nous a paru mériter que l'on s'en occupât sérieusement.

On peut diviser les hémorrhoides en deux grandes classes : *hémorrhoides internes* et *externes*; chacune de celles-ci peut être subdivisée en *hémorrhoides fluentes* et *non fluentes* ou borgnes. Nous entrons ici dans ces détails, qui ne nous ont point paru oiseux, attendu que nous considérons ces différentes formes de la maladie comme caractérisant ses divers degrés d'intensité, ce qui n'est pas indifférent pour la détermination du médicament le mieux approprié.

Parmi le petit nombre d'hommes qui ont porté une légère attention sur les hémorrhoides, les uns les ont considérées comme une affection purement locale, et conséquemment ont proposé contre elles des traitemens locaux, comme des applications de topiques émolliens et gras, des sangsues, les aspersions d'eau froide, le repos, des bains, ou même l'excision des tubercules, quand ils faisaient saillie et que l'on ne craignait pas d'intéresser de trop gros vaisseaux sanguins. D'autres, plus rationnels, tout en parta-

geant, dans beaucoup de circonstances, l'opinion des premiers, pensèrent que dans certains cas on devait considérer les hémorroïdes fluentes comme la crise d'une autre maladie, ou comme venant remplacer quelque autre évacuation périodique, qu'il deviendrait dangereux de supprimer, et que l'on devait se borner à employer contre elles, dans ce dernier cas, des moyens doux et palliatifs. D'autres enfin, plus proches encore de la vérité, pensèrent que quelquefois cette affection pouvait être transmise par voie d'hérédité, ou qu'elle tenait à un vice de l'organisme, et qu'on devait l'attribuer à un état morbide latent, puisqu'on voyait souvent des individus en être atteints sans que l'on pût assigner aucune cause apparente. Certes, ils eurent raison, ceux qui partagèrent cette dernière opinion; mais quel était ce vice de l'organisation? quel était cet état morbide latent, et surtout quels étaient les moyens curatifs à employer sans risquer de voir subir au mal une nouvelle transformation qui eût pu être plus grave que la première? C'était là qu'était la difficulté, qu'il était réservé à l'homœopathie de résoudre.

La psore, cette cause jusqu'alors inaperçue d'un si grand nombre de maladies chroniques, et aujourd'hui si évidente pour nous, qui avons voulu ouvrir les yeux et qui avons vu; la psore, disons-nous, en est une des causes premières. Nous disons une des causes, parce qu'un peu plus loin nous risquerons une opinion qui nous est peut-être personnelle. La plupart des médecins, nous le savons, se sont étonnés de voir Hahnemann, dans son *Traité des maladies chroniques*, en attribuer un si grand nombre à l'infection de ce miasme, opinion, dans cette circonstance, partagée du reste par Stahl, qui dit formellement que l'on doit compter la gale au nombre des causes qui donnent naissance aux hémorroïdes, long-temps même après la disparition de l'exanthème. (G. E. Stahl, *De motûs hæmorrhoidalîs et fluxûs hæmorrhoidum diversitate benè distinguendâ*.) Mais, sans nous arrêter à discuter sur la plus ou moins grande *absoluëté* de son système, c'est à nous, ses élèves, qu'il appartient de démontrer partiellement que son opinion, dictée par la hardiesse d'un génie observateur, était fondée sur quelque chose de plus positif encore qu'un sentiment profond de conviction, c'est-à-dire sur des faits irrécusables.

Mais, auparavant, nous ne croyons point inutile d'indiquer ici

les principaux médicamens qui devront le mieux réussir dans l'affection dont il s'agit. On pourra employer avec succès contre elle la plupart des médicamens antipsoriques, parmi lesquels nous préconiserons *arsenicum*, *antimonium crudum*, *calcarea*, *graphites*, *mercurius*, *phosphorus*, *sulphur*.

Que l'on pourra alterner avec *aconitum*, *arnica*, *nux*, *pulsatilla*, etc., employés comme médicamens intercurrents.

Arsenicum. Dans les cas d'hémorrhôïdes externes, *volumineuses*, *brillantes*, *ulcérées*.

Antimonium. Hémorrhôïdes fluentes, excrétion d'un sang noir par l'anus, avec douleur de brûlure et de fourmillement; hémorrhôïdes de la vessie.

Calcarea. Sortie des hémorrhôïdes pendant les selles, contractions spasmodiques du rectum.

Graphites. Hémorrhôïdes douloureuses sécrétant un liquide muqueux.

Mercurius. Inflammation, avec douleur d'arrachement, occupant toute la marge de l'anus, et selles âcres, sanguinolentes, qui exco rient l'extrémité du rectum.

Phosphorus. Boutons hémorrhôïdaux pruriteux, avec des ulcères très-petits, qui laissent écouler une grande quantité de sang. Ecoulement de mucus par l'anus; qui reste béant.

Sulphur. Coliques hémorrhôïdales suivies d'écoulement de sang, sortie des hémorrhôïdes, chute du rectum.

Aconitum. Hémorrhagie abondante par les boutons hémorrhôïdaux, fièvre hémorrhôïdale; inflammation suraiguë des tubercules, qui sont durs, luisans, et sur le point de crever.

Arnica. Boutons hémorrhôïdaux produits par une violence extérieure.

Nux. Constipation, pression sur le rectum, ténésme avant et après la selle, sortie de mucosités sanguinolentes; hémorrhôïdes borgnes, douloureuses pendant les selles.

Pulsatilla. Excrétion de mucosités jaunâtres, boutons hémorrhôïdaux avec cuisson et douleur d'écorchure.

Nous insistons avec intention sur ce point, que les médicamens apsoriques ne peuvent jamais triompher seuls des hémorrhôïdes, excepté l'*arnica*, quand elles ont été produites par une violence extérieure, comme une équitation prolongée, l'action de porter des bandages qui exercent sur la partie une pression continuelle.

Dans tous les autres cas on devra avoir recours aux antipsoriques, que l'on pourra alterner avec les psoriques, suivant les indications.

Nous allons maintenant citer une observation dans laquelle la nature psorique de cette maladie est démontrée jusqu'à l'évidence.

OBSERVATION. — *Hémorrhoïdes externes, fluentes, compliquées d'aménorrhée.*

Madame M...., âgée de quarante-cinq ans, brune, d'un tempérament sanguin et bilieux, avait depuis un temps fort long des hémorrhoïdes énormes et fluentes, dont elle était fort incommodée.

Dans son enfance, c'est-à-dire à l'âge de dix ans, elle avait été atteinte de légères dartres farineuses qui occupaient les deux joues, et qui, se montrant au printemps, restaient stationnaires pendant trois ou quatre mois, au bout desquels elles disparaissaient sans aucun traitement.

Les parens de l'enfant, gens de la campagne, ne pensant pas qu'il fût utile de rien faire contre une affection qui n'avait en elle-même rien d'absolument dégoûtant, et dont la malade n'était pas même incommodée, laissèrent à la nature le soin de triompher de cette légère maladie, ce qui en effet eut lieu trois ans après.

Environ un an après la disparition de son affection dartreuse, elle fut atteinte d'une gale fort intense, qui dura quatre mois, et fut traitée par des tisanes sudorifiques, unies à des frictions avec un liniment composé d'huile d'olives et d'extract de laurier-rose : traitement sous l'influence duquel la gale disparut.

Depuis ce moment, madame M..... jouit d'une assez bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans, époque à laquelle elle se maria, quoiqu'elle ne fût pas encore réglée. Ce ne fut que deux ans après son mariage que ses règles parurent pour la première fois, et alors elle devint immédiatement enceinte. Lorsqu'elle fut accouchée, et quelques jours après la suppression des lochies, elle se sentit atteinte de douleurs vives dans les reins, de tiraillemens violens dans le dos et les épaules, accompagnés de coliques sourdes et d'une ardeur et d'une cuisson insupportables dans le rectum. La défécation était accompagnée de douleurs horribles,

et, une constipation assez opiniâtre étant venue s'y joindre, la malade eut alors recours aux secours de l'art. Le médecin qui fut appelé ayant porté son doigt dans le rectum, reconnut l'existence d'un bourrelet hémorrhoidal qui obstruait d'une manière presque complète l'ouverture de l'anus. Les moyens antiphlogistiques furent employés, et si la maladie ne fut point radicalement guérie, au moins la malade fut soulagée et put reprendre le cours de ses occupations.

Cependant les règles n'avaient pas reparu, et quoique les hémorrhoides n'eussent pas fait de progrès, néanmoins, à des intervalles rapprochés, la malade ressentait des douleurs assez vives, était souvent constipée, et éprouvait de fréquens accès de céphalalgie, accompagnés de vertiges et de souffrances sourdes dans les membres.

Les choses étaient en cet état; lorsqu'à l'âge de trente ans, les règles ayant reparu à la suite d'un exercice violent, elle devint enceinte une seconde fois, et accoucha d'un enfant qui, comme le premier, mourut peu après sa naissance. Immédiatement après sa couche, les règles, qui avaient reparu une seule fois, se supprimèrent encore pour ne plus revenir. Pendant les huit années suivantes, elle n'éprouva rien qui soit digne de remarque jusqu'à l'âge de trente-neuf ans, où elle eut une seconde fois la gale, qu'elle traita comme elle l'avait déjà fait. Mais cette seconde atteinte d'une affection à laquelle se rattachent tant de maladies, eut une influence si grande et si funeste sur sa santé, qu'à compter de ce moment, tous les accidens auxquels elle avait été soumise augmentèrent rapidement et avec une intensité remarquable. Ainsi, ses accès de céphalalgie et de vertiges devinrent beaucoup plus fréquens, et ses hémorrhoides, qui jusqu'alors avaient été internes et n'avaient jamais coulé, vinrent former autour de la marge de l'anus un chapelet de tubercules très-gros et enflammés, qui laissaient souvent couler une grande quantité de sang, et occasionaient à la malade des souffrances horribles. Enfin, pendant les cinq années suivantes, la maladie fit de tels progrès que la malade, justement inquiète sur l'issue qu'elle pouvait avoir, vint nous consulter dans l'état suivant.

Etat actuel. Fréquens accès de céphalalgie, étourdissemens plus forts au lit, vertiges se dissipant au grand air.

Vue faible, trouble par intervalles.

Bourdonnemens et tintemens d'oreilles.

Bouche mauvaise le matin.

Appétit bon, estomac ballonné après les repas, tiraillemens avant et pendant le flux hémorrhoidal.

Constipation habituelle, hémorrhôides très-grosses, fluentes presque sans interruption depuis trois ans; douleurs vives, lancinantes, d'arrachement : la malade ne peut rester assise.

Lorsque les hémorrhôides sont sur le point de couler, douleurs de tiraillemens entre les épaules, suivies de violens frissons, sommeil agité, entrecoupé de rêves.

Gaité naturelle, que la vivacité des souffrances peut seule faire disparaître.

Après un pareil tableau de symptômes, la chose était bien évidente; nous avions à combattre une affection due à une ancienne gale répercutée, entée sur une constitution que l'on pouvait déjà croire psorique, et non point à un état pathologique local. En'effet, dans son enfance la malade a de légères dartres farineuses, auxquelles vient succéder une gale communiquée : or, de ce que la malade fut quelques années sans éprouver de souffrances vives ou de maladies caractérisées, doit-on conclure que la gale avait été bien guérie? Non, sans doute, et la preuve, c'est que, constituée fortement et d'un tempérament sanguin, madame M..... devait être réglée de bonne heure, et cependant nous la voyons mariée à dix-sept ans, sans que les règles eussent encore paru. Deux ans après, la nature et la force de sa constitution semblent un moment avoir triomphé de la maladie; les règles paraissent, et madame M..... devient enceinte : elle accouche. Mais, hélas ! le miasme n'avait fait que sommeiller : immédiatement après la cessation des lochies il se réveille plus terrible : les règles sont de nouveau supprimées, et, héritier infortuné du principe destructeur, l'enfant paie de sa vie son influence maligne. Ce n'est pas tout encore; frappée de tous les côtés à la fois, la mère commence à ressentir les premières atteintes du mal qui doit faire plus tard de si rapides progrès.

Dix ans plus tard, la maladie psorique semble une seconde fois avoir cédé; madame M..... voit de nouveau paraître ses règles; une seconde fois elle devient enceinte, et l'enfant devient une seconde victime du miasme que lui transmet sa mère.

Pendant les huit années qui suivent, aucuns nouvel acci-

dens ne se montre; mais, à cette époque, la malade contracte une nouvelle gale, et de suite les accidens augmentent avec une force remarquable.

Quelle conclusion devons-nous tirer de ces antécédens? Que la gale ayant seule causé tout le mal, le médicament spécifique contre cette affection devait en triompher; aussi administrâmes-nous, à cinq jours d'intervalle, trois doses de soufre X, i, et alors une amélioration notable s'étant montrée, nous laissâmes la malade pendant vingt jours sans lui donner de nouveau médicament, en considérant que l'action du soufre se prolonge fort long-temps. Au bout de ce temps, remarquant, d'après les renseignemens fournis par la malade, que depuis quelques jours l'amélioration n'avait pas fait de nouveaux progrès, nous donnâmes deux nouvelles doses du même médicament à six jours d'intervalle. Ensuite, en ayant égard à la constitution si anciennement psorique de la malade, nous donnâmes deux doses de calcaria à six jours d'intervalle. A cette époque, la malade ayant commis une grave imprudence, nous fûmes obligé de lui faire prendre deux doses d'aconit et une de noix vomique pour combattre quelques accidens gastriques que son écart de régime avait déterminés.

Quelques jours après le rétablissement complet de ce que nous appellerons son indisposition intercurrente, la malade vint nous annoncer que, quoiqu'elle fût dans sa quarante-quatrième année, ses règles avaient reparu avec une abondance remarquable; immédiatement après la cessation des règles, les tubercules hémorrhoidaux, qui déjà depuis long-temps ne fluaient plus et étaient diminués de beaucoup, disparurent presque entièrement, de telle sorte qu'il ne resta plus à la marge de l'anus que deux ou trois excroissances flétries, que l'on pouvait considérer seulement comme une sorte de dilatation de la muqueuse du rectum.

Pour consolider cette guérison, que nous regardions déjà comme radicale, nous donnâmes une dernière dose de *soufre*, à laquelle nous fîmes succéder deux doses de *thuja occidentalis*, à huit jours d'intervalle, après lesquels non seulement la malade ne souffrit plus, mais encore les excroissances de l'anus avaient entièrement disparu.

Par quel motif avons-nous été amené à donner le *thuja* dans cette circonstance, qui ne semblait pas l'exiger? C'est que nous

avons pensé que si la psore est, dans le plus grand nombre des cas, la cause principale des hémorrhôïdes, il pouvait se faire que la sycose y contribuât aussi souvent pour beaucoup. En effet, l'examen anatomique des tubercules hémorrhôïdaux démontre qu'ils ne sont point formés par une dilatation de la muqueuse gorgée de sang, mais qu'ils sont composés d'un tissu particulier, érectile, compacte, et ne présentant aucune cavité un peu large, tissu qui ne serait qu'une dégénérescence de la muqueuse, et semblerait ainsi avoir beaucoup de rapport avec les fics sycosiques. Au reste, nous n'avançons cette opinion qu'avec la plus grande réserve, et seulement pour la soumettre au jugement de praticiens plus éclairés, entre les mains desquels son germe, s'il est bon, pourrait fructifier.

**ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES, OU EXPOSITION ANALYTIQUE
D'UNE CLASSIFICATION NATURELLE DES CONNAISSANCES HUMAINES;**

Par AMPÈRE,

De l'Académie royale des Sciences, inspecteur-général de l'Université.
Paris, 1834, in-8 de 360 pages.

(Analyse par le docteur LÉON SIMON.)

Un essai sur la philosophie des sciences, à une époque où les savans estiment assez peu qu'on essaie de lier entre eux les différens départemens du savoir humain, veut être étudié longtemps avant de se prononcer sur sa valeur. Le principe sur lequel repose cet essai, principe qui sert de fil conducteur au milieu des différentes combinaisons auxquelles il aura conduit son auteur, exige de profondes méditations. Car on sait que toute classification est un travail de méthode, et dans l'ordre scientifique, qu'il s'agisse d'invention, d'enseignement ou d'expérimentation, la méthode veille auprès du savant et l'accompagne dans tous les momens de sa vie.

Lorsque, d'un autre côté, on s'arrêtera un instant à la pensée principale qui dès long-temps nous domine, et qu'à plusieurs reprises nous avons abordée dans nos écrits, on s'étonnera encore

moins que nous ayons voulu examiner soigneusement le livre de M. Ampère et n'en point parler avec légèreté.

L'homœopathie, avons-nous dit, est à nos yeux le point de départ ou l'origine d'une rénovation intégrale de l'art de guérir dans tous les élémens qui le composent. Cette idée nous a valu plus d'une critique, qui, si elle n'a pas eu la puissance de nous décourager, nous a fait sentir le besoin d'entreprendre et de pousser aussi rapidement que nos forces le permettent, les travaux qui démontreront si nous nous abusons, ou si nous avons bien compris la pensée de Hahnemann.

Dans une semblable conjecture, le livre de M. Ampère était pour nous une bonne fortune ; car on sait que tout progrès scientifique a pour point de départ un retour vers la méthode, c'est-à-dire que ce dont il peut s'occuper avant tout, c'est de remettre sur le métier le problème à examiner, et le soumettre à de nouvelles combinaisons.

C'est le point où nous sommes. Il nous faut franchir ces préliminaires de la nouvelle doctrine médicale, sur lesquels quelques uns disputent encore, pour aller plus loin. Laissons à d'autres le soin de s'inquiéter si les petites doses agissent ou non, si la loi des semblables est ou non confirmée par l'expérience. Nous avons dit assez sur toutes ces questions, pour que chacun puisse expérimenter par lui-même et arriver au moins à la démonstration par le fait. D'autres soins nous réclament. De la hauteur de la loi de spécificité ou d'appropriation proclamée par Hahnemann, est-il ou non possible d'arriver à constituer une physiologie, une hygiène, une pathologie et une thérapeutique nouvelles ? Dans l'état actuel des choses, qu'y a-t-il de fait sur tous ces points, et que nous reste-t-il à faire ? Quel sont les différens points de vue sous lesquels chacun des termes ci-dessus énoncés du problème médical devra être étudié, et quelle marche ou quelle méthode conviendra-t-il de suivre pour arriver à coordonner et à systématiser le tout ? Voilà les questions qui nous préoccupent et sur lesquelles l'ouvrage de M. Ampère peut et doit nous être d'un puissant secours, et cela pour deux raisons. Dans un essai de classification des connaissances humaines, l'auteur ne pouvait oublier les sciences médicales. Le rôle élevé qu'elles remplissent aujourd'hui dans les sciences d'observation et l'intérêt puissant auquel elles se rattachent, exigeaient qu'elles prissent place, je dirai presque en

première ligne, parmi les sciences que l'auteur nomme *cosmologiques*. En outre, elles se trouvent ici mises en rapport avec les autres sciences du même ordre. Or, toute systématisation des sciences médicales qui ne se rattacherait pas aux autres sciences du même ordre par des liens directs et nettement transmis, serait fausse de prime abord.

Essayer une *classification naturelle* des connaissances humaines, c'est étendre à la généralité des sciences ce que Linné et Bernard de Jussieu ont tenté pour la botanique, et ce que Cuvier a essayé pour le règne animal. Si l'entreprise n'est pas neuve, on ne peut nier qu'elle ne soit hardie. Car tous les philosophes qui depuis Bacon se sont jetés dans cette direction, n'ont abouti qu'à des systèmes plus ou moins factices, tandis que toute classification n'a de valeur qu'autant qu'elle est l'expression abrégée de la réalité.

L'erreur de Bacon, des encyclopédistes et de tous ceux qui les ont suivis, tenait au peu de soin qu'ils avaient mis à fixer leur point de départ. L'homme, ou, pour parler plus exactement, l'intelligence humaine, était la mesure unique à laquelle ils voulaient que tout fût rapporté. Ceci laissait à supposer deux choses : que, d'une part, l'intelligence humaine était parfaitement connue, et du temps de Bacon l'analyse psychologique naissait à peine, et que, d'autre part, l'homme n'avait à étudier lui-même et ce qui est pour lui que dans leurs rapports avec ses besoins du moment. Cette tendance fâcheuse a nui, et beaucoup, surtout dans ces derniers temps, à la marche des sciences, et c'est elle qui a fait proscrire certaines sciences dont l'élévation et la profondeur ont été méconnues, je veux parler des sciences pures, c'est-à-dire des connaissances que l'homme peut acquérir indépendamment de toute vue d'application pratique immédiate. Ainsi, à l'exception des mathématiques pures, qui ont surnagé au naufrage des autres sciences du même ordre, on rirait aujourd'hui de celui qui, en métaphysique, se livrerait à des recherches de l'ordre de celles qu'autrefois on nommait *ontologiques* ; comme parmi nous on estime assez peu le petit nombre d'hommes qui s'essaient dans la double direction de la philosophie médicale et de la pathologie générale. C'est à peine si quelques uns se hasardent à retracer les grandes révolutions qui ont sillonné l'histoire de la médecine, et on ne les supporte qu'à la condition de se borner à

une analyse descriptive des systèmes, présentée d'après l'ordre chronologique, comme le fit Kurt Sprengel, ou à la condition plus fâcheuse encore d'écrire un gros pamphlet en quatre volumes, comme Broussais eut le malheur de faire.

Quoi qu'il en soit, tout essai de classification doit satisfaire à deux conditions caractéristiques et essentielles.

Chacune des vérités, ou, pour mieux dire, chacun des principes de vérités qui s'y trouvent classés doit se rapporter à un *objet* distinct et nettement défini, et ils doivent être enchaînés les uns aux autres par les liens d'une rigoureuse analogie. Le livre de M. Ampère nous a paru satisfaire à ces deux exigences.

Le monde et la pensée humaine sont deux réalités que le scepticisme a pu révoquer en doute; mais le bon sens de l'humanité s'est toujours révolté contre les décourageantes pensées des sceptiques; aussi le monde et la pensée humaine ont-ils survécu à leurs systèmes. S'il est impossible de nier leur existence, il ne l'est pas moins de les confondre, et, par conséquent, les vérités qui découlent de la pensée humaine, et celles que la contemplation et l'étude de l'univers lui renvoient ne sauraient être confondues. D'où résulte qu'une division toute simple et toute naturelle se présente tout d'abord à l'esprit; à savoir, les sciences qui se rapportent au monde extérieur ou au non-moi, et les sciences qui ont le moi pour objet. Les sciences qui sont le produit de la pensée, M. Ampère les désigne sous le titre de *sciences noologiques*, et celles qui se rapportent au non-moi, il les nomme *sciences cosmologiques*. C'est exclusivement à ces dernières que se rapporte l'ouvrage qui nous occupe.

Comment arriver à établir une classification naturelle parmi les sciences cosmologiques? « C'est, dit M. Ampère, en employant concurremment tous les caractères essentiels aux objets dont on s'occupe, en discutant l'importance de chacun d'eux, et en n'adoptant les résultats de ce travail qu'autant que les objets qui présentent le plus d'analogie se trouvent toujours les plus rapprochés et que les groupes de divers ordres qui en sont formés se trouvent aussi d'autant plus voisins, qu'ils offrent des caractères plus semblables, de manière qu'il y ait toujours une sorte de passage plus ou moins marqué de chaque groupe au groupe qui le suit. »

Dans ce système, le caractère particulier d'une classification

naturelle des sciences consiste dans la détermination rigoureuse des objets qu'on y étudie, et dans la considération des différens points de vue sous lesquels on considère ces objets. « C'est en » combinant, dit encore M. Ampère, ces deux moyens de définition et de classification, qu'on peut espérer de trouver l'ordre » dans lequel elles s'enchaînent le plus naturellement, et les » réunir en groupes de différens ordres, d'après leurs véritables » analogies. »

- Les sciences sont faites par l'homme et pour l'homme. La seule considération des objets auxquels elles se rapportent, ne satisferait donc qu'à un seul de ces besoins, tandis qu'en y ajoutant les différens aspects sous lesquels chaque objet peut être envisagé, point de vue qui correspond aux différentes manières dont l'homme peut les utiliser pour lui-même, on arrive à une classification qui, au lieu d'être stérile, comme beaucoup de celles que nous connaissons, réunira à une tendance de haute généralité un but pratique qui fait d'une classification naturelle un instrument d'une utilité journalière.

Quant à la marche suivie par M. Ampère, ici encore nous le laisserons parler lui-même. Il pense « que dans toute classification vraiment naturelle des sciences, c'est par celles qu'on » réunit ordinairement sous le nom de mathématiques, que l'on » devrait commencer; parce que ces sciences, comparativement » aux autres, ne se composent que d'un petit nombre d'idées qui » dérivent toutes des notions de grandeur, d'étendue, de mouvement et de force, et parce qu'on peut les étudier sans rien » emprunter aux autres sciences. »

Par la même raison, « aux mathématiques doivent succéder » les sciences où l'on s'occupe des propriétés inorganiques des » corps, celles-ci n'ayant, comme on sait, de secours à réclamer » que des mathématiques; on doit ensuite placer toutes les sciences » où l'on étudie les êtres vivans; le naturaliste et le médecin » ayant souvent besoin de recourir aux sciences mathématiques » et physiques, tandis que le mathématicien n'a jamais et que le » physicien n'a que bien rarement à emprunter aux sciences naturelles. »

Comme on le voit, la classification de M. Ampère, en ce qui touche les sciences relatives au non-moi, peut et doit être énoncée dans les termes suivans :

<i>Règnes.</i>	<i>Sous-règnes.</i>	<i>Embranchemens.</i>
Sciences cosmologiques.	{ Cosmologiques pro- prement dites. { Physiologiques.	{ Mathématiques. { Physiques. { Naturelles. { Médicales.

Nous ne sommes pas juges assez compétens en la matière pour suivre l'auteur dans l'examen de chacune des subdivisions qu'il a établies dans ses règnes et sous-règnes. A présent que nous avons donné une idée générale de l'économie de son livre, nous concentrerons notre attention sur celui des quatre embranchemens qui nous intéresse plus spécialement. Mais avant d'entrer dans ce détail, nous dirons quelques mots de ce qui, dans la pensée de M. Ampère, constitue le second caractère fondamental de toute classification naturelle, c'est-à-dire des différens points de vue sous lesquels chaque groupe de vérités, ou chaque science doit être envisagée.

« Il est, dit M. Ampère, de l'essence même de l'intelligence » humaine de s'élever successivement dans l'étude d'un objet » quelconque, en examinant d'abord ce qu'il nous présente im- » médiatement, et qu'il met en quelque sorte sous nos yeux ; » ensuite de chercher à déterminer ce qu'il y a de caché dans ces » mêmes objets ; et c'est à ces deux points de vue que se bornerait » notre étude s'ils s'offraient à nous les mêmes en tout temps et » en tout lieu. Mais, dans la nature, tout éprouve de continuelles » variations, que nous comparons, pour déduire de cette compa- » raison les lois générales qui président à ces variations. Enfin, » sous un quatrième point de vue, qui complète tout ce que » l'homme peut savoir de l'objet qu'il étudie, il cherche à décou- » vrir quelque chose de plus caché encore que les inconnues dé- » terminées dans le second point de vue, et c'est ici que se pré- » sente à nos recherches tout ce qui est relatif à l'enchaînement » des causes et des effets. En un mot, observer ce qui est patent, » découvrir ce qui est caché, établir les lois qui résultent de la » comparaison des faits observés et de toutes les modifications » qu'ils éprouvent suivant les temps et suivant les lieux ; enfin » procéder à la recherche d'une inconnue plus cachée encore que » celle dont nous venons de parler, c'est-à-dire remonter aux » causes des effets connus, ou prévoir les effets à venir d'après la

» connaissance des causes ; voilà ce que nous faisons successive-
 » ment, et les seules choses que nous puissions faire dans l'étude
 » d'un objet quelconque, d'après la nature de notre intelli-
 » gence. »

Sous le titre de *sciences médicales*, M. Ampère comprend les connaissances relatives à toutes les circonstances, tant externes qu'internes, qui conservent, altèrent, rétablissent ou détruisent dans l'homme et dans les animaux l'ordre normal des phénomènes vitaux, et aux altérations dont il est susceptible.

D'après cette manière d'envisager l'art de guérir, l'anatomie et la physiologie sont renvoyées à l'embranchement des sciences naturelles, et parmi elles au sous-embranchement des sciences zoologiques. C'est donner une nouvelle autorité à l'opinion exprimée par Hahnemann dans l'*Organon* de l'art de guérir ; puisque celui-ci professe depuis 40 ans que la mission du médecin consiste 1° à conserver la santé de l'homme, et 2° à la rétablir lorsqu'elle est altérée ; que l'art de guérir, moyen essentiel de remplir la seconde condition ci-dessus indiquée, peut être ramené aux trois termes suivans : 1° chercher dans les maladies ce qu'il y a à guérir ; 2° étudier la vertu curative des médicamens ; 3° appliquer la vertu curative des médicamens, une fois connue, aux lésions constatées.

Ceci ne veut pas dire que Hahnemann ait essayé de jeter la moindre défaveur sur l'importance et l'utilité pour le médecin des sciences anatomiques et physiologiques, bien qu'on lui en ait fait le reproche ; mais que tout simplement elles sont partie accessoire de l'art de guérir, comme la physique, la chimie et la botanique, et autres, et que, s'il existe quelques différences entre elles, ce n'est que du plus au moins.

Ceci posé, M. Ampère s'occupe de celles des sciences médicales qui sont relatives aux effets produits en général par les divers agens et les différentes circonstances qui peuvent modifier les phénomènes vitaux ; et il met en première ligne les agens et les circonstances qui produisent malgré nous des modifications dans l'organisme, que, du reste, celles-ci soient utiles ou nuisibles.

Ce sont les substances qui n'entrent pas dans le régime habituel des êtres aimés, les médicamens et les poisons ; l'action qu'exercent sur l'organisation de l'homme les agens extérieurs

qui l'altèrent, soit en séparant des parties naturellement unies, soit en les comprimant, les contondant ou les désorganisant d'une façon quelconque; l'action de ce qui est relatif au régime, en prenant ce mot dans son sens le plus général, et les modifications que les causes morales apportent dans l'organisation. Ces quatre points de vue constituent, d'après M. Ampère, quatre sciences spéciales, auxquelles il donne les noms de pharmaceutique, traumatologie, diététique et phrénogyétique.

L'ensemble de ces quatre sciences donne naissance par leur réunion à une science du premier ordre, la physique médicale.

Le second groupe des sciences médicales a pour objet, dans la pensée de l'auteur, l'application des vérités de la physique médicale à la conservation de la vie et de la santé. Quatre divisions s'y rencontrent encore, ce sont : la *crasiographie*, ou connaissance des tempéramens; la *crasioristique*, qui consiste dans la connaissance des signes auxquels on distingue les divers tempéramens et dans la valeur relative de ces signes; l'*hygionomie*, qui consiste dans l'emploi des moyens hygiéniques et dans la connaissance des lois qui doivent le régler; et la *prophylactique*, à laquelle l'auteur conserve la signification usitée. Ces quatre vérités se réunissent, comme les précédentes, en une science de premier ordre, l'*hygiène*.

Puis, viennent les sciences du troisième ordre, relatives aux perturbations de l'ordre normal des phénomènes vitaux. Ici, nous rencontrons la *nosographie*, ou description des maladies; l'*anatomie pathologique*, qui ajoute aux connaissances nosographiques celle des altérations intérieures des organes; la *thérapeutique générale*, qu'il comprend à la manière aujourd'hui généralement usitée, c'est-à-dire qu'il distingue et de la thérapeutique spéciale, qui s'adresse aux individualités morbides prises en particulier, et de la matière médicale, qui est un des moyens de la thérapeutique; enfin, la *physiologie médicale*, qui, selon M. Ampère, recherche les causes des maladies, l'explication des phénomènes qui les accompagnent, celle de la manière dont les médicamens et le régime influent pour modifier ces phénomènes et la maladie elle-même. La réunion de ces quatre sciences donne naissance à une science de premier ordre, qu'il nomme la *nosologie*.

Le quatrième et dernier groupe des sciences médicales com-

prend les procédés par lesquels on applique à la guérison des maladies les connaissances précédemment acquises. Ce sont la *séméiographie*, ou connaissance des signes; la *diagnostique*, qui sert à apprécier la valeur des signes précédemment reconnus; la *thérapeutique spéciale*, dont le nom seul indique l'objet, et la *prognosie*, qu'il est également inutile de définir. Et la réunion de ces quatre sciences donne naissance à une cinquième du premier ordre, appelée *médecine pratique*.

L'appréciation de la classification de M. Ampère et celle des conséquences auxquelles entraînerait son adoption, nous conduiraient à des développemens trop étendus, pour que nous l'entreprenions en ce moment. Ce sera l'objet d'un second article.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA RÉPÉTITION DES DOSES DES MÉDICAMENS;

Par le Docteur WIDENHORN.

Le problème de la répétition des doses est un des plus importants pour la pratique homœopathique; car le médicament choisi avec le plus de soin et le mieux approprié à l'état morbide, peut déranger tout un travail de guérison lorsqu'on l'administre en moment inopportun. Cette question a déjà été traitée bien souvent, et sous des aspects fort différens, par divers homœopathes. Cependant aucune des règles établies par ceux qui s'en sont occupés ne paraît avoir obtenu l'assentiment général.

Hartlaub parla le premier d'une guérison de maladie chronique par la répétition des doses. Wolf de Dresde fut le premier qui considéra cette répétition comme nécessaire dans un grand nombre d'affections chroniques, et qui l'amena sur le terrain de la discussion publique. Il dit: « Les ulcères chancéreux récemment développés guérissent plus sûrement par de très-petites doses, répétées au besoin à de longs intervalles, de mercure soluble ou de mercure pur (II, IV, depuis quelques globules jusqu'à une goutte), sans entraîner les suites fâcheuses et les graves accidens simultanés qu'on observe si souvent lorsqu'on fait usage des doses ordinaires de l'alopathie. C'est une vérité dont la pra-

tique surtout des grandes villes donne une suffisante démonstration. Ces doses ne réussissent pas moins fréquemment dans les ulcères secondaires de la gorge, et dans les autres accidens consécutifs plus graves encore de la syphilis, surtout lorsque cette dernière a été abandonnée à la nature. Dans quelques cas cependant leur action se montre insuffisante pour amener la guérison, et même parfois pour arrêter les progrès du mal. Parmi les affections syphilitiques, il en est quelques unes qui résistent absolument au mercure, et pour la guérison desquelles on est obligé de recourir au foie de soufre, à l'acide nitrique, à l'or, au rhus, ou à d'autres moyens. On rencontre même des exceptions sous le rapport de la dose à laquelle il convient d'employer le mercure; ainsi, chez certains sujets, une dose de la douzième dilution n'exerce aucune action, tandis qu'après une dose de la première on aperçoit déjà de l'amélioration au bout de six jours, et que même, dans certaines circonstances, on est obligé de répéter cette dose tous les deux ou trois jours. Ces remarques me conduisirent à l'idée d'employer le mercure de la manière suivante, dans les cas dont je viens de parler; ainsi, lorsqu'il y a des chancres dans la gorge, je fais prendre trois jours de suite une dose de mercure ($I, \frac{1}{100}$ ad. $\frac{1}{4}$ gr.), et j'attends alors, quel que puisse être l'aspect des ulcères. Dans tous les cas où j'ai suivi cette méthode, j'ai constamment obtenu la guérison. Chez les sujets atteints de syphilis invétérée, je fais prendre les trois doses en cinq jours, de manière à laisser un jour d'intervalle entre elles; j'ai vu l'amélioration qui s'ensuivait durer trois, quatre, cinq et six semaines. En répétant le médicament, je choisis une autre dynamisation, ou, si l'effet curatif n'a pas persisté long-temps, je prends une autre préparation mercurielle, de sorte qu'entre les doses de mercure pur j'administre le mercure soluble ou le précipité rouge. » Wolf présume que la répétition des doses pourrait exciter la réaction qui manque souvent dans d'autres maladies chroniques ou psoriques, et il conseille de faire de nouveaux essais dans cette direction. Lui-même rapporte l'observation d'une gale dans laquelle il fut obligé, dit-il, de répéter trois fois le soufre. Il donne des exemples d'affections syphilitiques de deux genres, les récentes, comme il les nomme, ou aiguës, et les invétérées, ou chroniques. Dans les unes et les autres, il emploie la répétition des doses, avec cette seule différence qu'il administre trois doses en trois jours

dans les premières, et en cinq dans les secondes. Il dit avoir été très-heureux à l'égard des cas aigus ; mais il avoue, par rapport aux autres, que l'amélioration ne s'est pas toujours soutenue, et que souvent il lui a fallu recourir à d'autres moyens. A cette occasion il se demande tout naturellement quelle cause peut faire qu'une même maladie ne puisse pas toujours être guérie avec le même moyen et la même dose, et s'il se pourrait qu'alors la cause morbifique eût changé de nature, ou bien si elle a seulement attaqué d'autres organes ou systèmes. A cela l'on peut dire qu'il est tout naturel qu'une maladie chronique, de quelque espèce qu'elle soit, ne se manifeste jamais par les mêmes symptômes qu'une maladie aiguë, et que quand une maladie a duré long-temps, elle attaque sympathiquement d'autres organes et systèmes, de sorte que les médicamens qui seuls guérissent dans les cas aigus, ne puissent plus faire disparaître l'affection chronique, attendu que la lésion d'autres organes et systèmes amène de nouveaux symptômes, avec lesquels ne coïncident plus ceux des médicamens qui convenaient de prime abord.

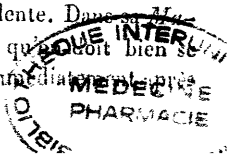
Par affections récentes ou primitives j'entends, d'après Wolf, celles des systèmes ou organes artériels, dans lesquels le travail de la nutrition marche rapidement, parce que les nerfs y sont plus abondans que dans les systèmes et organes veineux et lymphatiques, où le peu d'abondance des nerfs fait que la réaction s'opère toujours faiblement.

Dans une telle affection récente (aiguë, à marche rapide, ou artérielle), et surtout chez un individu vigoureux, dont les fonctions vitales s'exercent avec une grande activité, la répétition des doses, et même leur plus grande élévation proportionnée à la constitution du malade et au degré de la maladie, seront toujours d'un bon effet. De même aussi chez un sujet peu sensible à l'action des médicamens, il est nécessaire, même dans les cas chroniques, de répéter les doses jusqu'à ce qu'une réaction vienne à se manifester. En pareil cas, ou en général dans toutes les maladies chroniques, avant de se décider à répéter plusieurs fois une substance médicinale, on fait très-bien d'attendre quelque temps, c'est-à-dire de commencer par bien étudier la réceptivité du sujet. Si une dose d'un médicament bien choisi ne produit aucune réaction dans l'espace des quinze premiers jours, on fait choix d'une dilution plus basse et d'une dose plus forte, d'après le degré

de la maladie et la constitution individuelle. Si alors, après un même laps de temps, il ne survient point encore de réaction, on cherche à éveiller la réceptivité en faisant respirer à plusieurs reprises *opium*, *nux* (*carb. veg.*, *lauroceras.*), ou, s'il s'agit du soufre, le mercure d'après Ægidi, et de cette manière on réussit presque toujours. Mais lorsque toutes ces tentatives demeurent inutiles, il faut hardiment recourir à la répétition, même prompte, et faire prendre une dose par jour, jusqu'à ce que la réaction s'établisse; après quoi on s'arrête pour observer quel sera l'effet produit. Dans le cas où la réaction serait alors trop forte, on aurait recours à une contre-réaction, ou à ce qu'on appelle un antidote. Telle est la méthode d'un très-grand nombre d'homœopathes, qui la vantent même comme la meilleure de toutes les formes possibles de maladies.

Dans toutes les affections chroniques; qui cependant sont encore locales, le système sanguin artériel, primitivement mis en jeu, ne peut plus être considéré comme seul atteint, ainsi qu'il arrive dans les maladies récentes ou aiguës. Le travail morbide s'est alors propagé aussi aux systèmes inférieurs, tels que le veineux et le lymphatique, dont la vitalité se manifeste avec beaucoup plus de lenteur et moins d'énergie, ce qui fait que la maladie marche avec moins de rapidité, qu'il y a moins de douleur, moins de fièvre, etc. De là vient qu'il est bon de calculer tant la dose elle-même que sa répétition d'après le système qui se trouve attaqué et d'après la marche de la maladie. Si cette dernière est rapide, la dose doit être plus forte et plus souvent répétée, parce que la réaction et la contre-réaction sont très-énergiques, que par conséquent toutes les forces sont promptement consumées.

Schindler dit que, quelque importante que la découverte de la répétition des doses soit pour l'homœopathie, il ne saurait dissimuler sa crainte que trop d'extension donnée à ce principe, en répétant l'administration d'un même médicament, ne porte quelque atteinte à l'homœopathiè. Il invoque à cet égard l'autorité de Hahnemann, et le conseil donné par lui de ne point répéter une substance sans donner dans l'intervalle un autre médicament. Hahnemann, qui n'avance jamais rien qu'après avoir interrogé avec le plus grand soin la nature, pose en principe que toute nouvelle dose détruit en partie l'effet de la précédente. Dans sa *Matière médicale*, à l'article du *drosera*, il dit qu'il faut bien se garder d'en faire prendre une seconde dose immédiatement après.



la première, attendu que non seulement elle empêcherait le bon effet de celle-ci de se manifester, mais qu'encore elle entraînerait de grands inconvénients, comme l'expérience le lui a démontré. Cependant Gross assure avoir très-souvent trouvé avantageux, surtout dans la coqueluche, de répéter le *drosera* (X, j,), au bout de six à dix jours.

Hering distingue trois sortes de répétition des médicamens.

1° La répétition d'un antipsorique après l'emploi intermédiaire de plusieurs autres, comme cela a lieu pour *caustic.*, *sep.*, *natr. mur.*, ou pour *calcar.*, *ac. nitr.*, d'après Hahnemann. Cette distinction est fort importante; elle sépare les antipsoriques puissans et à large action de ceux qui ont une sphère d'action plus étroite et qui en général sont plus rarement applicables.

2° La répétition après un seul médicament intercurrent. Cette distinction, dont on s'est peu occupé, me paraît cependant ne pas être sans importance. Hering rapporte ici la répétition d'un médicament alterné avec un antidote, c'est-à-dire qu'il donne par exemple de la sépia, que s'il survient une aggravation, il fait boire du vinaigre, et qu'ensuite il reprend la sépia. De même, après *conium*, il donne le café, puis revient au *conium*.

3° Le troisième mode de répétition, plus important encore que le précédent, et dont on s'est occupé beaucoup dans ces dernières années, consiste à répéter le même moyen à des époques très-rapprochées, jusqu'à la manifestation de l'effet curatif, afin d'accélérer l'apparition de ce dernier.

Les règles que Hering assigne pour la répétition des doses sont également au nombre de trois.

1° Quand il ne survient pas de réaction, et dès qu'on en est convaincu, que ce soit le lendemain ou quelques jours après, il faut répéter le médicament. Dans les affections très-douloureuses, quelque chroniques qu'elles puissent être, et dans les maladies aiguës, on n'a pas besoin d'attendre long-temps. Il faut alors que l'effet curatif soit très-prompt. On répète donc au bout de quatre ou de huit jours. Si cet effet curatif ne se manifeste point, Hering conseille la répétition au bout d'un, deux, quatre, sept, onze, seize jours, etc., jusqu'à ce qu'il survienne une réaction ou de nouveaux symptômes. L'un de ces deux effets doit avoir lieu. On laisse la réaction achever son cours; mais les nouveaux symptômes doivent être couverts par un moyen qui y soit approprié.

2° On peut répéter la dose si l'aggravation est trop forte; mais

alors tout au plus faut-il donner la même substance une seconde fois. Hering préfère de recourir à un antidote.

3° On répète la dose d'un médicament lorsque la réaction survient, mais dure trop peu, c'est-à-dire semble être palliative. En ce cas aussi une seconde dose, prise le lendemain, suffit ordinairement.

On remarque fort souvent que la première dose ne fait rien le premier jour, que la seconde n'excite le second jour que très-peu d'opposition, qui s'efface dès le lendemain; mais que la troisième dose, prise le quatrième jour en comptant du commencement, détermine une réaction plus longue et plus soutenue; sinon l'on en obtient une d'une quatrième dose, prise le septième jour. Quelquefois la répétition se fait à de plus grands intervalles encore que ceux qui ont été indiqués plus haut, le 2°, le 5° le 9°, le 15°, etc., ce qu'il est impossible de déterminer d'avance. Il faut aussi, à l'égard des intervalles à fixer, se régler sur la nature de la maladie, beaucoup plus que d'après la durée ordinaire d'action du moyen.

Il est un quatrième mode de répétition, qui consiste à ne redonner le médicament qu'après l'épuisement de l'effet curatif, quelque long-temps que dure celui-ci.

Cette dernière méthode est celle que Hahnemann suit, surtout dans les maladies chroniques. Il n'a recours qu'à la simple olfaction dans la plupart des cas graves, ainsi qu'il le dit formellement dans la préface du répertoire de Boeninghausen. Là il semble vouloir admettre une époque déterminée pour la répétition des doses; car il dit: « J'ai reconnu que, pour trouver le véritable juste milieu, on devait se diriger d'après la nature des médicaments divers, d'après la constitution du malade, et d'après le degré de la maladie. Ainsi, pour donner un exemple de l'emploi du soufre dans les maladies chroniques, la plus petite dose (*tinct. sulph. X, j*) ne peut pas être répétée avec avantage, même chez les personnes robustes dont l'affection psorique est très-développée, plus souvent que tous les sept jours. On doit encore allonger cette période, lorsque le malade qu'on soigne est faible et très-irritable: on fait bien, en pareil cas, de ne répéter les doses que tous les 9°, 12° et 14° jours, ce que l'on continue aussi long-temps que le médicament commence à produire des symptômes, qui, sans être forts, soient cependant nouveaux pour le malade, et que par conséquent il ne puisse pas se souvenir d'avoir observés sur lui-même. Alors on n'administre plus de

nouvelle dose, mais on laisse le moyen épuiser son action, comme l'enseigne l'*Organon*, pendant un mois ou six semaines, tant qu'il manifeste de bons effets. »

Dans une lettre que Hahnemann m'écrivit le 8 juillet 1834, peu de temps après mon arrivée à Paris, il me traça les préceptes suivans : « Faites prendre d'autant plus rarement une dose du médicament toujours choisi avec soin, que vous verrez agir plus long-temps cette substance; le malade en guérira d'autant plus certainement et promptement. Mais l'ambition d'expédier un grand nombre de malades en peu de temps conduit à l'insuccès. »

Ægidi dit : « Les médicamens homœopathiques peuvent être répétés, dans les cas chroniques, tous les jours; dans les cas aigus, toutes les heures, et même tous les quarts d'heure. Les dilutions inférieures (1 à 6, et, pour les médicamens héroïques, 10 à 12) sont préférables aux décillionnièmes. Le mieux est de donner une petite goutte dans une tasse d'eau. Pour les inspirations, je choisis les dilutions 1 à 3, et je les fais répéter souvent. De tous côtés il m'arrive des témoignages à l'appui de cette pratique. »

J'ai soigneusement rapporté l'une après l'autre toutes les vues émises par de grands praticiens sur cet important sujet, afin de montrer la divergence des opinions, et en même temps pour engager tous les homœopathes à faire de nouvelles expériences, dans la vue de déterminer quelle est la meilleure méthode. Car, en pareille matière, il n'y a que la majorité des cas observés avec soin qui puisse trancher la question et permettre d'établir un jugement certain. Un praticien seul ne le peut point à cause des variétés infinies que la constitution, le genre de vie, les régions, les climats, les saisons, etc., apportent à la marche et à la nature de chaque maladie, et qui font que la force et la répétition des doses ne peuvent point être toujours ni partout les mêmes. C'est donc toujours une grande faute que commettent les praticiens qui publient des relations de maladies, lorsqu'ils ne prennent pas la peine d'exposer avec précision toutes les circonstances, et croient même superflu d'entrer dans de pareils détails, qui seuls cependant peuvent conduire à l'appréciation rigoureuse des faits. De simples énoncés généraux sur un objet si important que la répétition des médicamens sont inutiles, et ne peuvent que mener à des erreurs, ou nuire aux intérêts de la science, comme l'expérience journalière ne le témoigne malheureusement que trop.

En effet, c'est la répétition intempestive des doses, plus que le

mauvais choix des médicamens, qui fait que si souvent les débutans et même des praticiens déjà anciens perdent le goût de l'homœopathie, parce qu'avec toute l'attention qu'ils mettent à déterminer la substance dont ils doivent faire usage, ils n'obtiennent point de résultats favorables. Pour peu qu'on les interroge, ils avouent qu'ils ont cru observer de bons effets dans différens cas, mais qu'ils les ont pris bientôt pour de simples apparences, attendu qu'une seconde, une troisième, une quatrième, une cinquième dose (à huit jours de distance) n'ont plus rien produit, et loin de là même ont rendu l'état du malade plus grave qu'il n'était au commencement du traitement. Il n'y a rien là qui surprenne un homœopathe expérimenté; car il sait que les petites doses, fréquemment répétées, sont capables de provoquer un ensemble morbide tout différent, et souvent beaucoup plus grave que la maladie primordiale, les affections factices ou médicinales étant extrêmement difficiles à guérir.

Les règles de Hahnemann sur la répétition des doses sont les meilleures, parce qu'elles reposent sur une longue expérience et un examen rigoureux; car Hahnemann a fait beaucoup d'essais sur les répétitions des médicamens avant d'en venir à fixer les intervalles qu'il a établis.

La répétition des doses peut être classée, en général, dans les cinq catégories suivantes :

1^o Dans les maladies aiguës et à marche rapide, où la force vitale se manifeste par une forte fièvre, de la douleur, etc., il faut, tous les quarts d'heure, toutes les demi-heures, toutes les heures, toutes les 2, 3, 4, 8, 10, 12 et 24 heures, suivant le degré de la maladie et la constitution du sujet, donner une dose de la 30^e, jusqu'à la 3^e et à la 1^{re} dilution. Une maladie si orageuse exige souvent qu'on débute par de grandes doses, attendu qu'alors les petites ne produisent pas de réaction, comme le prouvent suffisamment les cas de choléra.

2^o Il en est de même pour les maladies chroniques lorsqu'elles prennent le caractère aigu, ce qui leur arrive souvent; car alors elles rentrent dans la classe des affections aiguës proprement dites.

3^o La fréquente répétition est avantageuse en cas de maladie chronique, lorsque la susceptibilité est faible, et après qu'on s'en est suffisamment convaincu par les moyens indiqués plus haut. En pareille circonstance, de même que lorsqu'il est nécessaire de produire une réaction énergique, je trouve très-bon de répéter

les doses aussi rapidement que possible, en observant la nature de la maladie et la constitution du sujet. C'est le moyen d'empêcher que l'effet des premières doses soit antidotairement troublé par celui des suivantes. J'ai trouvé fort avantageux alors d'administrer plusieurs doses par jour, en olfaction et en substance dans l'eau. Ce pourrait bien être là une contre-preuve pour les répétitions à des intervalles de 2, 3, 4, 7 et 9 jours; car Hahnemann dit déjà que toute nouvelle dose détruit une partie de l'effet de la précédente.

4° Répétition lorsque l'amélioration devient stationnaire. Ici, il va sans dire que, quand les symptômes correspondent parfaitement à ceux de la substance, on ne doit point choisir d'autre substance, et que, par conséquent, la répétition n'est sujette à aucun doute. Mais il faut être bien convaincu que l'amélioration qui a commencé ne fait plus de progrès; aussi convient-il de ne pas se hâter, et d'attendre plutôt un peu, si l'état du malade le permet; car trop de précipitation compromet souvent le succès d'un traitement tout entier. Ici on doit avoir égard à la durée d'action propre à chaque médicament.

5° Répétition après un moyen intercurrent. On se dirige également ici d'après les symptômes. S'ils indiquent la reprise du premier médicament, la répétition aura toujours de bons résultats.

La principale chose dans toutes les maladies vraiment chroniques est d'administrer une dose aussi rarement que possible, et jamais avant que le moyen précédent n'ait complètement épuisé son action, dût même l'amélioration continuer à se faire sentir pendant cinq à six semaines. Car plus un remède a été libre d'exercer complètement son action, plus on obtient purs les symptômes de la maladie, et mieux ensuite on choisit le médicament. Si l'on répète ou change trop souvent les médicamens, on n'obtient jamais une image pure de la maladie, mais seulement des symptômes médicamenteux, qu'alors on cherche à combattre aussi, mais en provoquant chaque fois de nouveaux symptômes, et déterminant par conséquent une maladie artificielle, de sorte qu'on ne parvient point à guérir. Je parle d'après l'expérience, et j'ai payé celle-ci bien cher, car j'ai essayé toutes les méthodes, et j'ai trouvé les préceptes de Hahnemann parfaitement exacts.

**SUR LE CHOIX DU MOYEN HOMŒOPATHIQUE, SA PRÉPARATION,
SA DOSE ET SA RÉPÉTITION ;**

Par le Docteur G. SCHMID.

Le génie de Hahnemann a donné une autre tournure à la thérapeutique, en démontrant un principe de thérapeutique qui résiste à l'épreuve de la critique, et qui, suivant toutes les apparences, fondera une nouvelle ère dans l'histoire de la médecine. Quoique j'aie par devers moi divers matériaux favorables à l'homœopathie, je vais m'attacher ici à faire ressortir quelques uns des points à l'égard desquels elle est le moins parfaite.

Les principaux objets de la thérapeutique homœopathique, le choix du médicament, sa préparation, sa dose et sa répétition, fournissent matière à d'amples considérations.

§ I. *Le choix du médicament repose sur l'analogie des symptômes.* — Les résultats de la pratique parlent pour et contre cette maxime. Je vais appuyer ma proposition de quelques exemples.

La constipation est une chose dont se plaignent très-fréquemment des personnes d'ailleurs bien portantes. On sait qu'il y a des hommes qui restent deux et trois jours sans aller à la selle, et qui du reste jouissent de la santé. Il s'amasse peu de matières fécales dans les intestins, de sorte que, ceux-ci n'étant pas sollicités, le besoin d'évacuer ne se fait pas sentir. Ce n'est point là un état anormal ; il n'exige donc pas de secours. Quant à la constipation malade, on la rencontre, soit accompagnée d'autres symptômes, ce dont il ne s'agit point ici, soit constituant à elle seule toute la maladie. Chaque médecin sait combien cette dernière espèce de constipation peut offrir d'embarras. Cependant on doit pouvoir et on peut la faire cesser promptement. Ce qui fait qu'on échoue souvent, c'est d'abord qu'on choisit mal le remède. On serait porté à croire que, basé sur le principe incontestable et éprouvé de l'analogie des symptômes, le choix ne présente pas de difficultés ; il n'en est pourtant point ainsi. La constipation résulte d'une foule de médicamens que je dois supposer connus

des homœopathes. Mais lequel de ces médicamens est le plus approprié? c'est là que se trouve la pierre d'achoppement. Pourvu qu'il y ait appropriation, le principe de l'analogie des symptômes est garanti; mais entre le principe et le moyen à choisir d'après lui existe un grand vide qu'on ne peut franchir sans risque. Tel est le défaut de nos rédacteurs ordinaires d'observations, qui se bornent fréquemment à nous apprendre que tel moyen réussit, et peut réussir, quand il convient. Nous essayons jusqu'à ce que nous rencontrions juste, heureux quand nous tombons bien de prime abord.

La difficulté de choisir le médicament d'après l'analogie des symptômes saute moins aux yeux dans d'autres maladies, souvent sérieuses, dans lesquelles les essais que l'on fait laissent au mal la facilité de marcher sans que rien le contrarie. Les inflammations, en général, réclament impérieusement des secours. Beaucoup trop souvent on a recommandé et employé l'aconit contre elles. Prenons une inflammation pulmonaire. D'après le dire de certains auteurs, on doit pouvoir la faire cesser en quarante-huit heures tout au plus, et cela par l'emploi de quelques moyens, en tête desquels se trouvent l'aconit et la bryone. Mais il ne s'agit là que d'une phlegmasie pulmonaire purement parenchymateuse, contre laquelle l'allopathie obtient aussi, par les émissions sanguines, quand le sujet est robuste, un triomphe dont elle tire vanité. Une des causes ordinaires avait fait passer le poudon de l'état de santé à celui d'inflammation. Mais il est d'autres phlegmasies pulmonaires, tout aussi nombreuses, sinon même plus, pour la guérison desquelles nous avons besoin d'un temps plus long et de moyens particuliers. Car les poudons tombent malades de différentes manières. Si un poudon déjà malade vient à s'enflammer, l'inflammation y revêt alors un caractère particulier, et communément aussi exige d'autres moyens curatifs. La supposition ordinaire de la psore ne facilite pas le choix du remède: c'est d'ailleurs une expression générale purement arbitraire, que rien ne justifie quant à l'extension qu'on lui donne, et qui de plus n'a aucune valeur lorsqu'il est question d'agir. Les tubercules pulmonaires sont une maladie très-commune. Comme un poudon tuberculeux a perdu sa capacité normale, d'un côté pour le sang, et d'un autre côté pour l'air, le développement d'une phlegmasie pulmonaire tuberculeuse n'est

point une chose rare. J'ai vu de semblables inflammations très-violentes, qui n'affectaient d'abord que des tubercules, et qui ensuite s'étendaient à ses alentours. L'aconit et plusieurs autres moyens vantés contre la péripneumonie, auxquels, dans l'ignorance du mal et du remède, on a ordinairement recours d'abord, ont un jeu incertain : car les mouvemens fébriles, comme symptômes dépendant de l'organe enflammé, diminuent fort peu, parce qu'on n'agit point sur la source. Cette inflammation n'est pas détruite rapidement même par les moyens choisis avec le plus de soin, et administrés tant à la dose qu'aux époques convenables. Lorsqu'on choisit mal le remède, il se produit de nouveaux tubercules.

Les fièvres nerveuses sont avec raison regardées comme très-redoutables. Quelques observations ont fait espérer qu'on trouverait, dans l'homœopathie, de prompts secours contre elle. Mais les moyens connus et leurs indications ordinaires ne justifient qu'en partie cette confiance. Dans les cas où il y a stupeur, l'acide phosphorique a usurpé une réputation qu'il ne mérite pas ; l'opium joue un rôle simple et fort incomplet ; l'arnica, le cocculus nous laissent communément dans l'embarras. Les autres formes plus vives de la maladie font plus d'honneur à l'homœopathie.

En général le praticien aperçoit deux différences dans le traitement des maladies aiguës : le passage à la santé se fait d'une manière rapide ou lente. Dans le premier cas, le moyen spécifique relève la force médicatrice de la nature suivant toutes les directions dans lesquelles la vie est menacée. Dans le second, la substance dont on fait choix manque de la tendance suivant laquelle le mal attaque la vie, parce qu'il n'y a point assez d'affinité entre elle et la maladie. L'expérience montre que ce dernier cas a lieu fréquemment, lors même que les maladies se terminent par la guérison. En pareille occurrence, la force médicatrice de la nature accomplit seule le travail, ou bien elle a besoin d'un appui, qui ne lui est point ici fourni de tous les côtés et d'une manière complète. Le traitement des fièvres nerveuses peut servir d'exemple ; une prompte guérison par des remèdes spécifiques est beaucoup plus rare qu'on ne l'avait pensé d'abord d'après quelques faits ; le travail a lieu la plupart du temps d'une manière lente et pénible. Ici le pronostic repose principalement sur l'état des forces, qui, lorsqu'elles diminuent, servent d'indicateur pour le

choix des moyens. Or si, dans l'état actuel de l'homœopathie, la découverte du moyen spécifique n'est souvent pas possible, la distinction dont je viens de parler doit nous tranquilliser sur le sort de la doctrine, tout en nous stimulant à continuer de faire sérieusement de nouvelles recherches.

Les résultats que l'homœopathie a produits jusqu'ici dans les hydropisies nous autorisent à espérer qu'un jour elle aura une grande efficacité contre ces affections. Dans les formes aiguës qui ne doivent pas naître à une altération morbide considérable d'un organe, la force médicatrice de la nature déploie à l'avance une grande énergie, que nous n'apercevons plus dans les formes chroniques. Le traitement de cette famille de maladies n'a encore qu'une faible base, en admettant même qu'il en ait une, et nous devons rassembler des matériaux à cet égard.

Ainsi, partout nous rencontrons des lacunes, partout des imperfections. Les difficultés du choix des médicaments ont toujours été reconnues par les homœopathes les plus exercés. Déjà nous avons divers travaux propres à les écarter. Hartmann a le mérite d'en avoir posé les bases par sa *Thérapeutique des maladies aiguës*; les observations, lorsqu'elles sont rédigées par des praticiens scrupuleux, qui saisissent le caractère de la maladie, fournissent de précieux matériaux; les répertoires, qui ont pour objet de fractionner l'exposition des symptômes produits par les médicaments sur l'homme sain, sont un travail mécanique et sans intérêt, propre uniquement à tuer l'art et la science; quant à ceux qui réunissent les effets des médicaments déjà essayés dans les maladies, on ne peut leur refuser de l'utilité, mais ils prouvent seulement que tel ou tel moyen réussit quand on l'applique à propos.

Le but du médecin, qui est de guérir les maladies, lui impose pour condition de connaître exactement ces dernières. On ne peut pas guérir exactement un mal qu'on ne connaît point. Hahnemann a fait prendre une heureuse direction à la thérapeutique, et il en a préparé la réforme; il a des droits fondés à la reconnaissance des hommes, parce qu'il a été leur bienfaiteur, et l'histoire lui consacrera un monument, ce qui est la manière dont elle honore les seuls hommes qui ont contribué au bonheur de tous. Cependant il ne faut pas perdre de vue le caractère accidentel qu'il a imprimé au diagnostic. Mais ce qui accroît son mérite, ce qui caractérise l'homme vraiment bienfaisant et désintéressé, c'est

qu'il ne se montre pas blessé quand nous ne prenons de ce qu'il nous offre que ce qui peut nous être utile, pour l'appliquer ensuite à nos besoins. Comme les travaux ayant pour but le diagnostic n'étaient point exempts de défauts propres à induire en erreur, comme ils n'étaient pas parfaits, Hahnemann a tout proscrire en bloc, le bon et le mauvais, sans nous donner en place quelque chose de meilleur ; mais, par la manière dont il veut avoir compris la maladie, il nous a fait suivre une marche rétrograde, qui n'a déjà que trop duré. Cependant les travaux dont il s'agit avaient été accomplis par des hommes qui, sous le rapport des facultés intellectuelles, peuvent rivaliser avec Hahnemann. Quoique la connaissance qu'on a jusqu'à ce jour acquise des maladies soit loin encore de la perfection, quoiqu'elle ne nous conduise pas assez aux individualités, néanmoins les matériaux employés pour la construire sont bons et durables. Il est donc plus sûr pour le médecin qui veut connaître la maladie, de suivre cette voie que celle adoptée par Hahnemann, et qui manque de base solide ; et quoiqu'elle nous oblige continuellement à modifier, rectifier et étendre, elle vaut encore mieux que l'autre, qui nous engage souvent dans un labyrinthe d'où l'on ne peut plus sortir.

Le choix du moyen suppose qu'on peut disposer d'une certaine quantité de médicamens, et qu'on connaît leurs effets. On a plus d'une fois agité la question de savoir si les médicamens jusqu'ici connus suffisent à la guérison des maladies. Cependant chaque médecin rencontre toujours quelques cas qui résistent opiniâtrement à ses efforts, quoiqu'on ne puisse pas les regarder comme incurables. Voilà pourquoi on accueille avec tant d'empressement la publication de substances nouvelles. En tous cas, il n'est pas douteux que, dans l'état actuel de notre connaissance des médicamens, ceux que nous connaissons ne suffisent point. D'un autre côté, en les voyant devenir plus nombreux, on se plaint des difficultés qui résultent de là pour l'établissement d'un bon choix. La cause de ces deux séries d'inconvéniens saute aux yeux. L'homœopathie ne compte pas encore un demi-siècle d'existence, et elle ne s'occupa d'abord que d'un petit nombre de maladies, la plupart chroniques. Mais il n'en est plus ainsi maintenant : non seulement elle s'est étendue à toutes les maladies aiguës et chroniques, mais encore on s'adresse souvent à elle lorsque l'allopathie a épuisé en vain ses ressources. D'ailleurs, comme, dans les

grandes villes surtout, une réunion de circonstances défavorables, le jeu des passions, et les applications fréquemment si mal calculées de l'art, contribuent à faire naître des affections inattendues, la masse des médicamens ne saurait être trop considérable. Mais quels sont les corps qu'on doit y rapporter? L'idée qu'on attache au mot médicament sert de règle ici. Plus l'action d'une substance sur le corps humain est forte et dangereuse, plus cette substance offre un médicament puissant pour les maladies avec lesquelles elle a de l'affinité. A la vérité, l'homœopathie a découvert des vertus curatives dans beaucoup de corps en apparence inactifs, de sorte qu'on ne peut exclure ici l'influence du temps et du hasard; mais il faut cependant veiller à ce qu'on ne tombe pas sur des substances presque indifférentes, comme nous en voyons plusieurs figurer dans la matière médicale, d'où un examen sérieux ne pourra manquer de les repousser.

Mais, outre que notre provision de médicamens ne suffit pas, ceux que nous possédons sont mal connus eu égard à leurs propriétés; ce qui tient en grande partie à ce qu'on s'y est mal pris pour les étudier, et à ce qu'on a morcelé cette étude. Or les défauts de la marche suivie jusqu'à présent dans les essais de médicamens ont été plutôt signalés qu'évités. Dans un travail d'une si haute importance pour l'humanité, il faut que celui qui s'y livre connaisse parfaitement l'état sain et malade du corps, du moins autant qu'on le peut aujourd'hui, et qu'à cette connaissance indispensable il joigne de la sagacité, un esprit juste, un grand amour de la vérité, et un zèle à toute épreuve. Il doit indiquer, à l'égard de la personne mise en expérience, le sexe, l'âge, le genre de vie, la conduite pendant tout le temps d'épreuve, la durée de celle-ci, en un mot toutes les circonstances qui peuvent se rencontrer; il doit, en outre, signaler ce qui caractérise l'individu sous le point de vue corporel, intellectuel et moral, et distinguer les phénomènes objectifs de ceux qui sont subjectifs. Quant à ce qui concerne la substance essayée, nous exigeons qu'on indique son origine, le sort qu'elle a éprouvé autrefois, tout ce qu'on sait de ce qu'elle a pu produire, son mode de préparation, ses signes caractéristiques, la force de la dose, le temps à mettre entre les répétitions, etc. Un même expérimentateur doit répéter l'essai des mêmes moyens sur des individus différens de sexe, d'âge, etc. Une pareille répétition serait utile et désirable

aussi, faite au bout de quelque temps sur la même personne. Il faut ensuite classer les symptômes tels qu'ils se sont offerts l'un après l'autre chez le sujet. Cette première épreuve fournit à d'autres la base d'une contre-épreuve, qui doit être faite de la même manière; après quoi on compare les résultats obtenus, ce qui permet de signaler les effets caractéristiques, et de discuter les anomalies. Le résultat final peut être admis ensuite dans la matière médicale.

La nécessité, ce meilleur de tous les maîtres, m'a appris aussi que l'étude du diagnostic était, en homœopathie, la première condition pour arriver à un traitement rationnel et sûr. L'ancienne école a depuis long-temps montré les traits fondamentaux d'un tableau de maladie; il ne reste plus à la nouvelle qu'à poursuivre la recherche des traits individuels, de manière que la ressemblance soit aussi parfaite que possible entre la maladie et son image. A la vérité, cette manière de procéder pour arriver à un diagnostic certain, multiplie et complique les travaux du médecin; mais elle donne des bases plus sûres à l'art sérieux dont l'objet est la vie et la mort des hommes.

Dans les cas opiniâtres, où la possibilité de la guérison ne peut point encore être contestée, l'analogie entre des maladies guéries et celle qu'on a sous les yeux mène quelquefois au choix des moyens, qu'il n'est pas toujours facile de faire d'après l'ensemble des symptômes.

Je vais indiquer une marche à suivre dans la phthisie pulmonaire, qui est digne d'être prise en considération à cause de ses résultats. Les tubercules pulmonaires, depuis leur origine jusqu'à la phthisie confirmée, offrent des phénomènes différens, et exigent aussi plusieurs moyens divers. La phthisie tuberculeuse, la plus commune de toutes, est encore curable dans la période de suppuration, avant l'établissement de la colliquation, si d'ailleurs les circonstances sont favorables. Quoiqu'on ne puisse pas entendre par guérison une destruction complète des tubercules, cependant cette destruction ne paraît point impossible sous l'influence d'un traitement convenable, suivi avec persévérance et au milieu de circonstances favorables. Du moins l'anatomie pathologique nous révèle-t-elle cette possibilité, puisqu'on a trouvé, dans plus d'un cadavre, des traces de tubercules cicatrisés. La question se réduit ici à deux points: ou les moyens employés sont mal choisis et in-

connus, ou la maladie est par elle-même incurable. Comme l'incurabilité absolue est démentie par plusieurs faits avérés de guérison, il faut admettre que nous n'avons pas ou que nous ne connaissons pas les médicamens convenables. Du reste, ce qui a déjà été mille fois employé sans succès dans des circonstances identiques, ne doit plus raisonnablement être essayé de nouveau.

J'étais plein de ces idées lorsque, chez un malade au second degré de la phthisie tuberculeuse, et chez lequel l'affection continuait à marcher malgré un grand nombre de médicamens en apparence appropriés, la mauvaise odeur de l'haleine, jointe à une abondante salivation, me détermina à employer *mercure*. Ce choix semblait d'autant mieux justifié que je m'étais déjà plusieurs fois convaincu de l'efficacité du mercure dans d'autres maladies, de poitrine surtout, où il y avait mauvaise haleine et copieux écoulement de salive visqueuse et fétide. A cela se joignaient l'action spécifique du médicament sur les organes glanduleux, sa puissance dans la syphilis, et les phénomènes de la maladie mercurielle elle-même, dont le couronnement est souvent une phthisie pulmonaire tuberculeuse. Mais l'effet ne fut point aussi favorable ici. Je me vis donc obligé de chercher secours ailleurs. L'analogie qui me paraissait exister entre la période d'exsudation du croup et la formation des tubercules, me suggéra de donner *hep. sulph. calc.*, que j'avais employé avec tant de succès dans l'angine membraneuse. Comme le mercure, sans produire une amélioration suffisante, en avait pourtant amené une, je le donnai alternativement avec l'*hepar*, à de courts intervalles. Je suivis cette marche chez plusieurs malades. Quoique je n'aie point en vue de prendre la défense d'un pareil cycle de médicamens, il me semble cependant qu'on lui doit attribuer la rapide amélioration qui eut toujours lieu, le mercure paraissant approprié à l'état subinflammatoire des tubercules suppurans et de leurs alentours, et l'*hepar* à leur état de fonte, en rendant l'expectoration plus facile. Je donne le mercure à une dilution inférieure, et l'*hepar* à la troisième trituration, ou en teinture non étendue et préparée à la manière de la teinture de soufre. L'intensité de la maladie détermine l'intervalle des répétitions; plus elle est forte, plus celles-ci sont rapprochées, de sorte que je fais prendre un des médicamens toutes les 4, 6, 8, 10 heures, etc. Je puis assurer qu'ainsi j'ai été plus heureux, dans la phthisie tuberculeuse, qu'avec tout

autre procédé. Plusieurs malades, que j'ai traités presque simultanément de cette manière, jouissent encore de la vie, qu'ils semblaient être condamnés à perdre. Je donne ceci pour un simple fragment propre à servir à l'histoire de la phthisie pulmonaire.

§ II. *La préparation des médicamens* n'a point encore subi de changemens essentiels. Cependant elle ne peut point rester telle qu'elle est. Le mode usité jusqu'ici doit être modifié et perfectionné. Les formes de nos médicamens actuels sont la teinture et la trituration : on les traite ensuite tous de la même manière.

Les teintures (extraits) ont pour but de fournir tout ce qu'il y a de médicinal dans les substances. On emploie comme menstrue l'alcool, pour lequel on exige qu'il soit aussi exempt que possible d'eau et de matières étrangères. La pureté est une condition dont il ne faut pas s'écarter ; mais tous les médicamens n'abandonnent pas la totalité de leurs vertus médicinales à l'alcool anhydre. Ainsi les gommés-résines, parmi lesquelles on trouvera dans la suite plus d'un remède, ne lui abandonnent que de la résine, tandis que l'alcool aqueux leur enlève en outre d'autres substances. De là la nécessité que l'alcool pur soit tantôt exempt et tantôt plus ou moins mêlé d'eau, pour remplir notre objet.

Nos teintures actuelles ne donnent donc pas toujours la totalité du médicament. On a voulu obvier à cet inconvénient par la trituration. La dissolution de la substance dans son menstrue, ou, si elle en a plusieurs, dans le plus simple, serait un autre expédient à ne point négliger, d'autant plus que plusieurs corps médicamenteux changent de nature par l'effet du broiement. Je signalerai seulement le phosphore, qui, exposé à l'air, en attire évidemment l'oxygène. C'est pourquoi je prépare, à la manière de celle de soufre, une teinture de phosphore, qui a une odeur d'ail bien prononcée, et dont quelques gouttes mêlées avec une cuillerée d'eau luisent dans l'obscurité. On sait que l'éther sulfurique dissout le phosphore. Ce menstrue a bien une action pénétrante ; mais, quand l'occasion se présentera, j'en préparerai une dissolution concentrée de phosphore, que j'étendrai ensuite pour en faire usage. Je me souviens d'avoir vu, pendant mes études, le phosphore traité de cette manière ranimer avec une promptitude surprenante un malade atteint de fièvre nerveuse, qui ne donnait presque aucun signe de vie.

En triturant un médicament, il ne faut pas négliger d'avoir

égard à l'influence de l'air. Les corps qui attirent l'oxygène changent de nature, et leurs effets sont par conséquent au moins modifiés. Pour ne pas sortir du phosphore, on le voit luire dans l'obscurité pendant la trituration ; si celle-ci est forte, il y a flamme et combustion, et le produit est manifestement acide. C'est pour quoi je considère et j'emploie le phosphore broyé comme étant acidifié en partie.

La vertu des médicamens ne dépend pas seulement de leur préparation, mais encore de leur qualité et de leur quantité.

On doit toujours les choisir de la meilleure qualité, mais celle-ci varie beaucoup. On sait que le sol, le climat, la saison, le temps, etc., exercent une puissante influence sur la vie végétale.

Les médicamens végétaux secs doivent être choisis avec plus de soin encore, parce qu'ils sont exposés à un plus grand nombre de causes d'altération. J'ai vu du *cocculus*, qui était en grande partie moisi, retiré sur lui-même et piqué des vers. La qualité de l'opium varie beaucoup, et on n'en trouve pas toujours de bon, même dans les pharmacies renommées.

Les préparations chimiques ne varient pas moins. Que l'on songe au *causticum*, dont la préparation, quoique simple, fournit des résultats divers suivant les opérateurs.

Les produits animaux offrent de bien plus nombreuses variations encore, puisqu'ils doivent toujours être modifiés suivant l'état de santé et d'énergie du corps qui les fournit. La *sépia*, la vaccinine et la varioline serviront d'exemple. La vaccinine a une nature spéciale, aussi sa propriété prophylactique de la variole est-elle déjà presque entièrement détruite, parce qu'on emploie celle qui a traversé tant de milliers d'organismes, qui l'ont sans cesse modifiée dans sa nature.

Ces aperçus doivent suffire pour démontrer qu'un tel objet mérite plus d'attention qu'on n'y en a consacré jusqu'ici.

A l'égard de la quantité, Eschenmayer a dernièrement cherché à établir que la quantité et la qualité sont en raison inverse l'une de l'autre par rapport à la manifestation de l'effet, et que la seconde apparaît d'autant plus pure que la première s'efface davantage. Quoique l'expérience ait mis hors de doute que les médicamens préparés à la manière ordinaire possèdent des vertus médicinales considérables, et par cela même procurent des gué-

risons remarquables, cependant elle est trop délicate, elle redoute trop les moindres exhalaisons, elle craint trop les associations étrangères. C'est ce qui m'a déterminé à m'écarter également des quantités usitées, de sorte que, pour les médicaments dont on emploie la teinture, je prends l'essence concentrée, et que, pour les triturations, je fais toujours usage d'une quantité plus forte. Pour obtenir une teinture concentrée, je prends la substance en excès, afin que l'alcool puisse se saturer en plein; pour les triturations, la moindre proportion est d'un vingtième, et presque toujours d'un dixième. Je suis la même proportion dans les dilutions; cependant elle est plus faible quand on dissout la troisième poudre dans de l'alcool très-aqueux. La justification de ce procédé me conduit à l'examen des doses.

§ III. *De la force des doses.* Il y a déjà long-temps qu'elle est un sujet de controverse. Deux partis sont en présence, l'un qui ne veut que des décillionièmes, l'autre qui prend presque toujours les basses dilutions, et n'a recours aux décillionièmes que quand il s'agit de médicaments énergiques. Tous deux en appellent à l'expérience.

Le principe dirige le choix du moyen, sans en pouvoir déterminer d'avance la dose. Ce qui seulement ressort en général de ce principe, c'est qu'avec l'affinité qui doit exister entre la maladie et le remède, une force très-peu considérable peut suffire pour faire cesser la maladie, et que cette force est hors de toute proportion avec celle qui doit agir quand on procède d'après les principes de l'ancienne école, de sorte que la force des doses employées par les deux méthodes repose sur la différence de leurs principes. Personne ne pouvait conclure *à priori* du principe homœopathique à la petitesse des doses usuelles, qui a inspiré d'une part tant de surprise, d'autre part tant d'incrédulité. Les adversaires de l'homœopathie doivent donc commencer par renverser le principe, par montrer qu'il est de toutes parts insoutenable, avant de s'en prendre à la pratique qui, même en admettant le principe vrai, peut, comme on sait, réclamer encore de nombreuses améliorations.

Outre que la dose peut, d'après le principe, paraître infiniment petite, elle est immédiatement déterminée par le résultat, de sorte qu'elle doit se justifier au tribunal d'une expérience éclairée

et exempté de préjugés. Dans les premiers temps, l'homœopathie a opéré ses guérisons avec une rapidité souvent surprenante, au moyen des teintures pures. Des aggravations qui surviennent quelquefois, mais qui, en général, se dissipent promptement, et sont en outre regardées comme l'avant-coureur d'une amélioration, furent la première circonstance qui donna lieu de recourir aux dilutions. Celles-ci devinrent bientôt usuelles, et reçurent une autre interprétation de la plupart des médecins. On les crut propres à exalter la vertu médicamenteuse, hypothèse à l'appui de laquelle il faut encore alléguer des preuves. A cet égard on ne perdra pas de vue que mettre des forces latentes en évidence et dynamiser une substance sont deux idées tout-à-fait différentes, et qu'après avoir bien choisi un médicament, lorsque les hautes dynamisations, pour employer le terme reçu, ne produisent pas l'effet qu'on en attend, on doit espérer et souvent on obtient du secours de dynamisations moins élevées, sans parler d'autres contradictions encore dans lesquelles les homœopathes se sont engagés. Mais nous ne pouvons pas suivre l'opinion du petit nombre de ceux qui ne se servent que des décillionièmes pour détruire les maladies. Quand ils disent que ces fractions leur suffisent, ce témoignage de leur part ne peut pas plus être regardé comme démonstratif, que l'assertion des allopathes qui prétendent avoir toujours assez de l'ancienne méthode pour l'utilité de leurs malades. Ceci se rattache à des considérations morales sur lesquelles on n'aime point à s'appesantir.

Quoique l'expérience parle en faveur des décillionièmes, elle a plus de bien encore à dire des dilutions inférieures, de sorte que le médecin doit être libre de choisir au besoin depuis la première atténuation jusqu'à la trentième. Les innombrables différences des maladies, des malades, de leur réceptivité pour l'action des médicamens, et de toutes les circonstances au milieu desquelles ils vivent, déterminent la force de la dose, et mettent hors de doute que le remède doit être employé aux degrés de force les plus variés.

Les aggravations médicamenteuses sont la cause à laquelle on rapporte d'avoir poussé si loin les atténuations. On ne saurait nier que des aggravations de la maladie sont fréquemment attribuées au médicament, quoiqu'elles aient leur cause

ailleurs. Pour régler notre conduite, qui se fonde sur deux genres d'aggravation, l'une par le fait du remède, l'autre par celui de la maladie ou d'autres circonstances, nous devons nous placer à un certain point de vue qui nous permette de bien envisager la chose. Or nous trouvons ce point de vue dans la considération de la maladie et de l'aggravation elle-même. La connaissance de la maladie, de son origine, et de sa marche ordinaire, l'appréciation des circonstances où se trouve le malade, la connaissance exacte du médicament et de ses effets caractéristiques, doivent servir de règle au jugement. Une véritable aggravation médicamenteuse se dessine franchement. Elle exaspère quelques phénomènes essentiels de la maladie, suit la direction qu'elle a prise dans le corps, et produit souvent ainsi des symptômes nouveaux, mais qui ne jurent pas avec le tableau général. Il faut donc pour cela que la maladie et le médicament soient affines, que le remède soit spécifique. Sans ce rapport d'affinité entre la maladie et le médicament, on ne doit pas attendre d'une puissance aussi faible que celle dont on fait usage, un orage semblable à ce qui constitue l'aggravation médicinale, d'autant plus que l'expérience de l'ancienne école a démontré combien, en l'absence de ce rapport, on doit élever les doses pour produire de l'effet dans les maladies. Le résultat de l'application du moyen spécifique est une amélioration manifeste de la maladie, caractère auquel principalement on reconnaît que ce qui a eu lieu auparavant était une véritable aggravation médicamenteuse; or cette amélioration ne tarde presque jamais à se prononcer, et ne nous laisse pas long-temps dans l'incertitude.

Quoique les aggravations provoquées par de petites doses ne puissent être révoquées en doute, elles doivent être moins fréquentes après ces dernières, mais succéder plus souvent à l'emploi de doses fortes et massives. Aujourd'hui j'ai toujours recours à des doses plus considérables, à des répétitions plus rapprochées, lorsque la dilution supérieure du moyen indiqué n'amène ni amélioration ni changement dans la maladie. Mais mes médicaments sont préparés plus forts; j'ai traité un assez grand nombre d'affections des plus variées et des plus dangereuses, aiguës et chroniques, souvent sous les yeux d'autres médecins, et j'ai été heureux avec ma méthode, sans avoir rencontré beaucoup d'aggravations.

Ici se rapportent aussi les guérisons que des allopathes ont obtenues avec des moyens dont l'efficacité s'explique par le principe de la similitude, mais au moyen de doses fortes et de répétitions fréquentes.

Les eaux minérales répandent un grand jour sur ce sujet. Les principales et les plus éclatantes guérisons qu'on leur doit ont lieu en vertu du principe de la similitude. Je citerai en preuve les eaux de Carlsbad, qui rendent d'éminens services dans les troubles du système de la veine porte, dans les affections du foie, dans les désordres de la sécrétion biliaire, etc. Or les malades y boivent journellement une grande quantité d'eau, sans que, comme on devrait s'y attendre, on y aperçoive de fréquentes et considérables aggravations. Quoique je ne prétende pas approuver la méthode usitée dans ces sortes d'établissemens, je crois pouvoir la citer en preuve de la nécessité d'apporter une modification à nos doses accoutumées.

L'expérience, cette vraie pierre de touche de la médecine pratique, prouve que les doses élevées sont loin de faire autant de mal qu'on a coutume de les en accuser; on ne peut plus se dispenser d'examiner avec impartialité la question de la force des doses. C'est ici le lieu de placer quelques réflexions en faveur des doses élevées.

Je traitais naguère de la variole une femme peu robuste. Quelques semaines auparavant elle avait eu une attaque de goutte articulaire aiguë, qui laissait encore quelques traces; on attendait les règles. Sans cause connue, la fièvre se ralluma et devint bientôt très-violente, avec oppression de poitrine; il ne se faisait presque plus sentir de douleurs dans les articulations; la malade n'en éprouvait qu'une contusive dans les reins, d'où partaient aussi des douleurs tiraillantes. *Acon.* IV, quoique répété toutes les deux à trois heures, ne modéra pas la fièvre, qui alla toujours en croissant. D'autres moyens, et entre autres *bellad.*, ne firent rien non plus. Dans cet embarras, je donnai *acon.* toutes les demi-heures, mais sans amélioration. Regardant cette aggravation comme un progrès de la maladie, contre laquelle l'*aconit* ne pouvait opposer assez de résistance, à la dilution dont je me servais, je donnai une forte première dilution, à la dose d'une goutte; il s'ensuivit une prompte diminution de la fièvre, et l'apparition d'un exanthème portant les caractères de la variole. Le reste de la journée se passa tranquillement; mais la scène changea pendant

la nuit ; bourdonnemens dans la tête , tintemens d'oreilles , forte fièvre , agitation générale , insomnie ou état soporeux , avec délire ; les règles survinrent avec une abondance inusitée , et le sang lui-même avait une odeur particulière , désagréable pour la malade. Les sens se troublèrent ; le tintement d'oreilles ressemblait au bruit des cloches en branle ; la femme trouvait sans cesse des motifs de parler ; les yeux fermés , elle voyait des fantômes redoutables. Le matin l'écoulement de sang était diminué , les forces abattues , le pouls vite et médiocrement fréquent , la chaleur presque normale , l'exanthème livide ; ce dernier , sans être rentré , n'avait pas fait de progrès : quelque chose d'extraordinaire dans le regard , la parole et les manières ; bruissement dans la tête ; bruit de cloches dans les oreilles ; dureté de l'ouïe , hallucinations de toute espèce.

Il fallait relever les forces et remédier à l'état cérébral. Le quinquina et la belladonne semblaient être les moyens les mieux indiqués. Mon plan fut donc de faire succéder la belladonne à quelques doses de quinquina , rapprochées les unes des autres. Les dilutions de quinquina m'ayant échoué souvent dans des cas de chute aussi rapide des forces , je donnai la teinture à la dose d'abord de deux gouttes , puis d'une goutte toutes les demi-heures , et ensuite toutes les heures , pendant l'espace de douze heures. Mes espérances ne furent pas déçues ; les forces se relevèrent beaucoup. Je prescrivis ensuite *bellad.* 14, de deux en deux heures , pendant l'après-midi et la nuit , si le mal de tête ne diminuait pas , en recommandant d'interposer toujours le quinquina s'il continuait à y avoir une faiblesse prononcée. Le lendemain , les forces étaient en bon état , mais les hallucinations restaient les mêmes. Je ne m'y étais point attendu , et cependant la belladonne était , de tous les médicamens connus , celui qui répondait le mieux à cet état des sens. Je fis donc prendre la teinture simple de belladonne , à la dose d'une goutte , et sans qu'il survînt la moindre aggravation ; la tête fut ensuite un peu plus tranquille ; une seconde dose pareille fut prise au bout d'une heure ; les bourdonnemens , les tintemens d'oreilles et les autres hallucinations disparurent , la variole fit des progrès , et suivit dès-lors une marche régulière. Je remarquai seulement que la teinture de quinquina chaque fois que les forces baissaient , et celle de belladonne quand le bourdonnement renaissait , avec chaleur à

la tête, amenaient un prompt amendement, sans le moindre signe d'aggravation. La faiblesse de la mémoire, le froid dans le corps, etc., m'ayant paru indiquer la digitale, j'en donnai la teinture non étendue, à la dose d'une goutte toutes les deux heures, avec utilité et sans exaspération. Une salivation assez abondante étant survenue, et pendant la période de suppuration, je donnai *merc.* II, d'abord toutes les deux heures, puis toutes les trois heures.

Ce cas, décrit d'après l'exacte vérité, prouve combien nous errons ordinairement sur le compte des aggravations médicamenteuses, et combien cette erreur peut exercer une influence fâcheuse sur la conduite du médecin. J'ajouterai qu'un de mes enfans, à peine âgé d'un mois, fut pris plus tard de la petite-vérole. L'éruption, accompagnée d'une forte fièvre continue, n'était point encore achevée au bout de six jours. La belladonne occupe peut-être la première place en pareil cas ; mais la 14^e dilution n'avait point accéléré l'éruption ; en tout désespoir de cause je donnai *bellad.* 1, gtt. j, que je répétais au bout de deux heures. Il n'y eut point d'aggravation ; mais la fièvre tomba, et l'éruption se fit avec plus de facilité. Depuis lors la maladie marcha rapidement, et l'enfant est guéri aujourd'hui.

Ces doses plus fortes et plus souvent répétées sont mises à l'abri d'un blâme raisonné par la marche connue de la variole régulière. Voici pourquoi je n'eus point recours aux spécifiques. J'avais déjà employé sans succès la vaccinine, si vantée comme telle dans la variole, et depuis je n'y ai plus jamais eu recours. Quant à la varioline, j'en ai fait souvent usage, mais toujours en vain, ce qui m'a fait perdre toute confiance en elle. Lorsque la vie est en danger ; nous ne pouvons répéter des essais infructueux, à moins que des faits incontestables, du moins dans notre conviction personnelle, ne soient venus à notre connaissance. Mais, cette circonstance même à part, je ne doute pas qu'en admettant la spécificité de la varioline et de la vaccinine contre la variole, la chute des forces ne soit ce dont on doit s'occuper. Du reste, je ne saurais dissimuler que les deux substances étaient de mauvaise qualité. Je n'avais pas préparé moi-même la vaccinine ; mais la matière de la varioline avait été tirée de bel'es pustules, sur un homme sain en apparence, et pendant la période de suppuration. Pour tirer à clair ce point de doctrine, je pris le pus des pustules

de mon enfant, dont la petite-vérole était parfaite, et je le préparai. L'occasion se présenta bientôt de l'employer. Les deux filles de la malade dont j'ai rapporté l'histoire plus haut furent prises d'une forte fièvre dès que leur mère se trouva débarrassée. La variole ne tarda pas à se déclarer chez elles, ainsi que chez la servante de la maison. La première atténuation de varioline fut donnée à ces trois personnes, dont les deux filles prirent quatre doses en deux jours, et la domestique trois. L'éruption, jusqu'alors peu abondante, n'était point proportionnée à la fièvre qui avait existé précédemment et qui existait encore : cependant cette fièvre se calma promptement aussi ; les boutons peu nombreux prirent à peine de l'accroissement, parcoururent avec rapidité leurs périodes, suppurèrent et se desséchèrent. La servante quitta le lit le cinquième jour, la jeune sœur le sixième, et l'autre le septième, à compter du début de la fièvre.

Le lecteur tirera les conclusions de ce fait. Mais la mise en regard de ces deux modes de traitement de la petite-vérole vient à l'appui de la proposition que, dans les maladies aiguës, le retour à la santé s'opère tantôt rapidement, en vertu du rapport spécifique entre le moyen et la totalité de l'affection, tantôt seulement d'une manière lente, parce qu'il n'y a point affinité complète entre la maladie et le remède, de sorte qu'alors la force médicatrice de la nature ne reçoit que peu ou même point d'appui.

Chez une femme hystérique, atteinte d'une affection du foie, les selles ne voulaient point se régulariser, après la cessation d'une maladie aiguë. Ayant inutilement employé divers moyens, entre autres le soufre à diverses dilutions, et enfin la teinture pure plusieurs fois par jour, je donnai la troisième atténuation de soufre. Après deux doses, le second jour, il s'opéra une évacuation suffisante, qui dès lors eut lieu journellement, et en même temps, l'affection du bas-ventre s'amenda d'une manière notable.

Dans les constipations, contre lesquelles le soufre semble être indiqué, j'ai coutume depuis long-temps d'en faire prendre la teinture non étendue, plusieurs fois par jour, à la dose d'une goutte. C'est une préparation douce, qui, même chez les enfans, donne rarement lieu à des accidens. Un cas que je vais rapporter, a beaucoup diminué la crainte que j'avais des doses fortes. Un enfant mal portant, de six mois, avait une

constipation qui résistait avec opiniâtreté à la dilution usuelle du soufre : le resserrement spasmodique de l'anús rendait l'administration des lavemens difficile , et ces moyens procuraient peu d'évacuations. La suppression des déjections pendant deux ou trois jours entraînait encore d'autres accidens. Je fis prendre le soir une goutte de teinture de soufre non étendue , que je répétais le lendemain matin. Ces deux doses furent suivies de selles journalières , même plusieurs fois réitérées , et qui depuis lors eurent lieu avec régularité.

Une phthisie pulmonaire tuberculeuse avait acquis une grande intensité. Sous l'influence des moyens ordinaires répétés , le mal s'accrut , les douleurs de poitrine devinrent plus vives , et la chaleur dans la poitrine augmenta , ainsi que le crachement de sang. La dilution ordinaire de soufre n'arrêta pas non plus les progrès de la maladie. Je fis prendre une goutte de teinture pure , toutes les deux ou trois heures ; il s'ensuivit une prompte amélioration , et le malade est aujourd'hui guéri.

Rendu plus hardi par ces expériences , j'ai employé la teinture pure de plusieurs médicamens , sans commencer par donner les dilutions. Dans une fièvre nerveuse , où l'intermittence du pouls indiquait la digitale , je fis prendre une dose de teinture non étendue de cette plante. Le malade qui , depuis plus de trois semaines , n'avait eu qu'un sommeil fort agité , dormit bien la nuit pour la première fois ; l'amélioration se dessina , et quelques autres médicamens achevèrent ensuite la guérison.

Un jour j'avais fait broyer ensemble parties égales de sucre de lait et de coquilles d'huître , sans dépasser la seconde et la troisième atténuation. J'employai cette dernière chez deux femmes , dont la maladie me semblait indiquer *calcar*. Une fille d'environ vingt-et-un ans , assez fortement constituée , d'un caractère gai et tranquille , avait depuis long-temps un gonflement hépatique sensible au toucher et même à la vue : de temps en temps , jaunisse , avec ses suites accoutumées ; constipation habituelle ; teinte grise des selles ; faiblesse de la digestion. Les moyens employés pendant deux ans par des allopathes renommés n'avaient procuré qu'un soulagement passager. Je fis prendre plusieurs jours de suite un grain de la troisième atténuation. Sans aggravation il survint une amélioration rapide ; les selles , se régularisant , reprirent leur teinte naturelle , ainsi que la

face, etc. Ensuite je donnai d'autres dilutions de la même *calcar.* à de plus grands intervalles, ce qui ne tarda point à guérir la malade. Depuis plus d'un an, celle-ci se porte bien, et son gonflement du foie a disparu. Une autre malade, d'une trentaine d'années, atteinte d'hystérie, et que quatorze saignées faites dans le cours d'une année avaient fort affaiblie, prit la troisième atténuation de *calcar.* Plusieurs moyens, en apparence convenables, et aux dilutions usitées, entre autres *calcar.* elle-même, n'avaient procuré aucune amélioration. Une aggravation manifeste de la maladie fut la suite de l'action du médicament; au bout de trois jours l'état s'amenda, et alla depuis de mieux en mieux. Du rapprochement de ces deux faits, on peut conclure que, quand les nerfs sont le siège de l'affection, il faut recourir aux dilutions élevées, mais que, quand il y a des modifications matérielles, on peut choisir des moyens plus énergiques, sans avoir aucun mauvais effet à redouter de leur part.

§ IV. *Répétition des médicamens.* — Jusqu'ici elle a été laissée la plupart du temps à l'arbitraire, et souvent au simple hasard. Quoique des maladies soient fréquemment guéries par une seule dose du moyen spécifique, nul doute néanmoins que, dans la majorité des cas, le moyen spécifique lui-même ait besoin d'être répété. Pour qu'une maladie survienne, il faut l'action, sur l'organisme, d'une puissance ennemie contre laquelle la force médicatrice de la nature réagisse, afin de faire cesser le trouble qui a été produit. La lutte de la force médicatrice contre la puissance qui tend à détruire la vie nous représente la maladie : le rapport entre l'une et l'autre, dans le cas où il y a nécessité de porter des secours, détermine et règle la répétition, choses qui sont indépendantes du principe et de la méthode curative. La force vitale agit comme force médicatrice lorsqu'il s'est manifesté un trouble dans le jeu des organes et des systèmes du corps; elle exécute les opérations les plus compliquées pour faire cesser le trouble et rétablir l'intégrité de l'organisme : l'art ne peut atteindre ni remplacer l'énergie qu'elle déploie dans ce travail; il ne joue qu'un rôle subalterne, celui de la servir et de l'aider lorsqu'elle est incapable de remplir sa destination. Ainsi la force médicatrice sort souvent victorieuse de cette lutte avec assez de facilité, et sans avoir besoin de secours; dans la plupart des cas, elle n'y parvient qu'avec lenteur et difficulté; enfin, très-fréquemment,

sans un secours étranger, elle succomberait soit à la puissance ennemie, soit, si celle-ci n'existe plus, à son produit commun. Ceci indique comment l'art doit se comporter par rapport à la force médicatrice. Quoiqu'il soit bien clair que cette dernière suffit seule pour guérir beaucoup de maladies, les adversaires de la nouvelle méthode n'en émettent pas moins une assertion fausse et téméraire quand ils mettent toutes les guérisons de malades traités homœopathiquement sur le compte de la force médicatrice. Quand cette force, dans sa lutte contre la puissance ennemie ou son produit collectif, ne devient que lentement et difficilement victorieuse, elle réclame les secours de l'art. Or la différence des méthodes curatives maintenant usitées en indique bien une dans le choix et la dose des moyens, mais non dans ce qui concerne leur répétition. Pour que la force médicatrice triomphe, il faut qu'elle l'emporte sur son ennemi, puisqu'à égalité même de forces, elle est frappée d'impuissance. Toutes les fois donc qu'elle ne prédomine pas, il y a nécessité de répéter le moyen approprié. Tel est le principe général qui régit la répétition des médicamens. Mon but n'est point ici d'entrer dans de plus grands développemens à cet égard. Mais, pour bien apprécier cette nécessité, il faut un médecin instruit et expérimenté.

Considérée dans les cas particuliers, la répétition se règle d'après la marche des maladies. Dans les affections aiguës, où la force médicatrice agit sans cesse, et par cela même se fatigue aisément, elle réclame des secours plus fréquens et plus prompts. Il est des maladies rapides et orageuses, où le moyen approprié doit être répété tous les quarts d'heure. Ce qu'il y a de certain aujourd'hui, c'est que, dans les cas aigus, nous tardons trop à répéter les médicamens et à venir au secours de la force médicatrice.

Dans les affections chroniques, où la lutte est moins vive et moins dangereuse, la répétition des médicamens peut être faite à de plus grands intervalles. Les aggravations qui surviennent doivent être considérées comme des maladies aiguës, et n'apportent aucune différence dans l'époque des répétitions. Aussi est-il bien clair qu'en général nous tardons trop à répéter les remèdes; car il est de fait que les maladies ainsi traitées, quoiqu'avec les moyens appropriés, ne guérissent qu'après des années, tandis qu'avec des médicamens plus forts et plus souvent répétés, elles guériraient souvent en six mois. Lorsqu'on administre une nouvelle

substance dans une maladie chronique, il faut souvent que ce moyen commence par mettre en jeu la force médicatrice, si souvent inactive et assoupie, et cette circonstance oblige à le répéter d'abord à des époques plus rapprochées. Une fois la force médicatrice en action, la répétition n'est plus nécessaire que quand elle retombe dans l'inertie, ou marche avec trop de lenteur, avec trop peu d'énergie. Voilà pourquoi, dans une maladie chronique, je donne d'abord le médicament une fois par jour, souvent même deux fois; après quoi, suivant les circonstances, je mets une distance toujours croissante entre les répétitions, jusqu'à ce qu'un nouveau moyen devienne nécessaire. A cette occasion, je rapporterai deux cas remarquables.

Un homme de soixante-dix ans était atteint d'une double hernie inguinale, pour laquelle il portait un mauvais bandage. Un jour la hernie du côté droit sortit, et, malgré tous les efforts, ne put être réduite. Je donnai une goutte de *nux* 7, au bout d'une heure une seconde goutte, et une heure encore après une troisième : au bout de quatre heures, la hernie rentra sans difficulté. Je ne cite pas cette circonstance comme une preuve de l'efficacité de la noix vomique et de sa répétition d'heure en heure; car on pourrait me refuser la dextérité nécessaire pour réduire une hernie, et dire que la réduction fut en grande partie l'effet du repos et de la situation du malade pendant ce laps de temps. Au bout de deux jours je fus rappelé vers minuit auprès du malade pour le même accident. La veille il était sorti et avait bu de la bière : le bas-ventre était gonflé par des vents, et la hernie avait fait irruption sous le bandage. Lorsqu'on enleva ce dernier, la tumeur devint plus volumineuse encore, et, pendant les tentatives inutiles pour la réduire, il se manifesta tous les symptômes d'une inflammation commençante. Tel était l'état des choses à mon arrivée : il ne pouvait plus être question du taxis. Je donnai *nux* 7, et j'attendis une heure; mais comme les douleurs augmentaient toujours, je prescrivis *nux* toutes les heures, en recommandant le repos. Vers cinq heures du matin, le malade éprouva tout à coup du malaise, des vents poussèrent vers le haut et vers l'anneau, et, sans le moindre mouvement de sa part, la hernie rentra avec une surprenante rapidité. Des vents sortirent alors par le bas, et il ne resta plus qu'un peu de faiblesse. Cette observation prouve clairement l'influence de la noix vomique sur le mouvement péristaltique. Par tout autre

procédé, il aurait vraisemblablement fallu en venir à l'opération.

Un cas de céphalalgie m'a donné une leçon que je n'ai point encore oubliée. La douleur changeait souvent tous les quarts d'heure ; en général tractive, tiraillante, superficielle ou pénétrante, pulsative, comprimant les tempes, et souvent les écartant, elle occupait diverses places, l'occiput, puis la tête entière, souvent les yeux ; forte chaleur de tête, émotion générale du sang de temps en temps ; urine presque toujours pâle, souvent de couleur normale, un peu rouge pendant les ébullitions ; selles en général retardées, difficiles. La malade, qui sortait de ses règles, était du reste tranquille, mais très-irritable et facile à mettre en colère ; elle vivait très-régulièrement ; son mal durait depuis plus de vingt ans : il reparaisait toujours plus ou moins par l'effet du changement de temps, surtout pendant l'humidité et le froid, et en hiver. Les cheveux étaient devenus gris, et tombaient en abondance après chaque accès. Tous les efforts de l'allopathie avaient échoué ; deux ans auparavant, les bains de Carlsbad avaient procuré un grand soulagement pendant l'hiver qui suivit. Au bout de deux ans, le mal de tête reprit une violence extrême. Les moyens allopathiques ayant peu soulagé, on eut recours à l'homœopathie : *nux*, prise deux fois en six heures, procura un léger amendement, mais qui ne se soutint pas. D'autres substances furent essayées sans succès ; on revint à *nux*, qui soulagea encore d'une manière passagère. C'était trop peu pour moi ; aussi employai-je d'autres médicamens, qui parurent ne promettre que fort peu de chose. Quinze jours s'écoulèrent ainsi pendant lesquels le mal de tête avait augmenté d'intensité, ce qui ne fit qu'accroître mon impatience et mon dépit. Examinant de nouveau l'état avec le plus grand soin, et cherchant la cause du mal dans le bas-ventre, je jugeai que la noix vomique était toujours le remède le mieux indiqué. Je me décidai donc à continuer de la donner aussi souvent qu'il surviendrait une aggravation, dût-ce être toutes les demi-heures. Je commençai le matin ; la répétition eut lieu au bout de deux heures à peu près, et dès le soir la malade éprouva un grand soulagement, qui fut suivi d'une nuit tranquille ; le lendemain, il n'y eut que de légères atteintes du mal, contre lesquelles on répéta le médicament. Ce jour-là il survint plusieurs selles pul-tacées, fétides et brûlantes, qui soulagèrent. Depuis plus de deux mois aucun vestige de mal de tête n'a paru, même au milieu

d'une pleurésie dont j'ai eu à traiter la malade pendant cet intervalle.

Quoi qu'il puisse y avoir de blâmable et d'incomplet dans ce procédé, l'événement a toujours été ma pierre de touche, le maître que j'ai suivi. Notre art, quelque prix que nous y mettions, n'est point encore assez sûr pour que nous puissions nous y fier en toute conscience. Il s'agit péniblement au milieu d'une foule d'obstacles inattendus, dont il se tire souvent fort mal. La médecine est maintenant dans la confusion, dans une sorte de chaos; deux parties sont en présence; un troisième ne peut se concilier avec eux, preuve qu'il y a partout des difficultés qui engagent les partis dans des contestations dont on ne peut tirer aucun résultat naturel et heureux, parce que la passion seule y sert de guide. Des pamphlets, produits de cette confusion, paraissent en foule; mais ils sont plus propres à aigrir les esprits qu'à les rapprocher; et quoiqu'on en appelle toujours en dernier ressort à l'expérience chaque parti ne s'attache guère qu'à rechercher les fautes de l'autre, pour les lui reprocher. La médecine ne peut que souffrir d'un tel état de choses.

Quoique l'homœopathie soit encore un enfant, auquel on ne peut d'ailleurs refuser les plus heureuses dispositions, qui demandent seulement à être cultivées avec soin, elle l'emporte parce qu'elle a déjà fait sur la thérapeutique de l'ancienne école, qui, ayant atteint depuis long-temps son plus haut degré, n'est plus susceptible de se perfectionner. Cependant l'allopathie a joui de tous les avantages que peuvent procurer le temps, l'étude, la sagacité et l'expérience des plus grands médecins, jointes à la protection des gouvernemens et à la faveur du public, tandis que sa jeune sœur n'a eu en partage qu'un sort bien dur, qu'elle porte avec courage et résignation; la résistance qu'elle oppose à l'oppression, les progrès qu'elle a faits malgré tous les efforts ennemis, montrent combien il y a de vitalité en elle. La modestie, partout le plus bel ornement du mérite, est d'autant plus un devoir pour le médecin, qu'il n'y a que ses faits qui établissent ce qu'il vaut. L'absence de cette qualité chez les adversaires de l'homœopathie prête d'autant mieux à une mauvaise interprétation, que l'injustice est de leur côté. Rien de plus commun que de les voir, pleins de suffisance et d'amour-propre, tourner en ridicule une méthode dont la plupart du temps ils n'ont que des notions fort im-

parfaites, ce qui ne va certes point à un médecin, qui doit profiter de tout ce que l'art et l'expérience lui offrent d'utile. On sait que les allopathes mettent toutes les guérisons homœopathiques sur le compte de la force médicatrice de la nature et du régime; et qu'ils refusent aux homœopathes tout jugement, ou même jusqu'au moindre bons sens. La grossièreté de ce procédé saute aux yeux. Au lieu de récriminer, nous leur poserons ce dilemme : ou l'homœopathie ne guérit qu'à l'aide de la nature et du régime, ou ses moyens contribuent à la guérison, au moins dans la plupart des circonstances. Un troisième cas n'est pas possible. Dans le second, elle a de justes prétentions à ce qu'on la reconnaisse, à ce qu'on l'estime, à ce qu'on la protège, suivant la mesure de ce qu'elle est réellement en état de faire. Dans le premier, l'appréciation de la valeur des deux méthodes rivales dépend immédiatement du résultat. Mais il est de fait que, terme moyen, il guérit au moins autant de malades entre les mains des homœopathes qu'entre celles des allopathes, et dans ces derniers temps l'homœopathie peut même se vanter d'avoir une proportion plus grande de son côté. Pour prévenir toute fausse interprétation, je fais remarquer que j'écarte les témoignages de la passion et des opinions embrassées d'avance; car celles-ci en trouvent ordinairement autant qu'elles veulent. Mais alors les adversaires de l'homœopathie retombent eux-mêmes dans le cas où ils veulent la mettre. Car si la force médicatrice triomphe plus souvent de la maladie quand on la laisse à elle-même que quand on vient à son secours, les deux partis ne se présentent plus devant l'humanité que comme trompeurs ou dupes, et ce n'est qu'à ce dernier titre qu'ils peuvent échapper à la vindicte de la loi. Mais les homœopathes ont au moins cela de bon, qu'ils sont des trompeurs ou des dupes qui ne sauraient nuire, tandis que les allopathes traînent à leur suite une grosse artillerie, avec laquelle ils portent souvent le ravage et la ruine. Si les choses étaient ainsi, il faudrait, pour le repos de sa conscience, reporter son esprit et son temps sur d'autres sujets que la médecine.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA RÉPÉTITION DES DOSES ;

Par le Docteur CURIE.

Je pense qu'il est bon que tous les médecins praticiens fassent connaître leur opinion à l'égard des doses homœopathiques, considérées sous le rapport de leur répétition; c'est une question des plus importantes, et sur laquelle personne n'est encore bien fixé, malgré les travaux d'Ægidi, de Boëninghausen et de Hering. Chacun se fait sa méthode à soi. Dans des cas à peu près semblables, les uns répètent un médicament tous les sept jours, les autres tous les quatre jours, ceux-ci tous les jours; d'autres enfin, restant fidèles aux premiers conseils de notre maître, ne le répètent que tous les quinze jours, ou même tous les mois. Cela paraît, au premier abord, une confusion, un dédale où doivent nécessairement s'égarer ceux qui débutent dans la carrière. C'est tout au moins une difficulté dont ils ont de la peine à triompher, et qui souvent les jette dans la plus grande incertitude. Le découragement est d'autant plus prompt à arriver qu'on s'attendait à ne rencontrer aucune difficulté sérieuse, et il est bon de se prémunir contre cette fausse idée, répandue dans le public médical, que la doctrine de Hahnemann est très-facile à convertir en pratique. Cette manière de voir dénote une profonde ignorance des travaux de notre maître.

Aujourd'hui que l'habitude de traiter des malades m'a fait y réfléchir tant de fois, je comprends les opinions qui divisent les médecins sur cette question délicate, et je ne m'étonne nullement qu'ils aient cherché à poser des règles fixes. Chacun, en cela, comme en toute chose, suit une méthode jusqu'au moment où l'expérience amène la conviction qu'elle ne peut être appliquée dans tous les cas, ni à tous les individus. En examinant de près le point de doctrine, on voit qu'il est commun à toutes les écoles médicales. M. Broussais variait avec une rare habileté la répétition des saignées, des sangsues, l'application des révulsifs, et il modifiait le régime selon l'exigence de chaque individualité. Cette question a été de tous les temps, et elle se représentera toujours dans

l'avenir. Cependant elle a plus d'importance et présente plus de difficulté dans la médecine homœopathique, parce que cette doctrine, tout en généralisant les maladies, force plus que toute autre doctrine à s'occuper des individualités; elle fait de chaque individu un être à part, ayant une maladie qui lui est propre, à laquelle il faut des médicamens appropriés et une manière de les administrer qui, bonne pour lui; peut ne pas convenir à d'autres. La découverte des doses infinitésimales rend ici un service non moins grand que celle de la loi des spécifiques; elle nous donne les moyens de nous plier à l'exigence de toutes les individualités morbides, soit pour la répétition, soit pour l'élévation des doses.

Je suis convaincu que les différentes solutions que l'on donne à ces questions sont fausses seulement parce qu'elles sont présentées d'une manière trop absolue; que, dans bien des cas, un seul globale est suffisant; que, dans d'autres cas, le médicament n'est pas trop actif employé en teinture, et que, dans certains cas, on pourrait se servir avec avantage de doses plus élevées. Il n'est pas de jour, non plus, où je ne m'aperçoive que l'on commettrait une faute en répétant un médicament plus souvent que tous les huit ou quinze jours, ou plus long-temps encore, tandis que d'autres fois il faut le répéter tous les jours et souvent plusieurs fois par jour.

Nous n'avons point, il est vrai, de règle invariable pour nous guider; mais, en observant le malade avec patience et avec une scrupuleuse exactitude, en nous pénétrant de mieux en mieux de l'esprit de la doctrine de notre maître, en mettant à profit les observations et les expériences d'autres médecins, nous ne risquons pas de commettre des fautes graves.

Tous les auteurs ont déjà remarqué que, dans les maladies aiguës, la répétition des doses devait être plus fréquente, et les doses plus élevées; que, dans les maladies chroniques, les répétitions doivent être rares et les doses généralement faibles. Notre pratique de chaque jour nous met à même de nous convaincre de la vérité de ces préceptes.

Ainsi donc, en thèse générale, on doit administrer un médicament spécifique à doses très-divisées, depuis la millionième partie d'un grain jusqu'à la décillionième. Si l'action du médicament se manifeste d'une manière évidente, si elle se fait puis-

samment sentir, si la réaction de l'organisme amène de l'amélioration, il ne faut pas troubler cette réaction salutaire, il faut laisser agir la puissance de la vie aussi long-temps que le mieux marche d'une manière positive; dès que la maladie a cessé de décroître, il faut avoir recours à la répétition du même médicament, s'il est encore semblable dans son action aux symptômes existans, en ayant soin de l'employer à une dilution différente. Dans le cas où le même médicament ne serait plus convenable, on choisirait un nouveau spécifique approprié à la forme nouvelle qu'aurait revêtue le mal. Si le médicament, quoique bien choisi, n'influençait en rien l'organisme du malade, ce qui est excessivement rare, on aurait recours aux répétitions réitérées, ou à l'élévation de la dose.

On voit donc que le médecin homœopathe doit avoir sans cesse son attention en éveil pour saisir jusqu'au moindre phénomène qui apparaît chez son malade; il doit recueillir avec soin les nuances les plus délicates de la douleur, afin de constater, d'apprécier les désordres qui ont lieu dans la triple direction des sensations, des fonctions, de la texture. Le médecin homœopathe n'est donc point un automate, appliquant à coup de dictionnaire un spécifique à chaque symptôme qu'il découvre; il est au contraire essentiellement actif dans le rôle qu'il est chargé d'accomplir; il étudie chaque phénomène en particulier, il les apprécie, les coordonne, et il vivifie, pour ainsi dire, la loi mathématique du maître. S'il faut au vrai disciple de Hahnemann beaucoup de soin et d'étude pour réussir, du moins il travaille avec bonheur: car, en reconnaissant tout ce qu'il doit à son maître, il sent aussi qu'il peut être beaucoup par lui-même, que ses efforts ne seront pas vains, et qu'en acquérant la science homœopathique, il contribuera puissamment au bien-être de l'humanité.

OBSERVATION D'UNE CHORÉE:

Par le Docteur CURIE.

L'enfance d'A. a été heureuse sous le rapport des maladies qu'on essuie ordinairement à cet âge. A trois ans et dans l'espace de quatre mois elle eut la rougeole, la varicelle, la

coqueluche, le flux de sang. Une prompte guérison suivit. Depuis lors jusqu'à l'âge de neuf ans, elle eut la plus belle santé, que secondaient merveilleusement une étourderie, une vivacité excessives.

C'est à cet âge que, pour la première fois (et imprudemment sans doute), elle fut tout à coup privée de l'entière liberté dont elle jouissait chez sa mère, pour entrer dans un pensionnat. De cette époque date la santé valétudinaire qu'elle a toujours eue depuis.

En effet, peu après l'entrée d'A. dans ce pensionnat, deux maladies se déclarèrent à la fois, mais faiblement d'abord. La première fut un relâchement de la vessie, et l'enfant pissa au lit. La seconde fut un mouvement nerveux appelé la danse de Saint-Gui. Ces symptômes nouveaux attirèrent peu l'attention; le médecin, consulté assez tard, répondit que c'était peu de chose, qu'il fallait laisser agir la nature; il ordonna quelques remèdes qui n'eurent aucune action. Peu à peu ces infirmités s'accrurent et devinrent permanentes; celle de pisser au lit a duré jusqu'à l'âge de seize ans; et les mouvemens nerveux occasionés par la seconde, prenant chaque jour plus de développement, amenèrent enfin une crise terrible qui à quatorze ans faillit tuer la pauvre enfant.

Après cette crise, les mouvemens nerveux s'affaiblirent insensiblement pendant un long séjour qu'elle fit à la campagne, toutefois sans disparaître entièrement. Aujourd'hui encore, et elle a dix-sept ans, les contrariétés trop fortes, les émotions trop vives, l'ennui prolongé, les font reparaître. Ce sont alors des torsions dans les bras, contractions dans les mâchoires, angoisses générales; symptômes qui se manifestent la nuit pendant le sommeil, si la jeune personne a pu se contenir pendant le jour.

Le flux menstruel s'est manifesté à treize ans; long-temps il a été très-irrégulier; même à présent il n'est pas encore complètement réglé.

De tous ces accidens il est résulté pour A. des douleurs d'estomac assez fréquentes; souvent la perte de l'appétit; des momens d'ennui et d'angoisses qui sans sujet provoquent les larmes; un sommeil lourd et prolongé le matin; une imagination lente; peu de goût pour l'étude et le travail: enfin une douleur dans la tête qui se fait sentir à des intervalles assez rapprochés, et d'un,

deux, ou trois jours de durée ; elle a son siège sur le derrière de la tête. Cette douleur, assez vive quelquefois, n'a pas le caractère des maux de tête ordinaires, le cerveau reste libre. A., accoutumée à la supporter, ne se plaint que lorsqu'elle devient très-forte ; il paraît qu'elle vient et passe sans avant-coureurs.

Appelé à la fin de l'année 1833 à donner des soins à cette jeune malade, j'ajoutai aux renseignemens fournis par le père, les remarques suivantes :

Depuis quelques jours les maux de tête sont presque continuels, la douleur est profonde, elle a le caractère de pression, son siège est à la partie postérieure.

Langue blanche au centre, rouge au pourtour. Appétit irrégulier, impérieux ; pas de soif.

Estomac. Douleurs de temps à autre, aggravées fréquemment par les repas ; la douleur offre le caractère de pression.

Douleurs contusives entre les épaules.

Sommeil bon.

Pleurs involontaires, sans motif ; disposition à la solitude.

En observant la malade, on remarque que ses membres sont affectés de mouvemens irréguliers, brusques, singuliers ; la démarche est mal assurée ; la physionomie n'a point l'expression normale ; il semblerait que la malade est peu intelligente, elle paraît la figure comme égarée.

Je prescrivis *zincum metallicum* Xij.

Le 3 septembre, elle prit la première dose ; le même jour elle fut plus fatiguée, plus agitée ; elle ne rendait point compte de ce qu'elle éprouvait ; elle mangeait peu.

Le 4, elle fut très-bien ; la main gauche avait repris de la force ; elle pouvait presque s'en servir comme à l'ordinaire. Ce jour-là elle travailla à l'aiguille, ce qu'elle n'avait point fait depuis fort long-temps. Le 5, l'état ordinaire de la malade reparut presque dans son entier. Lassitude dans les membres, agitation nerveuse, mouvemens continuels ; l'estomac comprimé comme par un poids énorme. Le 6 et le 7, à peu près même état, sauf le mal d'estomac. elle essaya de travailler à l'aiguille, ce qu'elle ne fit qu'avec difficulté, la main droite perdant ses forces à son tour. Le 8, l'état était encore empiré.

Le 9, la malade prit la deuxième poudre. Aucune aggravation remarquable. La main gauche était presque revenue à l'état

normal ; la droite , quoique faible , était mieux. Les mouvemens convulsifs diminuèrent d'intensité et furent moins continus ; l'appétit régulièrement bon , le sommeil tranquille et prolongé ; la physionomie semblait reprendre un peu de vie.

L'amélioration a duré jusqu'au 20 ; la malade se plaignit alors d'un mal de tête assez fort, situé sur le côté gauche et se dirigeant vers l'occiput ; de plus, d'une douleur sur le cœur, qui l'empêchait de respirer ; elle éprouvait des étouffemens occasionés par une forte pression. Elle garda le lit trois jours, et puis elle fut mieux ; mais il lui resta néanmoins quelques mouvemens convulsifs ; ses facultés intellectuelles paraissaient étouffées, et sa figure comme étonnée. Une apathie excessive la dominait constamment, elle était incapable d'un travail intellectuel soutenu. Je prescrivis quelques doses de *stramonium*. La malade alla de mieux en mieux ; au bout d'un ou deux mois on avait peine à la reconnaître. Les règles n'ayant pas paru pendant quelque temps , je prescrivis deux doses de pulsatille, au mois de mai , et la santé de mademoiselle A. est maintenant parfaitement rétablie.

La maladie dont je viens de rapporter la guérison est une de celles que les doctrines anciennes ne savaient comment aborder ; aucune règle, aucune loi ne venait mettre sur la voie les médecins praticiens ; le plus habile était obligé d'avoir recours à un empirisme aveugle ; à l'aide de la loi des spécifiques, lorsque l'on a relevé exactement les symptômes, on peut découvrir d'une manière certaine les médicamens qui peuvent opérer la guérison, et quand une fois on a obtenu des succès incontestables, on sent vivement toute l'importance de la découverte de Hahnemann, si rassurante pour le médecin, si bienfaisante pour le malade.

CONSIDÉRATIONS SUR LA VIE, D'APRÈS LES PRINCIPES
DE L'HOMÉOPATHIE ;

Par le Docteur BEAUVAIS, médecin à Saint-Gratien.

(Premier article.)

I. C'est une tendance inhérente à tous les hommes, de chercher à expliquer les phénomènes de la nature. Cette explication a été

essayée de différentes manières à des époques diverses, et tous ceux qui s'accordaient ensemble dans leurs vues, tous ceux dont les efforts se portaient dans une direction commune, formaient une école. Communément chaque nouvelle école s'érige en juge de ses sœurs aînées, et prononce l'anathème sur elles. Mais quiconque sait combien il faut d'abnégation de soi-même pour examiner ses propres sentimens avec autant de sévérité que ceux d'autrui, ne sera pas surpris d'avoir à écouter des opinions si diversifiées sur un seul et même objet.

II. Quand le point de vue vient à changer, la forme des choses change également. De là sont nés aussi une foule de malentendus et tant d'interprétations différentes d'un seul et même fait. Celui qui veut éviter d'être mal compris, doit donc indiquer le point de vue sous lequel il s'est placé pour envisager la chose, et l'étalon qui lui a servi de mesure.

III. Car toutes les écoles qui se sont livrées à l'étude de la nature ont assurément eu pour but de trouver la vérité. Or pourquoi n'y est-on point encore parvenu? Pourquoi la plupart des physiciens désespèrent-ils de rencontrer la vérité? Pourquoi toutes les sciences fondées sur les mathématiques laissent-elles la médecine si loin derrière elles, en égard à la certitude? Cette question n'est pas difficile à résoudre. Les mathématiques et les sciences qui ont de l'affinité avec elles, ne doivent cet avantage qu'à leur homogénéité. Elles partent des faits seulement, sans vouloir en approfondir les élémens. A coup sûr, on ne trouverait pas la même certitude dans les mathématiques, si l'on y prétendait faire naître la ligne du mouvement d'un atome, et qu'on voulût introduire cette hypothèse dans l'édifice de la science.

IV. Pour prouver une vérité quelconque, il faut d'abord l'avoir trouvée elle-même. C'est là une proposition que personne ne sera tenté de contester. Il faut donc, avant de pousser plus loin nos investigations, déterminer quelle voie nous suivons pour la rencontrer.

V. Chacun porte en soi la conscience de soi-même (apperception) et la conscience de choses hors de soi (perception). Les états divers par lesquels passe successivement notre propre personne, et les changemens que subissent les choses extérieures, tels sont les objets de notre connaissance. Tout ce qui, par apperception ou perception, est devenu objet de notre connaissance, porte le cachet

d'une évidence inébranlable. Je vois, j'entends, je sens, je pense, etc., quelque chose; voilà un fait qui n'admet absolument aucune contradiction. Un fait ainsi connu par expérience nous sert comme de mesure pour tous les autres faits avec lesquels nous le mettons en parallèle, et nous appelons *vrai* tout fait qui est parfaitement conforme à notre mesure. Ainsi, par exemple, nous avons fait l'expérience d'un corps que nous nommons *livre*; s'agit-il de juger, à l'égard d'un autre corps, s'il est aussi un livre, nous prenons pour mesure de la vérité l'expérience que nous avions faite d'abord.

VI. Lorsque la mesure ne s'accorde point avec le fait acquis par l'expérience, l'*erreur* est évidente pour nous. Lorsque, dans la comparaison que nous faisons, nous trouvons une plus ou moins grande harmonie, nous disons qu'il y a *ressemblance*. Si la ressemblance est complète entre notre mesure et le nouveau fait, nous disons que tous deux sont *identiques*, et le fait connu en premier lieu par expérience cesse d'être mesure. En conséquence, chaque fait que l'expérience fournit est seul vrai par lui-même: il n'y a pas deux faits qui soient *absolument* vrais l'un par rapport à l'autre; il ne sont qu'harmoniquement vrais.

VII. Comme deux faits ne peuvent jamais être identiquement les mêmes, et que l'harmonie suppose déjà des différences à certains égards, il suit de là que chaque fait possède une individualité propre, et qu'il y a autant d'individualités que de faits. Les faits individuels qui se rapprochent le plus les uns des autres en certains points, peuvent être réunis ensemble, pour la commodité de l'étude, et forment ainsi une espèce. Les espèces se groupent à leur tour en genres, puis ceux-ci en familles et en classes, jusqu'à ce qu'on arrive à des points de contact où tous ces faits se réunissent ensemble, et ces points de contact, nous les appelons *harmonies fondamentales*.

VIII. On voit d'après cela que, soit par l'analyse, soit par la synthèse, on peut toujours démontrer une chaîne de points de contact depuis l'individu jusqu'à la classe, et depuis la classe jusqu'à l'individu. Par conséquent il n'y a point de différence rigoureuse entre les faits. Ils se ressemblent tous en quelque chose. Et de même qu'il n'y a pas deux faits qui soient absolument vrais l'un par rapport à l'autre, de même aussi il n'y en a jamais deux qui soient *absolument* différens l'un à l'égard de l'autre.

IX. Donc, pour arriver à l'homogénéité si désirable qui règne

dans les mathématiques (III), nos efforts devraient tendre à découvrir les points par lesquels les faits entrent tous en contact les uns avec les autres. Ces harmonies fondamentales seraient pour nous ce que le point, la ligne, etc., sont en géométrie, et il ne faudrait pas s'inquiéter de ce qui peut en être la cause. Mais, pour découvrir ces points de contact, il faudrait comparer sans cesse les uns avec les autres les faits en nombre incalculable qui nous sont connus, jusqu'à ce qu'on arrivât à celui qui est le plus en harmonie avec tous. Or cela est-il praticable? Nous ne devons donc point nous flatter d'arriver jamais à construire, dans les sciences naturelles, un tout quelconque aussi compacte que celui qu'offre la géométrie.

X. Cependant, au lieu de nous laisser rebuter par les difficultés, il faut tout faire pour nous rapprocher le plus possible de la vérité. Dans notre opinion, la voie indiquée plus haut (VII) est la meilleure pour y parvenir. Nous classons de plus en plus les faits, nous assignons à chacun d'eux, d'après son point de contact, la place qui lui convient, et par là nous nous rapprochons de plus en plus de l'harmonie fondamentale. S'élèvera-t-on enfin jusqu'à elle? Nous espérons qu'on le fera avec le temps. Pour le moment actuel, notre problème est d'observer la manière dont les faits se comportent envers l'homme; nous cherchons *l'harmonie de l'homme avec l'univers*.

XI. Tous les auteurs de systèmes en médecine ont bien senti la nécessité d'un pareil point de contact, et, suivant qu'ils ont choisi tel ou tel autre, ils ont produit des doctrines différentes. Comme il n'était pas possible d'embrasser tous les faits, et comme on en découvre chaque jour de nouveaux, il suit de là qu'en réunissant les points de vue de deux doctrines diverses sous un nouveau point de vue, ceux qui venaient après créaient de nouvelles théories. Cet effet a eu lieu de tout temps, et il se renouvelera sans cesse; car l'expérience n'a pas plus de bornes que l'éternité.

XII. Ce n'est donc point ici un reproche que nous adressions à personne. Mais les auteurs de systèmes ont péché en considérant les points de contact assignés par eux comme la clef ou la pierre angulaire de leur édifice, et en ne s'inquiétant pas des expériences qui restaient encore à faire. Ils donnaient à ces points de contact le nom de *principes fondamentaux*, et ils prétendaient voir en

eux non pas l'analogie (harmonie fondamentale) avec tous les autres faits, mais les *causes* de tous ces faits. Or nous avons vu que cela n'est pas possible, parce que les faits connus n'épuisent point le champ de l'expérience. Nous allons le prouver par des exemples, qui feront en même temps connaître le point de vue sous lequel la médecine se trouve placée dans ces derniers temps.

XIII. Les doctrines de l'*irritation* ont pour principe fondamental que la vie est un excitements produit par des stimulans extérieurs. Elles prétendent que chaque individu organique a reçu en naissant une mesure déterminée d'excitabilité; qui est consommée par l'action des stimulans, et reproduite par la soustraction de ces derniers. Excitabilité, stimulant extérieur, et action de celui-ci sur celle-là, sont donc les circonstances nécessaires pour produire un mouvement organique. — Le néant de ce principe a déjà été démontré mieux que nous ne pourrions le faire. Nous nous bornerons donc à répéter qu'il n'a égard qu'au côté extérieur de la vie; car qui dirait qu'il n'y a point de vie dans un organe lorsqu'il ne déploie pas d'activité spontanée par l'éveil que lui donnent des stimulans extérieurs? Nous voulons seulement faire voir que ce principe ne peut être érigé en point de contact général, parce qu'il ne remplit pas les conditions que nous avons assignées à une harmonie fondamentale. L'*irritation* ne suffit même pas pour le règne organique: en effet, lorsque l'oiseau couve, ce n'est à coup sûr pas par suite de l'*irritation* externe que les œufs exercent sur lui, puisque le besoin de couvrir se fait sentir même lorsqu'on lui enlève ses œufs. Le penchant à s'accoupler s'éveille chez les animaux, lors même qu'il n'y a point d'êtres de leur espèce autour d'eux. Quant au règne inorganique, l'*irritation* y est tout-à-fait inapplicable.

XIV. Pour échapper aux reproches qui avaient été faits à ce principe, d'autres en créèrent un nouveau, et dirent que la vie est un *nisus formativus*, une force plastique. Elle se maintient par un renouvellement et un changement continuel. La série des changemens que la vie parcourt comme une carrière, est son développement. Comme toutes les fonctions obéissent à ce développement, à ce renouvellement, la force plastique, c'est-à-dire le pouvoir de se développer et de produire soi-même, est le principe de la vie. — Mais ce principe n'envisage non plus la chose que d'un seul côté; car il ne peut pas y avoir de fonction sans

mouvement ; sans mouvement , la digestion , les sécrétions , les excrétions , en un mot tous les changemens , tous les développemens sont impossibles. Nous voyons donc que , par les mêmes motifs exposés plus haut , ce principe ne saurait être érigé en harmonie fondamentale.

XV. D'autres vinrent encore qui , pour obvier aux vices de la théorie précédente , regardèrent la vie comme un *mouvement spontané*. Le mouvement n'est pas possible sans changement de lieu : le changement de lieu ne peut être conçu que par une alternative de contraction et d'expansion ; donc la contraction et l'expansion , ou le mouvement spontané , est le principe de la vie. — Mais comme formation suppose mouvement , et que mouvement suppose déjà excitation , de même , mouvement spontané suppose formation ; car tout acte de mouvement est accompagné de nutrition. Il est donc facile de voir que ce principe ne nous offre pas non plus un point de contact général.

XVI. Réunir ces trois principes en un seul , fut le projet de quelques modernes , qui arrivèrent ainsi au *principe de la polarité*. On entend par polarité une activité qui se manifeste par le déploiement de deux forces , conditions réciproques l'une de l'autre. Ces forces sont opposées l'une à l'autre dans leurs effets , et ne produisent un tout qu'en se réunissant. Lorsque les deux forces opposées (pôles) sont dans le plus grand état d'opposition l'une à l'égard de l'autre , on désigne cet état sous le nom de tension , et l'on nomme polarisation le trouble des objets arrivés à l'équilibre.

C'est dans l'aimant que la polarité se prononce le plus. Depuis les phénomènes magnétiques , électriques , galvaniques , chimiques , jusqu'aux organiques , il n'y a que des gradations ; l'un se change aisément en l'autre. L'aimant produit des effets chimiques et galvaniques : car lorsqu'on laisse un barreau aimanté pendant deux à trois jours plongé dans la teinture de tournesol , la couleur bleue disparaît entièrement. On peut faire un appareil galvanique avec des aimans. L'électricité et le galvanisme produisent des effets chimiques et magnétiques. D'après les lois de l'électromagnétisme , chaque métal et même chaque corps dur est rendu passagèrement magnétique par un courant galvanique. Deux corps qui tendent à se combiner chimiquement manifestent des électricités contraires. Les phénomènes chimiques , à leur tour , offrent des effets galvaniques et magnétiques. Plusieurs physiologistes ont

démontré une très-grande analogie entre le galvanisme et les autres fonctions de la vie. Comme des effets semblables ont des causes identiques, les phénomènes de la vie dépendent des mêmes causes que les phénomènes précités; et comme la polarité est la condition fondamentale de tous ces phénomènes, la polarité est par conséquent le principe de la vie.

XVII. La polarité embrasse en elle les trois principes précédens. D'abord elle embrasse le principe de l'*excitement*. Car l'excitabilité est le pouvoir d'être déterminé par un stimulant à exercer une action spontanée; or, la polarité désigne le pouvoir qu'un corps de se montrer actif par une manifestation d'oppositions, et cette activité suppose également une impression du dehors. La polarité embrasse le principe de la *force plastique*; c'est ce que témoignent les végétations métalliques et les figures diverses produites par l'action électrique et galvanique. Enfin la polarité embrasse aussi le principe du *mouvement spontané*; car le magnétisme et l'électricité agissent attractivement et répulsivement, c'est-à-dire à la manière d'un moteur, sur la limaille de fer et l'électromètre. Toute opération chimique est suivie d'un changement de cohésion, et accompagnée d'un mouvement intestin, comme l'attestent toutes les solutions et précipitations.

XVIII. Mais tout cela n'explique point encore le principe de la vie. La polarité montre bien qu'une force ne peut se manifester activement que sous la forme d'oppositions. Mais l'idée de la polarité ne nous apprend pas ce qu'une telle force est en elle-même. La polarité n'explique donc pas sa propre cause à elle-même; elle ne peut point non plus servir à expliquer d'autres phénomènes déduits d'elle; on ne peut l'en considérer comme la cause fondamentale.

XIX. Mais la polarité ne convient même pas pour point de contact général; car il n'y a qu'une petite partie des phénomènes dans lesquels on connaisse son existence; elle n'est que vraisemblable dans d'autres, et dans d'autres encore elle n'est nullement prouvée. Or, les conditions d'une harmonie fondamentale sont qu'elle fournisse un point de contact pour tous les faits connus jusqu'à présent. Nous disons donc que jusqu'à ce jour on n'a point découvert la cause fondamentale de la vie, et qu'on ne la trouvera jamais, parce qu'il est interdit à l'homme de plonger ses regards dans l'essence des choses.

L'homœopathie est jusqu'à présent la seule doctrine qui n'ait pas construit sur des fondemens si débilés. Elle ne cherche que des points de contact, et, dans l'état actuel de nos connaissances expérimentales, elle croit en avoir trouvé dans l'action et la réaction. De nouveaux faits découverts avec le temps, amèneront peut-être quelque chose de meilleur, quelque chose qui s'harmonise mieux avec tout l'ensemble des faits.

XX. Action est un point de contact pour tous les faits. Car tout est actif, et si quelque chose ne l'était pas, nous ne pourrions l'apercevoir. Mais comme l'expérience d'un fait (V) suppose que nous en acquérons la connaissance, tout ce que l'expérience nous fait connaître doit par conséquent aussi être actif. Il n'y a pas deux faits qui se ressemblent absolument (VI); il n'y en a point non plus deux qui n'aient absolument rien de commun l'un avec l'autre (VIII). Or, notre point de contact *action* correspond à cette circonstance. Car tous les faits se ressemblent eu égard à l'activité, et tous diffèrent les uns des autres eu égard à la différence de l'activité. Nous arrivons de cette manière à une subdivision, différence de l'activité de la vie organique et de la vie inorganique, sans jamais cependant perdre de vue (VIII) qu'il règne entre les faits un enchaînement qui ne permet pas d'établir de limites rigoureuses.

XXI. L'harmonie fondamentale *action* étant établie, nous allons en considérer la diversité. Cette diversité ressort de la manière diverse dont deux activités se comportent à l'égard l'une de l'autre. Quand une activité organique entre en rapport avec une seconde activité également organique ou inorganique, ou quand une activité inorganique est mise en contact avec une autre également inorganique ou organique, on remarque le phénomène suivant, qui est *constant*. L'activité organique rend toujours plus d'activité qu'elle n'en reçoit, c'est-à-dire que la réaction dépasse l'action; l'activité inorganique, au contraire, est toujours opposition, c'est-à-dire action égale ou moindre à action; elle ne rend qu'autant qu'elle a reçu (V. à cet égard notre Mémoire sur la palingénésie, dans ce journal, t. II. p. 128.)

XXII. Si nous voulons poursuivre, par la voie analytique, les différences des réactions, nous finissons par arriver aux réactions individuelles (VII), puisque chaque fait possède son individualité. Pour suivre rigoureusement notre marche logique, nous

devrions alors dire comment nous sommes arrivés à ces individualités. C'est aussi ce que nous ferons dans la suite, lorsque nous parlerons de la maladie. Nous ne commettons ici une apparente inconséquence, que pour éviter des répétitions inutiles.

XXIII. Nous nous permettrons encore une remarque à l'égard de la terminologie. Nous ne croyons pas avec les mots *réaction* et *opposition* avoir épuisé l'idée qu'ils renferment (XXI). Notre but n'est pas tant de trouver la meilleure expression dialectique possible, que de bien faire connaître l'idée attachée par nous à ces termes. Dans une science aussi solidement établie que l'astronomie, par exemple, il n'y a point d'inconvénient à parler du coucher et du lever du soleil. Chacun attache des idées justes à ces expressions inexactes. Mais la terminologie confuse de la médecine prouve assez combien des termes mal fixés peuvent apporter de confusion dans une science qui ne repose pas sur des bases solides. Nous rappelons donc que notre réaction ne doit pas être confondue avec celle des partisans de la doctrine de l'irritation.

XXIV. Comme les principes fondamentaux de la vie (XIII-XIX) ne peuvent se maintenir, l'idée de la maladie qu'on en a dérivée se réduit naturellement aussi à rien. Car il n'est pas nécessaire aujourd'hui de prouver que la maladie n'est qu'une modification de la vie, et toutes les écoles sont unanimes à cet égard. En nous abstenant de toute recherche qui aurait pour objet la cause de la vie, nous nous bornons à sa manifestation, qui est *action* pour la vie universelle, *action* et *réaction* pour la vie organique. Nous suivons la même marche pour la maladie; nous ne cherchons pas quelle en est la cause fondamentale, mais seulement comment et par quoi elle se manifeste.

XXV. Pour examiner les manifestations de la vie malade, devons-nous rechercher d'abord comment la vie saine se manifeste? On dit ordinairement que la santé est cette manifestation de la vie organique par laquelle elle répond à sa loi naturelle. Or, nous voici arrivés à la question de savoir quelles sont les lois que suit tout organisme vivant. Ce sera le sujet d'un prochain article.

OBSERVATIONS TIRÉES DE LA PRATIQUE HOMŒOPATHIQUE;

Par le Docteur GROSS.

Un ami me communique les faits suivans, tirés de sa pratique, qui me paraissent mériter d'être connus.

Des doses plus fortes qu'à l'ordinaire sont supportées par les malades des classes vouées au travail; elles guérissent d'une manière plus durable, et on doit les répéter plus souvent. En général, on doit faire quelques concessions à cette classe, sans s'inquiéter des aggravations homœopathiques. Le docteur Schuler a déjà fait la même remarque.

Un homme tombe dans l'eau, après s'être échauffé; il ne tarde pas à être pris d'une fièvre nerveuse, qui finit par se convertir en une fièvre intermittente. Les médicamens ordinaires de diverses sortes, mis en usage, ne font qu'amener une hydropisie générale; le malade a le teint terreux, il ne peut plus quitter son lit, il a toujours la fièvre, et sue continuellement. Tout annonce que sa vie ne dépassera pas le terme de trois semaines au plus. Après avoir pris, dans le même jour, trois doses d'*ipécac.* X, vj, l'accès suivant de fièvre fut un peu plus intense que de coutume. Une sueur abondante, la soif vive et des douleurs tensives dans les jarrets indiquèrent *natr. muriat.* X, ij, qui fut donné également trois fois, mais seulement après chaque accès. Le paroxysme qui suivit la première dose fut léger; après la troisième, il n'y en eut plus. L'appétit revint, et l'enflure tomba; mais celle-ci ne cessa complètement qu'après quelques doses de *lachesis* X, iij, suivies d'une dose de *sulph.* X, ij. Après chaque dose de lachésis et d'*ipécacuanha*, le malade éprouva dans l'estomac un sentiment de froid, comme si la fièvre allait revenir. La maladie fut entièrement guérie en quinze jours.

Un homme fut atteint d'une grande pustule rongeante sur le dos de la main. Divers onguens, mis en usage, ne firent qu'empirer le mal. Quand l'ulcère eut acquis l'étendue d'une pièce de cent sous, et que les douleurs rendirent tout sommeil impossible, le malade chercha des secours plus efficaces. On lui donna *silic.* X, iij, dissoute dans un verre d'eau bouillie, en lui pres-

crivant d'en boire un sixième par jour. Au bout de douze jours, le mal était complètement guéri.

Il survint sur les deux yeux d'un jeune chien une pellicule d'un bleu clair, qui rendait la vision impossible. Cet animal était sorti par un temps froid et humide avec son maître, et il était ensuite devenu aveugle. Quatre doses de *dulcam.* II, iv, lui rendirent la vue, et firent disparaître toute trace de la pellicule.

Mon enfant avait les deux mains couvertes de petites verrues, dont le sommet se détachait de temps en temps. Comme il se portait bien, et qu'il était déjà âgé de onze ans, je crus pouvoir lui donner sans inconvénient une dose de *rhus* X. Le lendemain, il continua à se bien porter; mais, le surlendemain, il se plaignit d'un violent mal de tête, et demanda à se coucher. Après l'avoir laissé près de vingt-quatre heures au lit, je lui fis prendre, en trois doses, six gouttes d'esprit de camphre; au bout de deux heures, il se leva, et mangea pour la première fois depuis vingt-quatre heures. Dix jours après, toutes les verrues avaient disparu.

OBSERVATION DE PHTISIE MUQUEUSE, AVEC VOMIQUE DU POUJMON;

Par le Docteur EHRHARDT.

Une femme de trente ans, en couches pour la première fois, souffrait depuis plusieurs années d'une oppression de poitrine, avec toux et expectoration muqueuse, par suite d'un refroidissement en dansant; néanmoins elle avait continué à jouir d'ailleurs d'une bonne santé, et, dans sa grossesse surtout, elle s'était fort bien portée, lorsque tout à coup, après s'être échauffée, elle fut prise d'une inflammation de poudmon si dangereuse, que le médecin qui la traitait lui pratiqua trois saignées et lui fit appliquer quarante à cinquante sangsues. A dater de ce moment, elle ne put jamais reprendre son ancien état de santé: il lui resta une grande oppression, plus de toux et des crachats plus abondans que par le passé, et immédiatement au dessous du sein droit, dans l'intérieur de la poitrine, une douleur tensive continue, surtout lorsqu'elle se penchait de ce côté, avec frisson de temps en temps, et fréquemment de la faiblesse dans le bras droit. L'enfant, dont elle accoucha sans difficulté, mourut le jour

même de sa naissance, de sorte que la lactation ne put avoir lieu, et qu'au milieu d'une exaspération de tous les symptômes de la poitrine, il s'opéra vers les poumons une métastase laiteuse, qui pouvait devenir d'autant plus dangereuse que le poumon droit était déjà profondément affecté, et que la malade avait une fièvre continuelle, avec des exacerbations le matin et le soir. Une douleur furieuse de tête, lancinante, térébrante, tiraillante, sur une petite étendue de la bosse frontale gauche, tourmentait continuellement la malade depuis son accouchement; elle revenait par accès pendant plusieurs heures, le soir et la nuit surtout, et avait une violence telle qu'on dut craindre une affection du cerveau lui-même, d'autant plus qu'il y eut pendant quelques jours du délire et d'autres symptômes encéphaliques. La malade passa ainsi quinze jours sans le moindre sommeil, au milieu d'une anxiété et d'une agitation extrêmes, privée de tout appétit, dévorée par une soif inextinguible, et, ce qui contribuait encore beaucoup à épuiser ses forces, tourmentée d'un flux lochial copieux, très-fétide, noir, visqueux, et de sueurs colliquatives, tant la nuit que le jour. Elle n'usait que des remède domestiques, aimant mieux périr que d'appeler de nouveau un médecin ordinaire, parce qu'elle ne pouvait plus se résoudre à prendre la plus faible dose de médicamens d'un goût désagréable. C'était donc un avantage pour elle que de recourir aux remèdes homœopathiques, qui, privés de saveur et d'odeur, s'emploient en outre à de si faibles doses. Depuis le 30 mai jusqu'au 8 juin, je donnai *bryon.*, *bellad.*, *pulsat.*, *nux.*, *ars.*, *ac. phosph.*, et *ipécac.*, tous à la dose de X, j, sans obtenir autre chose qu'une légère diminution de la fièvre et du mal de tête. Le 8, presque immédiatement après la prise de *tinct. sulph.* X j, le mal de tête disparut tout-à-fait, et peu après survint la rupture d'une vomique; car, après un violent accès de toux, avec crachement de sang, la malade rendit, dans l'espace de vingt-quatre heures, le contenu de six crachoirs ordinaires, d'un pus liquide, jaunâtre et fétide, qui coulait pour ainsi dire à la faveur d'une toux facile, et dont la sortie rendait la respiration à chaque instant plus profonde, plus facile et plus libre. Le 9 il y eut un peu plus de repos; l'expectoration se changea en une masse inodore, de goût fade, d'apparence laiteuse, ténue et blanchâtre, qui continua à sortir, en diminuant un peu jusqu'au 12. Vers cette époque les sueurs s'arrêtèrent et le flux

lochial cessa, mais la dyspnée et la toux sèche devinrent plus fortes. Une nouvelle dose de *tinct. sulph.* X, j, n'amena aucun changement, et *chin.* X, j, donné le lendemain, n'agit pas davantage. Le 14, il survint un peu de diarrhée aqueuse et un commencement d'œdème des extrémités inférieures. *Ars.* X, j, fit cesser ces deux accidens, et soulagea beaucoup la poitrine. Jusqu'au 18, il n'y avait encore eu ni une minute de sommeil, ni le moindre appétit; la toux et l'expectoration lactiforme avaient augmenté de nouveau, et tout à coup, après deux heures d'une toux fatigante, une seconde vomique creva; la malade rendit d'abord plusieurs tasses de sang, puis expectora, en toussant, une quantité de pus fétide égale à celle qui était sortie la première fois. Le lendemain l'expectoration était redevenue muqueuse et lactescente; elle était très-copieuse, s'accompagnait d'une toux presque continuelle, et rendait la respiration de plus en plus libre. Je donnai alors *sepia* X, iv. Il ne m'est peut-être point encore arrivé de voir un effet curatif aussi rapide. La nuit suivante, du 19 au 20, la malade eut pour la première fois quelques heures d'un sommeil réparateur; le matin elle se leva, et je la trouvai habillée, se livrant aux travaux de son ménage: l'expectoration avait beaucoup diminué, la respiration n'était plus que fort peu difficile et stertoreuse; cependant la malade éprouvait toujours, en se baissant, une douleur comme de plaie dans le côté droit de la poitrine; l'appétit était bon, la digestion se faisait bien, et il n'y avait aucune apparence de fièvre. L'effet de la *sepia* dura jusqu'au 23, ou plutôt il s'opéra ce jour-là une troisième rupture de vomique, avec les mêmes phénomènes que les deux premières fois. *Pulsat.* X, ij, diminua la toux, mais sans influer ni sur l'expectoration, ni sur les autres accidens qui s'étaient renouvelés. La *sepia*, donnée le 26, procura un soulagement tout aussi marqué que celui qu'elle avait produit huit jours auparavant. C'est pour quoi je la fis prendre tous les deux jours (X, vj), jusqu'au 6 juillet, avec tant de succès qu'enfin je parvins à obtenir une guérison complète. La malade eut une petite récidive de toux muqueuse et d'oppression vers la fin de l'automne, à la suite d'un refroidissement; mais elle ne voulut rien faire, parce que la sévérité du régime lui était à charge. Depuis lors, je n'ai plus entendu parler d'elle.

OBSERVATIONS HOMŒOPATHIQUES;

Par le Docteur SANNICOLA.

I. *Fièvre bilieuse.* — Un homme de vingt-six ans, d'une constitution robuste et d'un tempérament sanguin, fut pris de fièvre, après l'action de diverses causes occasionnelles. Appelé auprès de lui, je le trouvai dans l'état suivant :

Teinte jaunâtre de la conjonctive et de la peau qui entoure les yeux et les côtés du nez ; face rouge ; céphalalgie ; anorexie ; langue sèche et jaunâtre ; goût et renvois un peu amers ; soif intense ; grand désir des boissons acidules ; pouls fréquent et très-dur ; cardialgie ; bas-ventre tendu ; urine et matières fécales bilieuses ; chaleur accrue par tout le corps.

Ayant éprouvé sur moi-même l'efficacité de la camomille en pareil cas, je prescrivis une portion d'un grain de l'extrait de cette plante, qui fut pris le lendemain matin. Vers le soir, diminution des symptômes. Le troisième jour, retour à une santé parfaite.

Le malade, sanguin au plus haut degré, et tourmenté d'hémorrhoides, réclamait une saignée, que je ne voulus point accorder.

II. *Contusion.* — Un enfant de neuf ans, qui revenait des champs, monté sur un âne, se laissa tomber, et reçut une forte contusion au bras. Celui-ci offrait un gonflement diffus et douloureux, avec une teinte livide et violacée ; il y avait impossibilité d'en faire usage.

Je prescrivis de fomentier les parties malades avec une infusion théiforme de fleurs d'arnica, et de prendre le matin une cuillerée à café de cette même infusion. Dès le second jour, la douleur avait presque entièrement cessé, et tous les autres symptômes disparurent dans l'espace de six jours.

III. *Fièvre inflammatoire.* — M'étant, au mois d'avril, exposé à la pluie et au froid, je fus pris de la maladie suivante : gonflement et rougeur de la face et de toute la peau ; sécheresse de cette dernière et des lèvres, ainsi que de la gorge ; langue cou-

verte de mucus jaunâtre; défaut d'appétit; soif; grand mal de tête; yeux brillans et très-appeantis; pouls fort et dur; respiration accélérée; urine jaunâtre; évacuations alvines rares et peu abondans.

Après le premier accès, je me fis saigner; le sang était peu séreux, et le caillot assez dense. Un second accès eut lieu, sans aucun soulagement des symptômes. Le lendemain matin je pris un grain d'extrait de belladonne. Le troisième paroxysme fut à peine sensible, et il n'y en eut point de quatrième. Dans l'esprit de la médecine ordinaire, un malade d'une complexion aussi athlétique que la mienne aurait eu à subir un grand nombre de sangsues.

Un homme de vingt ans, fortement constitué et d'un tempérament sanguin, tomba malade après s'être exposé à des alternatives rapides de froid et de chaud; lassitude générale; forte céphalalgie; face rouge et vultueuse; pouls plein, respiration chaude et fréquente; peau sèche; torpeur dans les membres; urine rare et brûlante; constipation; légère hémorrhagie nasale; propension au vomissement.

Je prescrivis une saignée, qui fut répétée, mais inutilement. Une pilule contenant une petite partie d'un grain d'extrait de belladonne fut alors donnée. Le malade dormit bien la nuit suivante, la fièvre ayant beaucoup diminué; le lendemain matin, il eut treize selles de matières fétides, et dès lors sa santé fut rétablie, sans convalescence.

IV. *Dysenterie.* — Une femme de vingt-trois ans, d'un tempérament phlegmatique, après avoir mangé beaucoup de fruits non à maturité et commis d'autres écarts de régime, fut prise d'un flux de ventre avec écoulement de sang, auquel elle ne fit d'abord aucune attention; mais voyant qu'il ne s'arrêtait pas, elle vint me consulter. Sécheresse de la peau; douleurs passagères, vives et lancinantes, dans le ventre; soif, amertume de la bouche, ténésme, ardeur dans le rectum, selles bilieuses et striées de sang. Une très-petite fraction de tartre émétique, mêlé avec du sucre, rétablit parfaitement la santé en trois jours.

V. *Hémorrhoides.* — Une femme de quarante-huit ans, mère de plusieurs enfans, était sujette depuis sa dernière couche à des tumeurs hémorrhoidaires. Ces tumeurs saignaient plusieurs fois

paran, avec soulagement. Tout à coup des causes morales vinrent exaspérer l'affection, qui offrit alors le tableau suivant :

Prurit et ardeur à l'anus, au périnée et aux parties génitales ; douleurs lancinantes dans le rectum ; ténesme fréquent ; sentiment de plénitude dans l'abdomen ; petites tumeurs à la marge de l'anus, au nombre de six, de volume divers, de forme ronde et ovale, d'un rouge livide, très-douloureuses ; impossible de se remuer et de s'asseoir ; selles accompagnées de beaucoup de douleurs.

Je fis appliquer sur les tumeurs des compresses trempées dans une décoction de camomille, et prendre intérieurement une petite partie d'un grain de l'extrait de cette même plante. Au bout de vingt-quatre heures, tous les symptômes étaient déjà diminués, et le quatrième jour il n'en restait plus aucune trace.

VI. *Métrorrhagie*. — Une femme de vingt-trois ans, d'un tempérament bilieux, et d'une complexion cachectique, mariée depuis deux ans, fut prise de fièvre le soir, après un grand accès de colère ; suivant l'habitude qu'elle avait contractée en pareil cas, elle but une tasse de décoction de camomille. Le lendemain matin, elle éprouva une forte perte, pour laquelle je fus appelé, et constatai l'état de choses suivant :

Faiblesse générale, pâleur de la face, bâillemens, oppression de poitrine, difficulté de respirer ; vue obscurcie, syncopes ; refroidissement des extrémités inférieures ; fréquence du pouls ; sécheresse extrême de la bouche et de la gorge ; ventre resserré ; sang d'abord rouge et liquide, puis grumelé.

Je prescrivis une fraction de grain de poudre de sabine, mêlée avec un peu de sucre et délayée dans une cuillerée d'eau. J'en remarquai les bons effets dès le même jour. Le troisième jour, pour faire disparaître un faible résidu de la maladie, je répétais la même substance, à une dose moins forte. La guérison fut complète, et sans récidive.

VII. *Angine tonsillaire*. — Un jeune homme de vingt et un ans, de tempérament phlogistique et de complexion délicate, s'étant exposé aux intempéries de l'air, et baigné les pieds dans l'eau froide, fut atteint d'une angine tonsillaire.

Légère douleur et chaleur dans toute la gorge ; rougeur et gonflement des deux amygdales et d'une portion du voile du palais ; douleur pressive sous les angles de la mâchoire ; continuelle

envie d'avaler, mais déglutition difficile; voix confuse; yeux et visage rouges; céphalalgie.

Je fis prendre, le soir, une petite partie d'un grain d'extrait de belladonne. La nuit fut très-agitée; mais, vers le matin, le mal commença à diminuer, et il ne fut pas besoin de recourir à d'autres médicaments.

VIII. *Fièvre bilieuse*. — Un homme, dans la vigueur de l'âge, de formes athlétiques, de haute stature et d'un tempérament sanguin bilieux, après s'être fortement échauffé, fut pris le soir d'orgasme fébrile, avec trouble des fonctions digestives.

Lassitude; céphalalgie sus-orbitaire; poulx dur, fort et fréquent; chaleur mordicante; douleur à l'épigastre; bouche amère; langue rouge à la pointe et sur les bords, couverte dans le reste de son étendue d'une couche d'un blanc jaunâtre; urines rares et rouges; constipation; visage et yeux ayant une teinte bilieuse; soif; caractère très-irritable.

Dans la matinée, le malade prit une petite partie d'un grain d'extrait de camomille. La fièvre cessa, et dans l'espace de vingt-quatre heures, la santé se trouva rétablie; le ventre s'ouvrit de lui-même, quoique le malade fût habituellement sujet à la constipation, par rapport à laquelle il avait coutume de recourir à l'usage de la crème de tartre.

IX. *Pleuro-péritéumonie*. — Un homme de vingt-quatre ans, d'un tempérament sanguin et d'une complexion médiocre, ayant fait abus de liqueurs spiritueuses et s'étant exposé aux vicissitudes de l'atmosphère, fut atteint de la maladie suivante :

Douleur tantôt aiguë et pongitive, tantôt gravative, dans les deux côtés de la poitrine, le gauche surtout; sentiment très-pénible d'oppression; toux d'abord sèche, puis grasse; difficulté extrême de tousser, à cause de l'intensité de la douleur; poulx dur, plein et vigoureux; respiration courte et laborieuse; inquiétude; soif; face très-animée; mal de tête; conjonctives injectées; insomnie et délire.

Je fis pratiquer une saignée et poser des sangsues sur la partie gauche de la poitrine, ce qui diminua momentanément le mal. Le malade prit ensuite une petite partie d'un grain d'extrait d'aconit, qui fut suivi d'une amélioration progressive. Le septième jour, je donnai une goutte de teinture de chanvre. La diète fut rigoureuse; le malade but de l'émulsion édulcorée. Dans l'espace d'une

semaine, il fut guéri, sans que j'eusse besoin de recourir à d'autres médicamens.

X. Hémorrhagie utérine. — Une femme mariée, âgée de vingt ans, de tempérament mélancolique et de complexion très-grêle, dont la teinte générale tirait sur le jaune, fut prise, pour avoir abusé du coït pendant ses règles, d'une grave hémorrhagie utérine, qui se manifesta par les symptômes suivans :

Distension et gonflement des hypochondres; douleurs dans le dos, dans les lombes et à l'abdomen, semblables à celles qui précèdent l'accouchement; extrémités froides; pâleur de la face; pouls fréquent; ténésme, constipation et développement de petites tumeurs hémorrhoidales; écoulement d'abord copieux, puis interrompu, donnant lieu à la sortie de masses de sang liquide et coagulé, avec douleurs dans l'hypogastre, faiblesse excessive et évanouissement.

Une seule goutte de teinture de camomille fut suffisante pour arrêter le cours de cette maladie, et faire cesser l'écoulement, qui durait depuis environ trois semaines. La guérison fut parfaite, et il n'y eut point de récidive.

XI. Fièvre intermittente quotidienne. — Une jeune fille de dix-sept ans, hystérique et de constitution robuste, fut affectée d'une fièvre intermittente quotidienne qui, au cinquième accès, céda à une petite partie d'un grain d'ipécacuanha, prise dans un peu d'eau.

XII. Fièvre inflammatoire. — Un homme robuste, de quarante ans, et d'un tempérament sanguin, étant demeuré pendant plusieurs heures exposé à une pluie froide, tomba gravement malade.

Rougeur et gonflement de la face; tintement d'oreilles; sécheresse du nez; yeux brillans; battement des artères temporales; douleur tantôt sourde, tantôt pongitive à la tête; délire; peau très-chaude; langue sèche; soif ardente; nul désir des alimens; sentiment de contusion dans tous les membres; alternatives de froid et de chaud; pouls plein, dur et fréquent; respiration courte et anhéleuse; urine pâle; constipation.

A la chute de la fièvre, je le fis saigner. Le matin du second jour, il prit une petite partie d'un grain d'extrait de belladonne. Ce jour-là, le paroxysme fut intense. Mais la fièvre manqua le troisième jour, et depuis elle ne reparut plus.

OBSERVATIONS PRATIQUES DE MÉDECINE VÉTÉRINAIRE;

Par H.-L. GENZKE.

Quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'une grande partie des maladies de nos animaux domestiques n'ont point été jusqu'ici traitées sans succès par la méthode allopathique, cependant tout vétérinaire instruit qui, après avoir acquis les connaissances nécessaires, entreprend des expériences pratiques par la méthode homœopathique, et ne cède à aucun préjugé, doit avouer franchement que, malgré l'insuffisance des moyens mis à notre disposition par cette dernière, elle procure cependant, comparée à l'autre, des résultats extrêmement favorables. Non seulement, en effet, beaucoup de maladies guérissent par elle dans un laps de temps beaucoup plus court, mais encore plusieurs, contre lesquelles on ne pouvait jadis déployer que de bien faibles ressources, ne sont plus hors des limites d'une guérison radicale. Sans compter d'ailleurs que l'homœopathie entraîne bien moins de frais. Si, d'un autre côté, on doit avouer qu'elle ne réussit pas toujours, il faut s'en prendre à la nature même des choses : car un art expérimental n'a pu se perfectionner beaucoup dans un si court espace de temps, outre que nous manquons d'une connaissance spéciale des effets des médicamens sur nos animaux domestiques, qui diffèrent sensiblement de ce qu'ils sont chez l'homme. Je vais faire connaître quelques guérisons qui me paraissent devoir être attribuées aux substances dont je me suis servi ; car le médecin n'est pas toujours en état, surtout dans les affections légères, de déterminer avec certitude si la cessation des accidens tient aux médicamens qu'il a employés, ou aux efforts de la force vitale, et l'expérience démontre que, chez les animaux comme chez l'homme, beaucoup de maladies, principalement aiguës, peuvent guérir sans nul remède, et par la seule observation d'un régime convenable.

Inflammation rhumatismale des sabots. Morfondure. — Un cheval, qui avait mangé de très-bon appétit le matin, et qui s'était montré ensuite très-vif à l'attelage, commença vers onze heures à devenir raide, après avoir éprouvé, suivant la remarque du cocher,

un violent frisson. Ramené à l'écurie, il refusa de manger et témoigna ressentir de vives douleurs aux pieds. Je le trouvai la tête basse, soulevant alternativement les deux pieds de devant, qu'il reposait doucement sur le sol; les jambes de derrière étaient ramenées sous le ventre pour diminuer le poids du corps sur celles de devant, circonstance qui prouvait que les douleurs avaient principalement leur siège dans ces dernières. Une légère pression sur la couronne était douloureuse, et l'animal ne pouvait supporter long-temps qu'on tint l'un des pieds soulevé, parce que la douleur augmentait alors dans l'autre. Les sabots étaient chauds, surtout à la pince: poulx dur et plein, quoique peu accéléré; yeux un peu saillans; conjonctives très-rouges, ainsi que la muqueuse nasale; respiration précipitée, avec les naseaux largement ouverts et des mouvemens laborieux des muscles du bas-ventre; haleine chaude; l'animal n'avait fienté qu'une seule fois, et rendu seulement quelques petits crotins un peu durs et de couleur foncée; l'urine rendue en même temps avait une teinte de bière brune. L'appétit était très-diminué; l'animal ne touchait point au grain, et ne prenait que rarement quelques brins de foin; il but volontiers de l'eau de son tiède que je lui fis présenter; si on le forçait à se remuer, il le faisait en gémissant, et en évitant d'appuyer sur les pinces. — Comme les symptômes les plus essentiels se trouvaient parmi les effets primitifs de l'aconit, je donnai quatre gouttes de la première dilution, mêlées avec de la farine; j'interdis le grain, et je prescrivis de l'eau blanche tiède. Dès le soir, il y eut un peu d'amélioration; la respiration était moins accélérée, et le regard un peu plus libre; l'animal prenait le foin avec un peu plus d'avidité; mais les douleurs dans les pieds paraissaient n'avoir pas diminué. Je fis prendre une seconde dose. Le lendemain, la respiration était presque normale; plus de rougeur à la conjonctive; l'animal avait fienté plusieurs fois, et mangé pendant la nuit tout le foin qui se trouvait au râtelier; les douleurs étaient fort diminuées, et les mouvemens plus libres. Je lui fis présenter un peu de fourrage, qu'il mangea avec empressement. En partant je laissai deux autres doses d'aconit. Le troisième jour j'appris l'entier rétablissement de l'animal; il s'était bien développé une toux sèche, mais celle-ci céda en peu de jours à une dose de *nux I*.

Au bout de huit jours, la même personne réclama de moi des

médicaments pour deux autres chevaux atteints du même mal. Quelques prises d'aconit rétablirent parfaitement l'un de ces animaux ; l'autre, au contraire, devint beaucoup plus malade. Mais j'appris que le propriétaire avait jugé convenable de donner un purgatif, à cause d'une constipation qui durait depuis quatre jours : il n'en était résulté aucune évacuation. Je trouvai le cheval atteint d'une violente entérite : rougeur intense et bleuâtre des membranes muqueuses accessibles à la vue ; poulx petit, dur, très-fréquent, parfois intermittent ; violent battement des flancs ; l'animal regardait souvent son ventre ; froid glacial aux extrémités et même au corps ; l'animal ne restait tranquille que par momens, après quoi il se jetait sur le dos, agitant ses jambes en tous sens, et se couvrant par places d'une sueur froide. Je le jugeai perdu : cependant j'essayai quelques doses d'aconit II, mais sans succès. La mort eut lieu une heure après mon arrivée. L'ouverture du corps constata une inflammation générale de l'intestin grêle, qui était gangrené par places, et une distension énorme du rectum par des grains non digérés.

Gonflement inflammatoire œdémateux de la cuisse. — Un cheval devint tout à coup paralysé, après avoir pendant quelque temps toussé et jeté un mucus jaunâtre par les deux naseaux. A la suite d'un grand refroidissement, éprouvé quelques jours auparavant, il avait perdu l'appétit, et avait été pris d'un gonflement à la cuisse. Je trouvai la cuisse entière enflée, depuis le sabot jusqu'au bassin en dehors et au fourreau en dedans. Les parties tuméfiées étaient extrêmement douloureuses, à tel point que le contact du doigt faisait gémir l'animal, qui levait aussitôt la jambe : elles étaient très-tendues et chaudes. Depuis le genou, jusqu'au fourreau en dedans, la tumeur était pâteuse et conservait l'impression du doigt. Les glandes inguinales étaient gonflées. L'animal boitait sensiblement, et ne pouvait fléchir l'articulation du pied. L'appétit était très-diminué ; mais l'animal buvait volontiers et à chaque instant de l'eau de son tiède. En même temps, on ne pouvait méconnaître un état fébrile, dont les exacerbations s'annonçaient ordinairement le soir par l'accélération du poulx, des frissons, et le hérissement du poil, non suivi de chaleur. — La douce-amère m'ayant paru le moyen homœopathique le plus approprié, je fis prendre, le matin à jeun, cinq gouttes de la troisième dilution ; je prescrivis aussi de faire prendre chaque jour

un peu d'exercice à l'animal, et de le bouchonner par tout le corps. Le résultat fut réellement extraordinaire; car au bout de deux jours déjà le gonflement diminua beaucoup, et l'animal put fléchir le pied sans difficulté; l'appétit revint aussi. Au bout de huit jours le rétablissement était complet.

Tétanos général. — A la suite d'une course, un cheval devint tellement raide pendant la nuit qu'à peine pouvait-il faire un seul pas. En l'examinant je le trouvai atteint du tétanos; il avait le cou tendu, et les jambes, celles surtout de derrière, fortement écartées; le dos, sur le milieu duquel se voyait une tumeur circonscrite, douloureuse, formait une ligne droite; la queue pendait un peu à droite. Les parties musculaires atteintes de contraction tétanique étaient raides et fort dures au toucher, surtout celles du dos, des cuisses et des flancs, moins toutefois que celles des jambes et du cou. Si l'on obligeait l'animal à se mouvoir, il le faisait avec une raideur extraordinaire, et si on le mettait au trot, la sueur ne tardait pas à se déclarer, avec accélération de la respiration. En même temps, rougeur de la muqueuse nasale et des conjonctives; pouls un peu plein, mais pas très-fréquent; respiration pénible et accélérée, avec ampliation des naseaux; peau tendue et sèche; l'animal fientait rarement; les crotins étaient petits et secs. Une circonstance favorable, dans cette dangereuse maladie, c'est qu'il n'y avait point encore trisme des mâchoires, ou que du moins il était peu prononcé, car l'animal pouvait encore mâcher sans peine du foin court, et l'avaler sans difficulté; il conservait aussi un appétit modéré.

Cette maladie qu'on ne rencontre guère que chez le cheval et le cochon, et qui est fort rare chez les autres animaux domestiques, a cela de particulier, que tantôt elle commence par un spasme des parties musculaires de derrière, d'où elle s'étend peu à peu par devant, jusqu'à l'apparition du trisme, tantôt elle débute de suite par la raideur tétanique du cou et des extrémités antérieures, d'où elle se porte peu à peu aux muscles du restant du corps. Ce dernier cas a lieu ordinairement lorsqu'au milieu de certaines circonstances atmosphériques (temps humide et couvert) l'animal vient à être blessé à des parties sensibles et riches en nerfs, par exemple aux articulations ou aux parties intérieures du sabot. Le premier s'observe presque toujours par l'effet d'un grand refroidissement après que l'animal s'est échauffé. Le cheval dont il

s'agit ici avait fait la veille une course par une pluie abondante, ayant le vent du nord-est au nez.

Comme la belladonne s'est souvent montrée spécifique dans des maladies spasmodiques analogues, chez l'homme, je fis prendre à l'animal quatre gouttes de la douzième dilution, avec du sucre de lait. Le lendemain je n'observai aucun changement dans les phénomènes morbides, et j'administrai une nouvelle dose de la sixième dilution. Mais l'effet ayant encore été nul, je reconnus qu'un état tétanique général dans lequel l'animal conserve sa connaissance et l'usage de tous ses sens doit être fort rare chez l'homme, et que la belladonne s'est montrée efficace seulement dans le cas où le tétanos était accompagné d'une perte totale de connaissance. La noix vomique présentait, au contraire, la plus grande ressemblance avec le cas en question, sous le rapport des spasmes tétaniques, si l'on en juge au moins d'après différentes expériences faites sur des animaux; et de plus, elle s'accordait davantage avec les autres phénomènes. J'en donnai donc cinq gouttes de la troisième dilution. L'après-midi du même jour, j'observai de brèves contractions dans les flancs, semblables à celles que des commotions galvaniques auraient produites, ce qui me parut d'un bon augure, en me faisant espérer une réaction favorable de la force vitale. Vers le soir, une sueur douce et uniforme s'établit par tout le corps, mais elle dura peu et l'animal se sécha pendant qu'on le bouchonnait. Le lendemain, l'état général semblait amélioré; la respiration ne se faisait plus avec tant d'efforts; les muscles des flancs et du dos n'étaient plus si raides, mais le mouvement volontaire des cuisses n'avait lieu encore qu'avec de grandes difficultés, il y avait eu émission copieuse d'urine jumentouse et de fréquentes déjections. Répétition de la même dose. Le surlendemain, diminution considérable de tous les accidens: amo'lissement de tous les muscles atteints de spasme; l'animal a plus de facilité pour tourner le cou et remuer les jambes, qui sont moins divergentes pendant la station; respiration presque normale; pouls plein et régulier; pas plus de 45 pulsations par minute; appétit bon. Depuis lors jusqu'au troisième jour ensuite, laps de temps pendant lequel furent administrées encore deux doses de noix vomique, l'amélioration marcha avec une rapidité incroyable, sans la moindre recidive, de sorte qu'au bout de six jours l'animal était parfaitement guéri.

PHARMACODYNAMIQUE (1).

AGNUS CASTUS.

Dose usitée X. — Durée d'action, inconnue. — antid., inconnu.

Tête. — Douleur au sommet de la tête, comme après le séjour dans une chambre pleine de fumée, diminuant lorsqu'on fixe un objet. — Sentiment de pesanteur. — Douleur constrictive dans la tête, surtout en lisant. — Compression tiraillante dans les tempes et le front, qui augmente par le mouvement. — Prurit rongeur ou élancement mordicant au cuir chevelu, principalement le soir et pendant le sommeil. — Tension dans les tégumens de la tête, avec frissonnemens; ces parties étant chaudes au toucher.

Yeux. — Ardeur des yeux, le soir, en lisant. — Prurit rongeur aux sourcils et au dessus, aux paupières et au dessous de l'œil. — Pupilles très-dilatées.

Oreilles. — Bruissement et tintement d'oreilles.

Nez. — Odeur de musc ou de hareng dans le nez. — Forte pression à la racine du nez, qui disparaît quand on appuie dessus.

Face. — Fourmillement et prurit rongeur, aux joues surtout. — Tiraillement dans la branche droite de la mâchoire inférieure.

Bouche. — Ulcérations dans la bouche et aux gencives. — Mal de dents causé par les alimens et boissons chaudes. — Goût comme de cuivre ou de métal dans la bouche. — Absence de soif et répugnance pour toutes les boissons. — Après avoir mangé, plénitude et gonflement de l'estomac.

Rapports et nausées. — Hoquets fréquens, avec morosité et mauvaise humeur. — Sentiment de malaise, d'abord au creux de l'estomac, puis dans le ventre, comme si tous les viscères descendaient.

Bas-ventre. — Pression à la région du foie, qui augmente par les attouchemens. — Gonflement et induration de la rate. —

Ascite. — Beaucoup de vents. — Borborygmes dans le ventre, surtout pendant le sommeil.

Selles. — Resserrement du ventre. — Selles blanches. — Gerçures et fissures à l'anus.

Urine. — Urine plus abondante. — Écoulement muqueux jaune par l'urètre.

Organes génitaux. — Diminution de la faculté génitale. — Flaccidité, froid et insensibilité des organes génitaux. — Gonorrhée. — Écoulement muqueux, avec absence de désirs et défaut d'érection. — Gonflement et induration du testicule, après

(1) Une nouvelle édition du Manuel de Jahr venant de paraître, nous donnerons successivement celles des nouvelles substances qui s'y trouvent relatées, et qui ne sont pas comprises dans la traduction française de l'édition précédente.

la suppression de la gonorrhée. — *Stérité.* — *Suppression des règles*, avec douleurs dans le ventre, tiraillantes de haut en bas.

Respiration. — Voix faible. — Toux, le soir, dans le lit, avant de s'endormir.

Poitrine. — Pression sur le sternum, surtout en faisant de profondes inspirations. — *Défaut de sécrétion du lait chez les femmes en couches.*

Membres supérieurs. — Forte pression dans les aisselles et les bras, que les attouchemens augmentent. — Gonflement gouteux des articulations des doigts.

Membres inférieurs. — Tiraillement dans les pieds et les orteils, surtout en marchant. — Propension à se luxer le pied en marchant sur le pavé. — Pesanteur tractive de haut en bas dans les jambes.

Sommeil. — *Somnolence.* — Sommeil agité, avec réveil en sursaut par des frayeurs.

Sensations générales. — *Froid et tremblement internes, avec chaleur au dehors.* — Frisson ou alternatives de chaleur et de froid, sans soif, les mains étant froides au toucher. — Chaleur brûlante qui parcourt le corps, le soir, dans le lit, avec froid aux genoux.

Moral. — Disposition à la mélancolie, à l'hypochondrie. — *Grande distraction*, absence d'esprit. — Difficulté de comprendre ce qu'on lit.

Caractéristique. — *Luxations des articulations.* — Gonflement inflammatoire, rhumatisme des articulations. — Gonflemens arthritiques. — *Prurit lancinant, rongéant*, sur divers points de la peau.

ANISUM STELLATUM.

Dose usitée X. — Durée d'action inconnue. — Antidote, inconnu. *Douleurs d'estomac.* — Mal de ventre, comme après une purgation. — *Violentes coliques venteuses.*

ARUM MACULATUM.

Dose usitée X. — Durée d'action, inconnue. — Antidote, inconnu. Les gencives saignent aisément.

Mal de gorge, avec difficulté d'avaler, comme si le gosier était resserré, pression et continuelle envie d'avaler.

Resserrement anxieux dans le ventre, remontant jusque dans la poitrine et la gorge, avec difficulté d'avaler, quoique le besoin s'en fasse sentir avec force.

Urine claire, aqueuse, répandant l'odeur de corne brûlée, et se garnissant d'un nuage par le repos.

Grand accablement général. — *Envie de dormir insurmontable après avoir mangé*, et rougeur de la face pendant le sommeil.

CASCARILLA.

Dosé usitée X. — Durée d'action, inconnue. — Antidote, inconnu.

Chaleur, avec soif, et désir des boissons chaudes.

Bourdonnemens d'oreilles. — Chaleur aux oreilles internes et externes.

Mal de gorge en avalant, comme si elle était tuméfiée. — Langue âpre.

Goût amer dans la bouche. — Répugnance pour la fumée de tabac, qui semble amère. — Propension aux renvois.

Pesanteur d'estomac, comme s'il était trop plein. — *Douleur d'ébranlement* dans l'estomac. — Chaleur dans l'estomac et ardeur au creux de l'estomac.

Tension et pression dans les hypochondres. — Mouvement comme d'eau chaude dans le ventre. — *Colique venteuse pressive.*

Selles difficiles, dures, marronnées, couvertes de mucus, et précédées de pincemens dans le ventre. — Ecoulement de sang pur en allant à la selle.

Fréquentes émissions d'urine, même la nuit. — Après avoir uriné, douleur d'écorchure au gland.

COCCINELLA SEPTEMPUNCTATA.

Mal de tête sourd, qui semble comme produit par une distension du cerveau, et qui s'étend vers les tempes et l'occiput. — Tiraillement lancinant d'un seul côté, sur le devant de la tête.

Rougeur et chaleur des joues. — Afflux du sang vers la face.

Douleur dans les dents molaires, comme si elles étaient creuses, ou comme si l'air y pénétrait. — *Traction et tiraillemens saccadés dans les dents*, comme si on les arrachait. — Pulsation et battement dans les dents. — Gonflement des gencives.

CRÉOSOTE.

Teigne humide. — Plique.

Maux de dents divers. — *Dents creuses.* — Gonflement spongieux, ulcération, état scorbutique des gencives, qui saignent aisément.

Hémorrhagie par le nez et la bouche.

Ulcères chancreux dans la gorge.

Selles dysentériques, sanglantes. — Diarrhée.

Érections fréquentes et violentes. — Leucorrhée invétérée.

Suppuration du poumon. — Mal aux seins. — Cancer du sein.

Caractéristique. — Emaciation. — Éruptions cutanées. — Gale humide. — *Ulcères anciens, malins, putrides et gangréneux.* — Ecorchures. — *Hémorrhagies par divers organes.* — *Suppuration de bon et de mauvais caractère.* — Ulcères cancéreux. — Carie des os.

EVONYMUS EUROPÆUS.

Vertige tournoyant en se tenant assis.

Forts élancemens fréquens dans la tête. — Sensation comme d'un clou dans le côté au sommet de la tête. — *Pression stupé-*

fiente au dessus des sourcils , qui semble refouler les yeux. —
 Mal de tête avec froid. — Tension dans les tégumens de la tête,
 avec traction convulsive de ces mêmes tégumens.

Obscurcissement de la vue ; sorte de nuage et taches noires devant les yeux.

Bourdonnemens d'oreilles.

Tiraillemens dans le côté gauche de la face. — Vifs élancemens dans l'os jugal. — Douleur dans l'os de la pommette.

Violent élancement au creux de l'estomac. — Douleur sécante et resserrante dans l'abdomen , comme si l'on détachait le bas-ventre au dessous des côtes.

Propension aux inspirations profondes , à cause d'un sentiment d'oppression et de plénitude de la poitrine.

Traction et élancement , ébranlement stupéfiant , à la région des mamelons. — Toute la poitrine est comme comprimée. — Douleur d'écorchure et contusive dans la poitrine. — Vifs élancemens sous les côtes droites. — Petites pustules sur la poitrine , sans pus.

Fourmillement dans la moitié gauche du dos. — Élancemens à gauche , près de l'épine du dos. — Petites pustules sèches sur le dos.

Fouillement tiraillant dans l'épaule. — Douleur dans les doigts.

Tiraillement et élancement dans la hanche. — Douleurs dans les genoux , qui rend la marche et la station difficiles.

Fourmillement à la peau , qui porte à se gratter , et qui est suivi d'ardeur. — Eruption de petites pustules sèches.

Froid et frisson par tout le corps.

Anxiété. — Mauvaise humeur , morosité ; nul goût pour le travail.

Absence d'idées.

Caractéristique. — Douleurs lancinantes , tractives. — Les incommodités obligent de se coucher et cessent alors , ou du moins changent de place. — Après le dîner augmentent surtout les maux de poitrine , de tête et de bas-ventre.

JATROPHA CURCAS.

Dose usitée X. — Action très-courte. — Antidote , inconnu.

Douleurs dans les membres et les articulations. — Convulsions. — Chute considérable et générale des forces.

Eruptions. — Gonflemens.

Froid général du corps. — Sueurs visqueuses.

Grande anxiété.

Vomissement aqueux , albumineux , très-facile et en grande quantité , avec diarrhée.

Ardeur anxieuse dans l'estomac. — Inflammation de l'estomac et des intestins.

Diarrhée aqueuse.

Douleurs spasmodiques dans les jambes.

**IDÉES SUR LA RÉDUCTION EN CORPS DE SCIENCE DU SYSTÈME
DE LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE;**

Par le Docteur T.-L. RAU.

(Premier article.)

J'exerçais la médecine depuis vingt-deux ans, lorsque l'*Organon* de Hahnemann me tomba entre les mains : je le lus, non dans l'intention de devenir homœopathe, mais pour me mettre à portée d'apprécier par moi-même, tant la méthode vantée par les partisans peu nombreux encore qu'elle comptait à cette époque, que les argumens par lesquels ses adversaires les réfutaient. N'ayant point la prétention de juger seulement d'après les vues théoriques de l'ancienne école une doctrine fondée sur une loi expérimentale pure, je crus nécessaire de la mettre à l'essai. Quoique mes premières tentatives eussent été couronnées d'un succès extraordinaire, cependant il fallut encore un laps de douze années pour me convaincre que l'homœopathie a des avantages inappréciables, et qu'elle peut beaucoup plus que ce que j'aurais d'abord osé attendre de sa part. Ma conviction à cet égard est devenue trop profonde pour que les attaques non ménagées et parfois réellement injustes des adversaires de la nouvelle doctrine aient pu me détourner de lui consacrer sans partage mon attention. Je ne me suis pas trompé non plus dans l'espoir que ces attaques n'auraient d'autre résultat que de contribuer au développement de la doctrine même.

Je dois avouer que ma prédilection pour une pratique rationnelle ne m'a pas permis de soigner comme un enfant adoptif le principe trouvé empiriquement par Hahnemann, que, loin de là, je me suis long-temps attaché à chercher les causes de la nécessité des guérisons homœopathiques par l'analyse des forces générales et particulières de la nature. Ce qu'on va lire est le résultat de mes investigations et de mes réflexions. Je suis fort éloigné de le considérer et de vouloir le donner comme un système parfait : je ne le regarde que comme les prolégomènes d'une thérapeutique générale future ; je me croirai assez récompensé si quelques unes de mes idées peuvent servir à ce but, et si je contribue à dé-

truire l'opinion que l'homœopathie est une méthode purement mécanique, qu'elle n'a aucun besoin de la science, et qu'elle entrave même la marche de cette dernière.

Il y a déjà long-temps que des médecins sincères et d'une grande réputation se sont plaints du manque de certitude de la médecine. Plusieurs écrivains modernes ont parlé dans le même sens ; ils ont signalé les côtés faibles de notre art, l'ont mis ainsi en butte aux sarcasmes du public, et ne se sont pas fait scrupule d'avouer qu'en beaucoup de cas c'est un bonheur quand le médecin, réduit à l'impossibilité de procurer des secours certains, ne nuit au moins pas d'une manière positive. De tels jugemens défavorables doivent nous attrister profondément, surtout lorsque nous jetons les yeux sur la masse énorme des livres qui se sont accumulés depuis deux siècles, et sur celle des observations qui ont été publiées ; lorsque nous pesons tous les efforts que nos prédécesseurs ont faits pour asseoir la médecine sur des bases solides ; lorsqu'enfin nous nous représentons les continuelles fluctuations de tant de doctrines, anciennes et modernes, fruits de la réflexion et d'une application assidue. Dans notre tendance à découvrir la vérité, un retour sur les travaux passés doit nécessairement nous conduire à examiner pourquoi nous ne sommes point encore arrivés jusqu'ici au principe fixe que nous cherchons depuis si long-temps. S'est-on proposé un but auquel on ne puisse atteindre, ou bien seulement s'est-on trompé de chemin pour y arriver ?

D'abord il n'y avait que des observations éparses sur l'efficacité de certains moyens dans certaines formes de maladies, et l'on se servait de ces observations pour guérir des formes analogues par l'emploi des mêmes moyens. Il serait difficile de déterminer si c'est le hasard ou l'instinct qui a conduit à la connaissance empirique et fort imparfaite de la vertu médicamenteuse de certaines substances. Cependant on fut engagé par là à essayer d'autres substances, et de cette manière on posa peu à peu les bases d'une matière médicale. Peut-être que quand les hommes étaient moins éloignés de l'état de nature, et que les formes de leurs maladies avaient probablement plus de simplicité, il était plus facile de guérir ces dernières, avec le secours de l'analogie, que quand les progrès de la civilisation et le mélange des nations eurent fait naître les complications les plus variées. L'insuffisance reconnue de la méthode empirique qui procédait d'après une comparaison

superficielle de phénomènes analogues , fit bientôt sentir la nécessité d'approfondir davantage l'étude de la médecine , et l'on s'aperçut que l'anatomie était indispensable pour apprendre à connaître la formation organique des parties. A ces recherches sur la structure se joignirent immédiatement des investigations téléologiques sur la destination de chaque organe , et lorsqu'on eut acquis quelques données à cet égard , on voulut aussi scruter les causes des actions organiques. De là naquit peu à peu la physiologie , que l'on cultiva avec zèle , comme appui de la pathogénie et de la pathologie. Du reste la connaissance de la structure des parties ne pouvait que fournir quelques lumières sur la modalité de ces actions , expliquer par exemple pourquoi la présence d'un polype dans l'aorte arrête la circulation , pourquoi la digestion souffre et la jaunisse survient quand les conduits biliaires sont obstrués , pourquoi des tubercules dans les poumons rendent la respiration difficile , etc. Mais la cause proprement dite de toutes les actions nous est demeurée cachée jusqu'à ce jour : car ni la fine anatomie , ni la physique , ni la chimie ne pouvaient la faire découvrir. Il n'était pas possible d'expliquer les fréquentes anomalies des fonctions malgré l'intégrité de la structure organique , par exemple , les stases de la circulation , le cœur et les vaisseaux sanguins étant sains , ou la jaunisse , le foie n'étant pas malade , autrement que par les résultats de recherches spéciales sur la force vitale inappréciable aux sens. Or ici l'imagination avait une libre carrière. Si l'on s'était borné à considérer ce qu'on nomme force vitale , ou principe de la vie , comme le point au-delà duquel on ne peut plus s'élever , la partie historique de la médecine n'aurait point été surchargée d'un si grand nombre d'hypothèses. Mais je ne veux pas fouiller dans nos annales pour montrer comment on a eu recours tantôt au démonisme , tantôt aux mathématiques ou à la chimie pour expliquer ce qui est inexplicable , et comment l'application des divers systèmes de la philosophie des écoles a servi à embrouiller les esprits , à mettre en crédit , au moins pour quelque temps , les principes les plus contradictoires. Je veux seulement rappeler l'ardeur avec laquelle la doctrine du gastricisme fut soutenue presque jusqu'à la fin du tiers passé de notre siècle , comment ses partisans se sont efforcés de provoquer l'expulsion de saburres imaginaires , aux dépens de l'énergie des organes digestifs , par une foule de substances pur-

gatives, dont l'emploi ne faisait qu'engendrer de véritables saburres et tirer les maladies en longueur. A cette méthode évacuative le brownisme substitua hardiment les armes d'une tout autre espèce avec lesquelles il attaquait l'ennemi, savoir une faiblesse prétendue, qu'il regardait comme la cause principale et la plus fréquente de toutes les maladies. La simplicité de cette doctrine était séduisante, surtout pour les praticiens jeunes et inexpérimentés, qui trouvent beaucoup plus commode de se livrer à des généralisations superficielles en nosologie, que d'étudier avec soin les rapports dynamiques dans chaque cas de maladie. Aussi le brownisme trouva-t-il bientôt une nuée de partisans, qui, pénétrés d'un véritable esprit révolutionnaire, frappèrent d'anathème tous les dogmes des autres écoles. Cependant les résultats malheureux de cette méthode incendiaire s'accumulèrent à tel point qu'on fut obligé d'y mettre plus de réserve, et qu'on finit par reconnaître la nécessité de s'en détacher. Au moins ne se trouve-t-il guère plus de médecins qui osent professer hautement les principes du brownisme, quoiqu'il y en ait encore beaucoup qui le retiennent dans leur tête, qui ne puissent pas renoncer à l'idée préconçue d'asthénie, et qui se laissent entraîner par elle à convertir de légères incommodités en maladies des plus dangereuses par l'emploi de violents excitans. Cependant ce qu'il y avait de bon dans les principes de Brown survécut au naufrage, c'est-à-dire qu'on ne perdit pas de vue la nécessité de considérer les maladies gastriques sous le point de vue dynamique, et de corriger le trouble des actions vitales pour les guérir.

Le système appelé *philosophie de la nature* a eu moins d'influence directe sur la médecine pratique, quoique beaucoup de médecins se soient rangés sous sa bannière. Mais la plupart d'entre eux se sont trop éloignés de la méthode contemplative pour arriver à d'heureux résultats par l'observation attentive des phénomènes de la nature et des réflexions calmes sur leurs causes. Nous en pourrions espérer de tels, lorsque plusieurs grands physiciens auront suivi cette carrière, et, s'étant attachés à bien reconnaître les forces agissantes de l'univers, remonteront de phénomène en phénomène jusqu'à une cause première dont la généralité se fera apercevoir dans chaque cas particulier. Mais les disciples de plusieurs écoles philosophiques actuelles se complaisent trop dans la synthèse de l'univers et dans l'application de lois idéales.

de la construction du corps humain, pour descendre à la recherche de lois spéciales, et utiles à la vie pratique, qui leur paraissent peut-être trop insignifiantes au milieu de leurs sublimes spéculations. Malheureusement cette méthode a privé de toute valeur la philosophie de la nature, qui est pourtant si précieuse. Quelques tentatives fantastiques et contraires à l'expérience pour fonder la thérapeutique sur des principes *à priori*, sont considérées comme des rêves de poètes, tournées en ridicules, et depuis long-temps condamnées à l'oubli. On peut sûrement prophétiser un sort pareil à toutes celles qui pourraient être faites encore dans le même se

Mais pour fixer l'attention sur la variabilité et la diversité des vues adoptées par les systématiques, sans m'attacher à multiplier les exemples, je rappellerai seulement les nombreuses tentatives ayant pour but de mettre la chémiatrie en crédit, et qui, à la vérité, n'ont trouvé ni beaucoup de partisans ni un accueil général. Car, quoique personne ne puisse disconvenir que le côté idéal de la vie, ou la force, est dépendant du côté réel, ou la matière, que par conséquent il est impossible d'imaginer une aberration de l'activité vitale sans un changement simultané dans la composition organique, nous savons bien que ces derniers changemens sont trop cachés pour que la connaissance imparfaite qu'il nous est permis d'en acquérir puisse nous autoriser à établir sur eux un système de médecine. Tous les essais en ce genre ont échoué. Le corps vivant ne peut point être étudié chimiquement, et les recherches faites après la mort ne procurent aucune donnée certaine sur les rapports qui ont lieu pendant la vie, parce que, à la cessation même de cette dernière, commence la décomposition de la matière. La matière chimique des sécrétions, par exemple, de la salive, du mucus, du pus, de l'urine, de la sueur, etc., quand elle s'éloigne de l'état normal, ne prouve autre chose qu'un changement d'action dans les organes, sans que nous en puissions rien conclure à l'égard de la composition chimique de l'organisme malade.

Les découvertes modernes en physique et en chimie nous ont fait acquérir la certitude que les affinités électives sont soumises aux lois de l'électricité, dont le rôle important dans le jeu de la vie nous est connu, sinon parfaitement, du moins assez pour apprécier leur supériorité sur les combinaisons et décombinaisons de

substances dans l'organisme vivant, et nous faire concevoir pourquoi les choses extérieures ne peuvent point exercer d'action purement chimique sur cet organisme. Nous voyons la vie individuelle, en conflit avec le monde de dehors, maintenir son intégrité en dépit des lois de la chimie morte.

A la vérité, divers phénomènes mettent hors de doute que certaines substances introduites dans l'estomac ou appliquées à la peau, se retrouvent dans l'urine et dans la sueur. Mais ils ne nous autorisent pas à conclure que ces substances accompagnent comme telles les humeurs dans leur circulation. Des expériences répétées ont établi, au contraire, qu'on ne les découvre pas dans le sang. Nous devons donc admettre une conversion totale, une homogénéisation temporaire avec le sang, et une nouvelle formation de ces substances pour le but de l'excrétion. En cela nous voyons une analogie avec l'opération galvanique, dans laquelle l'alcali et l'acide, en se portant d'un pôle à l'autre de la pile, n'y arrivent qu'après être parvenus à l'état d'indifférence complète au milieu de la chaîne conductrice. Nous reconnaissons aussi en cela la tendance de l'organisme à expulser ce qui lui est étranger, afin de prévenir une modification de sa composition chimique qui lui serait préjudiciable. Des actions chimiques pures ne se voient que là où s'opère une vraie destruction de la substance organique par des choses du dehors, par des acides minéraux concentrés, par des alcalis, etc., c'est-à-dire dans les cas où l'affinité chimique triomphe de la vitalité, et parfois aussi dans ceux où cette dernière se trouve exaltée au point de s'éteindre elle-même, comme dans le sphacèle à la suite d'un vésicatoire. Mais lorsqu'il n'y a point eu préalablement destruction générale ou locale de la vie, l'influence du monde extérieur ne se manifeste que par la réaction de l'organisme, et c'est une illusion qui a fait croire quelquefois à une action chimique de la part des médicaments. Si par exemple les lotions avec le chlore liquide ont été utiles dans la scarlatine, ou la dissolution d'ammoniaque dans le pourpre, nous ne devons pas conclure de là que la première maladie tient à un défaut d'oxygène et la seconde à un défaut d'azote. Nous voyons seulement que les lotions dont il s'agit, modifient l'action malade, et produisent une réaction salutaire de l'organisme.

La division des médicaments d'après leur composition chimique n'a donc jamais été d'aucune utilité pour la pratique. Loin

de là, elle a donné lieu de grouper ensemble un grand nombre de substances fort hétérogènes, si on les envisage sous le point de vue dynamique, par exemple tous les oxides métalliques, qui sont réunis en leur qualité de corps oxidés, quoiqu'ils exercent les actions les plus variées sur l'organisme. La distinction des médicamens en azotés, carbonés, hydrogénés, etc., ne convient pas mieux ; parce que, outre l'azote, le carbone, l'hydrogène, ils contiennent toujours d'autres substances qui, prises ensemble, forment une combinaison dont l'effet ne saurait être déduit de celui que produit l'un ou l'autre des principes élémentaires.

La physique n'est pas plus capable de résoudre complètement le problème de la vie, ou de nous fournir un guide certain dans la pratique. En vain a-t-on cru naguère qu'elle pourrait répandre une vive lumière sur la pathogénie : la pratique n'a jamais retiré de là aucun avantage. Les progrès récents de la physique ont permis de reconnaître les lois de l'électricité et du magnétisme dans une foule d'effets mystérieux de la nature, et tout nous fait espérer qu'en suivant cette voie nous arriverons à des données plus précises sur les phénomènes de la vie. Mais il nous manquera toujours le point de vue élevé d'où nous pourrions apercevoir le principe actif supérieur à l'électro-dynamisme. Jusqu'ici toutes les théories iâtromathématiques et iatrophysiques n'ont pas modifié le moins du monde la pratique empirique, quoique toute théorie ne doive à la rigueur être admise qu'en faveur des applications qu'on en peut faire.

La pathologie humorale a retrouvé quelques partisans dans ces derniers temps, et donné lieu à une foule de recherches fort inutiles pour la pratique ; car, quand bien même nous pourrions prouver que le changement des humeurs dans l'état morbide, dont personne ne conteste l'existence, a réellement la priorité, et que le trouble des fonctions vitales en dépend, nous ne saurions cependant comment nous y prendre pour y remédier d'une manière directe. Les hypothèses de Sylvius et de ses nombreux successeurs sur l'altération acide, alcaline, fermentative et putride des humeurs fussent-elles démontrées, nous serions arrêtés tout court quant aux moyens de combattre cette altération par la voie chimique, et il nous faudrait recourir à ceux qui, régularisant l'action vitale tout entière, corrigent par cela même les sécrétions. Assurément les liquides précèdent les solides, qui s'y

produisent par une inexplicable cristallisation animale; mais les liquides sont ensuite reproduits, eux-mêmes par les solides. Qui oserait assigner un commencement ou une fin dans un tel cycle?

Au reste, le côté dynamique de la vie nous est encore le plus accessible, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie; celui-ci surtout se distingue par les formes les plus variées de trouble, d'exaltation ou de diminution relative, et de changement dans les actions. Là même où nous avons sous les yeux les anomalies matérielles les plus évidentes, l'hypertrophie, l'atrophie, le ramollissement, l'induration, la dégénérescence, nous ne reconnaissons en dernière analyse qu'une aberration du principe plastique de l'organisme, et notre unique problème est de ramener ce principe aux conditions normales. De quelle autre manière l'os situé sur un anévrisme pourrait-il éprouver une perte de substance, sinon par une exaltation du pouvoir des vaisseaux absorbans, due aux pulsations plus énergiques de l'artère? C'est aussi en activant la nutrition qu'à l'aide de certains médicamens, nous parvenons à faire disparaître des nodosités arthritiques et autres tumeurs, à guérir des ostéosarcoses, etc.

D'après cela nous trouvons tout naturel que les systèmes dynamiques de pathologie, de physiologie et de thérapeutique aient toujours reçu plus d'accueil que les autres. Mais on doit regretter le défaut d'unité, qui tient à ce qu'ordinairement on ne s'est attaché qu'à une seule direction de la vie, dans laquelle on a cru trouver la clef de l'inexplicable mystère.

Dans la persuasion que, par son dualisme de l'incitabilité et de l'irritabilité, Brown avait posé les bases d'une activité fondée sur le principe même de la vie, on chercha ensuite à sauver cette idée du naufrage, et peu à peu on imagina un nouveau système dans lequel, outre la sensibilité et l'irritabilité, on fit entrer un troisième facteur, auquel Brown n'avait nullement songé, la nutrition. Je n'examinerai pas si ce triplicisme répond à toutes les exigences de la physiologie. Celle-ci laisse à la pathologie toute la liberté possible d'expliquer les phénomènes de telle ou telle manière. Elle permet aussi au thérapeutiste d'agir avec la même liberté, sans s'inquiéter de l'unité qu'il serait à désirer d'introduire.

On sait qu'après la ruine du brownisme, la doctrine du contre-stimulisme naquit sous le ciel de l'Italie, et qu'en même

temps plusieurs autres écoles cherchèrent à faire prévaloir les vues les plus diverses sur l'essence et la guérison des maladies. Tandis que, sur les bords de la Seine, on épuise les malades de sang pour les amener à un degré de faiblesse vitale qui détruit la possibilité d'une réaction active, sur les rives de la Tamise, on les stupéfie par d'énormes doses d'opium, et sur celles de la Newa on les ébranle par des aspersions d'eau froide à la sortie d'une étuve. Accordons que les particularités nationales justifient une certaine différence dans le mode de traitement, que les émissions sanguines nuisent moins au Français qu'à l'homme du Nord, que l'Anglais, entouré de vapeurs du charbon de terre et d'une atmosphère nébuleuse, supporte des excitans plus forts, enfin que le Russe, moins excitable, sorte gai et dispos de ses bains de vapeur. Mais, en parcourant les ateliers de la thérapeutique sous un même climat, nous y trouvons la plus grande variété dans les vues et dans les méthodes dites curatives. Ici la lancette et les sangsues sont à l'ordre du jour, parce qu'on croit ne voir partout qu'inflammation; là on a sans cesse sous les yeux la compagne assidue de la plupart des maladies, la faiblesse, et l'on pense trouver dans l'éther, le camphre, la valériane, le vin, des remèdes qui ne font souvent que porter une légère fièvre d'irritation jusqu'à un degré d'exaspération où la vie se trouve compromise. Ceux-ci dérivent toutes les maladies des désordres de l'action cutanée, et veulent les guérir par des transpirations forcées; ceux-là emploient la dent de lion, les sels neutres et le soufre, contre le spectre d'une disposition latente aux hémorrhoides. Les uns, admettant un état morbide du fluide nerveux, dont personne d'ailleurs n'a encore constaté l'existence, cherchent à le ranimer par des excitans volatils; les autres combattent une imaginaire âcreté rhumatismale, goutteuse, scorbutique, scrofuleuse ou autre des humeurs. On en voit qui font périr leurs malades de faim en les noyant d'eau, ou qui les enivrent de vin, ou qui les tuent par des doses énormes de calomélas, ou qui les inondent de tisanes relâchantes, ou qui les martyrisent avec des cautères, des vésicatoires, des sétons et le fer rouge. Telle école, adonnée à la méthode expectante, recommande les moyens les plus innocens et les plus simples, afin de ne pas troubler la nature dans ses propres efforts salutaires; telle autre veut qu'on oppose un médicament à chaque symptôme saillant, et, pour remplir à le

fois de nombreuses indications imaginaires, elle donne au malheureux malade les mélanges les plus compliqués, qui souvent nous reportent à la thériaque des anciens.

Celui qui a eu le malheur d'être atteint plusieurs fois du même mal en des lieux différens et qui s'est vu forcé de se confier à des médecins différens, n'a pu manquer de remarquer que le défaut d'accord dans les vues et les méthodes de traitement n'est pas propre à inspirer beaucoup de confiance dans la médecine en général. Mais celui qui voudrait voir sa foi s'ébranler encore davantage n'aurait qu'à envoyer le récit d'une maladie tant soit peu compliquée à une douzaine de médecins, même renommés, en les priant de lui donner leur avis; peut-être recevrait-il autant d'opinions différentes, en conséquence desquelles on lui conseillerait tout autant de moyens divers; ou bien, qu'il ouvre les manuels de thérapeutique spéciale, qu'il compare les vues différentes des auteurs sur l'essence de la fièvre en général, des diverses fièvres en particulier, de la coqueluche et d'une foule d'autres formes de maladies qui se présentent presque journellement, et qu'il mette en parallèle les méthodes hautement préconisées pour les guérir; sa surprise augmentera d'autant plus qu'il verra chaque petit-fils d'Esculape donner sa propre manière comme étant la seule qui puisse conduire à bonne fin. Il n'en faut pas plus pour convaincre qu'en recherchant l'essence cachée des maladies, nous errons dans des régions privées de la lumière, et les nombreuses victimes de tant de méthodes si vantées pour la guérison du choléra montrent assez quelle est la véritable valeur de toutes ces sortes de recherches.

On se demande donc comment il est possible qu'une méthode quelconque trouve des partisans, et que tant d'hommes guérissent par des méthodes absolument différentes. A cela on peut répondre :

1° Un grand nombre de systèmes n'ont eu que très-peu ou même point d'influence sur la thérapeutique spéciale, parce que leurs auteurs se bornaient proprement à examiner comment peut être expliquée l'action des médicamens trouvés salutaires dans telles ou telles formes de maladies. Ainsi, par exemple, on attribuait l'action des oxides métalliques, tantôt à ce qu'ils se décomposaient, en abandonnant leur oxygène à l'organisme, tantôt à ce qu'ils attiraient l'hydrogène, ou à ce que le métal lui-même

exerçait une action dynamique spécifique, etc. Quand plusieurs médecins prescrivent, dans des cas à peu près semblables, le calomélas, dont malheureusement on fait un si grand abus, les uns se proposent de combattre une prétendue diathèse inflammatoire, les autres, de faire cesser une irritation du foie qui préoccupe leur esprit, ceux-ci de débarrasser le canal intestinal des saburres, ceux-là de résoudre d'imaginaires engorgemens lymphatiques, ou d'opérer une heureuse dérivation en activant les selles et la salivation, ou peut-être d'attaquer une dyscrasie syphilitique occulte. Il en est de même à l'égard d'un grand nombre de médicamens. Un malade, par exemple, prend un mélange de sel ammoniac et de tartre émétique; il guérit. Son médecin, partisan du gastricisme, triomphe de l'heureux choix du moyen incisif et dissolvant. Un disciple de Broussais sourit de ce qu'une gastro-entérite méconnue a été guérie par hasard à l'aide d'antiphlogistiques. Un troisième déplore l'aveuglement de ses deux confrères, parce que, suivant lui, les deux médicamens n'avaient pu être utiles qu'en agissant comme diaphorétiques, et expulsant la sueur retenue; un homme faible et hypochondriaque revient des eaux à demi rajeuni, et avec l'attestation du médecin inspecteur, portant que ces eaux sans pareilles ont fondu et évacué toutes les obstructions. Un autre pense que le soufre contenu dans les eaux a été un excitant spécifique du système de la veine-porte frappée d'adynamie; tandis qu'un troisième expose avec emphase comment l'éruption miliaire qui a paru prouve qu'il ne s'agissait que de provoquer une crise vers la peau pour amener au dehors une âcreté rhumatismale tombée sur les parties internes. Le modeste médecin de la maison garde le silence; car il avait moins compté sur l'effet des eaux que sur l'éloignement momentané du malade de son pays natal, où l'avarice le condamnait à un mauvais régime, et où il s'épuisait dans les bras d'une jeune et ardente épouse.

Souvent les explications de l'effet curatif d'un médicament sont tirées par les cheveux, suivant la prédilection du médecin pour tel ou tel système. Un praticien connu prétendait que le musc était un puissant antiphlogistique; cette assertion n'était que la suite nécessaire de son opinion, suivant laquelle il y avait identité entre le typhus et l'encéphalite. Au reste, de pareilles conséquences deviennent plutôt ridicules que nuisibles, parce que

les médicamens éprouvés continuent à être employés après comme avant, seulement sous d'autres titres, et, à ce qu'on dit, pour atteindre des buts différens, qui n'ont rien que d'imaginaire. Quand le malade guérit, peu importe comment il plaît au médecin d'expliquer sa guérison. Cependant la conséquence poussée trop loin n'est pas toujours si exempte d'inconvéniens, et quand il s'agit d'un écrivain et d'un professeur, elle devient doublement dangereuse. Combien d'élèves de Marcus n'ont-ils pas pu être conduits à employer dans la véritable encéphalite le musc que leur maître leur avait dépeint comme antiphlogistique? Mais certains médecins sont tellement dominés par leurs idées sur l'essence de telle ou telle forme de maladie, et si engoués de l'infailibilité de leurs propres vues, que même les plus évidens insuccès de leur pratique ne peuvent les déterminer à changer d'opinion ou de méthode.

2° En observant sans préjugés ce qui a lieu pendant le rétablissement de la santé, on acquiert la conviction qu'il y a sans nul doute plusieurs voies pour arriver à la guérison d'un grand nombre de maladies. Je ne saurais donc admettre l'opinion de certains partisans enthousiastes de l'homœopathie qui prétendent qu'on ne peut jamais guérir complètement que par leur méthode, et que, si jamais une maladie l'a été en effet, c'est que, par un heureux effet du hasard, le médecin avait, à son insu, fait choix d'un moyen homœopathique convenable, quoique ce cas puisse réellement être arrivé plus d'une fois, et se présenter encore chaque jour. Je ne passerai point ici en revue les diverses méthodes possibles de guérison, dont l'exposé trouvera mieux sa place dans la suite de ce travail, et je ferai seulement remarquer que :

3° La force médicatrice de la nature est souvent assez puissante pour, au milieu des circonstances les plus défavorables, et même sous l'influence d'un traitement médical dirigé à rebours de tous les principes, tantôt rejeter au dehors, soit par le vomissement ou la diarrhée, soit de quelque autre manière moins perceptible, les moyens hétérogènes dont on a surchargé l'organisme malade, tantôt en vaincre l'effet nuisible par des réactions excitées sur d'autres points, et, bien qu'elle ait alors à lutter simultanément contre la maladie et contre les fautes du médecin, amener cependant une crise heureuse ou susciter une nouvelle forme de maladie qui entraîne moins de danger que la forme primitive. Les

preuves en sont fournies par les innombrables récits de maladies, ou de prétendues guérisons, dont nos livres fourmillent. Mais si les choses tournent mal, on trouve ordinairement encore une porte de derrière pour sauver l'honneur de l'art. La péricnemonie se termine fréquemment par la paralysie des poumons, après l'abus des émissions sanguines. Les fièvres d'irritation sont sujettes à prendre un caractère nerveux sous l'empire d'un traitement stimulant. Par l'emploi si commun des doses élevées de valériane, d'éther, de camphre et de musc, les fièvres nerveuses simples atteignent souvent un si haut degré d'intensité, qu'une apoplexie, une encéphalite termine promptement la scène, ou qu'un état putride éteint un peu plus lentement le flambeau de la vie. Pour maintenir la foi en une médecine trompeuse chez les parens qui entourent en pleurs le cercueil d'un être chéri, on leur met sous les yeux la longue liste des visites et des prescriptions, on leur énumère les potions, poudres et emplâtres qui ont été employés, on leur dit qu'il ne reste plus un tiroir chez l'apothicaire dans lequel on n'ait fouillé, et que le malade aurait été infailliblement sauvé s'il n'était survenu une apoplexie pulmonaire, une apoplexie cérébrale, une encéphalite, comme si cette triste terminaison pouvait être attribuée à un hasard sans règle.

4° Mais il ne faut pas non plus perdre de vue cette circonstance que fort souvent les mélanges de médicamens usités dans la pratique allopathique, diminuent ou même font disparaître les inconvéniens d'un mauvais choix. Une foule de médecins ne peuvent renoncer à la coutume de prescrire des médicamens composés. On se flatte d'agir d'une manière très-rationnelle en cherchant à approfondir le rapport des facteurs de la vie, qui ne sont toutefois qu'une simple vue de l'esprit, et prescrivant des substances correspondantes à l'essence, à la cause prochaine de la maladie. Mais comme on a remarqué qu'aux hautes doses usuelles les médicamens produisent aussi des effets accessoires inattendus et souvent très-nuisibles, on cherche à empêcher qu'ils ne puissent causer de préjudice en y ajoutant d'autres substances. De là les prétendus correctifs qu'on joint aux moyens principaux, appelés bases. Cela ne suffit néanmoins pas encore ; on ne pense pas que, quand la cause prochaine n'existe plus, tous les symptômes de celle-ci doivent disparaître. On croit, au contraire, qu'il importe de sévir aussi contre les symptômes les plus importants, et, pour

remplir les nombreuses indications, on prescrit encore des remèdes particuliers, qui prennent le nom d'adjuvans. Puis, pour faire une mixture suivant la forme commandée par l'école, on a besoin d'un liquide dans lequel les divers ingrédients soient dissous, et, comme on est dans le domaine des composés, on prend d'ordinaire pour cela quelque eau distillée, parfois même très-chargée de substances médicinales. Enfin on termine par ajouter quelque chose qui soit propre à corriger la saveur. En même temps on prescrit une tisane préparée avec diverses racines, herbes, fleurs et fruits, un liniment, ou un vésicatoire, un lavement médicamenteux ou un cataplasme.

La connaissance des antidotes, ou des médicamens propres à faire cesser l'action d'autres médicamens, a été jusqu'à présent l'un des côtés les plus faibles de notre pharmacodynamique. On a ignoré, par exemple, que le camphre supprime l'effet de l'ammoniaque, du phosphore, du soufre et d'un très-grand nombre de substances végétales; le vin, l'eau de-vie et le café, ceux de la noix vomique; la pulsatile, ceux du soufre; le quinquina, ceux du mercure et de l'asa-fœtida; le café, ceux de la noix vomique, de la camomille, du sumac vénéneux et de diverses autres substances vénéneuses; on a ignoré que le vinaigre exaspère les effets nuisibles de la belladonne, etc. Aussi, lorsqu'il ne s'agissait point de combattre des maladies inflammatoires, n'interdisait-on ni le vin ni le café, et prescrivait-on souvent à la fois des choses qui devaient nécessairement se neutraliser. On considère une formule composée comme une série de quantités qu'il suffit d'additionner ensemble pour connaître l'effet total, sans songer que les rapports antidotaires de la plupart des médicamens nous sont encore trop peu connus, et que d'un mélange quelconque de choses diverses résulte un nouveau corps, dont les propriétés et les effets ne ressemblent point à ceux de chacun de ses constituans. Dans beaucoup de cas, la chimie nous éclaire à cet égard : le nitre est tout autre chose que de la potasse et de l'acide nitrique; les propriétés de la soude et du chlore ne sont point réunies dans le sel marin. Avant de connaître la composition de l'opium, on ne savait pas que l'ammoniaque le décompose en produisant un précipité de morphine. Mais là même où la chimie, qui n'est point non plus arrivée au dernier terme de la perfection, ne trouve rien de choquant, les circonstances indiquées plus haut montrent que tous

les mélanges de médicamens doivent être désapprouvés; aussi beaucoup de grands médecins les ont-ils blâmés dans tous les temps, et se sont-ils prononcés en faveur des méthodes les plus simples. Mais quand le praticien se fait une idée fausse de l'essence des maladies qu'il traite, l'inaction des mixtures prescrites par lui est un bonheur pour le malade, puisqu'au moins la force médicatrice de la nature ne se trouve pas troublée d'une manière directe, et que le seul inconvénient absolu qui résulte de là est la perte de l'argent dont il a fallu payer des substances prises sans utilité. Ce cas a certainement lieu bien plus souvent qu'on ne le croit.

Les réflexions précédentes justifient assurément les plaintes nombreuses qui se sont élevées contre la versatilité des vues et des méthodes curatives, contre l'insuffisance du diagnostic de la cause prochaine des maladies, et contre le défaut d'accord entre les médecins sous le point de vue des indications. Elles justifient le vœu fréquemment exprimé aussi à haute voix, qu'une réforme générale ait lieu en médecine, et qu'il nous devienne enfin possible de procéder, à l'abri d'erreurs dangereuses, d'après une méthode fondée sur des principes solides. La juste appréciation de la valeur douteuse des nombreux systèmes dont l'histoire de la médecine conserve le souvenir, a fait désirer plus d'une fois qu'on abjure enfin tout esprit de système, qu'on se tienne exempt de toutes spéculations, et qu'on en revienne à la vraie méthode hippocratique. Cependant, d'un côté, l'admirable esprit d'observation du médecin de Cos n'est dévolu qu'à un petit nombre d'hommes; d'un autre côté, le simple empirisme ne satisfera ni la tendance de notre époque vers le rationalisme, ni les besoins des praticiens, attendu que les méthodes compliquées de traitement qui ont été suivies jusqu'ici nous ont légué trop peu d'expériences pures, et qu'il est impossible qu'un homme réunisse dans sa tête assez d'observations recueillies par lui-même ou par d'autres, pour être en état de choisir la meilleure des marches dans toutes les nuances des innombrables cas morbides imaginables.

Il était réservé au génie de Hahnemann de poser la base d'un système de médecine bien plus sûr et préférable. Armé de connaissances fort étendues, Hahnemann déplorait depuis long-temps l'incertitude de toutes les méthodes connues, lorsqu'il devint père de famille, et se vit dans la nécessité de se faire le médecin de ses

propres enfans. Cette nouvelle situation lui fit plus vivement sentir encore l'insuffisance de notre savoir, et redoubla ses efforts pour arriver à quelque chose de mieux. Des expériences faites sur lui-même en 1790, et qui lui enseignèrent la propriété qu'a le quinquina d'exciter la fièvre intermittente, firent poindre à ses yeux l'aurore d'une médecine nouvelle, qui rejette l'ancien principe *contraria contrariis*, et le remplace par cette maxime expérimentale *similia similibus*. Probablement il ne soupçonna lui-même pas d'abord les conséquences importantes de ce principe, et il attendit vingt ans encore avant de publier son *Organon*, qui diffère de tous les systèmes antérieurs en ce qu'il repose sur une vérité connue d'après des faits seulement et qu'on ne peut retrouver qu'à l'aide des faits.

Il y a deux manières d'arriver à la conscience d'une vérité, la spéculation et l'expérience. Quoique la première mène à des connaissances plus élevées, Hahnemann choisit exclusivement la seconde, afin d'échapper aux illusions dans lesquelles il est d'autant plus facile de tomber en se livrant à des recherches métaphysiques, que nous ne trouvons hors de nous aucun point d'où nous puissions embrasser d'un seul coup d'œil le jeu des forces de notre propre nature organique. Aussi évita-t-il, après avoir reconnu la vérité, de la développer à l'aide de spéculations empruntées aux autres lois naturelles. Il la donna toute nue, comme une loi trouvée empiriquement, persuadé que des essais continués dans la même direction que celle qu'il avait suivie, contribueraient infailliblement à la faire reconnaître.

Mais l'opposition entre cette loi expérimentale et les vues jusqu'alors adoptées était trop grande pour que les médecins ne fussent pas plutôt peu enclins que disposés à la vérifier par la voie de l'expérience. D'ailleurs le blâme que Hahnemann déversait peut-être sans assez de ménagement sur toutes les anciennes doctrines, avait réellement trop blessé une foule de praticiens, pour que leur orgueil choqué permit qu'ils embrassassent avec chaleur la nouvelle cause. D'abord on ne crut même pas qu'elle méritât la peine d'être examinée, et on la regarda d'un air dédaigneux. Cependant Hahnemann réunit autour de lui quelques élèves, qui étudièrent sa doctrine d'une manière sérieuse, avec zèle, et qui firent ensuite sensation par les succès qu'ils obtinrent en l'appliquant. Devenus alors attentifs, plusieurs médecins formés dans

d'autres écoles voulurent aussi connaître l'homœopathie, la mettre à l'essai, et l'essayer comme l'exigeait le fondateur, comme doit l'être toute vérité émanée de l'expérience, c'est-à-dire par l'observation rigoureuse des résultats obtenus d'un juste emploi de la méthode. C'est ainsi que peu à peu l'homœopathie acquit des partisans, même parmi d'anciens praticiens instruits, expérimentés et renommés, dont plusieurs s'étaient même fait connaître auparavant par des ouvrages écrits dans l'esprit de la médecine allopathique. Mais le zèle des ennemis de la nouvelle école n'en devint que plus vif, surtout parmi ceux qui ont l'habitude de n'admettre que les théorèmes trouvés avec le secours de la spéculation, et qui s'empressèrent de lancer l'anathème contre celui de Hahnemann. Il n'est pas donné à chacun de pousser l'abnégation de soi-même jusqu'à savoir reconnaître ses erreurs antérieures, ou même seulement jusqu'à se persuader qu'il a été jusqu'à présent dans l'erreur. Au reste, les nombreux écrits qui ont paru contre l'homœopathie n'ont fait que la servir. Les partisans de cette doctrine redoublèrent d'efforts, tant pour la répandre que pour la perfectionner elle-même. Elle eut pour elle aussi l'intérêt toujours croissant du public, de celui surtout qui avait appris à la juger d'après ses résultats; car ces résultats, chaque jour de plus en plus multipliés, étaient ce qu'il y avait de mieux pour désarmer une foule d'antagonistes dont l'unique occupation consistait à chercher d'établir par de simples spéculations que ce que des faits journellement accumulés démontraient n'être point possible. Mais ce simple raisonnement, que ce qui est vrai doit être possible, mène nécessairement à la conviction qu'il faut qu'on soit parti de fausses prémisses pour dévoiler le prétendu néant de la doctrine contestée, et la confiance dont l'opposition pouvait peut-être se targuer dans l'origine, reçut par là un coup sensible. Le ton injurieux qu'elle a plus d'une fois affecté n'a pas peu contribué non plus à lui nuire, en excitant un véritable dégoût.

Il est digne de remarque que l'histoire ne nous offre pas un seul cas où la lutte entre de simples opinions ait été aussi acharnée que celle contre certains faits patens, tels que les vertus curatives de l'antimoine, la découverte de la circulation du sang, et la vérité des guérisons homœopathiques. Tous ces faits ont été niés formellement par une foule d'adversaires. On doit laisser seuls sur

le terrain des opposans qui combattent avec de telles armes, et qui s'oublent jusqu'à refuser la capacité d'observer aux homœopathes, jusqu'à déclarer que tous sont des dupes ou des fripons. Mais des argumens présentés sous les formes convenables sont à désirer, parce qu'ils donnent une impulsion qui ne peut que tourner au profit de la science.

Hahnemann ne nous a donné que la clef de la nouvelle doctrine; et, quoique nous lui devions encore une multitude d'observations et de règles d'une haute importance, il ne lui était pas possible de porter toutes les branches de la thérapeutique homœopathique au dernier degré de la perfection. En continuant à suivre la voie qu'il a tracée, nous nous rapprocherons de plus en plus du but; mais nous n'y arriverons jamais, parce que la médecine n'est point par elle-même susceptible d'une perfection absolue, la connaissance des forces de la nature devant toujours rester incomplète, même au milieu de nos plus grands efforts.

Au reste, l'homœopathie a pris un grand développement entre les mains tant du fondateur lui-même, que de ses nombreux disciples; mais la question de savoir si l'on peut et l'on doit l'appeler un système, a été très-diversement résolue. Si nous entendons par système une doctrine fondée sur un principe purement scientifique, n'ayant pas besoin de preuves, et portant en lui-même la vérité absolue, principe d'où l'on puisse déduire la nécessité de tous les phénomènes de la vie organique, nous devons malheureusement avouer que jamais encore nous n'avons été en possession d'un pareil système, et nous devons même renoncer tout-à-fait à l'espoir d'en avoir jamais un. Mais, si nous laissons de côté ce à quoi on ne saurait atteindre, si nous entendons par système une doctrine dont le principe suprême trouve à s'appliquer dans toutes ses branches, un tel édifice, en tant qu'il est purement pratique, et que son principe suprême sert de base à la pratique, peut certainement prendre le nom de système. Quant à savoir s'il présente des avantages décidés sous le rapport de la guérison des maladies, cette question, bien plus importante que l'autre aux yeux du praticien, est résolue à l'avantage de l'homœopathie pour la majorité de ceux qui connaissent également bien et l'ancienne et la nouvelle méthode. Beaucoup se sont contentés d'agir d'après un principe trouvé empiriquement, sans s'inquiéter de savoir s'il avait ou non l'honneur d'être fondé en philosophie. D'autres, suivant la

pente du siècle, ont essayé de ramener à des lois naturelles ce qui a lieu dans les guérisons homœopathiques, et de mettre en évidence la nécessité de ces événemens. Tel est aussi le but que je me propose dans ce travail.

Fidèle au principe, je m'écarterai quelquefois, dans les détails, des dogmes du fondateur; car je déteste trop l'ilotisme pour ne pas m'apercevoir que certains points demandent encore à être rectifiés ou éclaircis. Mais personne ne me fera un reproche de ce que, pour arriver au développement du principe lui-même, je commence par des considérations générales sur les forces de la nature organique.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES SUR LE QUINQUINA, COMME ESSAI D'UNE NOUVELLE MANIÈRE D'ENVISAGER L'ÉTAT DE LA MATIÈRE MÉDICALE PURE;

Par les Docteurs BEUVAIS ET SIMONEAU.

(Premier article.)

p. 204 6

La propriété d'une chose n'est que ce qui caractérise son rapport actif avec d'autres choses. A la vérité, nous n'apercevons que les phénomènes résultant des combinaisons ordinaires dans lesquelles la nature a engagé les choses. Mais comme celles-ci ne nous montrent par cela même qu'un seul côté, nous considérons aussi les rapports insolites dans lesquels le hasard ou notre propre volonté peut venir à les placer, et qui font qu'elles nous révèlent de nouveaux phénomènes. Or, les rapports naturels des choses étant infinis, l'expérience qui les recherche dans les phénomènes ne connaît par conséquent point de bornes.

L'expérimentation a donc pour condition que, des propriétés connues d'une chose on ne conclue point à celles qui sont inconnues. Chacune renferme la cause des phénomènes divers, qui ne se manifestent pas tous ensemble, mais seulement d'une manière successive et suivant la diversité des circonstances.

Qu'est la vie autre chose, sinon une expérimentation prolongée, puisque, soumise à une fluctuation continuelle d'influences extérieures, elle nous apprend à connaître par sa réaction quelles propriétés et quels phénomènes prédominent en elle? Si nous

pouvions nous la figurer comme quelque chose qui subsiste de soi-même, nous pourrions aussi nous représenter isolément sa manifestation produite par le rapport existant entre elle et d'autres choses. Mais le médecin est emprisonné dans le cercle des réalités ; les spéculations métaphysiques ne sont point de son ressort : il a pour objet de ses études la vie unie à un individu organique.

L'individu organique ne peut maintenir son existence sans être continuellement en conflit avec la nature extérieure. Ce continuel contact nécessaire donne lieu à des phénomènes qu'on appelle fonctions. Tant que ces phénomènes ont lieu de manière que le développement organique ne soit point entravé, nous disons que l'individu jouit de la *santé*, et l'étude de tous les phénomènes qu'il présente constitue la *physiologie*. Mais dès que la spontanéité de l'organisme vient à être dominée plus par les conditions extérieures que par sa propre légitimité, il résulte de là la *maladie*, et si ces conditions extérieures viennent à l'emporter, la *mort* s'ensuit. On appelle *étiologie* l'étude du rapport anormal des objets extérieurs et de l'organisme vivant, en tant que de là naît une maladie.

La maladie, comme tout ce qui arrive sur terre, est soumise aux conditions de l'espace et du temps ; elle a son commencement, son progrès, son déclin et sa fin dans le temps ; l'organisme est son siège dans l'espace. Décrire l'histoire du développement des maladies, c'est-à-dire exposer comment les phénomènes morbides se succèdent, quand il ne survient pas de nouvelle influence étrangère, tel est le but de la *pathologie*. Celle-ci ne doit point être confondue avec la pathogénie ; car nous ne découvrons jamais l'essence intime de la maladie. Mais la pathologie proprement dite, la vraie histoire des maladies, a toujours été la même depuis Hippocrate. Les temps, les saisons, les lieux apportent bien des modifications à la violence plus ou moins grande des phénomènes anormaux ; mais il n'en est pas moins certain que les phénomènes caractéristiques d'une violente péripneumonie sont encore aujourd'hui les mêmes qu'il y a deux mille ans.

Toute guérison produite par l'art suppose qu'on suit un plan pour influer sur la marche anormale de la vie, en dirigeant d'une manière déterminée ses rapports avec le monde extérieur, afin de la ramener dans la voie régulière. Mais qui peut exercer ce pouvoir sans connaître comment et jusqu'à quel point la nature s'est

écartée de la règle? La *thérapeutique* ne peut donc marcher que sur les traces de la physiologie et de la pathologie.

Personne n'attaquera les principes qui viennent d'être émis. On peut les exprimer autrement ; on peut substituer de meilleures définitions aux nôtres ; mais tous les médecins reconnaîtront la vérité de ce que nous avons voulu dire. Il est inutile d'insister sur l'impossibilité d'exercer la médecine sans la connaissance de l'anatomie. Si l'on a singulièrement abusé de l'anatomie pathologique dans ces derniers temps, il faut moins s'en prendre à cette science, si utile en elle-même, qu'à l'esprit de parti, pour ainsi dire, inné chez tous les hommes.

Ce n'est donc qu'après avoir approfondi toutes ces sciences qu'on peut se hasarder à traiter des maladies, en cherchant à modifier et à raccourcir leur marche naturelle par des médicamens. L'homœopathie a ouvert une nouvelle voie pour l'étude de ceux-ci ; elle les essaie sur l'homme bien portant, et les applique ensuite aux malades d'après la loi *similia similibus*.

On ne peut contester à l'homœopathie le mérite d'avoir attaché la première une très-grande importance aux effets spécifiques des médicamens ; seulement, la valeur du mot spécifique doit être bien fixée, pour qu'on n'en déduise pas des prétentions exagérées. Or, étudier la spécificité des médicamens, c'est non pas chercher quel est celui qui convient dans une forme déterminée et fixe de maladie, mais s'attacher à *connaître comment chacun se comporte avec la vie animale liée à des organes, et comment il influe sur les fonctions de l'organisme dans les circonstances les plus variées*. Les modifications tant subjectives qu'objectives des organes et de leurs fonctions que produit l'action des médicamens, doivent être prises en considération, ainsi que le degré et la durée de cette action, suivant la diversité des circonstances individuelles et étiologiques.

Pour se former l'image de ce rapport actif des médicamens avec la vie organique, il ne faut s'attacher exclusivement ni à l'état des organes, ni aux modifications du sentiment. Car l'individualité de l'homme tient à une multitude de systèmes et de forces dont chacune offre une série particulière de phénomènes plus ou moins prononcés. De là vient que ceux qui ne cherchent les modifications de la vie que dans les changemens visibles des organes, comme ceux qui ne font consister la maladie que dans une

série de sentimens indéterminés , partagent la vie en deux portions dont les phénomènes n'ont rien de commun quant à la forme , quoiqu'on soit obligé de reconnaître entre eux une liaison de causalité. Notre but n'est pas de concilier ces deux partis inconciliables , mais d'emprunter à chacun tous les faits que l'observation impartiale a constatés.

C'est en nous plaçant sous ce point de vue que nous allons chercher à fonder sur la physiologie l'histoire des effets produits par les médicamens. A cet effet , nous commencerons par le quinquina. Nous avons réuni tous les matériaux possibles, et nous les rangerons dans l'ordre qui nous a paru le plus commode. Plus un sujet offre de faces , et plus on court risque de se tromper : aussi n'avons-nous pas la prétention de considérer notre travail comme parfait. Nous donnerons seulement la somme des matériaux que nous possédons , et nous montrerons la marche que nous avons suivie , heureux si nous parvenons à écarter quelques erreurs , à mettre quelques vérités en plus grande évidence.

La *Matière médicale pure* donne les symptômes obtenus en expérimentant le quinquina sur l'homme bien portant. C'est là la première base. D'un autre côté , on a opéré un grand nombre de guérisons avec cette substance : les symptômes qu'elle a guéris chez des malades ont été extraits et réunis ensemble ; de là est résulté le Répertoire de Jahr. Nous reproduirons donc tous les faits épars dans les recueils homœopathiques , en les faisant suivre de quelques réflexions , et nous chercherons à séparer le bon du mauvais. Ce travail achevé , nous écarterons les symptômes que Hahnemann a tirés d'auteurs anciens , parce que la plupart sont des effets curatifs et non des effets primitifs. Puis nous mettrons encore de côté ceux que lui-même désigne comme effets alternans et comme effets curatifs chez les personnes mises par lui en expérience. Enfin nous rangerons les différens symptômes dans un ordre comparatif , et nous les disposerons physiologiquement d'après les *organes* et d'après les *sensations*.

N° 1. *Fièvre , avec caractère nerveux* , par Ruckert.

Un homme robuste , bien constitué , et âgé de trente-trois ans , était déjà malade depuis quinze jours , et avait fait usage de divers moyens , lorsque les siens me firent appeler le 12 décembre 1823. Je constatai l'état suivant :

Tête pleine, comme si elle allait éclater, et chaude. — Chaleur et rougeur de la face. — Goût pâteux dans la bouche ; beaucoup de soif. — Langue fendillée et noire. — Lèvres et dents couvertes d'un enduit noir. — Diarrhée depuis le commencement de la maladie ; selles jaunâtres, liquides comme de l'eau, sortant souvent d'une manière involontaire. — Voix rauque ; on ne distingue presque aucune parole. — Toux, avec crachats muqueux et douleur de poitrine. — Sommeil tranquille, mais non réparateur. — En se découvrant, le malade éprouve du froid et frissonne. — Chaleur, fréquemment pendant la journée, et surtout dans la tête, avec distorsion des yeux. — Moral tranquille, indifférence.

Le fils de ce malade, âgé de onze ans, avait été pris en même temps que lui d'accidens semblables. Les forces de tous deux étaient épuisées à un haut degré.

Le pronostic ne pouvait guère être favorable ; car plusieurs malades, traités allopathiquement de la même maladie, avaient déjà succombé dans la ville. L'épidémie durait depuis plusieurs mois. Cependant un autre cas analogue, que je vais rapporter brièvement, me fit concevoir l'espérance de réussir dans les deux dont je viens de parler.

Le 7 août de la même année j'eus à traiter un jeune homme de vingt-deux ans qui était au lit depuis trois semaines déjà. Je trouvai chez lui les symptômes suivans : — Tournoiemens dans la tête. — Le malade ne peut rien manger ; ce qu'il met dans sa bouche a un goût pâteux. — Soif très-forte. — Quand il ne boit pas, il est pris de toux. — La toux détache des mucosités. — Lèvres sèches. — Diarrhée jour et nuit ; matières jaunâtres et aqueuses. — Tous les membres sont endoloris, et le malade n'a point de force. — Il demeure assoupi jour et nuit.

Je donnai sur-le-champ *china* 6. Le 17, les parens m'apprirent que les tournoiemens dans la tête avaient cessé, ainsi que le goût pâteux dans la bouche et la soif, que la diarrhée avait disparu peu après la prise du médicament, et qu'au bout de quelques jours les selles avaient repris le caractère naturel. La toux reparaissait encore après avoir bu, et le malade éprouvait alors de violentes tranchées en urinant. *Tinct. cantharid.* 3 fit cesser cet état sur-le-champ, et le malade se rétablit promptement.

Je ne pouvais donc, dans les cas présens, soit à *priori* d'après

l'analogie des symptômes, soit d'après l'expérience faite dans le cas précédent, choisir de moyen plus approprié que le quinquina. Je donnai au père une goutte de la neuvième, et au fils une goutte de la douzième dilution. Le résultat fut très-favorable aussi. Le 15 décembre, on m'informa que, chez tous deux, la fièvre, la plénitude dans la tête et la diarrhée avaient presque entièrement cessé; il y avait de l'appétit; le goût était rétabli, et la langue nettoyée; les lèvres pelaient et reprenaient une teinte rouge; mais la voix était plus rauque qu'auparavant. Le quinquina ayant opéré tout ce qui dépendait de lui, je donnai au père *pulsat.* 9, et au fils *chamom.* 12. Ces moyens dissipèrent rapidement la raucité de la voix, et la santé se rétablit d'une manière complète. —

RÉFLEXIONS. — Nous ne pouvons reconnaître, dans ces cas, une fièvre nerveuse; car il manque les symptômes caractéristiques de cette maladie. La fièvre nerveuse ou ataxique des anciennes écoles offre : pouls inégal, irrégulier, filiforme, tremblant, intermittent; chaleur en général modérée, non désagréable, mais picotante, chatouillante, inégalement répartie, une partie étant brûlante et une autre froide, ou le malade éprouvant de la chaleur en dedans et du froid en dehors; la soif manque souvent tout-à-fait, quoique la bouche soit sèche; les sueurs sont rares, et ne soulagent pas; la chair de poule les accompagne souvent; respiration rarement naturelle, souvent suspirieuse, bruyante, anxieuse, accélérée, non en rapport avec le pouls; langue d'abord humide et nette, ou blanche, puis sèche, gercée, mais toujours rouge, parfois constamment humectée; digestion troublée, mal d'estomac; quelquefois vomissement de matières muqueuses, insipides, ou acides et amères; constipation ou diarrhée. Les facultés intellectuelles sont souvent intactes au milieu du plus grand danger; souvent aussi il y a délire. Tels sont les signes d'une fièvre nerveuse. Aucun ne se retrouve dans l'observation précédente. Donc nous devons dire que la diagnostic a été faux. Nous ne voyons dans ce cas qu'une *diarrhée* semblable à celles qui, dans beaucoup de contrées, règnent épidémiquement en été et en automne : on ne peut même pas songer à la dysenterie, puisqu'il n'y avait ni selles sanguinolentes ni ténésme. Il ne s'agit que d'une affection de l'intestin grêle, avec affection simultanée, mais légère, de l'estomac et de la poitrine.

N° 2. *Danse de Saint-Guy*, par le docteur Schreter.

Un jeune garçon, d'apparence un peu cachectique, avait eu deux ans auparavant la gale, que l'emploi d'un onguent avait promptement fait disparaître. Deux mois avant que je le visse, il avait rendu des vers ; huit jours auparavant, il eut tout à coup peur pendant la nuit, et depuis lors ses membres demeurèrent dans un mouvement continu. La mère n'avait encore rien fait contre cet accident ; elle m'amena l'enfant le 10 avril 1828. Je ne découvris autre chose que des tressaillemens continuels de tous les muscles, tantôt à la face, tantôt aux extrémités supérieures et inférieures.

J'administrai *ignat.* III, ij, le 11 avril. Au bout de quatre jours, l'état était encore le même. Le 15, je donnai *cupr. acet.* II, j ; aucun changement ne s'opéra dans l'espace de quinze jours. Mais, à cette époque, la fièvre se développa ; pendant trois jours, l'enfant eut de la chaleur, sans beaucoup de soif, et les mouvemens involontaires cessèrent. Le quatrième jour, frisson et froid, précédés d'une grande soif et de mal à la tête ; il n'y eut de soif ni pendant le froid ni durant la chaleur ; mais il s'en développa pendant la sueur qui suivit. Je donnai alors *china* III, j ; la fièvre cessa, et la danse de Saint-Guy n'a plus reparu.

Je suis loin d'admettre que j'aie guéri ce malade de la chorée ; je crois plutôt que cet effet fut dû à la fièvre qui survint, et que, comme celle-ci fut combattue convenablement, les symptômes antérieurs ne reparurent plus. Cependant, la psore devant être considérée comme la cause fondamentale dans ce cas et autres analogues, avant la découverte des antipsoriques, on ne pouvait songer à une guérison radicale en pareille circonstance.

Le rédacteur du journal qui renferme cette observation ajoute que cependant il n'est pas improbable que le cuivre a pu préparer une modification dans l'organisme, et déterminer une fièvre, même au bout de quinze jours.

RÉFLEXIONS. — Nous n'avons point à rechercher ici pourquoi le médecin n'a pas, dès l'origine, choisi un moyen mieux approprié à l'ensemble des symptômes. Nous ne discuterons pas non plus la question de la psore. Ici il ne s'agit pour nous que du quinquina. Or jamais nous ne pourrions accorder que le quinquina ait guéri une chorée. Et cependant tous les répertoires, en

se fondant sur cette assertion fautive, indiquent le quinquina dans la chorée. Nous rejetons ce cas comme insignifiant, et tout-à-fait incapable d'être admis au nombre de ceux sur lesquels doit reposer la méthode homœopathique.

N° 3. *Fièvre intermittente*, par le docteur Hartlaub.

Une femme de trente-un ans, d'une complexion un peu molle, tomba malade le 7 août 1826; pâleur de la face, lassitude, nau-sées, défaut d'appétit, constipation, et fréquens frissons. Quatre jours après, le 11, la maladie prit la forme d'une fièvre intermit-tente, avec les symptômes suivans :

Vers midi, grand froid interne et externe, surtout au haut du corps, avec frissons, mais aussi avec chaleur à la tête et rougeur de la face. L'accès dure jusqu'à huit heures du soir, et se termine par un frissonnement mêlé de chaleur. Pendant toute sa durée, soif, et après, un peu de sueur. Cinq accès avaient eu lieu quand je fus appelé, et pendant ce temps la malade avait éprouvé de l'in-somnie, défaut d'appétit pendant le jour et boulimie durant la nuit.

Le 16, à 10 heures du matin, je donnai *china* IV. L'accès de ce jour fut déjà beaucoup plus faible. Celui du lendemain fut presque insignifiant. Le 19, il n'y en eut point. Le 20, il en reparut un fort léger, qui tenait peut-être à l'humidité froide de la saison. Je fis prendre encore une dose de *china*. La santé se rétablit, et la boulimie nocturne cessa.

RÉFLEXIONS. — Cette histoire de maladie n'est point non plus à l'abri de la critique; car combien de fois ne voit-on pas des fièvres intermittentes s'affaiblir et guérir d'elles-mêmes, sans mé-dicamens, au bout de cinq, sept ou douze accès? Ensuite, l'au-teur dit qu'il y a eu soif pendant tout l'accès; or, c'est là, d'après Hahnemann, une contre-indication du quinquina. Car, p. 412, t. III de sa *Matière médicale*, il dit positivement : « J'ai trouvé que la fièvre quinique n'était point accompagnée de soif pendant le frisson ou le froid, et que la soif ne paraissait qu'après, ou, ce qui revient au même, immédiatement avant la chaleur. De même on ne rencontre pas de soif dans la fièvre quinique, même au milieu de la pleine chaleur fébrile, etc. » A la vérité, il dit que cependant la chaleur fébrile accompagnée d'élancemens par tout le corps paraît faire exception; mais Hartlaub ne dit pas

que la chaleur ait été lancinante. Nous rejetons donc cette observation.

N^o 4. *Faiblesse, avec plusieurs incommodités*, par le docteur Hartlaub.

Une femme de 54 ans, d'une constitution assez robuste, et jusqu'alors bien portante, tomba malade, sans cause connue, au milieu du mois de juin 1830. Elle fut prise d'une chaleur fébrile rémittente, avec faiblesse considérable. On lui prescrivit un vomitif; la fièvre se dissipa peu à peu, mais la faiblesse augmenta énormément. Le 30 juin, on réclama mes soins : je trouvai les symptômes suivans :

La faiblesse dure encore, de sorte que la malade peut à peine marcher dans sa chambre. — Pouls petit et faible. — La nuit, beaucoup de sueur, et plusieurs fois, réveil. — Continuellement beaucoup de soif. — Violent mal de tête au vertex et à l'occiput, comme si l'on y arrachait les cheveux. — Peu d'appétit. — Langue chargée, blanche. — Goût amer dans la bouche. — Pesanteur d'estomac, après avoir mangé. — Plusieurs selles par jour, un peu diarrhéiques. — Teint jaunâtre. — Tiraillemens dans les membres.

Le 30 juin, *nux* X. — Point d'amélioration jusqu'au 9 juillet. Ce jour-là *coccul*. IV. — La coque du Levant n'eut d'autre effet non plus que de diminuer un peu la faiblesse. — Le 18, *china* IV; les jours suivans, la diarrhée augmenta; il y eut une selle la nuit, et la faiblesse augmenta jusqu'au tremblement. Cependant, au bout de 8 jours, toutes les incommodités commencèrent à diminuer, et le 6 août, la femme était guérie.

RÉFLEXIONS. — Il serait difficile de rencontrer quelque chose de plus étrange que cette observation. Qu'entend donc Hartlaub par *faiblesse, avec plusieurs incommodités*? A quelle maladie appliquer une si bizarre esquisse? Ne trouve-t-on pas presque partout de la *faiblesse*, et partout plusieurs autres *incommodités*? On donna *nux*, *coccul*. et enfin *china*. Dix-neuf jours seulement après ce dernier, la maladie anonyme fut guérie. Nous n'insisterons pas long-temps sur un fait aussi inqualifiable; ce qu'il y a de bien certain, c'est que la guérison fut bien plutôt due à la nature qu'à l'habileté du docteur Hartlaub.

N° 5. *Fièvre intermittente*, par le même.

Une petite fille de sept ans avait depuis quinze jours une fièvre d'abord tierce, ensuite quotidienne. — Le matin, froid considérable, avec pâleur de la face et des lèvres, et violent mal de ventre, pendant une heure. — Ensuite, chaleur générale, avec pâleur de la face et délire, pendant deux heures. — Quand le froid a duré un quart d'heure, la soif se déclare, et dure pendant tout l'accès. — Point de sueur. — Mal de tête durant tout l'accès et quelque temps après. — Durant l'apyrexie, défaut complet d'appétit, et dans la nuit peu de sommeil agité.

Le 19 juin 1830, *nux* X, iij. — Point d'effet. — Le 23, *natr. mur.* X, j. La fièvre vient, toujours quotidienne, mais une heure plus tard et beaucoup moins forte, jusqu'au 14 juillet. — Pendant ce temps, les parens avaient donné à mon insu du *cina* à la malade, parce qu'elle avait rendu des vers. — Le 14 juillet, vers midi, froid qui dura un quart d'heure, avec mal de ventre pendant et après; puis, chaleur durant deux heures, avec soif et pâleur de la face. Ce jour-là, *china* IV, iij. La fièvre cesse de suite pour toujours. *

RÉFLEXIONS. Ici la malade prit *nux*, *natr. mur.*, *cina* même à grandes doses, enfin *china*, qui guérit, dit-on. Nous ferons, relativement à la soif, la même remarque qu'à l'occasion du n° 3.

N° 6. — *Affection innommée*, par le docteur Schubert.

Une femme débile, de 65 ans, était alitée depuis quatre jours, quand elle m'appela le 21 septembre 1820. Je constatai l'état suivant : tête entreprise; vertige en se redressant dans le lit; sommeil agité, léger, non réparateur; teinte jaunâtre de la peau, du blanc des yeux et de la face inférieure de la langue, défaut d'appétit, goût amer; rapports amers; envies de vomir; langue chargée, jaune, et peu de soif; plénitude et pression au creux de l'estomac, oppression de poitrine; selles blanches, fréquentes; urine d'un rouge foncé; grande lassitude; morosité, mauvaise humeur.

Le même jour, dans l'après-midi, la malade prit une goutte de la quadrillionième dilution de quinquina. Un peu d'amélioration dès le lendemain, mais plus encore au bout de deux jours; sommeil tranquille pendant cinq à six heures, et réparateur; dimi-

nution notable de la couleur jaune de la peau, soit à peu près naturelle; appétit assez convenable; goût et renvois moins amers; plus d'envies de vomir; pesanteur légère à l'estomac; diminution de l'oppression de poitrine et de la plénitude au creux de l'estomac; plus de diarrhée; au contraire, constipation le second jour; urine moins colorée; diminution de la lassitude et du vertige; moral plus gai; la malade peut rester levée quelques heures.

Je laissai le quinquina agir encore pendant quatre jours, et chaque jour l'état de la malade s'améliora. Les selles reparurent le troisième : les excréments, surtout les jours suivans, avaient la consistance et la couleur naturelles; l'urine était d'une teinte paillée, et un peu trouble; il ne tardait pas à s'y former un sédiment blanc; la peau, le blanc de l'œil et la langue avaient repris leur teinte naturelle; les autres symptômes avaient beaucoup diminué. Mais le sixième jour la constipation reparut, et l'amélioration, loin de faire des progrès, rétrograda un peu, de sorte qu'il me fallut choisir un autre moyen. Voici quel était l'état : tête entreprise, appétit modéré, goût encore un peu amer et muqueux, rapports rares et peu amers, pression et tension au creux de l'estomac, resserrement de ventre, lassitude, pusillanimité, insomnie avant minuit. On trouve tous ces symptômes parmi les effets primitifs de la bryone, dont je donnai le lendemain matin un sextillionième. Dès le jour suivant, l'amélioration fit de rapides progrès, le sommeil fut normal la seconde nuit; selles naturelles : disparition de la pesanteur et de la tension à l'estomac, retour de l'appétit. Santé parfaite au bout de quatre jours.

RÉFLEXIONS. — Nous trouvons ici un ictère. Mais comme le quinquina n'a pas suffi seul pour la guérison, nous ne pouvons, malgré la louable exactitude de l'auteur, admettre cette observation parmi celles qui doivent servir à donner les matériaux d'une symptomatologie *ex usu in morbis*.

N° 7. — *Affection innommée*, par le docteur Stapf.

Un homme de 81 ans, conservant presque intactes les facultés intellectuelles, quoique d'une complexion délicate, d'une santé en général bien conservée, et d'un genre de vie bien réglé, fut pris, en automne 1817, sans cause perceptible, d'une maladie grave, pour laquelle il m'appela, au bout de quelques jours,

pendant lesquels elle n'avait fait que croître. Je constatai l'état suivant :

Depuis deux jours, diarrhée très-abondante, aqueuse, mucilagineuse, indolente, paraissant surtout la nuit; le malade rendait sans les digérer le peu d'alimens qu'il prenait; fréquens vomissemens de mucus, d'eau et d'alimens, avec un goût aigre et amer. Quelque peu qu'il bût ou mangeât, il éprouvait sur-le-champ une pression douloureuse dans le bas-ventre et surtout à la région de l'estomac, avec oppression de poitrine, et plus tard des éructations qui le soulageaient. Point d'appétit; sentiment continuel de plénitude, et répugnance insurmontable pour ce qu'il aimait le mieux. Sommeil agité; urine foncée, trouble, rare; épuisement allant souvent jusqu'à la syncope. Pouls petit, vite, un peu dur; anxiété, inquiétude, agitation.

Nulle substance ne convenait mieux que le quinquina à ce cas individuel de maladie. Tout l'indiquait, l'état du corps, comme celui du moral. Je donnai donc, le matin, à dix heures, un quadrillionième de grain de quinquina en dissolution.

Le lendemain matin, je trouvai l'état du malade changé de la manière la plus favorable. Plus de diarrhée, ni de vomissement; la nuit avait été assez tranquille; l'appétit était un peu meilleur, l'état dispos habituel du corps et de l'esprit ne tarda pas à renaître, et en peu de jours le malade fut rendu à une santé aussi parfaite que le comportait son âge.

Quatre ans plus tard, il fut pris de la même affection, dont je le débarrassai non moins heureusement, avec une dose également faible de quinquina.

RÉFLEXIONS. — Après les observations de Hahnemann, qui sont de vrais chefs-d'œuvre, on n'en trouve peut-être pas de plus fidèles que celles de Stapf et de Gross. Le lecteur pensera comme nous qu'il s'agissait ici d'une diarrhée. Plus loin nous comparerons les symptômes observés chez ce malade avec ceux qui sont signalés dans la *Matière médicale*.

N° 8. — *Affection innommée*, par le docteur Schubert.

Une veuve de 36 ans, de constitution débile, avait allaité pendant dix-huit mois un enfant, ayant à peine de quoi se nourrir elle-même. Dès les derniers mois de l'allaitement, lassitude par tout le corps, défaut d'appétit, douleur contusive dans les jambes,

sommeil très-agité et léger. Cet état la mit enfin dans la nécessité de sevrer son enfant. Elle pouvait encore aller et venir ; mais la maladie augmenta de semaine en semaine, et à la cinquième, la femme fut obligée de garder le lit. Après y être restée trois semaines sans secours, elle m'appela le 20 mai. Je la trouvai dans l'état qui suit :

Épuisement, tel qu'elle ne peut plus soulever la tête, et qu'elle a de la peine à mouvoir les membres. — Douleur pressive, térébrante, au sommet de la tête. — L'attention et le parler augmentent beaucoup la faiblesse et la douleur contusive. — Face affaissée ; teint pâle. — Nez effilé ; yeux mornes, enfoncés, douloureux au moindre mouvement, et cernés. — Indifférence, insensibilité. — Voix faible. — Défaut total d'appétit. — Soif vive. — Langue blanche. — Goût muqueux. — Rapports aigres. — Constipation depuis quatre jours. — Urine trouble et peu abondante. — Pouls petit, vite, intermittent. — Peau flasque et sèche. — Sommeil léger, fort agité. — Rêves effrayans, qui réveillent en sursaut. — Jour et nuit, mais surtout le jour, toux fatigante, avec crachats muqueux et élancemens dans le dos, parfois dans les côtés de la poitrine.

Le quinquina non seulement offre tous ces symptômes physiques et moraux parmi ses effets primitifs, mais encore convient dans la faiblesse causée par la déperdition des humeurs qui, avec l'insuffisance des alimens, était la cause principale de la maladie. J'en donnai donc, à trois heures, une goutte contenant la quadrillionième partie d'un grain.

Dès le lendemain, tous les symptômes étaient un peu diminués, et au bout de deux jours l'amélioration fut sensible. La malade avait dormi tranquillement la seconde nuit, et elle se sentait plus forte ; la douleur de tête et d'yeux n'existait presque plus, l'appétit reparut, et la soif redevint naturelle ; les rapports aigres avaient fait place à des éructations pures ; le ventre s'ouvrit de lui-même ; l'urine était paillée ; la toux ne revenait plus que quelquefois par jour. Le quatrième jour, la malade put demeurer quelques heures hors du lit ; et bientôt après il ne lui resta plus qu'un peu de faiblesse, qui céda en trois semaines au régime.

RÉFLEXIONS. — Cette observation est très-bonne, et nous l'emploierons avec empressement pour y puiser des matériaux.

N° 9. — *Affection innommée*, par le docteur Hartmann.

Une femme mariée, de 24 ans, robuste et vive, n'avait jamais éprouvé que d'énormes coliques aux époques menstruelles; ces coliques duraient chaque fois neuf à dix jours, et reparaissaient douze ou treize après la cessation des règles. La femme les attribuait à une grande peur et à un violent refroidissement, événement avant lequel elle n'en avait jamais ressenti. En septembre 1818, elle se maria, et dès le commencement de l'année suivante, ses coliques allèrent en augmentant. Elles n'étaient pas seulement accompagnées de spasmes dans le bas-ventre, mais encore de mouvemens convulsifs internes et externes, contre lesquels tout fut inutile. Jusqu'à l'époque suivante, la santé fut assez bonne, à l'exception de fréquens et violens maux de tête; mais les règles ramenaient chaque fois les accidens spasmodiques, qui, plus d'une fois, apparurent avant elles, par l'usage du vin ou de la bière. La femme devint enceinte, et sa maladie dura, avec des retours périodiques, jusqu'à la parturition. Elle restait souvent couchée jusqu'à six ou huit heures sans connaissance, et il n'y avait qu'une saignée qui pût la tirer de cette apathie; aussi en eut-elle six depuis le troisième mois de sa grossesse jusqu'à la fin. Dans ces violens accès de spasmes, dès que son mari s'éloignait un peu, les convulsions augmentaient à un point effrayant. L'accouchement eut lieu au milieu de spasmes, qui persistèrent pendant les lochies. Depuis lors, la femme redevint trois fois enceinte, mais chaque fois elle avorta au troisième ou quatrième mois, toujours avec une perte considérable, dont la dernière fit craindre pour ses jours. Le 24 avril 1822 je fus appelé, après quatre ans de traitemens allopathiques.

Depuis sa dernière perte, la femme rend toujours du sang, ce qui l'affaiblit beaucoup et la rend très-irritable. — Les règles paraissent régulièrement; mais chaque fois elles sont précédées de fleurs blanches, et, avant qu'elles coulent bien, la malade éprouve de violentes contractions spasmodiques dans la matrice, ainsi qu'une pression de haut en bas, fort douloureuse, vers les parties génitales et l'anus. Ensuite l'écoulement dure la plupart du temps huit jours; il est abondant, et quelquefois il a le caractère d'une perte: il s'accompagne de spasmes, tantôt dans le bas-ventre, tantôt dans la poitrine. — Souvent aussi, à l'époque des règles,

le sang se porte à la tête, les carotides battent avec force, la face est bouffie et rouge, les yeux sont saillans, il y a perte de connaissance : au bout de quelque temps, les paupières se meuvent convulsivement et font écouler des larmes au dehors. La connaissance revient au bout d'une demi-heure. Bientôt un paroxysme se déclare. — Sommeil agité, interrompu par des rêves très-effrayans, dont l'effet se prolonge après le réveil : très-grand état de faiblesse. — Resserrement du ventre, qui est tendu : les selles n'ont ordinairement lieu que tous les trois jours; elles exigent de violens efforts, et les matières sont mêlées de sang: après leur expulsion, fourmillement et ardeur dans le rectum. — A la région de la crête iliaque droite, en allant vers l'ombilic, on sent une dureté longue de trois pouces et demi, sur un pouce et demi de large, horizontale et indolente, qui depuis un an a beaucoup augmenté de volume. — Tristesse, morosité, propension à pleurer.

Je fis prendre le 26 avril, au matin, une petite partie d'une goutte de la quintillionième dilution de bryone. Au bout de deux jours, l'écoulement de sang s'arrêta, et les forces se relevèrent; mais la sensibilité extrême ne diminua pas. La moindre secousse morale causait sur-le-champ de la pesanteur et des tremblemens dans les membres. Le gonflement du ventre était moindre; les excréments, toujours durs, n'étaient plus accompagnés de sang; mais ils exigeaient encore des efforts pour être expulsés. Le 15 mai, je donnai *china* IV. Dès lors la guérison marcha rapidement. La sensibilité fatigante ayant disparu, je pus songer à combattre la constipation, qui céda à *nux* VIII, dont il fallut répéter plusieurs fois la dose pour rétablir les choses dans l'état normal. Le 18 juin, les règles parurent sans orage et sans fleurs blanches; il y eut seulement le premier jour un peu de pesanteur et de tiraillemens dans les cuisses. Je fis alterner ensemble *nux* et *china*, et je parvins ainsi à rétablir la santé dans l'espace de quatre mois. En juillet, la femme redevint enceinte; mais une peur violente, le chagrin et une chute la firent avorter au second mois, malgré l'emploi de l'aconit III. Depuis, les règles reparurent deux fois; une nouvelle grossesse se déclara en décembre, et la femme accoucha d'une fille bien portante à terme. Quant à la tumeur du ventre, elle diminua beaucoup, sans néanmoins disparaître tout-à-fait.

RÉFLEXIONS. — Comme le quinquina ne joue qu'un rôle acces-

soire dans ce cas compliqué, nous ne nous attacherons point à une analyse minutieuse du fait lui-même. Nous ne l'avons rapporté que pour ne rien omettre; mais nous n'en ferons aucun usage dans le choix de nos matériaux.

OBSERVATION X. — *Maladie innommée*, par le docteur Caspari.

Le malade ne distinguait point les objets à une distance de six pas, et n'en apercevait que les contours. Il ne pouvait lire; car toutes les lettres se confondaient ensemble, et paraissaient ne former qu'une surface noirâtre, encadrée de blanc. Les pupilles étaient dilatées et très-peu mobiles, même à une lumière forte et soudaine. La cornée était mate, mais fortement bombée. Le matin, la vue était un peu meilleure que quelques heures plus tard. — Défaut de forces. — Tremblement des mains. — Faiblesse de la digestion. — Sommeil agité.

Le malade renonça sans peine au café; mais il ne put se décider à quitter l'eau-de-vie, ni même à en diminuer la consommation. Je lui prescrivis 10 de goutte de teinture de quinquina, qu'il prit le soir. La nuit fut un peu moins tranquille que de coutume; il s'éveilla plusieurs fois, et éprouva le matin une sueur générale et très-forte; mais le lendemain il se sentit plus à son aise, et la nuit suivante il dormit mieux. Le quatrième jour les pupilles étaient plus sensibles à la lumière, la cornée commença à reprendre son éclat naturel, et le malade assura qu'il distinguait mieux les objets d'alentour. Au bout de huit jours, il voyait tout bien distinctement, à l'exception des lettres. Comme la guérison ne faisait plus de progrès le quinzième jour, je prescrivis $\frac{1}{10000}$ de goutte de teinture de quinquina. Huit jours après, le malade lisait sans peine les caractères typographiques ordinaires, et vers la fin du mois il avait recouvré complètement tant la vue que les forces.

RÉFLEXIONS. — L'acteur lui-même, dans le cours de son récit, a désigné cette maladie sous le nom d'amaurose commençante. C'est ici un cas rare, et tel que le praticien n'en rencontre pas tous les jours. Il nous prouve aussi que les erreurs de régime passées en habitude ne contrarient pas l'action de remèdes homœopathiques bien choisis.

OBSERVATION XI. — *Maladie innominée*, par le même.

Une fille de 17 ans, scrofuleuse et sujette depuis son enfance à de fréquentes ophthalmies, fut atteinte d'une récidive de cette affection. — Conjonctive de l'œil gauche légèrement rouge. — Mouvements des deux yeux difficiles, comme s'il y avait du sable sous les paupières. — L'état s'aggrave tous les soirs, vers onze heures, et aux symptômes précédens se joignent ceux qui suivent : — Fort larmolement de l'œil gauche. — Sensibilité à la lumière du soleil. — Douleur pressive de dehors en dedans sur un petit point du rebord orbitaire, vers le nez. — Quelquefois cette douleur descend du sourcil dans la paupière, qu'elle semble abaisser. — Céphalalgie frontale.

Trois heures avant le prochain accès, je fis prendre un quadrillionième de goutte de teinture de quinquina. L'accès revint à l'heure accoutumée, et plus fort qu'à l'ordinaire ; mais le lendemain, il n'y en eut point, et le troisième jour la rougeur de la conjonctive avait disparu complètement.

RÉFLEXIONS. Il s'agit ici d'une ophthalmie intermittente. Nous ferons usage de cette observation, parmi nos meilleurs matériaux.

OBSERVATION XII. — *Maladie innominée*, par le docteur Schubert.

Une femme de 30 ans, petite, mais robuste, d'un teint florissant, et d'un tempérament sanguin-colérique, se plaint, après sa première couche, de lassitudes continuelles et d'un affaiblissement des facultés intellectuelles. Un allopathe lui prescrivit des fortifiants, entre autres le quinquina, à doses fortes et fréquentes. Plusieurs semaines se passèrent sans amélioration ; on n'en continua pas moins le quinquina, dont la malade consumma près de deux livres en neuf mois. Cependant les accidens primitifs n'avaient fait que croître, et il s'y en était joint d'autres nouveaux assez graves. On cessa alors le quinquina : on prescrivit des bains et divers médicamens, qui, long-temps continués, ne produisirent aucun effet. La malade prit un autre médecin, dont les tentatives n'eurent point de succès non plus pendant l'espace de trois mois. Le 4 janvier 1824, elle m'appela : je la trouvai dans l'état suivant :

Faiblesse extrême. — Tremblement des membres au moindre effort. — Faiblesse, et pesanteur de la tête. — Lenteur des idées. — Perte presque complète de la mémoire. — Vertige fréquent. — Douleur pressive tantôt au vertex, tantôt aux tempes ou au front, mais plus souvent à l'occiput, qui augmente par les mouvemens du corps. — Le cuir chevelu est douloureux au moindre attouchement, et la douleur y devient contusive par le mouvement. — Grande sensibilité et chute des cheveux. — Face affaissée et jaune. — Sclérotiques jaunes. — Yeux ternes et douloureux au moindre effort. — Pupilles ordinairement resserrées. — Yeux largement cernés. — Beaucoup de gros boutons au visage. — Appétit très-faible. — Après le repas, spasmes dans les organes de la digestion, ardeur et pression à l'estomac, gonflement du bas-ventre, lassitude, paresse, somnolence; souvent aussi éructations ou rapports amers. — Goût pâteux et amer dans la bouche, à jeun. — Langue blanche. — Répugnance pour le café. — Maux de tête, tiraillemens et vertiges après avoir bu de la bière. — Nau-sées, mais rarement envie de vomir. — Grattement dans la gorge. — Pulsation forte et sensible à l'extérieur dans le creux de l'estomac. — Anxiété, avec chaleur générale passagère, et sentiment de grande faiblesse, qui part du creux de l'estomac et revient plusieurs fois par jour. — Constipation. — La malade passe souvent six à huit jours sans aller à la selle. — Rectum fort inactif; il faut plusieurs lavemens pour déterminer la sortie de matières dures et peu abondantes. — Menstruation régulière, quant à l'époque de son apparition et à sa durée. — Pouls petit, lent et faible. — Défaut de chaleur naturelle. — Froid continuel au nez, aux mains et aux pieds, dans la journée. — Aversion pour le grand air : la malade n'est point sortie depuis un an. — Fréquens bâillemens. — Endolorissement du corps entier, mais surtout des membres. — Rêves terribles, effrayans. — Forte sueur le matin. — Abattement plus grand, en se levant qu'en se couchant. — Somnolence dans la journée. — Propension à s'effrayer. — La frayeur cause des tremblemens dans les membres, des battemens de cœur, la pâleur des lèvres, la dilatation des pupilles, la tendance aux syncopes. — Perte de l'espoir, disposition à pleurer, anxiété, morosité extrême.

Tous ces accidens tenaient évidemment à l'abus du quinquina. Je me bornai pendant huit jours au régime, et comme la malade

était tourmentée plusieurs fois chaque jour par une anxiété presque insupportable, avec chaleur générale passagère, je lui donnai une goutte de la sixième dilution d'arnica. Pendant les premières heures qui suivirent, l'anxiété fut extrême; mais ensuite, elle diminua peu à peu, et au bout de cinq jours il n'y en avait plus que quelques légers accès. Le sixième jour je donnai, le matin, une goutte de la douzième dilution de vératrum. Le lendemain et même une partie du jour suivant, la femme se crut beaucoup plus malade qu'auparavant; mais le troisième jour, l'effet curatif se prononça, et pendant quinze jours il alla graduellement en augmentant. Ce laps de temps écoulé, la malade se sentit déjà fort soulagée : ses forces revenaient, et elle pouvait rester une demi-heure au grand air; les vertiges étaient plus rares; tous les accidens du côté de la tête avaient un peu diminué; les yeux et le teint avaient un meilleur aspect; les selles venaient tous les deux ou trois jours, mais elles étaient encore dures; la chaleur naturelle était revenue; les bâillemens étaient plus rares, et les membres un peu moins douloureux; le sommeil était meilleur, et la sueur matinale moins abondante; la malade avait encore de la propension à s'endormir dès qu'elle restait assise; le système nerveux était moins agité; l'espérance renaissait. Je prescrivis le soir, quelque temps avant de se mettre au lit, une goutte de la quinzième dilution de noix vomique.

Ces trois moyens avaient déjà diminué de beaucoup les accidens; mais la guérison complète paraissait être encore éloignée. Lorsque la noix vomique eut épuisé son action, je donnai, le lendemain matin, une goutte de la quinzième dilution de bryone. Après une légère aggravation, le premier jour, il y eut une amélioration nouvelle et progressive, qui, dans l'espace de douze jours, dissipa encore une portion de la maladie. Comme les selles continuaient à être rares et dures, je prescrivis, le matin, à jeun, une goutte de la sixième dilution d'opium, qui agit favorablement pendant plusieurs jours. La malade prit ensuite une goutte de la dix-huitième dilution de belladonne : il s'ensuivit une forte aggravation, qui dura près de vingt-quatre heures, puis une amélioration qui continua pendant quinze jours; le mal de tête, les douleurs dans les yeux, le mauvais teint, les souffrances des premières voies, la paresse de l'organisme entier, les envies de dormir dans la journée, et les sueurs nocturnes diminuèrent beaucoup; le sommeil devint meil ;

leur, le moral se releva, et l'irritabilité générale s'apaisa d'une manière notable.

A cette époque, la malade était dans l'état suivant : elle pouvait aller seule dehors, et y rester au moins deux heures, monter les escaliers, et surveiller son ménage; seulement elle s'endormait encore pendant une demi-heure après le dîner; les forces générales étaient revenues; il n'y avait plus de vertiges; la tête était moins pesante, moins entreprise; la mémoire s'était améliorée: la douleur à l'occiput revenait souvent encore, mais moins forte, et le mouvement continuait à l'augmenter; les cheveux n'étaient plus douloureux, et ne tombaient plus: les yeux n'étaient plus jaunes, mais il y avait toujours beaucoup de boutons au visage: les yeux n'étaient presque plus cernés; l'appétit était encore faible, mais il se prononçait en mangeant. Après les repas, spasmes dans la gorge; plus d'ardeur à l'estomac depuis l'usage de la noix vomique et surtout de la bryone: seulement, lorsque les alimens étaient de digestion difficile, ils pesaient encore un peu, mais l'estomac et le ventre se gonflaient moins; les éructations étaient rares; goût ordinairement muqueux, langue blanche; rarement des nausées; souvent des gratemens dans la gorge; les pulsations au creux de l'estomac reparaissaient encore d'une manière périodique, mais duraient peu et avaient moins de force. Il en était de même des chaleurs passagères, surtout à la face; selles tous les deux jours, encore dures: poulx plus fort. Les extrémités n'étaient plus douloureuses qu'à la suite de grands efforts; bâillemens fréquens dans la journée. Sommeil agité, troublé par des rêves, peu réparateur; sueur nulle ou peu copieuse le matin; moins de propension à la frayeur, dont les suites duraient moins aussi. Moins d'anxiété, mais toujours de la propension aux larmes et à la mauvaise humeur.

Je prescrivis de nouveau le veratrum. A la suite d'une légère aggravation, ce médicament produisit pendant quinze jours des effets salutaires: il diminua surtout les accidens du côté des premières voies et de la tête, et rendit le sommeil plus calme et plus réparateur. Comme il y avait toujours mal de tête, pesanteur d'estomac et dureté des selles, je donnai une goutte de teinture non étendue de ményanthe. L'effet primitif fut marqué; les selles seulement manquèrent pendant deux jours. L'effet curatif dura quinze jours; le mal de tête était quelquefois deux ou trois jours

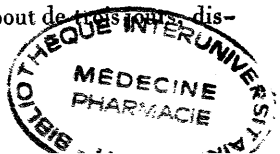
sans paraître ; appétit assez naturel ; selles régulières , tous les matins , mais encore dures. Je donnai *nux VIII*, dont l'effet se prolongea au moins dix jours. Je fus ensuite obligé d'employer tour à tour *bryon.*, *veratr.*, *bellad.*, *pulsat.* et *ignat.* ; la malade recouvra enfin une santé parfaite.

OBSERVATION XIII. — *Maladie innommée*, par le docteur Sonnenberg.

Un homme de trente-neuf ans, de tempérament bilieux, éprouvait depuis quelques mois de violens tiraillemens dans les membres , pour lesquels un allopathe avait employé sans succès les antimonialx et les frictions mercurielles. Il s'adressa à moi , et je le trouvai dans l'état qui suit :

Céphalalgie frontale , plus forte le matin que la nuit ; il semble qu'un corps se remue dans l'occiput ; langue nette ; appétit bon : après avoir mangé, chaleur et sueur ; froid en se découvrant ; après s'être couvert , sueur qui occasionne des picotemens dans la face et les bras ; sueur d'odeur rance ; faiblesse générale , teint plombé ; face hippocratique ; douleurs tiraillantes dans les bras et les cuisses , qui commencent à six heures du soir ; point de sommeil la nuit ; en se couchant sur le ventre , les douleurs diminuent un peu , ce qui permet de dormir quelques minutes ; mais au moindre mouvement , les douleurs reparaissent , arrachant des cris au malade : cet état dure ordinairement jusqu'au matin , époque d'une rémission. En marchant , douleurs dans le genou , qui , après avoir fait quelques pas , deviennent moins fortes. La pression de la main semble les diminuer ; à leur apparition , les muscles de la cuisse deviennent durs. Elles sont plus violentes en restant couché qu'en marchant. La chaleur les diminue , la toux les augmente.

Je fis d'abord prendre une petite dose de camphre , qui rendit la nuit supportable. Les douleurs avaient un peu diminué , et la sueur augmenté beaucoup. Je donnai ensuite *pulsat.* Dès le même soir , le malade dormit tranquillement ; le lendemain il n'éprouvait plus de douleurs : seulement faiblesse générale , lassitude dans les membres , peu d'appétit , plénitude dans le bas-ventre , pesanteur d'estomac. Je donnai *china*. Au bout de trois jours , disparition de toutes traces de la maladie.



OBSERVATION XIV. — *Paralytic*, par le docteur Gross.

Un jeune homme de dix-sept ans tomba tout à coup malade, sans cause appréciable, et fut atteint ensuite de paralysie. Le matin, en se levant, raideur inaccoutumée dans les cuisses et les bras, sans douleurs. Ce phénomène augmente de jour en jour, les extrémités deviennent de plus en plus faibles, et le corps lui-même perd son soutien. Au bout de quinze jours, impossibilité de marcher seul sur un plan horizontal, de se redresser quand il est assis, et d'écrire. Point de douleurs; loin de là même, insensibilité générale. Froid des extrémités, esprit assez tranquille, appétit peu diminué, sommeil bon, selles plus rares qu'à l'ordinaire. Depuis le commencement, le malade se plaint de voir tous les objets doubles.

Je donnai *oleander* II. Au bout de quelques jours, les accidens, qui n'avaient fait jusque-là que croître, non seulement devinrent stationnaires, mais encore commencèrent à diminuer un peu. Quinze jours après, le malade ne se laissait plus tomber quand il marchait sans appui. Les membres avaient davantage de chaleur et de sensibilité; les jambes surtout avaient acquis de la force. Je fis prendre alors *coccul.* II., qui améliora encore sensiblement l'état du malade; puis *china* III, qui acheva de consolider la cure. Cependant, comme il restait encore un peu de faiblesse, j'administrerai *arnica* I, et la guérison fut bientôt parfaite. *

RÉFLEXION. — Le quinquina ne joue qu'un rôle très-subalterne dans ces trois dernières observations; aussi ne les avons-nous rapportées sommairement que pour être complet.

OBSERVATIONS PRATIQUES;

Par le Docteur HROMADA.

I. Une jeune fille de douze ans, née de parens sains, était parvenue jusqu'à l'âge de six ans, sans autre maladie qu'un exanthème à la tête, que l'on combattit avec un onguent gris. Quelque temps après, ayant manqué de périr dans un incendie, elle fut prise chaque matin, à la même heure, d'un accès d'abattement, d'anxiété et de malaise, sans douleurs caractérisées, qui la for-

çait de se mettre au lit. De jour en jour cet état empira, de sorte qu'il lui arrivait souvent de n'avoir pas le temps d'arriver jusqu'à son lit, et de tomber à terre, tant étaient forts les vertiges ou les tournoiemens qu'elle éprouvait. Cette maladie durait déjà depuis six mois, lorsqu'il s'y joignit des convulsions dans les muscles de la face et des membres. Un allopathe célèbre déclara la maladie nerveuse, et prescrivit contre elle une foule de mixtures excitantes, qui, durant deux années, ne firent qu'exaspérer les accidens. Fatigués de cet insuccès, les parens laissèrent la jeune fille sans médicamens pendant une année entière; mais, la maladie n'ayant point changé, ils s'adressèrent enfin à moi le 13 juin 1825.

L'enfant avait très-mauvaise mine, quoiqu'elle n'éprouvât autre chose que l'accès, qui revenait trois ou quatre fois par jour sans la moindre douleur. Elle ne ressentait qu'un peu de froid pendant toute la journée; elle ne s'échauffait même le soir qu'après une heure de séjour dans le lit, puis entraînait en sueur, et suait jusqu'au matin. Les selles étaient un peu fermes, et n'avaient lieu que tous les deux ou trois jours.

A l'approche de l'accès, la malade était prise d'une grande anxiété, qui la faisait crier pour qu'on vînt à son secours. Elle ressentait une oppression suffocante de poitrine, et se redressait involontairement la tête renversée en arrière. Alors elle perdait tout-à-fait connaissance, et, si on ne la soutenait point, elle se laissait tomber. Au moment où ce phénomène arrivait, elle fermait le poing droit, et s'en frappait rapidement la poitrine avec tant de force qu'un homme avait de la peine à la retenir. Cet accès durait six à huit minutes; puis elle cessait de frapper, et s'étendait violemment; la scène se terminait par un profond sommeil. Dès lors, la malade restait tranquille; au bout de dix minutes, elle parlait raisonnablement et ne se plaignait que des endroits de la poitrine sur lesquels elle avait frappé. Elle était assez gaie hors des accès, pendant lesquels le pouls était très-accélééré.

Aucun moyen ne répondait mieux à cet état morbide que la fève Saint-Ignace. C'est pourquoi, après avoir prescrit un régime convenable, je fis prendre, le 20 juin, *ignat.* IV, v, à six heures du matin. A sept heures, je fus appelé, parce qu'elle ressentait les approches d'un accès. Celui-ci eut lieu effectivement au bout d'une heure, mais avec tant de force, que depuis six ans on

n'en avait point encore vu de pareil. Il dura aussi un quart d'heure de plus qu'à l'ordinaire, mais ne revint ni ce jour-là ni le lendemain, tandis qu'il avait coutume de se répéter trois ou quatre fois par jour. Le troisième jour, les prodromes s'en firent sentir vers onze heures ; mais il n'eut pas lieu. Le 25, au matin, et le soir, je donnai *ignat.* IV, j. Le paroxysme fut un mois entier à paraître. Dans cet intervalle, la malade reçut des nouvelles affligeantes de ses parens, et en éprouva une telle frayeur, qu'un accès se déclara sur-le-champ, mais moins violent que par le passé. Je fis prendre une nouvelle dose d'*ignat.*, et cet état cessa entièrement.

Six mois après, cette jeune fille eut une inflammation de poitrine sans cause appréciable. Je fus promptement appelé. Céphalalgie lancinante, bourdonnemens d'oreilles, surtout dans la gauche ; face vultueuse et rouge ; yeux rouges ; violentes douleurs lancinantes dans la poitrine, qui, au moindre mouvement, décomposent les traits de la face. Impossibilité de se coucher sur aucun des deux côtés. Point d'appétit, soif vive ; langue blanche, rouge et sèche à la pointe, humide au milieu. Selles peu copieuses, urine très-rouge. Pouls à 120, dur et filiforme. La maladie avait commencé par du froid et de la chaleur.

Je donnai l'aconit. Le lendemain matin, je trouvai l'enfant assis dans son lit. Presque plus de mal à la tête ; seulement encore quelques élancemens dans la tempe droite, du côté du front. Face de couleur normale. Plus de bourdonnemens d'oreilles ; un peu d'appétit, soif très-diminuée ; douleur de poitrine peu sensible pendant le mouvement, presque nulle pendant le repos ; cependant il y a encore de la difficulté à se coucher sur le côté ; urine très-peu rouge ; pouls à 95, et mou. Je prescrivis *bryon.* VIII. La santé était complètement rétablie le cinquième jour.

II. Une jeune fille de dix-neuf ans avait une maladie analogue, avec cette seule différence que l'accès venait à onze heures du soir. A cette heure, la malade s'endormait, quelque chose qu'elle fit ; mais, à peine était-elle endormie depuis un quart d'heure, qu'elle portait la tête à gauche et à droite, puis la relevait, la fléchissait sur la poitrine, la rejetait brusquement sur l'oreiller, et répétait trois fois de suite le même manège. Alors elle étendait la main droite, fermait le poing sans y emprisonner le pouce, et se donnait une douzaine de coups violens sur la poi-

trine. Puis elle abaissait ses bras, s'étendait avec force, et tombait dans les convulsions. Après un profond soupir, elle se retournait et se rendormait. Le matin, elle se plaignait de douleurs à la poitrine et dans les jambes. Tous les moyens allopathiques furent essayés, mais en vain. Nul remède ne me parut convenir mieux que l'opium, parce que l'accès avait lieu la nuit, pendant le sommeil. J'en donnai donc la onzième dilution, et je ne fus pas peu étonné d'être appelé vers quatre heures après midi, la malade ayant un accès beaucoup plus fort que tous les précédens. Cependant celle-ci ne tarda pas à se calmer, et au bout d'une demi-heure elle se trouvait parfaitement bien. Il n'y eut plus aucun accès.

III. Une jeune personne de dix-neuf ans, née de parens très-sains, et réglée depuis sa quinzième année, éprouva, à la suite d'une grande frayeur, un accès d'épilepsie qui dura une heure; ensuite elle devint raide, et resta dans cet état jusqu'au lendemain. Tous les moyens employés furent inutiles. On m'appela, et je trouvai la malade dans une chambre tellement imprégnée d'odeurs médicamenteuses qu'un sujet bien portant aurait pu y tomber en syncope. Mon premier soin fut de faire ouvrir les croisées. La malade ressemblait à une morte; yeux à demi fermés, pupilles fortement dilatées et troubles, bouche close, mais non serrée; lèvres rouges; langue rouge et chargée; mamelles affaissées, mais non flasques; mamelons d'un rouge pâle; bas-ventre mou et un peu froid; extrémités mobiles en tous sens, mais froides au toucher. Je donnai une goutte de suc de camomille, mêlé avec de l'esprit de vin. Au bout de deux heures, il n'y avait aucun effet. Je fis prendre alors une goutte de la sixième dilution, qui ne produisit rien non plus, et, deux heures après, une goutte de la neuvième. Au bout d'une heure et demie, les carotides commencèrent à s'élever, sans qu'on sentit encore ni les battemens du cœur ni le pouls. L'état resta encore le même pendant deux heures; alors je donnai une goutte de la douzième dilution; un quart d'heure après, les carotides se soulevèrent visiblement, mais sans battre. La peau du visage s'humecta, et au bout de deux heures il parut des gouttes de sueur sur le front et le nez. Cette sueur s'étendit peu à peu à la tête et à la poitrine. J'essayai alors la quinzième dilution. Au bout de dix minutes, le corps entier était couvert de sueur froide, et la malade

fit entendre un soupir, suivi d'un pouls faible, qui se développa peu à peu. Deux heures après, la malade ne se plaignait plus que de ne pas voir. Je lui donnai la dix-huitième dilution de belladonne, et le lendemain je la trouvai assise dans son lit, ayant seulement encore la vue faible. Aujourd'hui elle est bien portante, et mère de deux enfans.

OBSERVATIONS PRATIQUES SUR L'EMPLOI DES CUBÈBES DANS LA GONORRÉE SECONDAIRE ;

Par le Docteur HIRSCH.

Outre les guérisons dont je parlerai plus bas, et qui ont été opérées à l'aide des cubèbes, il s'est fréquemment offert à moi des cas dans lesquels j'ai pu me convaincre de l'efficacité de ce moyen, et les expériences que j'ai faites sur son compte m'ont conduit aux résultats suivans :

1° Les cubèbes à une dilution peu élevée (IV-VI), m'ont rendu de bien plus grands services que quand je les employais à une haute dilution (X).

2° Je n'ai jamais trouvé nécessaire de les prescrire à des intervalles moindres de trois jours. Ordinairement leur action salutaire ne tardait pas à se prononcer, et je ne répétais la dose que quand je voyais l'amélioration devenir stationnaire.

3° Dans quelques cas j'ai vu paraître, pendant l'usage des cubèbes, les symptômes accessoires suivans : déjections muqueuses, les selles étant normales ou un peu plus liquides que de coutume ; sentiment non désagréable de chaleur, avec fréquent prurit léger dans le rectum ; augmentation pendant la nuit de la transpiration cutanée.

4° Les cubèbes ne produisaient absolument rien dans la période inflammatoire, et je ne tardai pas à être obligé d'y renoncer, parce que j'eus occasion de m'apercevoir qu'ils augmentaient l'état inflammatoire plutôt que de le diminuer.

5° En général, leur action a été extrêmement salutaire dans la gonorrhée consécutive. Après la seconde dose, quelquefois même à la première, la teinte jaune ou verdâtre de l'écoulement passait peu à peu au blanc ; en même temps, l'humeur devenait

plus liquide. Dans tous les cas où la première ou la seconde dose avait produit déjà un changement favorable, il a suffi d'un laps de dix jours, et tout au plus de trois semaines, pour procurer une guérison complète.

6° Le nombre de mes essais est encore trop borné pour que je puisse noter les symptômes caractéristiques qui indiquent particulièrement l'emploi des cubèbes dans la gonorrhée secondaire. Il serait donc à désirer que d'autres homéopathes essayassent aussi cette substance dans la même forme de maladie, et publiassent les résultats de leurs observations. On ne tarderait point alors à avoir un tableau exact des indications précises de ce médicament, qui n'a point encore été convenablement apprécié dans la pratique homéopathique. D'un autre côté, il serait urgent qu'on en étudiât aussi les effets purs, c'est-à-dire l'action sur l'homme en santé. Son appropriation toute spéciale à la gonorrhée consécutive doit nous engager d'autant plus à rechercher la somme totale de ses effets, qu'il ne pourrait manquer d'être précieux pour nous de posséder une arme nouvelle, et, à ce qu'il paraît, très-puissante, contre un ennemi dont la destruction présente souvent de si grandes difficultés.

Quoique peu nombreuses, mes observations semblent cependant établir qu'il convient surtout chez les individus d'une constitution bilieuse et enclins au resserrement du ventre ou à la constipation.

I. Un homme de trente-deux ans, d'un tempérament bilieux, éprouva, deux jours après un coït impur, des difficultés d'uriner, qui, dans l'espace de trois jours, augmentèrent au point de rendre les secours de l'art nécessaires. Les symptômes principaux étaient : émissions fréquentes d'urine, pendant et après lesquelles le malade éprouve, à l'orifice de l'urètre, une forte ardeur et des élancemens qui se propagent quelquefois aussi vers la racine de la verge; gonflement du gland; forte rougeur de l'orifice urétral; la face inférieure du pénis douloureuse au toucher, le long du trajet de l'urètre. Je laissai au malade deux doses de *cannabis* II, iij, avec la recommandation d'en prendre une chaque matin. Au bout de deux jours il m'apprit que la difficulté d'uriner était beaucoup moindre, que les envies de pisser se faisaient sentir bien moins souvent, mais que le sommeil était souvent interrompu la nuit par des érections extrêmement dou-

loureuses, et qu'en outre il avait paru un écoulement purulent, mêlé d'un peu de sang, par l'urètre. Trois doses de *cantharides* VI, iij, à vingt-quatre heures de distance, améliorèrent tellement l'état des choses, dans l'espace de quatre jours, que le malade n'éprouvait plus qu'un peu de tension pendant les érections, qui elles-mêmes se renouvelaient bien moins fréquemment. L'écoulement muqueux puriforme assez abondant n'offrait plus aucune trace de sang. L'urine coulait sans la moindre douleur, et l'orifice de l'urètre était moins rouge; mais il y avait encore gonflement au gland. Trois doses de *merc. solub.* IV, iv, en six jours, ne produisirent d'autre changement qu'une fréquente agglutination de l'orifice urétral. Je prescrivis alors, à plusieurs jours d'intervalle, *thuya* VI, iij, puis *sepia*, *sulphur*, *lycopod.* Deux mois s'écoulèrent ainsi sans que la guérison fût avancée d'un seul pas. J'essayai *cubeb.* II, iv.; dès le second jour, l'écoulement avait une apparence laiteuse plus prononcée, et l'on ne pouvait méconnaître un changement avantageux sous le rapport de sa quantité. J'attendis encore trois jours, pendant lesquels l'amélioration marcha d'une manière lente; c'est pourquoi je prescrivis une seconde dose de *cubeb.* II, iij, suivie, quatre jours après, d'une troisième. Dès lors il ne resta plus aucune trace de cette affection chronique.

II. Un homme de trente-quatre ans, depuis long-temps tourmenté d'affections hémorrhoidales, avait contracté depuis six semaines une gonorrhée dont la période inflammatoire dura dix jours malgré l'emploi, prescrit par un médecin allopathe, d'une émulsion nitrée, de quelques légers purgatifs, et de bains locaux dans du lait tiède. Après la fin de cette période, il était resté une gonorrhée secondaire. Comme celle-ci n'incommodait d'ailleurs point le malade, qui pensait que peu à peu elle cesserait d'elle-même sans nécessité de recourir davantage aux médicamens allopathiques, dont il était déjà fatigué, il attendit près de cinq semaines. Mais son état n'ayant point changé, il eut recours à la méthode homœopathique. Il n'offrait d'autres symptômes qu'un écoulement épais, jaunâtre, purulent, avec de fréquentes douleurs contusives dans les reins, et une grande irrégularité des selles, qui en outre étaient fort dures. Je lui fis prendre une dose de *sulph.* VIII, ij, et six jours après une seconde; la régularité des selles se rétablit, et les maux de reins disparurent en-

tièrement. Cependant le flux gonorrhéique n'avait pas changé le moins du monde. Au bout d'environ six semaines, le malade prit une dose de *cubeb.* IV, iv, répétée quatre jours après; l'écoulement devint plus liquide et plus blanc. Une troisième dose fut encore nécessaire pour le faire cesser complètement. La guérison complète eut lieu dans l'espace de dix-sept jours. Les cubèbes parurent exercer aussi une influence notable sur les évacuations alvines, qui reprirent en grande partie leur cours naturel.

III. Un homme de vingt-huit ans se plaignait, depuis trois jours qu'il avait eu commerce avec une femme publique, de douleurs extrêmement violentes en urinant. Un examen attentif fournit le tableau suivant de symptômes. Au début des émissions d'urine et après, ardeur telle dans l'urètre, que le malade tremble de douleur par tout le corps; le gland et le prépuce sont fortement gonflés et rouges. Le malade se plaint aussi d'un sentiment de pesanteur dans les parties génitales, qui augmente beaucoup pendant la station et la marche. Il est tourmenté aussi, durant la nuit, par des érections, qui lui causent de vives douleurs. En même temps il éprouve du ténesme, et les déjections alvines sont peu abondantes et liquides. Je lui laissai trois doses de *merc.* IV, iv, à prendre tous les deux jours, le matin, à jeun. Je jugeai convenable aussi de lui prescrire l'usage d'un suspensoire. Lorsqu'il eut consommé les trois doses, il m'apprit qu'il s'était déjà trouvé soulagé après la première, et que depuis deux jours il n'éprouvait plus aucune douleur. Je reconnus effectivement que les parties n'étaient plus ni rouges ni gonflées : il n'y avait plus qu'un écoulement de matière épaisse, verdâtre, purulente, qui, au dire du malade, collait fréquemment l'orifice de l'urètre. Je prescrivis encore une dose de *merc.* IV, iv. Trois jours après, l'état était le même. Je fis prendre une dose de *cubeb.* IV, iij. En six jours l'écoulement devint aqueux et très-peu abondant. Une seconde dose de cubèbe le tarit complètement.

OBSERVATION D'OPHTHALMIE CHRONIQUE;

Par le Docteur CURIE.

Dans le mois de novembre de l'année dernière, je fus consulté pour le jeune E. M. Cet enfant, âgé de trois ans, était atteint, depuis plus d'une année, d'une ophthalmie très-douloureuse. Je n'ai pu recueillir que des renseignemens fort vagues; et, malgré les questions les plus variées*, aucune cause n'a été signalée à mon attention. Cependant il faut noter que le grand-père a été militaire, qu'il a été affecté de psore, et que la mère a une constitution lymphatique.

L'enfant ne peut supporter la clarté la plus faible; il appuie continuellement les mains contre ses yeux, afin d'empêcher la lumière de frapper ses paupières; il jette presque constamment des cris perçans; des larmes âcres s'échappent continuellement des yeux; ces organes sont entourés d'une grande quantité de petits boutons rouges; le facies est celui d'un enfant scrofuleux; les fonctions digestives s'exécutent assez bien.

Je prescrivis $\frac{30}{30}$ belladone. Cinq jours après, je fis prendre $\frac{30}{30}$ calcaria.

On me ramena l'enfant dix jours plus tard. On m'apprit qu'il avait éprouvé une aggravation assez forte à chacun des médicamens; mais après il cessa de crier. La sensibilité de l'œil à la lumière était considérable encore; j'administrai deux nouvelles doses de belladone à cinq jours de distance; l'aggravation fut encore bien manifeste; le petit E. jeta plusieurs cris, et comprima ses yeux sans relâche. L'exacerbation fut suivie d'une réaction salutaire, et l'amélioration fut plus grande qu'après les premières doses.

Dès que je pus examiner complètement l'intérieur des yeux, je découvris plusieurs petites taches blanchâtres sur la cornée transparente. J'administrai l'acide nitrique, la calcaria, puis l'arsenic. Il est très-évident actuellement que les taches ont perdu de leur opacité. — L'enfant voit parfaitement; les parens cessent de me ramener le petit E. M.; mais il continue à parfaite-

ment se porter, j'ai occasion d'avoir fréquemment de ses nouvelles.

Je rappellerai en peu de mots que cet enfant avait subi inutilement un traitement antiphlogistique et révulsif très-long; le traitement homœopathique eut un plein succès en moins de deux mois. — Trois semaines suffirent pour enlever les douleurs, et pour que l'enfant pût regarder les objets et reprendre ses jeux.

J'ai revu l'enfant il y a quelques jours; il est d'une santé magnifique; ses yeux sont clairs, brillants. On m'a prié de reprendre le traitement des taches qui obscurcissent quelques points de la cornée.

Je lus cette observation à la société homœopathique de Paris, telle que je viens de la rapporter. Deux jours après je fus de nouveau appelé pour l'enfant; il était atteint d'une fièvre vive et de tous les prodromes de la rougeole; cette maladie fut entièrement marquée dès le lendemain. L'ophtalmie était assez vive. Sous l'influence de deux doses d'aconit, deux de belladonne, et deux de pulsatille, l'enfant fut complètement remis.

Ce ne fut pas pour long-temps; on commit de grandes imprudences avec lui; malgré un temps pluvieux, on le sortit le quatrième jour de son traitement, il n'avait plus de rougeur. — On céda à son appétit extrêmement vif, et l'enfant fut pris de dysenterie, qui fut combattue avec un plein succès par deux doses de *mercurius corrosivus*, un globule, à vingt-quatre heures de distance l'une de l'autre.

Cependant l'enfant ne devait pas en être quitte à si bon marché; de nouvelles imprudences amenèrent une ophtalmie très-intense, avec fièvre.

Je ne rapporterai pas en détail un nouveau traitement; il a été en grande partie le même que pour la première ophtalmie, la réussite a été complète; l'enfant jouit d'une excellente santé.

OBSERVATIONS PRATIQUES;

Par le Docteur CURIE.

Madame D., âgée de 36 ans environ, demeurant passage des Anglais, n. 5.

La malade dont je donne ici l'observation avait été atteinte

T. III. N° 15. Septembre 1835.

d'une bronchite extrêmement intense cet automne ; elle avait craché du sang à différentes reprises avant de me consulter ; elle devint enceinte à la même époque ; à toutes ses grossesses elle avait éprouvé de semblables accidens , et chaque fois elle restait malade pendant tout le cours de sa grossesse. Cette fois-ci , avec deux doses d'aconit , je me rendis maître de la fièvre et des crachemens de sang. La toux et les vomissemens cédèrent complètement à l'administration de la noix vomique , et la grossesse fut parfaitement heureuse. Je me contente de ces détails sur cette maladie ; je les donne comme renseignemens ; ils ne sont point assez explicites pour servir de guide pratique.

Le 30 juin , elle réclama de nouveau mes conseils.

Elle était accouchée depuis sept jours ; depuis le deuxième jour elle était atteinte d'une diarrhée qui l'épuisait rapidement.

La langue était chargée d'un mucus assez épais , l'appétit complètement nul , la soif assez vive.

Elle avait des selles fréquentes , dont l'aspect ressemblait à de l'eau , du mucus et du sang ; ces matières étaient puantes. Après la selle , elle éprouvait des épreintes assez violentes , et avant l'évacuation , des coliques vives dans tout l'abdomen. Les lochies coulaient modérément.

Il existait de l'oppression , un léger mouvement fébrile , de l'abattement , de la faiblesse , du découragement.

Je prescrivis de l'eau légèrement gommée pour boisson , et un globule à la 15^e atténuation de mercure soluble.

Peu d'heures après l'administration du médicament , l'appétit reparut et la malade prit un potage. Elle avait eu au moins jusqu'alors une selle toutes les 20 minutes ou demi-heures ; elle n'en n'eut que quatre en dix-huit heures , et des coliques bien modérées. Je prescrivis encore mercure soluble $\frac{0}{11}$: les selles furent entièrement supprimées le lendemain , et le jour de la prise , les coliques et le sang avait déjà disparu. Vingt-quatre heures se passèrent sans selle ; mais , la malade ayant un peu trop tôt cédé à son appétit , et probablement s'étant un peu fatiguée , la diarrhée reparut ; elle était muqueuse et bilieuse , et elle s'était montrée pendant la nuit et le matin. En outre , la malade se plaignait de douleurs et de gonflement aux seins. Je prescrivis $\frac{0}{20}$ pulsatille. — La diarrhée fut dès-lors arrêtée sans retour , trois jours après. Une nouvelle dose de pulsatille fut encore administrée contre l'en-

gorgement laiteux. Je la revis peu de temps après. Elle m'apprit qu'elle se portait parfaitement bien.

Cette guérison obtenue en peu de jours, avec une si grande facilité, et dans des cas semblables, a été obtenue des milliers de fois par les homœopathes de tous les pays; et, quoiquela maladie dont je viens de rapporter succinctement l'histoire soit une de celles dont l'allopathie triomphe le plus aisément, il n'est pas difficile de voir que l'avantage est complètement de notre côté. Par le traitement allopathique on eût été obligé de tourmenter la malade par des applications de sangsues à l'anus, par des lavemens émolliens, narcotiques, l'attirail des cataplasmes et des fomentations, et, selon le médecin, on eût eu recours à des purgatifs salins, etc., etc., enfin, a une diète sévère de plusieurs jours, et probablement de quelques semaines.

Par notre traitement, nous n'avons été obligé à rien qui pût détériorer la constitution. Point de diète sévère et longue, point de perte de sang, rien même qui pût être antipathique à la malade. Trois doses infinitésimales ont suffi, en s'associant aux efforts curateurs de l'organisme, pour rétablir l'équilibre rompu, pour redonner la santé.

M. Forster, mécanicien, âgé de quarante et quelques années (hernie étranglée).

M. Forster me consulta il y a quelques semaines pour des coliques que lui faisait éprouver une hernie inguinale dont il est affecté depuis quelques années.

Il éprouvait en même temps de la constipation. Du reste, sa santé était parfaitement bonne; il est d'une taille moyenne, mais d'une forte constitution, d'un caractère ardent; il est vif, emporté, et il fait usage d'un peu trop de vin.

Je prescrivis une dose de noix vomique, que je répétei une dizaine de jours après. M. Forster s'en trouva fort bien, ses selles devinrent plus faciles, je cessai de le voir.

Quelque temps après, il me fit rappeler pour la même indisposition, prétendant que ses douleurs étaient beaucoup plus vives que la première fois; je le fis coucher, et je découvris que la hernie n'était pas maintenue, que le bandage en la comprimant était la cause principale de son indisposition. J'enlevai le bandage, et

bientôt après, les douleurs cessèrent à peu près entièrement, la hernie étant réduite.

Je lui conseillai d'avoir recours à un habile bandagiste, disant que s'il continuait à porter le même bandage, il aurait inmanquablement une hernie étranglée.

Ma prédiction ne tarda point à se vérifier; ayant attendu plusieurs jours la confection d'un bandage, et portant le sien pendant ce temps, il fut atteint de nouvelles douleurs plus fortes que les fois précédentes, et obligé de garder le lit et d'enlever le bandage. Il me fit appeler.

Je trouvai le malade assez souffrant; la hernie avait un volume considérable; le moindre contact aggravait les douleurs; le sac herniaire était tendu, chaud; et il était évident qu'il n'était plus temps d'exercer la manœuvre du taxis.

Le malade éprouvait de fréquens rapports, aucun gaz ne s'échappait par le bas.

Le ventre était peu sensible; néanmoins le malade y éprouvait de temps à autre des tranchées.

Je prescrivis $\frac{3}{30}$ nux. Il était onze heures du matin; le malade prit immédiatement son médicament, et quelques heures après les douleurs du ventre paraissant se calmer, il fit un léger repas. Ce repas fut l'origine de nouveaux accidens; peu d'heures après, il y avait une aggravation déjà très-visible; mais le soir à onze heures le mal redoubla avec une violence extrême. J'arrivai près du malade, il était en proie à une anxiété que l'on ne saurait décrire. Il était accroupi auprès de son lit, la tête appuyée sur les matelas; bientôt après, il quitta cette position; il monta dans son lit, puis il en descendit; il marchait dans la chambre courbé en deux, il avait des hoquets, des envies de vomir, beaucoup de gaz s'échappaient par la bouche.

Je parvins enfin à lui faire garder le lit; ses membres étaient glacés, sa figure exprimait la douleur, et une sueur froide couvrait son front. Le pouls offrait peu de changement, seulement il était un peu concentré, petit, et un peu fréquent.

J'examinai la tumeur, qui avait acquis un volume à peu près double depuis le matin. Je ne cherchai point à y exercer la moindre manœuvre, je me contentai de m'assurer qu'elle était très-sensible, très-tendue et d'une température élevée.

Je fis prendre $\frac{3}{30}$ globules de nux.; à peine furent-ils

avalés qu'une aggravation très-grande se manifesta; le malade devint plus froid, son agitation redoubla, il ne put garder un seul instant la même position, il se glissait à bas de son lit, se roulait sur le plancher, disant que je lui avais fait avaler quelque chose pour lui faire mal; il prenait congé de sa femme, de moi, il sentait la mort approcher, il me suppliait de lui donner quelque chose pour hâter sa fin et le débarrasser de ses douleurs. Cette scène de désolation dura vingt minutes environ; je parvins alors à replacer le malade dans son lit; il se trouvait mieux, la tumeur était moins tendue, les tranchées abdominales sensiblement moins fortes. Je restai encore près de vingt minutes près de lui, et je laissai une dose de *nux* à faire prendre à trois heures du matin, et une dose de *cocculus* pour six heures, si la première n'amenait aucun résultat.

Le malade fut agité toute la nuit; mais il n'eut plus de crise aussi forte que celle que je viens de décrire. Après l'administration de la noix vomique, il y eut encore une aggravation marquée. On vint me chercher à 6 heures du matin; les douleurs étaient moindres; mais la tumeur ne changeant point encore, j'administrerai le *cocculus* à six heures; il n'y eut aucun phénomène de produit, et à onze heures, lorsque je revis le malade, je le trouvai assez calme, mais ayant des envies de vomir, et de temps à autre de fortes tranchées dans le ventre. Je ne pus reconnaître à aucun phénomène l'action du dernier médicament. J'en conclus que j'avais eu tort d'abandonner la noix vomique, et j'en prescrivis trois globules pour midi, si rien n'avait changé d'ici là. Le médicament fut administré; peu d'instans après, les douleurs recommencèrent; à deux heures le malade me fit appeler en toute hâte, on le disait fort mal; j'arrivai auprès de lui, et, d'après les réponses des assistans, il était évident pour moi que la noix vomique agissait d'une manière puissante. Le malade était redevenu froid, la sueur de la face et du front était froide, la face décomposée; il était de nouveau en proie à la plus vive anxiété, il prédisait sa mort prochaine.

Moi, je lui affirmais que dans peu d'heures il serait soulagé!

C'est singulier, me dit-il au bout d'un instant, quand vous êtes là, je ne suis plus le même homme, me voilà déjà tout changé; en effet, les membres s'étaient réchauffés, la sueur froide avait cessé. Je découvre le malade, et je m'aperçois que

la tumeur a diminué au moins du tiers ; je peux la toucher , le malade ne se plaint plus ; toutefois je n'exerce aucune manœuvre ; je laisse le malade calme et rassuré , je lui annonce que dans la soirée sa hernie sera réduite.

Un quart d'heure après mon départ , les intestins rentrèrent d'eux-mêmes sans que le malade portât la main sur la tumeur ; tous les accidens avaient disparu.

Je m'abstiendrai de longues réflexions sur ce fait ; il parle assez haut par lui-même ; vingt-quatre heures ont suffi pour guérir une des maladies les plus redoutables.

NOTE SUR LE CHOLÉRA ASIATIQUE ;

Par le docteur LÉON SIMON.

Dernièrement , le choléra-morbus a reparu en France ; il a exercé de terribles ravages dans nos départemens méridionaux ; et il nous reste un regret , c'est que l'autorité nous ait mis dans l'impossibilité de porter nos secours aux pays que la mort vient de visiter si cruellement.

On a reproché aux homœopathes d'être restés impassibles devant la nouvelle épidémie de choléra qui s'est présentée , et heureusement pour l'homœopathie , ce reproche n'est pas mieux fondé que tous ceux qui nous avons eus à subir.

A peine Hahnemann avait-il franchi les frontières de France , que cette question le préoccupa vivement ; il s'adressa au ministre compétent , pour obtenir de lui l'autorisation qu'un médecin allemand , M. le docteur Vuisséké , que lui-même prenait la peine de recommander , fût adjoint à notre compatriote et confrère M. le docteur Jal , qui a porté avec succès les secours de la nouvelle doctrine aux habitans de Toulon et de Marseille.

Dans le même temps , notre collègue et ami , le docteur France , adressait à M. le ministre du commerce une demande de même nature , et qui fut repoussée sous le vain prétexte qu'il avait été envoyé tant de Paris que de Montpellier un nombre de médecins suffisant. La même réponse nous fut adressée à nous-même , pour une demande analogue. Ainsi repoussés de toute part , lorsque nous offrions nos services avec le plus entier désintéressement ,

que nous restait-il à faire? rien, absolument, que de nous courber devant la plus dure des nécessités, et déplorer l'aveuglement de l'administration, qui nous réduit à l'impuissance, lorsque nous avons des moyens si puissans de nous rendre maîtres d'une épidémie aussi meurtrière que le choléra.

Voilà les tristes fruits de la décision prise par l'Académie royale de médecine, au sujet de l'homœopathie. L'ancienne médecine, en réunissant toutes ses ressources, ne peut arriver à sauver qu'un très-petit nombre de ses malades; et nous, c'est le plus grand nombre que nous rendons à la vie; et cependant toutes les portes nous sont fermées du moment où nous demandons de montrer, avec éclat et avec utilité pour la société, la puissance et le bienfait de nos doctrines.

L'insuccès de nos efforts ne rebuta point M. le docteur Raimbault, médecin homœopathe, qui pratique à Versailles avec talent et succès. Il imagina qu'il serait plus heureux que nous ne l'avions été, s'il parvenait à mettre l'Académie de médecine dans ses intérêts; à cet effet, il adressa à son président la lettre suivante :

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

Effrayé du résultat, dans le midi de la France, du traitement du choléra par toutes les méthodes connues, j'allais mettre à la disposition du ministre des études homœopathiques faites avec conscience et quinze mois d'une pratique nombreuse, quand j'apprends que mes confrères Léon Simon et France ont déjà fait successivement, mais en vain, la même proposition.

Après le jugement récent porté par l'Académie sur la doctrine d'Hahnemann, le ministre n'a pas cru sans doute devoir accepter le dévouement de ces hommes que le premier corps médical lui signalait naguère comme des charlatans ou des illuminés.

J'ai pensé alors qu'une pareille demande, pour être accueillie, avait besoin de parvenir au ministre par l'intermédiaire de l'Académie de médecine elle-même.

Je n'ai ni le temps ni la volonté de discuter ici la validité d'un jugement dans lequel vous vous êtes faits juges et parties, sans appeler à votre barre un seul homœopathe.

Mais, quand toutes les médications réunies ont amené à Toulon

un résultat sans exemple dans l'histoire des grandes épidémies (soixante-neuf morts sur soixante-douze malades), ce serait assumer sur vous une effrayante responsabilité que de refuser, le concours d'hommes de cœur qui viennent, une statistique à la main, proclamer les succès du traitement homœopathique pendant l'existence du choléra en Allemagne et à Paris même, sur une moindre échelle (1).

Je ne pense donc point, monsieur et très-honoré confrère, que l'Académie de médecine puisse se dispenser de proposer au ministre l'envoi dans le midi d'une commission de médecins homœopathes ; c'est le cas ou jamais de les mettre à l'œuvre, et quoi qu'ils fassent, vous êtes assurés d'avance qu'ils ne pourront faire pis.

Dira-t-on aux homœopathes : à quoi bon une mission ministérielle ? partez, la route est libre à tous. Eh bien ! depuis quinze jours, un des nôtres, le docteur Jal, est arrivé à Marseille ; il a eu à grande peine cinq malades, lui compris ; il en a sauvé quatre, le cinquième était une femme de soixante sept-ans, en traitement depuis six mois pour une affection organique profonde ; et pourtant, là, seul au milieu de tous ses confrères, c'est un paria dont la vie est misérable et dont le généreux dévouement sera sans doute rendu stérile par toutes les difficultés qu'on fait naître sous ses pas ; ses quelques succès, on les lui conteste, et l'Académie comprendra facilement qu'en pareille affaire on ne peut arriver à une solution quelconque qu'en ouvrant aux homœopathes des salles dans les hôpitaux accessibles à tout venant, et où chaque médecin pourra s'établir juge en dernier ressort de l'influence de l'homœopathie sur le fléau qui nous décime.

Le docteur Jal signale du reste, dans l'administration des secours aux cholériques à Marseille, un vice qui n'est peut-être pas pour rien dans leur résultat ; c'est qu'aussitôt qu'un nouveau cas est signalé, l'ambulance députe un médecin qui, une heure après, est remplacé par un autre, auquel succède un troisième, et ainsi de suite : de sorte que le même malade peut recevoir les soins successifs

(1) Sur les 19 seuls cholériques qu'ait eu à traiter à Paris en 1832 notre confrère le docteur Quin, médecin du roi des Belges, il en a sauvé 18.

de cinq ou six médecins ; de là une effrayante confusion dans les moyens et les prescriptions.

Veuillez bien, monsieur et très-honoré confrère, offrir à l'Académie, en lui faisant part de ma lettre, l'expression de mon respect, et recevoir pour vous en particulier l'assurance de la haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Quoi qu'il en soit de toutes ces misérables tracasseries administratives qui peuvent nous gêner, sans nous abattre, il convient, que, dans une circonstance aussi grave, nous fassions au moins tout le bien qui est en nous. Nul ne sait quelle marche le choléra va suivre. Il se peut qu'il revienne encore aux lieux qu'il a déjà visités, et qu'ainsi chacun de nous soit appelé à lui appliquer les règles de l'homœopathie. Il importe donc que nous remettions sous les yeux de nos lecteurs les conseils donnés par Hahnemann lui-même pour le traitement du choléra. Ils sont assez simples, assez peu nombreux et d'une application assez facile, pour que chacun les comprenne aussitôt. Nous donnerons cette instruction telle que nous l'avons reçue de Hahnemann lui-même, au moment où nous nous disposions à nous rendre à Toulon, si le ministre avait accueilli nos offres. Et d'abord, nous parlerons des précautions que le médecin doit prendre pour lui-même.

Aussitôt qu'une épidémie de choléra se manifestera, il conviendra que le médecin se procure la dissolution suivante. Il prendra une once de camphre, qu'il mettra dans douze onces d'esprit de vin bien pur, et qu'il agitera d'heure en heure pendant un intervalle d'une minute environ, jusqu'à parfaite dissolution. Avant d'entrer dans la chambre d'un cholérique, le médecin prendra deux gouttes de cette dissolution, à titre de préservatif, et il répétera la même précaution à la porte de chaque nouveau malade, afin de n'être pas infecté par l'air méphitique qui s'y trouve renfermé. Avant d'entrer chez un malade, le médecin attendra quelques minutes dans la chambre qui précède celle où gît le patient. La fatigue qu'exigent de la part du médecin ses nombreuses visites dans des lieux très-différens, rend cette précaution nécessaire. S'il arrive en sueur

chez un malade , il est bien plus apte à recevoir la contagion que tout autre. Il observera également son régime alimentaire avec le plus grand soin , c'est-à-dire qu'il ne supportera ni la faim ni la soif ; et que jamais il ne se chargera l'estomac d'alimens et de vin ; quant au choix des alimens , il importe de prendre surtout ceux qui jouissent d'une propriété nutritive incontestable , tout en étant dépourvus de toute propriété excitante. Sous ce rapport , il en sera du médecin comme du malade ; c'est-à-dire que , tant que l'épidémie régnera , ce ne sera pas le moment qu'il conviendra de choisir pour rompre les habitudes qu'ils pourraient avoir contractées en vin , en thé , café , ou autre excitant dont ils feraient un usage journalier. Il est utile d'ajouter que le médecin doit se tenir constamment à la hauteur de sa mission dans des momens aussi difficiles , qu'il doit bannir toute crainte de son esprit , dominer les événemens par la pensée , et être maître de lui , autant que possible. Il est enfin un dernier conseil à lui donner , et qu'il ne doit jamais perdre de vue , c'est que , dans sa marche et dans ses occupations , il ait soin de ne pas trop se hâter.

Lorsqu'un malade vient d'être frappé du choléra-morbus , à l'instant il doit prendre une ou deux gouttes de la dissolution de camphre dont il a été parlé , sur du sucre ou dans de l'eau pure ; cette dose sera répétée de cinq minutes en cinq minutes. Quel que soit le degré d'intensité de la maladie , le camphre devra être employé dans tous les cas pendant la première heure à dater de son invasion. Tant que le malade se trouvera bien de l'emploi du camphre , il conviendra de le continuer , et si la maladie disparaît sous son influence , il ne faudra point administrer d'autres médicamens. Mais on n'est pas toujours assez heureux pour qu'il en soit ainsi , alors il faut se conduire selon l'exigence des symptômes. S'il survient des vomissemens ou seulement des envies de vomir , si les vomissemens s'accompagnent d'angoisses , d'agitation , de froid glacial , le malade prendra un ou deux globules d'arsenic. Si ce médicament produit un bon effet , sans amener cependant la guérison , on renouvellera la dose chaque deux ou trois heures , suivant la force du sujet.

Si aux symptômes précédemment énumérés , se joignent des crampes , ce n'est plus à l'arsenic qu'il faut recourir , mais au cuivre. On en donnera un ou deux globules , et , au besoin , cette

dose pourra être répétée de deux heures en deux heures.

Le choléra peut revêtir une autre forme. Souvent, il offre pour symptôme caractéristique un violent dévoïement. Dans ce cas, c'est au *veratrum album* qu'il convient d'avoir recours; dans cette période de la maladie, la glace peut être employée avec avantage. Hahnemann recommande expressément d'en laisser prendre au malade autant qu'il voudra.

Enfin il arrive un moment où le malade tombe en asphyxie. Alors il faut bien se garder de le croire mort, lors même qu'il en offrirait les apparences; à plus forte raison, faut-il ne point se hâter de le livrer au fossoyeur. On lui administrera quelques doses de charbon végétal avec de l'eau, et on le frottera en même temps et par tout le corps avec de gros morceaux de glace.

Mais si le malade, actuellement asphyxié, n'a reçu encore aucun médicament homœopathique, il faut lui frotter toute l'habitude extérieure du corps avec du camphre, en mettre quelques gouttes dans un verre d'eau, et les lui verser dans la bouche, quand bien même il ne pourrait pas avaler.

Ceux qui n'ont pas encore éprouvé de choléra aigu, et qui, sans être alités, sont pourtant attaqués de la cholérine, éprouvent alternativement des faiblesses, des palpitations, de l'anxiété, des crampes aux mollets, du froid, des malaises, des envies de vomir, du dévoïement, il convient de leur faire prendre tous les jours, ou même plus souvent, s'il en est besoin, un ou deux globules de phosphore, pour les préserver de l'infection. Pour ceux qui ne sont point encore atteints du choléra ou de la cholérine, il sera très-prudent qu'ils se soumettent à un traitement préservatif; à cet effet, ils prendront tous les huit jours un globule de *veratrum album*, si l'épidémie compte généralement des sujets atteints de dévoïement; ils prendront un globule de cuivre également tous les huit jours, si les vomissemens et les crampes dominent dans les symptômes généraux de la maladie.

SUR QUELQUES PASSAGES DE L'ORGANON DE HAHNEMANN;

Par le Docteur GRIESSELICH.

Dans la cinquième édition de l'*Organon*, les choses se présentent souvent sous une autre forme que dans les éditions précé-

dentes. Hahnemann a modifié sa manière d'expliquer les faits, en d'autres termes, sa théorie. Cette circonstance est peu importante en elle-même ; elle prouve seulement que l'auteur cherche à perfectionner ce qui est susceptible de l'être. Il n'en est point ainsi des faits. Lorsque Hahnemann les proclamait avec l'assurance qui lui appartient en propre, on devait les croire invariables. Comment, d'après le ton pris par Hahnemann, concevoir même la pensée que l'erreur ait jamais pu se glisser là ! Cependant Hahnemann a été obligé de retirer entièrement quelques unes de ses assertions relatives à des faits pratiques, et il les a remplacées par d'autres, mais en ajoutant cette conclusion, dont il ne se départ jamais, que ce qu'il vient de dire est l'expression de l'immuable vérité, et qu'il n'accorde à personne la capacité de présenter les choses autrement, d'arriver à des idées différentes et meilleures.

Pour me borner ici à un petit nombre de points relatifs à des faits, je dirai que les derniers préceptes thérapeutiques de Hahnemann prouvent qu'il a tout-à-fait abandonné le terrain de l'individualisation. Il rejette la pathologie nominale des allopathes, qui mène à des abus, et établit quoi ? une *thérapeutique nominale* ou *normale* ! Ce n'était point assez pour lui de faire une loi de n'employer tous les médicaments qu'à la trentième dilution ; non ! il déclare maintenant que la meilleure manière de les appliquer consiste à les faire flairer, à faire respirer un seul globule, et, autant que possible, une seule fois. Il est difficile de concevoir qu'on puisse jamais simplifier davantage les choses ; nous serions là, en effet, sur la voie d'une thérapeutique bien commode ; mais elle ne se concilie réellement pas plus avec les lois de la nature, que les noms fixes donnés aux maladies et les méthodes curatives fondées sur ces noms. La réceptivité pour les impressions des médicaments n'est pas plus la même chez dix, cent, mille malades, que ceux-ci ne nous offrent avec les mêmes signes une maladie quelconque désignée par un nom collectif. Si Hahnemann veut être conséquent, il doit désormais faire aussi ses essais de médicaments au moyen de l'olfaction. Je m'explique très-bien maintenant comment on en est venu à essayer les substances médicinales par la prise de quelques globules à la trentième puissance, ce qui nous égare souvent dans la pratique. J'ai bien vu des personnes saines être incommodées par des médicaments à la trentième puissance ; mais il en est plusieurs avec lesquels je n'ai pu parvenir à

produire ainsi aucun effet sur moi. Cependant je mène une vie très-régulière sous tous les rapports; je suis d'une nature fort excitable et très-facile à émouvoir physiquement; ma constitution est plus faible que robuste, et ma digestion n'est point des meilleures. Mon défaut de réceptivité pour les médicamens tiendrait-il à ce que je ne jouis pas d'une pleine et parfaite santé? Je le présume fort.

L'infinie diversité de la nature dans ses déploiemens de force n'obéit point à des théorèmes, et ne se laisse point enfermer dans le cadre des articles de foi. Sans m'étendre ici sur l'important chapitre de la posologie homœopathique, je dirai seulement que j'ai maintes fois essayé les doses les plus variées dans des maladies, et reconnu que la réceptivité individuelle du corps, la nature de la maladie, celle de la substance, et quelques autres circonstances encore sont les conditions d'après lesquelles on doit juger de la dose à employer dans chaque cas, et que la doctrine de la trentième puissance est un absolutisme abstrait et dangereux qui, lorsqu'on y obéit, comme le prescrit Hahnemann, conduit bien moins à connaître l'efficacité des médicamens que la force infinie de la nature pour triompher des maladies sans aucune réaction provoquée par des agens médicinaux.

A la vérité, Hahnemann tonne avec force contre ceux qui ne croient pas au dogme des décillionièmes, et dit que « c'est un principe qu'aucune expérience au monde ne saurait réfuter, que la meilleure dose du médicament bien choisi est toujours la plus petite partie de la trentième dilution, tant pour les maladies chroniques que pour les affections aiguës ». Il appelle cette vérité « l'inappréciable propriété de l'homœopathie *pure* ». Mais s'il fallait jamais que penser et agir par soi-même fût de l'homœopathie *impure*, et qu'une servile imitation fût seule l'homœopathie *pure*, il vaudrait mieux que la médecine n'existât point. Si Hahnemann ne peut nous montrer au moins un volume d'observations aussi gros que son *Organon*, je regarderai son dogme comme une assertion sans preuve, que je ne cesserai de poursuivre jusque dans ses plus petits recoins, précisément pour maintenir la *pureté* de l'homœopathie. Peu m'importe ce que diront de moi ces purs et chastes homœopathes, qui lancent des décrets et se posent infaillibles, comme s'ils étaient des anges tombés du ciel. J'ai une idée tout autre et bien plus élevée de l'homœopathie *pure*, et ne puis

accorder ce titre à celle que l'on en revêt, parce qu'on parvient sans peine à démontrer qu'assez souvent elle est fort impure.

Il est donc clair comme le jour que le dogme de l'emploi absolu de la 30^e puissance répugne aux premiers principes de la physiologie, et que l'olfaction unique d'un seul globule X, érigée en règle thérapeutique, est la plus grande exagération qu'on ait jamais commise depuis que l'archange Gabriel a chassé le premier couple humain du paradis.

Un autre point de l'*Organon* concerne ce qu'on appelle la dynamisation des médicamens par la trituration et la succussion.

Hahnemann dit : « Il y a des homœopathes qui transportent avec eux les médicamens homœopathiques sous forme liquide, dans le cours de leurs visites, et qui prétendent que les vertus n'acquiescent point par là d'exaltation avec le temps; soutenir une pareille thèse, c'est prouver qu'on ne possède point un esprit d'observation bien rigoureux. » Cette assertion est bien hasardée; car Hahnemann aurait dû commencer par nous imiter, ce qu'il n'a point fait. Il m'arrive très-souvent de porter sur moi de l'aconit, de la belladonne, de l'éponge, etc., liquides, et jamais je ne me suis aperçu que leurs propriétés en fussent exaltées outre mesure. Je ne puis même concevoir un tel effet; car, s'il avait lieu, le médicament par trop secoué, et par conséquent dynamisé à un degré énorme, devrait de toute nécessité ou nuire beaucoup quand il ne s'harmonise point avec la maladie, ou provoquer une trop forte aggravation dans le cas contraire. Or je n'ai jamais rien vu de semblable.

Quand il s'agit de substances végétales, je ne puis comprendre le terme de dynamisation qu'autant qu'on entend par là un abaissement tel de la dose qu'il permette d'employer le médicament.

Pour prouver aux médecins qu'ils manquent d'esprit observateur, Hahnemann a fait une expérience qui couronne la théorie de la dynamisation. Il a fait dissoudre un grain de natron par une demi-once d'eau mêlée avec un peu d'alcool, dans un flacon que le liquide remplissait aux deux tiers, et il a secoué cette dissolution pendant une demi-heure; elle égalait alors en puissance la trentième dilution. Mais ceci renverse toute la théorie: si l'expérience est exacte, je ne vois pas comment on pouvait dire jadis que la force latente devient de plus en plus libre à me-

sûre que la masse diminue, ni ce qu'on peut entendre par ce qu'on appelait la spiritualisation de la matière, puisque l'expérience dont il s'agit fait voir que cette spiritualisation a lieu aussi sans diminution de la masse. Il se rattache à cette nouvelle expérience de Hahnemann une si longue série de conséquences, qu'on ne conçoit pas comment Hahnemann a pu se borner à la rapporter. Et il nous faut y croire sur parole, attendu que Hahnemann n'a pas même dit qu'il eût essayé, sur l'homme sain ou malade, ce grain décillionisé de natron. Mais, en dernière analyse, on est homœopathe *impur*, quand on ne croit point à de telles choses.

Hahnemann dit que, quand on a fait choix d'un moyen qui ne convient pas, le dommage qui en résulte est si léger qu'il suffit, pour le réparer, de l'énergie de la force vitale et de l'administration d'un autre remède plus homœopathique. Jahr, de son côté, est tombé dans l'extrême opposé (voyez la préface de son Manuel). Je m'en souviens d'avoir vu plusieurs doses de *calcareæ*, prescrites à une femme pléthorique, pour des désordres de la menstruation, produire des effets prolongés et si manifestement nuisibles, que le traitement fût interrompu ; mais je ne me souviens pas d'avoir jamais observé ces terribles effets dont Jahr fait un si noir tableau. Il dit que l'usage prolongé des hautes dilutions peut détruire à tout jamais l'économie. Mais cela n'est pas vrai. Car 1° Hahnemann et d'autres affirment que les maladies provoquées par les médicamens chez les personnes saines qui les essaient, disparaissent bientôt, et consolident même la santé ; 2° On peut répéter très-souvent (tous les 3, 5, 8 jours) et continuer des mois entiers le médicament approprié, dans les maladies, même chroniques, comme je l'ai éprouvé pour la sépia, le caustique, le soufre, etc., sans qu'il se manifeste le moindre effet primitif, et sans qu'on manque d'obtenir ou une guérison durable ou au moins une amélioration bien prononcée. Jahr a donc beaucoup trop généralisé, et la ruine de l'économie dont il parle doit bien plutôt être mise sur le compte des progrès de la maladie. Les mêmes réflexions s'appliquent à ce qu'il dit de la camomille X, qui provoque des accidens fort graves lorsqu'on l'applique mal à propos, tandis que l'arsenic 3 lui-même n'en produit aucun quand on le place bien, et, loin de là, procure la guérison. Il importe ici de séparer rigoureusement les effets de la mala-

die et ceux des médicamens, avant d'attribuer les phénomènes morbides à ces derniers seuls. Notre pratique serait dans un pitteux état, si tout ce qu'on dit de l'action énorme des médicamens était vrai, et je ne voudrais point alors exercer la médecine. On finit par ne plus savoir où l'on en est : les moyens allopathiques sont des poisons, les remèdes homœopathiques sont aussi des poisons quand on les place en lieu inopportun ; et qui d'entre vous, homœopathes purs, ne se trompa pas quelquefois à cet égard ? De quelque côté qu'on se tourne, on entend donc une voix crier, en arrière, en arrière ! — D'après mon expérience, je dis que Hahnemann a raison, et que Jahr a vu des fantômes.

Les allopathes trouvent fort ridicule que l'état du moral influe sur le choix du médicament. Hahnemann a le grand mérite d'avoir appelé l'attention sur cette circonstance importante. Mais ici encore il a poussé les choses à l'extrême. Lorsqu'on trace le portrait d'une maladie, il faut avoir égard à l'état du moral pendant la santé et aux modifications qu'il a subies chez le malade. Hahnemann dit : « Cela va si loin, que l'état moral du malade est souvent ce qui décide surtout dans le choix à faire du remède homœopathique ; car cet état est un symptôme caractéristique, un de ceux que peut le moins laisser échapper un médecin habitué à faire des observations exactes. » Pour appuyer cette assertion sur la pratique, il ajoute que l'aconit produit rarement, jamais même, une guérison rapide et durable, quand l'humeur du malade est égale et paisible, ni la noix vomique quand le caractère est doux et phlegmatique, etc. Mais on a déjà fait remarquer avec raison que cet état ne peut être pris en considération chez les enfans, les aliénés, etc. La proposition de Hahnemann ne peut donc que se traduire en général de la manière suivante à peu près : lorsque, comme il arrive souvent, plusieurs médicamens luttent ensemble d'analogie avec la maladie, il faut se décider pour celui qui, parmi les symptômes moraux provoqués par lui, en offre d'analogues à ceux qu'on observe chez le malade. Mais il y a évidemment des cas où l'on n'a pas le moindre besoin de recourir à cette circonstance ; tel est, entre autres, celui des maladies inflammatoires, où l'aconit se trouve indiqué. Ici l'aconit agit avec promptitude, quoique l'état moral ne soit pas correspondant. Il en est de même pour la camomille, la pulsatile, la noix vomique, la fève Saint-Ignace.

Une chose qui m'a toujours paru remarquable, dans la théorie de Hahnemann, c'est ce qu'il admet sur la nature des maladies mentales. Il sort là tout à coup de sa sphère spiritualiste, et devient matérialiste. « *Presque* toutes ces maladies, dit-il, ne sont autre chose que des maladies du corps, dans lesquelles l'altération des facultés morales et intellectuelles est devenue tellement prédominante, qu'elle finit par prendre le caractère *presque* d'une affection locale. » La psore joue ici un grand rôle. D'après Hahnemann, la folie même qui survient subitement par l'effet de la frayeur est *presque* sans exception un signe de psore, et ne peut être guérie par la belladonne, la pomme épineuse, etc., mais ne cède qu'à des moyens antipsoriques. On voit donc que Hahnemann est doublement sorti de son rôle; car d'un côté il renonce à sa théorie dynamique de la maladie, et de l'autre il crée, pour complaire à sa théorie de la psore, une classe de ces remèdes favoris contre lesquels il s'est cependant élevé avec tant de véhémence. Evidemment il a commis ici des exagérations, et fait à d'excellens moyens des reproches non mérités. Quand il attaque rudement la manière dont les allopathes traitent les maladies mentales, le droit est de son côté; car c'est là un des nombreux côtés faibles de l'ancienne école, et un des côtés brillans de la nouvelle. Mais il exagère dans la peinture qu'il fait des maisons d'aliénés, en les représentant comme de vraies maisons de correction.

On ne saurait démontrer la proposition mise en avant par lui, que le corps humain semble avoir beaucoup plus de propension à se laisser modifier par des médicamens que par des maladies. Il se fonde sur ce qu'on guérit les maladies par des remèdes appropriés. Mais cette preuve ne vaut rien, parce qu'elle suppose des opinions fausses sur la manière dont la guérison s'opère. D'un côté, il est un nombre infini de maladies, aiguës surtout, qui cèdent à la force vitale seule; et, d'une autre part, les médicamens ne guérissent pas les maladies comme remèdes, mais comme moyens qui remettent la nature dans son ancienne voie. Ce que dit Hahnemann me paraît devoir être expliqué d'une tout autre manière; il faut dire que notre corps, pendant la santé, possède en général plus d'aptitude à résister aux puissances morbifiques que d'aptitude à les conserver, quand il en a été atteint; il cherche à s'en débarrasser le plus promptement possible, et

les médicamens viennent au secours de cette tendance qu'a la nature.

Mais si Hahnemann prétend que les médicamens ont un pouvoir supérieur à celui des autres puissances morbifiques pour rendre l'organisme malade, c'est là une assertion qu'on ne peut démontrer par rien. Comme il est des sujets qui résistent à certaines maladies, ainsi on en trouve qui ne ressentent pas l'influence des médicamens, à moins qu'on n'en porte la dose à une élévation dangereuse. Le § 32 de l'*Organon* est beaucoup trop abstrait, et prouve la confiance absolue de Hahnemann dans les médicamens. Il cite en exemple ses expériences sur la vertu préservative de la belladonne contre la scarlatine lisse; mais ce n'est là qu'un fait isolé. Or une seule hirondelle ne fait pas le printemps.

Ce que Hahnemann dit contre les cures palliatives est parfaitement fondé. Il ne peut manquer que ces sortes de cures remplissent l'allopathe d'une indicible joie, parce qu'il n'a qu'une idée non satisfaisante de l'effet des médicamens, parce que son usage n'est point d'embrasser l'image tout entière de la maladie, ou enfin parce qu'il n'a pas l'habitude de considérer cette dernière comme un tout organique, et de lui opposer un remède qui l'attaque en entier et partout. Le défaut de remèdes spécifiques l'a conduit aux palliatifs. Cependant Hahnemann me paraît ne point avoir raison lorsqu'il confond la méthode énantioopathique avec la méthode palliative, très-nuisible en effet par la grande généralité de son application, de sorte qu'il lui arrive de ne pas bien apprécier certains effets médicamenteux. Le § 59 de l'*Organon* n'est donc vrai qu'avec certaines restrictions. Ainsi Hering a déjà remarqué que l'opium est salutaire aux Indes occidentales dans une sorte de diarrhée douloureuse. Cette multitude d'effets alternans, souvent obscurs, dont on rencontre tant dans la *Matière médicale* de Hahnemann, demandent à être étudiés avec soin; mais ce qui en découle, c'est qu'il y a beaucoup de substances qui (dans des circonstances diverses) produisent des effets différens, opposés même, chez l'homme sain; de sorte qu'on peut aussi, dans les maladies, les employer avec utilité manifeste contre des états directement contraires.

Je voudrais bien savoir si Hahnemann a déjà guéri quelqu'un du ver solitaire. On peut l'apaiser, dit-il, avec la teinture de fougère; mais on peut le chasser aussi, sans nul inconvénient, par

l'huile de la plante. C'est là un spécifique contre cet hôte fâcheux. Il est vrai que la reproduction du ver et les suites souvent fâcheuses de la maladie qui accompagne sa présence, exigent un traitement consécutif, ainsi que le veut Hahnemann.

A coup sûr, tout n'est point fini après la sortie des vers ; mais il y a aussi des spécifiques qui leur rendent le séjour dans le corps de l'homme insupportable. Je n'ai jamais encore obtenu le moindre effet des hautes dilutions de semen contra, et je ne me fais pas scrupule de prescrire cette substance à plus forte dose, de chasser ainsi la colonie du sol qu'elle a usurpé, et de mettre ensuite le corps à l'abri de la récurrence par des moyens appropriés. Après l'expulsion des vers, il reste encore assez de signes qui guident dans le choix des remèdes, et malheureusement même il y en a souvent trop ; car la maladie vermineuse pourrait bien n'être qu'une modification particulière de l'affection scrofuleuse. L'efficacité d'une décoction de mercure métallique prouve qu'il existe réellement des moyens doux pour chasser les vers du corps, et qu'on n'a pas besoin pour cela de recourir à des masses volumineuses. L'inconvenance du traitement allopathique ne tient pas tant à ce qu'on veut faire sortir les vers qu'à ce que la plupart des médecins s'imaginent qu'ensuite tout est terminé. L'homœopathie doit donc s'attacher à procurer la sortie de ces hôtes fâcheux par des spécifiques administrés avec les précautions nécessaires, et à guérir ensuite la maladie dont ils dépendent. J'ai rencontré des cas où, à l'aide de moyens non violents, je suis parvenu à faire rendre sans inconvénient des quantités incroyables de vers, avec une masse énorme de l'élément muqueux dans lequel ils vivent, et je suis persuadé que, quand il se rencontre des accumulations pareilles de matières étrangères, les médicaments homœopathiques, employés à la plus petite dose, ne produisent pas l'effet qu'on attend d'eux. Mais je sais un cas où, chez une jeune fille, l'accumulation d'ascarides lombricoïdes dans les intestins, amena une cécité qui ne cessa qu'après l'expulsion des vers, et là nul autre moyen curatif n'aurait eu de résultat. Quand les choses en sont arrivées à ce point, la masse des vers agit comme corps étranger dans l'organisme, et il faut en débarrasser ce dernier, ainsi qu'on extrait une écharde ou une balle. La comparaison n'est pas parfaitement juste, mais on verra bien ce que je veux dire. Il en est de même pour les effets des ascarides : leur

présence détermine sympathiquement, par exemple, chez les filles et les femmes, les phénomènes les plus fâcheux du côté des parties génitales, les fleurs blanches, un prurit violent, des anomalies, du penchant à la reproduction, etc. En pareil cas, je ne vois d'autre remède que d'éloigner les ascarides; s'amuser à un traitement dit antipsorique, c'est perdre un temps inutile, et impatien-ter avec raison le malade.

Je ne crois pas non plus qu'on doive renoncer tout à fait aux vomitifs dans les écarts de régime, etc. Un vomitif n'est pas un moyen allopathique, c'est un vrai spécifique pour l'estomac, dans lequel il déploie un très-haut degré d'activité. Hahnemann conseille par exemple de recourir à la pulsatile pour soulager ceux qui ont trop mangé de lard : il suffit, dit-il, de la simple olfaction pour les guérir. Mais je sais que souvent ce moyen n'a pas réussi, et je ne vois pas pourquoi on hésiterait alors à faire prendre un demi-scrupule d'émétique pour débarrasser l'estomac du corps étranger; s'il était plus facile de le faire avec une pompe, j'y aurais recours. La comparaison dont je me suis servi plus haut s'applique réellement bien ici; une grande masse de lard est pour mon estomac la même chose qu'une écharde sous mon ongle; ici je prends une pince; mais comme je ne puis enfoncer une pince dans l'estomac pour en retirer ce qu'il contient, je dois employer un autre moyen pour le vider; il a eu le plaisir de la jouissance, il aura donc aussi la pénitence à supporter. D'ailleurs les envies de vomir annoncent déjà ce qu'il faut faire, et jamais je n'ai vu un léger vomitif entraîner le moindre inconvénient en pareil cas. Je ne puis donc considérer comme fondé ce que dit Hahnemann, qu'une affection morale est ordinairement la cause de ces surcharges d'estomac, et qu'en conséquence l'on doit s'abstenir des vomitifs. La provocation prompte au vomissement n'est pas moins nécessaire dans toute une série d'empoisonnements; s'amuser à chatouiller la gorge avec une plume serait, selon moi, perdre un temps précieux. Tout dépend du moment et des circonstances; le traitement allopathique pur convient encore mieux dans un empoisonnement que les décisions dictatoriales de l'homœopathie.

Hahnemann n'est pas favorable à la digitale, et il a raison; car c'est une des substances les plus dangereuses. Mais je suis surpris de lui voir dire qu'elle ne ralentit le pouls que palliativement. Tout moyen mal placé nuit; il en est de même de la digitale.

Mais la digitale, employée à propos, ralentit le pouls d'une manière durable, et fait cesser l'irritation vasculaire, ainsi que tous les autres états auxquels elle convient. Tous les narcotiques agissent sur les pulsations du cœur et des artères; j'ai vu la belladonne, la pomme épineuse et la jusquiame le faire, au profit de l'amélioration, de la guérison. C'est précisément au sujet de la digitale qu'on voit dans quelles déclamations arbitraires et passionnées Hahnemann est tombé. En 1796, la digitale ralentissait le pouls pendant son action primitive. En 1833, il faut, pour combattre Hufeland, qu'elle soit un palliatif à l'égard du ralentissement du pouls. Il est facile de s'en convaincre en lisant l'*Organon* et les prolégomènes de la *Matière médicale*. Et ces contradictions, ce n'est pas par douzaines, mais par centaines qu'on les trouve dans les œuvres de Hahnemann, quand on en compare les diverses éditions les unes avec les autres!

J'aurai encore bien des choses à relever dans l'*Organon*; mais ceci doit suffire. Il y a dans ce livre tant d'excellentes choses, tant de vérités, tant de pensées profondes, tant de fondemens posés pour l'édifice futur de la médecine, qu'il suffit d'en effacer les taches, d'en retrancher les exagérations, pour l'apercevoir dans tout son éclat. Si Hahnemann s'offense de ce qu'on examine ses vues, de ce qu'on lui en oppose d'autres, s'il pensait qu'à lui seul appartient le droit de critique, j'en suis fâché; mais je n'en resterai pas moins dans ma ligne. Il est pour moi l'homme qui a mis le pied sur la tête de l'hydre et ouvert une nouvelle ère pour la médecine; mais cette ère doit maintenant se déployer. On ne peut chanter la gloire d'un jour avant que la soirée soit écoulée.

Le grand Linné disait : Je remercie ceux qui relèveront en moi des erreurs; car je puis les corriger tant que je vis, et je ne le pourrai plus dans la tombe. Il fut pour les sciences naturelles le créateur d'une nouvelle ère, et il eut aussi ses envieux, ses détracteurs. Comment se vengea-t-il? en donnant leurs noms à des plantes, et éternisant ainsi leur honte dans son propre système. Le système de Linné a pâli, parce que toute science se développe, s'épure, se complète sans cesse, et qu'elle a par conséquent besoin de se renouveler. L'homœopathie aura donc aussi dans peu d'années un tout autre aspect, et j'espère que cette nouvelle forme vaudra mieux que l'actuelle. Sans elle je ne pourrais plus exercer la médecine; mais, telle qu'elle est, elle ne me satisfait

point, et j'attends bien plus encore de sa part. Avec le temps, elle remplira ses promesses; car il ne saurait être accordé à un seul homme de tout faire.

SUR LA RÉPÉTITION DES DOSES;

Par le Docteur SCHINDLER.

Il n'est pas de sujet, dans le domaine entier de l'homœopathie, qui montre mieux que la répétition des doses, combien l'art d'expérimenter présente de difficultés en médecine. Hahnemann a enseigné que faire prendre une seconde dose du médicament qui se montre salulaire, avant que l'amélioration commence à devenir stationnaire sous tous les rapports, ne peut qu'aggraver l'état du malade, comme agression intempestive contre l'organisme. Il prétend qu'une seconde dose du même moyen, administrée peu de temps après la première, détruit une partie de l'effet de celle-ci, et trouble par cela même ou fait rétrograder le travail curatif; qu'il faut souvent des mois entiers pour réparer le trouble qu'on a excité ainsi. Pendant plusieurs années, ses partisans ne virent qu'aggravation lorsqu'ils osaient répéter une dose d'un médicament; mais à peine la répétition des doses, comme perfectionnement de la pratique, eut-elle été recommandée par quelques homœopathes, qu'on vit tout à coup disparaître comme autant de fantômes les inconvéniens dont il avait été parlé jusqu'alors. Hahnemann lui-même emploie les antipsoriques à des intervalles de huit jours; il a reconnu la nécessité de répéter les doses pour obtenir la guérison dans un grand nombre de cas de maladies, et la pratique homœopathique est menacée de tomber dans la même routine que celle qui règne depuis des milliers d'années en allopathie. Il importe donc de ne tirer des conclusions générales de faits particuliers qu'avec la plus grande circonspection, et de réunir avec un soin consciencieux tout ce qui peut contribuer à répandre du jour sur ce point encore obscur.

Comme il n'est aucune substance médicinale dont nous puissions assigner d'une manière durable la durée d'action, puisque celle-ci est toujours le résultat de la réaction de l'organisme indi-

viduel, de même nous ne pouvons espérer d'arriver à établir des règles précises relativement aux avantages ou aux inconvéniens de la répétition de chaque médicament, puisque la position relative de chacun de ceux-ci à l'égard de l'état morbide individuel varie à l'infini, et qu'en conséquence des modifications infinies peuvent avoir lieu aussi sous ce point de vue. Mais plus le succès et l'honneur de la médecine exigent qu'on porte la lumière dans les régions les moins éclaircies, plus il est nécessaire que chacun contribue à la décision finale du procès en apportant au dépôt commun le tribut de ses propres observations, reproduites avec exactitude et fidélité. Il ne suffit pas pour cela d'alléguer des noms de maladies, puis d'énumérer les doses qu'on a fait prendre à la suite les unes des autres; il faut caractériser complètement l'individu morbide, il faut que chacun puisse se faire une idée nette du rapport de l'agent médicinal à la maladie.

Nous voyons déjà, dans les cas où la médecine allopathique parvient à guérir une maladie par des doses souvent répétées d'un médicament vraiment homœopathique, que la répétition des doses d'une même substance ne met point obstacle à la guérison, et aujourd'hui l'homœopathie elle-même suit également cette marche avec succès, sans pouvoir se rendre compte de ce qui fait que la répétition a lieu tous les jours ou tous les huit jours. Mais trois cas peuvent avoir lieu ici : ou l'on répète la dose à des intervalles déterminés, aussi long-temps qu'un effet curatif se montre bien prononcé ; ou on la répète fréquemment jusqu'à ce qu'il survienne une réaction manifeste, après quoi on laisse la substance déployer son effet curatif; ou enfin on laisse le moyen épuiser son action, et on ne renouvelle la dose que quand l'amélioration devient stationnaire. Administrer les médicamens à des intervalles de temps déterminés, aussi long-temps que leur action curative persiste, est une méthode assez fréquemment employée aujourd'hui, qui s'éloigne des procédés de l'homœopathie primitive. J'en ai fait très-fréquemment usage sans observer d'aggravation homœopathique considérable; la guérison marchait d'un pas calme et non interrompu.

1° Un homme d'une cinquantaine d'années souffrait depuis plusieurs jours d'une douleur à la face, qui avait déjà fait tomber toutes les dents de la mâchoire inférieure. Cette douleur consistait en un violent tiraillement, qui commençait à la gencive in-

férieure, mais s'étendait, en augmentant d'intensité, jusqu'à la fosse sous-orbitaire. L'accès était excité par l'action de parler et de manger, souvent aussi par le plus léger attouchement, et il durait plusieurs heures. En même temps le malade éprouvait des tiraillemens au sommet de la tête, des bourdonnemens d'oreilles, et un sentiment de tension dans les joues, comme s'il avait de la peine à ouvrir la bouche. Pendant l'usage de quatre doses de phosphore, une tous les cinq jours, les accès diminuèrent, et après le quatrième le malade en fut exempt. Depuis un an ils n'ont plus reparu.

2° Un homme de quarante ans avait un tic douloureux de la face, avec spasmes dans les muscles. L'accès revenait plusieurs fois par jour, et durait des heures; les douleurs laissaient tout au plus huit à quinze jours de repos; violens tiraillemens dans les os de la pommette, spasmes dans les paupières du côté droit, qui les obligent à se fermer, tressaillement dans les muscles de la face du même côté et distorsion de la bouche; chaleur au visage. Après trois doses de belladonne, à trois jours de distance l'une de l'autre, les accès cessèrent entièrement. Ils n'ont plus reparu depuis deux ans. Le sujet s'est abstenu jusqu'à ce jour d'eau-de-vie et de tabac.

3° Une demoiselle était tourmentée depuis long-temps d'une violente douleur pressive à la bosse frontale gauche, qui la rendait incapable de se livrer aux travaux de son sexe. La douleur diminuait par la pression d'un bonnet serré et par le décubitus; elle augmentait par le travail, l'échauffement et la frayeur; elle durait toute la journée, depuis le matin, et laissait plusieurs jours d'intervalle entre ses accès. En même temps, chaleur à la tête, vers laquelle le sang se porte; douleur dans les yeux, obscurcissement de la vue, rougeurs circonscrites sur les joues, mal de gorge au moindre refroidissement, qui gêne la déglutition et la parole, et qui se dissipe par une abondante sécrétion muqueuse; douleurs dans le dos, et élancemens continuels dans les reins; la malade éprouve de la fatigue; les règles sont très-abondantes, et accompagnées de douleurs dans les hanches; les jambes s'en-gourdissement fréquemment; tendance continuelle au sommeil. La belladonne ne changea rien à l'état. Je donnai ensuite *calcareæ*, qui fut répétée de huit en huit jours. Le mal de tête ne revint plus; la malade put travailler sans nulle trace de douleur; le sang

cessa de se porter à la tête, la faiblesse disparut, et les douleurs qui avaient lieu de temps en temps dans une dent creuse ne se firent plus sentir.

Dans quelques autres cas, la répétition des doses déterminait une très forte excitation, une véritable aggravation homœopathique, ou d'autres accidens qui n'avaient point encore existé jusque-là.

4° Une femme éprouvait depuis une série d'années des tiraillemens rhumatismaux à la face. Les douleurs siégeaient à l'occiput, au sommet de la tête, à la tempe, dans l'oreille, les dents, les os jugaux, le menton et les muscles d'un côté du cou; tiraillantes et tractives, elles commençaient sur un petit point de l'occiput, et s'étendaient de là par tout le côté. Elles duraient des heures et des jours entiers, cessaient pour quelque temps, et revenaient ensuite; l'accès se prolongeait pendant des mois, avec ces alternatives. La douleur était excitée par le moindre refroidissement; augmentée par le décubitus, le froid, le grand air, le bruit, l'action de parler, la marche, le mouvement, la frayeur, la contrariété et l'attouchement de la partie malade; diminuée par la chaleur, quelquefois par la mastication, par la sueur. Elle était accompagnée d'anxiété, et privait de la faculté de penser et de la mémoire: les yeux souffraient, ainsi que l'ouïe. Le travail, surtout le tricot, occasionait de l'anxiété. En même temps, visage froid, comme si l'on avait mis de la glace dessus; gencives pâles, gonflées, et saignant facilement; abondance de salive dans la bouche; goût fade; goût de sang; nausées, selles irrégulières; urine abondante et pâle; règles très-copieuses; oppression de poitrine; sentiment comme d'une grande quantité de mucus dans les bronches; ébullitions de sang, surtout dans le lit; battemens de cœur, maux de reins; sommeil agité, avec des rêves inquiétans; propension au désespoir, disposition à se tourmenter. La malade vivait éloignée de moi. Je lui remis quatre doses de belladonne X, en lui prescrivant d'en prendre une tous les cinq jours, mais sans lui recommander de cesser si les douleurs étaient violentes. Les douleurs augmentèrent à chaque dose; à la troisième, leur intensité dépassant tout ce qu'elles avaient offert jusqu'alors, la malade craignit d'en perdre l'esprit. Cependant elles diminuèrent peu à peu, la tête recouvra sa chaleur naturelle, et jusqu'à présent, depuis neuf mois, la céphalalgie n'a point reparu. La malade prit plus

tard *calcareæ*, *lycopod.*, *sulph.* et *sepia*. Aujourd'hui elle est tout à fait guérie ; elle peut rester tête nue, ce qui lui était impossible depuis six ans.

5° Chez un sujet atteint de la teigne, *graphit.* X, donné tous les huit jours, guérit bien la teigne, mais il survint un grave érysipèle à la face.

6° Chez une jeune femme, à laquelle je fis prendre *phosph.* X, tous les cinq jours, la seconde dose détermina des oppressions de poitrine pendant la nuit ; la malade s'éveillait, vers quatre heures du matin, avec un sentiment d'oppression dans le milieu du sternum, et, en se levant, elle éprouvait un vif élancement. Cet accès se reproduisit journellement pendant seize jours.

La seconde manière de répéter les doses, qui consiste à les faire prendre rapidement l'une après l'autre jusqu'à ce qu'une réaction survienne, après quoi on attend que l'effet curatif cesse, a lieu principalement lorsqu'on fait usage de la méthode d'Ægidi. J'ai recueilli peu d'observations à ce sujet ; cependant le cas suivant n'est pas tout à fait dénué d'intérêt.

7° Une femme blonde, et de complexion phthisique, éprouva un accès grave d'hémoptysie, très-probablement à la suite d'un trouble de la menstruation. Elle avait déjà été traitée pendant long-temps, lorsque je la vis avec les symptômes suivans : vertige en se levant après avoir été long-temps assise, avec obscurcissement de la vue ; tiraillemens dans l'articulation droite de la mâchoire ; haleine fétide le matin, avec accumulation de mucus dans la bouche ; crachotement ; élancemens fréquens, qui traversent tout à coup le bas-ventre, comme des éclairs ; tranchées fréquentes, sans nulle influence sur les selles ; à l'époque des règles, le sang se porte avec violence vers la poitrine ; sensation particulière dans le larynx, à chaque inspiration, surtout étant couchée ; douleurs en travers de la poitrine, à la partie supérieure, comme si elle y avait reçu un coup ; tension spasmodique à la poitrine, élancement dans le côté gauche en inspirant ; sentiment de chaleur à la poitrine ; tussiculation continuelle, avec chatouillement au creux de la gorge, dans la journée ; point de toux la nuit ; sentiment de froid dans la main ; tiraillemens dans les deux poignets ; douleur entre les omoplates ; grande irritabilité, propension à se dépiter, inquiétude extrême sur l'état de sa santé ; anxiété lorsqu'elle se trouve seule. Je lui prescrivis une cuillerée

tous les matins de *phosph.* X, ij, dans six onces d'eau. Après la septième prise, il y eut des tiraillemens d'une violence énorme dans l'un des côtés de la face; ils portaient de l'os jugal, et offraient le caractère de ceux du phosphore; tout attouchement du dehors excitait la douleur. Je prescrivis la simple olfaction de *nux*; mais la malade, qui ne s'en promettait aucun soulagement, ne put être déterminée à en faire usage que par la violence extrême de la douleur. Une seule olfaction suffit pour faire disparaître à jamais la douleur.

La répétition du même moyen, lorsqu'il a cessé d'agir d'une manière curative, et qu'il convient encore à l'ensemble des symptômes, ou que l'affection précédente se reproduit peu à peu, et que, par conséquent, le moyen n'a agi que comme palliatif, est rarement nécessaire. J'ai l'intention d'émettre ailleurs mes idées sur l'action palliative des médicamens homœopathiques. Ici je dirai seulement que je suis convaincu qu'il y a une méthode purement palliative tout aussi bien en homœopathie qu'en allopathie, et que la palliation n'est pas toujours la preuve que le médicament a été mal choisi, qu'il ne correspondait à la maladie que par ses effets primitifs. Il n'est pas rare de faire cesser, par une seconde ou troisième dose du même moyen, un état morbide à la première dose duquel ce dernier n'avait cédé que pour un court espace de temps. Le fait est vrai, quoi qu'on puisse dire contre. Je me suis bien trouvé de répéter la noix vomique dans la constipation, la rhubarbe dans une diarrhée qui ne manquait pas de reparaître au bout de quelques jours, l'acide phosphorique dans des pollutions qui ne cessaient que palliativement, la camomille dans des maux de dents qui cessaient à chaque olfaction, mais reparaissaient ensuite. Les antipsoriques eux-mêmes n'agissent souvent que d'une manière palliative, et il en faut alors des doses répétées pour obtenir une guérison durable.

8° Une jeune personne de vingt-quatre ans, blonde, peu développée, autrefois scrofuleuse et maintenant saine, éprouva tout à coup des accès d'un mal de tête pressif, déchirant, et d'une violence extrême: elle ne pouvait rester couchée pendant l'accès, se redressait, se ployait en deux, criait et pleurait; quand le mal de tête diminuait, elle avait des accès de suffocation; sa poitrine se resserrait, elle humait l'air avec anxiété, en fermant les poings; puis elle recouvrait le calme et la parole, et demeurait tranquille

une demi-heure ou des heures entières, jusqu'au prochain accès. La belladonne ne produisit rien. Une dose de coloquinte rendit les accès plus éloignés ; mais ils revenaient aussi forts qu'auparavant. Une seconde dose du même moyen détermina une plus grande amélioration ; mais il fallut six doses encore pour faire cesser entièrement les accès.

9° Dans deux cas, j'ai traité avec succès l'asthme par la belladonne X, répétée aussi souvent qu'il survenait des recrudescences de la maladie. L'un des malades était un garçon de deux ans, d'une santé florissante ; les accès revenaient plusieurs fois par jour, le malade tombait par terre en faisant de profondes inspirations ; tous les muscles devenaient inertes, l'urine et les excréments sortaient à son insu, enfin il survenait l'incurvation des doigts et des convulsions. A chaque dose de belladonne, les accès devinrent plus rares. L'enfant en prit cinq ou six dans l'espace de trois mois, au bout desquels il recouvra une santé parfaite : on ne voyait plus que rarement survenir des traces insignifiantes de son ancienne affection.

10° Une femme de vingt et quelques années éprouvait depuis l'âge de quatorze ans, tous les quinze jours ou tous les mois, un mal de tête hystérique, qui commençait le matin par des tiraillemens et des tractions au dessous du pariétal gauche, dégénérait ensuite en pression et battemens à l'occiput, s'accompagnait de nausées et de vomissemens, et envahissait aussi le nez et les yeux, de sorte que la malade ne pouvait ni ouvrir ou mouvoir les paupières, ni supporter la lumière ; il y avait en outre un resserrement de ventre opiniâtre, et pendant les accès un penchant violent au coït. La sépia procura du soulagement, mais la douleur reparut, quoique très-diminuée. La malade prit ensuite quelques autres substances, qui ne changèrent rien à son état. Mais la sépia, donnée de nouveau, fit cesser la douleur pendant deux mois et demi ; elle revint ensuite, et cinq nouvelles doses de sépia, tous les huit jours, l'enlevèrent pendant dix-huit semaines. J'ignore ce que la malade est devenue depuis.

Si c'est déjà un problème très-difficile que de se prononcer avec quelque certitude sur la répétition d'une substance, les difficultés augmentent encore, lorsqu'il s'agit de déterminer quel rapport existe entre telle ou telle dilution et les précédentes ainsi que la guérison de la maladie. Je n'ai aucune expérience à cet égard,

mais je suis intimement convaincu que les homœopathes se montrent beaucoup trop scrupuleux en ce qui concerne l'exiguité et la répétition des doses. La force médicatrice de la nature profite de toutes les voies qui lui sont ouvertes pour ramener les fonctions troublées à l'état normal : il lui suffit quelquefois d'une légère impulsion, parfois aussi il lui en faut une plus forte ; mais on ne saurait croire, en théorie, qu'une nouvelle impulsion dans le même sens fasse cesser la précédente, et détourne la force médicatrice de la route dans laquelle elle s'est déjà engagée. Les guérisons allopathiques opérées par des moyens réellement homœopathiques le démontrent jusqu'à l'évidence. J'en citerai ici un seul exemple.

11° Un homme d'une cinquantaine d'années, qui avait eu auparavant diverses affections syphilitiques, et qui avait pris du mercure sous plusieurs formes, fut atteint d'une carie du rebord dentaire de l'os maxillaire supérieur ; depuis long-temps déjà il avait un ozène, et mouchait du sang ; lorsqu'il n'y faisait pas attention, du pus lui coulait par le nez, quoique les narines fussent toujours pleines de croûtes solides. Il lui semblait toujours que de l'air traversât sa tête. Il avait la fièvre, maigrissait, et souffrait autant d'esprit que de corps. Après qu'un autre médecin l'eut traité long-temps sans succès, je lui fis prendre trois fois par jour un huitième de grain de muriate d'or, et j'eus la satisfaction de le voir parfaitement rétabli au bout de trois semaines, sans qu'aucune aggravation eût entravé la guérison.

Il ne peut être qu'avantageux à la science de faire connaître les cas dans lesquels les doses étendues n'ont pu parvenir à procurer une guérison complète, qui a été obtenue ensuite avec des doses plus fortes.

12° Je me souviens ici d'un cas où le thuya ne guérit point une affection sycosique, contre laquelle on le fit prendre à la dose de X, mais procura la guérison en peu de jours, lorsque le malade prit tous les matins une goutte de la forte teinture.

La répétition d'un médicament en alternance avec un autre est certainement une modification qu'on ne doit pas dédaigner, et qui produit un grand bien dans beaucoup de circonstances. Au temps il est réservé d'établir des règles fixes à cet égard. J'ai donné alternativement *drosera* et *cina*, *drosera* et *nux* dans la coqueluche, *aconit* et *belladonne* dans la miliaire scarlatineuse,

et avec succès. Il est difficile de déterminer l'époque à laquelle on doit changer le médicament. Dans un cas, la belladonne et le *veratrum* furent alternés avec un succès instantané.

La répétition d'un moyen après que d'autres ont été administrés, est fort souvent nécessaire, et procure de très-bons effets, tandis que, dans d'autres cas, le résultat ne répond nullement aux espérances que l'effet curatif de la première dose avait fait naître. J'ai vu plus d'une fois *silicea*, *staphysagria*, *thuya*, *sepia* et *graphit.* se montrer ainsi efficaces.

OBSERVATION D'EXANTHÈME PUSTULEUX, CHEZ UNE FEMME
ENCEINTE.

Une femme, âgée de trente-huit ans, mère de six enfans, dont six jouissent encore de la vie, blonde de cheveux, d'une peau délicate, d'un teint blanc, avec les yeux bleus, le tempérament sanguin, et le caractère irritable, avait eu, pour héritage de ses parens, une disposition psorique. Son père avait été tourmenté, pendant longues années par des dartres sèches, qui lui causaient de violentes démangeaisons, et qui même, assez souvent, surtout au printemps, devenaient humides; il était mort d'affections du bas-ventre. Sa mère avait succombé à la phthisie.

Dès sa jeunesse, cette femme eut à supporter toutes sortes d'incommodités, qu'il serait inutile de rapporter ici. Depuis l'apparition de ses règles, des maux de tête en étaient le compagnon constant. Depuis quelques années, ils se faisaient remarquer par une violence insolite, sans vouloir céder ni à la saignée, ni aux bains, ni à aucun autre moyen. Trois de ses enfans sont sains en apparence: un est mort d'une fièvre nerveuse, et deux immédiatement après la naissance. Elle a eu plusieurs fausses couches, avec de fortes pertes.

Sa dernière grossesse se passa très-bien; les maux de tête, les nausées et les vertiges semblaient même dissipés; l'appétit et la digestion étaient bons. L'accouchement se fit d'une manière naturelle; deux jours après l'enfant mourut couvert de gale. Les lochies furent d'abord régulières; mais, dès les premiers jours, il se développa par tout le corps une éruption pustuleuse, avec mouvemens fébriles, et réapparition de tous les maux antérieurs à la grossesse. L'éruption consistait en pustules pruriteuses et brûlantes, ayant un fond suppurant, mais se desséchant peu à peu. Ce n'était

que pendant la sueur qu'au bout de quinze jours on voyait reparaître par tout le corps les grandes taches rouges, qui d'ailleurs ne passaient plus à la suppuration, et s'effaçaient avec la sueur. Au lieu de quitter le lit, la femme vit se développer l'état maladif suivant.

Mal de tête continuuel; douleur pressive, stupéfiante, au front, qui devient pulsative; pesanteur de tête, qui augmente en se baissant; rougeur et chaleur brûlante à la face, bouche amère, surtout le matin, peu d'appétit, goût fade et incomplet. Après avoir mangé, pression et douleur à l'estomac, et envie de dormir. Oppression de poitrine, anxiété, toux sèche et élancemens sous le sternum. Très-fréquens accès de battemens de cœur, avec chaleur et propension à se trouver mal. Au moindre effort, la malade devient très-faible, sa vue se trouble, elle tremble, elle a des bourdonnemens d'oreilles et des nausées. Souvent elle est prise de frissonnemens par tout le corps, avec mordication et prurit à la peau lorsqu'elle vient à s'échauffer ensuite. Le sommeil est troublé par des rêves effrayans, et l'esprit inquiet: la moindre contrariété porte à pleurer; il y a grande sensibilité à toutes les impressions morales. La malade se plaint encore de plénitude à l'épigastre, sans éructations, et d'envies fréquentes d'uriner: l'urine brûle à la sortie, et cause des érosions. Douleur dans les reins; ardeur et cuisson aux pieds et aux mains.

Une dose d'aconit X, ij, fut prescrite, et trois jours après, *petrol.* XII, iv, Au bout de huit jours, l'état est sensiblement amélioré, à cela près du mal de tête, des rêves et de la lassitude dans les membres. Six jours après, l'amélioration continue toujours, mais le mal de tête dure encore: il est pressif et lancinant; il s'étend du côté gauche du front à la tempe droite; il est accompagné de nausées et de vomissemens. Le surlendemain, très-violent accès de céphalalgie lancinante, térébrante, qui oblige à se coucher, avec sensibilité extrême des cheveux, et cuisson à la tête; yeux troublés, couverts d'un nuage bourdonnemens d'oreilles; douleur tractive dans les dents; oppression de poitrine. Ce fut le dernier accès: les règles eurent lieu peu de temps après, et dès-lors la femme a joui d'une santé dont elle était privée depuis bien des années.

LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE

A MM. les abonnés des Archives.

Genève, 25 juillet 1835.

Monsieur,

Le lieu de la réunion annuelle de la Société ayant été fixé, pour cette année, à Paris, vous êtes invité de la manière la plus pressante à vous y rendre pour le 15 septembre, jour de l'ouverture de la session, qui se continuera les jours suivans.

Les circonstances concourent à donner à cette réunion une haute importance et un intérêt tout particulier.

La *Société homœopathique*, en se rassemblant au centre principal de tout le mouvement scientifique européen, protestera, par cela seul, d'une manière calme et digne, contre l'espèce de manifeste lancé par l'Académie, et qu'il ne nous appartient pas de qualifier ici. La présence, à Paris, du grand fondateur de l'homœopathie, venant à l'âge de quatre-vingts ans, assister à l'installation de sa belle et bienfaisante doctrine, donnera à la réunion un degré de solennité et d'intérêt qui ne se retrouvera peut-être jamais. La présidence d'honneur lui sera offerte; et le vénérable vieillard, entouré du respect de tous, verra avec joie les grandes vérités proclamées par lui germer et se développer sur le sol fertile de la France scientifique. Quel est l'ami de l'homœopathie qui négligerait l'unique occasion d'assister à un tel spectacle!

Si vous vous proposez, Monsieur, d'apporter à la Société le tribut de vos lumières et de vos observations, vous êtes prié de vouloir bien en informer à l'avance, soit le Bureau actuel, soit le Bureau futur, désigné ci-dessous.

Agréez, Monsieur, l'assurance de notre plus affectueux dévouement.

P. DUFRESNE, *Président.*CH. G. PESCHIER, *Secrétaire.*

P. S. Le Bureau de la session prochaine se compose de

MM. PÉTROZ, *Président*, rue neuve-Saint-Augustin, n. 8.LÉON SIMON, *Vice-Président*,GUEYRARD, *Secrétaire*, rue Laffitte, n. 7.

**SUR LA RÉPÉTITION DES DOSES HOMŒOPATHIQUES ET L'EMPLOI
DES DIVERSES DILUTIONS ;**

Par le Docteur RUMMEL.

Lorsqu'on pèse les opinions que les divers homœopathes ont émises sur ce sujet, on est tenté de croire qu'il règne une grande incertitude dans la médecine homœopathique. D'un côté, le fondateur de l'homœopathie et le sage Gross surtout se portent les soutiens des hautes dilutions, quoique ce dernier admette des doses plus massives pour certains médicamens, par exemple, la douce-amère dans les diarrhées. Il ne prescrit la plupart des substances qu'à la dose de quelques globules de la trentième dilution, et il guérit un grand nombre de malades. En tête du parti opposé, celui des basses dilutions, se trouve Trink, à l'opinion duquel se range aussi Griesselich. Cette méthode a reçu beaucoup d'accueil parmi les praticiens; Ægidi s'est tout récemment prononcé en sa faveur.

Si j'interroge sans partialité ma riche pratique homœopathique, déjà ancienne de dix années, je trouve que j'ai guéri une maladie chronique, chez un homme robuste, avec deux globules de *sepia* X, qui, sans autre moyen quelconque, déploierent pendant six semaines leur action curative. Mais je vois aussi qu'un enfant âgé de quelques mois prit plusieurs globules d'arsenic IV, répétés tous les quatre jours; que j'ai guéri des maladies aiguës, accompagnées d'une vive excitation, avec aconit 3 et ipécacuanha 3, répétés toutes les deux et six heures, à la dose de gouttes entières; que la noix vomique s'est montrée utile à celle d'une goutte de la teinture non étendue, ou au centième, et qu'il m'a fallu souvent employer un centième ou un dix-millième de mercure pour guérir rapidement la syphilis, tandis qu'il s'est rencontré des cas où mercure V, répété rarement, procurait la guérison d'affections invétérées et pseudo-syphilitiques.

Tout homœopathe impartial se rappellera des cas analogues, dont je pourrais beaucoup augmenter le nombre, s'il résultait de là la preuve d'autre chose, sinon que nous sommes encore dans l'incertitude à l'égard de la dose qu'il convient d'employer.

Le résultat pourrait donc être celui-ci : on guérit avec toutes les doses, les décillionièmes aussi bien que les gouttes non étendues, lorsqu'on administre le remède convenable ; mais on guérit d'autant plus vite qu'on sait mieux approprier la dose à l'excitabilité individuelle du malade. C'est en cela précisément que consiste le talent du médecin, talent qui ne peut s'enseigner, qui ne saurait être rapporté à aucune règle fixe, mais qui s'acquiert par l'exercice et l'observation.

Si nous voulons soumettre notre pratique à des règles de plus en plus fixes sous ce rapport, il faut surtout avoir égard aux points suivans :

1° Les fortes doses produisent-elles des aggravations homœopathiques, et celles-ci sont-elles essentiellement nuisibles, ou bien ne sont-elles que passagères, et ne font-elles qu'entraver la guérison ?

2° Les hautes dilutions suffisent-elles toujours et dans tous les cas ; ou bien y a-t-il des circonstances dans lesquelles, après qu'on les a employées en vain, des dilutions moins élevées procurent la guérison ?

Ces questions résolues, nous verrons disparaître les nombreuses contradictions qu'on rencontre non seulement dans les écrits de Hahnemann, mais encore dans ceux d'autres homœopathes. Griesselich a touché un peu rudement cette plaie saignante, et naturellement il a causé de la douleur ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a contradiction à ce qu'une substance soit simultanément atténuée et rendue plus énergique par la dilution, à ce qu'on attribue une action plus forte et plus prolongée tantôt à la huitième, tantôt à la première dilution. Cette contradiction disparaîtrait peut-être en admettant une différence essentielle entre développer la vertu d'une drogue et mettre cette vertu en évidence. Un médicament inerte par lui-même acquiert une vertu évidente par le broiement et par la succussion, qui divisent ses parties, et le rendent non seulement dissoluble dans d'autres véhicules, mais encore plus assimilable pour l'organisme. Mais quant à savoir si ces opérations exaltent sa puissance, c'est une question encore indécise, ou que les faits recueillis jusqu'à ce jour ne permettent point encore de résoudre. *Corpora non agunt, nisi soluta*, est un ancien adage qui, assurément, ne doit pas être pris moins en considération dans la physique des corps organisés

que dans la chimie. La solubilité est donc une condition sans laquelle le développement des forces demeure faible ou se réduit à rien. L'attrition et la succussion sont indispensables pour rendre beaucoup de substances solubles dans un véhicule. L'expérience seule déterminera jusqu'où l'atténuation peut être poussée, sans que la manifestation et le développement des forces en souffrent, et voilà pourquoi je m'élève contre la prétention d'assigner les décillionièmes comme étant le degré de dilution qui convient partout et toujours. La diversité d'énergie avec laquelle les médicamens non broyés agissent sur le corps, parle déjà contre cette prétention d'assigner une limite générale, d'après le seul bon plaisir et sur de simples suppositions. Au-delà du point où il y a nécessité d'atténuer tel ou tel médicament pour développer ses propriétés, celles-ci doivent nécessairement diminuer et s'amoindrir, etc'est ce que démontre aussi l'observation impartiale, quoiqu'on ne puisse pas nier non plus qu'il y a des organismes assez sensibles pour percevoir encore les dilutions même les plus hautes, lorsqu'elles sont analogues à la direction de leur sensibilité.

Mais l'exception ne doit jamais être érigée en règle, et il ne faut pas, procédant ainsi, justifier le reproche de ne rien faire que nos adversaires nous adressent à tort, parce qu'ils n'aperçoivent pas les motifs de notre manière d'agir. Gross dit que l'*hepar sulph.* X ne produit rien contre le croup. Je ne l'ai point essayé; mais j'ai d'autant moins de doutes à cet égard, que jamais je n'ai eu sujet de me plaindre d'effets nuisibles provoqués par la seconde ou par la première atténuation de la teinture préparée à la manière de celle du soufre.

Mais revenons aux questions que j'ai posées, et à la seconde desquelles se rapporte déjà ce qui vient d'être dit. Au jugement de la plupart des homœopathes, les plus hautes dilutions ne suffisent pas dans tous les cas, et si plusieurs d'entre eux ont restreint cet aveu aux maladies aiguës seules, la raison en est qu'on aperçoit plus l'inefficacité d'un médicament dans une affection aiguë que dans une affection chronique. J'ai, par rapport à l'*a-*conit, des faits précis, attestant que la troisième dilution a procuré de prompts secours là où la vingt-quatrième avait été employée plusieurs fois sans succès. J'en puis dire autant du mercure dans les chancres, et il me serait facile d'alléguer des résultats

analogues à l'égard d'autres moyens, s'il ne me semblait pas inutile de prouver ce que tout le monde reconnaît.

La première question, celle de savoir si des doses plus fortes produisent des aggravations plus sensibles, est plus difficile à résoudre ; car le progrès continuel de la maladie, à laquelle le moyen n'apporte aucun obstacle, est souvent pris pour une aggravation de cette maladie par le médicament, surtout depuis que Hahnemann nous a présenté ce spectre sous des couleurs si sombres. Mais, même en faisant abstraction de ces sortes de cas, il en reste encore plusieurs où l'observateur le plus impartial doit manifestement admettre une aggravation par le médicament, attendu que la marche de la maladie en témoigne, et que l'amélioration qu'on ne tarde pas à apercevoir dans un état morbide qui avait long-temps persisté sans changer, ne permet pas d'élever le moindre doute sur l'action exercée par la substance médicinale. C'est ce dont on peut surtout se convaincre dans les exanthèmes et dans les ulcères chroniques. Je me souviens d'un cas qui s'est offert naguère à moi, et dans lequel, après quelques doses de soufre, chez une jeune fille robuste, un exanthème pruriteux humide se développa par tout le corps, tandis que depuis long-temps la malade n'avait eu que des dartres sur le bras. Mais cet effet ne succède pas toujours à des doses massives ; il se voit à la suite des dilutions les plus diverses, et il s'observe rarement. C'est donc une exception à la règle, et un événement rarement aussi nuisible que les assertions de Hahnemann devraient le faire craindre. Mes observations me laissent même encore dans le doute de savoir si, en pareil cas, il est plus convenable d'interrompre l'usage du médicament, et d'abandonner la guérison à la force médicatrice mise en éveil, ou de continuer à exalter l'énergie réactionnaire du corps par de nouvelles doses, afin de hâter ainsi la guérison. Des faits parlent en faveur de l'un et de l'autre cas ; cependant je dois convenir que, dans quelques circonstances, le résultat de la seconde méthode n'a point été une guérison complète, mais le retour à l'état dans lequel la maladie se trouvait avant l'emploi du moyen, et je suis persuadé qu'en agissant ainsi sans critique, on peut échouer dans plus d'une occasion.

D'après mes observations, la répétition des doses a rendu fré-

quemment inutile de descendre aux dilutions inférieures. Cependant, la méthode adoptée par un grand nombre d'homœopathes, et qui consiste à donner chaque fois une autre dilution, paraît mériter d'être prise en grande considération.

Je me suis fait une règle de descendre toujours à une dilution plus basse, lorsque les hautes n'amènent point de réaction favorable, et que je suis convaincu d'avoir choisi le médicament qui convient. Cette dernière certitude est plus difficile à acquérir qu'on ne le croit. Car notre matière médicale est un vrai chaos, dans lequel on a beaucoup de peine à s'orienter, et elle restera telle tant qu'on ne s'occupera que de symptômes, sans chercher à en apprécier la véritable valeur, à découvrir la dépendance dans laquelle ils sont des parties primitivement affectées dont les liaisons sympathiques leur ont donné naissance, en un mot, tant qu'on ne s'attachera point à ce qui caractérise et la maladie présente et l'action du médicament. Ce travail est plus important, à mon avis, que de continuer à essayer de nouveaux médicaments d'après l'ancienne méthode, qui ne mérite guère d'éloges.

Mais, quand on n'est pas intimement convaincu d'avoir choisi le médicament qui convient le mieux, lorsque sa répétition, dans l'espace de quelques heures, s'il s'agit de maladies aiguës, et dans celui de quelques jours, s'il est question d'une maladie chronique, n'amène point de changement favorable dans les phénomènes morbides, il ne faut pas s'obstiner à en continuer l'usage; car il est extrêmement rare alors d'arriver au but: on doit chercher un autre moyen plus approprié.

Ici, je crois devoir relever une erreur qui paraît être très-répandue, savoir, qu'il n'y a qu'un seul médicament qui puisse guérir un cas donné de maladie. L'un de tous les moyens essayés doit sans contredit être le principal, le plus convenable, celui qui amène le plus vite la guérison; mais deux, trois moyens, qui, dans leurs effets, ont une grande analogie avec la maladie qu'on traite, peuvent aussi la guérir, et peuvent être employés avec succès, suivant la prédominance de telle ou telle analogie.

Le résultat de notre examen pourrait être que nous possédons bien déjà quelques règles relatives à la force et à la répétition des doses, mais qu'il s'en faut de beaucoup que ces règles soient suffisantes pour diriger le praticien dans tous les cas. Mais cet état de choses durera long-temps encore, et nous ne devons point en être surpris,

si nous pensons que la médecine a un côté qui tient du métier, et que, sous ce rapport, on ne saurait jamais la ployer à des règles rigoureusement scientifiques. Comme on ne peut pas enseigner au peintre quelle épaisseur il doit donner à ses couleurs, dans chaque cas individuel, pour arriver au plus grand effet possible, et qu'il faut s'en rapporter pour cela à son talent, à son habileté d'artiste, de même, la force des doses doit être laissée, dans la majorité des cas, à l'appréciation du praticien; à la manière dont il juge l'excitabilité du malade, à son talent pratique.

Si l'on réfléchit encore que souvent les maladies les plus graves et les plus opiniâtres cèdent avec une surprenante promptitude à une dose extrêmement exigüe du moyen qui convient parfaitement, il devient de plus en plus clair à nos yeux que la force des doses est très-fréquemment une chose accessoire, quand on a bien choisi le médicament, mais qu'elle acquiert davantage d'importance lorsque l'analogie est moins prononcée entre ce dernier et la maladie, et qu'il faut alors des doses plus fortes pour déterminer une réaction salutaire. Mais, si l'on emploie, comme on l'a fait souvent, ces doses fortes dans des cas où l'on avait négligé d'approprier rigoureusement le moyen, elles nuisent fréquemment, et causent de longs désordres difficiles à apaiser, surtout lorsque l'opiniâtreté du médecin est égale à son ignorance.

DE L'OSMIUM;

Par le Docteur HOFBAUER.

L'osmium fut découvert en 1804 par Tennant, dans le minerai de platine d'Amérique, où il se trouve combiné avec l'iridium. En 1828, Berzelius en retira aussi du minerai de platine de l'Oural. D'après les recherches de ce chimiste, l'osmium de la Colombie s'élève à environ 1,02, et celui de l'Oural à un ou deux pour cent. Il appartient à la classe des métaux les plus électro-négatifs et facilement oxidables.

Les grains de couleur foncée, et très-durs, qui restent après qu'on a dissous le platine dans l'eau régale, sont constitués en grande partie par une combinaison d'osmium et d'iridium (osmiure

d'iridium). Pour retirer l'osmium de cet alliage naturel, on réduit ce dernier en poudre dans un mortier d'acier; on traite d'abord la poudre par l'acide hydrochlorique, afin d'enlever le fer qui s'y trouve mélangé; on la mêle ensuite avec un poids égal au sien de nitrate potassique anhydre, et l'on introduit le mélange dans une cornue de porcelaine, qui communique avec un récipient tubulé en verre. Ce récipient est uni lui-même, par le moyen d'un tube, avec un flacon contenant de l'ammoniaque liquide, dont la destination est de recevoir et d'arrêter tout l'oxide d'osmium qui doit se dégager. On chauffe alors la cornue peu à peu, jusqu'au moment où il cesse de passer des bulles de gaz dans l'ammoniaque. La masse saline qui reste dans la cornue est un composé d'oxide iridique et d'acide osmique combinés avec de la potasse. On dissout cette masse dans de l'eau froide, on introduit la solution dans un flacon de verre bouché à l'émeri, et l'on y ajoute de l'acide nitrique en excès, afin de saturer l'alcali, ce qui donne lieu au dégagement d'une forte odeur d'acide osmique. On soumet ce mélange à la distillation dans une cornue, en ayant soin que le récipient soit assidument rafraîchi, et que toutes les issues soient bien lutées, pour ne rien perdre de l'acide osmique, qui est très-volatil. Cet acide passe dans le récipient à l'état de dissolution aqueuse. En augmentant le feu, la distillation donne aussi sur la fin du chlorure d'iridium. On traite de la même manière le résidu salin insoluble provenant de la décomposition du minerai à l'aide du nitre, attendu qu'avec le secours de l'eau régale on peut également en dégager de l'acide osmique et du chlorure d'iridium par la distillation. Pour débarrasser l'osmium de l'iridium qui y adhère encore, Berzelius réduit le résidu par le gaz hydrogène, chauffe ensuite le métal jusqu'au rouge, et fait passer dessus un courant de gaz oxygène; l'osmium s'oxide et se volatilise. La volatilité du gaz fait qu'on est obligé de lui faire traverser de l'ammoniaque liquide, qui absorbe l'acide osmique.

Après avoir réuni la dissolution tout entière d'acide osmique, on y ajoute assez d'acide hydrochlorique pour que celui-ci soit un peu en excès, et l'on y introduit ensuite une baguette de zinc pur; l'osmium se précipite à l'état métallique. On lave le métal ainsi obtenu, à plusieurs reprises, avec de l'acide sulfurique très-étendu d'eau.

Dans cet état, l'osmium apparaît sous la forme d'une poudre

noire, prenant une teinte de cuivre rouge et du brillant lorsqu'on la frotte, et répandant une odeur piquante particulière sous l'influence de l'air atmosphérique. Sa pesanteur est spécifique de 10,000. Il ne se fond point à une forte chaleur rouge blanc, et se volatilise avec une grande facilité dès qu'il entre en contact avec de l'oxygène. À une température plus élevée, il s'oxide facilement, s'enflamme même, et s'échappe sous la forme d'une vapeur bleue. Il s'oxide aussi dans l'acide nitrique fort, et se volatilise alors à la chaleur de l'ébullition.

L'osmium se combine en plusieurs proportions différentes avec l'oxygène. Suivant Berzelius, il forme d'abord de l'oxide osmieux, lequel se présente à l'état d'hydrate d'un vert foncé, presque noir, lorsqu'on précipite par la dissolution de potasse caustique un mélange de chlorure d'osmium et de chlorure de potassium. Le précipité contient de la potasse, et il est soluble dans les acides. Cet oxidule détone lorsqu'on le chauffe avec des corps combustibles, auxquels il abandonne son oxygène.

L'oxide osmique est une poudre noire, contenant de la potasse, qui se produit quand on précipite le chlorure d'osmium et de potassium par le carbonate de soude.

Le plus haut degré d'oxidation de l'osmium est l'acide osmique. Cet acide se forme quand on brûle l'osmium dans l'air atmosphérique et dans le gaz oxygène, quand on le traite par l'acide nitrique, et quand on le fait rougir avec du nitre ou de la potasse. Il représente une poudre blanche, d'un bel éclat, qui est extrêmement volatile, dégage une odeur pénétrante, analogue à celle du chlore, et possède une saveur âcre et caustique. À l'état de vapeur, l'acide osmique exerce aussi une action cathétérique très-violente sur les membranes muqueuses, et spécialement sur les yeux. Quand on brûle l'osmium, il se sublime en cristaux blancs et brillants, qui sont solubles dans l'eau, l'alcool et l'éther; mais, avec le temps, ces derniers menstrues lui enlèvent son oxygène. Il forme des combinaisons salines avec les bases salifiables.

Quand on met l'acide osmique en contact avec une suffisante quantité d'acide sulfureux, il se produit une combinaison bleue d'oxide osmique et d'acide sulfurique, qui n'est que fort peu volatile, et qu'on peut sublimer à une forte chaleur. Il paraît aussi pouvoir se former un osmiate d'osmium bleu.

L'osmium produit avec le chlore deux combinaisons, qui ont

l'une une teinte verte et l'autre une couleur de jaune brun. Ces deux chlorures sont solubles dans l'eau, avec laquelle ils forment des hydrates cristallisables.

Les combinaisons du soufre avec l'osmium sont un corps noir et un autre jaune brun, qui se précipitent lorsqu'on fait passer un courant de gaz hydrogène sulfuré à travers une dissolution d'acide d'osmium.

L'osmium et les composés que la chimie en obtient sont au nombre des substances médicinales que l'on connaît encore le moins sous le point de vue de leurs rapports dynamiques avec le corps animal. La nature particulière et le caractère vénéneux de ces substances, qui se décèlent déjà suffisamment par le seul fait d'un examen extérieur, ont évidemment été la cause pour laquelle on ne s'est point encore attaché à les étudier. Gmelin est le seul qui ait expérimenté l'action de l'osmium sur les animaux. D'après ses remarques, la dissolution aqueuse de l'oxide osmique est vomitive, et elle peut même occasioner la mort lorsqu'on la fait prendre à doses répétées. Après la mort on ne trouve pas la moindre trace d'inflammation; on observe seulement que la membrane muqueuse de l'estomac est couverte d'un enduit bleu noirâtre. Un phénomène remarquable, en outre, c'est l'amaigrissement qui a coutume de précéder la mort.

Les expériences que j'ai faites à ce sujet portent sur deux chiens. Elles établissent que de faibles doses sont suffisantes pour exciter des vomissemens violens, qui ne peuvent être apaisés que par l'huile de lin et complètement arrêtés que par l'acide phosphorique. Ainsi j'ai vu, chez un chien, peu de minutes après la prise de trois à quatre grains, survenir des vomissemens de mucosités blanches d'une violence extraordinaire. Une seconde dose détermina des accidens semblables, mais à bien plus haut degré, et sans évacuations alvines. L'animal paraissait triste et gémissait; les yeux étaient très-rouges et pleins d'eau; il découlait des narines un mucus visqueux, semblable à de l'empois. L'huile de lin, battue avec un peu de potasse, et même l'acide phosphorique, ne produisirent aucun effet; l'animal fut paralysé du train de derrière, en sorte qu'il ne pouvait plus courir, et au bout de deux heures il périt dans les convulsions.

À l'ouverture du corps je trouvai la circonférence presque entière de l'orifice de l'estomac colorée en rouge foncé, sans cepen-

dant pouvoir admettre d'inflammation, attendu que la rougeur diminuait considérablement par le lavage avec de l'eau, et qu'il était très-facile de la faire disparaître au moyen de l'acide acétique. Dans le cul-de-sac stomacal, et plus encore vers le pylore, la surface entière était tapissée d'un enduit bleu, presque caséiforme, facile à détacher et insoluble dans l'eau, qui s'étendait même jusqu'à deux pouces ou deux pouces et demi dans le duodénum. Après avoir raclé cet enduit, on apercevait l'intestin coloré en rouge cerise, presque bleuâtre; du reste cet organe était ramolli à tel point, qu'il se déchirait avec la plus grande facilité, et qu'on pouvait même en partie l'écraser entre les doigts. Le reste de l'intestin grêle présentait çà et là des taches, les unes rayonnées, les autres pénicillées, mais qui ne s'enlevaient ni par le lavage ni par l'acide acétique. Le gros intestin se faisait remarquer par une grande accumulation de matières fécales tout-à-fait sèches, ainsi que par une sécheresse particulière et une sorte d'excoriation de la membrane muqueuse; du reste, on n'apercevait pas la moindre trace d'inflammation. Il n'y avait rien autre chose de remarquable que ce qui vient d'être décrit, si ce n'est cependant que le foie était gorgé de sang noir, épais et très-carboné, tandis que la vésicule du fiel ne contenait qu'une petite quantité d'une masse assez noire, visqueuse et presque gélatiniforme.

L'autre chien, chez lequel le pouvoir réactionnaire de la vie avait triomphé des effets hostiles et mortels de l'oxide d'osmium, fut mis à profit pour une autre expérience. Au lieu de deux grains, je lui fis prendre matin et soir un quart de grain; l'animal n'eut point de vomissemens, mais il devint très-triste et accablé; il tremblait et chancelait en marchant. Je prolongeai cet état de choses, en lui administrant le troisième jour un demi-grain, le sixième jour trois quarts de grain, et le neuvième jour un grain entier, dose qui fut toujours répétée deux fois par jour. L'animal repoussa la plupart du temps sa soupe, composée de pain et d'eau; lorsqu'il en mangeait, il avait ordinairement des envies de vomir, qui duraient long-temps, et il éprouva même plusieurs fois de violens vomissemens. Enfin s'établit une complète inexcitabilité; l'animal restait sans cesse couché; il était roulé sur lui-même, comme stupéfié, maigrissait à un point extraordinaire, et éprouvait fréquemment de légères convulsions par tout le corps. Dans les derniers jours, les déjections alvines furent totalement suppri-

mées, et l'urine ne s'écoula plus que rarement et en petite quantité; l'animal périt le deuxième jour dans les convulsions.

A l'ouverture du corps, on découvrit également des changemens assez considérables; l'estomac était presque tout-à-fait vide et affaissé sur lui-même; à sa sortie, de même que le long de sa grande courbure, il présentait une dureté et une densité insolites, qui s'étendaient jusque dans l'intestin grêle; la membrane muqueuse était presque entièrement détruite sur ces points, et à sa place on voyait une surface lisse, sèche, d'un rouge brunâtre, séparée par des limites bien tranchées de la membrane muqueuse, que l'on distinguait en haut et sur les côtés. Cet épaissement des membranes était plus prononcé que partout ailleurs au pylore et à l'entrée du duodénum, où son diamètre s'élevait jusqu'à l'épaisseur du dos d'une lame de couteau. Plus bas dans l'intestin on voyait également une grande sécheresse, et çà et là une masse visqueuse, blanche, qui adhérait d'une manière solide aux parois intestinales. Nulle tache ou strie rouge ne se montrait ni sur ce point ni dans le gros intestin; seulement des mucosités dures et sèches s'étaient accumulées dans ce dernier. La substance du foie était assez ferme et un peu dure; les vaisseaux paraissaient comme injectés avec de l'indigo, et le sang avait une couleur noire, avec un aspect gélatineux; la vésicule du fiel ne contenait qu'une masse épaisse et noire. La rate était tout-à-fait exsangue, très-molle et facile à déchirer; la substance corticale des reins se trouvait dans le même cas.

Il paraît résulter des faits précédens, 1° que, suivant la force des doses, l'osmium exerce sur le corps animal une action vénéneuse, tantôt plus et tantôt moins rapide; 2° qu'à hautes doses il est violemment émétique; 3° que, dans tous les cas, il détermine la coagulation de l'albumine animale, empêche par là l'absorption des substances alimentaires, et arrête tout-à-fait le travail de l'assimilation, ce qu'atteste surtout la rapidité de l'amaigrissement; 4° que la mort a lieu, non pas par l'inflammation, mais par l'abolition de la faculté assimilatrice. Que l'action de l'osmium sur la moelle épinière soit primitive ou secondaire, c'est une question que nous devons laisser encore indécise. Le premier cas n'est cependant pas sans vraisemblance; car l'action de l'osmium paraît mettre tant les nerfs rachidiens que les ganglions abdominaux dans un état analogue à la paralysie.

Quoiqu'il parût donc mériter la peine d'examiner les propriétés d'une pareille substance, j'en fus cependant détourné pendant long-temps par le danger qui accompagne toujours des expériences de cette nature, et j'y avais même presque entièrement renoncé; car j'ai remarqué qu'en se livrant à de tels travaux, on compromet sinon sa vie, du moins sa santé; et j'ai fait cette remarque sur quelques substances même indifférentes en apparence, que je voulus essayer, parce que leur apparente privation de toute énergie me faisait douter des vertus curatives qu'on leur attribue. Tels sont, par exemple, le lycopode, le charbon de bois, la rhubarbe et autres semblables, de la part desquels j'ai souvent éprouvé des effets assez pénétrants et assez forts pour concevoir des inquiétudes sur les suites qui pourraient en résulter. Or le danger doit être plus grand encore lorsqu'il s'agit de poisons énergiques : tout bon expérimentateur l'avouera aisément.

Cependant, ayant eu occasion, en 1832, de traiter un jeune homme qui portait un abcès lymphatique à la cuisse, mon attention se trouva reportée de nouveau sur l'osmium. Les douleurs et l'inflammation qui accompagnaient la tumeur ne purent être modérés, non plus que les symptômes fébriles, par la belladone (X, ij); la tumeur s'éleva en pointe vers son centre, elle s'y ramollit, et elle s'ouvrit au bout de trois jours. Une dose de douce-amère augmenta bientôt la sécrétion d'une lymphe purulente, qui, même au bout d'un mois, coulait encore très-abondamment. Divers moyens que je mis ensuite en usage, comme l'émétique, la silice, le soufre, l'acide nitrique et autres, demeurèrent tous sans effet; la sécrétion devint au contraire très-fétide et brunâtre, les douleurs s'accrurent à un point extraordinaire, surtout dans les alentours, et la fièvre hectique menaçait de s'établir; j'administrai alors l'arsenic (X, j), et je l'introduisis aussi profondément que possible dans le foyer. Au bout d'environ trois jours, les douleurs cessèrent; l'écoulement était un peu moins abondant, et il était de meilleure nature. Le malade fut traité ainsi pendant près de deux mois, mais sans que la guérison pût être obtenue; au contraire, les sécrétions redevinrent très-mauvaises, la plaie s'accrut en profondeur; des parties entières se détachèrent, et l'os semblait être attaqué, le malade y ressentant les douleurs térrifiantes les plus vives. J'eus recours à l'osmium, par forme d'expérience. Un décillionième, introduit dans l'abcès, excita d'abord

une violente inflammation dans les parties charnues environnantes et une augmentation des douleurs : mais au bout de quelques jours ces accidens diminuèrent, l'écoulement devint plus abondant, mais plus épais, et la santé générale commença à s'améliorer. Ce succès m'engagea à répéter l'osmium, et l'effet curatif fut extrêmement prononcé ; car après la troisième dose le malade se trouva tout-à-fait guéri. Le traitement entier avait duré près de dix-huit mois, et ce fut seulement dans les dernières onze semaines que l'usage de l'osmium conduisit au but.

En essayant, sous le point de vue homœopathique, les effets médicaux de l'osmium et de ses préparations, j'eus occasion de faire mes expériences et mes observations sur cinq personnes différentes, sans compter les malades auxquels je fis prendre ces substances à titre de médicament. Moi-même je débutai par un seizième de grain, et j'acquis ainsi une assez longue liste de symptômes, dont le nombre s'accrut considérablement par les expériences que je fis ensuite sur d'autres. Les accidens qu'à la suite de cette dose j'observai sur moi et sur d'autres étaient si violents et si généralement pénétrants, que je n'osai point monter à des doses plus élevées. Ce fut en général chez les personnes jeunes, surtout de constitution veineuse, comme aussi chez les sujets faibles et irritables, que les effets furent le plus intenses ; la violence de la plupart des symptômes était accrue encore par l'usage du café, qui en renouvela même quelques uns plus tard, et les accidens du côté du bas-ventre cédèrent en grande partie à l'emploi de l'acide phosphorique.

Pour dissiper tous les doutes sur la question de savoir si les petites doses homœopathiques sont encore capables de modifier morbidement le corps sain et de faire naître des symptômes, je fis en même temps mes expériences sur des octillionièmes et des décillionièmes ; quoique j'aie tiré peu de profit de ces essais, surtout chez les personnes qui, auparavant ou long-temps après, n'avaient pas pris d'osmium, cependant c'est une circonstance fort importante que, quand une petite dose homœopathique venait à être prise dans les trois premières semaines après une forte, les symptômes présents s'exaltaient toujours, ceux qui avaient disparu renaissaient, quoiqu'avec moins d'intensité, et les nouveaux se dessinaient avec d'autant plus de violence ; au contraire, les personnes saines ne

m'ont rien offert ni après les octillionièmes, ni après les décillionièmes, quoique ces petites doses produisissent souvent, dans l'état de maladie, une action extrêmement intense et étendue.

Je pense donc que les doses infinitésimales ne produisent absolument aucun effet sensible, lorsque la vie n'est point déjà dans un grand état d'excitation; que, par conséquent, elles ne sont pas propres dans l'état de santé, mais seulement dans celui de maladie, à étendre et perfectionner nos connaissances sur les effets purs des médicamens, et qu'enfin, pour arriver au but; des doses plus ou moins fortes, suivant la réceptivité du corps animal, méritent toujours la préférence.

Cependant je n'ai point négligé de recueillir les symptômes peu nombreux déterminés par les petites doses, ainsi que quelques uns produits par le chlorure d'osmium. Ces dernières ressemblent presque entièrement à ceux de l'oxide d'osmium. Leur exposition sera faite dans un des prochains cahiers.

VUES SUR LE TRAITEMENT DE LA PHTHISIE PULMONAIRE;

Par le Docteur LAURENCET.

Dans la crainte où j'étais, il a quelques jours, de me trouver privé de l'avantage d'assister en personne à votre solennelle réunion, j'avais résolu du moins d'y figurer par cette faible contribution des travaux de ma pratique. Le sujet est l'application de l'homœopathie au traitement de la phthisie pulmonaire tuberculeuse. Il est vaste et important, mais malheureusement, et je vous en préviens à l'avance, je ne puis vous offrir ici qu'une ébauche, qu'une esquisse rédigée à la hâte; traité comme il devrait l'être, ce serait la matière d'un volume, non point d'un mémoire; je n'aurais pas eu le temps de l'écrire, et vous auriez moins encore celui d'en écouter la lecture. Dégagé de tout travail d'érudition, ce sera un simple résumé suivi des conclusions exprimant les résultats auxquels il m'a semblé que j'étais parvenu en deux ans

et demi de pratique. Je l'appuierai des histoires de traitement les plus complètes que j'ai pu avoir parmi plusieurs centaines de malades. Ce nombre vous paraît disproportionné, je le vois, par rapport à l'époque où remontent mes travaux ; mais c'est là un avantage de la localité où j'exerce. Si j'ai laissé de côté plusieurs autres maladies, dont j'ai des observations nombreuses dans chaque espèce, c'est parce qu'on trouve de ces dernières en plus grand nombre dans nos journaux, parce qu'elles se présentent plus fréquemment dans tous les pays, parce que la possibilité de les traiter n'est pas révoquée en doute, et enfin parce que la matière que j'ai choisie m'a semblé, pas son importance, plus digne de la présence de notre illustre maître. Les homœopathes (du moins ceux de France) ne m'ont pas paru être aussi bien fixés sur la phthisie pulmonaire, sur sa curabilité et sur les moyens à employer. Gardez-vous, messieurs, je le répète, de croire que je vais combler toutes ces lacunes. Je suis convaincu au contraire que la plupart des traitemens, même dont l'issue a été heureuse, auraient pu être mieux faits et plus promptement achevés. Réduit à l'étude de la *Matière médicale pure*, et du *Traité des maladies chroniques*, sans guide pour en faire l'application, surtout dans le principe, où nous ne jouissions pas d'une foule de traductions et de journaux que nous possédons aujourd'hui, j'ai dû faire, et j'ai fait beaucoup d'écoles ; mais au moins je ne suis pas resté spectateur inactif devant des malades que nos adversaires, faute de moyens, laissent descendre plus ou moins rapidement dans la tombe.

Cubline, lieu de ma résidence, est situé dans la vallée de Rhins, au milieu des montagnes du Rhône, à moitié distance de la Loire à la Saône, ou de Roanne à Villefranche. Quatre chaînes de montagnes parallèles, dont la hauteur est médiocre, remplissent un espace de huit à dix lieues entre les deux villes ci-dessus. Ces montagnes n'offrent aucun de ces pics élevés qui, dans le Bugey et la Savoie, abritent des vallées assez chaudes, d'où il résulte partout un air également âpre et froid. La vigne ne commence à être bien cultivée qu'à trois ou quatre lieues du côté de la Loire ou de la Saône. Les hivers y sont en général assez longs, mais, comme dans le climat de Lyon, plutôt humides que froids, cependant moins brumeux que dans cette grande ville, qui n'est distante que de dix lieues.

Un sol assez ingrat , où le seigle est la seule céréale que l'on recueille , ne permet pas à la population d'être fort agricole ; les foina aigres des vallées nourrissent de chétifs bestiaux ; et cependant le pays est plus peuplé qu'aucun de la plaine , même aux environs des grandes villes. Cette circonstance s'explique par le commerce et la fabrication du coton. Si cette industrie est la source de la richesse du pays , elle est en même temps celle des maladies qui l'affligent et y abâtardissent l'espèce humaine. Les goîtres y sont assez communs , sans être cependant très-fréquens ; les filles ne sont réglées en général qu'entre dix-huit et vingt ans ; la deuxième époque critique ne commence en revanche qu'entre quarante-cinq et cinquante ans. Un scorbut particulier affecte tellement le pays , que , sur cent personnes qui ont passé trente ans , vous en trouveriez quatre-vingt-quinze dont les gencives sont spongieuses , saignantes , décollées des dents et rongées à leur bord libre par une ulcération grisâtre. Les dents ainsi allongées et décollées jusque dans le pourtour de leurs racines finissent par s'ébranler et tomber. Ceci peut tenir aux qualités de l'air et de l'eau ; car les fontaines sont partout abondantes , et l'on ne trouve des puits un peu profonds que dans les bourgs : ceux-ci ne contiennent jamais qu'un tiers ou un quart des habitans ; le reste est disséminé dans la campagne et sur les hauteurs , dans des groupes de maisons qui constituent les hameaux. Cette population ne reçoit le soleil qu'au temps du labour , des foina et de la moisson , choses qui se font à la hâte. Tout le reste de l'année , et notamment l'hiver , elle est enterrée dans des caves , que l'on nomme des *boutiques*. C'est là qu'on file et qu'on tisse le coton ; ils y sont entassés par familles entières , et s'y échauffent l'hiver , par leur respiration. La trappe par où l'on y descend , et les fenêtres fort étroites par où le jour y pénètre , étant pratiquées à la partie supérieure , l'air méphitique , qui est plus lourd que l'atmosphère , n'y est jamais bien renouvelé. Ces lieux , creusés en contresens , sont les trois quarts du temps infiltrés au travers des murs. C'est dès l'âge de 6 à 8 ans qu'ils sont ainsi ensevelis pour n'en sortir qu'aux époques que j'ai dites ci-dessus. Leur alimentation se compose de plusieurs soupes de pain de seigle par jour , de quelques morceaux de lard , et par-dessus tout , de fromages secs , de vache et de chèvre , enfin de pommes de terre. Joignez à cela une saleté remarquable ; les logemens , encombrés d'ustensiles de fa-

briques, restent plusieurs années sans être balayés; je doute fort que la Basse-Bretagne, si renommée pour sa malpropreté, soit supérieure à ce pays. Les mœurs se composent de la plus crasse ignorance unie aux ruses commerciales, et du fanatisme religieux allié au libertinage.

Je pose en fait qu'il n'y a point de miasme plus capable de développer toutes les divisions de la grande famille du scrofulé, et notamment la chlorose et la phthisie tuberculeuse, que l'air chargé de la respiration des autres hommes et des émanations des corps humains. Dès le principe, je reconnus la fréquence de cette maladie, et je m'en ouvris à des confrères plus anciens que moi dans la contrée. Ils me répondirent que je prenais sans doute pour phthisies des maladies qui n'en étaient pas, puisque, exerçant dans les mêmes lieux, ils étaient bien éloignés d'en rencontrer autant que moi. Me défiant de mes propres lumières, je pris à tâche d'observer ces maladies; plus j'allai et plus je me confirmai dans mon opinion. Je reconnus que leur erreur dérivait de leurs antécédents: presque tous avaient fait leurs études avant que l'ouvrage de Laënnec eût fixé l'attention sur le diagnostic des affections de poitrine, et eût pénétré dans les facultés autres que celles de Paris. Or je crois, par ce qui suit, pouvoir démontrer que, sans le secours de l'auscultation, il est presque impossible de reconnaître la phthisie avant qu'elle soit confirmée, c'est-à-dire avant l'instant où presque toujours elle n'est plus curable. Je vous dois, ce me semble, messieurs, quelques détails sur la partie du diagnostic. Il est nécessaire, dans l'intérêt même de notre méthode, que vous soyez sûrs, ainsi que nos adversaires, que ce sont bien des phthisiques au traitement desquels je l'ai appliquée.

Diagnostic. Les symptômes essentiels, je dirai même presque infailibles, sont au nombre de quatre à cinq seulement au début de la maladie. Si vous voyez un homme ou une femme, de quelque âge qu'ils soient, qui tousse le plus souvent sec; qui, lorsqu'il crache, n'a qu'une expectoration blanche, transparente et un peu spumeuse, semblable en un mot à du blanc d'œuf qui aurait été battu et mélangé avec de l'air, qui, recueillie et séchée sur un linge blanc, ne laisse aucune couleur; si cette personne n'a plus autant d'haleine lorsqu'elle monte un escalier ou gravit un chemin ascendant; si elle accuse des points sous les fausses côtes; si c'est une femme, et que les règles manquent en tout ou en partie; si les forces se perdent, que les jambes soient coupées au moindre exercice;

il reste bien peu de doute que vous ayez un phthisique devant les yeux ; joignez à cela une teinte plus ou moins anhéémique , qui exprime que l'hématose est incomplète. Cette couleur n'est pas moins pathognomonique de l'affection tuberculeuse du poumon que la couleur paille ne l'est des cancers en général. Demandez à un malade de ce genre s'il ne toussait pas de temps en temps d'ancienne date ; il ne manque pas d'ordinaire de vous répondre que cela lui arrivait effectivement, mais seulement quand il était enrhumé. Il serait heureux que la bronchite pût être bien connue du vulgaire ; car le mot rhume est appliqué par lui à toutes les affections où il existe de la toux , et c'est ce qui l'empêche de demander du secours à temps. Tout le monde, en effet, sait soigner un rhume sans les conseils de l'art. Je dois avouer, pourtant, que j'ai connu des tuberculeux qui n'étaient presque pas essouffés à la montée ; j'en ai rencontré aussi qui ne toussaient presque pas, si ce n'est à l'époque de la fonte des tubercules ; il y en a de gras et frais, surtout dans l'âge viril, pourvu cependant que la maladie ne soit pas très-étendue. Ce qui manque le plus rarement peut-être, c'est, chez les filles ou femmes, le défaut de la menstruation. Mais il reste toujours assez de symptômes pour confirmer le diagnostic quand on y joint le signe tiré de l'auscultation. On trouve constamment un poumon ou l'autre, plus rarement tous les deux, où le bruit de la respiration n'est pas normal ; c'est la respiration trachéale de Laënnec ou bronchique d'Andral, c'est-à-dire que le bruit n'est pas *susurral*, comme dans l'état régulier, et que, les vésicules ou cellules pulmonaires étant imperméables, les divisions bronchiques le sont encore. Je dois ajouter, toutefois, que les données tirées de l'auscultation ne sont jamais propres, avant le début du traitement, à fournir une juste mesure de l'intensité de la maladie. Souvent il m'est arrivé, au lieu des bruits anormaux ci-dessus désignés, de ne percevoir aucun son, tandis que les autres signes étaient loin de dénoter un état aussi fâcheux. C'est probablement que les tubercules groupés ou disséminés entretiennent à leur alentour une espèce d'engouement, d'état sub-inflammatoire, ou de quasi-hépatisation, dans lequel, sans doute, il se développerait d'autres tubercules par la suite, si la maladie était livrée à elle-même.

La marche de la phthisie est extrêmement rapide dans nos montagnes, surtout depuis l'enfance jusqu'à l'adolescence. Il

suffit de trois mois à un an pour conduire le patient au tombeau. Chez l'homme fait, et surtout chez le vieillard, elle est très-lente; j'en connais qui vivent depuis vingt années avec des tubercules, bien entendu qu'il n'y en ait pas dans une trop grande étendue de l'organe pulmonaire.

Traitement. La première chose que je fais, c'est de dissiper l'engouement pulmonaire dont je viens de parler. J'ignore s'il existe quelque substance homœopathique capable d'en venir à bout. J'ai cru reconnaître cette propriété au *Kali carbonicum*, mais dans un seul cas, où cette substance fut donnée à cause d'une hydropisie, chez une malade perdue sans ressource et dont le traitement fut interrompu par une mort inévitable au bout d'un mois et demi. On ne trouve aucun des états que l'auscultation signale, désigné dans ses effets pathogénétiques; c'est une lacune qu'il faut désirer de voir disparaître de la Matière médicale pure. J'y parviens fort bien, au reste, par des applications stimulantes, et je débute en même temps par *spir. sulph.*, à moins que des indications précises ne s'offrent pour quelque autre substance. Après m'être servi de plusieurs emplâtres, soit de poix simple de Bourgogne, soit un peu animés d'un peu de cantharides et d'euphorbe, je me suis arrêté à l'emploi de la pommade stibiée d'Autenrieth; il est plus facile d'en restreindre l'usage à volonté de manière à ne pas trop irriter le malade. J'en fais frictionner, suivant le siège des tubercules, soit le haut et le devant de la poitrine, entre la clavicule et le sein; et depuis le bord du sternum jusqu'au moignon de l'épaule, soit entre les deux omoplates, à partir de la base du cou, dans une longueur de quatre à cinq pouces et la largeur de trois doigts. Quand l'éruption est faite, c'est-à-dire après trois ou quatre frictions, il faut la laisser sécher, sous peine d'une exaspération très-forte de la toux. Il vaut mieux la renouveler alternativement devant et derrière. J'ai rarement eu besoin de recourir à ce moyen plus d'une à deux fois dans le courant du premier mois; c'est ce que j'appelle dégrossir mes phthisiques; passez-moi l'expression.

Je ferai remarquer que cet état que j'ai appelé engouement se dissipe sans donner lieu à la moindre expectoration. Il en est en cela comme de l'état du poumon que j'ai rencontré dans beaucoup de fièvres typhoïdes, et que la matière médicale définit très-bien par cette expression *état typhoïde du poumon*. Celui-ci

bien différent de la bronchite et de la pneumonie, dont la résolution s'accompagne toujours d'exspuition, je l'ai vu disparaître, ainsi que la toux sèche qui s'y joint, avec le surplus de l'affection typhoïde, sous l'influence tantôt du *china*, tantôt de la *bryone*, mais surtout de l'*acide phosphorique*, quand ces substances étaient choisies bien homœopathiques, et cela est toujours arrivé sans aucune expectoration. Dans cet état typhoïde du poumon, j'ai remarqué, avant d'être homœopathe, que les applications de vésicatoires ou de tout autre stimulant sur le thorax, n'avaient aucune puissance d'en abréger la durée. Or c'est en quoi il diffère de l'engouement que je viens de vous signaler comme accompagnant les tubercules pulmonaires; celui-ci disparaît assez promptement sous l'action des révulsifs extérieurs. Avec ce moyen, quelques sirops calmans et un régime approprié, j'ai vu les allopathes obtenir la cessation de la toux et de quelques autres symptômes; mais le triomphe n'était qu'éphémère; la maladie, surtout chez les jeunes sujets, revenait bientôt, et cette seconde fois ou tout au plus une troisième, on ne retirait aucun fruit de la même médication. Si donc je m'en sers au début, c'est parce que j'ai reconnu que, tout en laissant agir les premières substances homœopathiques dont j'avais fait choix, elle me permettait d'interroger la respiration d'une manière précise et rigoureuse. En effet, si, au bout de ce laps de temps, on ausculte de nouveau, on reconnaît qu'une bien plus grande portion de l'organe pulmonaire est devenue perméable. Tel malade chez lequel un poumon entier ne donnait aucun bruit respiratoire, le fait entendre alors dans sa plus grande étendue, mais avec les altérations qui dénotent la présence des tubercules. Or celui qui ne saurait pas ausculter, ne voyant plus les symptômes extérieurs qu'il avait remarqués d'abord, comment pourrait-il prononcer que la phthisie existe déjà, bien qu'avec des limites quelquefois assez bornées? Quoi qu'il en soit, la portion de l'organe qu'on aura reconnue affectée après cette épreuve préliminaire restera telle désormais jusqu'à la fin du traitement; car il n'est pas besoin de dire qu'il n'y a point de résolution possible pour cette terrible dégénérescence. C'est alors aussi que l'on peut porter le pronostic.

Pronostic. Quelques homœopathes ont avancé qu'il était toujours fâcheux, quand l'existence des tubercules était constatée; cependant le docteur Crépu, de Grenoble, entre autres, a cité

une observation de guérison remarquable. Plusieurs homœopathes d'Allemagne ont également rapporté des cures; mais je n'ai trouvé dans aucune de ces observations que l'étendue de la maladie et les limites dans lesquelles elle est curable eussent été précisées. Or voici ce que mon expérience m'a appris; je n'ai jamais pu sauver un phthisique, et il m'a paru même presque impossible, par l'emploi des moyens qui semblaient le mieux appropriés, de retarder l'issue fatale, toutes les fois qu'un poumon entier offrait l'absence du bruit normal; quand on entendait la pectoriloquie ou encore une sorte de quinement qui m'a toujours paru l'indice d'une prochaine suppuration; quand il y avait plus ou moins de matité à la percussion du thorax, et qu'après l'emploi des révulsions dont j'ai parlé plus haut, l'organe pulmonaire ne semblait pas, à l'oreille, recevoir plus d'air qu'auparavant. La même chose m'est apparue dans la circonstance équivalente où une étendue de chaque poumon égalant la moitié de tout l'organe aurait été farcie de tubercules; à la vérité l'appréciation de l'étendue ne peut pas se faire ici avec autant de rigueur que sur un seul côté. Je dois poser une exception pour les individus âgés. En ce moment encore je soigne une femme phthisique d'une quarantaine d'années, qui semble avoir bien plus que la moitié de ses deux poumons affectée, et pourtant elle ne va point mal, son existence paraît devoir se soutenir assez long-temps. Ce n'est certainement pas qu'un poumon ne puisse strictement suffire à l'entretien de la vie; car j'ai vu plusieurs personnes qui n'avaient depuis fort long-temps l'usage que d'un poumon; l'autre était comprimé et atrophié par une incurvation de la colonne vertébrale, mais il était sain. L'économie peut beaucoup plus aisément se passer des fonctions que supporter la maladie d'un de ces viscères.

Je reviens au traitement dont j'ai commencé à parler. Il diffère selon les phases de la maladie. Il s'agit ici de la période de crudité des tubercules. J'avouerai que, dans les premiers temps, où j'étais moins sûr de l'efficacité de l'homœopathie, j'alliais souvent des pratiques de l'allopathie avec notre médication, en tant que les premières ne pouvaient nuire à la seconde; ainsi j'en avais retenu les exutoires. On a pu voir, par ce que je viens de dire, à quoi j'en ai restreint l'usage, et dans quel but je l'ai conservé. J'ai été amené à cette réforme par le hasard et le cours naturel

des choses. Beaucoup de cliens à qui j'avais fait des cautères les ont laissé fermer dès qu'ils se sont trouvés mieux, et l'amélioration n'a pas laissé que de continuer; plusieurs autres me montrèrent une répugnance invincible pour ces émonctoires. Je ne les proposais que pour obéir à ma conscience: car, en cas d'insuccès, je me serais reproché d'avoir oublié des mesures dont le mérite prétendu n'en avait pas moins la vogue dans l'ancienne médecine. C'était autant de bonnes fortunes dont je profitais pour appliquer l'homœopathie pure. J'eus lieu de m'apercevoir que ces derniers traitemens n'étaient ni moins heureux ni moins rapides que les autres dans des cas dont la gravité paraissait égale. Je n'ai jamais eu besoin de me corriger des émissions sanguines de toute espèce. Les saignées, dans une maladie dont la sanguification éprouve les premières atteintes, m'ont toujours paru le comble du ridicule; c'est, à mon sens, vouloir tuer son malade pour l'empêcher de mourir. Aujourd'hui je n'emploie que les moyens homœopathiques purs. Je ne pense pas qu'un seul médicament puisse jamais détruire le germe de la phthisie ou le miasme de la psore, car je me fais gloire de figurer au nombre de ceux qui l'admettent. Je suis convaincu qu'il faut toujours un très-grand nombre de substances, et qu'on ne saurait trop en répéter les doses. Quant au premier point, j'en ai vu l'expérience dans ce pays, où la misère et la stupidité sont toujours d'accord pour empêcher le médecin de pouvoir suivre ses résultats. Plus de cinquante malades, dont j'avais commencé la médication comme je l'ai dit plus haut, se trouvant mieux au bout de quelque temps, ont cru, malgré mes avis, pouvoir faire l'économie du surplus de leur traitement; je les ai tous vus revenir quelques mois plus tard, quelques uns jusqu'à deux et trois reprises. D'autres, ne pouvant croire à l'efficacité des petites doses, ou désespérés de la longueur du traitement, sont allés trouver des médecins allopathes, et je les ai vus succomber en buvant des sirops de vélar, de Lamouroux, antiphlogistique de Briand, etc. Généralement ce n'est qu'après l'usage de quatre à cinq substances que les moins malades peuvent se considérer comme quittes, et peut-être seulement pour un temps limité; car mon expérience ne remonte pas à une époque assez ancienne. J'en retrouve fréquemment à qui je ne donne plus rien depuis quinze mois ou deux ans, et qui se maintiennent dans l'état de santé où je les ai laissés. Je ne saurais prévoir pendant

combien de temps ce bien-être durera. Quant à la nécessité de répéter les doses, je me fonde et sur ce que j'ai vu résulter des fréquentes répétitions que j'en ai faites dans cette maladie, et sur l'analogie qu'il y a entre elle et toutes celles où il existe une altération du tissu des organes. Telles sont les indurations du foie, les cancers, les caries, les nécroses, et enfin les maladies cutanées rebelles. L'on conçoit que, pour administrer à doses répétées un grand nombre de substances, entre lesquelles il est nécessaire de laisser d'assez longs intervalles, il ne faut pas moins de six à neuf mois et même davantage ; mais l'on n'a pas perdu son temps, si, au bout de ce terme, l'invasion des tubercules n'a point fait de progrès ; que la toux soit devenue de moins en moins fréquente, l'oppression moins forte ; que le malade ait repris une grande partie de sa vigueur et de son embonpoint. Il faut en quelque façon tout ce temps pour qu'on soit autorisé à croire à la réalité du succès ; encore faut-il même, pour en acquérir l'intime conviction, avoir opéré sur un grand nombre de patients dans l'âge où cette maladie fait de rapides progrès et où il est plus rarement possible de la maîtriser. Effectivement, chez les individus d'un âge fait, et même chez d'autres, quoique bien plus rarement, l'allopathie obtient des rémissions en général de courte durée, soit en écartant les causes propres à exaspérer la maladie, lorsque la position du malade lui permet de se soigner, soit par un régime alimentaire doux et fortifiant, par l'usage du lait d'ânesse ; soit en prodiguant les cautères, les moxas et les sétons ; soit par une foule d'autres moyens, tantôt cruels et dégoûtans, tantôt seulement niais, mais dont l'impuissance définitive n'est pas révoquée en doute par nos adversaires eux-mêmes. Mais dans les cas de traitement allopathique dont je parle, je n'ai jamais vu les malades reprendre leurs forces ; ils restent toujours plus ou moins languissans ; la renaissance au moins partielle de la vigueur est pour moi un véritable *criterium* ; on la voit toujours progresser sous l'influence des traitemens homœopathiques.

Je désirerais ici donner quelques détails sur la manière de diriger un traitement ; mais ce n'est pas sur ce sujet qu'il me sera le plus facile de m'étendre. Car, d'abord, ma trop jeune expérience me défend de m'ériger en donneur de préceptes ; je ne puis que citer ce que j'ai fait, moins pour servir d'exemple que pour le soumettre à la critique des homœopathes expérimentés ; et je

serai le premier, dans les observations qui suivent, à signaler les fautes dont je me suis aperçu moi-même à mesure que mon expérience a grandi. Ensuite il est presque aussi difficile d'établir des règles générales pour le traitement de la phthisie que pour tout autre en homœopathie, puisque chaque malade présente une individualité. Cependant, comme la maladie est toujours identique au fond, qu'un tuberculeux est toujours semblable à un autre tuberculeux, j'ai remarqué qu'un nombre limité de certains antipsoriques ne manquait jamais de produire de bons effets. Je me dirige ordinairement d'après leurs convenances suivant les diverses maladies dont la phthisie se trouve compliquée; quand elle est réduite à la plus simple expression, c'est-à-dire qu'elle n'offre que les symptômes mentionnés au diagnostic, je m'applique seulement à choisir le médicament qui s'harmonise le mieux avec le caractère physique et moral de l'individu.

Parmi les complications les plus fréquentes, je citerai, dans tous les âges, mais surtout dans l'enfance, les affections du cœur. Le *causticum*, la *calcaire*, la *pulsatille*, le *kali carbonicum*, m'ont rendu d'excellens services. Mais, tout en pesant les indications, il ne faut pas négliger les contre-indications; ainsi, après l'administration du *kali carbonicum*, alterné avec l'acide nitrique, pour arrêter la fonte des tubercules chez une femme aux cheveux blonds, j'eus à combattre une constipation qu'elle n'avait pas connue auparavant; la noix vomique, l'opium, le camphre, ne purent la détruire; j'en suis venu à bout ensuite avec le lycopode et le graphite alternés, qui s'accordaient fort bien avec son état de maigreur et la difficulté des selles.

J'ai souvent rencontré dans l'enfance la complication des ophthalmies scrofuleuses et des teignes. Lorsqu'il y a surtout ulcération des paupières et rougeur avec boursoufflement de leur face interne, je donne alternativement le mercure et la pulsatille, de quatre en quatre jours. Il ne faut pas craindre dans ces cas d'administrer des doses un peu fortes; la goutte entière, par exemple; l'affection tuberculeuse s'en trouve fort bien, et l'ophthalmie est promptement amendée. On est presque certain d'éteindre complètement cette dernière si l'on donne ensuite la calcaire, alternée avec le causticum, de huit en huit jours ou de quinze en quinze, suivant l'intensité; et la phthisie n'a pas été moins bien

traitée. Si la palpébrite a le caractère érysipélateux, l'*hepar sulph. calc.* remplace le mercure ou la pulsatille avec avantage.

J'ai retiré également de bons effets de l'*hepar sulph.* chez une de mes malades dont la toux sèche se manifestait surtout dès qu'une partie du corps était exposée au froid ; il suffisait qu'elle sortît l'avant-bras du lit pour être prise d'une quinte. *Sulphur* l'avait déjà soulagée d'une dyspnée nocturne très-fatigante ; la toux sèche n'est pas revenue depuis l'administration d'*hepar sulph.* Elle a néanmoins des tubercules, et je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt obligée de réclamer de nouveau mes soins.

J'ai traité une femme de trente-six ans, chez laquelle tout un poumon était pris. De grandes peines morales avaient amené l'engorgement du foie et des ganglions abdominaux, et, par suite, l'hydropisie des cavités et des membres. La diarrhée colliquative était établie, il n'y avait plus de ressource. Après l'acide phosphorique et le *metallum album*, le *kali carbonicum* produisit jusqu'au dernier moment la détumescence des cavités et des membres, ainsi que du foie ; le poumon, ce qui m'étonna le plus, commençait à devenir perméable.

Dans trois circonstances différentes, chez trois jeunes filles, la sépia a produit un effet prompt et marqué ; toutes trois présentaient une aménorrhée de plusieurs mois ; mais en outre il y avait chez une d'elles une éruption de boutons autour de l'articulation du genou ; la seconde était sujette aux migraines de très-ancienne date ; la troisième éprouvait un froid glacial aux membres inférieurs ; toutes les trois sont encore en traitement.

Chez une autre jeune personne, dont la phthisie était accompagnée d'un coryza chronique, avec des étourdissemens continus et par conséquent très-fatigans, après avoir produit peu de soulagement avec plusieurs autres substances, j'en obtins un marqué des doses répétées de silice ; les éternumens cessèrent dès les premières, et une amélioration générale se fit promptement apercevoir ; elle s'est soutenue depuis plusieurs mois, et la personne s'est mariée. Son traitement n'a pas, je pense, été continué assez long-temps.

J'ai rencontré fréquemment, dans ce pays, chez les phthisiques, l'affection des gencives dont j'ai parlé plus haut. L'*hepar sulph.*

calc. en vient promptement à bout. J'y fais succéder ordinairement *carbo vegetabilis*, *causticum*, *spirit. sulph.*

Dans quelques cas de chlorose, avec retard de la menstruation, j'ai employé avec succès *pulsatilla* et *ferrum*. Ce dernier réussit bien, surtout lorsqu'il y a production d'ascarides; mais, en général, j'ai remarqué que la dysménorrhée n'était pas idiopathique dans ce cas; elle paraissait sous la dépendance de l'affection pulmonaire; les menstrues ne tardaient pas à paraître, lorsque, par l'usage des antipsoriques quelconques, l'état du poumon avait été amélioré. Toutes ces substances, il est vrai, sont plus ou moins emménagogues, dans le sens que l'homœopathie attache à ce mot.

Il n'est pas rare de rencontrer avec la phthisie pulmonaire un enrouement chronique. Je suis parvenu à en détruire plusieurs avec le conium, et surtout le phosphore.

Rien n'égale l'efficacité de cette substance dans certaines hémoptysies, lorsque celles-ci, par leur fréquence, semblent former un caractère particulier et habituel de la phthisie qu'elles compliquent. Lorsque l'hémoptysie ne se présentait qu'accidentellement, j'en ai triomphé tantôt avec l'aconit, tantôt avec l'arnica. Le premier de ces médicaments a l'avantage d'être un intercurrent qui ne nuit pas à l'action des substances à long cours dont on redouterait de troubler l'influence.

Je ne rapporterai pas davantage de ces cas individuels; ils n'apprennent que fort peu de chose, parce que leur retour ne s'offre jamais avec l'ensemble de l'espèce où on les a rencontrés; mais je crois devoir donner quelques justifications que l'on serait disposé sans doute à me demander sur la manière dont j'ai dit que j'administrerais assez souvent plusieurs substances alternées. J'y ai été amené par imitation de ce que des homœopathes ont fait dans des maladies différentes. D'autres fois, voyant que mon malade allait m'échapper, parce qu'il n'allait pas mal, j'ai cru, par cette voie cyclique, mieux remplir la double indication dont j'ai parlé, donner le plus souvent et le plus grand nombre de médicaments possible. Je choisisais alors ceux qui, ayant de l'affinité entre eux, me semblaient s'harmoniser en même temps avec le tableau de la maladie; c'est ainsi que je donne souvent les doses de lycopode, alternées après celles de la calcaire; les doses de graphite, après celles de lycopode; l'acide nitrique avec le kali; le

soufre ou l'hépar avec le mercure , etc. Dans cette circonstance , j'éloigne davantage les prises des médicamens différens ; je mets quinze à vingt jours d'intervalle , par exemple , excepté dans les cas d'acuité , où je me contente de cinq à huit jours. Je l'ai fait à titre d'essai dans le principe , et les résultats m'ont engagé à continuer. Quant aux dilutions , je me suis toujours servi des degrés les plus élevés , fixés , pour chaque substance , par la Matière médicale. Je les ai constamment trouvés assez efficaces ; j'ai vu la moitié de mes malades en éprouver des effets accessoires par deux ou trois globules seulement , tels que de l'inappétence , de la lassitude , des nausées ; mais ces incommodités ne vont pas au-delà de deux jours ; je les en préviens à l'avance , et ils n'éprouvent pas de répugnance à s'y soumettre.

Tout ce que je viens de dire du traitement ne constitue encore qu'une méthode palliative. Elle a toujours deux grands avantages sur celle de l'alopathie : le premier la rend incomparablement supérieure ; c'est , je crois pouvoir l'affirmer , qu'elle est certaine dans les limites et les conditions que j'ai énoncées , ce qui n'a jamais été pour l'ancienne ; le second , c'est qu'elle n'a rien de cruel ni de dégoûtant. Mais la phthisie subsiste tant qu'il existe des tubercules ; c'est un ennemi avec lequel on ne saurait vivre sans péril. Toutes les maladies qui se viendront enter sur celle-là auront un danger bien plus grave qu'en l'absence de cette complication ; et nul , dans le cours de la vie , ne peut être assuré de s'en préserver. D'un autre côté , dès qu'il n'y a point de résolution possible pour les tubercules pulmonaires , il faut donc , de toute nécessité , qu'ils entrent en suppuration et qu'ils soient chassés par l'expectoration. En un mot , la phthisie ne peut se guérir homœopathiquement qu'en passant par la période d'ulcération qu'on nomme le dernier degré ; C'est à ce degré précisément que , dans le monde , on regarde la phthisie comme incurable ; c'est des médecins que cette opinion est passée dans le peuple ; aussi toute leur attention se porte-t-elle vers un seul but , celui de maintenir les tubercules à l'état cru. Rien de plus naturel et de plus vrai que cette opinion , d'après le traitement ou plutôt la nullité du traitement alopathique. La psore n'étant pas combattue , et la maladie dont elle est la cause n'étant pas enrayée , cette dernière continue à envahir l'organe , et lorsque la période ulcéreuse se déclare , l'organe épuisé ne peut plus opposer assez de réaction ; l'invasion s'étend avec plus

de rapidité qu'antérieurement. « De toutes les causes occasionnelles, dit Laënnec, qui peuvent produire un développement considérable de tubercules, la plus puissante, la plus évidente et la plus fréquente est, sans contredit, le ramollissement d'un certain nombre de tubercules déjà existans, puisque, comme nous l'avons dit, c'est à l'époque où ce ramollissement a lieu que se manifestent ces éruptions secondaires de tubercules innombrables dans le poumon, et quelquefois dans tous les autres organes. » Je n'ai cité ce passage que pour le fait qui s'y trouve établi; il ne pouvait être mieux constaté que par Laënnec, dont j'abandonne à la critique la singulière qualification de cause occasionnelle. Une autre raison a encore contribué à établir cette opinion des médecins et du peuple; c'est que l'ancienne médecine est tout-à-fait dépourvue de moyens propres à arrêter soit la fonte des tubercules, soit la suppuration des foyers, qui continue ensuite. Il est donc évident pour moi que, si la phthisie est déclarée incurable à sa période d'ulcération, c'est qu'elle n'y parvient jamais, sous l'influence du traitement allopathique, sans avoir envahi cette étendue de l'organe pulmonaire dans laquelle j'ai déclaré que je l'avais reconnue incurable aussi pour l'homœopathie.

J'ai vu plusieurs fois, dans le cours d'un traitement; quelques tubercules se ramollir et donner lieu à l'expectoration qui leur est propre. Quelle que soit la certitude des signes diagnostiques dont j'ai parlé, leur complément est, à mon avis, dans le caractère tout-à-fait spécial de la matière exspuée, et je crois utile ici d'y revenir. Je l'ai trouvé si tranché dans les malades de ce pays-ci, qu'il m'a toujours paru facile de distinguer l'expectoration des tubercules d'avec celle de toute autre maladie de poumon, du moins quand on l'observe à son origine. Les tubercules fondus donnent, dans le principe de leur suppuration, à la matière exspuée, une teinte du jaune serin le plus pur; vous la voyez d'abord apparaître en stries de plus en plus abondantes au milieu des crachats albumineux de la précédente période; puis enfin la matière jaune finit par les composer exclusivement. C'est alors que, si la production anormale est abondamment répandue, vous observerez les sueurs nocturnes, l'excavation du pourtour des yeux, la décoloration des lèvres, la diarrhée colliquative, etc. Cette teinte de la matière tuberculeuse, je ne l'ai pu retrouver dans aucune autre maladie du poumon donnant lieu à quelque expectoration. Celle

de la bronchite ou du rhume, dès que celui-ci commence à être mûr, comme l'on dit, est vert-pomme ou verdâtre, ou encore grisâtre, ou bien un mélange des deux; celle de la pneumonite, d'abord sanguine ou sanguinolente, passe au rouille, ou commence quelquefois par cette teinte, puis se termine par le jaunâtre. Celle de la phthisie muqueuse ressemble à celle de la bronchite ou de la dernière période de la pneumonite; elle en diffère cependant en ce qu'elle est moins épaisse; elle tire davantage sur la consistance crémeuse ou purulente, mais toujours avec la teinte vert-pomme alliée de gris. J'ai vu une pneumonite dégénérer en un catarrhe pulmonaire aigu, avec une exspuition semblable à une crème au jaune d'œuf, tirant un peu sur la couleur hépatique. L'on trouvera peut-être que j'attache trop d'importance à ces distinctions; mais je le fais à dessein, parce que j'ai pu remarquer les substances qui convenaient à ces différens caractères, et j'estime que c'est un avantage, vu que la Matière médicale laisse quelques lacunes à cet égard. Ainsi, les crachats jaune-serin cessent presque à volonté par l'usage du *kali carbonicum*, et encore de la pulsatille. J'ai tari l'expectoration de la bronchite avec la *nux*, surtout quand elle était matinale. La jusquiame arrêta celle du catarrhe aigu dont je viens de parler, qui était principalement nocturne. L'usage du *stannum* a été suivi de plein succès, c'est avec raison qu'on le prône dans la phthisie muqueuse. Je l'ai trouvé nul contre l'expectoration jaune-serin des tubercles.

Lors donc qu'on est certain d'avoir à traiter une phthisie tuberculeuse, que celle-ci n'occupe pas une très-grande étendue des voies respiratoires, que l'on a administré un certain nombre de substances, de manière à compter que le germe de la maladie est détruit et que celle-ci se trouve maîtrisée, j'estime que l'ulcération est un mode de terminaison qui ne saurait avoir aucun danger; qu'il convient de le livrer à lui-même, quand il se présente, en s'abstenant de tout médicament; qu'enfin c'est de cette manière seule qu'on en peut finir avec la maladie. J'ai donné, mais en vain, plusieurs substances dans le but de solliciter cette terminaison. Le docteur Schmidt prétend avoir retiré de grands avantages de l'emploi alternatif du mercure et de l'hépar, mais seulement pour faciliter et puis terminer la suppuration spontanément établie. Celui qui découvrira le moyen de la faire naître à volonté aura, je crois, résolu un grand problème; car la phthisie pulmonaire

sera curable avec autant de certitude que toute autre maladie. Je continue mes essais à cet égard.

En attendant, je crois pouvoir conclure que l'homœopathie, comme moyen palliatif, peut calmer la toux, l'oppression et tous les accidens de la phthisie, autant de fois qu'ils se présentent; qu'elle peut limiter le développement de cette maladie, et la rendre stationnaire pour un temps indéfini; qu'un malade, pris même dans l'enfance, peut recouvrer par elle assez de vigueur et de santé pour vivre et travailler; qu'avec des soins fréquemment répétés, on peut le conduire jusqu'à l'âge mûr, où la maladie s'arrête spontanément, et ne revêt que rarement le caractère de l'acuité; en un mot, dans les traitemens que j'ai faits, et qu'il m'a été permis de continuer le temps nécessaire, j'ai reconnu à l'homœopathie le pouvoir d'arrêter le développement ultérieur des tubercules, et de rendre ceux qui existaient en quelque sorte indolens, pour un temps dont l'expérience ne m'a pas permis encore de fixer la durée.

OBSERVATIONS PRATIQUES.

Première observation.

Le 13 août 1833. Mademoiselle, âgée de vingt-deux ans, grande, brune, bien constituée, est née de parens qui, malgré une assez belle santé en apparence, présentent quelques traces de psore. Le père a eu des fièvres interminables, pour lesquelles il a fait abus de quinquina; il a éprouvé des atteintes de rhumatisme goutteux, et il a eu la gale. La mère, quoique bien constituée, est valétudinaire. Enfin, plusieurs de leurs enfans ont été depuis, à ma connaissance, menacés ou atteints d'un commencement de phthisie. Tous néanmoins sont porteurs d'un beau physique et de belles carnations; ils habitent une riche contrée près de la Loire, aux pieds des montagnes, dans un air très-bon et très-sain.

Malgré ces conditions assez favorables, la jeune personne a présenté les symptômes suivans de scrofules.

Il y a deux ans qu'elle eut une tumeur sur la partie droite latérale et postérieure de la tête, accompagnée de douleurs intérieures de tête. Cette tumeur s'est représentée par trois fois. Elle fut traitée par les sangsues et la pommade iodée. Sa disparition

fut suivie d'une éruption pourprée au cuir chevelu, à ce que j'ai pu comprendre par la description qu'elle m'en a faite, et d'un chapelet de glandes, longeant le bord maxillaire, dont quelques unes ont percé. Il existait encore, sur le cuir chevelu, une teigne humide, assez forte, avec croûtes collées aux cheveux.

Il y a cinq ans, la jeune personne avait été sujetté à un coryza fluent, avec enchifrenement et enflure du nez, qui avait duré trois ans.

Bruissement habituel, comme de bourdonnement, de tintement dans les oreilles.

Cuisson des yeux, avec pression, comme par du sable; larmoiement, nuage et voltiges de points noirs.

La menstruation a paru à dix-huit ans et demi, puis elle a cessé pendant huit mois, après quoi elle a reparu, mais irrégulière et insuffisante; elle est précédée et suivie de pertes blanches abondantes, avec douleurs dans les reins, entre les épaules; digestion presque nulle, coliques de ventre, douleurs dans les cuisses, les jambes et les bras, froid aux pieds, constipation habituelle et très-forte; on ne va à la garde-robe qu'à l'aide des lavemens.

Depuis trois ans, à la suite d'un refroidissement, avec toux sèche, la voix est entièrement rauque ou plutôt voilée.

Une toux sèche, incessante, règne habituellement; mais elle a des redoublemens, des quintes convulsives, durant parfois un jour entier, après lesquelles l'affaissement la tient pendant quatre jours au lit; des attaques de nerfs violentes en sont souvent le résultat.

A l'auscultation, on n'entend le murmure respiratoire dans aucun point de la poitrine; partout une respiration sifflante et en même temps rare et courte; la peau est d'un jaune terreux, la maigreur remarquable; aucune autre nourriture que quelque peu de lait ne peut être supportée, et encore la digère-t-on péniblement.

Depuis deux mois, un séton était établi entre les deux épaules. En 1830 et 1831 on avait pris, pendant un mois chaque année, les eaux de Saint-Alban.

La silice, le graphite et le lycopode couvraient une grande partie de cet effrayant tableau; la considération d'un symptôme passé, la tumeur de l'occiput, me décida pour le lycopode. J'en ad-

ministrai deux globules, X, et je recommandai à la malade de tenir note de tous les symptômes qui disparaîtraient. Elle n'en eut pas la peine, car tout disparut si complètement qu'elle eût été fort embarrassée de me dire laquelle de ses souffrances lui restait. La toux nulle, l'appétit, les digestions, l'embonpoint, la fraîcheur, la menstruation, tout était à souhait, plus de teigne, plus de glandes, plus de leucorrhée. Je suivis le conseil de Hahnemann; je laissai marcher l'amélioration. Elle continua jusqu'au 19 octobre, c'est-à-dire plus de trois mois.

A cette époque, les règles furent interrompues, pendant leur cours, pour s'être assise, à ce que la jeune personne crut, sur un siège frais en allant aux latrines; mais je pense, moi, que c'est parce que la maladie n'était pas éteinte, car le type de la respiration n'était point redevenu normal, et ne le deviendra jamais. Je considère cette malade comme étant du nombre de celles qu'on est réduit à soigner jusqu'à un âge avancé. La menstruation n'est jamais bien revenue.

Au 19 octobre, elle reçut trois prises de *spir. sulph.* X, 1 glob., à prendre de dix en dix jours.

Le 10 janvier 1834, je satisfis une fantaisie qu'eut la malade de se purger avec de l'huile de ricin.

Le 8 février j'essayai, contre les bourdonnements d'oreilles, qui étaient revenus, la toux sèche, des douleurs de tête et des douleurs lombaires, trois globules de belladone; ce fut sans résultat. Un emplâtre stibié qu'elle demanda parut la soulager.

Le 25 février, je me rendis encore à un de ses désirs en lui pratiquant une petite saignée, dont elle fut soulagée pendant quelque temps.

Le 22 mars, je voulus revenir au lycopode; j'en donnai quatre prises de deux globules, à prendre de vingt en vingt jours; la malade retournait dans son pays.

13 juin 1834, deux prises *gutt. j. spongia*, de vingt en vingt jours, contre l'enrouement.

Le 15 septembre, elle reçut cinq prises de trois glob. de *calcar. carb.*, à prendre de douze en douze jours. J'aurais mieux fait de la donner avant de revenir au lycopode, en supposant que j'y dusse revenir.

Fin novembre, elle a reçu pulsatille et aconit dans les quintes de toux.

En janvier 1835, *ferrum* et *graphites* alternés.

Le 3 mai. 1835, j'essayai jusqu'au bout contre les quintes nocturnes de toux sèche ; mais ce fut sans résultat.

Ce traitement est loin d'être complet. Il y a eu beaucoup de temps perdu, ce qui a tenu à l'éloignement de la malade, qui ne recourait à moi que lorsqu'elle en éprouvait un pressant besoin. Elle n'a reçu que quatre fois des antipsoriques. Néanmoins sa fraîcheur, son embonpoint se sont soutenus ; le défaut de menstruation, la raucité de la voix, les bourdonnemens d'oreilles sont les incommodités qu'elle ressent encore, quoique bien plus faiblement. La toux sèche n'est pas habituelle, non plus que les pertes blanches. Je pense que son état est susceptible d'être beaucoup amélioré, mais non point d'être guéri. Lorsque j'ai commencé à lui donner des soins, personne n'aurait pu croire qu'elle vécût seulement deux mois.

Deuxième observation.

Demoiselle de cinq à six ans, blonde, peau blanche, parsemée de veines bleues, caractère doux, très-raisonnable pour son âge, figure encore assez grasse, le reste du corps fort maigre, comme sont du reste les petites filles à cet âge. Son père, qui était mort, avait été dartreux et gouteux ; elle n'avait jamais eu aucune gourme depuis le premier âge jusqu'à ce jour. Son cœur battait avec une grande violence ; j'ai lieu de soupçonner qu'il y avait hypertrophie et dilatation tout à la fois des deux ventricules ; car la main était soulevée quand on la portait sur la région de l'organe ; les battemens s'entendaient des deux côtés dans tous les points du thorax, tant en avant qu'en arrière. Dès qu'elle se livrait à quelque exercice avec les compagnes de son âge, cela redoublait et allait presque jusqu'à des accès de suffocation, accompagnés d'une certaine douleur d'anxiété.

Le 1^{er} décembre 1833, je fus la première fois consulté pour cette enfant. La maison entière, sa mère entre autres, et jusqu'à diverses domestiques, étaient prises de rhumes violens, ce qui détourna mon attention de voir autre chose chez la petite malade. A cause des battemens de cœur, je donnai plusieurs fois l'aconit, une autre fois la drosera, parce que la toux revenait par quintes imitant celles de la coqueluche ; on ne se souvenait pas positivement si elle l'avait eue ; on désira lui poser un vésicatoire au

bras, ce que je laissai faire. Enfin, tous les rhumes de la maison s'éteignirent, mais celui de l'enfant persista, sans crachats de coction. J'auscultai dès-lors, et je reconnus la respiration sifflante dans tous les points, mais surtout à droite. De ce côté, vers le milieu de l'organe, on percevait assez souvent un quînement que j'ai toujours reconnu comme dénotant un ramollissement prochain; une douleur dans cette partie reveillait les nuits cet enfant d'une manière périodique. Effectivement, elle a eu plusieurs fois, comme on le verra, des exspuitions striées de la matière puriforme jaune-serin. Ce quime parut le plus extraordinaire, c'est que, dans ses divertissemens, où elle ne mettait pas moins de vivacité qu'un autre, elle n'avait, non plus qu'à la montée, aucune oppression bien notable. Les crachats blancs spumeux ordinaires ne pouvaient me laisser aucun doute sur l'existence des tubercules crus, dont un groupe entre autres était près de se ramollir.

Je débutai par des globules *spir. sulph.* dissous dans quelques gouttes d'alcool aqueux dont on donnait un presque tous les matins dans de l'eau sucrée. J'ai souvent remarqué de bons effets de ce mode d'administration.

Le 25 février, un emplâtre stimulant fut appliqué sur le point douloureux du côté droit, le soulagement s'ensuivit.

Au 3 mars 1834, on remarqua une déviation du rachis. L'action du soufre était terminée. Je voulus appliquer un ressort à extension; mais à peine fut-il posé que les palpitations et les angoisses forcèrent à renoncer à ce moyen.

Je m'occupai alors de calmer l'affection du cœur; la toux était en ce moment assez rare. Pendant les mois de mars et d'avril, je donnai fréquemment la digitale et l'aconit avec succès. Comme l'incurvation de la colonne inquiétait beaucoup les parens, je parlai de moxas. C'était pour attendre que la saison permit de conduire l'enfant à un mécanicien qui redresse fort bien ces sortes de déformités avec des corsets en fer, lesquels ne sont aucunement gênans. L'enfant eut assez de raison pour s'y soumettre et requérir elle-même ces applications cruelles; on en posa sept en quatre fois, jusqu'au 20 mai. A cette époque, le rachis était revenu à sa rectitude naturelle; pendant cet intervalle, il se manifesta des épitaxis fréquentes; elles furent définitivement arrêtées par 1 gtt. *crocus*, 4^e; plusieurs emplâtres stimulans avaient été employés à diverses reprises. Les parens, encouragés par l'effet du premier, en

avaient en quelque sorte contracté l'habitude ; j'eus même de la peine à les convaincre que ce moyen était trop irritant ; ils consentirent enfin à me laisser traiter l'enfant par l'homœopathie pure. Depuis le commencement de juillet, la calcaire fut administrée à la dose d'un globule, et quelquefois deux, de douze en douze jours. La toux devint de moins en moins fréquente, et les attaques étaient de peu de durée.

Au mois d'octobre, il y eut une expectoration de matière puriforme jaune-serin, annonçant la fonte de quelques tubercules ; elle cessa au bout de quelques semaines. L'enfant avait pendant ce temps repris de l'embonpoint, de la fraîcheur et de la gaieté.

En décembre et janvier 1835, je donnai le lycopode, et de temps en temps de l'aconit, comme intercurrent.

Pendant ce temps, la maladie du cœur avait perdu les deux tiers au moins de son intensité, les battemens ne couvraient plus par leur violence le bruit respiratoire, ils ne se représentaient un peu forts qu'avec les attaques de toux, qui étaient elles-mêmes de plus en plus rares et de moindre durée.

Au mois de février, il y eut une seconde expectoration puriforme jaune-serin. Je résolus de l'arrêter, et j'y réussis avec deux globules de pulsatile.

Le 22 février et le 9 mars suivant, je donnai *senega* et *oleander* contre une récédive de la toux, qui était produite par un chatouillement au larynx. Ces deux substances eurent un assez bon effet.

Une troisième expectoration purulente étant survenue, j'ai administré, depuis le 2 juin, 2 prises d'un globule *kali carbon.*, avec 2 prises *acid. nitr.*, alternées de quinze en quinze jours ; la fonte des tubercules a été bientôt arrêtée, le cœur va de mieux en mieux, l'enfant est gai, a bon appétit, jouit de la fraîcheur et de l'embonpoint dont son âge est susceptible. La toux revient de temps en temps, mais dure peu. Je suis persuadé qu'il lui faudra encore un grand nombre de remèdes ; elle est en ce moment-ci sous l'influence de nouvelles substances ; comme elle appartient à une maison riche, à une mère qui a toujours été son unique garde, il n'a fallu rien moins que les soins affectueux de toute espèce qui lui ont été prodigués sans cesse. Je ne dois pas taire qu'elle a été presque constamment tenue au lait d'ânesse. Je permets toujours cette médication, si c'en est une, à ceux qui peuvent et veulent en

faire usage ; je ne pense pas que cela puisse nuire à l'efficacité de la médication homœopathique.

Quoique cette observation soit bien loin d'être pure, surtout dans le début du traitement, je ne la crois pas moins fort concluante. Quelle est l'enfant de cet âge, ayant une maladie au degré où elle existe chez elle, qui aurait pu, avec les ressources de l'allopathie, je ne dis pas marcher à une amélioration progressive, mais seulement conserver la vie pendant plus de deux ans, présenter trois fois la suppuration du poumon sans qu'un plus grand nombre de tubercules se soit développé, que la fraîcheur, l'embonpoint aient cessé un seul instant de se maintenir, et pourtant ce traitement n'a pas été conduit avec toute l'activité possible ; il y a eu perte de temps. Aujourd'hui, que les parens ont pris confiance dans la méthode, j'agis avec beaucoup plus de liberté ; ce sont des chrétiens qui raisonnent et chez qui la fidélité est regardée comme un devoir, autant par caractère que par système.

Troisième observation.

Madame..., quarante-cinq ans, tempérament sanguin, visage coloré, cheveux blonds, mère de beaucoup d'enfans, appartenant à cette classe laborieuse où l'on travaille beaucoup et où l'on ne se soigne guère ; depuis plusieurs années elle perdait ses forces et n'accomplissait plus les travaux de son ménage que par l'énergie de son courage. Elle avait consulté plusieurs médecins du voisinage sans en recevoir aucun soulagement ; il y avait quinze mois que j'avais guéri son mari d'une gastrodynie dont il souffrait depuis douze ans ; elle n'avait pourtant jamais eu l'idée de me faire part de son état. L'hiver précédent, je l'avais traitée d'une fluxion de poitrine, qui, sans doute ne fut pas une pneumonite franche ; car la phthisie déjà à cette époque devait avoir jeté de profondes racines. Une de ses sœurs en était morte, elle avait eu la gale il y a fort long-temps. Le 16 juillet 1834 elle se présenta à moi, dans l'état suivant ; poitrine rentrée entre les deux épaules et voûtée, courte haleine à ne pouvoir prononcer trois mots de suite, impossibilité non seulement de monter, mais de marcher un peu vite sur un chemin plat, toux sèche presque incessante, émaciation extraordinaire, alternatives continuelles de frissons et de sueurs, points sous les fausses côtes à droite et à gauche, parfois froid glacial des quatre membres, douleurs rhumatismales.

vagues dans les membres, qui pouvaient avoir été contractées dans la maison qu'elle habitait depuis quelques années; car elle était en contrebas du terrain, et l'aire suintait l'humidité: endolorissement de toutes les parties du corps, au point qu'on ne savait par quel endroit la toucher, et qu'elle souffrait de toutes les positions qu'elle prenait dans le lit. Dégoût de toute nourriture, et cependant digestions toujours bonnes et faciles.

Il y a douze ans qu'elle avait été fatiguée pendant six mois d'un érysipèle à la face, me dit-elle, qui s'était ensuite transporté au dos. Il est à présumer que c'était toute autre espèce de maladie cutanée moins aiguë. Depuis lors, elle avait éprouvé des démangeaisons par tout le corps, qui la forçaient de se gratter jusqu'au point de s'écorcher, et qui donnaient lieu à de très-petits boutons pruriteux. Les règles n'allaient plus depuis quelques mois, c'était au reste l'époque de la ménopause dans ce pays.

Depuis six à sept ans, à la suite d'un bain dans lequel elle eut froid, elle est sujette à une fièvre ou frisson, qui la prend tous les jours sur le minuit, et qui persiste même après son lever.

Les 17 juillet et 17 août, elle reçut *spir. sulph.* 4^e 1 gtt., et en septembre une 3^e prise *spir. sulph.* X gtt. 1; pendant ce temps-là deux emplâtres animés furent apposés, l'un entre les épaules, l'autre sur le devant de la poitrine; mais les deux poumons ne parurent pas plus dégagés après qu'auparavant.

Le 6 septembre, une colique très-forte fut coupée par l'inspiration de *nux.*

Le 11 septembre, un flacon de bryone fut donné à flairer pour calmer les points des hypocondres, qui la faisaient cruellement souffrir; le succès fut nul.

Le 18 septembre, il se manifesta une fonte tuberculeuse, qui ne s'annonça pas par une expectoration jaune, mais par des crachats aqueux où nageaient des flocons albumineux. A cette époque, je proposai d'ouvrir six cautères, dont trois de chaque côté sur le devant du thorax, un en haut, un au dessous du sein et le troisième en dehors et en arrière; ce qui fut exécuté. Mon but était, par cette suppuration extérieure, de prévenir la désorganisation purulente dont tout l'organe était menacé. J'avoue que je doute beaucoup que cela y ait contribué: l'expectoration dont j'ai parlé se termina avant qu'ils fussent en activité; elle ne s'est pas représentée depuis.

Je donnai en même temps plusieurs doses de causticum à prendre de quinze en quinze jours. La première de trois globules fut suivie de grands malaises et d'une exaspération de toutes les douleurs. Je réduisis les suivantes à un globule, et depuis je ne les ai jamais faites plus fortes pour cette malade, de quelque substance qu'elles fussent.

Le 6 janvier, quatre prises; un globule lycopode de sept en sept jours et plusieurs d'aconit intercurrent; les règles se remirent à couler avec une abondance qui allait presque jusqu'à la métrorrhagie; elles ont continué depuis ce temps.

Le 10 mars, trois prises, un globule, *kali carbonicum*, et trois prises, un globule, phosphore, alternées de dix en dix jours.

Il se manifesta alors une expectoration jaune puriforme, que je jugeai à propos d'arrêter.

• 13 mai, deux prises, un globule, *kali carbonicum*, et deux prises, un globule, *acid. nitr.*, à alterner de dix en dix jours.

L'expectoration jaune-serin a été arrêtée, et la toux a cessé dès ce moment.

Depuis deux ou trois mois, c'est-à-dire depuis la réapparition des règles, cette malade avait repris quelques forces et de l'appétit; elle pouvait vaquer à quelques petits ouvrages dans sa maison; la perméabilité du poumon, à en juger par l'auscultation, n'avait pourtant pas fait beaucoup de progrès; les cautères, qui poussaient des chairs luxuriantes, étaient fort douloureux; je résolus de les fermer; on commença par ne plus les panser avec des poils; je n'osai pourtant pas à cet âge supprimer tout d'un coup ces six émonctoires; j'en établis un à chaque bras. Depuis plus de deux mois que ceux de la poitrine sont fermés, la toux n'est pas revenue, l'appétit et les forces se sont conservés; mais il survint une constipation opiniâtre, que je crois pouvoir regarder comme le résultat de l'acide nitrique. La noix vomique, répétée, ainsi que l'opium, furent sans résultat; elle ne pouvait aller à la garde-robe qu'à l'aide des lavemens; elle éprouvait encore plusieurs autres inconvénients dont voici le tableau au 1^{er} août dernier.

Selles marronnées, entourées de glaires.

Sueurs nocturnes et diurnes froides de la face, du tronc et des membres.

Douleurs comme de piqûres d'un instrument aigu partant de la hanche gauche, remontant au flanc et à l'hypochondre du même

côté, et ne permettant le décubitus ni sur ce côté ni sur l'opposé.

Sensibilité des os de la poitrine au toucher, au dessous de la peau.

Goût putride le matin à la bouche; exacerbation de toutes les douleurs la nuit, ainsi que dans le mouvement, accompagnée d'oppression.

Cette fois, je donnai, après mûres réflexions et avec plus de discernement, deux prises, un globule, lycop., et deux prises un globule graphites, alternées de dix en dix jours; elle est encore sous leur influence et la plupart des symptômes du dernier tableau, entre autres, la constipation, les sueurs, une grande partie des douleurs, enfin l'oppression, ont disparu. Il y a long-temps qu'elle ne s'est trouvée aussi bien. La toux n'existe plus depuis un bon nombre de mois; il semble que les tubercules soient devenus indolens. Si ce bien-être continue pendant l'hiver, je fermerai les deux cautères des bras.

Je ne me dissimule pas combien cette histoire de traitement est peu propre à servir de modèle, même abstraction faite de l'inutilité des exutoires; il me semble qu'elle ne peut prouver, et je l'avoue de bonne foi, qu'une seule chose; à savoir, que, lorsqu'on a administré un certain nombre de médicamens antipsoriques bien ou mal choisis, on est presque toujours parvenu à maîtriser la maladie; je n'en regarde pas moins comme une espèce de miracle le rétablissement de cette malade, qui promet vraiment de se soutenir.

Quatrième observation.

Monsieur....., trente-neuf ans, ancien militaire, aujourd'hui gendarme; grand, blond, très-sec, figure colorée, tempérament sanguin, selles habituellement plutôt molles que dures.

Il a eu sept fois la gale, depuis l'âge de sept ans; elle a toujours été traitée par des pommades répercutives.

Il a eu, étant au service, une gonorrhée avec des bubons, qui furent traités par une énorme quantité de mercure en frictions et de liqueur de Van Swieten; l'haleine est empestée, le malade la sent parfois lui-même. On fit quelques injections, mais seulement avec l'eau de mauve, dans le traitement de la gonorrhée; elle dura trois ans, et probablement elle était entretenue par la sy-

cose; car, sur la fin, le canal de l'urètre était rétréci, et l'on fut obligé de faire usage des bougies. Pendant toute sa durée et même depuis qu'elle est terminée, les urines ont toujours été cuisantes, surtout lorsqu'il a bu du vin; ce qui arrive trop souvent à ce malade dans sa profession; elles ne sont cependant pas plus fréquentes que dans l'état normal; mais elles fournissent sur un verre l'épaisseur d'un travers de doigt d'un dépôt blanc comme fait la liqueur prostatique.

Depuis une arrestation dans laquelle il fut battu, foulé, où et on lui dansa sur le ventre, il urina le sang pendant vingt-quatre heures, et la vessie fut plus sensible à la suite de ses traitemens par le mercure. Il en a présenté toute la maladie médicinale. Il a eu des caries ou des nécroses aux os des jambes, des dartres rongeantes sur toute la surface de son corps, dont les cicatrices étoilées se voient encore. Dans cet état, il fut envoyé fort à propos il y a cinq ans aux eaux de Barrèges par un très-bon médecin qui occupait à cette époque le poste où est sa brigade; il en revint guéri de la plupart des accidens mercuriels, excepté des douleurs dans la tête et de la puanteur de l'haleine. Au milieu de tous ces désordres, il a conservé des dents magnifiques, bien que dans le temps elles aient été toutes ébranlées: cette cure est dû à l'hydrosulfate de potasse.

C'est la phthisie tuberculeuse qui constitue aujourd'hui sa principale maladie. Elle est manifeste par une oppression extraordinaire, qui a reçu une augmentation notable des suites de la batterie que j'ai mentionnée plus haut. Elle ne lui permet ni de monter ni de prononcer un membre de phrase un peu long; elle date de six à sept années. Les tubercules sont évidemment le résultat de l'hydrargyrisme; partout la respiration est sifflante, sans aucun murmure, sans amplitude; la toux sèche est fréquente, et le matin, dit-il, il crache vert et pourri, ce dont je doute fort; plusieurs fois je lui ai recommandé de cracher dans un mouchoir blanc, je n'ai jamais pu vérifier le fait à cause de l'éloignement et des absences que sa profession le force à faire.

Le 17 août 1834, je lui ouvris un cautère à chaque bras; quant aux médicamens, je m'appliquai à choisir les antipsoriques les plus propres à combattre la gale et à servir en même temps d'antidote au mercure, dont l'abus lui avait été si préjudiciable. Je débatai par trois prises *aurum*, trois globules, de cinq en cinq jours.

Le 12 septembre, je donnai six prises *carb. veg.*, trois globules, de cinq en cinq jours.

Dès lors, la cuisson pendant l'émission des urines, ainsi que le dépôt blanc-laité, disparurent et ne sont jamais revenus; les écarts de régime auxquels ses camarades m'ont appris qu'il se livrait trop souvent, n'ont amené aucune influence sur cette indisposition.

Le 13 novembre, six prises *spir. sulph. X.*, quatre globules, de cinq en cinq jours.

Pendant leur durée d'action il y eut une amélioration notable dans la toux et l'oppression.

Le 2 février 1835, trois prises, deux globules, *causticum*, de douze en douze jours.

Le 27 avril, trois prises, trois globules; *calcareo carb.*, de dix en dix jours.

Le 25 juillet, la toux et l'expectoration étaient presque nulles, cet homme était capable de remplir toutes les parties de son service; il pouvait à la montée tenir tête à un bon marcheur ordinaire; mais il lui survint à la jambe et à la partie postérieure et supérieure de la cuisse, des plaques dartreuses, rouges brunâtres, d'où s'élevaient de petits boutons à tête jaune purulente. Je lui ai donné trois prises de cinq globules *psor.* et trois prises, trois globules, de graphites alternées de sept en sept jours. Cette éruption herpétique a déjà été sensiblement modifiée.

Cinquième observation.

M..... vingt-un à vingt-deux ans, grand, bien constitué, châtain, caractère tranquille, contre-maître dans une filature, a eu la gale il y a quelques années, et s'est laissé aller, sans grands excès, à l'onanisme. Depuis quelque temps pourtant les jambes et le courage en général lui manquent. Il a de l'oppression quand il monte les degrés pour se rendre aux salles élevées de l'atelier; la toux n'est pas cependant très-fréquente. Sa fraîcheur ne semble pas avoir beaucoup diminué; mais ses couleurs sont plaquées sur les pommettes; son appetit a baissé; à part cela, c'est plutôt parce qu'il sent son énergie diminuer que parce qu'il se sent malade, qu'il lui vient à l'idée de me consulter; son état l'expose, mais médiocrement cependant, à la poussière du coton; ce qu'il y avait de plus mauvais pour lui était probablement de se trouver à

l'ordinaire dans des salles où travaillent un assez grand nombre d'hommes réunis. La respiration manquait d'amplitude, et était sifflante vers le haut de chaque poumon. Il y avait des points dans les côtés du thorax. Ce malade est de ceux qui sont timorés pour leur santé, qui suivent les avis de leur médecin au pied de la lettre, et savent sacrifier toute espèce d'occasion de s'enivrer à la nécessité du régime.

Le 31 novembre 1833, je lui plaçai un emplâtre stibié entre les deux épaules, et lui donnai trois prises *spir. sulph.* X de semaine en semaine. Le poumon se dégagea un peu.

Le 22 décembre, la respiration continuait d'être rare seulement vers le haut; je lui pratiquai selon mon habitude d'abord deux cautères, un de chaque côté, dans le troisième espace intercostal. Un voyage me le fit perdre de vue jusqu'au 27 mars 1834; il avait encore ses cautères, qu'il a gardés une huitaine de mois seulement; ils n'ont jamais bien donné, la toux avait été plus rare et l'oppression moins forte; mais il y avait encore de l'une et de l'autre. Je lui redonnai deux prises *spir. sulph. gtt. j.* J'aurais pu certainement mieux faire que de répéter cette substance, soit en choisissant une autre, soit en intercalant le mercure; l'on a pu voir que j'étais tombé plusieurs fois dans cette faute. J'ai remarqué cependant que ce n'est pas comme le causticum ou d'autres substances auxquelles on ne revient pas impunément quand elles ont une fois épuisé leur action, sans intercaler quelque médicament différent.

Le 13 août, il allait assez bien; mais il prit des boutons qui lui firent craindre une infection récente de la gale. Je lui donnai trois prises trois globules de *sepiâ*, et quarante jours après la dernière, trois autres prises de trois globules *carb. veg.*, à prendre de huit en huit jours.

Il n'y avait plus ni toux ni oppression, et l'éruption dont je viens de parler était entièrement disparue au 14 décembre, qu'il reçut trois prises *causticum*, huit globules, à prendre de douze en douze jours.

Je l'ai revu plusieurs fois depuis lors; il n'a pas toussé une seule fois, ni éprouvé le moindre inconvénient de la suppression de ses cautères au thorax.

Sixième observation.

M....., petit garçon de cinq ans et demi, très-gros pour son

âge et fort bien constitué. Depuis quelque temps il avait perdu l'appétit et toutes ses forces, il était devenu d'une grande maigreur, ne pouvait respirer à la moindre montée, ne courait plus comme auparavant dans la campagne avec ses petits camarades ; à peine avait-il fait deux cents pas, quand il sortait avec son père et sa mère, que cette dernière était obligée de le porter sur ses bras ; il avait une toux sèche, fréquente, et crachait tout blanc, seulement les matins. Un fils du même âge leur était déjà mort dans cet état ; les petites filles, au nombre de trois, se portaient fort bien. Ce n'est pas la première fois que j'ai vu dans une famille tout un sexe périr de la phthisie et l'autre en être préservé. La mère était très-saine ; mais le père, d'une constitution herculéenne, avait servi et avait contracté sept fois la gale, et une ou plusieurs fois la syphilis, pour laquelle il avait été *bourré* de mercure. Il lui revint aux oreilles que deux médecins du voisinage qui avaient tour à tour soigné son premier fils, qui était mort, ou traité celui-ci de ses *rhumes*, comme il les appelait, avaient prédit qu'il perdrait également ce second enfant mâle ; c'était le seul qui lui restât, il y tenait beaucoup. Le père, qui devait sa santé et sa vie à l'homœopathie, ayant appris que je m'y livrais, me consulta. Je reconnus, par l'auscultation, que le poumon droit était affecté dans toute son étendue ; après un emplâtre stibié placé entre les deux épaules, je vis qu'il n'y avait guère que la moitié supérieure de l'organe de malade ; je lui administrai en même temps *sulph. trit.* 1^{er} ; c'était le 4 avril 1833.

L'enfant reprit bientôt sa gaieté, et se remit à courir la campagne avec les autres, à tous les temps. Sur la fin de mai il était assez bien, éprouvait peu d'oppression, ne toussait que fort peu, seulement le matin. Le père, en me voyant faire, s'était habitué à l'ausculter ; la respiration était sifflante dans la partie supérieure droite ; il reçut quatre globules de lycopode.

Comme on ne pouvait pas tenir cet enfant à la maison, qu'il s'échappait continuellement pour aller dans la campagne à tous les temps, et que c'était mon habitude à cette époque, je lui fis un cautère au bras droit, ce qui n'empêcha pas une récurrence de la toux au 28 février de l'année suivante. Je lui posai un deuxième emplâtre sur le devant du thorax, qui le fatigua beaucoup pendant quatre à cinq jours : je lui donnai en même temps trois prises *spir. sulph. X*, trois globules, à prendre de cinq en cinq jours.

Le 28 août de la même année, quatre prises *causticum*, deux globules, de semaine en semaine.

L'enfant s'est toujours bien porté depuis. Il ne tousse pas et a pris beaucoup d'embonpoint.

Je crois que le cas de cette observation et celui de la précédente sont de ceux où l'expuition de la matière tuberculeuse serait un bonheur si elle arrivait spontanément, et devrait être sollicitée s'il y avait quelque moyen de le faire, parce qu'il ne se trouve qu'une médiocre étendue du poumon infectée de tubercules.

Septième observation.

Demoiselle....., vingt à vingt-quatre ans, blonde, peau blanche rosée, très-maigre, ayant été très-grosse et fraîche. Deux ans auparavant elle avait eu un enfant d'un jeune homme qui était en ce moment au service; elle l'avait nourri et élevé. Elle n'avait que son travail joint à celui de son père et de sa mère, qui sont très-âgés, pour subvenir à l'entretien de la maison; sa profession consiste à tisser le coton dans les caves; c'est la ressource du pays. Elle est bien insuffisante pour ceux qui, comme ces gens-là, sont locataires dans de misérables huttes de la campagne; mauvaise habitation, nourriture insuffisante, tout contribuait à favoriser sa maladie. Je passais un jour, avec un confrère d'une commune voisine que j'avais rencontré en route, par le hameau où demeurait cette malade; nous nous rendions à un marché d'une commune peu distante où mon confrère avait un cabinet de consultation qu'il n'occupait que ce jour-là dans la semaine. Il me convia d'entrer avec lui voir deux malades pour lesquelles on l'avait mandé dans cette maison. La sœur aînée de celle qui fait le sujet de cette observation était assise auprès du feu; blanche, les lèvres décolorées, toussant et crachant jaune-serin, se plaignant d'une fièvre (hectique) qui la prenait tous les jours. En un mot, elle était dans le dernier degré du marasme. A l'auscultation, je reconnus que les deux poumons étaient pris presque en entier; j'indiquai par un signe négatif à mon confrère ce que j'en pensais; le père, qui était présent, le remarqua. Il nous dit en même temps que son autre fille, qui était dans l'endroit où nous allions, se trouvait malade comme l'aînée l'avait été dans le principe. Nous la rencontrâmes quelques pas plus loin, à une montée;

l'oppression qu'elle en éprouvait me la fit aisément reconnaître. Elle nous suivit dans le cabinet de mon collègue, où je lui prescrivis un emplâtre stibié, et lui donnai je ne me souviens pas combien de doses *spir. sulph.*

Je n'y pensais plus lorsqu'environ quatre mois plus tard, le 17 décembre 1833, elle se présenta chez moi, me disant que je l'avais soulagée; elle me rappela que je l'avais prévenue qu'il y aurait autre chose à faire, qu'elle avait découvert mon nom, et qu'elle me priait de la préserver de la mort qu'avait subie sa sœur. Je reconnus un côté très-malade et l'autre un peu moins. C'étaient tous les symptômes de la phthisie tuberculeuse, et entr'autres l'aménorrhée. Je lui fis un cautère thoracique sur le devant du côté malade, et lui donnai sept globules lycopode dissous dans une centaine de gouttes d'alcool, pour être pris par deux ou trois gouttes tous les matins sur un morceau de sucre. Je voulais savoir si cette manière de faire prendre le médicament produirait autant de résultats.

Le 26 janvier 1834, je lui établis un second cautère sur le côté opposé de la poitrine. Elle n'avait point été incommodée par ses gouttes; il y avait une amélioration générale; cependant elle n'avait cessé de travailler dans les caves depuis qu'elle s'était trouvée en état de reprendre le tissage.

Je lui redonnai au 2 février 12 globules lycopode, dissous dans plus de cent gouttes d'alcool, pour continuer à prendre comme elle avait déjà fait.

Il y avait fort long-temps que je n'avais pas revu cette malade, et je n'y pensais plus, lorsque, huit mois après, elle me rencontra dans un magasin d'épicerie, dans une commune voisine. Elle se confondit en remerciemens, en me disant que je lui avais sauvé la vie; qu'à la suite de mes gouttes ses règles étaient revenues jusqu'à la métrorrhagie; qu'ensuite elles étaient toujours bien allées quoique sans excès; qu'elle ne toussait plus et n'avait pas d'oppression, bien qu'elle eût laissé fermer ses cautères depuis plusieurs mois, qu'elle était fraîche et grasse. Elle s'est mariée avec son amant, qui est revenu du service, et je l'ai retrouvée plusieurs fois pendant sa deuxième grossesse, toujours bien portante.

Cette observation est intéressante sous un rapport; elle semblerait établir (et j'en ai d'autres du même genre) que l'on peut venir à bout de rendre les tubercules indolens avec une ou deux substances (car cette fille n'en a pas reçu davantage), en les ad-

ministrant à doses long-temps répétées, quelque minimes que soient du reste ces doses, et qu'on n'atteint au même but qu'en faisant succéder plusieurs médicamens différens. Bien entendu cependant que ce mode ne peut convenir que dans une maladie qui ne présente d'autres modifications que dans son intensité.

Huitième observation.

Mademoiselle , 20 ans, grande, blonde, peau très-blanche, pas beaucoup de fraîcheur, embonpoint passable, ouvrière tisseuse. Elle travaille par conséquent toujours dans les caves, circonstance extrêmement défavorable; c'est à cela que je crois pouvoir attribuer la lenteur avec laquelle l'amélioration a marché. Les symptômes sont la toux, l'oppression, l'aménorrhée incomplète. Les deux poudrons sont tuberculeux, l'un plus que l'autre; la respiration est presque nulle vers la région claviculaire; dans tout le reste de l'organe, elle est sifflante et tout-à-fait sans amplitude. Cette malade est au nombre de ceux chez qui j'ai trouvé le plus de mal. Elle a eu la gale.

Le 20 avril 1834, je posai un emplâtre stibié entre les deux épaules, et le 16 mai suivant, un sur chaque côté du devant de la poitrine. Je donnai en même temps trois prises, une goutte, *spir. sulph.*, quatrième dilution, à prendre de dix en dix jours.

Le 23 juin, je plaçai un troisième emplâtre stibié entre les épaules, mais sans que les lobes supérieurs du poudron devinssent plus perméables.

Le 6 juillet, il survint un enrouement très-fort, la voix était déjà auparavant très-voilée. Je redoutai que cette malade ne fût menacée de la phthisie trachéale. J'administrerai trois prises de *conium*, deux globules, à prendre de douze en douze jours.

Au 1^{er} septembre, je donnai cinq prises de trois globules *spir. sulph. X*, à prendre de dix en dix jours.

Les 17 et 20 septembre, je fis flairer belladonne et puis dulcamara, pour une éruption ortiée qui survint après s'être endormie sur l'herbe fraîche et au soleil, pendant les travaux agricoles, dans la vue de ne pas interrompre l'action de l'antipsorique *spir. sulph.*

Le 24 novembre, six prises de trois globules *calcar. carbon.*, à prendre de sept en sept jours; la toux avait repris avec beaucoup d'intensité.

Le 8 février 1835, l'amélioration commençait à se manifester, le flux menstruel était devenu plus abondant; l'oppression était beaucoup moins forte; la malade commençait à sentir renaître son courage. Elle reçut quatre prises, 2 globules, lycopode, à prendre de semaine en semaine.

Le 14 avril, six prises, 3 globules, causticum, de dix en dix jours.

Le 19 juin, au milieu de l'amélioration progressive du poulmon, il se manifesta chez elle un gloussement sous l'hypochondre gauche, à la région du cul-de-sac cardiaque de l'estomac, qui devenait surtout sensible quand elle se plaçait ou quand elle pressait en passant la main sur la partie.

Je lui donnai deux prises, un globule, *lauro-cerasus*, à prendre à deux jours de distance. Cette incommodité n'ayant pas diminué, elle reçut quelques jours plus tard pour commencer de les prendre seulement à la fin de juin, dans la vue de laisser accomplir l'action du causticum, deux prises, deux globules, *oleum animale*, et deux prises, deux globules, *acid. phosphor.*, alternées de quatre en quatre jours.

Je l'ai vue quelques jours avant mon départ; elle va tout-à-fait bien depuis plusieurs mois, les tubercules sont devenus indolens, l'indisposition de l'estomac a également disparu.

OBSERVATIONS DE PHTHISIE PULMONAIRE TRAITÉE HOMŒOPATHIQUEMENT;

Par le Docteur WIDENHORN.

Première observation. Un jeune homme de vingt ans, né de parens phthisiques, avait lui-même hérité d'eux une complexion phthisique. Pendant son jeune âge, il eut à supporter toutes les maladies de l'enfance, comme scarlatine, rougeole, etc.; il eut même quelques commencemens d'affection scrofuleuse, dont un allopathe le délivra, suivant son dire. A douze ans, il apprit la profession de tailleur. Durant son apprentissage, il contracta deux fois la gale, qui fut traitée à la manière ordinaire. Il eut aussi, à dix-sept ans, une péripneumonie, qui paraît avoir été traitée d'après la méthode de Rasori. Au printemps 1834, il fut attaqué d'une affection catarrhale, pour laquelle il invoqua les secours

de l'allopathie, mais inutilement. Son affection alla croissant de jour en jour, jusqu'au point d'être déclarée incurable par plusieurs médecins et de présenter le tableau suivant :

Symptômes de l'affection locale.

Toux chatouilleuse, provenant de la gorge. — *Calc. sulph.*

Toux avec expectoration purulente et fétide (matière tuberculeuse) — *Calc. sulph. hep. phosph. lycopod. stann.*, etc.

Toux pendant la nuit. — *Sulph. calc. lycop.*, etc.

Toux sèche, la plupart du temps le soir et la nuit, étant couché. — *Sulph. calc. lycop.*

Respiration et symptômes de la poitrine.

Difficulté de respirer en marchant au grand air. — *Sulph.*

Perte de la respiration en parlant. — *Sulph. calcar.*

Respiration stertoreuse (*râle muqueux et caverneux*). — *Calc. sulph.*

Sentiment de faiblesse dans la poitrine, en parlant. — *Sulph. stann.*

Élancemens dans la poitrine, en se remuant, dans le côté gauche. — *Calcar. lycopod. phosph. sulph.*

Chaleur à la poitrine. — *Calcar. sulph. lycopod. phosph.*

Symptômes sympathiques.

Défaut d'appétit; répugnance pour la viande. — *Sulph. silic.*

Diarrhée, avec maux de ventre, pendant plusieurs jours. — *Sulph. calcar. lycopod.*

Faiblesse, lassitude, tiraillemens dans les membres, surtout aux changemens de temps. — *Sulph. calcar. lycopod.*

Envies continuelles de dormir dans la journée, avec insomnie la nuit. — *Sulph.*

Fièvre continueuse, avec horripilations, surtout le soir. — *Calc. sulph. hep.*

Chaleur passagère, grande fréquence du pouls. — *Calc. sulph.*

Sueur la nuit, surtout à la poitrine. — *Calc. sulph.*

Sueur après chaque mouvement ou travail. — *Calc. sulph.*

Amâigrissement, défaut de force. — *Calc. sulph. lycop.*

Mauvaise humeur, irascibilité, propension à s'effrayer, mélancolie, disposition à pleurer. — *Calc. sulph. lycopod. phosph.*

A ce tableau de maladie correspondent, plus ou moins, quinze ou vingt médicamens, dont trois ou quatre concourent encore ensemble en ne prenant que les symptômes principaux. Il serait

donc difficile à un débutant, avec ce tableau très-resserré, et qui ne contient rien d'inutile, de choisir le moyen convenable; je dis sans indications inutiles, parce que les malades et les homœopathes qui débutent signalent beaucoup trop de symptômes, et rendent ainsi très-difficile de distinguer l'important de ce qui ne l'est point.

On sait que ce sont principalement les causes, et les symptômes tant du temps que des circonstances, qui décident du choix.

Ici la cause est une disposition héréditaire, une constitution phthisique et une gale mal guérie. Le soufre y correspond.

Les crachats et les symptômes de la toux ont de l'analogie avec beaucoup de moyens, avec presque tous ceux qu'on a vantés dans la phthisie pulmonaire; la toux pendant le coucher est même produite peut-être par vingt moyens au moins. Il n'y a donc rien de décisif ni dans les crachats ni dans les symptômes fournis par la toux.

Les symptômes de la poitrine et de la respiration correspondent à *phosph. lycopod. calcar. sulph.*

Ce qui se montre ici décisif, et en faveur de *sulph.*, c'est le sentiment de faiblesse dans la poitrine, en parlant, qu'on rencontre bien dans *phosph. ac.*, *rhus*, et *sulph. ac.*, mais non accompagné des autres symptômes.

Les élancemens dans le côté gauche pendant le mouvement parlent aussi en faveur de *sulph.*

La répugnance pour la viande est un symptôme très-favorable à *sulph.*—Il parle bien aussi pour *calc.*, *lycop.* et *silic.*, mais à un moindre degré: il y a dans ces médicamens, *silic.* exceptée, dégoût, mais non répugnance.

Un autre symptôme très-favorable à *sulph.* consiste dans les tiraillemens des membres, avec aggravation pendant les changemens de temps.

Les symptômes moraux parlent tous pour *sulph.*, surtout l'irascibilité et la mélancolie.

Le 15 mars au soir, je donnai *acon. X*, ij, pour combattre les mouvemens fébriles. Le lendemain matin, je fis prendre *sulph. X*, ij, d'abord pour attaquer l'affection psorique, qui était manifestement en jeu ici, et en second lieu parce que ce médicament était indiqué par tous les symptômes circonstanciels, comme

toux la nuit étant couché, sentiment de faiblesse dans la poitrine en parlant, élancemens dans le côté gauche pendant le mouvement, répugnance pour la viande, douleurs dans les membres aux changemens de temps, outre les symptômes moraux. Ici la gale causale pouvait seule déterminer le choix ; car *calc.*, *phosph.*, *lycopod.* correspondaient tous aussi bien aux indications principales. C'est une règle aussi qu'on commence pour le soufre, quand la psore est prouvée.

Au bout de huit jours, le 23 mars, je revis le malade. Il se plaignait beaucoup de l'effet du moyen. Le lendemain de la prise, tous les symptômes avaient considérablement augmenté, et persisté ainsi pendant trois jours, et depuis trois jours seulement il se trouvait mieux : les élancemens dans la poitrine avaient cessé ; la toux était moins fréquente, elle n'avait surtout plus lieu étant couché ; les douleurs dans les membres ne se faisaient plus sentir, quoique le temps fût très-variable ; l'appétit revenait un peu ; les sueurs nocturnes diminuaient.

J'attendis encore six jours, et le 26 mars je donnai *calc.* VIII, iij, d'après le tableau suivant :

Toux brève, sèche, avec chatouillement dans la gorge, comme s'il y avait de la poussière dedans.

Toux le soir.

Il perd la respiration en se baissant.

Asthme et tension à la poitrine, qui diminue quand il porte les épaules en arrière.

Diarrhée avec des excréments non digérés.

Excitabilité nerveuse ; grande fatigue après avoir peu marché ; disposition à l'inquiétude..

Tous ces symptômes, mais surtout la diarrhée, l'excitabilité, la lassitude et l'inquiétude, parlaient pour *calcar*.

Le médicament agit d'une manière héroïque ; tous les symptômes disparurent complètement dans l'espace de dix-huit jours. On n'entendait plus ni râle caverneux, ni pectoriloquie. Mais les symptômes fébriles ne cédaient point, quoique la toux eût considérablement diminué, et que le malade eût pris, avant la chaux, deux doses d'aconit. A la vérité, elle n'était plus si forte ; mais il y avait encore une fièvre lente. Chaque soir, une sécheresse de la peau et des mains. En outre, le malade avait toujours une toux sèche, à la vérité moins forte, mais qui se manifestait surtout

après avoir bu. Pression continuelle à la poitrine, avec battemens de cœur pendant la digestion. Mélancolie tranquille, chagrin et désespoir.

Quoique *calcar.* eût produit de bons effets, je conclus de ces symptômes que le lycopode serait mieux indiqué. C'est pourquoi, le 18 avril, je donnai *lycop.* X, ij; l'effet fut surprenant. Au bout de quinze jours, le malade n'avait plus ni toux ni aucune douleur de poitrine; l'appétit, les forces, le sommeil et le repos d'esprit revinrent parfaitement, et, après un laps de temps de dix semaines, la guérison put être regardée comme achevée.

II^e Observation. — Un homme de vingt-huit ans, d'une constitution phthisique, ayant le cou long, le larynx saillant, la poitrine étroite, les épaules en forme d'ailes, la peau blanche, etc.; très-adonné aux boissons spiritueuses, et aimant aussi beaucoup le café, avait été guéri, disait-il, de plusieurs inflammations de poitrine, toujours traitées par d'abondantes émissions sanguines; c'est-à-dire que les douleurs avaient diminué, mais qu'il était resté une affection catarrhale, avec toux le matin, et gêne de la respiration.

En 1834, au mois de février, cette toux commença à devenir plus forte, et le malade invoqua les secours de l'allopathie. Jusqu'au mois de septembre on lui appliqua des vésicatoires sur la poitrine, on établit des cautères, et on donna divers médicamens internes, mais en vain; le mal s'accrut de jour en jour; la guérison fut déclarée impossible, parce qu'il y avait des tubercules et de la pectoriloquie.

Le malade vint me trouver le 12 octobre pour être traité homœopathiquement. Je signalai chez lui les symptômes suivans :

Symptômes de l'affection locale. — *Percussion*; matité à la partie supérieure du côté droit de la poitrine, dans la région de la clavicule, tant en aspirant qu'en retenant l'air. Matité du côté opposé, en arrière, à la région de l'omoplate. Le reste des poumons ne fournit aucun signe appréciable.

Stéthoscopie. — Absence du bruit respiratoire dans la partie supérieure du poumon gauche; mais râle sibilant dans la partie inférieure, à la région du cœur. Du côté droit, au dessus du mamelon, râle caverneux dans l'étendue d'une pièce de cinq francs. Pectoriloquie au même endroit, en dessus et en dessous;

sorte de râle muqueux. Au dos, bruit respiratoire faible dans tout le côté gauche; râle crépitant à droite.

Toux continue, augmentant notablement le soir et le matin. (Presque tous les médicamens.)

Toux avec sentiment d'oppression dans le milieu du sternum. (*Caut., carb. veg., phosph., stann., silic., sulph.*)

Toux avec expectoration considérable, le matin surtout. (Presque tous les médicamens.)

Toux excitée surtout par le rire, le parler. (*China, stann., phosph.*)

Toux avec crachats sanguinolens, de temps en temps. (*Arn., bryon., calcar., lycopod., ferr., hep., merc., natr. mur., phosph., puls., rhus, sulph.*)

Gêne de la respiration pendant le mouvement. (*Ars., con., led., phosph., stann., verat., nux.*)

Interruption de la respiration, soir et matin, même dans le lit. (*Caut., con., calc., ferr., graph., kal., nux, phosph., puls., samb., sep., stann., sulph., etc.*)

Poids et pression sur la poitrine. (*Bryon., phosph., etc.*)

Oppression de poitrine. (*Phosph.*, avec trente autres.)

Battemens de cœur à chaque émotion.

Sensation de douleur cuisante dans la poitrine, principalement au dessous du sternum. (*Phosph., rhus* aussi, mais la douleur ne se fait pas sentir précisément après avoir craché.)

Pression et douleur lancinante dans les deux hypochondres et le creux de l'estomac, en toussant, de sorte qu'il est obligé d'y appuyer souvent les mains. (*Phosph., bryon.*)

Lassitude, faiblesse dans la poitrine. (*Bryon., phosph., calc., lycop., staphys., stann., etc.*)

Affections sympathiques. — Faim canine, avec nausées après avoir mangé, alternant avec le défaut d'appétit. (*Bryon., calc., chin., hep., hyosc., iod., kal., lycop., merc., natr. mur., nux, phosph., sab., silic., staphys., sep., squil., sulph., etc.*)

Forte soif. (*Bryon., hyosc.*)

Diarrhée, avec émission de vents et de mucosités. (Plus de vingt médicamens.)

Perte générale des forces. (*Alum., lycop., calc., phosph. etc.*)

Sueurs nocturnes, surtout à la poitrine. (*Calc., phosph., lycop., kal., sulph.*)

Sommeil agité par des rêves inquiétans. (*Chin., lycop., puls., sep., phosph., silic., etc.*)

Propension à se fâcher, à s'emporter pour la moindre chose. (*Nux, phosph., natr. mur., rhus, sulph., etc.*)

Anxiété au creux de l'estomac, en pensant à des choses désagréables. (*Phosph.*)

Accroissement des douleurs pendant les changemens de temps et pendant les orages. (*Calc., phosph., sulph., rhus, verat., silic., mang., merc., graph.*)

Dans ce tableau de maladie, qui est sans contredit un des plus compliqués, on voit concourir au moins quarante à cinquante moyens. Mais, dans ce nombre, il n'y en a que trois qui correspondent au symptôme caractéristique de la maladie; car il n'es qu'un seul symptôme qu'on puisse ici regarder comme caractéristique, savoir : *la toux excitée par le rire et le parler*. Ce symptôme a le plus grand poids : 1° parce qu'il se rattache à l'affection locale, et qu'il est causé par elle ; 2° parce qu'il constituait ici la principale souffrance, et qu'il englobait en lui les circonstances au milieu desquelles la toux survenait. Les trois moyens sont le quinquina, le phosphore et l'étain.

Tous les autres symptômes n'offrent rien de circonstanciel, ou du moins les circonstances entrent aussi en concurrence avec d'autres moyens.

Le phosphore fut jugé la substance qui convenait le mieux ici, parce qu'il s'accordait tant avec le symptôme précédent qu'avec l'état du moral, et avec l'influence exercée par les changemens de temps et les orages, ce qui n'a pas lieu pour les deux autres.

Le malade reçut le 13 octobre *phosph. X*, ij, dans un petit flacon, avec injonction de ne faire que le flairer le matin, précaution qui me sembla nécessaire parce que je craignais que le médicament n'agît avec trop de force. Et c'est en effet ce qui eut lieu; car il survint un crachement de sang en règle; augmentation de l'oppression de poitrine; douleurs dans la poitrine; mais surtout exaltation des symptômes moraux, le malade étant devenu colère à l'excès, fort agité, et pour ainsi dire hors de lui-même.

Je fus appelé le second jour. Comme le malade était très-faible, je ne pus laisser agir le médicament, et je fis respirer plusieurs fois du vin, ce qui calma notablement les accidens et la colère.

Je laissai pendant quinze jours le malade sous l'influence de phosphore. Au bout de ce laps de temps, il y eut accroissement des douleurs de poitrine, avec fièvre présentant le caractère inflammatoire. Je prescrivis deux doses d'aconit, de deux en deux jours. Au bout de quatre jours, je constatai l'état suivant :

Toux sèche, la nuit, avec douleur de poitrine.

Toux après le rire, et parfois aussi après avoir mangé.

Battemens de cœur.

Défaut d'appétit; sentiment de plénitude dans l'estomac.

Diarrhée; déjection d'alimens indigérés.

Faiblesse par suite des fréquentes émissions sanguines.

Je donnai le quinquina, comme moyen intercurrent, parce que le phosphore n'avait pas encore épuisé son action. Le malade prit *chin.* VIII, ij, le 5 novembre.

Au bout de huit jours, je trouvai la matité très-diminuée; on entendait une sorte de râle dans le poumon gauche. Mais le râle muqueux avait entièrement disparu dans le poumon droit, où la pectoriloquie se faisait encore entendre.

Toux sèche, la nuit.

Toux, le matin, avec crachats fétides, jaunes.

Douleur d'écorchure, surtout à l'endroit où existe la pectoriloquie.

Battemens de cœur après avoir mangé.

Douleur d'estomac, pressive, après avoir mangé.

Diarrhée; déjections de matières indigérées.

Propension à se fâcher, répugnance à voir d'autres personnes que celles qui se trouvent ordinairement autour de lui.

Tous ces symptômes indiquaient *calcar.* Je donnai VIII, ij.

L'issue fut surprenante. Au bout de quinze jours, la matité du côté gauche avait totalement disparu, et l'on entendait un râle muqueux bien prononcé dans tous les points qui étaient auparavant sans résonnance. La pectoriloquie était fort peu prononcée, et bornée à un très-petit espace. Les crachats avaient perdu de leur abondance, de leur couleur et de leur odeur; ils se composaient en grande partie de mucosités. — Plus de battemens de cœur, de douleur cuisante, de pesanteur d'estomac, ni de diarrhée. Retour de l'appétit, sérénité du moral, dispositions plus sociables.

Je ne troublai pas l'action de la *calc.*; au bout de quinze jours,

l'amélioration s'arrêta. Ne trouvant toutefois pas de nouvelles indications, je répétei *calcar.* FV, j. Quinze jours après, je n'aperçus plus ni pectoriloquie, ni matité, ni râle, si ce n'est dans l'endroit où la caverne existait; là, en effet, on entendait encore du râle muqueux. Appétit bon, retour des forces, plus d'oppression de poitrine, toux réduite presque à rien.

Pour détruire la nature psorique de la maladie, je donnai *sulph.* VIII, ij. Trois semaines après, le malade pouvait être considéré comme parfaitement guéri; car il ne se plaignait plus de rien, et le bruit respiratoire se faisait entendre dans toute l'étendue de la poitrine.

Comme il avait perdu beaucoup de sang, je lui donnai encore *china* IV, ij, qui termine d'ordinaire les traitements de ce genre.

Depuis lors, le sujet a repris ses occupations sans en ressentir aucune incommodité.

Le traitement entier a duré trois mois.

APPRÉCIATION CRITIQUE DU SYSTÈME DIT ISOPATHIQUE;

Par le Docteur THORER.

La découverte d'une classe de moyens, les principes contagieux des maladies comme moyens curatifs des maladies contagieuses qui les ont fournis, a causé une confusion temporaire, fait momentanément douter de l'exactitude du principe homœopathique, et semblé rendre nécessaire l'institution d'un nouveau principe thérapeutique. Depuis la publication du travail de Lux, beaucoup d'homœopathes ont embrassé l'isopathie, d'autres se sont élevés contre elle. Les premiers crurent, dans le principe, avoir fait un grand pas en avant; les autres pensèrent, avec plus de raison, qu'on s'était borné à acquérir une nouvelle classe de moyens, les principes contagieux animaux, sans que le principe de l'homœopathie en fût le moins du monde exposé; loin de là même, leur avis est que cette découverte a fourni un nouvel appui au principe *similia similibus*. Au premier abord, il semble tout-à-fait plausible, et dans l'ordre, que, quand on employait une matière mor-

bifique comme remède contre la maladie qui l'engendre, on ne peut plus parler d'un traitement homœopathique, mais bien d'un traitement isopathique, puisque le moyen curatif n'est plus ce qui exerce une action aussi analogue que possible, mais la même chose absolument que la maladie. D'autres ont protesté contre cette vue simple et, en apparence, toute naturelle; ils se sont fondés sur les changemens que les principes contagieux subissent quand on les prépare à la manière des remèdes homœopathiques, pensant que ce mode de traitement convertit l'identique en analogue.

Les résultats de mes nombreux essais sur les principes contagieux tirés du règne animal ne tendent nullement à remplacer le principe de l'homœopathie par un autre d'ordre plus élevé, celui de l'isopathie. Toutes les guérisons obtenues à l'aide de ces principes, et qu'on ne saurait révoquer en doute, sont des guérisons homœopathiques.

Les très-faibles bases sur lesquelles Lux a fondé son système sont :

1° Le froid guérit les suites de la congélation, et le feu celles des brûlures.

2° Quelques écrivains du dernier siècle disent que le plus sûr moyen de guérir la morsure des serpens est d'employer des substances provenant des serpens eux-mêmes.

3° Les effets de l'inoculation de la variole chez l'homme et les animaux, et les tentatives de prophylaxie par l'inoculation de la peste.

4° Les cas très-peu nombreux de la pratique homœopathique dans lesquels on a guéri des maladies médicinales produites par de grandes doses, à l'aide de la plus haute dilution des mêmes médicaments.

Tels sont les faits, tant avérés qu'incomplets et douteux, d'après lesquels Lux prétend qu'on doit guérir non seulement toutes les maladies contagieuses par leurs propres principes morbifiques portés à une haute puissance, mais encore les maladies médicinales par la substance qui les a produites, dynamisée au plus haut degré.

Si nous considérons en général les résultats du traitement des maladies contagieuses, telles que le choléra, la gale, la rougeole, la scarlatine, la dysenterie, etc., nous voyons que les

expériences faites jusqu'à ce jour ne permettent pas à l'isopathie de revendiquer la prééminence sur l'homœopathie ; car, la morve n'ayant pas toujours cédé à l'ozénine, la gale à la psorine, même à l'autopsorine, la rougeole à la morbilline, la variole à la vaccine et à la varioline, la varioloïde à la varioloïdine, ces faits ne doivent point être négligés par le fondateur d'un nouveau système. Mais passons à la critique des argumens de Lux.

J'apprécierai plus bas le premier de tous, celui que l'expérience a enseigné l'emploi du froid et de la chaleur comme moyens curatifs des accidens déterminés par ces puissances physiques.

Le second, celui des guérisons traditionnelles de morsures de serpens par la bile, la tête et la graisse de ces reptiles, parle plutôt contre que pour l'isopathie ; car ces parties du corps des serpens ne sont point identiques avec le venin, et moins encore avec la maladie organique que la morsure ou l'infection détermine dans le corps animal. Quand bien même des expériences futures démontreraient que tous les poisons et principes contagieux provenant du règne animal doivent être seuls employés comme moyens curatifs des maladies auxquelles ils donnent naissance, le vrai principe de l'homœopathie ne serait point, pour cela, obligé de céder le pas à celui de l'isopathie ; car, dans l'homœopathie primitive, on distinguait déjà avec raison le germe maladif de la maladie organique qu'il provoque. Personne ne prétend que ce germe soit la même chose que la maladie occasionnée par lui ; tout comme il n'est pas un botaniste qui regarde la graine d'une plante comme identique avec le végétal dont elle provient, quoiqu'elle ait l'aptitude à produire un individu végétal analogue. Si ces vues pathologiques, applicables à toutes les maladies contagieuses, sont encore reçues aujourd'hui, et, par cela même, admises aussi en homœopathie, comment peut-on dire que le *contagium*, ce produit de l'activité organique malade, est la maladie même ? Le mucus gonorrhéique, le pus syphilitique, les masses bilioso-sanguines qui sont vomies dans la fièvre jaune, les excréments intestinaux semblables à de l'eau de riz qui s'observent dans le choléra, la psorine de la gale, le principe imprégnant l'air de la scarlatine, de la rougeole, etc., ou leurs supports matériels organiques, ne peuvent être regardés comme la maladie d'où ils proviennent, pas plus que la maladie qu'ils sont aptes à engen-

drer, n'est la même chose qu'eux. Je citerai seulement ici en preuve le fait remarquable observé par Robert, qui a vu que le principe contagieux de la vraie variole déterminait, dans beaucoup de cas, des varioloïdes, et dans d'autres des varicelles. D'autres médecins ont constaté depuis l'exactitude du fait, et ce n'est certainement point aller trop loin que de le rattacher à l'ancienne doctrine, suivant laquelle le germe d'une maladie, ou son principe contagieux, n'est jamais la même chose que l'affection à laquelle il appartient et que celle qu'il provoque. Ce qui, depuis long-temps déjà, est solidement établi en médecine, pour ce qui concerne les principes contagieux des maladies, ne souffre pas d'exception à l'égard des poisons animaux. L'abus de langage qu'on commet lorsqu'après avoir employé un principe contagieux ou un venin pour guérir une maladie ou une morsure, on dit que c'est la même chose que la réaction organique, ou la maladie, a pu seul conduire au principe d'un système isopathique ; mais la logique sévère a réfuté jadis et réfute encore aujourd'hui ce système, comme elle condamne cet abus de langage.

Si d'ailleurs on examine les effets d'un principe contagieux sur le corps humain, on reconnaît clairement la différence immense existant entre ce principe porté à une haute dynamisation et la maladie d'où il provient, ou celle qu'il peut déterminer. En effet, sur quel galeux a-t-on jamais observé tous ces symptômes particuliers et si remarquables que la psorine provoque, par exemple, à la tête, dans les organes digestifs et dans la poitrine ? Quelle différence frappante entre la psorine et la gale ! Il n'y a qu'un seul point de contact, de même que pour tous les autres moyens recommandés contre la gale, mais jamais et nulle part identité. Les essais futurs sur les principes contagieux prouveront également qu'ils ne peuvent être utiles, comme moyens curatifs, que d'après la loi *similia similibus*.

La vaccine avait, depuis long-temps, répandu ses bienfaits sur le genre humain, sans que l'alopathie pût découvrir l'énigmatique pourquoi de sa vertu prophylactique. Il fallut qu'avec son principe conforme à la nature, l'homœopathie déchirât le voile, et fît connaître la raison d'après laquelle la vaccine met à l'abri de la petite-vérole ; aussi a-t-elle plein droit de rattacher à son système l'explication de cette importante découverte.

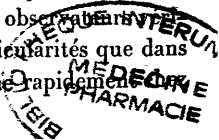
Si je ne me trompe, avant la découverte de Jenner, dans les

épidémies varioliques bénignes, les médecins inoculaient la variole aux personnes saines; afin d'obtenir ainsi un exanthème qui parcourût rapidement ses périodes, et de prévenir les dangers de la petite-vérole maligne; mais les résultats n'étaient pas très-satisfaisans, et à mesure que la découverte de Jenner se propagea, il fut interdit aux médecins eux-mêmes de pratiquer l'inoculation. Il ne s'agissait nullement là de guérir la variole en l'inoculant, de sorte que ces expériences, comparées à celles sur la vaccine, parlaient en faveur, non pas d'une loi isopathique, mais uniquement d'une loi homœopathique de préservation; car les inoculés n'étaient point préservés de la variole; au contraire, ils la contractaient, mais aussi bénigne que possible.

Maintenant, si ces notions et si le dogme homœopathique que ce qui préserve d'une maladie la guérit, et *vice versa*, réfutent l'isopathie, on peut encore alléguer, contre ce dernier système, les argumens suivans, relatifs au principe contagieux de la variole.

1° Quand bien même on devrait accorder, ce qui est encore douteux et demande confirmation, que la vaccine n'est que la variole humaine transplantée dans l'espèce bovine, il resterait toujours à savoir, malgré l'incontestable vertu prophylactique de cette dernière, comment on peut trouver en elle une identité de matière et une loi isopathique de préservation. La variole et la vaccine sont-elles une seule et même chose? Les deux maladies différentes de la variole et de la vraie vaccine naturelle ou inoculée sont-elles identiques? Et quand bien même la vaccine proviendrait du même principe contagieux que la petite-vérole, la nature animale de l'espèce bovine ne la modifie-t-elle pas à tel point qu'il n'y a plus identité, mais seulement analogie entre elle et la variole, par rapport tant à la forme et à la couleur, que surtout au siège et à toutes les phases de son cours? La vertu assurée dont la vaccine jouit pour préserver de la petite-vérole ne s'explique donc pas par une loi isopathique, mais uniquement par la loi de l'homœopathie.

2° Si nous examinons les résultats pratiques qui découlent des guérisons dites isopathiques de la variole, nous n'en trouvons pas de bien favorables, en appréciant les choses sans partialité. Car, outre que, dans les cas de variole traités par des observations cliniques, cette affection montre les mêmes particularités que dans toutes les épidémies, c'est-à-dire qu'elle marche rapidement



les uns, tandis qu'ailleurs elle suit un cours plus lent et même amène la mort ; outre que, d'après les faits recueillis par Gross, la vaccine, donnée à l'intérieur, ne garantit point de la petite-vérole, ou du moins n'a qu'un temps très-court d'action et de vertu préservative, que par conséquent la méthode ordinaire de vaccination mérite la préférence, et ne doit jamais être négligée ; il faut encore, dans l'appréciation critique de l'isopathie, avoir égard à cette circonstance, que les résultats publiés ne prouvent nullement qu'on doive attribuer les guérisons à un principe identique.

La même incertitude, le même défaut d'évidence se fait remarquer également dans les tentatives pour inoculer d'autres principes contagieux à l'organisme humain, afin de le mettre à l'abri des maladies dont ils sont la source, et d'après ce que j'ai dit plus haut, tant sur la maladie organique que sur le germe de la maladie, l'isopathie ne trouve pas non plus ici de motif suffisant pour établir sa loi *idem per idem*.

3°. Nous n'avons que des observations extrêmement incomplètes de maladies médicinales guéries par le même médicament qui les avaient provoquées. On pourrait presque douter de l'exactitude de ces observations ; car il s'élève contre elles des milliers de faits, dont chaque homœopathe a certainement eu occasion de rencontrer quelques uns, et dans lesquels les moyens antidotaires ont déployé leur efficacité curative, lorsque toutefois l'affection médicinale n'était pas déjà devenue incurable, comme aussi on connaît un très-grand nombre de maladies médicinales dans lesquelles les malades qui avaient perdu la santé sous l'influence du soufre, par exemple, ne tardaient point à reconnaître cette substance d'après ses effets et d'après l'aggravation de leur affection, lorsque le médecin homœopathe s'était avisé de leur donner seulement un globule de la trentième dilution d'esprit-de-vin soufré, sans pour cela obtenir guérison de leurs souffrances. Le même résultat a été observé dans les empoisonnements véritables par le mercure, où une dose de mercure oxidé noir IV, non seulement ne fit pas cesser une affection mercurielle qui subsistait déjà depuis une année, mais encore aggrava l'état insupportable du sujet. Ici donc, comme dans la plupart des maladies médicinales, la loi isopathique n'a pas trouvé sa confirmation.

Combien de fois ne voit-on pas des malades qui ne sont point guéris par des doses de quinquina, de mercure, de soufre, de ca-

momille, de noix vomique, etc., et qui ne trouvent leur guérison que dans le même moyen employé à des doses homœopathiques ? Si, lorsqu'un sujet atteint de fièvre intermittente, et qu'on a traité par le quinquina en abondance, conserve toujours un mauvais teint, de fréquens frissons, des troubles dans les organes digestifs, etc. ; si une personne atteinte d'affections hémorrhoidales, malgré des masses énormes de soufre qu'elle a prises, continue à offrir des maux de reins, un aspect cachectique, des démangeaisons à l'anus, du prurit à la peau, etc., et que ces accidens soient guéris d'une manière radicale, dans le premier cas par une dose de *china* IV ou X, dans le second par une dose infinitésimale de soufre, il semble qu'on ait eu affaire alors à une maladie médicinale, attendu que celle-ci ressemble parfaitement à la maladie primitive, et que le malade a pris des doses énormes du médicament, sans en être soulagé. Cependant ce n'était point une affection médicamenteuse qu'on avait eue à combattre, mais bien réellement encore la maladie primitive, dont les fortes doses de la substance médicamenteuse n'avaient pu procurer la guérison, attendu quelles n'étaient point en rapport avec le degré de susceptibilité de la maladie et du malade, et qu'elles n'avaient agi qu'en étourdissant pour ainsi dire l'organisme, tandis que la plus haute dilution homœopathique de la même substance, ne faisant que déployer la vertu propre et spéciale de celui-ci, a détruit complètement la maladie. Il résulte de là :

1° Que les véritables maladies médicamenteuses dans lesquelles le même moyen, administré même à dose homœopathique, détermine toujours de l'aggravation, et ne produit jamais d'amélioration, ne sont guéries que d'une manière antidotaire ;

2° Que les maladies regardées comme affections médicinales, parce que le malade a pendant long-temps et inutilement employé des doses élevées d'un médicament contre une affection analogue aux phénomènes morbides que celui-ci détermine, mais qui ne sont que des prolongations pures et simples de l'état maladif primitif, sont guéries non point isopathiquement, mais homœopathiquement, par les doses infinitésimales de cette substance.

D'après ce qui vient d'être dit sur les quatre principaux arguments invoqués par Lux, on voit qu'il n'y a point réellement de loi isopathique, mais que toutes les guérisons que l'on y rapporte ne supportent point l'examen de la critique, et que toutes se raï-

gent sous la bannière de la loi homœopathique, qui, pour la guérison d'une maladie, n'exige point une ressemblance éloignée entre elle et le médicament, mais seulement la plus grande analogie possible dans la manière d'agir de l'un et la cause de l'autre.

Le docteur Maurice Müller a déjà publié des réflexions sur ce sujet : qu'il me soit permis de les examiner ici.

Quoique Hahnemann et la plupart, ou plutôt tous les homœopathes, exigent pour guérir une maladie non pas seulement l'analogie, mais la plus grande analogie possible dans les effets des médicaments, il ne suit nullement de là, comme Müller prétend le démontrer, qu'il y ait identité entre les effets de part et d'autre. On ne conçoit pas, ajoute-t-il, pourquoi Hahnemann établit que les phénomènes aptes à guérir les maladies doivent être seulement analogues à ceux de ces dernières? Pourquoi ne seraient-ils pas plutôt identiques? Non seulement la logique, mais encore l'homœopathie paraissent exiger que la guérison soit opérée par des moyens agissant d'une manière identique et non pas uniquement analogue.

Mais ici la logique de Hahnemann est meilleure que celle de Müller. Car il n'y a jamais deux choses ou deux états identiques dans la nature, mais seulement des choses ou des états analogues, aussi analogues que possible; et, quoique les phénomènes qui paraissent identiques à nos sens soient facilement regardés comme tels après un examen superficiel, cependant la raison proclame l'axiome soutenu par tous les philosophes, qu'il n'y a jamais deux choses semblables dans la nature. Léibnitz l'a bien prouvé par l'exemple des feuilles des arbres. Sous ce rapport, il n'y a donc que la logique de Hahnemann, et sa loi homœopathique fondée sur elle, qui soient exactes, et Hahnemann a envisagé les phénomènes de la nature d'une manière bien plus philosophique que Müller, qui ne s'arrête aux phénomènes qu'en tant que les sens peuvent les saisir dans leur caractère de similitude. La perception des phénomènes par les sens est bien la seule qui soit applicable à la technique thérapeutique de l'homœopathie, ainsi que Hahnemann et tous les homœopathes après lui l'ont constaté dans la pratique; mais la théorie, le système, ne peut s'arrêter là sans se perdre en spéculations fantastiques, la théorie doit chercher à donner l'explication la plus logiquement exacte des phénomènes appréciables par les sens. Hahnemann a parfaitement distingué les

deux modes d'aperception, sans prétendre qu'il ne soit pas possible d'arriver à une théorie meilleure que la sienne. Müller, au contraire, parce qu'il y a des moyens qui produisent des effets non seulement aussi analogues que possible, mais même semblables à ceux des maladies qu'ils doivent guérir, pense qu'on ne doit plus appeler les médicamens homœopathiques. Mais, sans compter qu'en agissant ainsi, on admet comme identiques dans leur essence tous les phénomènes extérieurs qui paraissent se ressembler, cette opinion peu logique sur les effets des médicamens ne remonte pas le moins du monde à leur essence, à leur origine. Qui pourra croire, à l'occasion des moyens isopathiques, dont la substance, l'essence, l'origine peuvent être différentes, de l'aveu même de Müller, que la seule ressemblance apparente d'action de ces divers médicamens entraîne aussi une similitude absolue entre eux, sous le point de vue physique et dynamique? Personne assurément. Chacun doit avouer que les effets en apparence semblables de moyens divers sont, malgré leur analogie extrême pour les sens, des phénomènes différens, quant à leur nature intime, et que, pour ne pas s'écarter des règles de la logique, il ne peut être question que d'homœopathie et non d'isopathie, d'effets très-analogues, mais non d'effets identiques. Les effets des médicamens envisagés dans la similitude apparente de leurs phénomènes, ni leurs relations avec les symptômes correspondans de la maladie qu'ils doivent guérir, n'autorisent à parler de moyens isopathiques. Jamais la maladie qui cède à un médicament produisant des effets analogues aux siens ne peut être envisagée comme un phénomène identique avec ceux que ce dernier détermine. Partout ici il y a d'autres facteurs, ou, si l'on veut, d'autres modalités, tant dans le dérangement des forces vitales, d'où résulte la maladie, que dans le remède appelé à guérir celle-ci. Qui oserait dire que, dans le cas d'une seule dose de sublimé, souvent suffisante pour guérir la dysenterie à laquelle elle convient, il y a identité entre la maladie et les effets du remède? Et il en est de même pour toutes les autres maladies dont on a trouvé le remède homœopathique. Il répugne donc à la logique de parler d'identité entre la maladie à guérir et le médicament employé contre elle. Personne ne dira que les substances qui déterminent des symptômes aussi analogues que possible entre eux, quoique les sens aperçoivent encore des nuances distinctes, sont des moyens identiques eu égard

à leur action ; car chacun sait que nul moyen n'est le même qu'un autre, qu'il peut seulement lui ressembler beaucoup, et d'ailleurs en différer quant à l'essence, alors même qu'il ne laisse rien à désirer comme remède.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES SUR LE QUINQUINA ;

Par les Docteurs BEAUVAIS et SIMONEAU.

(Deuxième article.)

OBSERVATION XV. — *Suette anglaise*, par le docteur Playel.

Un homme fut attaqué le 16 mars d'une fièvre intermittente maligne ayant tous les caractères de la suette anglaise.

Quand il se met au lit, le soir, il ressent dans tous les membres des bouffées de chaleur, alternant avec des frissons ; en même temps, soif inextinguible, pesanteur d'estomac, rapports amers, et dégoût avec envies de vomir ; quoique la chambre soit très-chaude, et le lit bien garni, quoique le malade prenne souvent des boissons chaudes, il ne peut vaincre les frissons qui le font tressaillir ; il est pris aussi d'une toux sèche, qui semble venir de l'estomac ; au bout de deux heures, la sueur coule à flots par tous les pores, et imbibé la couche ; le malade est alors sans conscience de lui-même ; cet état dure jusqu'à l'aurore, époque à laquelle la faiblesse et l'épuisement sont tels qu'il ne peut remuer, et encore moins sortir du lit. Cet état de choses durait depuis quatre nuits sans changement.

Comme les symptômes du quinquina étaient manifestes pendant la période du froid, je lui prescrivis, le 20, au matin, *china* I. Le soir, en se couchant, les symptômes du quinquina disparurent tout-à-fait ; point de froid, de soif, de pesanteur d'estomac, ni de nausées : il n'y eut que les bouffées de chaleur, avec la même sueur excessivement abondante : la toux même cessa ; la faiblesse seule persista encore au même degré. Devant regarder l'action du quinquina comme épuisée, je donnai, d'après la loi homœopathique, et ainsi que Willis et Sennert l'avaient déjà trouvé convenable, une goutte de sureau. L'accès de

sueur eut lieu pour la dernière fois le 23, et depuis lors il n'a plus reparu. La faiblesse qui restait encore, et qui indiquait le quinquina, céda à *china* I. Dès-lors, le malade fut pleinement guéri.

RÉFLEXIONS. — On peut reprocher à cette observation, que le quinquina n'était point indiqué d'après Hahnemann. Suivant le fondateur, il ne l'est, dans les fièvres intermittentes, que quand la soif existe seulement après la chaleur ou pendant la sueur. Nous trouverons encore plusieurs autres observations contradictoires à l'égard de l'indication du quinquina dans des fièvres intermittentes, et involontairement nous nous demanderons alors si Hahnemann a mal observé, ou si les auteurs des observations se sont trompés.

OBSERVATION XVI. — *Fièvre intermittente larvée*, par le docteur Rummel.

Une demoiselle de vingt ans, un peu contrefaite, bien réglée, était guérie depuis six semaines seulement d'une espèce de chorée, dans laquelle toutes les espèces imaginables de spasmes alternaient avec le délire et le somnambulisme spontané. Déjà elle avait jadis été plusieurs fois atteinte de fièvres intermittentes larvées, et maintenant l'affection paraissait vouloir reparaitre sous la forme d'une tussiculation fatigante, qui survenait la nuit. Le 30 octobre, je fus appelé, parce que le mal avait acquis une intensité inquiétante, et je trouvai la malade dans l'état suivant.

Entre cinq et six heures du soir, sans nuls prodromes, la malade commence à tousser, par suite d'un chatouillement continu et profond dans la trachée-artère : cet état de choses va toujours en croissant, et dégénère en une toux continuelle, rauque, imitant le cri d'une poule, qui suspend presque entièrement la respiration, et dont chaque secousse retentit douloureusement dans la tête. Elle ne cesse que pour quelques secondes, après quoi elle reprend avec la même violence. La malade ressent bientôt une vive douleur dans la partie inférieure de la poitrine et le bas-ventre, ce qui fait qu'elle s'appuie les deux mains sur les flancs, et que, le corps ployé en avant, elle s'agite en tous sens, pleine d'impatience. La plupart du temps, la toux

est tout-à-fait sèche : parfois elle amène quelques mucosités d'aspect vitré ; la tentative de parler semble reproduire l'accès prêt à se terminer. Au bout d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure, laps de temps pendant lequel la malade est trempée de sueur, la toux cesse, le corps s'étend, la tête se renverse en arrière, les bras s'allongent spasmodiquement, les yeux deviennent fixes, et la malade dort pendant quelques minutes. A son réveil, elle se sent très-fatiguée : la nuit elle a un sommeil agité, et rêve beaucoup ; elle est exempte jusqu'au soir de la toux qui l'accable. Les premiers jours l'appétit avait été peu troublé ; plus tard, il diminua beaucoup. Le caractère est très-irritable et violent, mais le pouls presque normal ; durant les accès, on ne peut le sentir, à cause de l'agitation continuelle. Après l'accès, le cœur bat violemment, et la respiration est long-temps encore difficile.

Le musc, l'ipécacuanha, le foie de soufre calcaire, le cina et la fève Saint-Ignace, furent pris en vain l'un après l'autre. Chacun d'eux ne correspondait qu'à quelques symptômes.

Le 6 novembre, tout était encore presque dans le même état ; seulement l'appétit avait beaucoup diminué, et il ne survenait plus de sueurs, quoique l'accès continuât à être aussi fort que par le passé. Les pandiculations après cet accès étaient fort peu de chose ; mais il y avait souvent des renvois amers et acides pendant la nuit. Je donnai, à la suite d'un accès, une goutte de *china* IV. L'amélioration qui s'ensuivit fut frappante ; la toux chatouilleuse cessa tout-à-fait le soir suivant, et il n'y eut qu'une toux fatigante et grasse ; mais, le 8 novembre, celle-ci revint plus forte et titillante, sans s'élever à la même intensité que par le passé. Une pareille dose de teinture de quinquina fut prescrite. La toux rauque et sibilante, avec chatouillement continu, cessa ensuite d'une manière durable, mais non la maladie elle-même, qui le 20 novembre revint presque à la même époque qu'auparavant, sous une autre forme.

En même temps que la toux, s'établit un violent serrement de gorge, non pas tel qu'on a coutume de l'éprouver avant de vomir, mais tel à peu près qu'on le ressent lorsqu'on veut s'exciter soi-même à vomir ; plutôt une sorte de hoquet, dont les vives et brusques contractions du diaphragme semblent être la cause, mais si violent, que la malade est menacée de suffocation totale ;

elle ne rend d'ailleurs que des mucosités visqueuses, rarement accompagnées d'alimens.

Le musc, l'étain, vanté dans les spasmes du diaphragme, et la noix vomique n'ayant rien produit, je donnai le soir du 14 novembre, après l'accès, une goutte d'arsenic X. Le 15, l'accès revint une heure plus tard, mais plus fort qu'à l'ordinaire, et pour la dernière fois; car, à dater de ce moment, il n'y eut plus ni toux, ni serrement de gorge, et les forces se réparèrent promptement.

La longueur du traitement, dans ce cas, ne parle pas en faveur de l'homœopathie; mais il faut s'en prendre au mauvais choix du moyen, et non à la méthode; car, administré plus tôt, l'arsenic aurait guéri le mal en deux jours. Ce qui prouve que l'aggravation de l'accès suivant et la guérison furent bien l'effet de l'arsenic, c'est que le résultat fut le même dans une récurrence de la maladie en février suivant; ici de même, l'accès suivant fut plus fort, d'où je partis pour prédire que la guérison aurait lieu le lendemain, et mon pronostic se vérifia.

OBSERVATION XVII. — *Maladie innommée*, par le docteur Hartmann.

Une femme de trente et quelques années, robuste, d'un caractère doux, d'une santé généralement bonne, et mère de plusieurs enfans, était accouchée depuis deux mois; elle avait perdu tant de sang qu'elle ne pouvait se remettre. Jusqu'au milieu de sa grossesse, elle s'était bien trouvée; mais, à partir de cette époque, elle éprouva des efforts expulsifs vers les parties génitales, comme si la matrice eût voulu sortir, avec son contenu. Cette sensation alla toujours en croissant vers la fin de la grossesse, et il s'y joignit en dernier lieu une douleur dans les reins, semblable à celle qu'elle eût éprouvée si on lui eût serré le sacrum dans un étai. Elle ne pouvait uriner que le corps penché en avant, et l'urine ne coulait jamais lorsqu'elle allait à la selle. Souvent elle était obligée d'attendre une demi-heure entière avant de pouvoir se débarrasser des matières fécales, qui n'étaient que médiocrement dures. L'accouchement fut heureux, quoiqu'un peu lent; mais, après la sortie de l'enfant, la femme perdit tant de sang qu'on la crut morte. Il n'y eut que les injections astrin-

gentes et les fomentations spiritueuses sur le bas-ventre, qui purent ramener les contractions de la matrice. Les lochies sanguinolentes furent plus longues et plus abondantes que de coutume. Quoique la femme fût au second mois de ses couches, l'écoulement avait encore l'aspect que je vais décrire.

Depuis sept semaines, après que les lochies sanguinolentes eurent coulé huit jours entiers, elle a un écoulement séro-sanguinolent, qui alterne quelquefois avec des caillots noirâtres, parfois aussi avec une matière puriforme, striée de sang et très-fétide; cet écoulement cesse quelquefois pendant des demi-journées; mais ensuite il revient plus abondant, avec un prurit fatigant et des contractions spasmodiques dans les parties génitales internes. — Le liquide est âcre et excorie les cuisses. Les parties génitales externes sont dans un état de turgescence. — Sentiment de pesanteur, de pression douloureuse du haut en bas, et de plénitude dans les parties génitales. — A l'examen, la malade se plaint d'une douleur cuisante. — Le doigt explorateur est comme plongé dans de l'eau bouillante: il sent au museau de tanche et au col des duretés grosses comme des noisettes, et au-delà, dont l'attouchement fait tressaillir la malade. — L'urine coule maintenant sans obstacle, mais elle cause de l'ardeur à l'orifice de l'urètre. — Les selles sont dures et difficiles à expulser. — Le corps est amaigri; mais le lait si abondant, qu'il coule sans cesse, et cependant l'enfant ne profite pas. La faiblesse est très-grande: la femme ne peut rester levée que peu d'heures chaque jour. La marche lui est très-pénible, et quelques tours dans la chambre suffisent pour la mettre en sueur. — L'appétit est très-faible, la soif forte, et tous les soirs il y a un peu de fièvre. — La femme est fort triste et abattue; elle croit mourir.

Cette grande faiblesse, causée par la métrorrhagie, jointe à la fièvre lente commençante, paraissait ne pouvoir mieux être combattue que par le quinquina. Je donnai, le 3 juillet, une goutte de la neuvième dilution.

Au bout de trois jours, la malade se sentait plus forte; elle pouvait rester levée plus long-temps, et faire quelques tours dans la chambre sans suer; l'écoulement fétide avait diminué, et il paraissait être moins âcre; car l'excoriation des cuisses avait disparu; le sentiment de plénitude et de pesanteur n'existait plus, mais il y avait encore des efforts de haut en bas en marchant,

quoiqu'à un moindre degré ; la sécrétion du lait était moins abondante ; selles comme par le passé ; appétit meilleur , soit moindre , plus de fièvre ; l'esprit était plus tranquille , et le courage revenu.

J'attendis que le quinquina eût épuisé son action , qui dura dix jours , durant les sept derniers desquels l'amélioration se borna à ce que la malade avait repris des forces , et pouvait sans souffrir rester toute la journée levée.

Il me parut convenable de donner d'abord un moyen intercurrent , pour écarter l'atonie du canal intestinal. Le 13 au matin , j'administrai donc une goutte de *bryon*. V , qui remplit parfaitement mon attente. Aubout de deux jours , les selles sortirent avec facilité. Mais la bryone n'avait exercé aucune influence sur les autres symptômes. C'est pourquoi , le 18 , n'apercevant plus de progrès dans l'amélioration ; je donnai une goutte de *china* IV. Au bout de huit jours , guérison complète ; le doigt me convainc qu'il n'y avait plus de durestés à la matrice : toutes les fonctions étaient revenues à l'état normal , et dès ce moment l'enfant profita de sa nourriture.

RÉFLEXIONS. — Cette observation est une des meilleures. Une chose remarquable , c'est qu'ici , de même que dans beaucoup d'autres cas , il n'est parlé d'aucune aggravation produite par le médicament. C'est là un chapitre encore fort nébuleux de l'homœopathie , sur lequel nous nous proposons de revenir. Nous croyons que la plupart des aggravations observées ne tenaient point à l'influence des médicamens , mais aux effets curatifs eux-mêmes de la nature.

OBSERVATION XVIII. — *Maladie innominée* , par le docteur Roehl.

Un enfant de trois ans , qui avait été allopathiquement traité du croup avec succès par le sulfate de cuivre , fut attaqué , probablement par suite de l'emploi du cuivre , d'un empâtement chronique du bas-ventre ; grande faiblesse dans les bras et les jambes ; voracité ; selles fréquentes , blanchâtres , en bouillie ; caractère morose et pleureur. Une diète sévère et *china* IV le rétablirent en quinze jours.

RÉFLEXIONS. — L'auteur n'ayant pas donné d'autres détails , les adversaires de l'homœopathie pourront prétendre que la guérison fut l'effet du régime.

OBSERVATION XIX. — Par le docteur Bethmann.

Un prédicateur robuste et fort actif fut atteint, il y a quelques années, d'un mal de tête si violent, qu'il en perdit toute l'activité de ses fonctions intellectuelles. Il lui semblait que les tégumens de l'occiput fussent arrachés dans l'étendue de la main; la peau de cet endroit causait la même douleur que si elle eût été ulcérée. Les racines des cheveux étaient surtout sensibles à un léger attouchement, mais ne causaient pas de douleur quand on appuyait dessus. Douleur et rigidité dans les reins, qui oblige à marcher ployé en deux, et ne permet pas de se redresser.

Ne connaissant pas de moyen qui correspondît à l'ensemble de ces symptômes, je donnai d'abord une goutte de teinture de quinquina, qui dissipa complètement la migraine dans l'espace de trente heures. La *bryon*. I diminua promptement aussi les maux de reins, dont il ne restait plus de traces au bout de deux jours.

RÉFLEXIONS. — Cette guérison s'accorde très-bien avec ce que Hahnemann dit dans la *Mat. méd.* (p. 438, note 4) : « Un des traits caractéristiques du quinquina, c'est que les douleurs augmentent non seulement par le mouvement, mais encore, et surtout, par les attouchemens; que même quand elles n'existent pas pour le moment, le simple attouchement suffit pour les renouveler et les porter souvent à une intensité redoutable. »

OBSERVATION XX. — *Céphalalgie chronique*, par le docteur Hartmann.

Une fille de quinze ans, non encore réglée, offrait les symptômes suivans : céphalalgie du côté gauche; sorte de battement très-douloureux du cerveau contre le crâne, tellement fort que l'enfant ne pouvait tenir sa tête en repos : il lui semblait en outre que son crâne fût sur le point de s'ouvrir par le haut; la douleur était exaspérée au plus haut degré par le mouvement et surtout par la marche. L'œil gauche était entrepris; le côté droit du cou douloureusement raide, le caractère pleureur, l'esprit abattu. La maladie durait déjà depuis six mois, avec des interruptions plus ou moins longues. Le *rhus*, que je donnai d'abord, ne fit rien. Après une demi-goutte de *china* IV, la douleur ne tarda

pas à diminuer, et au bout de trois ou quatre heures, elle avait totalement disparu. Mais ce changement ne dura qu'environ cinq ou six heures, après quoi il revint un peu de douleur, qui, au bout de douze heures, avait repris son ancienne violence. Vingt-quatre heures après la première dose, j'en fis prendre une seconde un peu plus faible; le mal de tête disparut complètement, et les plus forts mouvemens même ne pouvaient le rappeler. Six semaines seulement après, il y eut une légère récurrence, qui céda également en peu de temps au quinquina.

RÉFLEXIONS. — Ici nous voyons une maladie chronique guérie par un médicament qui n'a pas été élevé à la dignité d'antipsorique, ou bien le quinquina est-il peut-être aussi un antipsorique.

OBSERVATION XXI. — Par le docteur Bigel.

Un garçon de neuf ans, jusqu'alors bien portant, tomba dans un état de marasme, dont le symptôme principal était le relâchement du ventre et de toute la peau. Il avait des selles liquides et fréquentes, et des sueurs continuelles, celles-ci la nuit surtout. D'ailleurs, point de douleurs; seulement une grande faiblesse, de la pâleur, manque d'appétit et de la gaieté naturelle à cet âge; soit nulle, sommeil lourd et profond. L'enfant était depuis cinq mois dans cet état, que ne changèrent point les fortifiants et les bains aromatiques.

Le quinquina et le fer se présentaient avec des droits égaux; comme moyens spécifiques contre cette affection. Je donnai la préférence au premier. La douzième dilution d'un grain fut administrée, sous l'influence du régime strict. Le troisième jour, l'enfant avait recouvré de l'appétit et des forces; les selles étaient moins fréquentes, et les sueurs ne paraissaient plus que le jour. Le même moyen fut répété le quatrième jour, et le huitième, la cure était achevée: plus de sueurs, ni de dévoiement; seulement de la pâleur et de la faiblesse. J'eus recours au fer pour combattre ces deux derniers symptômes. C'était surtout le commencement de la marche qui fatiguait le malade, il se trouvait mieux à mesure qu'il la continuait. Ce symptôme est propre au fer, qui le fit disparaître dans l'espace de trois jours. La sueur sembla vouloir se reproduire. Après avoir laissé agir le fer l'espace de huit jours, je revins au quinquina, qui consolida la guérison.

RÉFLEXIONS. — Cette observation nous offre l'image de ce qu'on appelle la diphthérie; quoique le médecin n'ait pas très-bien choisi, car l'arsenic ou la camomille paraissait mieux indiqué, le quinquina soulagea pourtant; le fer termina la cure. Voilà donc encore une guérison de maladie chronique sans antispasmodiques.

OBSERVATION XXII. — Par le docteur Bigel.

Une femme de 28 ans, d'une constitution lymphatique, sujette aux fleurs blanches, mère de trois enfans, accoucha, au cinquième mois, d'un quatrième enfant mort et corrompu; elle perdit beaucoup de sang d'odeur infecte, l'hémorrhagie fut suivie d'un flux abondant de matières glaireuses et laiteuses, qui dura un mois, pendant lequel la malade perdit l'appétit et les forces.

Tête vide, mais sans douleurs; face d'un jaune pâle et maigre; yeux abattus et cernés; soif nulle, point d'appétit; bouche sèche et pâteuse; renvois fréquens, tantôt acides, tantôt amers; région de l'estomac sensible et gonflée; hypochondres de même, le droit surtout; elle y éprouve de la pression et des points, qui se reproduisent entre les épaules, montent vers le cou, et descendent vers les reins, dont les mouvemens sont raides; poitrine gênée dans l'inspiration; la malade ne peut se coucher que sur le côté gauche; ventre tuméfié et sensible au toucher; il s'y fait entendre un murmure de vents, qui compriment douloureusement la vessie, et causent de fausses envies d'aller à la garde-robe; selles tous les jours, jusqu'à deux et trois fois, avec ténésme et pression sur la matrice; pendant l'évacuation, les fleurs blanches augmentent sensiblement; tumeurs hémorrhoidales à l'anus; sommeil mauvais, accompagné et suivi de sueurs débilitantes; tristesse, propension aux larmes; douceur, résignation; point de fièvre.

La malade prit *pulsat.* IV, dont l'effet fut de rendre tous les symptômes plus intenses. Le troisième jour, je la trouvai levée et vaquant aux occupations de son ménage. Il ne restait que quelques coliques sourdes, appartenant aux règles, qui avaient paru pendant la nuit. A la cessation des règles, l'écoulement blanc était diminué. La *pulsatille* fut répétée au bout de douze jours. Sous son influence, la malade recouvra ses forces; mais elle avait toujours un peu d'écoulement blanchâtre. Il suffit de *china* II,

répété trois fois de deux en deux jours, pour faire cesser ce symptôme.

RÉFLEXION. — Ce cas confirme d'une manière éclatante l'efficacité du quinquina après les pertes d'humeurs.

OBSERVATION XXIII. — Par le docteur Bigel.

Une petite fille de six ans, faible, nerveuse et sujette aux vers, fut prise, à la suite d'un refroidissement, d'une fièvre catarrhale, avec enchifrenement et toux convulsive. On ne lui donna rien pendant quelques jours; mais l'enfant ne tarda point à inquiéter ses parens par les cris que lui arrachaient de violentes douleurs dans la poitrine et les épaules, qui redoublaient pendant les accès assez fréquens de la toux. On m'appela.

Tête douloureuse, surtout à la région du front, et lorsque la malade veut ouvrir les yeux; vertige dès qu'elle lève la tête; face rouge, plus à gauche qu'à droite, tintemens et élancemens dans les oreilles; langue jaune; soif ardente, une humeur âcre coule du nez; toux quinteuse, causant, dans le côté gauche de la poitrine et les épaules, un ébranlement douloureux, qui arrache des cris à la malade: celle-ci n'expectore qu'avec peine des mucosités visqueuses; de temps en temps l'estomac se soulève pendant la toux, et il y a vomissement d'un peu de bile jaune mêlée de glaires; le ventre est parfois douloureux, tendu par des vents; fausses envies d'aller à la selle; constipation depuis deux jours; fièvre continue avec chaleur vive et sèche; sueur à la tête seulement; le reste du corps sec et brûlant; urines chaudes et rouges, déposant un sédiment briqueté. J'administrai *bryon* X. Après quelques heures d'aggravation, les symptômes se calmèrent, et une forte évacuation alvine fit tomber la fièvre et la soif; la toux aussi se calma, et le sommeil s'établit; au réveil, sueur générale et apyrexie. Cependant la toux ne tarda pas à s'exaspérer, et avec elle la douleur de poitrine et d'épaules. Le soir du second jour, la fièvre reparut, sans frissons précurseurs, et rendit le mal de poitrine intolérable; soif ardente; au bout de deux heures, la malade s'endormit; au réveil, corps couvert de sueur, apyrexie complète.

La toux férine n'amenait aucun crachat; elle ébranlait la poitrine et soulevait l'estomac; dès que la fièvre tombait, les accidens se dissipaient avec elle. Un troisième paroxysme qui survint me

fit donner *china* II, qui suffit pour prévenir le retour de la fièvre et de son cortège. La dose fut répétée deux fois, à quarante-huit heures d'intervalle; la malade se rétablit entièrement dans le cours de huit jours.

RÉFLEXION. — Malgré l'emploi de la bryone dans cette fièvre intermittente, l'observation n'en fournit pas moins d'excellens matériaux pour une juste appréciation des effets du quinquina.

OBSERVATIONS XXIV. — *Maladie anonyme*, par le docteur Glasor.

Une femme qui avait été attaquée de la gale avant sa grossesse, et qui l'avait traitée par des frictions, avait déjà mis au monde trois enfans, qui ne vécurent que huit mois à un an. Les médecins, ayant cru en voir la cause dans la mauvaise nature du lait, avaient conseillé à cette femme de ne pas allaiter son quatrième enfant, qu'elle nourrissait en effet avec du lait de vache et du gruau. Elle me l'apporta, âgé de six mois. Au premier aperçu, je reconnus le carreau. Il y avait en outre, sur le cuir chevelu et au front, de nombreux petits boutons, qui excitaient l'enfant à se gratter la nuit. Ce phénomène, joint à la diarrhée nocturne, me détermina à donner d'abord le soufre. Il parut d'abord plus de boutons; mais, au bout de trois semaines, ils commencèrent à diminuer, avec amélioration progressive de la santé. Une dose de *calcareæ*, prise trois semaines plus tard, et une autre de quinquina, sept semaines après, rendirent la santé florissante.

RÉFLEXION. — C'était, suivant nous, une diphthérie; mais nous n'apercevons aucune indication qui ait justifié l'emploi du quinquina. Ce ne peut être comme fortifiant général, puisque ahnemann s'élève de toutes ses forces contre cette idée.

OBSERVATION XXV. — Par le docteur Atto myr.

Il s'agit d'une douleur de rate, qui céda au quinquina; la malade, âgée de trente-cinq ans, s'endormit quelques heures après, et s'éveilla le lendemain matin guérie. L'observation est trop superficielle pour qu'on en puisse rien tirer.

OBSERVATION XXVI. — Par le même.

Il est question d'une métrorrhagie chez une fille de vingt ans, qui céda en une nuit, à une dose de fer, suivie quelques jours après d'une dose de quinquina; et de trois ascites très-développées, chez de vieilles femmes. Ces observations méritent le même reproche que les précédentes; elles sont sans détail et superficielles, défaut impardonnable chez un homœopathe.

XXVII^e à XLIII^e *Observations*. Elles sont consignées dans le compte rendu de l'institut homœopathique de Léipzick. Il n'en est qu'un petit nombre dans lesquelles le quinquina a été employé seul : presque toujours il a été donné comme moyen intercurrent. Cependant nous en présenterons au moins l'extrait, pour rester fidèle à notre plan, de réunir ici tous les matériaux qui ont rapport au quinquina.

OBSERVATION XXVII. *Ulcères à la jambe.*

Femme de trente-six ans, ayant eu jadis une dartre au pied droit, qui s'était passée d'elle-même. Elle reçut un coup qui lui entama la peau en cet endroit, et les alentours de l'excoriation s'enflammèrent; élancemens et gonflement de toute la jambe; formation d'un ulcère, de la grandeur d'une pièce de vingt sous. — *Bryon.*; amélioration au bout de trois jours; mais la douleur s'accrut après la répétition de la dose. — *Rhus*, également répété le troisième jour; amélioration notable pendant quelque temps; mais, au bout de seize jours, des douleurs lancinantes se font de nouveau sentir dans l'ulcère; elles sont vives surtout pendant la nuit. — *China*; durant onze jours la guérison de l'ulcère fait de grands progrès, mais il cause toujours une chaleur brûlante. — *Sulph.*, l'ardeur cesse, avec tous les phénomènes morbides. — L'ulcère est fermé après six semaines de traitement.

OBSERVATION XXVIII. *Affection du bas-ventre.*

Homme de trente-trois ans éprouvant depuis six mois des douleurs lancinantes dans l'hypochondre droit, quand il marche ou exécute de grands mouvemens; ces douleurs s'étendent jusque dans la cuisse droite, où elles occasionent plutôt de la tension :

petites glandes engorgées dans les aines. — *Bryon.* ; sept jours après, beaucoup de boutons brûlans dans le dos ; la douleur de l'hypochondre est la même ; les glandes ont disparu. — *Sulph.* ; point d'amélioration non plus au bout de sept jours ; le lobe antérieur du foie paraît être un peu gonflé ; le malade a sué beaucoup trois nuits de suite. — *China* ; le premier jour, vomissement, puis le soir froid et chaleur, crachats muqueux abondans, point d'appétit ; diminution de la douleur du foie ; selles dures ; les boutons du dos brûlent moins. — *Nux* ; la semaine suivante est meilleure ; plus de fièvre ; la douleur hépatique est moins forte ; une éruption s'est développée autour de la bouche. — *Bellad.* ; la douleur du ventre a presque disparu, mais il y a toux rauque et sèche, avec tension à la poitrine, fréquent mal de tête, et un peu de lassitude dans les jambes ; l'éruption à la bouche est guérie. — *Caust.* ; l'état s'améliore encore ; mais, durant les premiers jours, le malade est obligé d'uriner presque toutes les demi-heures, et il éprouve de l'ardeur dans le canal ; la toux est toujours forte ; mais la tension de la poitrine a disparu. — L'amélioration marcha ainsi de semaine en semaine, sans autres médicamens, et au bout de neuf semaines de traitement, le sujet était guéri.

OBSERVATION XXIX. *Dérangemens de la menstruation, dartre, dureté de l'ouïe.*

Le quinquina ne fut administré que sur la fin du traitement, et pour remédier à la faiblesse, dans ce cas, où l'on employa successivement la pulsatile, le mercure soluble, le soufre, la noix vomique, l'ipécacuanha, la camomille, l'aconit, la bryone, la belladonne, le rhus et l'arsenic.

OBSERVATION XXX. *Affection rhumatismale.*

On employa l'un après l'autre l'aconit, la noix vomique, la bryone, le quinquina, l'antimoine et l'acide phosphorique.

OBSERVATION XXXI. *Fièvre intermittente.*

Emploi successif de l'ipécacuanha, de l'ignatia, de l'arsenic, du charbon végétal, du cina, de la pulsatile, de la noix vomique,

du sulfate de quinine, du veratrum, du china, du drosera, du calcarea et du natrum mur.

OBSERVATION XXXII. *Phthisie tuberculeuse (?)*

Acide sulfurique, aconit, pulsatile, étain, acide phosphorique, calcarea, arsenic, quinquina.

OBSERVATION XXXIII. *Affection du bas-ventre.*

Noix vomique, pulsatile, camomille, quinquina, ignatia, arsenic, aconit, belladonne, soufre, café, ipécacuanha, charbon végétal, fougère, seigle ergoté.

OBSERVATION XXXIV. *Ulcère à la jambe, avec fièvre lente.*

Asa, silice, camomille, arsenic, lycopode, quinquina, noix vomique, étain.

OBSERVATION XXXV. *Avortement.*

Une femme de vingt-cinq ans, délicate et bilieuse, qui avait mené la vie la plus chaste, éprouva, à la suite d'un malaise général, avec froid, des douleurs violentes dans le ventre et la tête; ces dernières augmentèrent à tel point, pendant la nuit, qu'elles amenèrent vers le matin un délire assez furieux pour exiger les efforts de trois ou quatre personnes robustes, qui souvent même furent insuffisantes pour retenir la malade dans son lit. Les gestes et toute l'habitude extérieure annonçaient une maladie cérébrale; yeux fixes, regard farouche, visage pâle, traits exprimant la violence, cheveux pendans avec négligence sur la face, pupilles très-dilatées, oubli de toute pudeur dans les vêtemens et les mouvemens, parole violente, discours roulant sur des esprits, sur la mort, sur des mauvais traitemens: la malade ne reconnaissait personne, crachait sur les assistans, les frappait, ne voulait pas rester au lit, et se croyait en bonne santé; pouls très-fréquent et un peu dur; visage tantôt pâle et tantôt rouge; peau sèche; soif intense; nul appétit; point de selles depuis vingt-quatre heures; un léger vomissement muqueux;

bas-ventre tendu, et paraissant douloureux au toucher : règles absentes depuis quelques mois ; soupçon de grossesse.

La malade prit une dose de belladonne. Le soir, l'état était fort amélioré. La dose fut suivie d'un sommeil calme pendant deux heures, avec sueur générale au réveil, toute trace de violence avait disparu, et; quoique le délire persistât encore, on observait des momens lucides. La nuit fut par momens un peu agitée, mais beaucoup moins que la précédente, et plusieurs fois il y eut sommeil pendant une demi-heure. La malade était en pleine connaissance; elle se plaignait d'avoir la tête vide et pesante, état qui, au moindre mouvement, dégénérait en vertige et en douleur battante. Douleur pressive dans le bas-ventre, poussant vers les parties génitales; respiration courte, oppressée; il y avait eu une selle naturelle, et un peu d'écoulement de sang par le vagin. L'état resta le même pendant la journée; la soif était encore forte, et la malade prit une soupe; le soir elle eut un peu de fièvre, et la nuit, sans s'en apercevoir, elle rendit une quantité considérable de sang, avec un fœtus d'environ trois mois. Le lendemain matin, elle se sentait très-faible; oppression de poitrine, tussiculation sèche; mais point de mal au ventre, point de céphalalgie, et pleine connaissance. Un écoulement modéré de sang continua ce jour-là et le suivant, accompagné parfois encore de quelques douleurs tractivés dans le bas-ventre; la soif s'apaisa, et l'appétit se rétablit.

Le cinquième jour du traitement, la malade se sentit beaucoup mieux; l'hémorrhagie avait cessé; plus de douleurs abdominales, tête libre, selles régulières, appétit supportable, forces relevées: la malade put rester levée quelques heures. L'amélioration marcha de jour en jour, de sorte qu'au huitième on aurait pu cesser tout traitement, s'il n'avait alors paru un léger gonflement œdémateux des jambes et des pieds, qu'une dose de quinquina fit cesser en quelques jours.

OBSERVATION XXXVI. *Erysipèle au pied.*

Une femme de soixante-quatorze ans, n'ayant jamais eu aucun exanthème, avait depuis un mois une enflure des chevilles, qui, fort douloureuses et enflammées, ne supportaient aucun contact; douleurs moins fortes dans le lit; beaucoup de sueur pendant la

nuît ; toutes les autres fonctions normales. — *Rhus* ; peu de changement au bout d'une semaine. — *Quinquina* ; huit jours après , plus d'enflure ; moins de rougeur et de douleur. Le quinquina fut répété ; la douleur et la rougeur disparurent entièrement ; mais il survint des élancemens dans les articulations des pieds et des douleurs dans les reins. — *Sulphur* ; au bout de huit jours , légère diminution des élancemens ; mais , une semaine après , grande anxiété , agitation , douleur , rougeur et ardeur aux pieds. — *Ar-senic* , prompt soulagement ; au bout de quinze jours , rétablissement parfait de la santé.

OBSERVATION XXXVII. — *Affection goutteuse.*

Un homme de trente-deux ans avait éprouvé , douze ans auparavant , un rhumatisme général , à la suite d'un refroidissement. Dix ans après , il eut une fièvre intermittente , qui dura quinze jours avec un volumineux abcès à la cuisse droite. Depuis lors , faiblesse dans ce membre , travail pénible , obligation de se servir d'une canne , élancemens dans la jambe en portant des fardeaux. Une dose de bryone améliora tellement l'état du malade qu'au bout de six jours il pouvait marcher sans canne. La bryone fut répétée le quinzième jour. Le malade ne ressentit plus ensuite qu'un peu de faiblesse dans la jambe , que le quinquina , pris douze jours après , dissipa entièrement.

OBSERVATION XXXVIII. — *Paralysie.*

Cocculus , *causticum* , *china* , *stannum* , *nux* , *belladone* , *cantharides* , *bryone* , *pulsatille* , etc. , etc.

OBSERVATION XXXIX. — *Fièvre intermittente.*

Ipécacuanha , *nux* , *calc. carb.* , *china* , *pulsat.* , *aranea* , *veratrum* , *bryonia* , etc.

OBSERVATION XL. — *Rhumatisme.*

Homme de 29 ans , sujet aux affections de poitrine , pour lesquelles il a été plusieurs fois saigné. — Depuis plusieurs jours , pression dans la poitrine , surtout dans la moitié gauche ; à la

suite d'horripilations et de tremblement général, douleur déchirante dans le bras gauche, qui envahit surtout l'épaule et le coude ; appétit bon ; mais la pression sur le côté gauche de la poitrine est plus forte après avoir mangé ; selles régulières ; déchirements dans les reins, surtout le matin, après la sortie du lit ; le matin, les mains sont comme mortes ; respiration gênée ; langue blanchâtre. — *Pulsat.* ; les douleurs d'épaules diminuèrent de suite, et disparurent en quatre jours : il ne restait que de l'oppression de poitrine. — *Bryon.* ; l'oppression et la gêne de la respiration furent d'abord presque nulles, mais elles revinrent plus fortes, ce qui fit donner *nux*. Au bout de plusieurs jours, le malade, ayant plus de peine à respirer et une douleur pressive de poitrine, avec peu de sommeil, il prit une dose de quinquina, qui le rétablit parfaitement.

OBSERVATIONS XLI, XLII. — *Fièvres intermittentes.*

OBSERVATION XLIII. — *Phthisie pulmonaire.*

Le quinquina ne joue qu'un rôle très-accessoire dans ces trois cas.

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.

Discours de HAHNEMANN.

Messieurs ,

Je suis venu en France pour la propagation de l'homœopathie, et je me sens heureux de me trouver au milieu de vous.

Au nom de tous les homœopathes, je remercie le gouvernement français de la liberté qu'il accorde à nos réunions et à nos travaux. J'espère que bientôt des faits plus nombreux lui prouveront l'excellence de notre art, et qu'alors il nous accordera les moyens de l'exercer convenablement pour le plus grand bien de l'humanité.

Dans un écrit qui paraîtra bientôt, je parlerai au public de l'homœopathie, que la malveillance et quelques erreurs lui ont fait imparfaitement connaître. Je lui dirai ce que doit être un homœopathe, et quelles vertus il doit apporter dans la pratique d'un art aussi bienfaisant.

Je ne reconnais pour disciples que ceux qui pratiquent l'homœopathie *pure* et dont la médication est absolument exempte de tout mélange avec les moyens employés jusqu'ici par l'ancienne médecine. Au nom de ma vieille expérience, j'engage le public à ne donner sa confiance qu'aux zélés sectateurs de ma doctrine qui auront entièrement renoncé à cette médecine homicide; ma longue et heureuse pratique, attestée par mes journaux, dont j'offre la communication, prouve que l'homœopathie *pure*, exercée par ceux qui l'ont étudiée profondément et qui la savent exactement, suffit *seule* à tous les besoins de l'humanité souffrante.

Je remercie la Société gallicane de ses travaux. Je vois avec grand plaisir au milieu d'elle des hommes laborieux et zélés qui continueront ce qu'ils ont si heureusement commencé. Je suis vivement touché des preuves d'attachement que j'ai reçues de tous les membres qui la composent. Je m'unis au zèle qui les

anime, et je seconderais leurs efforts pour la propagation de notre art divin ; car l'âge, qui n'a point ralenti ma marche, n'a pas non plus refroidi mon cœur ni affaibli ma pensée, et l'homœopathie sera toujours un culte pour moi.

Quant à la Société de Paris, si l'on a pu jusqu'ici, sauf quelques exceptions que je me plais à reconnaître, trouver qu'elle laissait à désirer une instruction plus approfondie de notre art, la faute en est sans doute à la nouveauté de l'apparition de l'homœopathie à Paris. En exhortant messieurs les membres de cette société à un redoublement indispensable d'étude, je leur ferai observer, ainsi qu'à vous tous, messieurs, que, lorsqu'il s'agit d'un art sauveur de la vie, *négliger d'apprendre est un crime*. Aussi suis-je convaincu que ce reproche ne vous sera plus adressé ; car, animés comme vous l'êtes de l'amour de l'humanité, vous ne négligerez rien pour atteindre le but que nous nous proposons et auquel vous parviendrez certainement, si, comme je le souhaite vivement, vous restez unis de cœur et de doctrine.

Et vous, studieuse jeunesse française, vous que les vieilles erreurs n'ont pas encore pu atteindre, et qui, dans vos veilles laborieuses, ne cherchez que la vérité, venez à moi ! car je vous l'apporte cette vérité tant cherchée, cette révélation divine d'un principe de la nature éternelle. C'est aux faits qui attestent son existence que j'en appelle pour vous convaincre ; mais ces faits, n'essayez de les accomplir vous-mêmes que lorsqu'une étude consciencieuse et complète en assurera le succès. Alors, comme moi, vous bénirez la Providence de l'immense bienfait qu'elle a fait descendre sur la terre par mon humble entremise ; car je n'ai été qu'un faible instrument de sa puissance, devant laquelle tout doit s'humilier.

Discours de M. PÉTROZ,

Président annuel.

Vous assistez à la quatrième session de la Société homœopathique gallicane. Née d'une pensée de progrès, établie sur le besoin d'une association de famille, elle a atteint son but sous ce double rapport.

Depuis quelques années, vous suivez et vous prenez part à la réforme qui s'opère dans la science médicale; vous êtes sortis d'une époque qui finit, pour entrer dans une époque nouvelle; vous y entrez pleins de conviction, puisque, nourris des préceptes de l'école régnante, vous l'avez jugée sans vie et par conséquent sans espérance de progrès.

Au commencement de la longue suite des siècles qui viennent de s'écouler, l'homme au nom impérissable, qui éleva si haut son esprit d'observation, qui fut un peintre si sublime, laissa à d'autres le soin de trouver des remèdes aux maux qu'il avait si bien décrits; mais, au lieu de cela, l'esprit de secte, le goût des hypothèses vint obstruer le chemin de la science; on vit les rêves de l'imagination se succéder, et, sur des explications mécaniques, organiques, chimiques, etc., accumuler des erreurs, fonder des théories ingénieuses, sans base ni appui, qui, se succédant, se détruisant pour renaître encore empreintes ou modifiées par l'esprit du siècle, étaient pour cela offertes avec plus de confiance; ainsi les théories des méthodistes, des dogmatistes, des pneumatistes, des mécaniciens, ont péri; plus tard, des débris de quelques unes de ces théories sont nées celles de l'excitation, du contre-stimulus, et celle de l'irritation, qui, naguère fière et brillante, est aujourd'hui pâle et découragée. Toutes ces théories ont donné un démenti à celles auxquelles elles ont succédé, parce qu'elles n'avaient point eu de loi pour fondement; par la même raison, elles n'ont jamais eu d'unité avec la partie de la science qui devait s'occuper des agens modificateurs, comme si les différentes parties qui la composent ne devaient pas également tendre vers le même but. Ainsi, d'un côté, on créait des théories sur les choses inexplicables, tandis que de l'autre on demandait au hasard et aux traditions populaires des instrumens contre la douleur et la destruction.

Tant de contradictions attestent plutôt l'erreur que la science, et si l'on doit juger d'après les enseignemens du passé, on ne peut douter que toute conception de ce genre, quelque brillante qu'elle puisse être, ne soit également condamnée à périr, si elle n'est qu'une spéculation théorétique.

Ces oscillations entre la vérité qui échappait et les erreurs qu'on embellissait de couleurs séduisantes, ont fait naître dans la pensée de tous ce doute sur la réalité de la science, qui la fait

craindre même quand le besoin force d'implorer son secours.

Cependant le passé nous lègue des matériaux infinis, mais épars, et qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de coordonner : c'est cette incohérence qui a servi de motif aux disputes scolastiques, à des controverses stériles, comme cela a lieu quand on s'engage dans une voie sans limite ; mais quand ces individualités éparses se réuniront autour d'un principe commun, se grouperont librement par leur analogie, elles formeront une partie utile de nos richesses.

Dans les sciences naturelles, le seul fondement de croyance est dans la connaissance des lois qui en règlent les phénomènes ; trop peu de ces lois sont encore connues pour que la plupart des hommes ne restent pas enlacés dans des croyances fausses et trompeuses ; c'est d'un tel point de vue qu'ils jugent et condamnent tout ce qui n'est pas en harmonie avec leurs idées spéculatives ; de là ce dédain pour tout ce qui leur est offert, même à titre de perfectionnement. Mais, messieurs, ce n'est pas de perfectionnement qu'il faut parler, puisque tous les efforts faits pendant tant de siècles ont été inutiles, puisque toutes les théories proposées jusqu'à ce jour n'ont pu se soutenir ; ces méthodes, qui devaient conduire à des combinaisons nouvelles, sont épuisées ; leur application est restée sans solution. On ne perfectionne que ce qui est fondamentalement bon. Il faut donc déplacer les termes du problème ; il faut constituer la science avec des observations et des faits aboutissant à un principe commun, et sur cette base large, inflexible, s'élèvera la théorie, puisque les théories sont nécessaires à l'esprit humain.

Que tout médecin instruit, quelle que soit la bannière sous laquelle il se range, interroge sa conscience, et qu'il dise si la cause de tant d'anomalies diverses dans l'organisme vivant ne lui est pas restée inconnue ; qu'il dise si sa conduite auprès des malades est autre chose qu'un empirisme fondé le plus souvent sur la simple analogie ; qu'il dise si, au défaut de règle positive, chaque pays n'a pas ses habitudes et chaque médecin sa règle particulière ; qu'il dise enfin si, sur une maladie donnée, il a trouvé de l'accord dans les vues et les moyens proposés par plusieurs, et si chacun ne préconise pas les siens comme préférables.

Si tant d'incertitudes et de difficultés accompagnent l'exercice de la médecine ; si, dans le passé, on ne trouve rien ou presque

rien qui en aplanisse le chemin, une réforme est nécessaire, et, quelque nombreux que soient les obstacles qu'on rencontre dans les habitudes consacrées par le temps, dans les dispositions morales du plus grand nombre, elle est inévitable.

Pour vous, messieurs, cette réforme est commencée, même accomplie; nourris d'abord des principes de l'école régnante, vous avez acquis la conviction qu'il n'y a pas de science vraie, si ce qui la constitue ne s'appuie ou ne prend sa source d'une loi, que les progrès réels dans les connaissances humaines ne sont possibles qu'à cette condition. La loi qui doit servir de fondement à l'art de guérir doit être un attribut de l'organisme vivant, qui se manifeste toujours lorsqu'on veut l'interroger et qu'on sait l'entendre; il n'appartient pas seulement à l'ordre matériel de la vie, il préside aussi à l'ordre moral, qui, plus encore que le physique, réagit contre toute opposition, parce que toute opposition tend à détruire, si la force qu'elle comprime ne lui est pas supérieure. En médecine, depuis long-temps, cette loi avait été pressentie par un homme célèbre; elle a été découverte et rigoureusement formulée par le génie de celui qui est venu nous éclairer; il a employé sa longue carrière à jeter les fondemens d'une science à l'étude de laquelle vous allez consacrer vos veilles. Entouré de respect et d'admiration, il sera pour nous le principe d'une époque nouvelle; ses travaux sont la base d'une science solide, puisqu'elle est tout expérimentale, un point de départ immuable, plein d'avenir et de progrès.

Une loi trouvée, il reste à connaître et déterminer les motifs de son application. Ici, messieurs, on ne surmonte les difficultés que par une étude persévérante des rapports qui existent entre les différentes modifications de l'organisme et la puissance des agens thérapeutiques. Comme il vient de vous l'être dit, ce n'est que par une étude constante de la matière médicale pure qu'on peut se familiariser avec cette action de spécificité des modificateurs.

Discours de M. DUFRESNE.

Très-honorés confrères, messieurs les amis de l'homœopathie,

Encore une fois, c'est la quatrième, j'ai la satisfaction de me trouver réuni aux amis de l'homœopathie, et pour la troisième je suis appelé à me présenter comme président de leur Société. J'ai été et je suis flatté de cette marque de distinction, et je la tiens à fort grand honneur. Je suis flatté surtout d'avoir à paraître en cette qualité devant le fondateur de la science, vieillard que je révère, savant devant lequel je m'incline; d'avoir à paraître dans cette cité, foyer immense de lumière, rendez-vous général de tout ce que le monde a de plus distingué dans les sciences et dans les arts; d'avoir à paraître dans une assemblée qui, bien que tardivement convoquée, improvisée pour ainsi dire, est cependant nombreuse, digne et majestueuse; d'avoir à paraître dans un moment où chacune de vos personnes est, par sa seule présence, une protestation vivante contre la sentence à jamais mémorable dont l'homœopathie et ses sectateurs ont naguère été l'objet.

Je n'ai point à exprimer les sentimens divers qui me pressent; ma tâche est tracée par votre réglemeut, je dois vous entretenir de la Société et de l'homœopathie qui est son unique but. Je devais vous parler de ses travaux; mais, dans l'état actuel, ils sont faibles encore, et j'espère être plus utile en vous parlant de son organisation.

Arrivée au premier rang parmi les sciences naturelles, l'homœopathie présente, comme toutes les autres connaissances humaines, une doctrine qui lie entre eux les faits divers et les notions tant principales que secondaires dont elle se compose, un langage qui les exprime, et un but vers lequel ils tendent; mais elle exige de la part de ceux qui s'en occupent, de ceux, surtout, qui veulent sa propagation et ses progrès, une homogénéité de pensée, une conformité de vues, une unité d'action, qu'une société du genre de celle-ci peut seule créer et entretenir.

Nés et élevés dans des contrées différentes, façonnés à la médecine dans des écoles dont les opinions varient de l'une à l'autre, et autant que leurs professeurs; façonnés à une pratique plus ou moins rationnelle, plus ou moins empirique, selon le cercle dans lequel on s'est trouvé placé, chacun de nous arrive à l'œuvre avec des idées, des habitudes, des préjugés différens, et peu d'hommes savent les abandonner en entier; peu d'hommes savent, lorsqu'il faut observer, vérifier ou reproduire un fait, se mettre dans un état d'abstraction parfaite et se dire : « Me » voici avec les seules facultés de voir et de comparer; je n'ai » rien vu encore, rien connu, rien entendu; je suis neuf, et » neuf en tout, propre à écrire table rase les idées que me suggé- » reront les sensations que je vais percevoir. »

Cette difficulté de se mettre à neuf, de dépouiller complètement le vieil homme, fut toujours et en tout un des principaux obstacles à la propagation des vérités et des découvertes nouvelles, et chez nos pères, la persécution fut, le plus souvent, la récompense de ceux qui travaillaient à les produire et à les faire admettre.

Il en est autrement aujourd'hui; la liberté d'examen nous est acquise, et la raison du siècle répugne à de semblables moyens; elle les repousse; cependant l'influence des idées préconçues, des habitudes prises, des préjugés reçus, est loin d'être détruite, et c'est en vue de l'atténuer qu'a été conçue et instituée la Société homœopathique gallicane.

Improvisée à Genève en 1832, elle se constitua à Lyon en 1833; mais la constitution qu'elle se donna ne put avoir qu'une action presque nulle et une existence éphémère; la loi sur les associations avait tué la société peu de mois après sa naissance.

Elle dut donc chercher dans un autre mode d'existence les moyens de satisfaire aux exigences de la loi et d'acquérir droit de cité sur le sol de la France; c'est ce qu'elle a fait à Genève l'année dernière, et c'est dans cette nouvelle vie, toute jeune encore, qu'elle vient se présenter dans cette brillante capitale.

Elle adopta, vous le savez, le mode fédératif, et elle n'existe, de fait comme de droit, que par les sociétés locales établies, ou qui pourront s'établir sur le sol gallican. C'est de la vie de celles-ci qu'elle tire la sienne, et c'est à les créer et animer que les amis de la science doivent consumer leur zèle et leur activité.

Genève, Lyon, Paris, la Côte-d'Or possèdent des sociétés locales; mais celles de Genève et de Paris existent encore seules d'une manière régulière et définitive. La première, parce qu'elle est et peut être par la seule volonté de ses membres; la seconde, parce qu'elle a obtenu, tout récemment, l'autorisation voulue par les lois qui régissent la France; les deux autres ne sont encore qu'à titre précaire et presque par tolérance. *

Cet état, vous le savez, n'est point le résultat de la négligence ni d'un défaut de zèle des amis de l'homœopathie; il n'est point non plus l'effet d'un manque de bienveillance de la part des autorités, qui se montrent au contraire très-favorables à nos institutions; mais la nouveauté de ce genre d'organisation parmi nous, et divers incidens de localités ou autres, ont seuls causé le retard dont il s'agit.

Parmi ces incidens, nous sommes loin de compter la discussion mémorable qui a eu lieu à ce sujet au sein de l'académie royale de médecine; cette discussion, dois-je le dire, brillante de science, de bonnes raisons et d'urbanité, n'a fait, comme on devait s'y attendre, que redoubler le zèle de tous les homœopathes et concilier davantage à leurs travaux la bienveillance d'un public intelligent.

Prenons acte d'un tel événement; il fera un jour une des meilleures pages de notre histoire, et remercions ce corps savant, qui est si bien entré dans nos vues et dans nos intérêts.

Les sociétés locales doivent avoir chacune une constitution particulière, une vie propre; et toutes doivent être liées par un pacte commun; toutes reconnaîtront un centre qu'elles posséderont chacune à leur tour, et toutes l'enseigneront à chacun de leurs membres, en les obligeant à solliciter de ce centre le titre par lequel seul ils peuvent faire constater qu'ils appartiennent à la grande fédération des homœopathes gallicans.

S'il importe que chaque section de la Société gallicane ait sa constitution particulière, il importe aussi que ces constitutions soient le plus semblables possible entre elles; il importe surtout que les fondateurs en saisissent bien l'ensemble, et l'esprit dans lequel ils doivent les diriger; car c'est de l'uniformité de mode, de la conformité d'action, de l'unité de vue et d'esprit que résultera l'homogénéité et la force de notre fédération.

L'esprit de nos sociétés doit être l'esprit de l'homœopathie, il

doit différer de celui des sociétés ordinaires, autant que la science que nous cultivons diffère de la médecine des écoles ; il doit être un esprit de douceur, de conciliation, de cordialité, de véritable fraternité, et non cet esprit d'aigreur, de discorde et d'envie qui, trop souvent, simule la haine, et qu'ont signalé tant d'observateurs qui ont écrit sur les facultés de médecine et les médecins ; il doit être un esprit d'exacte observation et de fidèle exposition des faits, et non un esprit de sophisme et d'argutie sur des causes inconnues et impossibles à connaître, sur l'essence des maladies liée à l'essence de la vie même, et de laquelle nous ne saurons jamais rien ; il doit être un esprit d'études constantes, d'abaissement et d'humilité devant l'immensité des faits, et non cet esprit d'orgueil et de suffisance avec lequel on fouette de la science, on éblouit, on satisfait les autres et on se satisfait soi-même, tout en négligeant le véritable, l'unique but du médecin, guérir ; il doit être un esprit de sagesse, de probité, de rigoureuse impartialité dans l'examen ou le contrôle des faits avancés par d'autres, et non cet esprit d'éloignement, de dédain, de répulsion et de négation que, naguère comme toujours, les corporations ont apporté à tout ce qui n'est pas sorti de leur sein. Enfin, messieurs, l'esprit de nos sociétés sera celui que nous devons apporter dans toutes nos relations, un esprit de bienveillance, de réciprocité et d'enseignement mutuel. Dans une science toute de faits, l'homme le plus propre à instruire les autres trouve à son tour de précieuses et utiles leçons dans les conversations et communications pratiques de ses confrères.

Pour obtenir de nos sociétés un esprit différent de celui qui anime le monde médical, il faut leur donner un mode d'être différent de celui des sociétés encore en faveur, un mode qui les garantisse des écueils sur lesquels ont presque toujours échoué celles-ci ; jamais aucune d'elles n'a pu subsister dans une ville même de moyen ordre ; elles y périssent empoisonnées par leurs propres fruits, l'esprit de rivalité et d'envie, les froissemens d'amour-propre et d'intérêt entre praticiens.

L'art de guérir, jusqu'ici art informe et sans règles, craignant les regards profanes du public et ses investigations, ne vivant qu'à l'aide de signes presque cabalistiques et de formules barbares, écrites dans un latin plus barbare encore, a toujours exclu de ses sociétés les hommes qui n'étaient pas initiés aux sacrés mystères ;

mais nous qui n'avons rien à cacher, nous qui marchons à un but déterminé, qui y marchons par une voie unique et que personne ne peut méconnaître, qu'avons-nous à redouter de l'œil du public, du regard le plus investigateur ? rien, absolument rien. Au contraire, nous avons à y gagner ; nous y gagnerons pour nous et pour la science ; la probité médicale en sera accrue, et les relations entre confrères en seront plus fréquentes et plus agréables. Un laïc entre deux praticiens sera toujours un intermédiaire utile ; il n'y aura plus de frottemens rudes et directs, et l'introduction dans nos réunions d'hommes capables de nous juger et d'apprécier nos faits apportera aux mœurs médicales les changemens les plus avantageux.

Je ne dirai rien de ce que peuvent les gens du monde pour la propagation de la science, l'évidence parle assez haut. La tâche du médecin est une ; il doit produire des faits, guérir, mais l'homme du monde ami de l'homœopathie est en droit de saisir les faits ; il a de plus celui de parler, et n'est-ce pas un droit immense quand on sait se faire écouter ?

Ceci suffirait pour montrer la convenance, l'utilité, je dois dire la nécessité d'introduire dans nos réunions les hommes instruits non médecins qui veulent bien nous entendre et prendre part à nos travaux ; mais il est encore une autre considération importante pour les faire rechercher et les attirer parmi nous, celle de montrer que nos efforts sont tous dirigés vers le bien et l'amélioration de l'homme physique, qu'ils le sont sans arrière-pensées, sans vues personnelles ni intérêt de corps, et surtout, sans aucun entourage qui puisse justifier les accusations de mauvaise foi et d'imposture si souvent dirigées contre nous.

L'amovibilité de nos réunions, la nécessité pour la Société gallicane de siéger alternativement chaque année dans l'un des chefs-lieux de ses sections est une garantie sûre que nous éviterons un autre écueil non moins dangereux que celui que nous venons de signaler, l'esprit de domination et d'aristocratie que nous avons vu de tout temps porté par les académies dans la république des sciences et des lettres ; elle devient ainsi la société de tous les peuples qui parlent la langue française, et de fait, elle n'est positivement celle d'aucun ; elle n'est celle d'aucune ville particulière. Son amovibilité est son existence ; elle mourra le jour où elle la perdra.

Les sociétés locales doivent se constituer sur les mêmes bases, et elles doivent regarder comme condition essentielle à leur existence, de n'être que de nom la société de tel ou tel lieu, qui est le point le plus central des pays qu'elles embrassent. Elles doivent, au moins une fois l'an, quitter ce centre et se réunir dans l'un des chefs-lieux de département qui sont de son ressort, afin de créer par les réunions ainsi portées du nord au midi, de l'orient à l'occident, des espèces de missions toujours fructueuses à la propagation de l'homœopathie, plus fructueuses encore aux relations scientifiques et amicales des divers associés.

Telles doivent être les associations qu'a eues en vue la Société gallicane, lorsqu'elle s'est reconstituée à Genève il y a un an. Telles elles seront, espérons-le, et sous peu en nombre assez considérable pour embrasser tous les pays qui parlent français. Celles qui existent serviront de modèle aux départemens voisins, et, quoiqu'elles ne se soient livrées jusqu'ici qu'à des travaux peu importants, déjà il est facile d'apprécier ce qu'elles peuvent produire de bien.

Celle qui reconnaît Genève pour centre, la Société lémanienne; la première qui ait germé sur le sol gallican, se réunit exactement tous les trois mois, et elle a la satisfaction de voir arriver à ses séances des praticiens des diverses provinces de la Savoie, du département de l'Ain, des cantons de Vaud et de Fribourg. Les procès-verbaux de ses séances ont été imprimés, et les lecteurs de la Bibliothèque homœopathique ont pu les juger; mais ce qu'ils n'ont pu apprécier, c'est l'empressement, la satisfaction, l'intérêt véritable avec lequel chaque membre écoute et saisit les récits de faits, les communications et observations pratiques de son voisin; c'est la bonne foi, la naïveté, la franche cordialité avec laquelle chacun agit et expose sa pratique; c'est enfin les marques touchantes d'estime, d'affection et de contentement réciproques que se donnent des hommes qui semblent se dire mutuellement: Je vous remercie de ce que vous m'avez appris.

La Société lyonnaise a paru peu après celle du Léman, en 1833, et déjà elle est nombreuse; outre les médecins voués à l'homœopathie, résidant dans la ville, elle en voit arriver dans son sein des départemens de l'Ardeche, de la Loire, de l'Isère, de la partie basse de celui de l'Ain, et de plus elle possède un nombre assez considérable de laïcs, propagateurs zélés et ardens:

Elle s'assemble chaque semaine, et ses réunions, véritablement amicales et toutes familières, sont suivies avec empressement et assiduité. Elles sont chose excellente, nous en convenons ; et elles peuvent beaucoup pour l'instruction réciproque des sociétaires, pour créer et entretenir les sentimens d'estime et d'affection que nous avons signalés en parlant de la Société lémanienne ; mais les produits scientifiques, les résultats pour l'avancement de l'art sont moins importans.

Nos confrères ne tardèrent pas à l'apercevoir, et nous ne doutons nullement que, sans rien changer à leurs réunions familières, ils n'instituent des séances trimestrielles, annoncées quelques semaines d'avance et tenues avec certaine solennité, dans lesquelles chaque membre se fera honneur de paraître et de payer son tribut à la science.

Nous ne doutons pas non plus qu'ils n'apprécient sans tarder les avantages immenses qu'eux et la science peuvent retirer de l'immovibilité de leur société, de réunions effectuées alternativement, chaque année, à Bourg, Saint-Etienne, Grenoble ou toute autre ville qui sera jugée plus convenable.

Paris a vu aussi germer une association en faveur de l'homœopathie dès 1833, et la Société gallicane réunie à Lyon en éprouva une satisfaction vive ; mais cette première organisation est restée faible et presque inactive pendant l'année dernière, où quelques diversités de vues sur les moyens propres à faire prospérer la nouvelle doctrine médicale, avaient éloigné les uns des autres des hommes animés des mêmes desirs, marchant au même but, faits pour s'estimer mutuellement et destinés par position à ne faire qu'un seul et même faisceau.

C'est ce que nos confrères n'ont pas tardé à comprendre, et 1833 a vu tous les vrais amis de la science ne plus songer qu'à elle, lui sacrifier leurs vues personnelles, se réunir et marcher comme un seul homme pour la défendre et la propager.

Ainsi, messieurs, a pris vie, force et activité, la Société au milieu de laquelle nous sommes heureux de siéger aujourd'hui.

Dijon possède aussi une société locale organisée récemment par les soins de médecins pleins de zèle, secondés par quelques amis de l'homœopathie. Elle a été conçue sur un plan conforme aux vues de la Société gallicane, et, sauf quelques articles de sa constitution qui doivent subir des modifications, elle peut être

présentée comme modèle aux localités qui en manquent. Le zèle et l'activité dont les fondateurs ont fait preuve jusqu'ici sont garans des succès futurs de leur association, et tout nous porte à croire qu'elle sera une des meilleures sections de notre Société.

Les associations ne sont cependant pas le seul moyen de faire prospérer l'homœopathie. Il en est un autre peut-être plus puissant encore que celui-là, seul capable d'en montrer toute la valeur, seul propre à lui gagner l'entière confiance du public et à attirer de la considération aux médecins qui la pratiquent. C'est de ne jamais appliquer un médicament que selon ses principes.

Déduits d'une loi fixe et invariable comme toutes celles de la nature, on ne saurait les abandonner, ces principes, sans se compromettre, sans montrer, par le peu d'importance qu'on attache à leur application, le peu de confiance qu'on a dans leur valeur, ou, en d'autres termes, sans montrer qu'on est sans foi comme sans probité médicale.

Car faire l'application de l'homœopathie à un certain nombre de cas pathologiques et la négliger dans d'autres, c'est se mettre en opposition avec soi-même, c'est afficher un défaut absolu de connaissance de l'action des médicamens et l'absence de toute idée arrêtée et précise sur les résultats probables des développemens de cette action sur l'économie animale; c'est montrer, à la fois, indifférence et ignorance dans l'exercice d'un art qui touche directement à la vie de ses semblables.

Mais, dira-t-on, il est un temps de transition pour le médecin qui veut arriver à l'homœopathie; un temps pendant lequel il doit nécessairement mêler et confondre les deux modes de faire. Il le doit pour lui; car il ne pourrait satisfaire aux exigences de sa pratique; il le doit pour l'art, car il le ferait rebuter, vu son étrangeté, par une partie considérable de ses cliens.

Cette objection est spécieuse, mais de fait peu fondée; il est un temps pendant lequel un praticien doit faire des essais, examiner et contrôler les faits, travailler pour se convaincre de la vérité de la loi découverte par Hahnemann, *similia similibus curantur*. Mais cela fait mais la conviction acquise, il n'y a plus de temps de mélange, il n'y a plus de transaction possible avec sa conscience. Il faut ou cesser d'employer des médicamens, ou le faire conformément aux vucs de la nature et selon ses lois; et cet emploi peut se faire sans rebuter personne, sans révolter

aucune susceptibilité, sans présenter rien d'étrange au malade, rien qui ne soit dans ses habitudes.

En effet, l'homœopathie laisse au praticien une complète liberté d'action ; il peut, selon les personnes, user des médicaments dynamisés et n'administrer que des globules, ou se servir de ces agens selon les formes de l'école. La nature seule du médicament, son espèce, fait son homœopathicité, mais non la forme sous laquelle il est administré. De plus, il a à sa disposition tous les moyens chirurgicaux, manuels et mécaniques, que l'homœopathie ne repousse point, mais dont elle apprend à user avec sagesse et circonspection ; tous les moyens hygiéniques, physiques et chimiques, qui seront toujours du domaine de l'art. En un mot, il a de quoi satisfaire ceux mêmes qui tiennent le plus à ne faire que comme leurs aïeux.

L'assertion donnée par des praticiens, d'ailleurs estimables, qu'il ne faut pas de l'homœopathie parce qu'on n'en veut pas, reste donc sans valeur, et on se demande, à bon droit, comment elle a pu être si souvent reproduite ; on se demande depuis quand le malade est admis à ordonner au médecin et à décider la nature du traitement qu'il doit subir.

Si on a lieu d'être surpris de telles anomalies, ne devrait-on pas l'être davantage encore s'il était des médecins qui pussent se prêter à être les passifs exécuteurs des volontés des malades ; qui pussent, selon leurs caprices, donner de la *manne* et du *séné* ou de l'*opium* dans une constipation, du *cachou* ou de la *matricaire* dans une diarrhée ? Je ne caractériserai point de tels hommes. Honte à eux ! ils sont rares heureusement, il n'en est pas parmi nous.

La thérapeutique selon les écoles est un vaste terrain inégal, montueux et ardu, cultivé en quelques lieux, défriché seulement dans d'autres, et abrupte dans la plus grande étendue. Parcouru dans tous ces points, partout il présente des traces de l'homme ; mais nul avant Hahnemann n'est parvenu à y jalonner une grande route. Sans points fixes, sans repères assurés, les plus grands médecins n'ont tracé successivement que des sentiers, qui ont été plus ou moins vite effacés par les temps selon que leur direction était plus ou moins bonne.

Hahnemann a mieux fait, il a effectué un tracé complet, exact et régulier, et de plus, il a frayé la route sur bien des points.

Mais on ne peut se dissimuler que, malgré la force de son génie et son infatigable activité, malgré l'aide et la coopération de ses savans et zélés disciples, elle ne reste encore difficile et pénible à parcourir.

La difficulté est positive ; elle est la principale cause de la lenteur de nos progrès. Mais la difficulté doit-elle rebuter l'homme de bien ? Abandonnera-t-il une voie sûre pour errer dans toutes les directions sans moyens de s'orienter et en livrant tout au hasard ? Le fera-t-il lorsque le résultat de sa conduite peut être la mort de son semblable ?

Disons mieux ; quelle difficulté peut encore nous effrayer aujourd'hui ? Aujourd'hui que la Providence, par le plus inespéré des bienfaits, semble venir elle-même au secours des homœopathes français ? Écoutez, messieurs, et vous surtout, habitans de Paris ; écoutez ce qu'écrivait il y a bien des années le philosophe qui peignit si bien vos institutions et vos mœurs : « Quand viendra l'homme généreux et éclairé qui renversera le temple du » vieil Esculape, qui brisera la lancette dangereuse du chirurgien, » qui fermera la boutique des apothicaires et détruira cette médecine conjecturale escortée de drogues, de jeûnes et de diètes ? » Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle médecine, » puisque l'ancienne tue et dépeuple ? » (Tableau de Paris, chap. 86, *Société de Médecine*.) Cet homme, le voilà, il préside votre Société ; son nom m'impose silence, il est au dessus de tout éloge.

LETTRE AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, EN RÉPONSE AU JUGEMENT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE SUR LA DOCTRINE MÉDICALE HOMŒOPATHIQUE,

Par le Docteur LÉON SIMON,

AU NOM DE L'INSTITUT HOMŒOPATHIQUE DE PARIS.

MONSIEUR LE MINISTRE,

L'Institut homœopathique de Paris a l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date du 8 septembre (1), et de vous

(1) Monsieur le président, »

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me

adresser une nouvelle copie de ses réglemens modifiés, en ce qui touche les articles 25 et 26, comme vous lui en avez exprimé le désir. Au moment où votre lettre lui est parvenue, il se disposait à solliciter de nouveau votre autorisation, et à vous dire quels motifs l'engageaient à poursuivre sa demande.

L'Institut homœopathique de Paris connaît trop bien les lois du pays, il sait trop apprécier la sagesse des raisons alléguées par Votre Excellence, lorsqu'elle diffère d'autoriser la fondation d'un dispensaire, pour ne pas y acquiescer. Comme vous, il croit qu'il est d'une sage administration *d'attendre que le temps et l'expérience aient prononcé sur la valeur des nouvelles méthodes thérapeutiques, avant d'en autoriser l'application dans des établissemens publics et gratuits.* Il ne peut donc qu'applaudir à cette sollicitude que vous inspire l'intérêt des classes pauvres, de ces classes sur lesquelles se réunissent toutes les douleurs, et pour

» rappeler la demande formée par l'Institut homœopathique de Paris. Je
 » n'avais point perdu cette affaire de vue; mais, avant de prendre une déci-
 » sion définitive sur la demande de cette Société, j'ai dû examiner avec
 » soin et discuter les avantages et les inconvéniens que pourrait offrir son
 » établissement. Parmi les conditions énoncées au projet de règlement que
 » vous m'avez soumis, il en est que je ne puis approuver, du moins jus-
 » qu'à nouvel ordre. J'autoriserai donc l'Institut homœopathique à se
 » réunir et à poursuivre les travaux dont il désire s'occuper, à la condition
 » qu'il retranchera de son règlement les dispositions contenues dans les
 » articles 25 et 26, et qui sont relatives à l'établissement d'un dispensaire
 » et d'un hôpital homœopathiques. Je ne doute pas que la Société n'apprecie
 » les motifs d'une pareille restriction. Il est juste, sans doute, de n'apporter
 » aucun obstacle aux recherches purement scientifiques, quelle que puisse
 » être leur nouveauté; mais il est du devoir d'une sage administration d'at-
 » tendre que le temps et l'expérience aient prononcé sur la valeur des
 » nouvelles méthodes thérapeutiques avant d'en autoriser l'application dans
 » des établissemens publics et gratuits.

» Veuillez, en conséquence, monsieur le président, communiquer cette lettre à
 » l'Institut homœopathique, et lorsque vous m'aurez transmis son nouveau
 » règlement modifié, je m'empresserai de l'approuver et de lui transmettre
 » l'autorisation qu'il sollicite.

» Agréez, etc.

» *Le ministre de l'instruction publique.*

» *GUIZOT.* »

qui la médecine ne saurait être trop prompte, trop active et trop bienfaisante.

Mais, au nom de ces classes pauvres dont l'intérêt vous touche si puissamment, l'Institut homœopathique vous demande à sortir de la position équivoque où l'a placé la décision de l'Académie, qui, sans doute, a été la base de votre détermination. Il désire mettre en évidence la supériorité de ses méthodes thérapeutiques sur celles des autres doctrines médicales. Autrement, l'*expérience* se multiplierait sans résultat, et le *temps* s'écoulerait sans aucun fruit.

Les discussions scientifiques et les travaux spéculatifs sont stériles, à moins qu'ils ne conduisent à une application pratique. Notre époque est devenue, à bon droit, trop rigoureuse et trop exigeante pour se laisser séduire par l'éclat des théories et la rigueur de l'enchaînement logique. Elle ne donne son consentement qu'aux théories ou aux systèmes qui conduisent à faire plus et mieux qu'on ne faisait avant eux; et lorsqu'il s'agit d'une doctrine médicale, la question qui se présente dès l'origine, et qui embrasse toutes les autres, est celle-ci: *Guérissez-vous plus, guérissez-vous mieux qu'on ne guérissait avant vous?* C'est ce qu'affirme la doctrine homœopathique; et nous voudrions que cette vérité, considérée comme une simple prétention, fût démontrée pour tous; qu'elle acquît ainsi force de chose jugée. Nous le voudrions dans l'intérêt de toutes les classes de la société, qui ont besoin d'être éclairées sur la valeur des méthodes thérapeutiques qu'on leur propose, dans l'intérêt de la science, appelée, selon nous, à une série indéfinie de progrès, sous l'influence des principes émis par notre vénérable maître SAMUEL HAHNEMANN.

Mais comment l'opinion pourrait-elle se fixer, lorsqu'elle se trouve balancée entre la décision un peu étourdie de l'Académie, et les succès positifs, tout individuels qu'ils soient, obtenus chaque jour par l'homœopathie? De toute nécessité, l'opinion publique flotte indécise entre les deux camps qui de plus en plus divisent les médecins, et nous croyons que Votre Excellence irait au-devant de ses désirs, comme elle satisferait aux nôtres, si elle ordonnait une vérification pleine et entière de la thérapeutique homœopathique. Sans cela, il faudrait convenir que la décision

de l'Académie nous enferme dans un cercle vicieux impossible à franchir.

Dans la lettre qu'elle vous a adressée, l'Académie vous dit : « C'est » dans l'intérêt de la vérité, c'est aussi pour leur propre avan- » tage, que les systèmes, en fait de médecine surtout, ne veulent » être ni attaqués, ni défendus, ni persécutés, ni protégés par » le pouvoir. Une saine logique en est la plus sûre expertise. » Leurs juges naturels, ce sont les faits ; leur infaillible pierre » de touche, c'est l'expérience. Force est donc de les abandonner » à la libre action du temps. Arbitre souverain de ces matières, » seul il fait justice des vaines théories, seul il assoit avec stabi- » lité dans la science les vérités qui doivent en constituer le do- » maine (1). »

Ainsi, l'Académie condamne l'administration à une impassibilité qui ne peut être ni dans son caractère ni dans sa mission. Les systèmes de médecine ne sont point, nous le répétons, de ces spéculations qui planent au dessus du monde réel sans l'intéresser directement. Du jour où ils ont été conçus, obéissant à leur tendance, ils se résolvent en faits utiles ou nuisibles, selon que les principes qui les constituent sont vrais ou faux. L'administration ne peut donc rester indifférente au bien ou au mal qu'ils portent avec eux. Ce serait vouloir qu'elle considérât d'un œil sec les douleurs humaines. De pareils argumens échappent à toute discussion.

Le temps est sans doute un grand maître. A lui seul appartient de faire la part de la vérité et des exagérations possibles qui prennent leur source dans un généreux enthousiasme, et de ces obstinations calculées que la vanité blessée ou l'intérêt compromis font naître trop souvent. Mais le temps n'a point de valeur absolue. Il appartient aux efforts des hommes d'abrégé ou d'accroître sa durée : et puisque l'expérience peut abréger le temps, et que nous la reconnaissons tous pour notre juge naturel, nous nous vous demandons nos juges, et nous vous les demandons avec instance.

Quelles lumières pourriez-vous attendre de la succession régu-

(1) Lettre de l'Académie à monsieur le ministre de l'instruction publique, *V.* dans ce Journal, T. III, p. 19.

lière des jours, des mois et des années? Ne reproduiraient-ils pas toujours les mêmes faits et les mêmes inconvénients? Réduits comme nous le sommes aux seuls avantages de la pratique individuelle, nos succès ou nos revers s'accomplissent dans le mystère du foyer domestique; ils échappent à tout contrôle, comme à toute justification. Propres à convaincre celui dont nous avons fait cesser les douleurs, ils nous laissent sans défense devant les prétentions excusables du malheureux dont les infirmités dépassent la puissance de toute médecine connue. Ainsi, le doute se perpétue, l'hostilité trouve des prétextes pour combattre, en l'absence de motifs fondés; le bien ne se produit pas, et le temps n'est plus cet arbitre souverain qui, tout en faisant justice des vaines théories, assure avec stabilité dans la science les vérités qui doivent en constituer le domaine.

En vous demandant, monsieur le ministre, d'ordonner la vérification de la thérapeutique homœopathique que nous entendons faire à l'expérience cet appel qui vous permettra d'autoriser plus tard la fondation d'un dispensaire, et plus tard encore un hôpital. Suivre cette marche, c'est obéir au sentiment de justice et à la saine raison. Nous l'avions compris. C'est pourquoi, nous nous étions adressés à l'autorité administrative, au lieu d'aller directement à l'Académie; c'est pourquoi aussi nous tinmes vis-à-vis de cette société savante une ligne de conduite invariable, dès que vous l'eûtes saisie de la question homœopathique. Nous devons vous donner les motifs de notre conduite et de notre préférence.

Nous désirions être autorisés à nous constituer société scientifique et à fonder un dispensaire, afin de rassembler les matériaux théoriques et pratiques d'un jugement académique que nous aurions provoqué plus tard. Car jamais nous n'avons voulu que l'homœopathie se glissât furtivement dans la science et dans la pratique de la médecine; et nous, ses adeptes, ne pouvons accepter l'espèce de défaveur qu'on a déversée sur nos doctrines, comme sur toutes les innovations. Nous avons trop l'habitude de la marche des idées à travers le monde, pour ignorer que les découvertes les mieux fondées, les vérités les plus évidentes, sont toujours repoussées à leur origine, même de ceux qui passent pour en être les seuls juges compétents. Nous ne pouvions oublier l'expérience de tous les pays et de tous les siècles, que l'expérience contemporaine confirmait encore. Mais une fois l'Acadé-

mie mise en demeure de se prononcer sur la valeur de l'homœopathie, nous essayâmes de régulariser une position que nous acceptions désormais, bien qu'elle ne fût pas de notre choix. Nous adressâmes donc à sa commission la lettre suivante :

« Messieurs, nous avons su par la voie des journaux que l'Académie de médecine vous avait nommés pour examiner la question que M. le ministre de l'instruction publique lui a adressée relativement à la doctrine médicale homœopathique. Il ne s'agit pas, dans la pensée du ministre, d'examiner le point de science que soulève cette doctrine, mais seulement de savoir s'il est convenable ou non de donner une autorisation légale au dispensaire que nous avons créé.

« Dans l'ignorance où nous sommes sur la direction que vous proposez de donner à votre travail, nous avons l'honneur de vous informer que nous tenons à votre disposition tous les documens ministériels et authentiques qui établissent comment l'exercice et la pratique de la médecine homœopathique sont autorisés et compris dans les différens états d'Allemagne et de Russie où cette médecine est exercée.

« Mais si la commission pensait qu'elle ne pût donner un avis sur la question de police médicale sans entrer dans le fond de la discussion, et qu'à ce titre elle voulût se livrer à des travaux méthodiques et réguliers d'expérimentation, la Société de médecine homœopathique a également l'honneur de vous informer qu'elle est à votre entière disposition.

« La Société profite de cette occasion pour vous exprimer combien elle regrette de voir la doctrine homœopathique portée devant l'Académie par une voie indirecte. Son intention était de l'en saisir directement, et de lui proposer l'examen du problème dans toute son étendue. A cet effet, elle réunissait les matériaux susceptibles de l'éclairer, et en s'adressant au ministre pour obtenir l'autorisation d'établir un dispensaire, elle n'avait d'autre intention que de se mettre en règle vis-à-vis des lois existantes, et entre autres avec la nouvelle loi contre les associations.

« Aussi le plus vif désir de la Société homœopathique serait-il

» que l'Académie consentit à embrasser la question dans toute son
» étendue, à l'examiner sous toutes ses faces.

» Nous avons l'honneur d'être, messieurs, vos très-humbles
» et très-obéissans serviteurs et confrères.

» CROSERIO, président,

» LÉON SIMON, secrétaire-général. »

A cette lettre, M. le secrétaire-perpétuel répondit au nom de sa compagnie :

« Messieurs ,

» L'Académie a reçu la lettre que vous lui avez fait l'honneur
» de lui adresser, et l'a transmise sur-le-champ à la commission
» qu'elle a chargée de préparer une réponse aux questions minis-
» térielles. Votre lettre renferme des offres de service dont la
» commission n'hésitera pas à profiter si elles les croit néces-
» saires.

» C'est en son nom et au nom de l'Académie que j'ai l'honneur
de vous transmettre des remerciemens.

» Je suis, avec une parfaite considération, messieurs, votre
» très-humble et très obéissant serviteur.

» Le secrétaire perpétuel.

» E. PARiset. »

D'après cette réponse, nous crûmes que la commission, et par contre-coup l'Académie, avaient parti pris contre nous; qu'il s'agissait, en cette circonstance, d'une condamnation et non d'un jugement; et qu'à l'exemple de tant d'autres vérités méconnues, la découverte de Hahnemann serait repoussée sans examen de ceux qui avaient le plus d'intérêt à l'examiner. Quelque douleur que nous ressentîmes d'une conduite aussi contraire aux usages académiques qu'à la saine raison, nous dûmes nous résigner à l'épreuve dont nous étions menacés. Il ne nous convenait pas d'implorer justice de ceux qui nous la refusaient; il nous convenait encore moins de tracer une ligne de conduite à un corps savant qui décrétrait d'une façon si résolue son infaillibilité scientifique. Moins pénétrés de la gravité du débat, nous

aurions pu nous procurer un triomphe facile en repoussant l'attaque par une défense qui n'aurait été ni sans éclat ni sans publicité. Mais, voulant éviter la voie des récriminations, quelque fondées qu'elles fussent, et nous méfiant des périls d'un premier entraînement, nous ne voulûmes pas compromettre le succès de notre cause par un défaut de forme. D'ailleurs, le temps n'est plus, grâces à Dieu, où la polémique qui n'a d'autre objet qu'elle-même soit accueillie avec faveur. On ne terrasse point un adversaire parce qu'il a adopté une fausse tactique. Notre siècle est plus exigeant. Il veut que tout inventeur et tout propagateur d'idées nouvelles justifie sa découverte, abstraction faite des attaques inconsidérées que l'ignorance, la prévention, l'amour-propre blessé, et quelquefois les suggestions aveugles de l'intérêt privé, dirigent contre elles. Notre époque a raison de penser ainsi. Il est si facile de vaincre les mauvaises passions de la nature humaine, qu'à chaque instant un siècle pourrait être dupe.

Dans une semblable conjoncture, quel parti nous reste-t-il à prendre? Nous avons à remonter jusqu'à l'autorité dont vous êtes revêtu, et à vous prier d'intervenir entre l'Académie et nous. Nous sentons qu'à cet égard plus d'un scrupule peut s'élever dans votre conscience, et nous devons les dissiper.

Nous respectons trop la liberté de discussion, et surtout le libre exercice de la médecine, pour vous proposer de sortir de vos attributions, en transformant l'administrateur en académicien. Dans le débat qui s'élève entre l'Académie et nous, nous voudrions que la question fût jugée sans retour; mais par malheur, ni la théorie ni la pratique homœopathiques n'ont été examinées par cette société savante. Des bons mots plus ou moins ingénieux échappés à l'humeur facétieuse de MM. les Académiciens, des mouvemens passionnés dans une réunion où il ne devrait y avoir accès que pour les dictées d'une raison sévère, des erreurs de fait, de vagues assertions, qu'avec juste raison nous pourrions renvoyer à nos adversaires, et (chose incroyable, pour ne pas dire inique!) un jugement sans motifs, un arrêt dont les considérans ont été oubliés, tout cela, monsieur le Ministre, ne peut arrêter votre amour du progrès de la science, et surtout de celle qui intéresse le plus directement le bien-être des masses.

D'ailleurs, votre qualité d'administrateur pouvait vous engager à prendre l'avis de l'Académie, sans vous condamner à le subir passivement. Car, si l'intérêt de la société commande un examen mûr et sévère de toutes les théories nouvelles qui se produisent, cette même société veut être garantie contre les petites passions qui agitent les corps savans aussi bien que le commun des hommes. Il semble qu'il soit dans la destinée de toute pensée progressive d'avoir à lutter pour se faire admettre, et que la mesure de vérité qu'elle renferme soit en raison directe de l'opposition qu'elle rencontre. On dirait que l'esprit humain est le même, quel que soit le lieu, le temps et la condition sociale où on l'observe. A la première lueur d'une vérité inconnue, il est saisi d'effroi. Il faut que l'œil de notre esprit s'habitue peu à peu à en supporter l'éclat, comme cet aveugle, qu'un art bienfaisant rend à la lumière, n'arrive que graduellement à supporter sans douleur la clarté du jour.

Indépendamment de ces considérations, qui touchent à l'intérêt social, à votre position et au triomphe de la vérité, il s'agit aussi de la conduite de l'Académie. Il est toujours fâcheux de voir un corps savant assez oublieux de lui-même pour déverser l'injure sans motifs, condamner une doctrine qu'aucun de ses membres n'a étudiée, et jeter sur les hommes qui la professent des imputations calomnieuses dont il serait impossible aux calomnieux d'administrer la preuve. Lorsque M. Andral père dit qu'il ne voyait au fond des moyens homœopathiques que des friponneries, lorsque M. Londe les taxa de charlatanisme, toutes ces assertions dénuées de preuves, toutes ces calomnies gratuites rejaillissent sur leurs auteurs et sur la compagnie dont ils sont membres; car la dénégation la plus éclatante ne tarde pas à se produire.

Rien de plus insidieux que ces imputations de friponnerie et de charlatanisme que les médecins se renvoient chaque fois qu'il se produit dans la science l'une de ces révolutions qui menacent de compromettre des réputations établies. En l'absence de raisons et d'argumens, ces injures, dont le ton accablant embarrasse beaucoup plus l'honnête homme qui les reçoit que celui qui les profère, manquent rarement leur effet. Il est toujours possible de détruire un faux raisonnement, de renverser une mauvaise théorie; mais il n'est aucun moyen de prouver qu'on

est homme de bien. Essayer de le démontrer, c'est déjà s'avouer à moitié vaincu, ou tout au moins susceptible de l'être.

Remontons cependant, monsieur le Ministre, à la source de ces imputations, et peut-être y découvrirons-nous quelque chose de fâcheux pour la moralité des savans. L'injure part constamment ou d'un froissement d'amour-propre, ou d'un intérêt blessé, ou d'un sentiment de défiance. Chaque intelligence veut être la mesure du vrai et du possible; et au milieu du scepticisme éternel qui accable toutes les classes de la société, scepticisme qui n'a point épargné la médecine, c'est un spectacle curieux et affligeant que la confiance absolue de chacun en ses forces et en ses lumières. On ignore, et on n'a pas le courage de se résoudre à étudier: on s'était fait une manière de voir qu'une doctrine nouvelle renverse; on se soutenait sur le flot de l'opinion avec le bagage qu'on avait amassé à grande peine, et, ainsi lestées, des réputations plus ou moins bien établies sillonnaient paisiblement la société. Obéissant au souffle dont elle est agitée, l'opinion, qui ouvrait passage aux gloires qu'elle avait constatées, apprend que d'autres gloires essaient de se faire jour et de s'élever. Elle les met à l'épreuve, et, à peine satisfaite, elle veut que tous se précipitent dans la voie nouvelle. Briser les résistances l'inquiètent assez peu. On le sait, et on s'en méfie. Lutter contre elles, et, à cet effet, user de toutes les armes possibles, est la tactique ordinaire des opinions qui ont atteint le terme de leur course, de ces opinions qui *se passent et vieillissent*, comme disait saint Paul. Elles périront, elles le savent; car il faut que les temps s'accomplissent. Mais il leur reste une joie à ressentir, une satisfaction à éprouver: il faut qu'elles maudissent. Alors elles vomissent l'injure, lancent l'anathème, se font calomniatrices par désespoir et par ignorance. Laissons-les passer! d'autres soins nous réclament.

Si la discussion de l'Académie n'avait porté que sur de semblables assertions, nous n'essaierions pas de la réfuter; mais deux témoignages imposans, par le caractère de ceux qui les ont produits, et par ce qu'ils offrent de précieux, ont servi de motif à la décision dont l'Académie vous a transmis le résultat. M. Andral fils a argué de 140 expériences infructueuses qu'il aurait faites à l'hôpital de la Pitié, et M. Bally a parlé des essais entrepris à l'Hôtel-Dieu de Paris par deux de nos collègues, MM. Léon Simon et Curie.

Le caractère honorable de M. Andral fils, son habileté expérimentale, sa bonne foi reconnue et l'autorité dont il jouit à l'Académie, étaient des motifs suffisans pour inspirer non le doute qui nie ou repousse, mais le doute qui examine encore. L'opinion de ce savant devait prémunir contre un trop facile entraînement, elle était insuffisante pour créer des préventions; et, en la prenant pour base d'une décision, c'était compromettre la renommée de haute sagesse à laquelle toute académie doit aspirer. Le témoignage de M. Bally était plus positif et plus direct. Lui, au moins, il ne s'était pas fié à ses lumières sur une question qui lui était inconnue. Il avait appelé à son aide deux des défenseurs de la nouvelle doctrine, et les avait priés d'agir sous ses yeux. A ne consulter que les apparences, le témoignage de M. Bally était d'un grand poids. Grâce à Dieu, de l'apparence à la réalité la distance est grande!

Il est très-vrai, monsieur le Ministre, que, dans le courant de décembre 1833, MM. Léon Simon et Curie se rendirent à l'Hôtel-Dieu de Paris, sur l'invitation de M. Bally, pour y appliquer la thérapeutique homœopathique. Ils demandèrent à ce dernier de mettre son service à leur disposition, et de faire des doctrines qu'ils défendaient une application complète. A toutes les demandes qu'ils adressèrent, M. Bally acquiesça; mais aucune ne fut tenue. Les expériences commencèrent le 20 décembre 1833, et le 16 janvier MM. Léon Simon et Curie se virent dans la nécessité d'adresser à M. Bally une lettre, que nous ne reproduirons pas ici; elle a été insérée dans ce journal, T. III, p. 21.

D'après ce récit des faits qui se passèrent à l'Hôtel-Dieu, récit tellement exact que M. Bally n'a rien trouvé à y répondre, si ce n'est qu'il accèderait à nos demandes lorsqu'il aurait terminé ses expériences sur la créosote, faut-il s'étonner que nos collègues n'aient pas obtenu de guérisons dans l'espace d'un mois? On leur livre des phthisiques dans un état plus ou moins avancé, une hydropisie ascite qui avait déjà subi douze ponctions, un emphysème pulmonaire, suite de sept infections psoriques consécutives, deux catarrhes pulmonaires chroniques, que M. Bally avait dans ses salles depuis plusieurs mois, et qui ont été assez améliorés en trois semaines pour exiger leur sortie; et on veut qu'ils fassent, dans ces quelques semaines, plus que l'allopathie n'avait pu faire en quelques mois; on exige d'eux ce qu'on n'a jamais obtenu soi-

même, ce qu'on sait impossible à obtenir ! Cependant, on avoue que deux malades sont sortis se disant guéris. L'un était une femme affectée de cancer utérin, qui au bout de quinze jours rentra à l'hôpital et y mourut. Elle avait subi un traitement de trois mois, et on conviendra que, si ce traitement ne l'avait pas guérie, il fallait au moins que cette femme se sentit beaucoup améliorée, puisqu'elle a pu se faire assez d'illusion sur son état pour croire elle-même à sa guérison. Si quelque chose nous étonne, c'est que, dans un cas aussi grave et aussi saillant, le chef de service, M. Bally, n'ait pas vérifié la prétendue guérison de cette femme, et qu'il n'ait pas essayé de la désillusionner. Quant au jeune homme atteint de fièvre typhoïde, voici ce qu'en dit M. Bally : « Deux hommes » de même âge et de forces égales, atteints d'affections typhoïdes, » étant entrés à l'Hôtel-Dieu, furent mis en regard ; l'un, traité » par moi, fut guéri au bout de dix jours ; le second, traité par » M. Curie, guérit aussi, mais après trois ou quatre mois. » Sur la durée du traitement, M. Curie conteste, et la lettre ci-dessus fait foi qu'au bout de trois semaines, les symptômes typhoïdes avaient cessé, qu'il ne restait plus que les symptômes de l'affection de poitrine antérieure à l'invasion du typhus. Cette dernière circonstance, qu'il eût été loyal à M. Bally de mentionner à l'Académie, explique la différence dans la durée du traitement. Ne sait-on pas, d'ailleurs, qu'il n'est pas de maladies aiguës dont la guérison soit plus difficile que celles qui s'entent sur une maladie chronique ? C'est l'opinion de Hahnemann, et par bonheur on la trouve soutenue par M. Broussais et son école, et par M. Andral fils, tant dans sa *Clinique médicale*, que dans son *Traité d'anatomie pathologique*.

Nous le dirons avec franchise : M. Bally a usé dans cette circonstance d'une tactique malheureuse et peu en harmonie avec son caractère. Il avait demandé une vérification pleine et entière de la thérapeutique homœopathique, et lorsque nos collègues se rendent à son désir, il leur jette presque dédaigneusement quelques incurables, comme s'il leur eût tendu un piège dans lequel ils commirent la faute de tomber. Dans le nombre se trouve une maladie aiguë, mais elle se compliquait d'une affection chronique, et on n'en parle pas. N'est-ce pas agir à la manière de ces hommes qui, dans un récit, dissimulent une partie de la vérité, et en avouent une autre, afin d'avoir beau jeu pour leur réfutation, tout en se

garantissant contre un démenti qui ne manquerait pas de leur être donné, s'ils la dissimulaient tout entière (1) ?

M. Bally offre d'administrer les preuves de ce qu'il avance. Il affirme qu'un registre d'observations a été ouvert. Nos collègues en conviennent; mais ce registre, selon l'un d'eux (M. Curie), dépose en faveur des expériences qui ont été tentées. L'Académie ne croit pas utile de se le faire représenter. M. Curie est plus exigeant. Il écrit à M. Bally lettres sur lettres pour obtenir la représentation de cet argument irrésistible. Mais celui-ci a déménagé sa bibliothèque, et le registre s'est perdu (2). On offrait donc une preuve qu'on était dans l'impossibilité de fournir, et ce document, que personne n'a vu ni vérifié, fut une des raisons qui entraînèrent la décision de l'Académie. S'il se fût agi d'un jugement, tant de légèreté aurait de quoi surprendre. Mais l'Académie avait parti pris; dès-lors, tout prétexte était un motif, toute assertion se transformait en preuve.

Quoi qu'il en soit, monsieur le Ministre, après le 16 janvier, M. Léon Simon, jugeant que les expériences proposées n'étaient qu'un simulacre pur et simple, ne voulut pas se prêter plus longtemps à ce semblant d'impartialité (3). Il se retira après avoir écrit la lettre que vous avez lue. M. Curie persista, espérant toujours de M. Bally qu'il se rendrait à ce que son devoir de savant et d'honnête homme exigeait de lui. Il poussa la longanimité jus-

(1) Qu'on ne se fasse point illusion sur nos paroles. La loyauté de M. Bally nous est connue. Nous lui reprocherons seulement d'avoir parlé des expériences dont il s'agit, quand il savait très-bien que de toute nécessité elles ne pouvaient rien prouver, et d'en avoir rendu un compte inexact.

(2) Voyez *Archives de la Médecine homœopathique*, n° XIII, p. 38.

(3) Donnez-moi une doctrine médicale quelconque, et je me charge de rendre impossible la démonstration par le fait. Il suffit pour cela de négliger les conditions secondaires de l'expérience. Rien n'est plus facile dans un hôpital du service duquel nous n'étions pas maîtres, surtout lorsque M. Bally était plusieurs jours sans venir, et qu'ainsi nous étions soumis au bon vouloir des infirmiers, des sœurs et des élèves. M. Bally n'obéit qu'à un sentiment de curiosité lorsqu'il demanda l'expérience. D'ailleurs, ses occupations et son âge ne lui permettent plus un travail de cette nature. Voilà le faux-semblant d'impartialité dont je parle. Il ne suppose pas de calcul de la part de son auteur.

qu'à attendre plusieurs mois. Vain espoir ! des vieillards que la vie abandonnait, parce que chez l'homme la vie a un terme, des malades que l'homœopathie déclare incurables, voilà en grande partie ce qui lui fut offert. Cependant M. Curie affirme avoir obtenu des guérisons, et le démenagement de M. Bally lui rend toute démonstration impossible.

Nous le répétons, la décision de l'Académie repose sur deux témoignages : celui de M. Bally, que nous venons de réfuter, et celui de M. Andral, qu'il convient d'apprécier à son tour.

M. Andral fils a fait lui-même des expériences avec bonne foi, nous le croyons ; mais sans connaissance de cause, nous le croyons aussi. A ces expériences, 130 ou 140 malades furent soumis. Remarquons en passant, monsieur le Ministre, combien ces expériences préoccupèrent peu leur auteur, puisqu'au moment où il s'agit d'en faire l'énumération, M. Andral est assez peu sûr du nombre pour que sa mémoire hésite entre deux chiffres. Ces expériences avaient été en partie publiées dans le Bulletin thérapeutique, et l'on ne sera pas surpris que la polémique les ait examinées. Le *Journal* et les *Archives de la médecine homœopathique* se chargèrent de ce soin. M. Andral recommença donc l'expérience, et voici ce qu'il dit : il a divisé ses recherches en deux séries : la première avait pour but de résoudre la question suivante : « Jusqu'à quel point peut-on produire des maladies avec les mêmes » médicaments qui servent à les guérir ? » La seconde série se rapportait à l'application thérapeutique. Pour ses travaux d'expérimentation pure, M. Andral choisit la quinine, l'aconit et l'arnica. Ce fut en vain qu'il insista sur leur emploi ; la fièvre intermittente, la fièvre inflammatoire et les douleurs ne se firent point sentir. Cela se peut, et cela dépend de la manière dont M. Andral a procédé. Évidemment, s'il eût connu les conditions sévères imposées par Hahnemann à l'expérimentation pure, il s'y serait conformé, et, dans ce cas, il aurait obtenu des résultats confirmatifs.

Il ne suffit pas, en effet, pour l'homme qui se porte bien, de prendre un agent thérapeutique donné, pour que les symptômes qui appartiennent à cet agent se manifestent aussitôt.

Il faut encore, d'une part, éviter les influences capables de neutraliser son action, et de l'autre rechercher les conditions qui en favorisent le développement. Nous en appelons à la bonne foi

de M. Andral : il ne s'est point conformé aux préceptes enseignés; autrement il l'aurait annoncé à l'Académie, et ne se serait pas contenté de dire : J'ai expérimenté sans résultat. Quelle opinion ce professeur aurait-il d'un médecin homœopathiste qui dirait aux médecins allopathes : Vous préconisez la saignée dans le traitement des maladies inflammatoires; j'ai rencontré des inflammations, j'ai saigné, et cependant je n'ai pas guéri. Désespérant du succès, si je continuais d'agir d'après vos enseignemens, j'ai donné le quinquina, et la guérison ne s'est pas fait attendre? M. Andral répondrait à son argumentateur : Dans les termes où vous vous exprimez, toute réplique est impossible. Qui prouve que la maladie que vous aviez à traiter fût une inflammation? Comment jugerai-je si votre saignée a été faite en temps et lieu convenables? Vous et vos élèves avez pris du quinquina sans obtenir aucun symptôme de fièvre périodique, lui dirons-nous. Dans quelles conditions l'avez-vous pris? Quel régime avez-vous suivi pendant que vous étiez soumis à l'expérience? Quel fut votre genre de vie? Pendant combien de temps avez-vous continué l'expérimentation? Si vous étiez familier avec la lecture des ouvrages homœopathiques, en seriez-vous à ignorer les conditions très-scrupuleuses de l'expérimentation pure? Et si vous les connaissiez, pourquoi les avoir négligées? Si, au contraire, vous les avez observées avec rigueur, quelle raison vous a porté à vous renfermer dans des termes généraux d'autant plus perfides qu'ils échappent à toute critique? Encore une fois, M. Andral n'a point rempli les conditions de l'expérimentation pure, et nous n'en voulons d'autres preuves que ce qu'il dit de l'aconit et de l'arnica (1).

(1) Dans une question de cette nature il faut serrer un peu l'argument. Nous sommes en droit de demander à M. Andral, la main sur la conscience, s'il s'est conformé à ce qu'exige l'*Organon*; et, à ce sujet, nous le prions de répondre aux questions suivantes :

A-t-il continué les travaux de sa profession pendant l'expérience?

Quel régime a-t-il suivi? Nous le prions de nous le dire avec détail.

A quelle dose, à quel degré d'atténuation a-t-il pris les médicamens? Pendant combien de temps a-t-il continué l'expérience?

Enfin, M. Andral vent-il se conformer aux règles que nous nous offrons

Dans sa pensée, pour que l'aconit agisse sur l'homme sain, il faut absolument qu'il développe l'espèce de fièvre que les auteurs ont nommée fièvre synoque; il faut aussi que l'arnica développe des douleurs. L'homœopathie reconnaît l'aconit comme modérateur de la circulation artérielle, propriété infiniment plus compréhensible et plus étendue que celle qui lui était soupçonnée par l'expérimentateur. La question à résoudre consistait donc à savoir si des phénomènes d'excitation du système artériel s'étaient ou non développés. Il se peut, en effet, qu'attendant toujours une synoque qui ne se présentait pas, des phénomènes d'un autre ordre, quoique de même nature, se soient montrés et aient échappé au regard inexpérimenté de M. Andral. Nous oserions presque l'affirmer. Plusieurs d'entre nous se souviennent encore du moment où s'introduisit l'usage du stéthoscope. Son inventeur Laënnec apercevait des symptômes qui nous échappaient à nous, ses élèves, et que des hommes beaucoup plus exercés à l'observation méconnaissaient aussi bien que nous. Quelle différence cependant entre un phénomène d'auscultation et la constatation d'un tableau de symptômes ! Le même raisonnement s'applique à l'arnica. Si M. Andral avait lu la *Matière médicale pure* de Hahnemann, il saurait que ce médicament produit des symptômes très-variés, et que les *douleurs* dont il parle ne sont qu'un trait dans un tableau plus général. Est-il donc autorisé à nier ce tableau, parce qu'ayant fait un choix arbitraire de l'un de ses linéamens, il ne l'a pas rencontré ou n'a pas su le reconnaître ? Une semblable proposition blesse trop directement les plus simples notions du bon sens le plus vulgaire pour que nous nous y arrêtions davantage.

Si nous passons aux applications thérapeutiques faites par M. Andral, notre critique sera plus directe et par conséquent plus victorieuse. Et, pour le dire en passant, si, dans ce qui précède, nous laissons quelque chose à désirer, ne vous en prenez, monsieur le Ministre, qu'au vague dont le savant académicien a enveloppé son récit. Si par bonheur il voulait préciser un peu

à lui tracer; et nous nous faisons fort de lui démontrer sur lui-même la réalité des effets pathogénétiques des médicamens.

Qu'il réponde. . . . !

mieux les faits, et nous livrer le journal de ses expériences, sans aucun doute nous lui indiquerions le point où il a péché.

« Plusieurs malades atteints de fièvres intermittentes, dit M. Andral, ont été traités avec des globules de quinquina par la méthode homœopathique : QUELQUES UNS, IL EST VRAI, ONT ÉTÉ GUÉRIS, mais non pas tous; tandis que cette maladie n'a pas résisté aux doses ordinaires de la médecine allopathique. »

Quelques uns ont guéri! L'aveu est trop précieux pour que nous le laissions échapper. D'autres ont continué à souffrir! Depuis quand l'homœopathie enseigne-t-elle que le quinquina doit triompher de toutes les espèces de fièvres intermittentes? Il existe un petit livre du docteur Boënnighausen, où la thérapeutique de ces maladies se trouve exposée : le nombre des médicaments indiqués s'élève à près de 60. Le quinquina, spécifique pour certaines espèces de fièvres intermittentes, ne l'est donc pas pour d'autres. Pourquoi s'étonner qu'il ait guéri dans un cas, échoué dans d'autres? Mais on ajoute qu'il a suffi d'élever la dose pour que la guérison se produise; ceci soulève, monsieur le Ministre, un point de doctrine que nous indiquerons sans le développer.

L'homœopathie enseigne qu'il est deux moyens d'arriver à la guérison d'une maladie : l'un direct et l'autre indirect. La médication spécifique, celle qui répond au précepte *similia similibus curantur*, voilà la méthode directe; celle qui est contraire à ce principe constitue la médication indirecte. La première guérit le malade d'une manière prompte et durable, sans perturbation et sans laisser après son emploi le moindre trouble artificiel; la seconde le perturbe constamment; et il arrive le plus souvent, sinon toujours, que cette méthode laisse subsister, après l'extinction de la maladie principale, des accidens plus ou moins durables. Dans le cas dont il s'agit, ce sont des langueurs dans les digestions, des constipations plus ou moins opiniâtres, des excitations très-variées du système nerveux. On déclare donc le malade guéri, parce que la fièvre intermittente a disparu; mais on ne tient pas compte des symptômes que le quinquina a engendrés. Il vaudrait autant soutenir que le malheureux dont on a engourdi les douleurs à force d'opium se porte bien. Et les médecins allopathes savent eux-mêmes ce qu'il y a de menteur dans ce mieux que l'opium procure; ils savent que ce médicament trop vanté laisse marcher la

désorganisation des tissus malades, tout en faisant taire la douleur, qui était le signe évident, et, pour ainsi parler, la mesure de la maladie. Et encore, comment arrivent-ils à ces prétendues guérisons? Par des doses énormes de médicamens, qui toujours désaccordent l'organisme passagèrement chez celui dont la réaction vitale est énergique; d'une manière durable et quelquefois irremédiable chez le malheureux dont la puissance de réaction est faible. Dans les cas dont argumente M. Andral, le quinquina n'était point indiqué; aussi la fièvre a-t-elle résisté aux doses homœopathiques. La guérison, ou ce qu'on appelle ainsi, s'est produite sous l'empire des hautes doses! Nous en avons donné la raison; car c'est encore un principe enseigné par Hahnemann, que, plus un médicament est approprié à un état morbide quelconque, et plus il est nécessaire d'employer des doses faibles; et moins ce même médicament est approprié, et plus il faut élever la dose, si on veut que le malade ressente quelque effet.

Le même académicien ajoute que l'aconit n'a non plus exercé aucune influence sur des personnes sujettes à des mouvemens fébriles. Vous remarquerez le vague de cette expression, *des mouvemens fébriles!* Que signifie ce mot? S'agissait-il de fièvres continues? Mais quels autres symptômes les accompagnaient? Jamais l'homœopathie n'a conseillé d'adresser un médicament à un symptôme isolé, mais à l'ensemble de tous ceux qui existent. Hahnemann dit : « De cette vérité incontestable que, hors l'ensemble des symptômes, il n'y a rien à trouver dans les maladies » par quoi elles soient susceptibles d'exprimer le besoin qu'elles » ont de secours, nous devons conclure qu'il ne peut point y avoir » d'autre indication, ou remède à choisir, que la somme des symptômes observés dans chaque cas individuel (1). » Or, si l'aconit n'a point réussi dans les mains de M. Andral, pour les maladies contre lesquelles il l'a employé, c'est que, voulant formuler une indication thérapeutique d'après l'unique considération du symptôme qui lui paraissait prédominant, il a négligé les autres, qui devaient également servir à déterminer le médicament. Cette faute grave de M. Andral tient à ce qu'il n'avait pas compris les livres de notre maître.

(1) *Organon*, § 18, p. 121.

Il avait vu dans l'*Orgauon*, que Hahnemann enseigne qu'il est dans tout tableau de maladie deux espèces de symptômes : les uns caractéristiques, les autres secondaires ; que, sans négliger ceux-ci, c'est surtout aux symptômes caractéristiques qu'il convient de s'arrêter ; et il ne s'est pas demandé ce que l'homœopathie entendait par cette expression. Il a cru que pour l'homœopathe les lésions anatomiques ou de texture étaient ces symptômes. Il a cru ainsi, parce que, dans la médecine qu'il professe, ce sont elles qui dictent le traitement.

Sans repousser aucunement ce moyen de connaître, l'homœopathie s'attache bien plus aux lésions de sensation. Ce qu'elle recherche avant tout, c'est à recueillir les différentes expressions de la douleur dans les organes souffrants, et, ce qui est plus caractéristique à ses yeux, ce sont les circonstances qui aggravent, améliorent, ou accompagnent les symptômes proprement dits. Aux yeux de l'allopathie, ces conditions symptomatologiques ne sont que secondaires ; souvent elle les néglige ; et, lorsqu'elle prend la peine d'en tenir compte, c'est, pour ainsi parler, par pure obligeance, car jamais elle n'en déduit aucune indication thérapeutique. M. Andral ignorait toutes ces choses. Il a voulu éprouver la thérapeutique homœopathique en lui appliquant la mesure de l'allopathie, et il a échoué. Il faudrait croire au miracle et au renversement des lois de l'ordre, s'il avait réussi. Toutes ses expériences portent le même cachet. Comment se fait-il qu'il se soit borné à en donner le résultat à l'Académie, assez confiante pour le croire sur parole, et pour se déterminer sur un énoncé aussi vague que peu scientifique ?

Toutes ces choses, nous les aurions dites à l'Académie, si, se rendant à notre demande, elle eût consenti à nous entendre. Mais, encore une fois, son parti était arrêté d'avance. Pour elle, il s'agissait de condamner et de condamner à tout prix. L'examen était donc superflu ; il était même à craindre : car il aurait pu fournir des lumières dont on ne voulait pas et qu'on redoutait.

Nous regrettons, monsieur le Ministre, d'être obligés d'entrer avec vous dans des détails qui ne sont pas de votre compétence ; mais, la décision de l'Académie portant sur deux seules raisons, il est de l'intérêt de notre cause de vous montrer que ces arguments ne sont point fondés, afin que vous en induisiez vous-même le mal-jugé de l'Académie.

Elle vous dit : « Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a été soumise ; en premier lieu, aux rigoureuses méthodes de la logique, et tout d'abord la logique a signalé dans le système une foule de ces oppositions formelles avec les vérités les mieux établies, un grand nombre de ces contradictions choquantes, beaucoup de ces absurdités palpables qui ruinent inévitablement tous les faux systèmes aux yeux des hommes éclairés, mais qui ne sont pas toujours un obstacle suffisant à la crédulité de la multitude.

« Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a subi aussi l'épreuve de l'investigation des faits ; elle a passé au creuset de l'expérience, et, chez nous comme ailleurs, l'observation, fidèlement interrogée, a fourni les réponses les plus catégoriques, les plus sévères ; car, si l'on préconise quelques exemples de guérison pendant les traitemens homœopathiques, on sait de reste que les préoccupations d'une imagination facile d'une part, et d'autre part les forces médicatrices de l'organisme, en reviennent à juste titre le succès. Par contre, l'observation a constaté les dangers mortels de pareils procédés dans les cas fréquens et graves de notre art où le médecin peut faire autant de mal et causer non moins de mal en n'agissant point du tout qu'en agissant à contre-sens (1). »

Vous aurez sans doute remarqué, monsieur le Ministre, les nombreuses et violentes épithètes que l'Académie emploie pour stigmatiser nos doctrines. Ce sont des *absurdités palpables*, des *contradictions choquantes*, etc. Si vous doutiez encore des mauvaises passions qui l'animèrent, nous vous prierions de réfléchir au ton de sa missive, et cette réflexion suffirait pour que vous doutassiez de l'Académie au moins autant que vous pouvez douter de nous-mêmes.

Que pensez-vous, d'après ce qui précède, du creuset expérimental auquel l'Académie a soumis la thérapeutique homœopathique ? Quelques faits observés par un homme qui ne connaissait pas la doctrine qu'il expérimentait, par un homme qui, se faisant la mesure de toutes choses, décrète l'impossibilité de faire

(1) Lettre de l'Académie déjà citée.

mieux que lui, et de voir ce qu'il n'a pas vu. Voilà à quoi se borne l'interrogatoire auquel l'Académie prétend avoir soumis la thérapeutique homœopathique.

Mais les reproches adressés à la doctrine homœopathique seraient-ils mieux fondés que ceux qui ont été adressés à sa thérapeutique? La logique, en effet, a-t-elle signalé dans l'enchaînement des principes ces *contradictions choquantes*, ces *absurdités palpables* dont argue l'Académie?

Vous remarquerez d'abord que cette phrase est une pure assertion; que, dans la discussion, à part les plaisanteries de bon ou de mauvais goût que se permirent MM. les académiciens, aucune de ces absurdités palpables, de ces contradictions choquantes, n'a été signalée. Vous remarquerez aussi, qu'en se bornant à un simple énoncé, il semble que l'Académie ait voulu nous frapper par derrière, afin que nous ne puissions nous défendre. Elle prétend avoir soumis les doctrines de notre maître à l'épreuve rigoureuse d'une logique sévère. Ah! si l'Académie était un corps compacte, ayant une doctrine arrêtée, la réponse serait facile; mais, dans les conditions où elle se trouve, notre embarras est grand; nous ne savons à quoi nous prendre.

Composé hétérogène d'hommes et de doctrines qui se repoussent constamment, les principes d'un académicien n'appartiennent qu'à lui; chacun a ses méthodes et par conséquent sa logique. L'Académie compte dans son sein des *empiriques*, des *éclectiques* et des *dogmatistes* à systèmes opposés, à nuances très-variées. La logique des uns ne saurait être celle des autres; ce qui est absurde aux yeux de l'un est une vérité pour l'autre. C'est le spectacle de l'anarchie scientifique la plus déplorable et la plus malheureuse. Aux yeux de l'empirique, qui ne voit que le fait et ne veut voir que lui, qui repousse tout principe qui lui serve de guide dans la pratique, les grandes lois découvertes par Hahnemann, comme la loi des semblables et la théorie du dynamisme vital, sont choses vaines et futiles. Sceptique par goût et par nature, l'empirique déclare qu'il est impossible d'arriver jamais à trouver un principe. Sa logique est de n'en point avoir; sa méthode consiste à repousser toutes les méthodes; sa loi est d'agir sans guide, et, dans son aveuglement, il se fait un titre à l'estime publique de ses négations perpétuelles; car il appelle sagesse profonde son orgueilleuse humilité. Mais la logique de l'empirique ne saurait être admise

par l'éclectique ; pour celui-ci , toutes les doctrines , tous les systèmes ont du bon et du mauvais. Il juge donc qu'il n'y a rien à repousser , rien à admettre d'une manière absolue ; qu'en tout il faut chercher le vrai et le séparer de cet alliage impur dont la faiblesse humaine altère nécessairement , et toujours , la vérité. Voilà la logique de l'éclectique , logique que le dogmatiste réprouve à son tour. Pour ce dernier , la vérité est une et indécomposable , non susceptible de plus ou de moins. Admettre qu'un principe ou un fait puisse être vrai ou faux en même temps , c'est une proposition qui , dans sa pensée , implique contradiction dans les termes et dans les choses. Voilà donc au sein de l'Académie trois logiques qui se repoussent réciproquement. Concevez , monsieur le Ministre , tout notre embarras à les concilier , et combien il nous est difficile de les satisfaire.

Quoi qu'il en soit , l'Académie ne fut pas mieux informée de la théorie que de la pratique homœopathique.

L'homœopathie s'est présentée à la France comme une réforme intégrale de l'art de guérir , intéressant à la fois tous les élémens dont l'art de guérir se compose. A ce titre , elle a ses principes , sa méthode et ses moyens ; à ce titre aussi , elle donne de nouvelles bases à la physiologie , à la pathologie et à la thérapeutique.

Elle pose en principe que , dans le traitement des infirmités humaines , le médecin doit toujours se proposer d'agir par voie de similitude ; qu'au lieu de soumettre le malade à l'action d'agens doués de propriétés contraires ou différentes des symptômes de la maladie , le succès est d'autant mieux assuré que le médicament employé répond mieux aux symptômes de la maladie elle-même. La logique de l'Académie devait donc se poser la question suivante , et la résoudre contre nous : Dans le traitement des maladies , convient-il d'agir par voie de *similitude* , de *contrariété* , ou de *différence* ? Et alors , un débat immense , dont elle ne paraît pas avoir soupçonné la gravité , se serait engagé dans son sein. Sans aucun doute , les dogmatistes de l'Académie se seraient rattachés à l'axiome de Galien , que les empiriques auraient repoussé en vertu de leur scepticisme absolu et universel. Les éclectiques auraient essayé de faire prévaloir leur opinion favorite , qui consiste à ne rien repousser et à ne rien admettre d'une manière absolue. Mais , au milieu de ce conflit , il eût été

difficile de s'arrêter à une opinion, et par conséquent de vous formuler une réponse.

La position était pressante, et, nous ne craignons pas de le dire, l'Académie n'était pas en mesure d'aborder un pareil sujet. Non qu'il faille douter des lumières de ses membres, mais parce que le principe général de l'homœopathie la prenait absolument au dépourvu, aussi bien sous le rapport pratique, comme nous l'avons démontré, que sous le rapport spéculatif.

Depuis deux ans bientôt, que la polémique s'est engagée avec netteté entre l'ancienne et la nouvelle méthode, maintes fois nous avons sollicité nos confrères de s'expliquer; toujours ils ont reculé devant l'examen de ce vaste problème. Un seul de leurs organes, la *Gazette médicale*, a reconnu que de sa solution dépendait l'avenir de la médecine. Il promettait de nous suivre sur ce terrain inconnu pour lui, et de nous montrer que ce n'était ni par voie de similitude ni par voie de différence que les médicaments agissent; il promettait ainsi, et voilà deux ans qu'inutilement nous attendons l'accomplissement de sa promesse (1).

Nous avons également soutenu, contre l'ancienne école, que toutes les maladies chroniques, loin d'être locales, ni dans leur origine ni dans leur terminaison, dépendaient toutes exclusivement de la présence dans l'organisme de certains miasmes que notre maître a nommés *miasmes chroniques*. L'allopathie nous a nié cette prétention de ramener cette longue suite d'infirmités incurables, par ses procédés, à une infection miasmatique. Elle s'est égayée aux dépens de cette vérité qui rend raison des faits les plus graves et les plus mystérieux de notre art. Mais, à part ses dénégations et ses plaisanteries, elle n'a fourni aucun fait, allégué aucune raison contre la doctrine émise par notre maître. Des faits à l'appui de ce point de doctrine, nous les avons fournis par centaines dans les consultations gratuites que nous donnons, où, dans l'intérêt de la science, nous admettons tous ceux de nos confrères qui veulent juger par eux-mêmes. Et l'Académie n'a pas voulu voir : sa prétention était de juger sans examiner.

Enfin, monsieur le Ministre, nous avons dit à l'ancienne mé-

(1) Voyez la *Gazette médicale* du 1^{er} janvier 1834, et la réponse qui lui fut faite dans le n° 3 du *Journal de la Médecine homœopathique*.

decine qu'elle agissait en aveugle ; que , n'ayant aucune mesure pour connaître les propriétés véritables des médicamens , elle les appliquait sans principe aucun , et que sa pratique aventureuse la mettait dans l'impossibilité de rendre raison de ses succès et de ses revers. Nous croyions qu'elle serait d'autant plus touchée de cette parole , que nous lui avions offert le moyen de sortir de la position où elle se trouvait , en lui proposant l'*expérimentation pure* , vu qu'elle en est encore à chercher la base d'une *bonne matière médicale*.

L'alopathie n'a point perdu souvenir des doutes élevés dans son sein sur la manière d'apprécier l'action des médicamens. Les plus grandes lumières qui l'ont honorée n'ont jamais rien affirmé à cet égard : loin de là , elles ont toujours exprimé le doute le plus formel sur la valeur des connaissances thérapeutiques. Borden , cet homme puissant auquel se rattache toute l'école française , disait : « Sait-on bien encore comment il faut déterminer l'action » d'un médicament ? Est-il bien aisé de déterminer si et quand » il agit sur les liqueurs ou sur les solides , ou sur l'une et l'autre » de ces deux parties ?

» Il y a peut-être des médicamens qui évacuent une humeur » en la rendant plus abondante dans la masse du sang , en rendant les humeurs plus ou moins mobiles ou plus moins épaisses. » D'autres font des évacuations en agissant sur l'organe glanduleux simplement. En un mot , il y a là-dedans bien des choses » à examiner ; elles sont essentielles , et doivent être les fondemens de la vraie matière médicale (1). » Ces bases ne semblaient donc pas trouvées à Borden , dont le génie profond et l'incontestable talent d'observation ne sauraient être méconnus. Elles ne l'étaient pas davantage au temps de Bichat , dont l'autorité irrécusable aux yeux des allopathistes ne saurait être repoussée en cette circonstance.

« Il n'y a point eu , dit Bichat , en matière médicale , de systèmes généraux ; mais cette science a été tour à tour influencée » par ceux qui ont dominé en médecine ; chacun a reflué sur elle , » si je puis m'exprimer ainsi. De là le vague , l'incertitude qu'elle » nous présente aujourd'hui. Incohérent assemblage d'opinions

(1) Borden , *Recherches anatomiques*.

» elles-mêmes incohérentes, elle est peut-être, de toutes les sciences physiologiques, celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain. Que dis-je ? ce n'est point une science pour un esprit méthodique ; c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoire, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. On dit que la pratique de la médecine est rebutante, continue Bichat ; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales (1). »

Je vous le demande, monsieur le Ministre ; quelle critique plus forte pourrions-nous faire de l'art de guérir de notre temps ? que pourrions-nous ajouter à la verve, à l'énergie du tableau, à la profondeur de pensée de Bichat ? Rien assurément, si ce n'est de le compléter en lui transmettant la pensée de notre maître.

Dans l'une de ces réflexions que l'homme méditatif jette sur le papier sans autre prétention que de donner carrière à l'expression de sa pensée, réflexion dont il use à l'occasion, ou qu'il confie à qui peut en faire usage, Hahnemann disait aux allopathes présents alors à son esprit :

« Avant la découverte de l'homœopathie, vous ne saviez pas que les médicamens pris par l'homme sain produisent une suite nombreuse de symptômes morbides, que chaque médicament a sa série de symptômes divers, que ces symptômes sont différens dans chaque médicament, et que dans ces symptômes réunis se trouve une ressemblance exacte avec les divers symptômes des différentes maladies. Vous ne saviez pas ce que signifie cette ressemblance des symptômes morbides produits par les différens médicamens sur l'organisme sain, avec les symptômes dont les maladies naturelles sont composées. Vous ne connaissiez pas cette ressemblance, et ne saviez pas tirer parti d'une relation qui, comme le démontre l'application médicale de ces médicamens, selon le principe de ressemblance, à des maladies composées de semblables symptômes, produit les succès étonnans dont nous sommes témoins. Ces succès, impossibles à obtenir par toute autre

(1) *Anatomie générale*, considérations générales.

méthode employée jusqu'à présent, indiquent ouvertement le dessein du Créateur, qui veut que la médication des maladies soit faite de cette manière, la seule naturelle comme la seule certaine et sûre.

» Si, niant les bienfaits certains de l'homœopathie, vous la repoussiez de peur que son adoption universelle ne renversât vos anciennes méthodes, les livres qui en traitent, et la thérapie ordinaire, ainsi que toutes les chaires fondées sur ces faux principes, vous prouveriez que vous préférez le pire à l'infiniment meilleur, et que vous êtes guidés par des vues intéressées, ne considérant le bien des malades que comme secondaire et comme n'étant digne que de peu ou point d'égard. Mais une telle pensée ne peut naître dans l'esprit d'hommes d'ailleurs si éminemment honnêtes et humains. »

Ils ignoraient et ils ignorent encore cette seule manière naturelle de guérir les maladies : car, à l'exception des dogmatistes de l'école physiologique, qui créent un art de guérir à l'usage de leurs spéculations, sans se donner la peine de le découvrir, qui attribuent *à priori* des propriétés aux médicaments, et décident que ceux-ci tomberont juste sur la mesure étroite de leurs principes, l'allopathie déplore aujourd'hui, comme au temps de Bichat, les bases chancelantes sur lesquelles repose la thérapeutique.

Vous vous étonnerez d'apprendre, monsieur le Ministre, l'opinion de M. Andral fils sur la question qui nous occupe. Lui aussi est fatigué de l'état à jamais déplorable de la matière médicale. Il veut donc qu'on en appelle à l'expérience, et à l'expérience sur l'organisation à l'état physiologique.

« Sans préjuger, dit-il, la question que les homœopathes ont soulevée dans ces derniers temps sur la propriété qu'auraient les agens curatifs de déterminer dans l'organisme les maladies qu'en allopathie on se propose de combattre par eux, nous croyons que c'est là une vue qu'appuient quelques faits incontestables, et qui, à cause des conséquences immenses qui peuvent en résulter, mérite au moins l'attention des observateurs. A supposer, ce qui est très-probable, que Hahnemann soit tombé à cet égard dans l'exagération, si facile aux théoriciens, parmi les faits nombreux qu'il cite à l'appui de ses opinions, il est certain qu'il en est quelques uns qui sont parfaitement en harmonie avec sa pensée. Que l'on répète ces expériences, il est

» vraisemblable que l'on verra surgir quelques autres faits aussi
 » authentiques ; qu'un esprit vigoureux médite ces faits ; qu'il les
 » compare après les avoir explorés sur toutes leurs faces ; qui sait
 » les conséquences qui en pourraient jaillir ? »

Aveu naïf que celui de M. Andral ! Abandonné à lui-même dans le silence du cabinet, il avoue la vérité de ce qu'il a vu. Il l'avoue sans autre restriction que la timidité qui est l'apanage de tout éclectique. A cela, nous n'avons rien à dire. Tout éclectique est en droit de faire ses restrictions ; car il obéit à sa tendance, il est fidèle à lui-même. Mais lorsque le même homme, jeté dans le sein d'une académie, dément ses propres aveux, il n'est plus lui. Entraîné par l'esprit de corps et les exigences qui en sont la conséquence, il devient l'esclave du milieu qui l'entoure, et cet esclave trahit la vérité.

D'après ce qui précède, monsieur le Ministre, vous ne pouvez douter que ni la pratique, ni la doctrine homœopathique n'aient été ni examinées, ni étudiées par l'Académie, et que sa décision ne soit un véritable déni de justice. Vous lui demandiez si la santé publique pourrait être intéressée à la fondation de notre dispensaire. Elle repousse notre demande, sous prétexte que le fait ne dépose point en notre faveur, et que le raisonnement repousse nos doctrines. Les faits, elle n'a pas su les interroger. Sans aucune logique qui lui permette de tomber d'accord avec elle-même, comment aurait-elle pu apprécier nos doctrines ? Dans l'intérêt de toutes les classes de la société, mais plus particulièrement du pauvre, dont la santé est le plus précieux des capitaux, dont la santé est l'unique ressource, ordonnez, nous vous en supplions, que nos principes soient soumis à une vérification pleine, entière et méthodique. Le vénérable fondateur de l'homœopathie a compris qu'au dix-neuvième siècle les pensées grandes et utiles se donnaient rendez-vous sur le sol puissant, actif, libre et hospitalier de la France, pour de là s'irradier sur le monde et l'éclairer de leurs lumières. A cet âge où le repos est devenu un droit et un besoin, où on lègue à d'autres le soin de continuer son œuvre, où on aime à ne se séparer ni de ses affections pleines de souvenirs ni de ses habitudes devenues une seconde existence ; entraîné par sa conviction et par son amour de l'humanité, il s'est arraché à ce que l'homme de toute condition, de tout âge, a de plus précieux en ce monde, pour venir saluer la France,

cette terre providentielle et de progrès où l'ouvrier n'a jamais fait défaut à la volonté divine.

Un témoignage si éclatant de la puissance de la conviction mérite qu'on y songe ; et s'il se peut que nous, ses disciples, jeunes encore dans la pratique de son art, mais pleins de bon vouloir, et ayant fait autant que notre faiblesse le permettait, ne fussions pas des juges irrécusables, le fondateur de l'homœopathie est ici. Dans le travail que nous demandons, il éclairera notre esprit et guidera notre bras. Grandissant de jour en jour à l'ombre de ses conseils et de son affection, nous vous sollicitons d'accéder à notre demande, afin que ceux qui déjà nous suivent, plus faibles que nous ne sommes, trouvent pour leurs études des facilités qui nous ont manqué, et que nous leur épargnions, autant que le permettent les difficultés de notre art, les rudes et pénibles labeurs que nous avons essayés, et dont nous avons seuls la conscience.

De grâce, monsieur le Ministre, qu'en cette circonstance rien ne nous arrête. Vous savez qu'en tout temps les corps savans, juges compétens chacun dans la science qui lui appartient, ont eu leurs préjugés dont la société ne doit pas être victime. L'Académie des sciences repousse la découverte de Mesmer, et plus tard l'Académie de médecine réforme l'Académie des sciences. Deux fois dans sa vie, Gall frappe à la porte de l'Institut français, dont à deux reprises différentes le génie de Cuvier le repousse dédaigneusement, et le génie des deux mondes donne tort à Cuvier. Aujourd'hui, la phrénologie est une vérité de domaine public qui occupe la pensée des savans et des publicistes. Au même temps, les Académies et les Facultés n'avaient ni paroles assez dures, ni mesures assez violentes contre l'illustre auteur de la doctrine physiologique, qui siège aujourd'hui dans les Académies et dans les Facultés, précisément à côté de ceux qui le combattirent avec le plus d'acharnement. Au dix-septième siècle, l'Angleterre vit briller un homme grand par son savoir en anatomie et en médecine. Guillaume Harvey y découvrit le mécanisme de la circulation, découverte que les travaux du malheureux Servet, de Servet mort pour la cause sainte du progrès, avaient si bien préparée. Des adversaires se présentèrent à lui, qui furent assez lâches pour le dénoncer au roi Charles I^{er}, son protecteur et son appui. Mais parmi ses plus dignes et ses plus

redoutables ennemis, Harvey rencontra le premier des anatomistes français de l'époque : il rencontra Riolan. Jugez maintenant si des exemples aussi remarquables n'autorisent pas notre méfiance des petites passions académiques.

Monsieur le Ministre, que la France, appelée aujourd'hui à recueillir les dernières pensées de Hahnemann, sache au moins devenir héritière de sa gloire. Nous attendons que vous nous en fournissiez les moyens; ce sera une grande leçon pour ces peuples d'Allemagne, puissans par la pensée, mais encore bien rebelles à la loi de Dieu, qui veut, selon la parole sublime de Bossuet, que *l'humanité marche, et qu'elle marche toujours !*

DISCOURS D'ANTOINE LEROUX.

L'homœopathie, en se présentant dans l'arène du monde, a dû rencontrer pour premiers adversaires les docteurs de la science médicale, parmi lesquels une innovation aussi hardie avait jeté l'épouvante, et qui naturellement, autant par amour-propre que par intérêt, devaient, de toutes leurs forces, s'opposer à ses conquêtes; aussi est-ce ainsi que les premiers combats ont commencé. La doctrine nouvelle, de prime abord, a été rejetée, et son illustre inventeur persécuté. Cependant, comme il est partout des hommes consciencieux, vaincus par l'évidence des résultats, un grand nombre de médecins sont venus se ranger sous les étendards de Hahnemann. Bientôt, autour d'eux, sont venus se grouper ceux qui, porteurs de noms moins célèbres, sans force pour l'attaque, sans prétention pour la défense, ont aperçu que la nouvelle méthode, plus économique dans sa dépense, plus humaine dans son procédé, plus secourable dans les affections désespérées, conduisait également à la fortune et à l'estime des concitoyens.

L'homœopathie n'est donc plus cette modeste étrangère qui, forte de sa conscience, sans autres amis que sa philanthropie et quelques belles expériences, fait un cri d'appel à tous les cœurs

généreux, et supplie les maîtres qui l'ont précédée dans l'art de guérir, de jeter un coup d'œil sur l'humanité souffrante, de s'apitoyer sur les maux que leur terrible méthode prolonge ou fait naître, et d'accepter, de sa main désintéressée, la réforme salu- taire qu'elle propose. Aujourd'hui, c'est une puissance qui n'a pas souffert d'échec, dont les forces croissent, dont la renommée grandit, et devant laquelle l'ancien génie médical s'affaisse et ploie. La multitude, amante du merveilleux, l'accueille avec trans- port; l'esprit public, désireux de progrès, chante ses louanges et annonce ses bienfaits. Encore quelques années, et son empire sera solidement établi.

C'est en vain que quelques esprits théoriques, repoussés de toutes parts par le témoignage positif des faits, s'agitent et s'é- crient : La puissance des doses infinitésimales est impossible; les cures miraculeuses de l'homœopathie sont dues au prestige de l'imagination; tout ce qui n'est pas prouvé théoriquement est un charlatanisme.

Nous leur répondrons, la théorie de l'homœopathie repose sur les bases immuables de l'ordre naturel; la puissance des doses infi- nitésimales est chimique et physique; l'action *similia similibus* est mathématique, et nous allons le prouver.

Nous dirons donc :

Il existe dans la nature physique deux grandes séries de forces dont les effets créent et détruisent; ces forces ont été classées, les unes sous le nom d'affinité d'agrégation, et les autres sous celui d'affinité de composition.

Les forces d'affinité d'agrégation sont des forces compressives qui s'exercent par cohésion, et se maintiennent par adhérence, tandis que les forces d'affinité de composition sont des forces expan- sives qui s'exercent par tendance, et se maintiennent par at- traction.

Ainsi, les forces d'affinité d'agrégation entraînent les puis- sances de la matière, et les forces d'affinité de composition les dé- veloppent.

Aussi voyons-nous le chimiste employer successivement le mar- teau, le pilon, pour expulser les forces de cohésion, détruire l'ad- hérence des molécules intégrantes des corps dont il veut employer la poussière à quelques combinaisons; et, lorsque les moyens sont

trop faibles pour ses desseins, recourir aux impondérables, diviser en atomes, et obtenir des produits qui, revêtus des seules forces d'affinité de composition, développent alors une énergie que l'on était loin de soupçonner.

Ce phénomène a d'abord surpris les savans qui l'ont vu naître ; mais, après en avoir étudié la cause, ils se sont aperçus que les corps dont la force et la massivité frappent nos regards ne sont pas les agens les plus énergiques de la nature ; ils ont découvert que les impondérables, dont la théorie n'est encore qu'au berceau, exerçaient une influence beaucoup plus générale et beaucoup plus puissante ; ils se sont enfin convaincus que les impondérables eux-mêmes devaient cet excès de puissance à la facilité avec laquelle ils peuvent, sous certaines conditions, se charger abondamment de la force de mouvement qui remplit l'espace, pour l'abandonner sans effort aux corps avec lesquels ils entrent en contact.

C'est ainsi que les atomes de l'électricité, déposés sur la surface d'une roue de verre sur laquelle ils sommeillent, réveillés par le frottement des coussinets d'une machine électrique, entrent en mouvement, font appel à leurs homogènes agglomérés autour des atomes de l'azote qui roulent dans l'atmosphère, se saisissent d'une vitesse extrême, et créent, par leur courant, ce fluide terrible qui engendre la foudre.

C'est ainsi que le calorique caché dans un corps combustible, mis en mouvement par un frottement rapide, se saisit du calorique latent qui adhère aux actions de l'oxigène, fait naître une flamme, dévore le courant d'air qui l'alimente et le corps dont il est primitivement sorti, pour créer des vapeurs qui, lorsqu'elles trouvent des obstacles à leur dilatation, font connaître à quel degré de force s'élève la vitesse dont elles sont pourvues.

C'est ainsi que la poudre à canon, mise en feu par une étincelle, se réduit en gaz, et, sous cette forme, saisie d'une puissance énorme, projette avec rapidité le mobile pesant qui s'oppose à son expansion, etc.

De ces expériences, et de beaucoup d'autres analogues, que chacun peut citer, on est forcé de conclure que toute substance dont les molécules intégrantes où les atomes sont réunis par affinité d'agrégation, demeure restreinte par les forces de cohésion, au minimum de sa puissance, tandis que toute substance composée et toute substance simple, réduite à un atome, doit exercer le

maximum de la puissance qui constitue sa nature, parce que les parcelles séparées reçoivent alors de l'atmosphéroïde impondérable qui entoure chacune d'elles, toute la force et tout le mouvement dont elles sont susceptibles.

Donc, si on veut donner à une substance qui paraît inerte et sans vertu, les qualités dont elle est susceptible, il faut d'abord la broyer long-temps pour expulser, par un frottement continu, les forces de cohésion; il faut ensuite largement étendre cette poussière par l'addition d'un fluide qui, donnant de l'espace aux molécules, les sépare entièrement et les mette à même d'exercer, sans contrainte, toute leur puissance intrinsèque, et, plus la division sera poussée à l'extrême, plus les molécules intégrantes ou les atomes seront mis à nu, plus la force qu'ils recevront de la nature sera grande, plus enfin leur action sera puissante.

Mais n'est-ce point ainsi que le docteur Hahnemann fait opérer dans la préparation de ses remèdes homœopathiques? Les expériences de la physique et de la chimie, que nous avons citées précédemment, ne mettent-elles point en évidence le principe de la puissance des doses infinitésimales? La grande puissance des doses infinitésimales n'est donc point un rêve; elle est donc fondée en théorie sur des bases irrécusables.

D'un autre côté, l'expérience ne dément pas la théorie; car on a observé que, lorsqu'une substance médicamenteuse était divisée jusqu'à la millionième puissance, les puissances inférieures, billionnièmes, trillionnièmes, quadrillionnièmes, etc., sont également fortes pour vaincre une maladie; seulement les dernières divisions fatiguent moins l'organisme, en sollicitant plus faiblement sa réaction.

Quoi de plus conséquent que cet effet? N'est-il pas sensible que si, à la millionième puissance, les atomes médicinaux sont complètement séparés les uns des autres, sans être, en aucune manière, restreints dans leur énergie par aucune force d'aggrégation, il en est nécessairement de même pour toutes les subdivisions subséquentes, d'où il suit qu'aucune des fractions de ces puissances ne doit différer ni dans l'espèce ni dans l'énergie de son action; que seulement cette action doit s'exercer en moins de temps et avec moins de violence, parce que les premières divisions, contenant un plus grand nombre d'atomes pourvus de forces dynamiques, doivent irriter plus fortement la force de

réaction de l'organisme, réaction qui, par cela seul qu'elle est plus forte, doit être plus douloureuse et durer plus long-temps.

Une expérience récente vient encore confirmer ce phénomène ; si, au lieu de placer sur la langue du malade les globules médicamenteux que vous voulez lui administrer, vous les faites dissoudre dans une quantité d'eau égale à deux petits verres à liqueur, et que vous fassiez humecter la bouche du malade avec cette dissolution, prise par petites cuillers à café, l'effet que vous désirez obtenir sera produit promptement, vigoureusement et sans secousse. La chose doit être ainsi ; car, si la théorie que nous venons de fonder est vraie, le phénomène dont nous parlons en est une conséquence.

J'observerai en passant que l'expérience que je viens de citer doit, incessamment, nous conduire, dans la préparation des remèdes homœopathiques, à une réforme économique pour la dépense et pour le travail. En effet, par la méthode de première invention, ou triture un grain de la substance donnée avec cent grains de sucre de lait, pendant trois fois vingt minutes, on triture ensuite un grain de cette première préparation avec cent grains de véhicule pendant le même espace de temps, et enfin un grain de cette seconde préparation avec cent grains de véhicule, et on arrive ainsi à la fraction millionième.

Là s'arrête la trituration, et, pour pousser la division plus loin, on emploie la dilution, d'abord avec l'alcool mêlé d'eau, puis avec de l'alcool pur, en opérant toujours de centièmes en centièmes.

D'abord, si, au lieu de diviser par centièmes, on divisait par dixièmes, au lieu d'employer cent grains de véhicule et trois fois vingt minutes de travail pour obtenir des parties cent fois plus petites, on n'emploierait que vingt grains de véhicule et quarante minutes de travail, économie considérable (1) ; et si ensuite, au lieu de pousser la division de dix en dix jusqu'à la décillio-

(1) L'auteur paraît n'avoir pas compris que la trituration pendant 60 minutes n'a pas en vue les 100 grains de véhicule, mais bien la ségrégation des molécules, qui est supposée $\frac{2}{6}$ plus complète après 60 minutes qu'après 40 ; réduire la trituration à ce dernier chiffre serait donc, d'après Hahnemann, diminuer d'autant la force du remède ; — à côté de cela, qu'est l'économie de temps ?

nième puissance, on s'arrêtait, pour les préparations avec le sucre de lait, à la seconde dilution décimale, qui donne la cent-millionième fraction, et pour les teintures à la seconde dilution décimale, qui donne la dix-millième puissance, on éviterait cette prolixité de dilutions intermédiaires qui deviennent trop coûteuses pour le médecin consciencieux qui veut lui-même préparer ses remèdes. Enfin, on en rendrait l'administration facile, en employant, pour dissoudre les globules médicamenteux, une masse plus ou moins grande d'eau pure que l'on administrerait par cuillers à café, réglant ainsi à volonté la force et la quantité, suivant l'intensité de la maladie et la force de tempérament du malade.

Je reviens à mon sujet.

Si la physique et la chimie s'accordent à rendre ce témoignage, que les puissances de la matière sont d'autant plus énergiques que cette matière est devenue moins apparente et moins corporelle, un grand nombre d'observations d'histoire naturelle et d'hygiène rendent un témoignage semblable. En effet, l'arôme des fleurs et des parfums est-il saisissable autrement que par l'odorat? Le principe délétère qui rend le poison de la vipère, du serpent à sonnettes, du scorpion, etc., si redoutable, a-t-il pu jamais être séparé par l'analyse? Les miasmes désastreux des épidémies, des fièvres contagieuses, des hôpitaux infectés, ont-ils, dans les milieux aériens où ils étaient infusés, offert des différences avec l'air le plus pur? Non. Toutes ces choses sont insaisissables, parce que la petitesse de leurs molécules est extrême à leur division atomique. Cependant, combien grande est leur puissance! Donc la puissance des infiniment petits surpasse de beaucoup celle des atomes agrégés; donc c'est par les atomes que le mouvement entre dans le monde, et c'est par les agrégations qu'il en sort.

Cette dernière remarque conduit à penser que la vie croissante des animaux et des plantes est due au développement des forces d'affinité de composition, et que leur vie décroissante tire son origine de l'augmentation des forces d'affinité d'agrégation.

Déjà, et depuis long-temps, on s'était fait ces questions : 1° Pourquoi les embryons, lorsqu'ils viennent à l'existence, croissent-ils dans les premiers jours avec une si étonnante facilité, et pourquoi la rapidité de leur croissance diminue-t-elle au fur et à mesure que leur volume augmente? 2° Comment la vie des corps organisés peut-elle être entretenue par les alimens qu'ils absor-

bent, quand on les voit digérer pendant plusieurs années, sans rien retenir du produit de cette opération, sans augmenter de volume ni de masse; et d'où le corps de l'homme agissant peut-il extraire tant de calorique, tant de force et de vitesse, qu'il dépense, quand les alimens qu'il consomme, et dont il rend à la nature la pesanteur spécifique, ne paraissent en contenir qu'une très-petite quantité? 3° Pourquoi certains vieillards, qui prennent autant de nourriture qu'un homme actif du premier âge, loin de croître en force, ou seulement de se conserver au même degré, diminuent-ils tous les jours de puissance et finissent-ils par s'éteindre? etc.

A toutes ces questions il était impossible de répondre catégoriquement; car la théorie de la puissance des infiniment petits n'était pas même soupçonnée. Mais aujourd'hui on peut répondre affirmativement, et dire :

1° Les embryons qui viennent à l'existence croissent dans les premiers jours avec une extrême rapidité, parce qu'ils jouissent en ces premiers instans de toute l'expansion de leurs forces d'affinité de composition; la rapidité de leur croissance diminue au fur et à mesure que leur volume augmente, parce que, plus leur volume s'accroît, plus la force d'affinité d'agrégation, qui fonde alors son empire, neutralise la puissance de l'affinité de composition.

2° La vie des corps organisés est entretenue par les alimens qu'ils absorbent, parce que la digestion, en décomposant les corps absorbés, isole leurs élémens, les entoure d'impondérables, et les saisit du principe de mouvement qui circule partout; de manière que, pour entretenir le mouvement de la machine dans laquelle ils sont enfermés, il suffit qu'ils passent à cet état de combinaison qui les constitue matière à déjection; état de combinaison qui, par l'affinité d'agrégation, les dépouille de leur puissance d'expansion pour en enrichir le système qui les contient, et qui promptement à son tour perd cette acquisition par l'emploi qu'il en fait dans ses efforts mécaniques.

3° Si le vieillard n'a pas un avantage égal à l'homme de moyen-âge, c'est parce que son système organique, plus solidifié par l'intensité des forces d'affinité d'agrégation, et par cela seul plus dépouillé de ses puissances d'absorption et d'expansion, ne peut presque plus user des forces mises à sa disposition.

Ainsi, lorsque, par la décomposition du corps, l'âme échappe au joug des forces de compression, et que la cohésion est rompue, on ne peut pas dire qu'elle demeure inerte et ensevelie dans l'ombre du tombeau; puisque, par l'opération de la mort, elle a reconquis le maximum de ses forces d'expansion, et que, jouissant alors de toute l'énergie de l'affinité de composition, elle doit circuler avec activité sous la direction de la volonté divine qui règle ses destinées, cherchant sans repos, par l'exercice continu d'une sensibilité délicate et d'un instinct prononcé, une organisation nouvelle dont les goûts et le jeu passionné correspondent aux racines de ses désirs, et soient ainsi proportionnels à son état spirituel.

Nous avons dit que l'axiome *similia similibus* était mathématique. En effet, mathématiquement toutes forces semblables peuvent être opposées les unes aux autres, et si elles se combattent, elles se neutralisent par équilibre; alors la force de réaction d'un organisme peut facilement expulser le corps neutre produit par cette opération et l'entraîner dans le courant des déjections; ainsi la loi homœopathique n'est pas une loi nouvelle, elle n'est qu'une application de la loi générale de l'équilibre.

Si la grande puissance des doses infinitésimales, si l'axiome *similia similibus* sont prouvés théoriquement, il resterait à démontrer d'une manière satisfaisante comment agissent les puissances dynamiques des atomes médicinaux, et par quel secret mécanique ils sont conduits précisément au lieu où ils doivent agir; mais pour fonder lumineusement une pareille théorie, il faudrait un développement physico-métaphysique que ces simples notes ne comportent pas. Je me bornerai donc à présenter le tableau raccourci des causes de ce phénomène, et je dirai:

1° La dissection du corps humain a fait connaître qu'il était composé d'un grand nombre de pièces différentes entre elles par leur configuration, leur tissu, leur position, toutes animées d'une vie générale, et cependant vivant et fonctionnant différemment; ce qui a fait penser qu'elles formaient toutes des zoophytes pourvus d'instincts différens, et dont l'action concurrente constituait la vie de l'homme à l'état de santé.

2° L'expérience du mouvement volontaire et le développement de l'appareil intellectuel, inégal en grandeur, suivant les sujets, mais toujours du même genre dans une même espèce, ont démontré que si le corps proprement dit, dont le siège de la vi-

talité paraît être placé dans la poitrine, jouissait d'une vie particulière et d'une force industrielle à lui propre, il fallait aussi reconnaître l'existence de quelque chose de supérieur et plus éclairé qui paraît résider dans la tête, et qui jouit aussi d'une vie particulière, d'une force et d'une industrie qu'il ne faut pas confondre avec celles des corps.

3° L'examen attentif de cet être compliqué a fait apercevoir que la liaison entre les deux choses qui le composent était opérée par un réseau de fibrilles capillaires, dont la cime est au cerveau, et dont les ramifications se répandent dans toutes les parties de l'organisme, pour aboutir à la peau; et que c'était par le moyen de cet arbre fibrillaire que les sensations du dehors se transmettaient au dedans, et que les ordres du dedans s'expédiaient dans les membres;

4° Enfin des réflexions profondes sur la nature et la variété des sécrétions humorales de différentes espèces ont fait décider que, la création des humeurs étant due à l'élaboration, par digestion, de substances semblables, aussi bien dans l'homme sain que dans l'homme malade, la différence dans les sécrétions humorales ne pouvait être attribuée qu'à la différence de l'action de quelques organes mis en jeu d'une façon plutôt que d'une autre; d'où l'on a conclu que ce serait prendre la nature au rebours que d'attribuer une maladie à l'abondance ou au vice d'une humeur quelconque, parce que l'abondance ou le vice d'une humeur, au lieu d'être une cause morbifique, est au contraire le produit d'une cause désorganisatrice.

Les observations qui précèdent nous autorisent à conclure :

1° Si les différens zoophytes dont l'assemblage forme le corps animal, par leur mouvement et leur opération normale, constituent l'état de santé, il est évident que si l'un d'eux vient à être troublé dans ses fonctions habituelles par une cause quelconque; à l'instant une perturbation vicieuse doit se manifester au lieu qu'il occupe, et se révéler par un symptôme.

2° Puisque les différens zoophytes qui composent un corps, non seulement sont assemblés de proche en proche, mais encore correspondent entre eux par les ramifications fibrillaires que leur distribuent les plexus nerveux appliqués à l'exercice de la vie animale, il est évident que, si une partie quelconque entre à l'état de souffrance, tous les filets nerveux qui y aboutissent sont ébranlés

d'une manière perturbatrice, et par ce seul fait portent le trouble à leur racine. Donc l'état maladif d'un seul point organique ne peut pas se borner au seul point affecté ; le mal doit retentir plus au loin, et plusieurs symptômes, naissant de cet effet, doivent amplifier l'image de la maladie.

3^e Puisque l'âme, principe du mouvement volontaire, par les ramifications sans nombre des dix paires de nerfs qui rampent sous le cerveau, correspond exactement avec toutes les pièces qui composent le groupe corporel, rien de douloureux ne peut naître dans une partie quelconque sans que l'âme en soit à l'instant avertie; et comme elle déteste la douleur, aussitôt qu'elle en est frappée, elle doit user de toutes les forces que la nature a mises à sa disposition pour en repousser l'impression, et pour en détruire la cause ;

4^e Aussitôt que l'équilibre normal est rétabli, tous les symptômes morbides doivent disparaître, et les digestions, les sécrétions et les déjections doivent rentrer dans l'ordre de santé ;

5^e Enfin, quelque petite que soit la force qui accompagne un atome médicinal, on ne saurait évaluer son effet à zéro, quand elle agit sur un système organique irritable et sensible ; car combien est atomique la parcelle de mouvement qui, détachée par la volonté pour être expédiée dans les membres, produit un effort puissant, et, l'on pourrait dire, constamment étonnant !

Actuellement la médecine allopathique considère comme cause de la maladie la nature des sécrétions, et veut les changer en leur opposant des contraires ; tandis que la médecine homœopathique considère la maladie comme une perturbation vicieuse qu'elle veut anéantir, en lui opposant une cause qui produirait une perturbation semblable.

D'un autre côté, la médecine allopathique s'adresse au viscère de l'estomac pour faire la distribution de ses remèdes, et la médecine homœopathique s'adresse au viscère du cerveau.

Pour juger du mérite de ces deux méthodes, il faut entrer dans quelques détails.

Lorsque dans une partie du corps, entraînées par le courant du sang et des humeurs, quelques molécules étrangères, pourvues de forces dynamiques qu'elles doivent à leur division atomique, viennent s'installer, leur fixation et leur action troublent la vie paisible du sensitif qui réside en ce lieu en l'affectant douloureusement.

ment, par le changement qu'elles opèrent dans son mouvement habituel. Le principe sensitif irrité repousse ces forces étrangères, pour les chasser hors de son périmètre; mais par cette opération, il jette le trouble dans les parties voisines, qui se défendent à leur tour; et toutes ensemble, elles transmettent à l'âme le sentiment de leur affection, demandant mécaniquement du secours. L'âme alors éprouve une douleur. La confusion des demandes l'empêche de distinguer le point réellement envahi; mais à l'instant elle commande, et, par tous les points par où la sensation de douleur est entrée dans le cerveau, elle expédie les forces que la nature a mises à sa disposition pour commander l'équilibre.

Ce n'est souvent qu'après une longue répétition d'efforts qu'elle parvient à rétablir la santé; et si elle pouvait être aidée dans ce combat par quelques secours reçus de l'extérieur, sa victoire serait plus prompte et moins douloureuse.

Pour lui procurer les secours dont elle a besoin dans ces circonstances, la médecine allopathique emploie différens remèdes composés qu'elle applique à l'organisme, soit au dehors, soit au dedans, et qui doivent, tantôt par opposition et tantôt par dérivation, neutraliser les causes qui troublent la santé.

Cette méthode a sans doute de l'avantage dans les cas d'accidens graves et pour le pansement extérieur; mais à l'intérieur le tableau change. Toute substance, confiée aux viscères abdominaux pour être distribuée dans les membres, n'est pas digérée de la même manière, tantôt suivant la nature des organes, et tantôt suivant leur état d'alors. La question est de savoir quelle sera la partie mise en circulation; car tout ce qui conservera sa forme de première composition, retenu par l'affinité d'agrégation, demeurera dans l'état neutre, et la partie qui produira de l'effet sera celle-là seulement qui, réduite et divisée jusqu'à l'extrême petitesse, aura perdu sa force d'adhésion, et jouira par conséquent de toute l'énergie de ses forces de composition.

La portion médicinale ainsi préparée sera portée par la circulation dans tout le système organique. S'il n'en parvient point assez pour opérer la guérison, les accidens seront un instant suspendus, mais la maladie bientôt reprendra son cours et souvent s'aggravera; s'il en arrive au contraire une trop grande quantité, la partie affectée absorbera tout ce dont elle a besoin, et rejettera l'excès sur les parties voisines avec lesquelles elle correspond.

Alors la maladie primitive s'éteindra ; mais il lui succédera une affection chronique plus dangereuse souvent que le mal primitif.

Comment donc juger avec certitude l'effet qu'un remède administré doit produire , puisque cet effet dépend d'une préparation organique qui se dérobe à la pénétration du médecin ?

Mais puisque l'âme principale qui dirige un corps est pourvue des forces nécessaires pour commander l'équilibre , il est certain que si, au lieu de confier à la circulation le transport des matières qui portent avec elles les forces nécessaires à la destruction de celles qui incommode, on pouvait les adresser directement au cerveau, l'âme, agissant sur elles à l'instant, les expédierait au point souffrant , et, sans secousses, opérerait rapidement une guérison radicale.

D'abord , pour reconnaître quelle est la substance qui doit opérer la guérison radicale d'un mal révélé par un symptôme , il faut chercher , par des essais faits sur l'homme en santé , quelle est la substance qui produirait sur lui des effets semblables à ceux que l'on veut combattre.

Secondement , pour faire parvenir directement à l'âme principale les forces dont il est question , il faut lui adresser les molécules médicinales par le canal des réseaux fibreux du goût et de l'odorat , qui , peu distans , correspondent directement avec elle.

Il y a donc deux manières de traiter : allopathiquement, on s'adresse aux puissances du corps; homœopathiquement, on s'adresse aux puissances de l'âme; mais la méthode homœopathique est d'un effet prompt, sans secousse, et radicalement curatif; tandis que la méthode allopathique emploie des traitemens douloureux, obscurs, incertains, souvent dangereux et perfides. Donc la méthode homœopathique est éminemment préférable.

Enfin, si l'on compare tout ce que nous venons de dire , et que l'on en tire toutes les conséquences, on ne tardera point à s'apercevoir que les corpuscules médicinaux opèrent sur l'organisme par l'ébranlement des fibrilles nerveuses, lesquelles, en secouant les muscles et les parties organiques auxquelles elles aboutissent, déterminent des symptômes et des sécrétions humorales de différentes espèces : de manière que si l'atome miasmatique, qui cause une maladie, fait naître un grand nombre de symptômes, il faut dire que c'est parce qu'il est implanté à un sommet de réunion fibrillaire tel que toutes les parties qui se montrent affectées dé-

pendent et sont sujettes des ramifications dont le sommet de réunion est occupé par le miasme , et que si ce miasme , au lieu d'être ainsi placé , s'était trouvé à un sommet de réunion plus éloigné , au lieu de produire un aussi grand nombre de symptômes , il n'en aurait fait apparaître que quelques uns , forts et douloureux peut-être , mais circonscrits dans une sphère étroite.

Si donc on emploie un spécifique pour anéantir plusieurs symptômes graves, circonscrits dans une sphère étroite, il est évident que ce spécifique, qui a la propriété d'en produire un grand nombre , suivant le sommet de réunion fibrillaire d'où son action s'élançait, sera forcé , pour se rendre au lieu d'où le miasme agit , de passer par des sommets de réunion précédents. Ainsi , en parcourant sa route , il pourra facilement produire plusieurs symptômes étrangers à la maladie, avant d'arriver au point occupé par le miasme qu'il doit combattre corps à corps.

C'est donc avec raison que l'on dit que la guérison est d'autant plus facile et plus rapide que le spécifique correspond plus exactement à un plus grand nombre de symptômes ; car , dans ce cas , l'atome médicinal, ayant moins de chemin à faire pour arriver à son but , produit moins de secousses superflues , parce que, rencontrant plutôt le miasme , plus tôt ils'y accroche et le neutralise.

Joignez à cette considération que si, après l'effet produit par le premier spécifique, on voit subsister quelques symptômes , c'est parce que l'on avait à combattre plusieurs miasmes implantés à différens sommets de ramification fibrillaire, qui n'étaient point placés sur la même route ; de manière qu'après avoir neutralisé un des miasmes , il faut promptement choisir un autre spécifique homœopathique, qui , prenant une autre route, aille saisir le second , etc. , et cette autre route est indiquée par la similitude des effets.

Dans ces différentes circonstances , l'âme ne peut se refuser à expédier des secours aussitôt qu'elle en a reçu , parce qu'elle souffre ; elle ne peut se tromper sur la direction qu'elle doit leur donner , parce que la ramification fibrillaire , par où le sentiment interne de douleur arrive au cerveau , est le chemin direct qui conduit au point souffrant ; et que, la sensibilité de l'âme étant affectée au point par où elle souffre , mécaniquement et nécessairement , elle réagit par cet endroit. L'âme agit donc forcément et

sans pouvoir commettre d'erreur, sous la direction simple et irrésistible du mécanisme de l'union.

Pardon, messieurs, si je vous ai long-temps entretenus; mais les choses que j'avais à dire, pour conserver de la clarté, ne m'ont pas paru susceptibles d'être plus concentrées.

DU RÉGIME DANS LE TRAITEMENT DES MALADIES CHRONIQUES;

Par le Docteur MOLIN,

Inspecteur des eaux minérales de Luxeuil.

Hahnemann a tracé d'une manière sévère les règles à suivre dans le régime des maladies chroniques.

La plupart des médecins qui ont embrassé la nouvelle doctrine se conforment à ses préceptes, et beaucoup de malades, prêts à entreprendre un traitement homœopathique, reculent effrayés de la multitude de précautions auxquelles ils seraient obligés de s'astreindre.

D'un autre côté, les ennemis de l'homœopathie, ne pouvant nier toutes les cures opérées par elle, et forcés de convenir de temps en temps de guérisons trop évidentes et trop publiques pour être révoquées en doute, en font honneur au régime. Suivant eux, à lui seul est dû le succès, et sans lui tout n'est que déception et mensonge.

Quand je commençai à m'occuper d'homœopathie, je voulus savoir si les doses infinitésimales avaient une action sur l'homme sain. Il ne me vint pas à l'esprit de nier cette action, par cela seul que je ne la comprenais pas; je trouvai plus simple de répéter les expériences de l'auteur de l'*Organon*: c'était, je le sais, faire preuve d'une bien grande crédulité.

J'essayai la belladonne, la noix vomique et le soufre, sans pousser les expériences très-loin, et j'éprouvai, en prenant chacune d'elles, assez d'effets pour dissiper tous les doutes que j'avais sur la possibilité de leur action; j'embrassai l'étude et la pratique

de l'homœopathie, et chaque jour vit augmenter et ma confiance dans la doctrine et mon respect pour son auteur.

Pendant la première année, je fus, comme tous les homœopathes, sévère observateur du régime; plus tard, quand j'en vins à réfléchir davantage sur le mode d'action des médicamens homœopathiques, il me parut peu probable que des substances, ou brutes, ou ayant subi une préparation culinaire, pussent facilement les neutraliser. Pour fixer mes idées sur ce point de doctrine :

1^{er} août. Je pris successivement la belladonne et la noix vomique à la dose de six globules le matin et autant le soir, sans m'astreindre à aucun régime.

Au bout de huit jours de l'usage de la belladonne, j'éprouvai quelques vertiges, des maux de tête avec rougeur de la face, de la constipation et un peu de douleurs de ventre. La noix vomique, prise pendant le même nombre de jours et aux mêmes doses, deux mois plus tard, donna lieu à de la migraine après les repas, à des saignemens de nez, chose que je n'avais pas éprouvée depuis nombre d'années, à des douleurs hémorroïdales vives, et à une forte excitation génitale.

Plus tard, je me mis à l'usage du soufre, avec l'intention d'en continuer l'essai aussi long-temps qu'il me serait possible; cette fois, non content de négliger le régime, je pris du vin à chaque repas, et fréquemment du café.

Les 12, 13, 14, 15 et 16 décembre 1834, je pris sans effet appréciable huit globules de soufre 30°, matin et soir.

Le 17, dix le matin, autant le soir.

Le 18, même dose.

A onze heures du matin, léger mal de tête pressif; toute la tête est souffrante: cette douleur se dissipe au bout d'une heure; elle revient dans la soirée sur l'œil droit seulement; nuit agitée, rêves continuels.

Le 18, même prise que la veille; dès le matin, deux évacuations alvines, l'une dure et pénible, appétit fortement augmenté; à huit heures du soir, douleur assez vive, quoique sourde, des deux côtés de la poitrine; à neuf heures, coliques, troisième évacuation sans consistance.

Le 19, 32 globules en deux fois. A dix heures, mal de tête pressif; à onze heures, impatience, colère, chagrin, envie de

pleurer sans en avoir aucun sujet : cet état moral dure presque tout le reste de la journée. Vers les cinq heures du soir, le mal de tête augmente ; il semble qu'un cercle contourne la base du cerveau et le serre fortement. Pas de selles.

Le 20, trente-deux globules encore. Deux heures après la prise du matin, une tasse de café au lait ; nausées qui reviennent plusieurs fois dans la journée. Vers midi, les mêmes mouvemens d'ennui et d'impatience que la veille ; dans la soirée, mal de tête et plusieurs instans d'oppression ; constipation.

Le 21, même nombre de globules ; nausées et envie de vomir plusieurs fois dans la matinée ; vers midi, douleurs élançantes dans la cuisse et la jambe gauches ; oppression assez forte pendant une partie de l'après-midi ; selle dure, difficile ; urines notablement augmentées.

Le 22, toujours trente-deux globules ; deux selles molles le matin ; douleurs dans la cuisse et la jambe gauches, plus vives et durant plus long-temps que la veille ; douleur sourde dans l'hypochondre droit ; elle s'accompagne d'un peu de toux sèche. Le soir, cuisson dans les paupières ; besoin de les frotter. Les yeux ont de la peine à s'ouvrir à la lumière.

Le 23, quarante globules, toujours en deux fois : au lever violent mal de tête ; poids sur le front. Cette douleur augmente à l'air et en marchant ; elle se fixe un peu plus tard sur le front, et devient pulsative ; l'oppression est forte, la toux un peu plus fréquente ; vers deux heures de l'après-midi, nausées, bouffées de chaleur à la tête ; élancemens dans les muscles du cou ; douleurs passagères dans les articulations des doigts. Après midi, oppression forte et continue ; douleur profonde dans le côté droit de la poitrine ; douleur à l'angle externe des deux yeux ; démangeaison des paupières, qui force à les frotter à chaque instant. Le soir, difficulté extrême à tenir les yeux ouverts à la lumière ; chaleur brûlante à la paume des mains ; pas de selle ; urines abondantes et un peu rouges.

Le 24, vingt-cinq globules le matin. Je me proposais d'en prendre le même nombre le soir ; mais la journée fut si pénible, l'action du remède tellement intense, que je fus dans l'impossibilité de continuer. Dans la matinée, nausées, fortes envies de dormir ; légères douleurs autour du nombril, selle pénible et fortement nouée. A deux heures, oppression, poids sur la poitrine ;

les grandes inspirations donnent lieu à une assez forte douleur vers la neuvième côte du côté droit ; la toux est plus fréquente que la veille. A trois heures, pincemens à l'estomac, renvois acides, âpreté dans la gorge, avec un peu de douleur en avalant. A quatre heures, vomissement d'environ deux onces d'un liquide aqueux, incolore, excessivement acide ; douleur sourde dans la région du foie. Une demi-heure plus tard, second vomissement de même nature que le premier. J'eus, dans l'espace de deux heures, six vomissemens semblables ; chacun d'eux fut accompagné d'angoisses excessivement pénibles ; il me semblait que j'allais avoir une défaillance.

Je ne pus prendre qu'une tasse de chocolat dans toute la journée.

Le 25, j'ai peine à ouvrir les yeux ; ils sont collés par la chassie, et les paupières se contractent fortement l'une contre l'autre ; le soir la lumière force à les tenir fermés.

Selle difficile au lever ; mal de gorge, douleur en avalant. Cette douleur continue toute la journée ; elle répond dans l'oreille droite.

Oppression qui dure toute la journée ; plusieurs fois je suis obligé de me lever brusquement de dessus ma chaise ; il me semble que je vais suffoquer. Douleur dans le côté droit ; toux sèche comme les jours précédens. Douleur assez vive, mais passagère, vers le sacrum ; les jambes et les cuisses tellement fatiguées, qu'à peine puis-je marcher.

Crampes d'estomac, se renouvelant plusieurs fois dans la journée, et assez vives ; de trois à quatre heures, deux vomissemens semblables à ceux de la veille.

Je n'abuserai pas, messieurs, de vos instans, en continuant à vous énumérer jour par jour tout ce que j'éprouvai : il me suffira de dire que près d'un mois s'écoula sans que je visse disparaître la plupart des symptômes qu'avait fait naître l'action du soufre, et cependant j'usai amplement et de café et de liqueurs, etc., etc. ; espérant par leur emploi détruire un état devenu maladif.

J'ai dit, messieurs, avec intention, la plupart des symptômes ; car de ces expériences, il m'est resté de l'oppression, la presque impossibilité de travailler à la lumière et une démangeaison con-

tinuelle des paupières. J'employai dans le cours de cet essai quatre gouttes de la trentième.

Vers la même époque, je donnais des soins à un jeune homme de vingt-quatre ans, atteint depuis six ans d'épilepsie, suite de frayeur. Les attaques étaient violentes, revenaient deux ou trois fois par semaine, et duraient de deux à douze heures. Il avait pris la belladonne depuis plusieurs jours; il avait éprouvé le lendemain de la raideur à la nuque et de vives douleurs dans les articulations des bras et des jambes, une forte menace d'attaque, puis le mieux s'était prononcé, et depuis huit jours il n'y avait eu aucun retour de crise malgré l'absence de tout régime. Je fis prendre le dixième jour deux verres de limonade fortement acidulée; le soir, retour des mêmes douleurs, mais bien plus intenses; elles sont suivies d'une très-légère attaque, pendant laquelle le malade ne perdit pas connaissance; les jours suivans, le mieux revint; et depuis cette époque, quatorze mois d'une santé parfaite ont fait disparaître les craintes qu'on avait dû conserver après un traitement aussi court.

Il y a vingt jours environ qu'un jeune homme se présenta chez moi, se plaignant d'une dysenterie assez vive, dont il était atteint depuis la veille. Examen fait de son état, je m'approchai pour lui mettre sur la langue deux globules de mercure soluble; je m'aperçus qu'il exhalait une forte odeur de kirsch-wasser, boisson des habitans du pays.

Malgré cet incident, je n'hésitai pas à administrer le remède; seulement j'en portai la dose à six globules. Le lendemain, il n'existait plus de traces de la maladie.

Ce que je viens de vous lire aura eu peu d'attrait pour vous, messieurs, qui tous avez eu occasion d'observer souvent des faits plus intéressans; mais, en vous présentant ces observations, mon but a été d'attirer votre attention sur un point important de la doctrine des maladies chroniques; de prouver que, sans nier l'utilité du régime dans leur traitement, cependant il n'est point d'une indispensable nécessité, et que l'impossibilité d'y astreindre les malades ne doit pas ôter toute espérance au médecin, et le faire renoncer à entreprendre la cure.

J'ai voulu aussi prouver aux médecins allopathes, que, quand

on veut observer avec bonne foi, il est facile de s'assurer que Hahnemann n'a rien avancé que de vrai dans ses études sur les effets des remèdes homœopathiques appliqués à l'homme sain, et qu'en attribuant au régime les guérisons qu'ils ont sans cesse sous les yeux, ils tombent dans une erreur insoutenable.

OBSERVATIONS PRATIQUES ;

Par le Docteur FIELITZ.

I. Un officier, âgé de quarante ans, d'une constitution robuste et d'un caractère vif, avait eu dans son enfance une fièvre scarlatine, suivie de tendance au marasme. Pendant sa jeunesse le sang lui portait souvent à la tête, et il était sujet aux syncopes. Plus tard sa santé se raffermir ; en 1813, il fit la guerre, contracta le typhus, et souffrit pendant toute la campagne d'une diarrhée chronique fort épuisante. En 1814, il contracta la gale, qui reparut encore l'année suivante, et fut traitée fort long-temps par les frictions soufrées et mercurielles. Après la campagne le malade éprouva de fréquens catarrhes, et fut assailli par une série de malheurs et d'affections pénibles. Le résultat en fut, pendant plusieurs années, une constipation habituelle, accompagné d'anxiété et d'insomnie. Beaucoup de remèdes allopathiques avaient été employés, lorsque tout à coup les maux ordinaires firent place à la diarrhée. Celle-ci, rebelle à tous les moyens, durait depuis quinze mois, au grand préjudice des forces, lorsque je fus consulté. Je constatai l'état suivant :

Le matin, il y a des borborygmes dans le ventre, qui éprouve la même gêne que s'il était serré par un lien. Ensuite ont lieu, à de courts intervalles, deux évacuations de matières liquides et mucilagineuses, qui brûlent au passage. Rarement la déjection se répète encore dans l'après-midi, mais elle a ordinairement lieu alors quand le malade a pris quelque boisson spiritueuse. Pendant l'évacuation elle-même, il ressent une douleur tractive au front, précisément au dessus du nez. En même temps, il a la tête embarrassée et il sent des pulsations au vertex. La poitrine est serrée des deux côtés, ce qui lui coupe la respiration. Battements

de cœur; il lui semble que tout son sang se refoule vers l'intérieur, et le pouls se fait à peine sentir. Le bas-ventre est froid au toucher et couvert de sueur, une sueur froide apparaît aussi pendant les selles, en même temps qu'une pression du haut en bas, qui descend jusque dans les jambes. Le malade est toujours très-fatigué ensuite; appétit très-variable; goût muqueux, surtout le matin; langue chargée d'une épaisse couche de mucus. L'estomac très-faible: il ne peut supporter ni lait, ni légumes verts, et aussitôt après en avoir pris, les accidens indiqués plus haut se manifestent. Anxiété et difficulté de respirer avant et après le dîner. Le sang se porte à la poitrine. En urinant, ardeur dans la vessie et l'urètre; souvent des pollutions, auxquelles le malade était déjà sujet autrefois. Sentiment de brisure dans les reins et des deux côtés, surtout le matin. Traction dans les extrémités inférieures. Les pieds suent fréquemment. Quand la sueur est troublée, le malade s'en trouve toujours plus mal. Il apparaît souvent des *sudamina* sur le dos et à la face. A la jambe existe une contusion, qui s'est jadis ouverte une fois. L'oppression de poitrine permet difficilement de s'endormir. Disposition à l'inquiétude; le malade n'aime point à rester seul, il est irritable, maussade, violent; état qui alterne avec le sérieux et la mélancolie. Il boit volontiers un verre de vin, mais cette liqueur ne lui réussit pas, de sorte que depuis long-temps déjà il l'évite. Il ne peut presque pas supporter la bière.

Je lui prescrivis des viandes légères, l'abstinence du lait, des légumes verts, des fruits, du vin et de la bière. Pour boisson, du petit-lait. Des lotions froides par tout le corps, et le mouvement au grand air.

Le 16 août, je lui donnai trois doses de *phosph.* X, iij, dont il devait prendre une tous les quatre jours. — Le 29, il m'écrivit que les premières poudres avaient déterminé de fortes déjections en partie très-marronnées, et accompagnées de vents fétides. Les borborygmes désagréables dans le ventre avaient presque entièrement cessé, et le malade se trouvait sensiblement mieux, n'éprouvant que des accès passagers de faiblesse, des maux de tête, et un tiraillement spasmodique, qui semblait siéger principalement dans les parties musculuses de la tête et de la poitrine. Les selles ne sont point encore tout-à-fait réglées: un jour se passe sans qu'il y en ait, et le lendemain il y en a plusieurs. Somnolence insur-

montable dans la journée , surtout avant midi , et que le mouvement peut à peine dissiper , le malade dormirait presque debout. La nuit , surtout avant minuit , peu de sommeil encore , mal de tête et rêves extrêmement vifs.

Le 15 septembre, vertiges, surtout en se baissant. Quinze jours auparavant, une seule fois, deux heures après avoir mangé, spasmes d'estomac, avec afflux à la bouche d'eau limpide et de goût acide, sans cause connue. Borborygmes dans le bas-ventre, avec la même sensation que si quelque chose grattait dans les intestins, surtout après avoir pris des alimens. Le matin, deux à trois évacuations, en boullie, mêlées de petits flocons puriformes jaunes. Les maux de reins ont augmenté. Tension douloureuse et craquement dans les articulations lorsque le malade se penche en avant et se redresse ensuite. Tiraillemens tantôt dans une partie du corps, et tantôt dans une autre. Sommeil meilleur, moins troublé. Le malade s'endort plus aisément. Les spasmes ont beaucoup diminué, et sont bien plus rares. Respiration plus libre, même en montant.

Le 20 novembre, moral mieux disposé. Bien-être général, appétit modéré, mais uniforme. Gargouillemens rares dans le ventre. Une selle régulière chaque jour, comme dans l'état de santé. Emission de l'urine sans difficulté. Rarement des vertiges. Ce qui tourmente encore le malade, ce sont des douleurs de luxation, tantôt dans le dos, tantôt dans la poitrine, au sacrum, au dessus des hanches, surtout lorsqu'il se baisse. Pression sur les os de la poitrine. Douleur tractive dans le tibia, telle qu'elle se faisait souvent sentir avant la maladie, mais passagère seulement aujourd'hui. Dans les derniers quinze jours, deux nuits sans sommeil, avec spasmes d'estomac. Au réveil, pendant la nuit, causé par une pollution, mal de tête. Jusqu'au 30 octobre amélioration progressive. Ce jour-là, le malade éprouva un refroidissement, but quelques verres de vin, et s'attira une angine, qui céda promptement à la noix vomique.

Le 30 octobre. Quelquefois encore des gargouillemens dans le ventre après avoir mangé, et une sorte de grattement dans les intestins. Les selles sont trop molles encore de temps en temps, avec ténésme et élancemens passagers à l'anus: du reste elles sont parfaitement régulières. Douleurs de luxation dans les coudes et les poignets, puis de temps en temps mal de reins et oppression de

poitrine. Après s'être lavé à l'eau froide, picotemens à la peau et prurit insupportable aux bras, avec exanthème très-fin. Le soir, en s'endormant, un peu d'anxiété encore, suivie de pandiculations. Le matin, en s'éveillant, sentiment de bien-être par tout le corps; esprit plus serein; *sulph. X*, iij, quatre doses, une tous les quatre jours.

Tous les maux allèrent en diminuant, il ne resta plus que des douleurs à la poitrine, entre les épaules et dans les reins. Les selles se régularisaient de plus en plus; cependant elles étaient encore parfois marronnées, et toujours elles s'accompagnaient d'une grande quantité de vents.

Le malade reçut deux doses de *sulph. X*, ij, à prendre avec un intervalle de huit jours.

Le 5 décembre, mieux sous tous les rapports; après avoir bu de la bière blanche, une selle liquide. Toujours un peu de mal dans les reins et d'oppression de poitrine. L'éruption cutanée a disparu. Le moral est bon; il y a encore de temps en temps un peu d'anxiété.

Le 11 janvier. Les changemens de temps, notamment l'approche des orages, ont une influence évidente sur l'état du malade. Il est pris d'oppression, d'anxiété, et souvent alors il ne sait pas lui-même ce qui lui manque. Les maux dont il avait été atteint jusqu'alors reparaissent à tous les changemens de temps, mais sur une bien plus petite échelle. Le malade boit maintenant du vin avec modération. *Phosph. X*, ij, quatre doses, une tous les huit jours.

Le 6 février. Il y a quatre jours le malade s'est permis un léger excès; le soir il s'est couché et s'est endormi avec beaucoup de borborygmes dans le ventre. Au bout de deux heures il s'est réveillé, s'est retourné sur le côté gauche, et a ressenti au même instant, dans la région inguinale gauche, un élancement rapide d'une telle violence, qu'il a perdu subitement ses sens, et qu'il est tombé en syncope complète. Au bout de quelque temps, il a repris connaissance, ayant le corps couvert d'une sueur froide; des mouvemens spasmodiques le décidèrent à se lever, après quoi il se trouva mieux. Il se rendormit, et le lendemain matin il ne se ressentait plus de rien.

A cause du petit excès qui avait été commis, je prescrivis encore une dose de *phosph. X*, ij.

Le malade se sentait presque en pleine santé, comparativement à ses souffrances antérieures; du moins avouait-il ne s'être jamais trouvé aussi bien depuis dix ans. La seule chose qu'il remarquât encore, c'était un peu de gargouillemens dans le ventre.

Le 22 mars. La grippe, qui régnait épidémiquement, l'avait attaqué aussi. Une dose de *merc. solub.* ne tarda point à écarter cette maladie. Après quoi le malade se sentit parfaitement rétabli. Je lui fis suivre encore le régime pendant un mois, puis je le déclarai guéri.

Ainsi une maladie compliquée, et qui datait de bien des années, céda à deux moyens seulement, dont la répétition contribua certainement à la promptitude du succès.

II. *Bovista X*, iv, pris après un grand nombre d'autres moyens en apparence appropriés, fit disparaître un gonflement considérable et indolent de la lèvre inférieure, dont était atteinte depuis un an une jeune personne de vingt-quatre ans, qui avait été scrofuleuse pendant sa jeunesse.

III. *Badiaga*, X, iv, à doses fréquemment répétées, diminua considérablement l'enflure de toutes les glandes d'un côté de la face et du cou. Le malade, âgé de vingt et quelques années, souffrait depuis son enfance. Un grand nombre d'antipsoriques avaient été employés sans succès; le *badiaga* réduisit les glandes de moitié au moins. Le temps m'apprendra si cette substance est ici le remède radical.

IV. *Uva ursi*. Un vieux soldat, de complexion apoplectique, fut attaqué, il y a deux ans, d'une rétention d'urine qui, pendant cinq jours, lui causa d'affreuses douleurs; naguère encore il fut repris du même mal. Violentes envies d'uriner; il pousse sans cesse, au milieu des plus cruelles douleurs, et ne peut cependant pas rendre une seule goutte d'urine. Quelques jours auparavant, il s'est refroidi, et a bu de la bière suspecte; aussi avait-il réclamé le cathétérisme, que moi-même je jugeai utile de pratiquer. Du moins ne suis-je pas un de ces ultra-homœopathes qui ploient leur conscience aux exigences d'un dogmatisme absolu, dans les cas même, assez rares, où la maladie brave les efforts de notre art.

La sonde traversa difficilement le col de la vessie, et elle me fit découvrir une pierre, probablement assez grosse, dans la vessie. Elle évacua une certaine quantité d'urine, et le malade se sentit

pour ainsi dire renaître. Je lui fis prendre ensuite une dose de *cannabis*, mais la joie ne dura pas long-temps. Au bout de sept heures, les choses étaient dans le même état, dans un état plus grave encore. Contre mon avis, on avait déjà sondé de nouveau, et, à ce qu'il me parut, sans grandes précautions, puisqu'il sortait une petite quantité d'urine très-chargée de sang, L'écoulement de ce liquide avait peu soulagé, et les douleurs persistaient. Je donnai *uva ursi* I, une goutte entière. Au bout d'une demi-heure, envie de pisser; l'urine coule à plein jet. Un calcul gros comme un pois fut expulsé. Tous les accidens cessèrent (1).

L'*angusture*, recommandée par Ægidi, comme spécifique dans la carie, ne m'a été d'aucun secours dans un cas de cette maladie. Un enfant de trois ans, préalablement traité par les allopathes, avait un gonflement, avec carie, de la première phalange du doigt indicateur de la main droite et de l'os calcanéum du pied droit. Pendant l'emploi de *sulph.*, *calcar.*, *silic.*, *daphne*, *asa*, *alum* et *silicea*, il survint des exfoliations aux deux endroits. La constitution du malade s'améliora sous l'influence du lycopode et du phosphore. Après un an de traitement, j'administrai *angust.* X, iij, à doses répétées. Au bout de trois semaines, il s'était développé à la cuisse et au jarret deux abcès qui ne voulaient pas s'ouvrir. Je redonnai encore *lycopod.* X, iij, qui, durant un mois, n'amena aucune amélioration. Il ne se fit plus d'exfoliation. Je fis prendre alors, d'après les préceptes d'Ægidi, une goutte d'*angusture* II tous les deux jours. Mais il fallut bientôt remettre les doses à quatre jours de distance, parce que tout empirait,

(1) Rien de plus incomplet que cette observation, qui pouvait cependant devenir fort importante. Avec les instrumens de la lithotritie, on aurait su au juste si le calcul était gros ou petit, et, dans ce dernier cas, quel était son volume; peut-être même l'aurait-on écrasé de suite. Il n'est parlé ni de douleurs de reins, ni d'aucun des signes ordinaires de la pierre. Il n'est pas dit comment le cathétérisme a été fait; or, il l'est souvent fort mal, même par d'habiles chirurgiens, et ici tout porte à croire qu'il l'a été mal. L'homœopathie ne doit pas plus négliger, dans une rétention d'urine opiniâtre, les nouveaux moyens explorateurs de la vessie, que, dans une vraie phthisie pulmonaire, le stéthoscope et la percussion. Hahnemann, il est vrai, n'a pas inventé ces moyens, mais ils sont là, et l'on doit en profiter.

(Note du rédacteur.)

qu'il paraissait de nouveaux abcès qui ne voulaient pas s'ouvrir, et que l'enfant se trouvait plus mal. Pendant vingt-huit jours d'emploi de ce moyen, je n'aperçus aucun effet favorable ni d'un côté ni de l'autre, et quatre semaines d'expectation n'amènèrent non plus aucun changement en mieux. Il fallut reprendre la silice; mais l'état demeura plus fâcheux qu'auparavant, et aggravé de quatre abcès. Que pensera Ægidi des résultats de l'angusture dans ce cas? Sans doute le mercure, que des allopathes avaient précédemment donné au malade, et l'établissement de cautères par eux, durent contrarier l'action des moyens homœopathiques; mais du moins l'angusture a-t-elle dû déterminer ici les effets qui lui sont propres, sinon des phénomènes favorables. A quoi tient-il, en général, et combien peut-on expliquer que, chez certains malades, notamment chez les femmes sensibles et hystériques, les médicamens bien choisis déterminent des effets primitifs spécifiques, des réactions bien prononcées de la force médicatrice, mais n'amènent cependant point la guérison? Ce phénomène est incontestable et contredit la théorie homœopathique.

SUR LA GUÉRISON DE PLAIES CONSIDÉRABLES PAR DES MOYENS HOMŒOPATHIQUES ET PAR DES FOMENTATIONS FROIDES.

Par le docteur STARKE.

Il est généralement connu que la guérison des plaies étendues, surtout de celles par arrachement, s'obtient rarement sans suppuration par la méthode ordinaire, et que presque jamais on ne croit pouvoir arriver au but sans l'emploi de la suture. C'est là une des vues erronées de l'ancien système, qui méritent d'être rectifiées, et que nos contemporains ne doivent pas négliger de soumettre à la critique.

L'application de la suture ne cause pas seulement beaucoup de douleurs au malade; elle détermine encore une tuméfaction et une inflammation des lèvres de la plaie, qui ont coutume de retarder la guérison, et rendent la suppuration inévitable.

Sans doute il y a de l'avantage pour les chirurgiens de suivre cette méthode; mais les malades ont intérêt, de leur côté, à être guéris avec le moins de temps, de douleurs, et de frais possible.

L'application du vinaigre, de l'alcool étendu et de diverses eaux d'arquebusade, comme aussi celle des emplâtres agglutinatifs et celle de l'eau froide sont fort inconvenantes dans les plaies étendues et surtout récentes; l'eau froide en particulier ne pourrait être avantageuse que là où l'inflammation commence déjà à se manifester, afin d'empêcher qu'elle ne fasse des progrès. En général, lorsqu'il s'agit de plaies récentes, nous sommes appelés dans les deux ou trois premières heures qui suivent l'accident, avant qu'il soit encore survenu d'inflammation, et il ne convient point alors de recourir à des antiphlogistiques ni à des emplâtres, qui ne peuvent que déterminer la manifestation des phénomènes phlogosiques. Le fait suivant pourra servir de corollaire à ce que j'avance.

Un homme de cinquante-quatre ans, d'une constitution robuste, et d'un caractère doux, ayant été pris entre deux voitures, eut à la joue gauche une plaie par arrachement longue d'environ trois pouces, dont l'extrémité inférieure s'étendait jusqu'au bord de la mâchoire, et qui pénétrait dans la cavité buccale, où le doigt pouvait se promener dans l'étendue d'un pouce et demi environ; plusieurs molaires du haut et une du bas avaient été cassées. Le blessé eut près d'une lieue et demie à faire avant d'arriver à la ville; il s'était contenté, pendant la traversée, d'appliquer sur la plaie un mouchoir imbibé d'eau froide.

L'hémorrhagie avait été considérable, et suivie de plusieurs défaillances; les douleurs avaient été vives, tant dans la bouche qu'à la figure, qui était maltraitée sur divers points, et en diverses parties de la tête; elles durèrent encore plusieurs heures après l'arrivée du blessé. Je donnai de suite deux globules d'arnica X, et continuai les fomentations froides, en couvrant la plaie d'une toile mince, et appliquant dessus une compresse en plusieurs doubles, qu'on plongeait toutes les demi-heures dans de l'eau froide. Au bout de quelques heures, les douleurs avaient en grande partie disparu, et durant la nuit le malade put avoir plus d'une heure de sommeil. Le lendemain matin, les bords de la plaie n'offraient aucun vestige d'inflammation; j'y appliquai deux bandelettes agglutinatives, et continuai les fomentations d'eau froide, avec cette seule différence qu'à une livre de celle-ci j'ajoutai deux gouttes de teinture d'arnica. Au bout d'un mois la cicatrisation était achevée tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Chaque matin le malade avait pris une dose d'arnica X, qu'il

fallut cependant interrompre le sixième jour, parce que la veille il était survenu des frissonnemens inaccoutumés, que je crus devoir attribuer à l'action de ce moyen.

Pendant les trois premiers jours le malade ne prit qu'un peu de soupe très-claire, afin de n'avoir à ouvrir la bouche que le moins possible : il fut tenu dans une chambre propre et aérée, circonstances qui durent contribuer aussi à la promptitude de la guérison.

Le cas suivant prouvera également l'influence favorable qu'exercent, même après de graves opérations, les moyens homœopathiques associés à un régime convenable, à un air pur et à une disposition favorable du moral.

Un homme de trente-six ans, d'un caractère doux, d'une constitution débile, et déjà fort amaigri, souffrait depuis long-temps d'un gonflement considérable de la glande parotide droite, contre lequel on avait employé sans succès un grand nombre de médicaments. L'année dernière, je pratiquai l'extirpation de la glande, qui pesait vingt-huit onces. L'opération produisit une plaie si considérable que j'avais à craindre une fièvre traumatique violente, dont l'apparition amène si souvent des suites fâcheuses après les opérations de ce genre. Un médecin qui m'avait assisté jugea convenable de pratiquer quelques points de suture, qu'il fallut couper peu de jours après, à cause du gonflement des bords de la plaie. Cependant la fièvre traumatique fut très-légère, parce qu'aussitôt après l'opération je donnai deux globules d'arnica II, et pansai la plaie avec de l'eau à laquelle j'avais ajouté de la teinture préparée avec la plante fraîche. La fièvre traumatique céda en huit ou dix jours à deux globules de belladonne 45, et l'inflammation des bords de la plaie réunis par des bandelettes agglutinatives diminua tellement qu'il n'y eut de suppuration que par un seul point où la peau avait préalablement éprouvé de la désorganisation. La plus grande partie de la plaie se réunit par première intention, et au bout de trois semaines le malade était complètement rétabli.

Ici également on évita tous les excitans et confortans ; le malade ne prit durant les premiers jours qu'un peu de soupe très-claire, et de l'eau de fontaine ; mais il habitait aussi une chambre spacieuse et bien aérée, et son moral était tranquille.

SUR LA FORCE DES DOSES ;

Par le Docteur BACKHAUSEN.

La question de la force des doses et la théorie de la dynamisation sont aujourd'hui les points qui exercent le plus la sagacité des homœopathes. Des fragmens précieux nous arrivent de toutes parts, les uns fournissant de nouveaux faits qui rendent le jugement de plus en plus facile à porter, les autres relevant des conséquences, ou fondant des assertions contradictoires. Tant de travaux ne sauraient demeurer stériles, et quiconque peut ajouter quelque chose au faisceau déjà acquis de lumières doit s'empresser de le faire ; car aucune nouvelle vue ne peut demeurer sans influence, et le point de vue de notre intelligence se trouve ainsi changer, non pas d'années en années, mais de mois en mois.

Pour arriver à quelque chose de positif sur les questions encore aujourd'hui en litige, il ne faut pas perdre de vue que la dose et l'emploi du médicament dans le traitement de la maladie sont la chose qui vient en dernier lieu, et qu'avant d'arriver là on trouve à résoudre des problèmes dont la solution seule peut conduire à la découverte qu'on veut obtenir. Mais c'est précisément dans cette sorte de règne intermédiaire entre la physiologie et la pathologie, que le désaccord entre les médecins a été poussé si loin, qu'on ne voit pas trop comment l'harmonie pourrait être rétablie entre eux au profit des malades. N'y a-t-il pas eu des médecins qui ont nié la force médicatrice de la nature, et d'autres qui lui ont accordé plus qu'elle ne saurait accomplir ? Ne sait-on pas qu'un homœopathe connu regarde les germes des maladies naturelles et médicinales comme des espèces de parasites qui végètent dans l'organisme jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme naturel de leur existence, tandis que des praticiens heureux citent la promptitude des guérisons qu'ils obtiennent comme un argument contre l'exactitude de ses assertions ? N'a-t-il pas été question de maladies médicinales homœopathiques qui seraient pour nous plus à craindre que celles de l'allopathie ? Beaucoup de médecins attendent, soit de la nature, soit de l'art, le changement en bien

de la maladie. D'autres fondent leur espoir sur les doses de la trentième dilution. Tant que ces questions n'auront point été coulées à fond, il y aura impossibilité d'établir un jugement définitif.

Les essais de médicamens sont le côté brillant de l'homœopathie, les allopathes éclairés en conviennent eux-mêmes ; mais l'homœopathe praticien sait bien apercevoir des taches au milieu de ce soleil. Les premiers essais de Hahnemann étaient bons il y a vingt ans, et le sont encore. Malheureusement on n'en peut pas dire autant de la plupart de ceux qui ont été faits dans ces derniers temps. Mais c'est précisément l'attention qu'on a consacrée aux essais, en négligeant la pathologie, qui fait que tant de travaux exécutés avec labeur sont devenus inutiles. La grande efficacité des décillionnièmes dans les maladies a conduit à cette conclusion précipitée, qu'ils seraient également et même plus efficaces aussi chez les personnes bien portantes, et parce qu'il arrive souvent que la trentième puissance fait plus de mal à un malade qu'une goutte de teinture, on a craint que la dynamisation prolongée ne finît par convertir la camomille en un poison. J'ai essayé sur moi-même un grand nombre de dilutions de médicamens, et je me suis convaincu que les hautes dynamisations sont sans nulle action sur les sujets qui se portent bien. Mais, par le temps qui court, une santé parfaite est une chose impossible à rencontrer. Tous, nous sommes malades, et sur nous tous agissent les plus petites doses, suivant que nous sommes plus ou moins malades, soit d'une manière salulaire quand elles correspondent homœopathiquement à nos maladies, soit d'une manière fâcheuse lorsqu'elles ne sont pas dans ce cas, ou qu'ayant été trop dynamisées, elles sont devenues trop faibles. Dans ce cas, on voit apparaître des symptômes de réaction d'autant plus orageux que la force vitale de l'individu ou de l'organisme est plus faible. Ainsi la faiblesse des nerfs amène des spasmes, pour triompher de l'atmosphère d'un chat ; ainsi l'enfant, la femme est obligée de lever le bras pour frapper un coup que l'homme donne bien plus fort du seul revers de sa main. Les symptômes de réaction peuvent facilement être pris pour des effets primitifs de médicamens, et nul doute que beaucoup n'aient été regardés comme tels, au grand détriment de la médecine homœopathique. On pourrait peut-être alléguer pour excuse qu'ils ressemblent souvent aux effets

primitifs ; mais d'un côté cette ressemblance n'a pas toujours lieu, et d'un autre côté on ne peut appliquer à des choses simplement analogues l'axiome mathématique que deux choses qui ressemblent à une troisième se ressemblent aussi entre elles.

Si de faux symptômes se sont glissés à la faveur de méthodes inexactes d'expérimentation, la chose n'est pas moins à craindre quand on ne fait point de difficulté de recueillir des symptômes au lit du malade. A la vérité, on fait bien observer qu'il faut un coup d'œil pratique exercé pour choisir avec avantage de tels symptômes. Mais on aurait dû songer qu'il n'y a pas beaucoup d'homœopathes qui se regardent comme de grands praticiens, et qu'il y a bien moins encore de grands praticiens qui sachent de quelle distinction il s'agit ici.

La théorie de dynamisation est le plus grand fléau de la nouvelle thérapeutique. Je crois que nous aurions déjà beaucoup gagné si nous nous contentions de reconnaître l'efficacité des hautes dilutions dans les maladies, et si nous nous attachions à rechercher quels sont les cas dans lesquels ces hautes dilutions ou les basses conviennent le mieux. Il est difficile de renoncer à cette idée mystérieuse ; mais le temps viendra où tous les miracles s'éclairciront.

Le défaut d'attention pathologique s'est montré aussi d'une manière effrayante dans cette circonstance. Assurément les phénomènes bizarres des temps modernes, dont l'imagination des médecins est remplie, et sur lesquels on a tant rêvé et écrit, perdraient beaucoup de leur caractère étrange si on les envisageait sous leur véritable jour. On a vu les plus petites doses, les dilutions les plus élevées, produire dans quelques cas des effets très-violens, des accidens d'empoisonnement, et dans d'autres circonstances semblables passer totalement inaperçues. De grandes aggravations de maladies ont eu lieu après les plus hautes dilutions, et ont cédé rapidement aux dilutions inférieures ; tandis que d'un autre côté on a vu la trentième dilution guérir des maladies qui avaient résisté avec opiniâtreté à la teinture première. Souvent on n'a pu suivre que pendant un petit nombre d'heures l'action de gouttes entières, de grains, de gros, et l'on évalue à des mois la durée d'action d'un globule de la trentième ou de la soixantième dilution ; si cette confusion était fondée sur la nature des médicamens, la pratique homœopathique serait bientôt ré-

duite, comme déjà elle commence à l'être, à marcher au hasard comme celle de l'allopathie. Il y a une secte qui ne donne que des gouttes de teinture; une autre n'administre aucun médicament au dessous de la trentième puissance; d'autres suivent un éclectisme avec ou sans plan, et tous guérissent des malades, tous laissent des malades sans les guérir. Il serait injuste de ne pas convenir que quelques personnes se sont prononcées pour la nécessité d'accommoder la dose à la réceptivité de l'individu; mais tout ce que je sais, c'est qu'on en est resté là, et que même ces dissidens peu nombreux se sont divisés en deux partis, dont l'un oppose à la torpeur la trentième dilution, et l'autre la teinture première.

Si nous étudions l'histoire des maladies, si nous nous persuadons bien que l'idée de les regarder comme des parasites est insoutenable, si enfin nous reconnaissons, avec l'ancienne doctrine, que la maladie est le résultat d'un effort de la nature pour rétablir la santé, nous en venons tout naturellement à faire dépendre les symptômes morbides d'une lésion de la force médicatrice, qui, si rien ne la gênait, achèverait son travail sans efforts douloureux, sans provoquer de phénomènes morbides.

Si nous devons considérer les médicamens homœopathiques comme des moyens spécifiques de corroborer la force médicatrice de la nature, destinés par conséquent à apaiser les phénomènes morbides, la puissance médicinale la plus forte doit être celle qui ramène la santé sans aggravation. Ainsi les dilutions peuvent donc toutes être la plus forte, depuis la première jusqu'à la trentième, suivant le cas, et la mesure générale pour apprécier la force du médicament nous est fournie d'un côté par le degré de la force vitale, de l'autre par la réceptivité de l'organisme pour les stimulations spécifiques. Une erreur facile à commettre, mais qui n'en est pas moins grande, consiste à considérer un médicament faible, qui ne produit que des symptômes de réaction, c'est-à-dire qui se borne à exaspérer les symptômes de la maladie, et qui ne guérit point, ou qui du moins n'amène qu'une tardive guérison, comme plus fort qu'un autre, parce qu'il fait naître beaucoup d'accidens, et de croire la dose convenable plus faible, parce qu'elle triomphe de ces accidens et ne provoque point de nouveaux symptômes. Nous devons donc distinguer ce qui est fort dans le sens homœopathique et par rapport aux malades, de

ce qui l'est dans le sens ordinaire et par rapport aux personnes bien portantes. Le premier peut être la quinze-centième dilution; et le dernier est certainement la dose la plus matérielle qui se puisse déployer dans l'organisme.

Si nous cherchons les bornes des doses homœopathiques en haut et en bas, l'apparition de symptômes réactionnaires non suivis de guérison (à cause de la faiblesse de la force médicatrice de la nature), ou le défaut total d'action du médicament (à cause de l'insensibilité de l'organisme), prouve que l'on a dépassé les limites de la dilution convenable, et la mesure de la matérialité qu'il n'est point permis d'outre-passer se trouve dans l'idée de l'homœopathie envisagée par opposition avec celle de l'antipathie. L'antipathie agit en faisant taire les efforts de la nature, et l'homœopathie en appelant la réaction; la première doit procéder par des doses assez fortes pour pouvoir dominer l'organisme; l'homœopathie n'en doit donner que d'assez faibles pour être incapables de porter une attaque directe et positive à l'organisme, mais suffisantes pour que la réaction ne soit point interrompue, ou pour quelle ne puisse être détournée par l'éveil de nouvelles sympathies.

On peut dire qu'un malade est comparable à un homme qui meurt de faim; la force de la nature a faim de médicamens, et il faut la traiter comme un homme épuisé par le besoin; lui montrer seulement des alimens, ou lui en donner trop peu la met en fureur; il suffit de lui faire flairer le pain pour l'apaiser, mais une bouchée entière la tue.

Il est facile d'expliquer par là pourquoi les maladies chroniques pauvres en symptômes réclament, pour s'éveiller et se dissiper, les plus hautes dilutions, non seulement comme les plus convenables, mais encore comme les seules qui conviennent, et pourquoi ces mêmes dilutions élevées réussissent fort souvent aussi dans d'autres affections fébriles, attendu que la force de la nature n'a besoin que d'un faible appui pour arriver à son but. Mais conclure de là que les hautes dilutions sont nécessaires dans tous les cas, ce serait s'élever contre toutes les lois de la pathologie, et se mettre en opposition directe avec les faits que la pratique fournit chaque jour.

Si les principes qui viennent d'être discutés sont justes, l'avenir confirmera peut-être les deux propositions suivantes :

Une haute réceptivité pour les stimulations spécifiques, pour les médicamens homœopathiques, demande les plus hautes dilutions, tandis que l'insensibilité réclame de fortes doses des dilutions inférieures.

Le bon état des forces vitales permet d'employer les plus hautes dilutions aux plus faibles doses, tandis que le défaut de force exige des médicamens plus matériels.

Ces conditions, d'un côté, et les congestions possibles, d'un autre côté, déterminent, dans chaque cas donné, la dilution qu'il convient de mettre en usage.

OBSERVATION D'INFLAMMATION CHRONIQUE DU LARYNX;

Par le Docteur HIRSCH.

Un enfant, âgé de dix-huit mois et scrofuleux, était traité depuis trois semaines, par un médecin allopathe, d'une affection que ce dernier regarda dans le principe comme une phlegmasie pulmonaire. Tous les moyens employés pendant ce laps de temps ayant été sans succès, et le pronostic ne répondant point aux vœux des parens alarmés, le petit malade fut soumis au traitement homœopathique. Il offrait alors l'état suivant. Teint blême, amaigrissement considérable, yeux abattus, ternes, affaissés; coins de la bouche ulcérés, lèvres sèches, fendillées et saignant facilement; cavité buccale et langue couvertes d'un enduit blanc. Répugnance pour les boissons; l'enfant prend plus volontiers des alimens consistans, de la bouillie par exemple, mais il semble l'avaler avec peine, et ne tarde guère à la refuser; il ne veut absolument prendre ni bouillon ni soupe. Fréquemment dans la journée, il rend avec efforts une petite quantité d'excrémens muqueux verdâtres. Souvent il fait mine de vouloir pleurer, et ses yeux se remplissent de larmes; mais, malgré tous ses efforts, il ne peut produire qu'un cri à peine perceptible: la respiration est sifflante, assez profonde, mais accompagnée d'un concours très-prononcé des muscles du bas-ventre et d'un mouvement continu des ailes du nez; accès de toux sèche et rauque, accompagnés

d'anxiété, qui se terminent chaque fois par la suffocation : le larynx n'est point gonflé à l'intérieur, et cependant il ne paraît point être exempt de douleurs quand on y touche. Le sommeil est très-agité, avec de fréquens réveils en sursaut, causés par la suspension de la respiration. La chaleur de la peau est diminuée, surtout aux joues et autour des genoux. L'urine est pâle et limpide. Je fis dissoudre six globules de foie de soufre calcaire IV dans six cuillerées d'eau, recommandant de donner toutes les deux heures une cuillerée de la solution. Outre que ce médicament correspondait assez exactement à l'ensemble des symptômes, il me parut d'autant mieux indiqué qu'on avait fait précédemment usage du calomélas ; c'est pourquoi je jugeai nécessaire de l'administrer à doses fréquemment répétées. Le lendemain il y avait un changement avantageux sous le rapport des évacuations alvines. Celles-ci étaient moins fréquentes, elles avaient lieu sans effort, étaient plus consistantes et d'un brun jaunâtre ; mais la difficulté de respirer était toujours la même. Je crus à propos de laisser encore agir quelque temps le médicament. Cependant, comme l'affection de poitrine semblait croître plutôt que diminuer, j'administrai le lendemain trois doses de *spong.* VI, iij, une tous les quarts d'heure, recommandant de s'arrêter s'il survenait de l'amélioration. Dès la seconde dose un changement favorable devint évident. La respiration était plus facile ; la toux moins pénible, un peu moins sèche et sans efforts ; le malade avait dormi tranquillement trois heures, pendant lesquelles la respiration avait suivi le rythme normal, sans éprouver d'interruption ; la voix était déjà devenue un peu plus claire. Dans ces circonstances favorables, je prescrivis de ne faire prendre la troisième dose d'éponge que s'il survenait quelque aggravation ; mais on n'eut pas besoin d'y recourir. Le lendemain, à la suite d'une nuit assez calme, l'enfant était beaucoup mieux ; il n'était plus tourmenté que par du mucus qui s'amassait dans sa gorge, surtout pendant le sommeil, mais cet accident cessait dès qu'on le retournait. L'appétit avait repris, les selles étaient parfaitement normales. L'enfant resta deux jours sans médicamens. Mais comme les derniers accidens ne se dissipaient point, je lui donnai *senega* VI, ij ; trois jours après il était guéri.

LETTRE

AU RÉDACTEUR DES ARCHIVES.

Paris, ce 5 octobre 1835.

Monsieur et honoré confrère,

Voici la lettre dont je vous ai parlé chez M. Weber, que vous pouvez faire imprimer, si vous croyez qu'elle en vaille la peine, et qu'elle puisse être utile à notre divin système.

J'aurais pu donner au journaliste de la Pointe-à-Pitre une plus longue liste de guérisons, mais cela aurait senti le charlatanisme. Mon but en écrivant cette lettre était de prouver seulement que l'homœopathie est supérieure à l'allopathie, puisqu'elle guérit les malades que celle-ci abandonne.

L'article du journal de médecine de Paris était suivi de quelques réflexions assez indécemment tournées sur les médecins homœopathes; c'est ce qui motive ma petite sortie contre les confrères de là-bas.

Permettez-moi de vous citer trois ou quatre cures assez intéressantes et qui, peut-être, pourront trouver leur place dans nos journaux.

Arrivé à la Basse-Terre, le 8 janvier 1835, j'allai prendre un logement dans la maison des bains. Le propriétaire de cet établissement, avec qui je me liai, avait étudié la médecine dans sa jeunesse; mais la révolution de 93 le força d'abandonner ses études et d'aller chercher un abri en Amérique... Nous causions souvent médecine, et dans nos conversations je lui parlais du système d'Hahnemann.... M. L..... m'écoutait attentivement; mais ses anciens préjugés l'empêchaient d'ajouter une ferme croyance aux miracles de l'homœopathie. Cependant une belle cure que j'eus le bonheur de faire le convainquit tout-à-fait et le rangea sous ma bannière.

Une amie de sa femme, madame M....., était affectée d'un catarrhe pulmonaire; le docteur M..... son médecin, après avoir épuisé tout son savoir, lui annonça que, puisque la maladie avait résisté à un régime austère, aux émolliens, aux adoucissans, aux saignées, aux purgatifs et aux lavemens, il fallait laisser agir la nature; mais que cependant, si elle le désirait, il ferait appeler un médecin en consultation. La malade y consentit. Après avoir joué tous deux la scène du premier médecin et du second médecin de M. de Pourceaugnac, ils décidèrent que l'application d'un vésicatoire (idée sublime!) était le seul moyen non pas de guérir la malade, mais de prolonger ses jours encore quelques années.

Il y avait deux ans et demi que ce vésicatoire rongait madame M..... lorsque le 2 février 1835 elle me fit demander.

État dans lequel se trouvait la malade.

Fièvre continue, marasme, constipation.

Dégoût prononcé pour tous les alimens.

Le jour. Toux, accompagnée d'une forte expectoration de matières poracées. Douleur dans l'épine dorsale.

La nuit. Insomnie, grande chaleur dans les extrémités supérieures. Chaleur insupportable dans la région épigastrique. Toux violente, accompagnée d'une grande expectoration de matières porracées et sanguinolentes.

Voici quel fut mon mode de traitement.

Le 2 février, à trois heures, heure à laquelle on m'envoya chercher, suppression du vésicatoire. Je n'administrai point de remède, parce que la malade avait pris un bouillon un instant avant mon arrivée.

Le lendemain 3, à six heures du matin, application sur la langue d'un globule de carbo vegetabilis (30^e dil.); lait chaud sucré pour nourriture.

La nuit du 3 au 4, sommeil léger de deux heures, mais sans rêves pénibles, sans trop forte chaleur et avec une diminution de toux.

Le 4, envie de manger. Bouillie faite de farine de froment pour nourriture, toux moins forte, changement dans la matière de l'expectoration; de verte elle devient blanche et moins épaisse. Selle facile.

Du 5 au 7, amélioration sensible, augmentation de nourriture, bouillon de bœuf dégraissé.

Du 8 au 10, disparition de la toux; de l'expectoration et de la chaleur à la région épigastrique; encore un peu de chaleur dans les extrémités supérieures.

Du 11 au 12, plus de chaleur. Bien-être général.

Du 13 au 18, pleine convalescence.

Le 19, madame M.... se dit être parfaitement guérie.

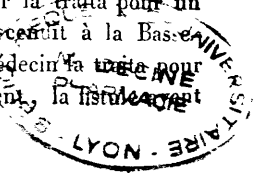
Le 25, embonpoint. Guérison.

Le propriétaire des bains de la Basse-Terre croit à l'homœopathie. Comme l'apôtre, il a touché la marque des clous.

Il y avait près d'un mois que la femme de chambre de madame de L.... était atteinte de pneumonie, lorsque l'on m'envoya chercher. Le docteur M..., médecin de cette maison, avait traité la pauvre fille par le sulfate de quinine et la saignée; je trouvai la malade dans un état désespéré.... Je n'hésitai point un seul instant; comme le *veratrum album* est un des spécifiques de la péri-pneumonie, et que, de plus, il est classé parmi les antidotes du china, je le lui administrai à la 12^e dil., et je la sauvai.

A l'époque de l'ouragan de 1825 qui ravagea la Basse-Terre et les campagnes d'alentour, une pauvre femme de couleur, qui n'avait point eu le temps de fuir, fut trouvée ensevelie sous les décombres de sa case; le sentiment de la vie n'étant pas encore éteint en elle, à force de soins, on parvint à la sauver. Deux mois après cet événement, étant assise et occupée à coudre, elle éprouva subitement une violente douleur à la tête, accompagnée de nausées et de vomissemens. Un médecin lui fit prendre un verre d'eau albumineuse qui apaisa les nausées et le vomissement; mais la céphalalgie ne fut point guérie; pour la détruire, on eut recours aux saignées, aux bains de pieds sinapisés, aux sangsues,... aux vésicatoires,... aux sétons.... Ces moyens furent insuffisants. Il y avait dix ans que cette pauvre femme était torturée par sa douloureuse maladie et par les moyens curatifs de l'allopathie, lorsqu'elle vint me trouver... En 7 jours, elle fut guérie. Un globule d'*arnica montana* (30^e dil.) a fait ce miracle.

Mademoiselle S. W., jeune personne de 18 ans, demeurant à Bouillante, avait une tumeur à la seconde phalange du pouce de la main gauche; le médecin de son quartier la traita pour un panaris; le mal faisant des progrès, elle descendit à la Basse-Terre pour consulter le docteur M..... : ce médecin la traita pour une fistule. Au bout de 18 mois de traitement, la fistule avait



gagné en intensité, le médecin, ne sachant plus que faire, proposa à la malade de lui amputer le pouce. La jeune personne, avant de se décider, voulut me consulter ; elle vint me voir. Après l'examen du pouce, je m'aperçus que ce que l'on avait pris pour un panaris et pour une fistule était une dartre de l'espèce rongeante ; je vis aussi chez la jeune malade des symptômes très-alarman, mais je me gardai bien de lui communiquer ma pensée. Ses mains étaient enflées, et il y avait raideur et insensibilité dans les doigts ; sa peau, et principalement celle du visage, était parsemée de taches blanches, toutes les parties chevelues du corps étaient raides et la faisaient souffrir.... en un mot, la malheureuse avait un principe de lèpre.

D'abord, je lui fis quitter son logement ; elle demeurait chez une de ses parentes, marchande de viande salée et de morue qui très-souvent était gâtée et répandait une odeur infecte dans la maison. Je lui fis prendre une chambre à côté de moi, et le jour même de son installation, je lui appliquai sur la langue un globule de staphysagria (30^e dil.). Je la soumis à un régime de lait, de légumes et de bouillon dégraissé. Au bout de trois semaines de traitement, le pouce était guéri et les mains désenflées. Il restait encore les taches blanches à la face et l'endolorissement du cuir chevelu ; je lui donnai un globule d'alumine (30^e dil.), et quinze jours après je la renvoyai à Bouillante parfaitement guérie.

Je dois faire ici un aveu : comme la malade ne pouvait pas croire que son pouce pourrait guérir sans le secours des emplâtres ou des cataplasmes, je m'imaginai de pulvériser du carbo vegetabilis, de le porphyriser pour le déguiser, et de le répandre sur la plaie que, préalablement, je faisais humecter avec un peu d'eau fraîche, ensuite je la faisais recouvrir d'un linge. Je ne sais si ce pansement quotidien a pu influencer sur l'activité de la guérison ; quoi qu'il en soit, au bout de six jours la plaie était entièrement cicatrisée. Agréez, etc.

P. SAINT-FIRMIN, D. M. P.

SUR LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES MAUX DE DENTS;

Par le Docteur BOENNINGHAUSEN.

L'homœopathie n'a pas la prétention de guérir tous les maux de dents d'une manière rapide et durable, mais elle peut les soulager dans la plupart des cas, et pour cela elle procède absolument de la même manière que quand il s'agit de traiter toute autre maladie quelconque. Je vais retracer aussi brièvement que possible la marche qu'elle suit, et les principes d'après lesquels elle se guide en pareil cas.

D'après les doctrines de l'homœopathie, le mal de dents n'est qu'un symptôme d'un dérangement intérieur de la force vitale, dont l'essence proprement dite ne peut être abordée par nous. Ce symptôme n'est jamais entièrement isolé; toujours il traîne à sa suite plusieurs autres phénomènes morbides, quoique ces derniers soient souvent si légers et si obscurs, qu'ils échappent à un observateur peu attentif. L'ensemble de tous ces symptômes morbides complète seul l'image de la maladie, et conduit à la connaissance du remède convenable, d'après la loi *similia similibus*. Comme le peintre ne peut faire un portrait ressemblant lorsqu'il se borne à saisir un seul trait, quelque ressemblant qu'il soit, et laisse les autres sans y faire attention, de même l'homœopathe ne peut rien prescrire avec succès quand il se contente de relever un symptôme saillant d'une maladie, et cherche seulement à deviner les autres. Bien saisir l'image complète de la maladie, posséder à fond l'art d'observer, savoir distinguer ce qui est essentiel de ce qui est accidentel, et surtout apprécier rapidement ce qui, dans un cas, a beaucoup d'importance, et, dans un autre, ne mérite presque aucune attention, c'est en cela principalement que consiste l'art de l'homœopathe exercé, puisqu'une fois ces conditions remplies, le choix du remède présente si peu de difficultés qu'à cet égard il ne saurait y avoir de divergence entre les opinions. De là vient aussi qu'un mal léger et dépourvu de symptômes accessoires, en sorte qu'il ne soit pas possible de s'en former une image satisfaisante, complète et caractéristique, présente toujours beau-

coup plus de difficultés qu'une maladie bien plus grave, mais clairement exprimée. 

De là résulte entre autres cette différence essentielle entre l'alopathie et l'homœopathie, que l'une cherche à remplir toutes les indications par plusieurs remèdes prescrits ensemble, et l'autre par une seule substance, en sorte que cette dernière est naturellement obligée de connaître avec la plus grande exactitude toute la portée des vertus que possèdent les médicamens. L'homœopathie possède contre le mal de dents autant de moyens au moins qu'elle connaît de substances qui, dans leur essai sur l'homme en santé, ont occasionné des douleurs dentaires. Mais ce nombre est très-grand; il n'y a que peu de substances sous l'influence desquelles on n'ait point encore observé de tels effets, et celles-là même ne doivent point être exclues, s'il s'en trouve une parmi elles qui, bien que n'ayant fourni aucun symptôme de mal dentaire, corresponde parfaitement aux autres symptômes morbides. En effet, l'homœopathe ne vise jamais qu'à la guérison de la maladie dynamique dont les symptômes extérieurs sont les signes, et le moyen dont les effets ressemblent le plus à la pluralité des symptômes les plus essentiels est aussi le spécifique qui guérit de la manière la plus certaine.

Quelque impossible qu'il soit de parcourir ici les innombrables genres de maux de dents qui affligent l'espèce humaine, et les remèdes à choisir contre eux, cependant, pour faire mieux comprendre ce qui précède, il est nécessaire de prendre quelques exemples propres à développer la marche que l'homœopathie suit en pareil cas.

Je choisis un des maux de dents les moins fréquens, la douleur pulsative, qui se retrouve à un degré plus ou moins prononcé parmi les symptômes de trente-cinq des médicamens aujourd'hui connus des homœopathes; mais je n'ai employé avec succès que seize d'entre ces derniers, et c'est parmi eux que je prendrai mes exemples.

I. Il n'est pas rare qu'après un refroidissement, surtout par un vent d'est vif et sec, survienne une sorte de fièvre, avec fort afflux du sang vers la tête, chaleur brûlante au visage, accélération et dureté du pouls, grande agitation au physique et au moral. Fréquemment il s'y joint un fort mal de dents pulsatif, la plupart du temps unilatéral, et occupant toute la mâchoire; d'ordinaire aussi la joue est devenue très-rouge. En pareil cas, la plus petite dose

d'aconit est le spécifique assuré : peu de minutes suffisent pour qu'elle fasse cesser le mal de dents, avec tous les autres accidens fébriles. Chaque homœopathe a pu s'en convaincre nombre de fois, et il serait inutile de rapporter aucun fait, à titre de preuve.

II. Un autre genre de mal de dents pulsatif, également provoqué la plupart du temps par un refroidissement, mais sans nulle trace de fièvre, est celui qui trouve son spécifique dans le causticum. Il est ordinairement accompagné de gencives douloureuses et saignant avec facilité, comme aussi de déchiremens dans les muscles de la face, dans l'œil et dans l'oreille. Moi-même j'en ai souffert pendant plusieurs jours, parce qu'à défaut d'autres symptômes plus décisifs, je ne sus point trouver le moyen convenable. Après avoir essayé en vain diverses substances qui me semblaient indiquées, une seule olfaction du causticum me guérit en une couple d'heures, si parfaitement, qu'il ne me resta pas même de sensibilité dans l'endroit, et que depuis lors je n'ai jamais ressenti d'odontalgie semblable. Le mal de dents auquel correspond ce médicament si énergique et à très-longue action, est toujours de nature chronique, ce qui fait que les substances à courte action ne réussissent pas contre lui.

III. La camomille convient très-souvent dans le mal de dents pulsatif, surtout chez les enfans et les femmes. Mais celui où elle soulage est plus fort la nuit que le jour, surtout à la chaleur du lit, et paraît absolument intolérable au malade; de sorte que celui-ci, plongé dans un véritable désespoir, ne fait que promener d'un endroit à un autre ses plaintes et ses gémissemens. En outre, la plupart du temps, une joue est rouge et un peu gonflée; il y a sueur au cuir chevelu, soif violente, et assez souvent tuméfaction des glandes sous-maxillaires. Il ne faut alors qu'une très-petite dose de camomille, même une simple olfaction, pour éteindre la maladie entière d'une manière prompt et durable.

Il y a quelques années, pendant mon absence, ma femme fut prise de ce mal de dents. Un confrère se crut probablement autorisé, par les symptômes fébriles, à lui donner l'aconit, qui ne fit rien. Le lendemain, il prescrivit la pulsatile, sans plus de succès, et le troisième jour, la bryone, également sans résultat. Cependant, les douleurs ayant acquis une violence extrême, et lui-même croyant qu'il s'agissait d'un cas où l'homœopathie ne convenait point, eut recours, le quatrième jour, à une potion

et à l'application de dix-huit sangsues. Celles-ci procurèrent d'abord un peu de soulagement ; mais au bout d'un quart d'heure les choses étaient revenues au même état. Le cinquième jour, j'arrivai dans la soirée, et je donnai de suite la camomille, qui était indiquée. Au bout d'un quart d'heure, il n'y avait plus de douleurs, et le lendemain matin la fluxion était dissipée.

IV. Un mal de dents pulsatif plus rare est celui qui exige le quinquina pour sa guérison. En voici un exemple. Une jeune fille, autrefois belle et florissante, était devenue maigre et pâle quand je la vis. Elle éprouvait des maux de dents pulsatifs qui la tourmentaient, surtout peu de temps après avoir mangé, et pendant la nuit, et qui ne pouvaient être calmés que par une forte pression exercée sur les dents, tandis qu'un léger attouchement les accroissait de beaucoup. En même temps, elle avait une diarrhée continuelle, et toutes les nuits de fortes sueurs. De plus, elle était si faible, qu'à peine pouvait-elle marcher. Je lui fis prendre le soir une dose de quinquina, et le lendemain elle m'apprit qu'elle n'avait eu ni sueurs ni douleurs durant la nuit. Au bout de deux mois, je la retrouvai fraîche et florissante, comme par le passé.

Mais un mal de dents tout semblable peut provenir aussi de l'abus du quinquina, ainsi que je l'ai déjà remarqué chez deux hommes qui, chaque matin régulièrement, prenaient une infusion d'écorce du Pérou dans de l'eau-de-vie. Naturellement il ne fallait point ici administrer de quinquina ; mais les autres symptômes se comportaient de manière à indiquer dans un cas l'arnica, et dans l'autre la pulsatile, qui procurèrent en effet une rapide amélioration. Or, ces deux moyens correspondaient moins à l'odontalgie pulsative qu'à l'ensemble de la maladie.

V. On observe fort souvent, chez les preneurs de café, un mal de dents pulsatif, qui, suivant la nature des symptômes concomitans, trouve la plupart du temps son remède efficace dans l'aconit, la camomille, la fève Saint-Ignace, la noix vomique ou la pulsatile. Mais il y a aussi des maux de dents pulsatifs chez des personnes qui ne prennent point de café, et alors la teinture du café cru, surtout aux dilutions élevées, agit comme spécifique.

Je visitais un jour une famille dans laquelle on vit homœopathiquement, et où l'on ne prend jamais de café. A mon arrivée

la maîtresse de la maison éprouvait un mal de dents, contre lequel elle ne tarda point à réclamer mon assistance. La douleur était pulsative, et la malade courait d'une chambre à l'autre en pleurant et gesticulant comme quelqu'un qui est hors de soi, circonstance dont je fus d'autant plus frappé que d'ordinaire cette personne est calme et posée. Je lui fis respirer un petit flacon contenant des globules de la sixième dilution de café cru, et en moins de douze minutes le calme s'établit et les battemens cessèrent : il ne restait plus, du côté malade, qu'un peu de sensibilité, contre laquelle je fis respirer, au bout de cinq minutes, la fève Saint-Ignace, qui en fit cesser jusqu'aux dernières traces. J'ai appris depuis que le mal de dents n'avait jamais reparu.

VI. Le pôle boréal de l'aimant est un moyen d'une action très-rapide dans quelques maux de dents pulsatifs. Le battement est d'ordinaire accompagné d'un sentiment d'ardeur : il a son siège dans la mâchoire inférieure ; la joue est enflée, chaude et rouge : il augmente sous l'influence de la chaleur et après avoir mangé ; la plupart du temps aussi il s'y joint du froid au reste du corps, de la surexcitabilité, des tremblemens et de l'agitation dans les membres. Ce mal de dents est surtout fréquent en automne et au printemps. Il se dissipe dans l'espace d'une minute, lorsque le malade pose le doigt indicateur sur le pôle nord de l'aimant, jusqu'à ce qu'il survienne une légère exaspération de la douleur.

Je ne puis me dispenser de rapporter ici une tentative de guérison, qui a échoué, il est vrai, mais qui, du moins, prouve la puissante action de l'aimant là même où il ne convient point. Mon domestique entra un soir dans ma chambre en pleurant et tremblant, et me pria de le débarrasser d'un mal de dents qui le tourmentait affreusement depuis plusieurs heures, et qui continuait toujours à augmenter. La douleur était pulsative ; mais elle avait son siège dans la mâchoire supérieure. Comme toutes les circonstances, à l'exception de cette dernière, parlaient en faveur du pôle nord de l'aimant, je fis choix de ce moyen, et je pris un petit barreau d'acier qui pouvait porter tout au plus deux onces. Mais à peine le malade y eut-il posé le bout du doigt, qu'il porta l'autre main à la joue, en s'écriant que le mal descendait. En effet, la douleur avait quitté la mâchoire supérieure pour passer dans l'inférieure ; mais, du reste, elle demeurait en tout semblable à ce qu'elle était auparavant. Pour bien me convaincre que

cette métastase provenait réellement du pôle nord de l'aimant ; je dis au malade de poser le doigt sur le pôle austral : sur-le-champ la douleur se reporta dans la mâchoire supérieure. Immédiatement après, je fis respirer la pulsatile, qui dissipa la douleur en peu de minutes.

VII. J'ignore s'il y a des odontalgies pulsatives de nature vé-nérienne ; le mercure serait contre elles le meilleur moyen, parce qu'il a l'aptitude de provoquer chez l'homme bien portant la totalité des phénomènes essentiels qui caractérisent la syphilis. Mais il existe un mal de dents pulsatif qui provient de l'abus du mercure. Celui-là est plus fort le soir, dans le lit, qu'en tout autre temps : il dure ainsi jusqu'à minuit, ou même pendant la nuit entière, et prive le malade de tout sommeil. L'acide nitrique est le plus ordinairement le moyen spécifique qui convient pour le combattre.

Je fus consulté naguère par un jeune homme qui, ayant contracté une gonorrhée, s'était confié à un médecin vraisemblablement peu expérimenté. Il me montra sa gorge rongée d'ulcères chancreux, ses gencives spongieuses, déchiquetées, ulcérées ; sa langue épaisse, gonflée, couverte d'une croûte jaunâtre, profondément ulcérée sur les bords, et dans laquelle il éprouvait la même sensation que si elle allait tomber. L'écoulement avait disparu et fait place à cette affection. Je vis de suite que j'avais sous les yeux une des nombreuses formes de la maladie mercurielle. Je prescrivis d'accord une dose de foie de soufre calcaire : le lendemain la cavité buccale avait un tout autre aspect, et le malade sentait son moral ranimé. Deux jours après, survint tout à coup le mal de dents que j'ai décrit plus haut, et contre lequel je lui fis prendre la trentième dilution d'acide nitrique ; le quatrième jour la guérison était complète. Depuis, j'ai revu plusieurs fois le malade, qui se sentait mieux que jamais après que je l'eus guéri, en huit jours, par une dose de pétrole, de sa gonorrhée, qui avait reparu.

VIII. Il ne s'est offert à moi qu'un seul cas où j'ai dû recourir au platine pour guérir un mal de dents pulsatif. C'était un fouillement pulsatif dans tout le côté droit de la mâchoire, qui se faisait surtout sentir avec force le soir et pendant le repos, et arrachait alors des pleurs involontaires au malade. La pulsatile me parut d'abord indiquée ; mais elle ne produisit aucun effet. Le

lendemain, ayant pris des informations plus précises sur les symptômes, je reconnus pourquoi la pulsatile n'avait pu réussir. En effet, le battement était accompagné d'un sentiment comme d'engourdissement, qui occupait tout le côté douloureux du visage. De plus, la malade avait eu ses règles avant le temps et trop abondantes; son moral offrait une teinte d'orgueil qu'on n'avait encore jamais remarquée en elle, et qui se caractérisait par une estime exagérée d'elle-même, jointe au mépris pour tout le monde. Le platine non seulement enleva le mal de dents en peu d'heures, mais encore corrigea l'état du moral, et ramena les règles à leur ancienne régularité.

IX. La sabine est un remède rarement indiqué contre l'odontalgie pulsative. Cependant j'ai déjà rencontré deux cas où elle était le seul spécifique, et où elle soulagea rapidement. Ce mal de dents paraît également vers le soir et pendant la nuit, surtout à la chaleur du lit et après avoir mangé: il y a en même temps battement dans tous les vaisseaux, éructations fréquentes, et chez les femmes, qui jusqu'à présent me l'ont seules présenté, abondante évacuation, même hors du temps des règles, d'un sang rouge clair. Chez l'une des deux malades une douleur arthritique au gros orteil avait été dissipée par des moyens externes, après quoi s'était manifestée l'odontalgie, qui céda rapidement à une dose de sabine, sans que la douleur de goutte reparût, parce que les douleurs arthritiques étaient exactement couvertes aussi par les symptômes de la sabine.

X. On rencontre fréquemment une odontalgie pulsative chronique, la plupart du temps accompagnée d'une douleur lancinante, qui trouve son spécifique dans la sépia. Cette odontalgie affecte de préférence les personnes d'un teint jaunâtre; elle s'étend d'ordinaire jusque dans les oreilles et le long du bras, jusqu'aux doigts, où le malade éprouve des fourmillemens; et le plus souvent elle est accompagnée de difficulté de respirer, de fluxion à la joue, de toux et d'enflure des glandes sous-maxillaires. C'est surtout dans les maux de dents pulsatifs des femmes enceintes que j'ai trouvé fréquemment ce remède énergique indiqué et salutaire. Malheureusement l'amélioration n'a lieu presque jamais qu'au bout de plusieurs heures; mais ensuite elle se soutient pendant longtemps.

XI. Une odontalgie voisine de celle-là sous le rapport tant de

la sensation que des circonstances accessoires, est celle qui trouve une guérison prompte et durable dans l'emploi des hautes dilutions de silice. Le caractère le plus propre à la faire reconnaître consiste en ce que ce ne sont pas les glandes, mais l'os ou le périoste de la mâchoire inférieure elle-même qui sont tuméfiés, que la douleur y a plus son siège que dans la dent, et qu'ordinairement le malade ne peut point dormir la nuit à cause de la chaleur générale qu'il ressent. La plupart du temps aussi la peau est difficile à guérir quand elle a été entamée, de sorte que la plus légère lésion se convertit sur-le-champ en ulcères rongeurs. J'ai été atteint de ce mal de dents, et j'avais au côté gauche de la mâchoire inférieure un gonflement osseux de la grosseur d'une moitié de noix. Dès que je m'en aperçus, je respirai la plus haute dilution de silice : aussitôt après, la douleur disparut, et, après une nuit passée au milieu d'un sommeil tranquille, je me réveillai le matin débarrassé du gonflement osseux, dont il ne reparut depuis aucune trace.

XII. La *spigelia* est un des meilleurs moyens et un de ceux qu'on trouve le plus souvent occasion d'employer contre les maux de dents pulsatifs. Là où elle agit comme spécifique, on remarque presque toujours une sorte de tic douloureux de la face, un déchirement pruriteux, avec ardeur, dans l'os jugal; la face est pâle et bouffie, les yeux sont entourés d'un cercle jaunâtre. Ordinairement aussi les malades ont des maux d'yeux, de fréquentes envies d'uriner, avec émission copieuse de liquide, des battemens de cœur violens, souvent avec la sensation dans la poitrine comme du *ronron* qu'exécutent les chats, des horripilations et beaucoup d'agitation. J'ai guéri par une seule dose de ce moyen une femme, d'ailleurs robuste, chez laquelle l'odontalgie était des plus violentes; le tic douloureux surtout revenait une ou deux fois par semaine depuis plusieurs années, et chaque fois s'élevait jusqu'à un degré redoutable d'exaspération. Depuis lors, aucune des deux maladies n'a reparu.

XIII. On rencontre plus fréquemment encore, peut-être, le mal de dent pulsatif qui exige la *jusquiame* pour sa guérison. Cette odontalgie débute la plupart du temps dans la matinée, et elle est excitée surtout par l'air froid. Le malade éprouve des battemens dans la dent elle-même, tandis que la gencive est en proie à une douleur déchirante, et lorsqu'il mange, sa dent lui semble tenir aussi peu que si elle était sur le point de tomber. Toujours

on observe un fort afflux de sang vers la tête, avec chaleur considérable, même par tout le corps; dans les accès les plus violens; il y a resserrement de la gorge, avec impossibilité d'avaler et spasmes, et la plupart du temps le moral est considérablement affecté. L'action d'une petite dose de jusquiame est des plus frappantes en pareil cas. J'ai guéri par deux petites doses de ce moyen une jeune fille que la jalousie et l'infidélité d'un amant avaient rendue malade, et qui se plaignait sans cesse d'odontalgie pulsative. Elle avait, surtout pendant les heures qui précédaient minuit, de la fièvre, avec rougeur intense du visage et délire continu, qui la portait souvent à essayer de s'échapper, de sorte qu'on était obligé de veiller continuellement auprès de son lit. La première dose enleva le mal de dents et le délire; la seconde, prise huit jours après, rétablit complètement la santé, qui depuis est demeurée bonne (1).

XIV. Le soufre est aussi un remède fort actif dans quelques odontalgies pulsatives, celles surtout qui se sont manifestées après la suppression des maladies de peau. Pour que ce moyen ait de l'efficacité, il faut que la gencive soit en même temps tuméfiée, et que le malade y ressente, comme dans la dent, une douleur pulsative. Ordinairement il s'y joint une grande sensibilité au bout des dents, l'afflux du sang vers la tête, une céphalalgie pulsative, surtout le soir, la rougeur et l'inflammation des yeux et du nez, des élancemens dans les oreilles, de fréquentes et vaines envies d'aller à la selle, avec constipation, des maux de reins, des in-

(1) L'efficacité extraordinaire de la jusquiame dans les affections, souvent si orageuses et si dangereuses, qui sont provoquées par la jalousie, s'est manifestée à moi de la manière la moins équivoque dans deux cas fort différens. — Une dame très-irritable souffrait des accidens nerveux les plus violens et les plus inquiétans, spasmes, fièvre lente, insomnie chronique, dérangement complet du moral, maux contre lesquels on avait inutilement employé plusieurs moyens homœopathiques; ce fut seulement après qu'on eut reconnu qu'ils tenaient à une jalousie sans fondement, qu'on parvint à les guérir d'une manière prompte, complète et durable, en administrant *hyoscyam.* X. — Une paysanne chez laquelle la jalousie se manifestait par un état continu de fureur, à tel point qu'on était disposé à la confiner dans une maison d'aliénés, dut son rétablissement à une seule dose de jusquiame: elle guérit rapidement et complètement, au physique comme au moral. (STAFF.)

quiétudes dans les membres, des envies de dormir pendant la journée, des frissonnemens et autres symptômes analogues. Cependant il n'est pas rare non plus que tout ce cortège de maux soit un résultat de l'abus du soufre, cas dans lequel une dose de haute dilution de soufre détermine une forte aggravation qu'il n'est pas facile de faire cesser. En général, les inconvéniens de l'abus prolongé des médicamens à longue action, comme entre autres du soufre, sont très-difficiles et souvent tout-à-fait impossibles à guérir par l'homœopathie.

XV. Enfin je dois encore, parce que j'en ai fait l'épreuve, signaler le vératrum, qui cependant est une des substances dont l'occasion se présente le plus rarement de faire usage contre les maux de dents pulsatifs. Lorsque ce moyen convient et est salutaire, il y a toujours fluxion à la joue, sueur froide au front, nausées poussées souvent jusqu'au vomissement bilieux, courbature dans les membres, perte considérable des forces allant jusqu'à la syncope, froid par tout le corps, avec chaleur interne, et soit inextinguible de boissons froides. Tous ces symptômes, que le vératrum a la puissance de provoquer chez l'homme en santé, disparaissent plus ou moins rapidement, suivant qu'ils datent de plus ou moins loin, quelquefois seulement après des doses répétées, mais toujours d'une manière certaine et durable, ainsi que les maux de dents qui les accompagnent. Deux doses de vératrum m'ont suffi naguère pour les faire disparaître chez une malade qui en était tourmentée depuis vingt-deux semaines, et dont les forces avaient tellement baissé, qu'on était obligé de la mettre au lit et de la lever.

RÉPLIQUE A UNE CRITIQUE INSÉRÉE DANS LA BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE DE GENÈVE:

Par les Docteurs BEAUVAIS ET SIMONEAU.

Dans les cahiers d'octobre et de novembre de la *Bibliothèque homœopathique* de Genève, se trouve (p. 119) une critique de nos *Considérations pratiques sur le quinquina, comme essai d'une nouvelle manière d'envisager l'état de la matière médicale pure*, insérées dans ce journal (t. III, p. 179).

Notre but n'est point d'engager une polémique. Nous n'abandonnerons pas non plus la voie dans laquelle nous nous sommes engagés. Nos efforts ont toujours tendu à faire ressortir les côtés brillans de l'*homœopathie*, et à relever les erreurs des *homœopathes*, afin qu'elles ne puissent point prendre racine. Nous ne craignons pas de dire la vérité à chacun, aucune autorité ne nous en impose, et les excommunications ne nous effraient pas non plus. C'est pourquoi nous dirons avec notre franchise ordinaire au critique C. P., ou qu'il est assez aveugle pour n'y point voir, ou qu'il est de mauvaise foi.

Nous prions le lecteur de mettre les deux écrits sous ses yeux, et de nous suivre pas à pas.

Première observation. (Archives, p. 182).... Critique de la Bibliothèque, p. 120. « Nos auteurs ne voient rien de nerveux » dans l'observation de Ruckert. Avant de passer outre, disons » que les Allemands donnent l'épithète de nerveuses à toutes les » affections dans lesquelles la tête est entreprise, et où s'offrent » quelques symptômes de ce que les Français nommaient jadis » fièvre putride, puis fièvre adynamique. »

Si le critique était aussi au courant de la médecine allemande qu'il dit l'être, il aurait trouvé la caractéristique de l'état nerveux des Allemands dans le tableau que nous avons tracé de cet état (Archives, p. 184); car là, nous avons donné un extrait exact du diagnostic de l'état nerveux d'après le docteur Schmalz, dont l'ouvrage (Leipzig, 1825, in-fol. seconde édition, pag. 9) est ce que les Allemands possèdent de meilleur sur la science du diagnostic.

Mais, en faveur de ceux qui ne possèdent point la langue allemande, et qui ne sont pas tenus de nous croire sur parole, nous allons citer, en langue latine, la caractéristique de l'état nerveux d'après Hildenbrand. Le critique genevois, qui attache tant d'importance aux autorités, ne récusera sans doute pas celle-là; car le nom de Hildenbrand, comme observateur de la fièvre nerveuse, de la fièvre putride et du typhus, est devenu européen.

Voici comment cet auteur s'exprime (*Institutiones practico-medice*, tom. IV. pag. 625, § 1077).

« Capitis gravedo, temulentia, vertigo, proclivitas ad somnum, vel pervigilium insuetum, animi indifferentia, et adiaphoria stupida, vel contrà mobilitas extraordinaria, oculorum languor et

suffusio, syrigmus, siccitas linguæ vel cutis, calor urens, virium muscularium prostratio, meteorismus atque pulsum conditio languidior communissima esse solent characteris evolvendi *initia*....

» § 1078. Increbrescente malo non solum prodromi intensitate augentur, sed etiam plurima alia symptomata systema sensitivum et speciatim sphaeram ejus supremam eminenter adfectam indicantia, quorum syndrome generali nomine *status nervosi* apud pathologos occurrit.....

» § 1079. Caput rarò acutè dolet, sed potiùs grave, temulentum, vertiginosum esse solet; corpore inprimis erecto. Sensus externi nunc obtusi, nunc summè irritabiles cernuntur, undè anæsthesia, obauditio, vel phytongodysphoria talis, ut vulgares sonitus molestias faciant; scotomia caligo, et acies obtusa oculorum, cum lentâ pupillæ contractione aut ex adverso mira lucis intolerantia; gustatûs acumen; dolores vagi, sensus dedolationis. *Principem alterationem subeunt facultates sensorii communis*, quæ modò erethismum majorem, modò torporem insignem, modò varias hallucinationum species perpetiuntur; mentis absentia temporaria et constans; imaginatio exaltata, falsis delusa phantasmatibus; mens internis distracta impressionibus, impotentia rectè judicandi et voluntatem rationis adnutum dirigendi, quæ omnia sublatum commercium psychicum cum rebus ægrum ambientibus indicant. Indè ortum ducunt vaniloquia, desipientia mitis, vel delirium activum variæ indolis, nocturnum, diurnum, jocosum, triste; mox enim ægri hilaritatem profusam et fictam affabilitatem offerunt, mox mœsti et animi desponsi mortis futuræ casum præagiunt, et de illo trepidi fantur; alii inter stuporem mussitant, muscas venantur, floccos è lodicibus evellunt, indecorè corpus denudant, fugam petere cupiunt aliâve ratione inconcinnas gesticulationes absque sui ipsorum conscientia exercent, somnambulorum more (typhomania). *Pervigiliûm molestum, vel profundus sopor, insomnia terrifica, pavores nocturni, adiaphoria stupida, immobilitas exstatica, vel summa sensibilitas moralis in lacrymas prona, vel insania roberis expers, non minus raras suppeditant gravis encephali passionis formas, quæ mox seorsum, mox alternatim comparent.* »

Mais, en vérité, cette longue citation n'était pas nécessaire. Comment le critique C. P. peut-il espérer de faire croire à qui que ce soit que les médecins allemands, qui ne sont assurément pas

les derniers parmi les observateurs, considèrent comme nerveuses toutes les affections dans lesquelles la tête est entreprise? À ce compte, tout rhume de cerveau, dans lequel il y a céphalalgie, vertiges, bourdonnemens d'oreilles, langue chargée, enrouement, etc., serait aussi une affection nerveuse : une violente inflammation de poitrine, dans laquelle on voudrait n'avoir égard qu'aux symptômes du côté de la tête, mériterait le même nom, comme aussi une constipation datant de plusieurs jours, et qui s'accompagne de mal à la tête, de vertiges, etc.

Nous n'avons point de projet le compter à cet égard avec M. C. P. Ne point savoir quelque chose est très-excusable, et nous souhaitons seulement que le critique veuille bien ne pas croire ses assertions plus infaillibles que les nôtres ne nous semblent l'être. Nous sommes charmés aussi de voir qu'en portant un jugement si avantageux sur le compte du docteur Ruckert, M. C. P. se montre disposé à rendre justice au mérite des autres. Mais nous ignorons sur quoi il se fonde pour dire que M. Ruckert est un très-savant et très-habile homœopathe. M. Théodore Ruckert, officier de santé à Herrnhut (1), n'est connu de nous par aucun travail remarquable en homœopathie. A part quelques observations de maladies mal diagnostiquées, dans les Annales de Trinks et Hartlaub, et un aperçu sur les divers médicamens applicables au traitement de la phthisie pulmonaire, il n'a fixé notre attention qu'à l'occasion de la célèbre dispute sur la question de savoir ce que c'est qu'allopathiser en homœopathie, et son opinion sur ce sujet a été communiquée aux lecteurs français dans le second volume des Archives ; et dans cette circonstance, ce n'est point par la sagacité de ses remarques qu'il s'est signalé, mais par l'étrange déclaration suivante : « Qu'un médecin n'ose pas traiter les maladies inflammatoires sans la saignée, on le conçoit, quand il est dominé par des vues particulières, ou quand il ne connaît pas encore la portée des vertus caractérisées dont jouissent les médicamens appliqués homœopathiquement. Mais qu'il agisse ainsi en silence, jusqu'à ce que l'expérience l'ait mieux éclairé de ses leçons, et qu'il ne défende pas publiquement son opi-

(1) Il ne faut pas le confondre avec le docteur Ferdinand Ruckert à Kœpigsbrück.

» *nion*, dans des feuilles qui comptent beaucoup de lecteurs. »

Nous n'hésitons pas à déclarer un *homme de mauvaise foi* celui qui a pu écrire de telles lignes et donner de pareils conseils. Nous n'avons pas de peine non plus à concevoir la sympathie que le critique de Genève éprouve pour M. Ruckert ; car nous ne tarderons pas à faire voir qu'il ne lui cède rien sous le rapport de la mauvaise foi.

Le critique continue de la manière suivante : « Or nous trouvons dans la description de Ruckert : tête pleine , comme si elle allait éclater, et chaude ; chaleur et rougeur de la face ; beaucoup de soif ; langue fendillée et *noire* ; lèvres et dents couvertes d'un enduit *noir* ; voix rauque ; on ne distingue presque plus aucune parole ; diarrhée , etc. ; moral tranquille, indifférence, sommeil non réparateur. » Le critique omet à dessein les symptômes suivants : *Diarrhée depuis le commencement de la maladie ; selles jaunâtres, liquides comme de l'eau, sortant d'une manière involontaire ; sommeil tranquille.* Pourquoi ne cite-t-il pas ces symptômes ? c'est parce qu'ils ne conviennent point à son thème, parce que *jamais*, dans une fièvre nerveuse, dans un état nerveux, dans une affection cérébrale, dans une fièvre ataxique (qu'on l'appelle comme on voudra), la maladie ne débute par une *diarrhée*, et parce que *jamais le sommeil n'est tranquille dans ces sortes d'affections.*

« Certes si l'on ne trouve pas là les signes d'une affection plus ou moins encéphalique, et par conséquent nerveuse, nous ne comprenons pas trop où il faut les chercher. » La conclusion qu'il y a état nerveux là où s'observent de légères affections céphaliques, est fautive dans la médecine allemande, comme nous l'avons fait voir, et l'est également d'après les principes de l'école française. Il n'est pas nécessaire d'être médecin pour voir combien de pareils raisonnemens sont tirés par les cheveux.

« Nos auteurs ne voient dans cette observation qu'une *diarrhée*... Mais nous leur demanderons si une *diarrhée* est une maladie, ou si la *diarrhée* n'est pas simplement un des symptômes d'une maladie. » Voyez comme tout à coup le chaste homœopathe se jette dans le champ de l'allopathie ! La diarrhée n'est plus pour lui une maladie ; le symptôme le plus saillant ne lui suffit plus pour désigner la maladie, et cependant, plus loin, à l'occasion de l'ictère, il convient que c'est ainsi qu'on en doit agir : « Sous

» le n^o 6, le docteur Schubert, médecin du plus grand mérite, » décrit une affection *innommée*, ce qui signifie modestement » qu'il n'y a point trouvé de caractère certain, positif. MM. Beau- » vais et Simoneau ne sont pas si embarrassés : nous trouvons ici » un ictère, disent-ils. Mais l'ictère est-il une maladie ? Nous avons » cru jusqu'ici qu'il n'était qu'un symptôme commun à plusieurs » maladies. Si c'est comme symptôme que nos auteurs emploient » ce mot, nous sommes alors tout-à-fait de leur avis, et leur don- » nons pleine raison. » Ce que le critique condamne d'un côté, il l'approuve de l'autre. N'est-ce pas là tourner la voile à tous vents ?

M. C. P. continue : « Nous leur demanderons aussi quand une » diarrhée comporte nécessairement tête chaude et pleine, lan- » gue, lèvres et dents noires, voix rauque, indifférence. » Ici le critique commet encore une faute ; mais comme il n'y a pas mau- » vaise foi, mais seulement ignorance de sa part, nous l'excuse- » rons, et nous chercherons à le mieux informer.

La diarrhée, colite chronique de l'école broussaisienne, se présente épidémiquement en automne et dans les hivers humides. Cette maladie est diversement nommée suivant les différences des matières rendues : on la dit séreuse, bilieuse, etc. C'est ce qu'on trouve dans tous les Manuels de pathologie de l'ancienne école, dans le domaine de laquelle le critique nous a introduits. Les formes de ces diarrhées sont très-différentes, et si le critique s'étonne de la langue, des lèvres et des dents *noires*, auxquelles il paraît cependant attacher assez d'importance, puisqu'il souligne le mot, c'est une preuve qu'il n'a point encore observé d'épidémie semblable à celle dont parle M. Ruckert. Si c'était ici le lieu de parler des diarrhées épidémiques, qui sont les avant-coureurs des dysenteries, nous pourrions, puisant dans la littérature médicale, citer Hippocrate (*de affectionibus*, cap. 26), qui considère la dysenterie, la diarrhée et la lienterie comme des formes affines de maladies (*περὶ πλῆσις ἐστὶ*) ; nous pourrions également citer Cœlius Aurelianus (*Morb. chron.*, L. IV, Cap. 6.), Alexandre de Tralles et autres. Mais nous prions seulement le critique de lire la *Constitutio epidemica* de Sydenham (ed. Kuhn, p. 188), et il y verra comment même la diarrhée, considérée comme maladie essentielle et primaire, règne épidémiquement en automne et en hiver, quels symptômes céphaliques elle présente, et com-

ment elle étend sympathiquement son influence sur le larynx et les organes de la poitrine.

Le docteur Glaser, dans son Répertoire (p. 52.), a admis ce cas de maladie, sous le titre de *febris nervosa*.

Le curé Haas le désigne sous le nom de *typhus*, dans son Répertoire.

C'est ainsi que l'erreur passe de main en main jusqu'à ce que, devenue dogme, elle enveloppe d'un nuage les vérités les plus belles et les plus évidentes.

« Sous le n° 2, dit le critique de Genève, le docteur Schreter donne le traitement d'une chorée, pendant laquelle se déclara une fièvre; il administra *china*; la fièvre cessa et la chorée ne reparut plus. Il ajoute : « Je suis loin d'admettre que j'aie guéri ce malade de la chorée. » Nos auteurs auraient dû signaler cet aveu qui fait un singulier honneur à la sagacité consciencieuse du docteur Schreter; ils se contentent de dire : « Jamais nous ne pourrions accorder que le quinquina ait guéri une chorée »; exactement comme s'ils étaient d'un avis opposé à celui du docteur. Ils ajoutent : « Et cependant il a suffi de cette observation pour que le *china* se trouvât porté sur tous les répertoires comme remède de la chorée. » Observons que Jahr a eu la sage précaution d'entourer le mot *china* d'un signe indiquant qu'il est fort douteux que ce remède ait quelque action sur la chorée; quant au Répertoire de Haas, il donne un extrait succinct de l'observation, et dans l'édition allemande renvoie à l'original pour plus amples détails, avantage dont on est privé dans l'édition française. L'édition de Glaser indique toutes les substances qui ont été données avant le *china* dans la chorée, et il renvoie aussi à l'original. »

Voici maintenant une copie exacte de la page 39 du Répertoire de M. Glaser.

Chorea Sti-Vitii.	{	Ign. — Asa. — Bell. — <i>Archives</i> , VIII, 1, 71.
		Puls. — Calc. carb. — Sulph. — <i>Archives</i> , VIII, 1, 45.
		Hyosc. et bell. — <i>Archives</i> , II, 2, 117.
		China et stram. — <i>Archives</i> , VII, 2, 76.
		China, ign. et cupr. ac. — <i>Annales</i> , I, 317.
		Nux vom. — Calc. carb. — Lycop., silic. — Phosph., caust. et sulph. — <i>Annales</i> , II, 3, 21. — 25.
		Cuprum. — <i>Praktischen Mittheilunge</i> , 1826, 83.
		Crocus. — <i>Archives</i> , X, 1, 76.

L'assertion du critique de Genève est donc erronée. Le Répertoire n'indique aucun moyen qui ait été donné avant le quinquina, mais débute par ce dernier.

Le Répertoire du curé Haas indique le quinquina contre la chorée, et fait savoir aussi où l'on peut trouver l'observation. Mais celle-ci n'était pas traduite à l'époque de la traduction du Répertoire, et nous avons montré qu'elle n'a aucune valeur.

Quant à ce qui concerne Jahr, nous avons fait usage de la dernière édition de son Manuel. Or voici ce que l'auteur, dans cette édition (p. 486), recommande contre la chorée: *asa*, *bellad.*, *calc.*, *chin.*, *croc.*, *caust.*, *cupr.*, *hyoseyam*, *ignat.* Nous trouvons renfermés entre deux parenthèses comme signe de doute (*iod.*, *puls.*), puis sans parenthèses, *rhus*, *stramon.*, et de nouveau entre deux parenthèses (*sulph.*). Dans le texte du Manuel (p. 115, ligne 9 *ab infra*), on lit: *Danse de Saint-Guy (Veitstanz)*, sans parenthèses, ou, comme s'exprime le critique, sans signe de doute. Si nous avons joint notre négation que le china ait guéri la danse de Saint-Guy à celle du docteur Schreter, chacun peut voir que ce n'était pas, comme nous l'attribue faussement le critique, pour avoir l'air de soutenir autre chose que ce médecin, mais pour montrer avec quelle légèreté ont été confectionnés tous les guide-ânes de l'homœopathie, manuels et répertoires, ce que nous croyons avoir mis en parfaite évidence.

Le critique de Genève paraît ne point savoir comment le Manuel de Jahr a pris naissance. Dans son Traité des maladies chroniques, Hahnemann fait précéder l'histoire de presque tous les médicaments d'une liste des symptômes qui ont été guéris par l'emploi de chacun d'eux. M. Boëninghausen avait réuni tous ces symptômes, avec les indications pratiques de Hahnemann; il avait fait aussi un choix de moyens essayés par d'autres que par Hahnemann; il avait relevé, dans les observations, les symptômes guéris, et les observations pratiques des rédacteurs. De tous ces matériaux mis en ordre résulta son *Court aperçu* des indications principales des médicaments antipsoriques.

Ce que M. Boëninghausen avait fait pour les médicaments antipsoriques, M. Jahr l'essaya pour la belladonne dans la Gazette univers. homœopat. de Leipzig. La belladonne se trouva tout à coup élevée à la dignité d'antipsorique. M. Boëninghausen copia donc presque littéralement ce que M. Jahr avait écrit sur la belladonne,

rédigea encore plusieurs autres substances devenues également antipsoriques, et publia le tout comme un supplément à la première édition de son *Court aperçu*. C'est dans la seconde édition seulement, qui a été traduite en français, qu'on trouve le tout ramené à l'ordre alphabétique.

Comme M. Bœnninghausen avait copié l'article de M. Jahr sur la belladonne, M. Jahr se crut autorisé à copier entièrement M. Bœnninghausen, mais, chose importante à noter, en admettant toutes les observations incertaines auxquelles ce dernier n'avait point voulu donner place dans son ouvrage. Tous les autres médicaments essayés au lit du malade furent repris par lui, c'est-à-dire que les symptômes guéris par chaque médicament furent extraits des observations, et disposés suivant l'ordre adopté par Hahnemann. A chaque substance il joignit des notices pratiques et des noms de maladies, sans s'inquiéter le moins du monde de savoir si le diagnostic était exact, si les observations étaient bonnes. Puis il dit : Que le Manuel soit ; et le Manuel fut. Mais pour le rendre plus complet encore, il y joignit un court extrait de chaque médicament non encore essayé, et le renferma entre deux parenthèses. A cette catégorie se rapportent (*l'æthusa cynapium*), (*la cascarrille*), (*le castoreum*), etc. Lui-même dit p. 449 : Les deux parenthèses indiquent les médicaments qui n'ont point été employés jusqu'à ce jour, et dont l'histoire n'est tracée que d'après des essais sur l'homme en santé.

Pour faciliter la recherche des symptômes qui ont été guéris par un médicament, M. Jahr composa le Répertoire qui se trouve annexé à son Manuel. Chaque symptôme admis dans le Manuel dut donc paraître aussi dans le Répertoire, et réciproquement. Mais il n'en est point toujours ainsi, et ces défauts techniques, accompagnés de bien d'autres encore, s'ajoutent à la masse des erreurs médicales.

Dans la crainte de fatiguer le lecteur, nous ne pousserons pas plus loin notre réplique. Notre titre a été blâmé avec raison, et par déférence pour une critique juste, nous n'intitulerons plus la suite de notre travail qu'*Essai d'une nouvelle manière d'envisager l'état de la matière médicale pure*. Nous laissons bien volontiers à M. C. P. l'honneur d'avoir un meilleur style que le nôtre. Nous, écrivains obscurs, ne lui envions point la gloire de briller à côté de Ruckert, et de Schubert, les grands hommes dans l'histoire

du journalisme homœopathique ; car nous n'attachons de prix qu'à la bonne foi et à l'estime de ceux qui mettent autant de prix que nous à la recherche de la vérité.

IDÉES SUR LA RÉDUCTION EN CORPS DE SCIENCE DU SYSTÈME
DE LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE ;

Par le Docteur T.-L. RAU.

(Deuxième article.)

Remarques sur les bases de la pathologie. — Si le but de la médecine est de faire cesser les troubles de l'harmonie dans les actions de l'organisme vivant, elle doit se proposer d'abord d'apprendre à connaître le champ de ses opérations, c'est-à-dire le rapport que les forces qui président aux divers actes de la vie ont tant avec le monde extérieur que les unes avec les autres. Pour arriver là, nous nous occuperons moins de la vie dans son unité absolue que dans la forme sous laquelle elle se manifeste chez l'homme, chez l'être où l'organisation est portée au plus haut degré.

Ce que les sens nous font apercevoir chez l'homme est son côté matériel, que nous devons considérer comme le support du principe de toute action, attendu que nous ne saurions concevoir aucune force sans matière.

Nous acquérons également une connaissance empirique des diverses actions, en nous représentant au moyen de nos sens les changemens qui arrivent dans les individus vivans. La fréquente répétition de ces représentations, qui demeurent toujours les mêmes, nous met en possession d'une vérité empirique.

Au contraire, la connaissance de la force elle-même est une idée rationnelle, naissant de la nécessité que tout mouvement, toute action, procède d'une raison intrinsèque, à laquelle nous donnons le nom de cause. On s'accorde à appeler force vitale la cause intérieure de l'activité des êtres organisés vivans, sans cependant pouvoir l'expliquer. On sait que Brown a bien recommandé de ne pas soumettre le principe de la vie, ce qu'il nommait l'excitabilité, aux recherches de la métaphysique, et de le

considérer comme l'idée première ou suprême, et Sprengel dit que le résultat de ses recherches historiques a été que la médecine perd chaque fois qu'on l'associe avec un système de philosophie, qu'elle ne s'enrichit que sur le terrain de l'expérience. Je souscris à ces jugemens avec pleine conviction, en tant qu'il s'agit d'une philosophie transcendante voulant démontrer *à priori* la cause de la nécessité des choses, et passer ainsi du général au particulier, de l'idéal au réel. Cette philosophie synthétique ne nous a que trop souvent conduit dans des régions nébuleuses où toute réalité disparaît dans l'idée d'une connaissance extra-sensorielle, et trop souvent on a cherché à masquer l'absence d'idées claires sous un déluge de mots nouveaux. Mais, sans philosophie, sans logique, nous n'arrivons jamais à des idées lucides, à une expérience complète; car l'expérience n'est que l'aperception par les sens de la présence matérielle d'une chose. Elle se rapporte moins à l'existence dans l'espace, qu'au changement dans le temps, par conséquent au mouvement, et l'expérience scientifique est la liaison de la représentation de ce mouvement avec la conscience de sa nécessité. L'empire des forces de la nature est le cercle d'action du médecin. Pour ne pas errer en aveugle dans ce champ, le médecin doit être cosmologiste et s'approprier la philosophie de la nature, mais seulement la philosophie empirique, pratique, analytique, qui ne se hasarde point à expliquer le principe de l'existence absolue. Que nous nous élevions dans les nuages, que nous fendions les mers, que nous parcourions les champs glacés des régions polaires ou les climats brûlans des sources du Nil, que nous ramenions les corps à leurs élémens par le secours de la chimie, ou que nous disséquions le corps de l'homme et des animaux, le principe de la vie, répandu sous mille et mille formes diverses, est toujours la limite de notre savoir, soit que, partisans du panthéisme, chaque individu nous semble un reflet de la divinité, comme idée suprême de la vie, soit que nous croyions trouver le nœud de l'énigme dans une fusion particulière des atomes ou dans le dualisme des dynamistes.

Mais c'est un problème de la philosophie naturelle pratique, que celui de connaître la nécessité de la modalité de toute activité, et le désir d'acquérir cette connaissance nous mène à l'étude de la philosophie, dans laquelle, pour éviter toute illusion, nous suivons la méthode empirique ou analytique, et passons du par-

ticulier au général, sans rien prêter à ce dernier par l'imagination, sans lui rien attribuer qui ne puisse se démontrer dans l'individuel et le particulier. Ce n'est pas ici le lieu de développer comment toute force est bien conçue comme unité, mais comment, néanmoins, l'activité devenue vivante ne peut être conçue que par son conflit avec une force opposée, comment par exemple l'existence même d'une chose dans l'espace n'est possible que par le concours de deux forces, savoir, l'expansion et la contraction, et comment la prépondérance relative de l'une établit la densité et celle de l'autre la rareté d'une matière, vérité qu'Aristote a déjà exprimée en disant que des oppositions sont la cause de toute chose.

A part ce dualisme, qui n'est qu'une pure idée rationnelle, il faut avoir égard à sa haute manifestation dans l'état polaire de la vie organique; sans quoi les phénomènes de la nature n'ont plus aucun sens, ou semblent même n'être plus que des accidens, sur lesquels nous glissons rapidement, sans quoi aussi l'étude de la nature n'est plus qu'une exposition historique des phénomènes observés. Nous devons donc chercher à connaître les causes premières des phénomènes, ou du moins à remonter aussi haut que possible dans la série de ces causes. Cependant, comme nos spéculations ont pour borne l'idée de la force absolue, dans son unité, il ne peut être question pour nous que d'analyser les causes premières de toutes les modalités. Mais, en tendant vers ce but, nous n'y trouvons rien de plus élevé que la polarité, à laquelle sont soumis tous les changemens à nous connus des choses dans l'espace et le temps.

Nous entendons par polarité la forme légitime sous laquelle la vie se manifeste à nous, et qui est celle d'une unité résultante d'une opposition, ou plutôt celle de l'action concurrente de deux forces contraires, qui, prises chacune en particulier, ne nous apparaissent point actives, et ne le sont qu'en tant qu'elles ont de la tendance à faire cesser le contraste existant entre elles, ou à se neutraliser réciproquement. Or l'idée de la nécessité de cette forme n'est point le fruit de spéculations abstraites : elle naît de l'observation attentive des phénomènes de la nature ; on la reconnaît dans toute la nature qui nous est connue, dans le cours des astres, dans le rapport de la lune à la terre et de ces deux planètes au soleil, dans la marche des nuages, dans la formation

des marées, dans les flots de la mer, dans le règne végétal, et surtout dans tout le règne animal, où se remarque un état de choses qui a une grande analogie avec les deux électricités contraires réunies en un seul fluide.

Au reste, l'imperfection de la connaissance humaine ne nous a pas permis de démontrer l'identité de la vie avec l'électricité ou avec l'électro-dynamique. Je ne me suis pas hasardé non plus dans cette haute sphère de la spéculation, et je laisse à d'autres le soin de la poursuivre, sans attendre de leurs efforts autre chose que la preuve de l'impossibilité d'arriver à une intuition claire du principe primitif de toute vie. Mais on ne doit pas laisser perdre pour la vie pratique l'utilité que nous promet la direction actuelle imprimée à l'étude de la nature ; car, sans considérer précisément l'électro-dynamique comme le principe suprême, la polarité en général peut nous servir à prendre une idée plus claire des phénomènes tant généraux que particuliers.

Supposant donc la connaissance préalable du rapport mutuel général qui existe entre les forces de la nature, je me bornerai à faire voir comment on démontre la polarité dans le règne animal entier. Mais il s'agit principalement ici de l'homme, chez lequel la force vitale se manifeste avec le plus de liberté dans les oppositions réduites à l'unité de la vie spirituelle et de la vie corporelle. Je n'examinerai pas si la physiologie a tiré profit de ne s'occuper que de cette dernière et de laisser l'autre à la psychologie. Toutes deux sont tellement confondues ensemble, elles se modifient l'une l'autre à tel point, qu'on ne devrait les regarder que comme des directions particulières d'une seule et même vie organique. La réunion est même si intime, que c'est précisément dans ces deux directions qu'il est souvent difficile de découvrir un rapport de polarité, quoiqu'on ne puisse le méconnaître quand on examine avec attention. En effet, on voit souvent les facultés intellectuelles se développer prématurément, lorsque l'évolution du corps se trouve arrêtée. On compte peu sur une longue vie chez les enfans d'un esprit précocé, et les hommes d'esprit sont ordinairement faibles de constitution.

Les troubles de l'action vitale organique se manifestent non pas seulement dans la vie corporelle, mais encore dans la vie spirituelle, et tantôt plus, tantôt moins, dans l'une ou l'autre des directions de cette dernière. C'est ce qui fait qu'il se joint aux états morbides

non seulement des anomalies du sentiment et de l'aperception, des hallucinations sensorielles, du délire, l'exaltation ou l'émoussement de certaines facultés intellectuelles, ou des modifications du tempérament, du moral, mais encore des aberrations diverses sous le rapport de la volonté. La diversité des rêves dépend même de là; le changement particulier qu'un temps pluvieux produit en eux nous porte volontiers à rêver de personnes mortes, et les hommes affectés de *delirium tremens* sont sujets à voir du feu et des bêtes féroces dans leurs rêveries. Il importe donc, pour compléter le tableau d'une maladie, d'y joindre l'indication exacte de l'état du moral.

La considération plus que superficielle des actions organiques, dans les divers sens où elles s'exercent, nous a depuis long-temps procuré l'idée d'oppositions qui se manifestent à nous comme aptitude à recevoir des impressions (sensibilité), et comme pouvoir réactionnaire (irritabilité), et qu'on désigne assez convenablement sous le nom collectif de facteurs de la vie. L'organe de la sensibilité, le système nerveux, a plus d'importance que les autres, parce qu'il domine toutes les actions organiques, et qu'il possède même l'aptitude à des réactions particulières. Mais la nutrition, qu'on appelle le troisième facteur, pourrait jusqu'à un certain point être considérée comme l'indifférence des deux autres. Elle est proprement la source de toute la vie organique, qui commence et s'éteint avec elle et par elle, et qui, aux plus bas degrés de l'organisation, là où la sensibilité et l'irritabilité ne font que poindre, jouit de son plus haut degré d'énergie, et meurt aussi la dernière. En elle se manifeste clairement l'opposition polarique d'une activité dirigée en dehors et d'une autre dirigée en dedans, par l'ingestion et l'assimilation de substances inorganiques, au moyen des poumons, de l'estomac et de l'organe cutané, et par l'excrétion des matériaux devenus inutiles à l'individu ou des parties non assimilables des aliments. Dans tout ce travail de métamorphose, on ne peut méconnaître le concours légitime de forces opposées. Mais on aperçoit non moins clairement l'influence des troubles de la nutrition sur tout l'ensemble de la vie organique, sur la santé et la maladie.

L'idée du concours harmonique des trois directions principales de l'activité vitale pour produire l'unité, et de l'admirable dépendance qui subsiste entre elles, nous permet d'apprécier la valeur

toujours relative de la division des maladies en troubles de la nutrition, de l'irritabilité et de la sensibilité. Il y a sans doute des maladies qui se manifestent primairement, ou du moins principalement, dans un de ces systèmes ; mais ceux-ci ont les uns avec les autres un rapport polarique trop intime, pour qu'on puisse admettre une ligne absolue de démarcation entre les maladies qui les affectent.

On doit surtout ne pas oublier, à l'égard du système nerveux, que, quoiqu'il soit un produit postérieur de la nutrition, il domine en quelque sorte sur sa propre mère, d'où l'on conçoit que nous avons besoin de son intercession pour venir au secours de la nutrition, quand elle est frappée de maladie.

Si, sans méconnaître la supériorité du système nerveux, qui n'est développé qu'aux degrés supérieurs d'organisation, nous considérons la vie des animaux inférieurs, nous trouvons qu'elle se réduit presque uniquement à une opération plastique, formation et réformation ; telle est la condition, la révélation primitive de la vie. En ingérant, métamorphosant et assimilant la matière étrangère, elle réalise la tendance à l'individualisation qui, d'après Leibnitz, est sa principale tendance. Mais les opérations nutritives entretiennent surtout la relation de l'organisme avec le monde extérieur, parce qu'il tire de ce monde les matériaux dont il a besoin pour se compléter lui-même. Seulement il ne faut pas considérer cette relation comme passive et absolument dépendante, parce que l'activité qui se déploie dans les actes de formation est la plus grande de toutes et telle qu'on peut la ramener à une séparation et à une nouvelle combinaison des éléments, par conséquent à ce qu'on appelle des actes de chimie vivante. Si nous voulons en développer l'idée, elle embrasse la conception d'actes dans lesquels agissent des lois physiques et chimiques. On se figure fréquemment les lois vitales comme opposées aux lois physiques, comme les neutralisant ; mais il n'en est et ne peut point en être ainsi. D'un autre côté, il n'est pas plus possible de songer à une fusion de ces deux sortes de lois. Car si elles étaient contradictoires, la plus faible devrait céder à la plus forte et être anéantie par elle. Nous devons seulement avoir sous les yeux la dépendance dans laquelle les opérations chimiques sont de l'électro-dynamique ; il faut nous représenter la haute dignité de cette dernière dans tous les phénomènes de la vie, et nous arrivons ainsi à la persuasion que la seule chose qui dirige les opérations chimiques, dans l'organisme

vivant, est la polarité, à laquelle ces opérations sont déjà soumises par elles-mêmes, mais que les lois générales de la chimie ne sont cependant pas suspendues pour cela. Assurément des phénomènes produits par la vie plastique ont une pleine et entière analogie avec la tendance qu'ont des substances opposées, réunies en un seul tout, puis séparées par le courant électrique, à se porter vers les pôles de la pile voltaïque. Ici se range en particulier la nutrition du fœtus par la mère. Mais la formation ne repose pas uniquement sur une séparation et une réunion de matériaux; elle tient aussi à l'association de ces derniers sous une certaine forme. Or nous n'ignorons pas que cette acquisition de forme a lieu sous l'influence de l'électricité, comme le mettent hors de doute les figures de Lichtenberg et plus encore celles de Nobili. Orsted nous a fait voir que même les vibrations sonores et la formation des figures à la surface des corps vibrans dépendent de l'électricité, dont Berzelius a également démontré l'influence sur la cristallisation. Les couleurs en dépendent aussi. La polarité détermine donc le type de la formation, et si nous ne perdons pas de vue cette vérité, nous serons difficilement tentés d'admettre une différence absolue entre les maladies qui se manifestent dans l'espace ou dans le temps, de négliger le caractère dynamique qui appartient aux unes et aux autres.

L'étude des rapports mutuels des diverses parties de l'organisme n'est pas moins importante. En tant que chacune contribue d'une manière spéciale à la conservation de l'individu ou à la propagation de l'espèce, on peut jusqu'à un certain point justifier ceux qui ont attribué une vie propre à chacune d'elles. Seulement il ne faut pas croire qu'elles font corps à part, car il ne se manifeste dans chacune qu'un reflet de la vie commune, dont le mode particulier dépend des rapports généraux de l'organisation. Voilà pourquoi le poumon ne peut faire du chyle, ni le foie respirer, ni la rate digérer, etc. Mais nous remarquons de nouveau le cycle admirable dans les rapports mutuels des actions; car, soit que nous admettions avec Stahl que l'âme, ou, suivant d'autres, la force vitale; se forme elle-même son corps, soit que nous croyions reconnaître dans l'acte de formation une tendance de la vie générale de l'univers à s'individualiser, il est incontestable que le mode d'action dans l'organisme dépend de sa constitution matérielle, tout comme le législateur lui-

même est soumis à la loi. Mais ce qu'il y a de fort remarquable, c'est la manière dont tous les organes concourent au même but, à l'unité, et dont toutes les parties ont rapport non pas seulement au tout, mais encore les unes aux autres. Je ne m'exposerai point au reproche que certains naturalistes ont peut-être mérité, celui de jouer sans nécessité avec la recherche des analogies et des rapports; mais la considération de ceux d'entre ces rapports qu'on peut signaler importe trop au but de mon travail, pour que je néglige de faire quelques remarques à ce sujet.

Dans l'état régulier ou harmonie de concours de toutes les actions d'un individu, état que nous appelons santé, on remarque à peine la dépendance dans laquelle les organes sont les uns des autres. Mais lorsqu'il survient des troubles de cette harmonie, on ne peut méconnaître une différence relative par rapport à la direction des actes, soit similaires, soit polariquement contraires. Elle est extrêmement analogue à la tension électrique qui, à l'approche d'un nuage chargé de l'électricité opposée, produit un orage. Elle se caractérise principalement en ce qu'à raison de leurs courans polariques plus forts, les organes se montrent plus dépendans les uns des autres, et cette dépendance se manifeste :

1° Comme exaltation de la réceptivité pour des anomalies dynamiques homogènes, ou comme sympathie, ainsi qu'on a coutume de s'exprimer ;

2° Comme antagonisme, c'est-à-dire par des réactions prononcées dans des régions de l'organisme autres que celles qui ont été primitivement atteintes. A peine est-il nécessaire de faire remarquer que l'antagonisme n'est possible qu'où il y a sympathie de parties, et l'on pourrait dire que la sympathie et l'antagonisme sont l'un à l'autre comme la sensibilité et l'irritabilité, puisque toute réaction suppose une réceptivité.

Les affections sympathiques accroissent les souffrances du malade. On observe, par exemple, le mal de tête et des vertiges dans les dérangemens de la digestion, le vomissement dans la commotion cérébrale, le trisme des mâchoires dans les blessures, les spasmes du mollet dans les affections du foie, la diarrhée et les hydropisies dans la phthisie pulmonaire, etc.

Au contraire on voit souvent, d'après les lois de l'antagonisme, la maladie d'un système ou d'un organe disparaître, en passant à un autre. Dans les cas où la nouvelle affection est moins dange-

reuse que l'autre, on a souvent essayé d'attribuer ce résultat à un effort curatif spontané de la nature. Mais peut-être n'a-t-on point encore consacré assez d'attention à ces événemens pour en reconnaître complètement la légitimité. Sans prétendre résoudre le problème, je crois qu'il convient de placer ici quelques remarques à ce sujet.

La sympathie des organes repose 1^o sur leur union matérielle, qui favorise le passage de la maladie de l'un à l'autre. Les inflammations, surtout lorsqu'elles augmentent d'intensité, se propagent aux parties voisines. L'érysipèle devient phlegmoneux en passant de la peau au tissu cellulaire sous-jacent. L'inflammation de la conjonctive devient phlegmasie de l'iris, et la pleurésie se change en péripneumonie. Les névralgies commencent sur un point peu étendu, et s'étendent en rayonnant le long des ramifications du nerf malade. Les hémorroïdes du rectum se communiquent souvent à la vessie, et les maladies de la vessie assez souvent aux parties génitales; à l'hydrothorax se joint l'hydro-péricarde, et à la coxalgie une psôte.

La sympathie et souvent aussi l'antagonisme reposent 2^o sur l'existence d'oppositions polariques par rapport à la situation et à l'éloignement des organes, et surtout de celles qui se manifestent déjà dans les degrés inférieurs de l'organisation animale. Chez un animal globuleux, il n'y a polarité qu'entre la peau et la surface de l'intestin, qui conservent la même relation dans toutes les formes supérieures de la vie animale. Les troubles de la fonction cutanée suspendent la digestion, causent la colique, la dysenterie, l'entérite, etc., et ces mêmes maladies cèdent ordinairement à des crises par la peau. En général, on remarque une grande sympathie entre les surfaces externes et internes. Des plaies de tête légères ne guérissent point quand la table interne du crâne est malade. L'opposition entre matière la médullaire et le sang, qui caractérise spécialement la vie animale, et que, dans les cor-pozoaires, nous apercevons sous la forme d'un système à sang blanc et d'un système ganglionnaire simple, se manifeste ensuite sous celle de système vasculaire et de système nerveux, dans laquelle la polarité se déploie au plus haut degré, quoique les organes centraux de ces deux systèmes soient très-séparés l'un de l'autre, et qu'il n'y ait entre eux qu'une faible connexion à cause du petit nombre de nerfs qui se rendent au cœur. Je rappellerai

seulement la grande tristesse qui accompagne les maladies du cœur, et les énormes palpitations qu'on observe dans les affections morales. La sympathie entre le cerveau et le cœur a lieu par le moyen du système ganglionnaire, qu'on peut en quelque sorte considérer comme interposé entre eux. Déjà, dans les mollusques, le ganglion cérébral est uni avec l'inférieur, d'où partent les nerfs des viscères, par le collier nerveux, qui, dans ses diverses formes de développement, joue toujours le rôle de commissure. Aux degrés plus élevés de l'échelle animale, l'opposition entre le cerveau et le système ganglionnaire est parfaitement prononcée, et l'on connaît trop le rapport polaire qui existe entre eux pour que j'aie besoin d'insister sur ce point. On observe un rapport analogue entre les organes qui sont situés aux extrémités opposées du tronc. Pendant la puberté, on voit croître la barbe, et le larynx acquiert plus de développement. L'abus des plaisirs de l'amour rend la voix rauque, et l'inflammation de la parotide alterne avec celle du testicule. L'insensibilité dans l'ivresse se dissipe par des affusions froides sur les parties génitales. Les désordres de la menstruation provoquent souvent la sensation d'un globe contenu dans la gorge, de même que les ulcères des organes génitaux se communiquent la plupart du temps d'abord au voile du palais, et que le priapisme accompagne la mort des pendus. La goutte va des mains aux pieds, et souvent en direction croisée, c'est-à-dire du côté droit au côté gauche, ce dont il n'est pas facile d'entrevoir la cause; cependant les dartres m'ont fréquemment offert aussi le même phénomène.

La sympathie est grande surtout entre les régions éloignées d'un même système organique. La propension de l'enfance à l'inflammation des méninges et au saignement de nez disparaît dans la jeunesse, où s'observent de préférence des affections du poumon, avec crachement de sang, tandis qu'à l'âge mûr les congestions se jettent sur le rectum, et y provoquent des hémorrhoides.

La sympathie et l'antagonisme reposent sur la similitude ou l'analogie de la structure organique. De là vient qu'il y a un rapport de polarité entre toutes les membranes, et l'on voit les membranes, tant fibreuses que séreuses et muqueuses, échanger ensemble leurs maladies, qui passent de l'une à l'autre. Des méningites disparaissent à l'invasion d'un exanthème, par exemple de l'érysipèle, de la scarlatine, de même qu'à celle d'un fort

coryza, d'une diarrhée, d'une otorrhée. Le meilleur remède dans l'inflammation des yeux et des bronches qui accompagne d'ordinaire la rougeole, est le développement complet de l'exanthème. L'éruption rentrée de la gale et des dartres affecte sympathiquement tous les tissus membraneux, et si une carie en est la suite, ce n'est que par l'effet de l'inflammation sympathique du périoste. La goutte a ses crises par des diarrhées et des exanthèmes, la pleurésie par des crachats, la lienterie par des ulcères extérieurs et des éruptions. Sans vouloir décider quel est le siège du rhumatisme, je le chercherais volontiers dans les parties membraneuses, et surtout dans les gaines des muscles, ce qui expliquerait sa transition aux membranes synoviales et muqueuses. Les plus violentes rhumatismes cessent à l'apparition d'un coryza, d'un catarrhe ou d'une diarrhée. Les maladies des glandes mésentériques sont souvent soulagées par la salivation, mais plus fréquemment encore par les éruptions à la tête, où l'abondance des glandes sébacées explique l'antagonisme.

Mais ce dernier tient surtout à la similitude ou à l'analogie des fonctions des différens organes, qui lui donne le caractère d'un acte dynamique. Ainsi, les maladies du système nerveux passent d'une région à une autre. Les plus violens accès d'une céphalalgie hystérique cessent souvent lorsqu'il survient des vomissemens ou une autre affection d'un organe dominé par le système ganglionnaire. Reil a rassemblé une foule de cas qui démontrent la versatilité de diverses maladies nerveuses. J'ai vu, il y a plusieurs années, une mélancolie opiniâtre disparaître chez une femme, lorsque celle-ci se fut attiré une violente colique en s'exposant à un refroidissement, et j'éloignai plus tard un accès de la même maladie par une infusion de séné, qui produisit de grands maux de ventre. Tous les organes d'éjection sont en antagonisme marqué les uns avec les autres; le système cutané avec les poumons, le canal intestinal et les organes urinaires, et tous ces organes les uns avec les autres. Quelquefois, dans les degrés supérieurs d'organisation, les organes changent de destination, sans perdre leur polarité primitive. Chez les reptiles, l'ampleur de la vessie, comparée au peu de volume des reins, montre qu'on doit la considérer comme allantoïde, et dans le fœtus, l'allantoïde, continuation ou rudiment de la vessie, est destinée à remplacer la respiration, qui n'a point encore lieu. Elle perd cet usage avec le temps, mais la po-

larité des organes respiratoires à l'égard des organes urinaires se maintient. Chez les animaux inférieurs, les organes proprement dits de la respiration communiquent avec l'extrémité inférieure de l'intestin, et ces divers organes conservent encore des rapports de polarité après s'être séparés les uns des autres par les progrès de l'évolution. Ce phénomène est très-manifeste dans le système sanguin, et surtout dans l'opposition des systèmes artériel et veineux. L'idée d'une action dirigée vers le dehors et d'une autre vers le dedans ne se réalise nulle part plus complètement que là, d'abord par les alternatives de diastole et de systole du cœur, puis dans l'afflux du sang artériel pour pénétrer toutes les parties, enfin, dans son retour au cœur. Voilà pourquoi les maladies des deux systèmes alternent fréquemment ensemble. Les hémorrhagies sont tantôt artérielles, tantôt veineuses.

Enfin, il faut encore parler de l'opposition entre les systèmes sanguin et lymphatique. Le défaut de connaissance de l'origine des vaisseaux lymphatiques, nés au milieu de la masse organique, laisse encore un grand vide dans la physiologie; mais nous connaissons leurs rapports intimes avec le système sanguin, qui fait qu'avec les veines ils sont opposés aux artères. Les maladies du système sanguin se transportent au lymphatique, et *vice versa*.

La plupart des organes et systèmes ont donc ensemble des rapports tantôt plus et tantôt moins prochains. L'opposition idéale entre la sensibilité et l'irritabilité se réalise dans le cœur, les nerfs, les vaisseaux sanguins et les muscles; celle entre la vie intellectuelle et la vie sensitive, dans le cerveau et le plexus solaire; celle entre l'écoulement au dehors et le retour au dedans, dans l'artère et la veine. La polarité entre le cerveau et le foie, organe le plus volumineux du système veineux, est accomplie par le système ganglionnaire, d'où le foie reçoit ses nerfs. Toutes les membranes manifestent sympathie et antagonisme, comme portions d'un seul et même système, à cause de l'analogie de leurs fonctions, et parce qu'elles dépendent du système cérébral ou ganglionnaire, qui leur fournit des nerfs. En général, nous ne devons pas perdre de vue la continuité, et il faut la considérer comme la condition première de la sympathie entre les diverses parties d'un individu, quoique le rôle dynamique de ces parties, savoir, la similitude ou l'analogie des fonctions, semble toujours la principale cause de la polarité des organes. De même que, chez les animaux inférieurs,

le canal intestinal n'est qu'un renversement sacciforme de la peau extérieure, de même aussi ses membranes internes sont toujours une continuation du derme. Les connexions des parties par les systèmes nerveux et sanguin sont surtout ce qui exerce de l'influence sur les sympathies. Le système nerveux domine la vie entière. Rayonnant de points centraux dans toutes les régions de l'organisme, pour se concentrer dans le cerveau et le système ganglionnaire, il porte les sensations à la conscience, commande aux organes soumis à la volonté, et dirige les actions soustraites à l'empire de cette dernière. L'influence du sang n'est pas moins grande, puisqu'il coule du cœur jusque dans les parties les plus éloignées, à chacune desquelles il fournit les matériaux de sa propre nutrition et de toutes les humeurs qui doivent servir tant à l'entretien de l'individu qu'au maintien de l'espèce.

Les nerfs et le sang sont donc les principales conditions de la vie. De leurs anomalies doivent être dérivés tous les troubles de l'harmonie des organes qui ne tiennent point à un vice primitif de conformation. Le rapport mutuel tant des nerfs avec la circulation, et même avec la composition du sang, que du sang avec les nerfs, la dépendance dans laquelle chacun de ces deux systèmes est de l'autre, nous prouve que nous ne devons considérer aucun d'eux en particulier comme le facteur de la vie et de sa mortalité, et que les systèmes exclusifs du solidisme et de l'humorisme sont tous deux également incomplets. Depuis long-temps on est dans le doute de savoir, à l'égard de la pathogénésie, si la primordialité appartient, dans la production des maladies, aux altérations de composition ou aux influences dynamiques. De longues recherches à cet égard seraient déplacées ici; mais je ferai remarquer que la force plastique, quelque nom qu'on veuille lui donner, a créé son propre organisme individuel, et que c'est cette même force qui règle et dirige tous les actes de la vie organique.

Nous ne connaissons pas de force qui agisse sans loi; seulement nous ne connaissons pas toujours les lois des forces naturelles. Cependant nous sommes en progression à cet égard, et déjà il nous est devenu possible de soulever un coin du voile qui couvre le sanctuaire de la vie organique. Si la chimie théorique n'avait jamais d'autre appui que la connaissance des affinités, elle s'est élevée depuis au rang de science par la découverte de la polarité électrique comme loi de toutes les combinaisons et décompositions.

Nous reconnaissons l'électricité comme le principe actif et déterminant de toutes les opérations chimiques, dont la combinaison des matières elles-mêmes n'est que le résultat. Cette légitimité générale permet de concevoir pourquoi les affinités chimiques ne peuvent être appliquées à l'explication de ce qui se passe dans l'organisme vivant. L'abolition de la loi de ces affinités n'est point admissible ; mais elle est sous l'empire de la même loi électrique qui prescrit à toute vie organique individuelle la forme de sa manifestation. On a déjà remarqué combien il est hasardé de vouloir prétendre que la vie tout entière est un acte électrique. Car, bien que les progrès de la physique nous promettent une connaissance bien plus parfaite des impondérables, quand nous parviendrions à découvrir la loi de tous les changemens relatifs aux sécrétions, à la nutrition, nous n'en serions pas plus avancés quant à ce qui concerne le principe de la propension à se conserver, de la conscience et de la volonté. Mais nous savons déjà que les lois de l'électricité donnent la forme à la vie, et que, par conséquent, celle-ci ne peut-être modifiée que par elles.

On a laissé un jeu illimité à l'imagination, pour établir l'idée de la maladie en général. Anciennement, et tout récemment encore, la maladie a été considérée comme un parasite de l'organisme. Aussi lui a-t-on attribué une vie propre, qui naît d'un germe, d'après les lois communes à tous les êtres animés, s'accroît, arrive à maturité, et enfin meurt. De cette image poétique, applicable seulement aux maladies contagieuses, nous ne pouvons tirer aucune utilité essentielle, du moins pratique, et il nous est impossible de considérer la maladie autrement que comme une forme particulière de l'activité vitale, qui ne correspond point au but de la conservation de l'individu organique. Mais si, comme l'ont établi Kiemeier, Ritter, Prochaska, Reil, Wilbrand, Stark, Saur et autres, tous les phénomènes de la vie ont une ressemblance remarquable avec les effets de l'électricité, du galvanisme et du magnétisme, si surtout l'acte organique n'est qu'une modification de l'électro-dynamisme, ses aberrations de la forme, caractérisant la santé, doivent être soumises aux lois d'après lesquelles les impondérables manifestent leur activité.

La condition fonda mentale de ce genre d'actions est la polarité, ou la présence de deux forces opposées, tendant à se neutraliser mutuellement. La tension, ou le rapport mutuel de ces

deux forces, détermine donc le mode de toutes les actions. Il y a bien un certain degré de tension entre toutes les parties de l'organisme vivant, parce que toutes tendent à représenter un tout continu et harmonique, et à maintenir son individualité; mais les tensions polariques varient beaucoup entre les divers organes. Chaque partie a des rapports plus ou moins intimes, plus ou moins éloignés, avec une ou plusieurs autres.

La vie est une action continuelle, et comme tout mouvement dépend d'une tension polarique, celle-ci doit également varier pour chaque fonction. Elle est différente chez le fœtus et l'enfant qui naît, pendant l'enfance et les périodes de développement, dans l'âge mûr et la vieillesse, chez les mâles et les femelles, chez ces dernières surtout pendant le flux périodique, la grossesse, l'accouchement et la lactation. Elle varie dans le sommeil et la veille, dans les exercices de l'esprit et du corps, dans la joie et la tristesse, dans les affections et les passions, et surtout dans toutes les maladies.

Les aberrations les plus remarquables des rapports de tension sont les suivantes :

1° Persistance anormale d'une tension, qui se manifeste ou par un vice de conformation ou par un mouvement insolite. Ici se rapportent les hypertrophies, les excroissances polypeuses, l'insomnie après des efforts d'esprit ou une longue veille, l'afflux tumultueux des idées après de longues méditations, la formation d'idées fixes, la trop longue durée de l'écoulement périodique, des lochies, de la sécrétion du lait, etc.

2° La persistance trop longue d'un ou plusieurs organes dans l'état d'indifférence, qui fait que certaines tensions nécessaires ne s'établissent point, ou le font trop tard. Ces états sont fréquemment la cause du retard ou du non-développement soit des facultés intellectuelles, soit du pouvoir générateur, de la non-apparition du flux périodique, de l'absence du lait ou de la bile, de certaines espèces de léthargie, de paralysie, etc.

3° Le passage trop rapide de la tension à l'indifférence, d'où proviennent beaucoup de maladies nerveuses, par exemple; des affections hystériques, transition brusque du rire aux pleurs, des convulsions aux tétanos, de la fureur à la stupidité, de la chaleur au froid, etc.

4° L'extinction d'un pôle et la prédominance de l'autre. L'exal-

tation de la sensibilité s'accompagne presque toujours d'un défaut d'énergie. Dans les spasmes toniques, le pôle de la contraction domine ; dans les hémorrhagies passives, l'incontinence d'urine, la diarrhée et les sueurs colliquatives, celui de l'expansion. Quand l'activité augmente dans les vaisseaux exhalans, elle diminue dans les absorbans : il survient des hydropisies. Lorsque les sécrétions acides diminuent, les sécrétions alcalines s'accroissent ; de là la polycholie, quand la fonction de la peau ou des reins est troublée.

5° L'inversion de la polarité. Dans la clairvoyance magnétique, le plexus solaire prend les fonctions du cerveau ; les métastases indiquent aussi un échange de pôles. De là vient aussi le changement des sécrétions acides et alcalines. Dans la goutte, où les articulations deviennent le siège d'un dépôt de phosphate calcaire, l'acide manque dans l'urine, et la bile est fort acide.

6° Le changement d'importance des organes sous le point de vue de la polarité générale. L'entendement est parfois subordonné au sentiment, et le cerveau au système ganglionnaire. L'exaltation de l'action d'un organe peu important lui acquiert la supériorité sur ceux qui le surpassent en dignité. Les vents peuvent causer, chez les hystériques, le vertige, la stupeur, même le délire et des convulsions. De même que des corps inorganiques qui paraissent être dans un état d'indifférence, acquièrent la polarité par un contact prolongé avec un barreau aimanté, de même aussi, dans l'organisme vivant, certaines parties sortent de leur état d'indifférence, et entrent en relation sympathique avec d'autres, ou commencent par acquérir une polarité positive et manifestent ensuite une activité antagoniste. C'est de cette manière qu'on voit certains organes, qui sont tout-à-fait insensibles dans l'état de santé, acquérir tout à coup un haut degré de sensibilité, comme par exemple les os, le périoste, les poils. Des ascarides, des darts au vagin, ou des congestions hémorroïdales raniment quelquefois, dans l'âge avancé, les désirs vénériens éteints depuis long-temps, et peuvent déterminer une véritable nymphomanie.

QUE PEUT L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE POUR LE PROGRÈS
ET LE PERFECTIONNEMENT DE LA THÉRAPEUTIQUE ?

Par le Docteur GASTIER, Médecin à Thoissey.

Le soleil et les étoiles ont branlé trois mille ans ;
le monde l'avait ainsi cru , lorsque Cléantes le Sa-
mien , et , de notre temps , Copernicus , s'avisèrent ,
non sans fondement , que c'était la terre qui se mou-
vait par le cercle oblique du zodiaque , tournant à
l'entour de son aïeul.....

Essais de MICHEL MONTAIGNE , liv. 2.

Au milieu des révolutions successives que la médecine a subies , son histoire nous offre des opinions ou systèmes plus ou moins tranchés , plus ou moins originaux , qui , comme autant de divisions principales de cette histoire , en marquent , non les progrès , mais les époques diverses. Ces doctrines dominantes émanant , pour la plupart , d'hommes dont la réputation ou le génie , l'érudition ou le savoir-faire recommandaient jusqu'au moindre de leurs travaux , ont dû à l'une ou à plusieurs de ces circonstances un appui qu'elles n'eussent certainement point trouvé en elles-mêmes ; car combien peu de ces systèmes ont survécu aux hommes dont le crédit les soutenait , ou à la génération médicale contemporaine , également intéressée à la conservation de ces monumens d'une gloire dont l'éclat l'avait fascinée , et qui lui appartenait aussi en quelque sorte , comme l'œuvre en partie de son ignorance et de sa servilité.

S'il est peu de doctrines médicales , quel que soit l'éclat dont elles aient brillé , qui ne justifient ces réflexions , il en est une surtout à laquelle elles sont spécialement applicables , c'est la doctrine organique , celle à laquelle l'anatomie pathologique sert de fondement , dont l'origine , à proprement parler , ne remonte pas à plus de quarante ou cinquante ans , et qui , parvenue aujourd'hui au terme de sa plus grande *effervescence* , est , à mon avis , menacée d'une chute qui permettra bientôt de voir à un les pitoyables bases sur lesquelles elle est fondée , et d'apprécier tout ce que renfermaient de déception les espérances dont elle nous leurrait.

Il y a plus de vingt ans que, frappé de cette direction vicieuse imprimée aux études médicales, mais retenu toutefois par l'anathème réservé par Morgagni à quiconque toucherait à l'édifice imposant dont il avait fourni la base et laborieusement préparé les matériaux, je fis une demi-protestation contre cette fâcheuse tendance des esprits qui semblait n'avoir sa source que dans le besoin d'échapper aux captieuses inductions du brownisme et aux irruptions toujours menaçantes de l'humorisme. Je sentais que l'état actuel de la science réclamait une réforme instante et complète; j'osai en signaler les vides et les funestes tendances; mais ma faible voix, étouffée presque aussitôt par les cris incessans, assourdissans, des coryphées de l'époque, je me retirai silencieux, et tâchai de me frayer une route à part, pour marcher, s'il était possible, avec quelque sécurité au milieu des écueils de la nouvelle et des anciennes doctrines. Cependant, inquiet dans cet état d'isolement auquel me condamnaient mes opinions particulières, et tourmenté intérieurement du besoin de faire céder ma raison à la raison générale, je fis pendant douze ans de continuel et vains efforts (1) pour voir la vérité dans la doctrine médicale qui, prenant l'*organisme pour base*, semblait devoir conduire à autre chose qu'à des fictions; et, renonçant à toute protestation plus ouverte et plus explicite, j'abandonnai au temps une réforme dont l'époque toutefois ne me paraissait pas éloignée.

Mais aujourd'hui que, plaçant la médecine sur ses véritables bases, la pathogénésie vient de créer pour elle une nouvelle ère; aujourd'hui qu'en renversant le vieil édifice de la science, on n'est plus réduit à le réédifier, sinon sur les mêmes bases, du moins avec les mêmes matériaux, comme on a constamment fait depuis bientôt trois mille ans; aujourd'hui enfin qu'en signalant l'erreur on peut montrer la vérité et s'y rattacher avec confiance, il n'est plus permis de paraître indifférent à la fausse direction qu'a prise la science, et d'attendre du temps son redressement et

(1) Je résumai les réflexions que me suggéra cette matière dans un *Essai d'introduction à la Pathologie générale et à la Thérapeutique*, que j'étais absolument sur le point de publier, quand les travaux de Hahnemann me furent connus.

le triomphe de la vérité. Le moment est venu de demander si, de bonne foi, c'est à autre chose qu'à une illusion, différente seulement dans son objet, mais dans le fait tout aussi réelle que celles qui ont tour à tour servi de base aux doctrines médicales, qu'on sacrifie aujourd'hui, lorsqu'on pense trouver dans les recherches d'anatomie pathologique quelques lumières propres à éclairer le chaos de la thérapeutique, et à dissiper, par des idées claires et précises sur le meilleur traitement à adopter, les incertitudes accablantes qui tourmentent, auprès de leurs malades, je ne dirai pas tous les médecins, car il en est dont la nullité n'admet pas le doute, et dont la constante assurance n'est comparable qu'à l'ignorance qui la justifie, mais tout médecin instruit et consciencieux. Le moment est venu de dépouiller l'erreur en crédit de ses fausses apparences de vérité. Par un déplorable effet de notre imbécille nature, nous voyons le bien et nous faisons le mal; notre esprit reconnaît la vérité, il l'accueille sans toutefois avoir la force de rompre avec l'erreur, dont le temps pour nous semble avoir sanctionné les droits. C'est ainsi que nous voyons les médecins les mieux faits pour s'affranchir d'une telle sujétion, auxquels l'homœopathie s'est offerte avec un caractère de certitude évident, incontestable, et qui, en professant cette doctrine *qui a toute leur conviction*, croient cependant devoir lui conserver pour auxiliaire l'ancienne, qu'elle a mission de détruire, transigent avec ceux que cette erreur fascine encore en leur montrant la possibilité de concilier, avec la vérité qu'ils proclament, ce qu'on a jusqu'ici faussement pris pour elle, disent l'homœopathie une réforme complète de la médecine, satisfaisant, ils en conviennent, à tous les besoins de cette science, et protestent cependant de leur vénération pour les travaux d'anatomie pathologique dont l'homœopathie n'a que faire; comme si, pour tempérer à nos yeux l'éclat trop vif de la vérité, l'erreur dût toujours lui servir d'ombre, ou plutôt comme si le présent, pour offrir des gages d'avenir, avait besoin de chercher dans le passé quelque ancienneté à son origine, et que les anneaux brisés d'une époque éloignée fussent bien propres à consolider la chaîne des temps à venir! Incohérent assemblage d'éléments qui se repoussent ou se détruisent les uns les autres; système bâtard, espèce d'éclectisme ou de juste-milieu médical fatal à tout genre de progrès, et qui n'est, dans les sciences comme en politique, ni un gage de durée pour le sys-

tème qu'il constitue, ni une garantie de sécurité et de mieux-être pour l'existence de ceux qui s'y rattachent et s'y confient. Mais voyons, et d'abord, sans égard à aucun système en particulier, examinons l'anatomie pathologique en elle-même et les ressources vraies, certaines, qu'elle peut offrir en général à la thérapeutique. Afin de simplifier et de préciser la matière de cette discussion, il est nécessaire de convenir des voies et moyens de l'anatomie pour atteindre à son but; de fixer, d'arrêter les conditions de succès qu'elle se promet de ses recherches. *De Sedibus et Causis morborum per anatomen indagatis*, tel est le titre de l'ouvrage le plus considérable et le plus remarquable à tous égards qui ait paru sur cette matière; il précise admirablement et le but que l'auteur s'y propose, et les moyens par lesquels il veut y arriver. Or, la pensée de Morgagni à cet égard n'est autre que celle de tous ceux qui l'ont précédé et suivi dans la même carrière. En démontrant par l'anatomie le siège des maladies, ils pensent aussi en montrer la cause, et, par cette double démonstration, éclairer et perfectionner l'art de guérir proprement dit, but final de toutes les recherches dont la médecine est l'objet. Ce que nous avons à examiner ici est donc d'abord si, par l'anatomie, on peut arriver à préciser le siège des maladies; si la détermination du siège peut conduire à la désignation de la cause, et si, de cet ensemble de données cadavériques, on peut arriver à l'indication du traitement le plus convenable, résultat final, sans lequel de telles recherches, indifférentes pour l'art de guérir, n'offriraient plus guère qu'un intérêt de pure curiosité, qu'à ce titre je suis loin de leur contester.

Mon expérience propre en cette matière, comme en général l'expérience de tout homme isolé, n'étant presque d'aucune valeur, ou du moins étant toujours insuffisante, on sent que c'est à une autre source et dans les écrits de médecins convenablement placés pour se livrer à de telles recherches, et qui en ont fait, les uns l'objet spécial d'études, les autres le sujet unique et presque exclusif de leurs travaux, que j'ai dû puiser les lumières propres à m'éclairer et à former mon opinion. Or, ne me voulant point et ne me sentant d'ailleurs point capable de faire pour chaque auteur dans cette matière la part de l'erreur, de l'ignorance, de la mauvaise foi, de la prévention, j'ai tout compulsé, j'ai tout lu; plaçant sur la même ligne, je veux dire consultant avec un égal

intérêt les écrits de Morgagni et de Lieutaud, de Baillie, de Cruveilhier, de Portal, de Bichat, de Bayle, de Laennec, de Bonnet enfin, seulement dans ce qu'ont rapporté de ses observations les trois premiers auteurs sus-dénommés. Or, c'est à de telles études que s'est formée mon opinion sur leur inutilité pour le point de vue sous lequel je les envisage.

En effet, que m'ont offert ces lectures? La confirmation plus ou moins exacte de mes propres observations; un intérêt de curiosité se rattachant à une multitude de faits extraordinaires, bizarres et souvent inconcevables, tant ils paraissent peu en rapport avec les notions physiologiques, qui nous en refusent l'intelligence. Elles m'ont offert ce qu'elles offriront toujours à tout homme de bonne foi, sans prévention, ami du vrai, du positif: des lésions complexes, multiples, dans les cas mêmes où l'on avait le plus de raison de penser les rencontrer simples, uniques; quelquefois elles m'ont fourni l'occasion d'établir des nuances de différence plus ou moins tranchées entre des cas que peut-être on eût pu confondre sans cette connaissance; le moyen encore de rallier, *avec l'aide de la physiologie*, non sans quelque incertitude cependant, des lésions diverses à une lésion principale qu'on pouvait, jusqu'à un certain point, considérer comme l'origine et le point de départ des autres; quelques lumières enfin, vacillantes, incertaines, incapables de répandre un jour net sur l'objet qu'elles sont appelées à éclairer. Mais le moyen d'expliquer les symptômes par les lésions et les lésions par les symptômes? Rarement. Mais le moyen d'arriver par cette voie à l'indication de la méthode curative spéciale, ou même seulement de marcher d'un pas certain, assuré, progressif, vers le perfectionnement des méthodes thérapeutiques? Jamais.

Et d'abord, relativement à la première question, quel rapport nous présente l'histoire comparative des symptômes et des lésions révélées par le scalpel?

Morgagni, dont, sous bien des rapports, l'incomparable supériorité sur tous ses successeurs n'est pas douteuse, Morgagni dont le travail sur la détermination du siège des maladies, serait encore précieux quand on en retrancherait les inductions tirées de l'état des organes constaté par l'autopsie; Morgagni, dis-je, parmi les faits nombreux qu'il rapporte, faits dont il a dû naturellement supprimer, comme n'offrant rien à l'inspection, la plu-

part de ceux où la mort n'avait laissé aucune trace manifeste, cite un grand nombre de cas de cette nature; il en relate un plus grand nombre où le rapport des symptômes aux lésions est en dehors de toute proportion, soit que les traces cadavériques aient été trouvées insuffisantes pour rendre raison de désordres vitaux, soit qu'au contraire les lésions révélées par l'autopsie aient paru, par leur nombre, leur diversité et leur énormité, hors de toute proportion avec les symptômes morbides, à tel point que quelques unes de ces lésions, parmi les plus extraordinaires et les plus graves, ne se rattachant nullement aux symptômes observés pendant la vie, n'ont point été ralliées, mais considérées comme pouvant se concilier avec un état normal des fonctions en général et de celles de l'organe où ces lésions se sont rencontrées en particulier. Il en cite une multitude où l'intelligence du rapport des symptômes aux lésions constatées par l'autopsie, ne résulterait que d'une série de considérations physiologiques sur le rapport des organes entre eux et sur l'enchaînement de leurs fonctions et de leur action vitale en général; et même, à vrai dire, il est peu de cas mentionnés où le rapport des symptômes aux lésions soit rigoureux, simple, évident, direct, et s'offre sous des proportions tellement exactes, qu'on aurait pu les prévoir tels et non autres, sans l'aide de considérations, explications et commentaires qui placent le lecteur *sur un autre terrain que l'anatomie pathologique*, et ne prouvent par conséquent rien en faveur de cette science comme moyen de rallier les symptômes morbides dont elles émanent. A ces causes d'incertitude, viennent se joindre des causes d'erreur que la probité de l'auteur ne lui permet pas de décliner, et parmi celles-ci se rangent celles qui se rapportent au traitement, c'est-à-dire qui peuvent offrir, pour le fait de la maladie, les effets pathogénétiques des remèdes donnés pendant le cours de la maladie : *aliâ quæ non tam morbo quàm malæ curationi sint imputenda*; ce qui pourra amener autant de variétés de rapports de symptômes aux lésions que de différences ou modifications un peu importantes dans le choix des agens employés dans le cours de la maladie.

Cette impression qui m'est restée de la méditation du bel ouvrage de Morgagni ne pouvait pas assurément être effacée par la lecture des autres, sur le même sujet; car nul n'a plus fait que lui pour couvrir par les ressources de son génie et de son vaste

savoir, l'insuffisance des ressources qu'il eût voulu qu'on trouvât complètes dans les recherches qui sont essentiellement la matière de son livre. Loin même que les médecins qui ont parcouru la carrière qu'il leur a ouverte, aient jamais prétendu arriver par l'autopsie à la connaissance exacte du siège des maladies, je vois celui qui s'est occupé d'une manière toute spéciale de rechercher le rapport des symptômes aux lésions, exprimer ses regrets, d'une part, « qu'il y ait un si grand nombre de maladies qui, ne consistant qu'en *actions morbifiques*, ne produisent aucune altération dans la texture des parties, n'offrent aucun sujet d'examen anatomique, et ne sauraient, par conséquent, tirer aucune lumière de cette science; et, d'autre part, que la connaissance des altérations organiques, dans les cas où elle peut être révélée par l'autopsie, ne conduise pas avec certitude à la connaissance de l'action dérégulée qui les a produites; car les mêmes symptômes n'accompagnent pas toujours les mêmes altérations de la texture du corps, et souvent les symptômes ne diffèrent presque pas, tandis que ces altérations sont très-différentes. » En effet, il faudrait n'avoir pas ouvert un cadavre pour croire d'une foi pleine et entière aux promesses décevantes de l'anatomie pathologique; et cependant le médecin versé dans la connaissance de cette science, nous disent ses partisans aveugles qui s'obstinent à voir en elle le fondement véritable et le complément de la pathologie, ainsi que la *clef d'une saine thérapeutique*, « ce médecin-là seul, guidé par l'examen approfondi des symptômes, pénètre pour ainsi dire dans l'intérieur du corps souffrant; il reconnaît dans la profondeur des viscères des altérations imperceptibles pour tout médecin qui n'a pas fait une étude particulière de l'anatomie pathologique, et, par une prévision bien supérieure à celle des plus beaux génies de l'antiquité, il annonce la nature et le siège du mal, la terminaison qu'on doit espérer ou craindre, et quels moyens thérapeutiques doivent être préférés. » Tout cela! et l'auteur s'est compris dans ces paroles; et il y croit!.... En dépit de l'absence de toute trace évidente, sensible, sur le cadavre après une multitude de maladies que la mort a terminées; en dépit des rapports reconnus si souvent infidèles des lésions aux symptômes et des symptômes aux lésions, il croit à l'anatomie pathologique, comme fondement véritable et solide de l'art de guérir? En vérité, on ne sait ce qu'il faut attaquer dans un tel

langage, ou de la logique de l'auteur, ou de sa bonne ou mauvaise foi, ou de cette inconcevable fatuité d'expression qui ne répondrait à rien dans le fond de la pensée. Il semble, en y bien pensant, que ce soit déjà une prétention des plus ridicules, que celle de retrouver *toujours* dans les cadavres la source véritable des phénomènes morbides; mais il y a loin de là, je l'avoue, à prétendre trouver dans la détermination, aussi exacte et rigoureuse qu'on veuille la supposer, du siège du mal, la cause de ce mal *et la raison du choix de la meilleure méthode curative*. Nous montrerons plus bas toute la vanité ou l'absurdité d'un tel enseignement, en plaçant ses fauteurs en présence d'un fait pathologique quelconque, et les défiant d'arriver par la déduction d'une saine logique, de ce fait à la méthode curative spéciale qu'il réclame. Pour le moment, je me borne à signaler dans ces étranges prétentions le fait déplorable d'une illusion, d'une aberration qu'on a peine à concevoir, lorsqu'on songe quels hommes cette doctrine a fascinés, et combien furent prompts, généraux, rapides, ses envahissemens et ses progrès. Je poursuis mes réflexions. Que peut nous apprendre l'ouverture d'un cadavre, en supposant même que rien n'échappe à notre investigation attentive et minutieuse? Elle ne peut nous révéler sur l'altération organique que des lésions susceptibles de frapper nos sens; or, parmi ces lésions matérielles, apparentes, sensibles, les unes sont réellement le fait de la maladie et en ont constitué *l'état* et non la cause; d'autres tiennent à l'état de mort, c'est-à-dire à la cessation des influences vitales sur les parties que la vie n'anime plus; d'autres dépendent de la position du cadavre depuis le moment où, la vie cessant d'en déterminer les actions organiques, toutes ses parties constituantes ont entièrement passé sous l'empire des lois physiques. Est-on toujours bien sûr de ne pas confondre ces altérations et de ne jamais leur rapporter quelques symptômes auxquelles elles n'auront pu avoir aucune part? N'est-il pas presumable aussi que, de même que diverses transsudations purement mécaniques ayant eu lieu après la mort peuvent être prises par nous pour un produit pathologique de l'action organique, de même divers résultats réels de cette action disparaissant dans les instans qui précèdent ou suivent la mort, sans laisser la moindre trace de leur existence, de funestes inductions pratiques doivent naître de ces diverses sources d'erreur? Et puis le moyen de noter pour en tenir compte et

les comprendre selon leur importance parmi les données, *sans lesquelles*, au dire des médecins anatomistes, *on ne saurait arriver à un bon système de thérapeutique*, les traces matérielles de ces spasmes violens, rapides, instantanés; de ces douleurs sympathiques si vives qu'elles effacent bien souvent celles qui surgissent immédiatement de la lésion organique proprement dite; de ces émotions, de ces commotions brusques et soubaines qui frappent, se propagent, retentissent dans les centres de la vie dont elles enraient subitement les mouvemens; le moyen, dis-je, de noter la figure ou forme matérielle de toutes ces causes si fréquentes et si puissantes de mort, quand les organes n'en conservent aucune trace que le scalpel puisse atteindre, ou que nos sens puissent saisir?... En mettant même à part ces cas où il est de toute évidence que l'autopsie cadavérique, absolument muette, nous oblige d'interroger la physique animale et de demander à l'attention du physiologiste la solution du problème de lésions vitales qui échappent nécessairement aux recherches de l'anatomiste, et en ne considérant, pour un moment, que les cas où il nous est impossible de reconnaître la part évidente de certaines lésions organiques aux désordres vitaux qui ont amené, dans un espace de temps quelconque, la terminaison funeste de certaines maladies, je demanderai à tout médecin non prévenu, si, quand examinant avec soin la plupart de ces lésions organiques il réfléchit sur les effets des désordres dont il est témoin, au lieu de voir toujours un rapport réel de la cause présumée à l'effet qu'on lui attribue, il n'a pas été frappé le plus souvent de l'insuffisance de l'une pour produire l'autre. En effet, quelle si grande importance pouvons-nous raisonnablement attacher à l'injection des capillaires de quelques tissus trouvés après la mort plus colorés et plus ou moins épais et consistans que dans l'état normal? Peut-on dire avec vérité qu'il y ait exactitude, justesse, proportion dans la conséquence que nous déduisons de tels faits, lorsque nous leur rapportons la mort du sujet qui nous les présente? n'est-il pas évident que nous ne pourrions concevoir une telle monstruosité si notre imagination ne suppléait à ce qui manque ici au fait pour justifier la conséquence qu'on en tire? Peut-on ne point voir dans la faveur dont jouit une doctrine qui admet de telles conséquences pour base, une preuve frappante de l'influence toute-puissante de l'habitude qui semble dominer tout à la fois et nos facultés et l'objet de

leurs rapports, restreindre à son gré notre attention, et réduire toutes les faces d'un objet au point unique qu'elle nous a appris à considérer; de telle sorte qu'une opinion quelconque, soustraite d'abord à tout examen par l'imposante autorité du nom de son auteur, reçoit d'elle la sanction du temps et prend ainsi rang parmi ce que nous nommons *vérité*. Pour moi, je pense que c'est apporter une attention bien légère à la plus grave, à la plus importante de nos études, ou faire preuve d'une bien aveugle bonne foi, que de voir dans des traces souvent à peine sensibles, une cause réelle de mort, quand on sait, d'une part, que celle-ci peut avoir lieu sans laisser après elle la moindre trace de lésions organiques matérielles, subsistante et susceptible d'être constatée par l'autopsie cadavérique, et que, d'autre part, il est démontré, par une multitude de faits d'anatomie pathologique, que des lésions ayant leur siège sur les organes les plus essentiels à la vie, fort graves d'ailleurs par leur étendue et par leur profondeur, subsistent souvent de longues années en cet état, et que même ces altérations de toute la substance des organes ont pu, sans devenir actuellement mortelles, opérer la désorganisation complète d'un organe pair, et, sur les ruines des tissus organisés, développer des corps étrangers fort divers par leur forme, leur volume, leur composition intime, leur consistance, leur mode de développement. etc., etc.,..... et ne ressemblant en rien aux produits ordinaires de l'action vitale proprement dite, laquelle toutefois continue à s'exercer avec une certaine régularité autour de ces productions étrangères, dans les portions de substance encore subsistantes de l'organe ainsi mutilé.

Je crois donc qu'il y a dans les causes de la mort autre chose que ce qui nous est révélé par l'anatomie pathologique; je le crois parce que, indépendamment des raisons ci-dessus qui le prouvent, il est une multitude de faits qu'on ne peut concevoir que comme conséquence de cette vérité, lesquels, à mon avis, la démontrent encore surabondamment, en même temps qu'ils semblent aider à son intelligence et en faciliter l'explication; tels que la mort subite par le fait d'une émotion vive et soudaine, ou d'une forte passion portée tout à coup à un point extrême; par l'action si promptement funeste et si terrible de quelques végétaux; par une forte percussion sur la région épigastrique; par l'action rapide et seulement objective ou médiate d'un gros projectile, de

la foudre, de toutes causes enfin dont l'effet est trop prompt pour qu'elles puissent imprimer aux organes une altération dont l'empreinte, subsistant après la mort, soit susceptible d'être constatée par l'autopsie cadavérique. Or, quand, d'une part, nous voyons de profondes altérations organiques, résultant soit du progrès d'un mal lent dans son développement, soit d'une lésion soudaine, se terminer par une guérison solide; d'autre part, la mort survenant subitement par l'une des causes ci-dessus, comme au terme d'une maladie plus ou moins longue, ne permettre à l'anatomie pathologique de constater sur les organes aucune trace matérielle évidente de lésions auxquelles on puisse, avec quelque apparence de raison, rapporter l'effet prodigieux dont on a été témoin; ne sommes-nous point en droit de déduire de ces faits la seule conséquence rigoureuse qui en découle, savoir, que la présence sur le cadavre de lésions plus ou moins marquées, ne peut pas plus expliquer certainement les phénomènes pathologiques qu'on rapporte à ces lésions, que leur absence n'autoriserait à nier l'existence de ces phénomènes? C'est s'abuser étrangement que de chercher dans des signes si infidèles la base d'une doctrine médicale positive; et l'espèce d'exclusion dont ceux qui professent une telle doctrine frappent tout système qui n'aurait pas un fondement semblable, n'est pas moins dangereuse dans ses conséquences qu'absurde dans son principe, en ce que : 1° Elle nous force à renoncer aux lumières que nous pourrions utilement puiser à une autre source; 2° la déviation fâcheuse que cette doctrine trop généralisée imprime aux études médicales, fait qu'on lui consacre un temps précieux ravi à des études qui ne sauraient être moins fructueuses ou plus stériles; 3° enfin, pour répondre à tout ce qu'on attend d'elle et justifier l'importance exagérée qu'on lui attribue, elle se trouve dans l'absolue nécessité de porter au plus haut degré l'importance des traces cadavériques dans l'interprétation des phénomènes morbides, afin de suppléer par là aux causes bien plus réelles de mort qui, par leur nature immatérielle, se dérobent à notre investigation.

Observez que c'est, considérée comme moyen de découvrir et d'expliquer *les causes de la mort*, que je conteste à l'autopsie cadavérique le privilège qu'on lui accorde généralement; or, à combien plus forte raison tout ce que nous venons de dire est-il vrai par rapport à son impuissance de nous révéler les *sièges et*

les causes des maladies. Dans le premier cas, la méthode de raisonnement, *post hoc, ergo propter hoc*, semble au moins justifier les conséquences qu'on en déduit; mais, dans l'autre cas, cette méthode de raisonnement, du reste fort suspecte, n'est pas même applicable. A l'ouverture d'un cadavre, l'autopsie ne peut nous offrir que quelques traces de lésions physiques subsistantes au moment de la mort, et nullement l'état des organes dans les divers temps de la maladie; c'est ce dont conviennent les partisans de l'anatomie pathologique, lorsqu'ils disent « *qu'elle ne décrit pas les altérations organiques telles qu'elles sont pendant la vie, mais seulement telles qu'on les trouve quand la partie qu'elles occupent a cessé de vivre* ». Or, par une conséquence rigoureuse de l'opinion de ceux qui croient à la nécessité de constater l'état organique correspondant à un symptôme pour guérir celui-ci, il serait indispensable, pour arriver à la méthode curative de l'affection dans ses différents temps, de connaître l'état réel des organes aux différentes périodes de la maladie, lequel état, dans ces différentes époques, ne saurait être que présumé ou déterminé approximativement et par induction à l'aspect des lésions qu'on observe. Mes notes et mes souvenirs abondent en faits qui me démontrent l'incertitude et les dangers d'un jugement fondé sur des données elles-mêmes si peu positives. Cependant, à voir l'importance qu'on attache à l'anatomie pathologique, ne dirait-on pas qu'il suffise de connaître l'altération physique dont un organe conserve quelques traces après la mort, pour déterminer avec assurance le traitement le mieux en rapport avec les symptômes qu'on a observés pendant le cours de la maladie à laquelle le malade a succombé? et ne semble-t-il pas, lorsqu'on lit ces longues histoires de dégénération qui remplissent certaines de nos anatomies pathologiques, et les fastidieuses discussions élevées sur leur nature diverse (histoires et discussions plus propres à figurer dans un traité de chimie que dans un recueil offert aux praticiens, comme un auxiliaire précieux aux divers traités de physiologie, comme un complément indispensable aux ouvrages de pathologie), ne semble-t-il pas, dis-je, que la connaissance plus ou moins intime de ces produits de la désorganisation de nos tissus doive nous conduire à la découverte des moyens de la prévenir ou d'y remédier sûrement?... Comme si un état de choses aussi mobile, aussi incertain, pouvait devenir la base fixe et positive d'une doc-

trine médicale digne de quelque intérêt ; comme si quelques faits d'anatomie pathologique constatés à une époque toujours si éloignée de la période morbide ou des diverses périodes morbides auxquelles on les rapporte dans l'impossibilité où l'on se trouve de vérifier l'état des organes à ces différentes époques de la maladie , quelque exacts et précis qu'on les suppose, et cette voie de perfectionnement de l'art de guérir fût-elle même aussi réelle, aussi sûre qu'elle est infidèle et nulle, pouvaient, en bonne logique, servir de base à un système de thérapeutique complet, c'est-à-dire général dans ses applications.

Que si, au lieu de n'être qu'un ramas informe, incohérent, de faits souvent douteux, contradictoires, et toujours insuffisans, faits dont l'interprétation peut être si fausse, les inductions pratiques si fâcheuses, et que pour la plupart un médecin pourrait ignorer ou ne devrait connaître que comme objet de curiosité, les recueils d'anatomie pathologique, réalisant les avantages qu'on semble s'en promettre, offraient dans le résultat final des ~~travaux~~ que la mort a terminés, la cause matérielle des désordres dont une physiologie souvent conjecturale a seule permis de suivre à *peu près* la marche pendant la vie, et qu'ainsi les lumières qu'on attend d'elle fussent réellement capables de faire disparaître ces doutes accablans et ces tâtonnemens pénibles qui font le tourment de tout praticien consciencieux auquel une heureuse ignorance ne dérobe point les vides affligeans de la science ; avec quelle avidité je rechercherais ces lumières, j'interrogerais ces faits précieux, et quel empressement je mettrais à les signaler, à les répandre ; mais ma conviction est entièrement contraire à la possibilité d'un tel résultat. Elle y est tellement contraire, que j'éprouve un regret véritable, un regret plein d'amertume et de découragement à voir se diriger, se concentrer, se perdre en quelque sorte de ce côté, des travaux qui, s'ils avaient pour objet l'étude de l'action sur l'homme sain des corps divers dont il vit entouré, et de l'application la plus convenable de cette science nouvelle au traitement des maladies d'après le principe bien mérité de l'homœopathie, pourraient réellement alors agrandir, féconder le domaine de la science, et combler les espérances si long-temps déçues des amis de l'humanité. Mais, d'une part, des liens si forts, des intérêts si divers, si puissans, combattent en nous contre toute espèce d'innovation fatale à notre repos ou à

notre bien-être particulier, l'égoïsme, dans toute l'extension du mot, est tellement le sentiment intime qui domine en nous tout autre sentiment et la règle éternelle et constante de toutes nos actions; d'autre part, nous éprouvons en général un si fort entraînement à nous abandonner à l'opinion régnante, et les hommes désintéressés, qu'une juste confiance en eux-mêmes pourrait si utilement affranchir du joug de l'opinion commune, sont si rares, que je prévois toute la défaveur qui attend et mes critiques et mes apologies. Cependant le règne de l'engouement peut finir et celui de la raison lui succéder; à l'erreur alors doit succéder la vérité; dans cette pensée gît toute ma confiance, et c'est l'espoir de hâter cette heureuse époque qui seul m'anime et me soutient dans une carrière qui n'a jamais offert à mon ambition d'autre objet ni d'autre aliment que celui-là.

Je bornerai là ces considérations sur l'anatomie pathologique envisagée dans ses rapports avec la thérapeutique, à laquelle on a sérieusement imaginé pouvoir la faire servir de base; et, ce que j'ai dit en général à cet égard pouvant s'appliquer exactement au fait de l'adjonction de l'anatomie à l'homœopathie, je pourrais me dispenser de rien ajouter sur ce sujet considéré sous ce nouveau rapport; car son inutilité *comme auxiliaire* d'un système de thérapeutique qui n'a nullement besoin d'auxiliaire, doit nécessairement ressortir de son insuffisance absolue à fonder un système de thérapeutique quelconque. Mais j'ai entendu, j'ai lu ces objections de quelques homœopathes qui, comme nous, peu versés encore dans la pratique d'une science qui, toute parfaite qu'elle est dans son principe, laisse et doit naturellement laisser beaucoup à désirer dans son application, mesurant son importance et son étendue sous ce dernier rapport à l'horizon de leurs connaissances particulières, et prenant leur propre insuffisance pour celle de la science, se récrient sur ce qu'elle ne répond pas *toujours* à leur attente et à ses promesses, et fondent sur l'ignorance où ils sont de ses ressources la nécessité de l'adjonction à son étude de celle de l'anatomie pathologique, comme propre à préciser, au moins dans certains cas de confusion de symptômes émanant de plusieurs organes, les indications thérapeutiques que ces cas présentent, et à conduire ainsi plus sûrement au choix, entre plusieurs médicamens également applicables en apparence, du plus convenable ou mieux approprié dans

l'espèce. A cette réclamation, je ne vois qu'une objection, c'est que l'auxiliaire qu'ils croiraient trouver dans l'anatomie pathologique, ne répondrait pas mieux à leur attente que cette science elle-même n'a pu remplir les vues de ceux qui ont pensé trouver en elle la base d'une thérapeutique positive. Et cela est évident : tout principe est le résumé synthétique de tous les faits qui en émanent ou en procèdent ; et, quelle que soit l'étendue des conséquences qui s'y rattachent, il doit, pour être certain, positif, contenir dans son expression la raison et le mode de génération des faits qui remontent à lui ou qui en découlent. Comme tout germe contient aussi les organes qui constitueront l'être dont il est le principe, ainsi, nous, lorsque nous disons que l'homœopathie est le principe de l'art de guérir, voilà, sous la forme abrégée du syllogisme, l'expression générale des faits qui déposent de cette vérité. Toute guérison suppose une réaction opérée dans l'organe malade ; toute réaction, un agent pathogénétique qui la sollicite ; or nul agent ne saurait être plus spécialement nuisible que celui qui imite dans son effet le mal lui-même ; donc toute guérison est l'effet d'un agent plus ou moins directement nuisible dans l'espèce, c'est-à-dire plus ou moins homœopathique ; donc l'homœopathie est le seul principe vrai de l'art de guérir, la seule base assurée de la thérapeutique.

Qu'on veuille donc formuler le principe thérapeutique susceptible d'être puisé dans la connaissance des diverses altérations organiques que révèle ou que révélerait l'autopsie, si jamais il était en son pouvoir de signaler le véritable état des organes à la mort, et de permettre même à la physiologie de s'élever de cet état à ceux dont l'autopsie n'est pas permise, c'est-à-dire à ceux que la maladie a dû revêtir dans ses diverses époques ou périodes depuis son début jusqu'à son terme. En admettant par supposition cet état de perfection impossible à la science, qu'on veuille bien formuler dans ce système le principe thérapeutique dont les conséquences directes et positives seraient la désignation précise, l'indication sûre des moyens curatifs que ces divers états réclament. Alors, je concevrai les efforts tentés dans l'espérance d'amener la science à ce degré de perfection quelque loin qu'elle en puisse être encore. Mais non, il tombe sous les sens que la connaissance, aussi exacte, aussi, parfaite qu'on la suppose, de l'altération physique d'un organe, effet et non cause de l'action

morbide à laquelle vous cherchez un remède, ne saurait conduire à aucune méthode de traitement spéciale.....

Que si, d'accord sur cette vérité que l'homœopathie est la seule science dont le principe renferme l'art de guérir dans ses conséquences, c'est-à-dire dans les applications auxquelles il conduit rigoureusement, et que, renonçant à trouver ce principe de l'art de guérir dans l'observation des lésions cadavériques, on restreint l'utilité des ressources thérapeutiques que promet son étude à l'avantage de pouvoir, dans quelques cas, diriger, d'après la connaissance qu'on espère trouver en elle du point de départ de symptômes morbides, le traitement homœopathique plus sûrement vers l'organe spécialement affecté, je le nie encore, et je soutiens que l'homœopathie n'a que faire de son secours sous ce rapport. En effet, quelle que soit la confusion qui puisse encore exister pour nous dans la perception des divers symptômes, chaque organe, chaque portion ou dépendance d'organe a, dans les divers modes d'affection qui peuvent l'atteindre, un cri spécial, une manière toute particulière de sentir et d'exprimer ce qu'il sent; et l'embarras ou l'espèce de confusion que nous pouvons éprouver à préciser, à indiquer exactement d'où part ce cri, qui ressemble beaucoup à tel autre dont la source, bien que différente, se confond presque avec celle du premier, tant sont voisins ou peuvent l'être les organes d'où ils surgissent l'un et l'autre, dépose seulement de l'imperfection de nos sens, qui, plus tard mieux exercés, n'éprouveront plus l'embarras d'une telle interprétation. D'ailleurs, contre les chances d'une telle erreur, l'anatomie pathologique est encore impuissante. A la vérité, la physiologie, dont nous sommes loin de déclinier l'importance, pourrait dans ces cas nous fournir d'utiles lumières, soit qu'elle nous montre dans l'ensemble des symptômes auxquels nous cherchons un remède l'ordre de succession ou de génération de ces symptômes, soit que les connaissances qu'elle nous fournit sur les fonctions des organes sains aident à l'intelligence des symptômes morbides, et nous permettent d'en préciser la source et le caractère dans quelques cas, cependant *assez rares* pour restreindre de beaucoup l'importance qu'on voudrait y attacher sous ce dernier rapport. Mais dans tout cela je n'ai rien à demander à l'anatomie pathologique.

Cependant lorsqu'un symptôme pouvant avoir une multitude

de causes, comme le vomissement, par exemple, qui peut résulter d'une affection idiopathique fort diverse dans son espèce, ou avoir lieu sympathiquement par le fait d'affections extrêmement variées; le mal de tête, dont la source est si diverse également, et qui peut varier d'espèce autant qu'il peut y avoir de causes différentes auxquelles on puisse le rapporter; toutes les affections à peu près semblables par les symptômes sous lesquels elles s'offrent à nous, bien que fort différentes au fond par les lésions organiques qui les caractérisent; qui nous guidera dans le choix des agens curatifs spéciaux qu'elles réclament? L'homœopathie, c'est-à-dire le rapport du symptôme morbide avec tel médicament susceptible de reproduire ce symptôme dans ses effets pathogénétiques, et non point l'anatomie pathologique, absolument impuissante pour montrer avec quelque certitude, dans tout organe malade, la variété des lésions auxquelles on peut rapporter les symptômes variés qui se rapportent à chacune d'elles, et encore moins pour découvrir avec son scalpel l'absence ou la présence des altérations matérielles d'où l'on puisse conclure que le symptôme observé pendant la vie était idiopathique ou sympathique; toutes distinctions qui, du reste, seraient elles-mêmes impuissantes pour conduire au choix du spécifique ou de la méthode curative la plus convenable dans l'espèce, comme nous achèverons de le démontrer tout à l'heure. Quoi! un mal de tête survenu au milieu des fumées du vin, un autre né d'une longue et forte contention d'esprit, etc., etc.; un vomissement survenu par l'effet soudain d'une émotion vive, celui qui résulte d'une affection de l'organe lui-même siège de ce symptôme, celui qui sera né sous l'influence de l'affection d'un organe distinct et même éloigné de l'estomac, ces affections ne réclameront pas un traitement différent? Elles pourront réclamer un médicament différent; mais c'est toujours, dans ces cas, comme dans tous, l'homœopathie seule, et jamais l'anatomie, qui pourra fournir un guide assuré. Tous les maux de tête s'offrant à nous sous des symptômes absolument semblables, seront guéris, quelle qu'en soit la source, avec la substance connue pour reproduire certainement ces symptômes dans ses effets pathogénétiques; et l'on peut en dire autant du vomissement, quelle que soit la source qu'on puisse lui assigner. La raison en est dans la nécessité pour l'organe malade que sa condition physiologique soit la même toutes les fois

qu'une identité de symptômes nous le montre semblablement affecté. L'essentiel est de reconnaître exactement cette identité de symptômes et de ne point laisser échapper les nuances qui, toutes fugitives qu'elles soient bien souvent, peuvent constituer l'organe dans un état différent et réclamer quelquefois un remède différent correspondant à cette nuance aperçue. Quelque extraordinaire que cela puisse vous sembler, cela est aussi certain en fait qu'en principe ; pour arriver là, je le répète, je n'ai que faire de l'anatomie. Son impuissance à nous conduire à la découverte du traitement d'un symptôme même isolé s'accroît avec le nombre de symptômes dont la maladie se compose, parce que l'incertitude de ses recherches sur un point ne peut qu'augmenter avec le nombre de recherches semblables qu'exigerait la maladie ; tandis que l'homœopathie, essentiellement positive dans tous les cas, voit ses indications thérapeutiques devenir plus sûres, même en proportion du nombre de symptômes morbides que la substance homœopathique doit, pour être curative, représenter dans ses effets pathogénétiques. En effet, de même qu'il se pourrait que parmi les substances qui semblent reproduire également le symptôme unique dont se compose une maladie, ce symptôme, chez elles, fût ou l'effet direct de la substance sur l'organe d'où émane ce symptôme, ou le résultat sympathique, ou par enchaînement de fonctions, de la lésion d'un autre organe sur lequel porte directement l'action pathogénétique de cette substance ; de même la guérison de ce symptôme pourrait résulter, soit de l'action directe de la substance sur ce symptôme spécial, soit de la guérison de l'un des symptômes générateurs de celui-là ; et le médecin verrait ainsi les chances de succès de sa médication s'accroître avec le nombre des symptômes de la maladie, puisqu'un symptôme unique, qui pourrait échapper, comme on voit, à l'action d'une substance paraissant bien homœopathique à ce symptôme, pourrait, s'il faisait partie d'un groupe de symptômes plus ou moins nombreux, rencontrer un remède, c'est-à-dire une puissance curative, dans l'action d'une substance en rapport avec quelque autre symptôme d'où celui-là procède. Pour donner aux réflexions qui précèdent le caractère de force et d'évidence d'une démonstration rigoureuse, et mettre enfin complètement à nu l'absolue nullité de l'anatomie pathologique comme moyen de perfectionner la pratique médicale,

ainsi qu'on l'entend, plaçons-nous un moment en face d'un cadavre dont nous voulons interroger les restes refroidis ; restons, si l'on veut, animés de toutes les préventions favorables à la doctrine des pathologistes de l'école anatomique, et voyons ce qu'on peut inférer de leurs observations par rapport à la thérapeutique : guidé par le siège des souffrances de votre malade qui a succombé à une gastrite, je suppose, à l'état aigu, vous procédez, quelques heures après la mort, à l'autopsie de son estomac, et vous reconnaissez dans l'injection encore subsistante du système vasculaire et dans l'épaississement plus ou moins remarquable des parois de cet organe, avec ramollissement des tissus engorgés, la preuve incontestable que sur ce point il a existé, pendant la maladie, un état de choses semblable et même plus marqué ; et, comparant l'organe, dans l'état où vous l'observez, à son état normal, vous en concluez qu'en lui résidait la cause des désordres qu'a offerts la maladie. Remarquez que, pour ne point jeter de la confusion dans l'esprit de l'observateur, j'évite d'offrir la gastrite dans l'état de complication où elle est toujours plus ou moins, pour écarter, relativement au *siège et à la cause* de la maladie, l'incertitude que pourrait faire naître cette complication. La différence entre l'état sain de l'estomac et celui où il s'offre à vous dans l'autopsie cadavérique est pour vous la mesure de l'état morbide que vous voulez apprécier ; et, bien qu'un état morbide non moins grave par ses conséquences ait maintes fois également produit la mort sans laisser après elle des traces matérielles évidentes auxquelles on puisse le rapporter, je veux admettre l'exactitude de votre conclusion. Oui, l'estomac, dans l'état où vous venez de l'observer, vous offre tout à la fois le siège et la cause de la mort. Dans tous les cas morbides semblables, dont je suppose encore l'identité facile à établir, vous pouvez être assuré d'un état semblable du tissu affecté. Eh bien ! quelle lumière véritablement, sûrement et constamment profitable en cas pareils peut en tirer le médecin ? A quelle indication thérapeutique certaine peut naturellement conduire l'autopsie dans ce cas ? L'état d'injection plus ou moins apparente du système vasculaire nous conduit, par une conséquence immédiate, à la saignée, comme médication applicable à tous les cas analogues. Tâchons maintenant d'apprécier la précision et l'exactitude d'une telle indication : d'abord, en supposant l'indication

exacte, quelle sera la règle à suivre pour se conduire dans l'application de ce moyen? L'autopsie ne nous l'indique nullement; dans les cas d'injection les plus prononcés, il serait difficile d'évaluer à plus d'une à deux onces la quantité de sang apparente qui constitue matériellement, ou anatomiquement parlant, la congestion d'où l'on a pu déduire l'utilité de la saignée. Cette quantité, à défaut de moyen certain d'appréciation, étant pour l'anatomiste ce qui constitue la différence de l'état sain à l'état de plus forte congestion inflammatoire, c'est à une saignée d'une à deux onces que, dans cet état, il devra se borner, pour être conséquent; et même, pour être rigoureusement et toujours conséquent, ce serait, dans le plus grand nombre de cas, à une saignée de quelques gouttes qu'il faudrait borner l'usage de cette médication, si l'on voulait exactement proportionner son emploi à l'indication anatomique qui semble le justifier. Or, que ceux qui ont usé de ce mode de médication nous disent les succès qu'ils ont dus à la saignée ainsi mesurée; qu'ils disent même combien de fois une quantité de sang beaucoup plus considérable soustraite à leurs malades dans ces cas, a été impuissante pour conjurer la mort qui les a frappés; qu'ils disent enfin si, alors, se bornant pour toute médication à la saignée, seule conséquence thérapeutique à laquelle ait pu les conduire l'autopsie cadavérique, ils ont jamais obtenu quelques succès réels d'une telle médication, à moins qu'ils ne l'aient portée à plusieurs livres, c'est-à-dire à un point hors de toute proportion avec l'état cadavérique d'où l'indication de la saignée est déduite. Si le succès de la saignée n'a répondu à leur attente qu'à cette condition, ce n'est donc point employée conformément aux révélations de l'autopsie cadavérique qu'elle a pu être curative? Et si cette disproportion de la saignée avec la congestion inflammatoire qui en motive l'emploi est une condition du succès qu'on obtient quelquefois par ce moyen, on sera bien forcé de convenir que l'effet curatif qu'on lui attribue tient infiniment moins à la déplétion sanguine proprement dite, opérée dans l'organe enflammé, qu'à une modification autre imprimée à la vitalité de cet organe par la masse de sang soustraite à l'organisme, si la saignée a été générale, et, si c'est par les sangsues que la saignée a été faite, à une autre modification vitale encore, résultant de l'action particulière des sangsues sur les tissus immédiatement soumis à leur

action ; tous effets absolument en dehors de l'indication thérapeutique déduite de l'autopsie. Si donc , pour le dire en passant , la saignée déplétive est jamais , comme telle , de quelque utilité , c'est à titre de palliatif seulement ; vous n'arriverez à la connaissance de ce qui constitue en elle son action curative proprement dite que par l'étude de ses effets pathogénétique , sur l'homme sain , lesquels vous montreront ce qu'il y a de véritablement homœopathique dans l'application de ce moyen à la curation d'une inflammation , et qui vous fourniront ainsi une preuve confirmative de l'erreur des déductions thérapeutiques empruntées à l'anatomie pathologique. D'ailleurs je ferai remarquer qu'une saignée quelconque , en opérant à souhait la soustraction de toute la quantité de sang anormale dans le tissu enflammé , ne ferait que replacer ce tissu dans l'état immédiatement antérieur à la congestion (état antérieur qui échappe également au scalpel de l'anatomiste et à la lancette du chirurgien) , et qu'alors il n'y aurait pas de raison pour que , remplacé par la saignée dans cet état , ce tissu ne redevînt le siège d'une nouvelle congestion semblable , puisque la condition qui l'y disposerait redeviendrait la même , ou plutôt n'aurait pas cessé d'exister. Et les choses devront certainement se passer ainsi , si , par votre médication , vous n'avez atteint que la cause morbide matérielle signalée par l'autopsie cadavérique.

En général , nous ne considérons les choses que dans leurs formes les plus apparentes ; et , sous le prétexte que leur principe est constamment en dehors de la sphère de notre intelligence , c'est à peine si l'on juge digne de quelque attention sérieuse la considération des causes immédiates ou prochaines. Ainsi , dans l'inflammation , le tissu vasculaire étant injecté , et cette circonstance , entre beaucoup d'autres , étant la plus saillante , constitue à elle seule pour nous l'état inflammatoire pour la guérison duquel nous croyons devoir proclamer la saignée , sans prendre garde qu'un jour , qu'une heure , qu'un instant avant celui où a eu lieu l'état de choses sur lequel on fonde l'utilité de la saignée , la même quantité de sang existait dans l'organisme dont les rouages marchaient assez bien pour n'y point faire soupçonner une goutte de sang de trop. Comment , depuis , la quantité de ce liquide se serait-elle accrue pour justifier l'effusion qu'on en voudrait faire ? Il y a autre chose , sans doute , à considérer dans une an-

inflammation que ce produit matériel de l'action organique, et ce n'est point en se traînant sur les traces cadavériques, quelque sensibles qu'elles nous apparaissent, qu'on pourra jamais s'élever à un système thérapeutique spécial, positif dans ses indications. Vous ne parviendrez pas plus à guérir un organe enflammé par la soustraction pure et simple d'une portion du sang qui l'engorge, qu'à empêcher l'ébullition d'un liquide renfermé dans un vase soumis à l'action d'un brasier ardent, en enlevant du vase une quantité quelconque de ce liquide. C'est le brasier, et non le liquide en ébullition, qu'il faudrait soustraire pour atteindre le but ; comme, en cas d'inflammation, c'est à l'irritation dont est frappé l'organe qu'il faut le soustraire, si l'on veut lui faire recouvrer son état normal. Or, pour arriver là, toute recherche cadavérique est impuissante et inutile ; le succès dont on fait honneur, dans ce cas, aux diverses sortes de saignées, sont de la part de celles-ci le résultat d'une action mal comprise et tout homœopathique dont ce n'est point ici le lieu de m'occuper, voulant me borner à la démonstration de la nullité absolue de l'anatomie pathologique, comme base possible de la thérapeutique, ou même comme moyen réel de perfectionnement de cette science.

Après avoir mis en évidence cette vérité pour les maladies aiguës, passons à la considération d'une affection chronique ; et, pour ne point sortir du même organe, supposons un état squirreux de l'estomac, je veux dire d'une portion de l'estomac. Depuis plusieurs années, le malade qui a succombé à cette affliction éprouvait une multitude de ces symptômes qui, bien que, pour la plupart, ils se rencontrent à peu près dans quelques autres affections du même organe, vous ont fait présumer cette lésion du vivant même du malade ; en sorte que, pour ne point y compter dans un plus grand nombre de cas, non seulement je suppose la lésion simple et non complexe, comme elle l'est toujours dans les maladies chroniques surtout ; mais je suppose encore une dépendance, une liaison telle, entre les symptômes observés pendant les divers temps de la vie et la lésion gastrique que va vous offrir l'autopsie, que, pour vous, il ne puisse y avoir aucun doute sur l'origine de ces symptômes. J'écarte ainsi toute cause d'incertitude et d'erreur dans la recherche de la lésion à laquelle le médecin peut rapporter les symptômes dont il pense

trouver l'indication certaine dans l'inspection cadavérique; et en cela, je crois faire à nos adversaires une concession dont apprécieront l'étendue et l'importance tous ceux qui ne sont pas étrangers à de telles recherches. Nous voilà donc en présence d'une affection squirrheuse. Que vous offre l'aspect de cette lésion dont vous puissiez tirer parti pour en perfectionner le traitement à venir? quel enseignement thérapeutique direct en pourrez-vous retirer? Aucun : vous trouvez, dans l'altération morbide que vous présente le tissu affecté de squirrhe, la raison de l'insuccès de vos moyens ; vous notez ce fait comme une consolation d'amour-propre ; mais qu'en revient-il à la pauvre humanité, et à l'art pour son perfectionnement ? à la vérité, comme une maladie, pour amener le tissu qu'elle a frappé à ce degré de dégénération, a dû commencer par une lésion beaucoup moins profonde et beaucoup moins grave, et que, *comme on dit*, toute maladie devenue chronique a été aiguë, *a passé par l'état aigu* pour arriver à cet état, par un raisonnement dont la simplicité rappelle ceux de M. de La Palisse, vous dites que si on l'eût guérie aiguë, elle ne serait point devenue chronique, et vous en tirez cette conclusion, aussi simple encore qu'elle est remarquable, qu'il faut avec toute diligence arrêter une inflammation à l'état aigu, pour éviter de voir plus tard nos moyens échouer contre elle. D'où ce principe : *Principiis obsta, sero medicina paratur*. Mais, encore un coup, que vous indique l'autopsie de *cet état chronique incurable*, dont vous puissiez profiter pour le traitement de l'état aigu?... L'autopsie cadavérique, peut-être secondée par des connaissances profondes en physiologie, pourra quelquefois éclairer le diagnostic, et donner plus de précision au pronostic ; mais comme lumière capable de conduire à la découverte du moyen curatif spécial dans les cas analogues au cas présent, l'inspection des lésions cadavériques n'est d'aucun secours, d'aucune utilité ; et je ne vois rien, dans les ressources qu'elle peut nous fournir, qui justifie l'incroyable prétention de la faire servir de base à un bon système de pathologie et de thérapeutique ; or, c'est uniquement son impuissance, sous ce dernier rapport surtout, dont je me suis ici proposé la démonstration. Ne perdons point de vue que ce n'est pas pour justifier le mode de traitement suivi pendant la maladie qu'on procède à l'autopsie de l'homme qui a succombé ; mais pour adopter à l'avenir un traitement autre que celui qui a échoué

dans ce cas. Or, si l'autopsie vous montre quelquefois de **qu'elle** **malade** est mort, et comment il a dû mourir, elle n'explique **ja-** **mais** le succès qu'on eût pu se promettre de telle autre méthode de traitement ; elle rend raison de l'impuissance de l'art, **sans** **ajouter** jamais à ses richesses thérapeutiques. Vainement on **allè-** **gue** qu'une foule de maladies, fort différentes sous le rapport **des** **organes** qu'elles intéressent et de la manière dont elles les **afec-** **tent**, malgré la grande analogie de leurs symptômes, ont dû à l'anatomie pathologique d'être distinguées et classées à part ; je **con-** **çois** le charme qu'offre à certains esprits le travail des **classifi-** **cations** et l'importance qu'ils y attachent ; mais, revenant sans cesse sur le fond de mon objection, je demanderai encore ce que cette **dif-** **férence**, ainsi établie, a apporté de modifications dans le traitement de ces maladies, *si heureusement distinguées sur le cadavre*, et quel enseignement nouveau la science en a recueilli pour le perfectionnement de la thérapeutique de ces maladies ? Sous ce rapport, les recherches d'anatomie pathologique n'offrent toujours, pour la thérapeutique, que des résultats négatifs ; ces recherches conduisent à rejeter la méthode de traitement qui a pu contribuer à la production ou au développement de l'état morbide **ré-** **vélé** par l'autopsie, ou tout au moins qui s'est montrée **impuis-** **sante** pour conjurer la mort qui en a été le terme ; mais à adopter une autre méthode vraiment curative et sur la certitude de laquelle on puisse, en principe, absolument compter, jamais. J'ajouterai même : où chercherez-vous, en dehors de l'homœopathie, un guide sous ce rapport ? Mais, indépendamment de la difficulté, **totu-** **jours** renaissante, de constater l'identité rigoureuse des **cas** où un même traitement pourrait être curatif, il me semble que, depuis plus de deux mille ans, toutes les ressources de cette voie de perfectionnement de l'art de guérir ont ou doivent avoir été épuisées ; et, de bonne foi, qu'on considère à quelle nullité de résultats elle nous a conduits. Que nous reste-t-il de plus **des** **spéculations** du dogmatisme, des calculs du dynamisme, de l'**hu-** **morisme** enfin, si souvent modifié dans les théories différentes qui ont constitué la doctrine à diverses époques ?... Il y a donc raison ou jamais de s'écarter pleinement des voies suivies jusqu'à ce jour, et d'abandonner des champs improductifs à **force** d'être battus, si l'on veut arriver enfin à une solution que la science et l'humanité appellent depuis si long-temps. Or, le

moyen unique d'arriver à cette solution , Hahnemann nous l'a enseigné : c'est de rechercher les vertus des médicamens par leurs épreuves pathogénétiques sur l'homme sain ; recherches autrement fructueuses que celles dont les cadavres sont l'objet ; recherches dans lesquelles se résume l'art de guérir tout entier , et dont l'application au traitement des maladies constitue la médecine homœopathique.

Concluons donc que l'homme malade, objet de nos soins , étant un être dont tous les phénomènes tiennent à la vie , émanent de la vie , attestent la vie , *la vie* dans quelqu'une de ses nombreuses aberrations , c'est par l'étude des lois qui régissent la vie que nous arriverons à la connaissance des moyens propres à réparer de tels désordres. L'homme mort a passé sous l'empire des lois physiques, et son cadavre , *pure matière* , ne saurait révéler au médecin rien de ce qu'il lui importe de connaître pour l'accomplissement de sa mission auprès des malades.

Que l'étude de l'anatomie pathologique, considérée comme une branche toute spéciale de l'histoire naturelle , ait pour but de fixer nos idées sur le mode et les progrès des diverses dégénérescences des tissus animaux , et de faire connaître les diverses productions anormales que la vie , dans ses aberrations , est susceptible de produire , cette étude , qui n'est point celle de la médecine , aura un objet également curieux et intéressant , bien propre à justifier le temps qu'on voudra lui consacrer. Mais n'y voyez point un moyen de perfectionnement pour la thérapeutique ; ce serait une erreur , source de mille erreurs funestes.

Etudiée et interprétée avec une sage réserve par le médecin légiste , cette partie de l'histoire naturelle peut lui fournir le moyen de préciser les connaissances comparatives dont il a besoin pour se prémunir contre certaines erreurs dans l'appréciation des faits sur lesquels il est appelé à donner un avis grave. Comme auxiliaire quelquefois utile , le physiologiste peut encore , dans quelques cas , interroger les cadavres pour vérifier de plus en plus la réalité de quelques révélations morbides susceptibles de jeter quelque jour sur l'étude des fonctions. Qu'enfin le médecin se réserve une partie du temps consacré à ses études plus spéciales , dans le but encore de constater par l'autopsie l'inutilité de telle ou telle méthode curative usitée jusque-là ; tout ceci peut , jusqu'à un certain point , justifier l'emploi du temps qu'il accorderait à cette

étude, mais non l'importance évidemment exagérée qu'on y attache; car, je le répète en finissant, les prétentions de l'anatomie pathologique au perfectionnement de la thérapeutique ne sont qu'illusoire. Ces prétentions, causes déjà de tant de déceptions funestes, de tant de faux jugemens et d'hypothèses frivoles, qui non seulement ont enrayé la science, mais l'on fait rétrograder, deviendraient la source inépuisable et l'aliment d'une controverse aussi fastidieuse qu'inutile à l'art de guérir proprement dit.

DE LA LOI HOMŒOPATHIQUE CONSIDÉRÉE COMME SOURCE DE TOUTE GUÉRISON, ABSTRACTION FAITE DES PROCÉDÉS EN USAGE;

Par le Docteur **TOURNIER**, de Besançon.

Lu à la société homœopathique gallicane le 16 septembre 1835.

Messieurs,

Vous avez entendu hier la parole du maître; il repousse justement du milieu de ses disciples quiconque comprend assez peu l'esprit de sa doctrine pour avoir la pensée d'une alliance monstrueuse entre elle et les préceptes décousus des anciens systèmes; nous ne pouvons que nous humilier et recevoir sa loi, puisqu'il l'a puisée dans la nature même.

L'éclectisme médical est, pour moi comme pour vous, la négation de toutes doctrines, et Dieu me garde de m'ériger en défenseur de cette illusion. Cependant, qu'il me soit permis de demander grâce pour quelques procédés quelquefois employés par les homœopathes même les plus purs, non par préférence sur les procédés nouveaux toujours plus certains, mais quelquefois par une sorte de nécessité qu'imposent diverses circonstances que vous apprécierez aisément.

Si nos adversaires méconnaissent leur noble sacerdoce au point de rejeter opiniâtrément les faits les moins douteux et de repousser jusqu'à l'évidence, ne devons-nous pas de notre côté nous garantir du travers opposé, en rejetant absolument tous les procédés anciens et ceux-là mêmes qui se rattachent parfaitement au principe homœopathique, par cela seul qu'ils n'en découlent pas immédiatement?

Eh! messieurs, si l'homœopathie a découvert, comme je n'en

doute pas, des agens thérapeutiques préférables à tout ce qui est jamais sorti des boccas les plus enfumés de l'allopathie, ne savez-vous pas combien de travaux et de soins sont indispensables pour n'en faire que de justes applications? Ainsi, dans des cas urgens où votre habileté pourrait se trouver en défaut, négligez-vous des procédés moins parfaits, mais dont l'application vous est plus familière, et qui peuvent, sinon guérir, du moins éloigner le danger? Non, messieurs; vous ne perdrez jamais de vue votre premier devoir, qui est de remédier par tous les moyens possibles aux infirmités humaines.

D'ailleurs, rencontrez-vous toujours entre le mal que vous avez à guérir et l'un des agens qui vous sont connus jusqu'à ce jour cette homœopathicité parfaite qui constitue la *spécificité* proprement dite? Ma croyance, je vous l'avoue, ne va pas jusque-là; vous ne le croyez pas vous-mêmes, car vous ne seriez pas à la recherche de nouveaux agens pathogénétiques. Trop souvent encore il arrive que, loin de trouver tous les caractères principaux d'un état morbide réfléchis dans une seule substance, vous soyez obligés d'employer successivement une série de remèdes pour couvrir chacun des groupes successivement décroissans des symptômes de la maladie. Dans ces cas-là même vous guérissez, il est vrai, presque toujours plus promptement et plus sûrement que par les procédés anciens les plus efficaces. Pourtant je ne puis assimiler exactement ces sortes de guérisons à celles que vous obtenez si facilement à l'aide de la plus petite dose possible d'un seul médicament qui, la plupart du temps, n'a pas besoin d'être répétée. Celles-ci me paraissent être d'un autre ordre; elles constituent les types véritables de la guérison par *spécificité*. Dans les autres, je ne puis me défendre de voir quelque chose de moins homœopathique. Dès-lors je conçois des degrés dans l'homœopathicité, et par conséquent différens modes de guérison. En effet, si vous avez opposé avec un succès égal deux séries toutes différentes de médicamens à deux tableaux symptomatiques semblables, on en pourra conclure que dans l'un de ces deux cas au moins la nature a guéri en quelque sorte par *voie indirecte*, puisque les remèdes spécifiques ne sauraient avoir de succédanés. Or, des observations de ce genre peuvent être constatées chaque jour; c'est ainsi que la petite-vérole pourra être traitée avec un succès à peu près égal, ici par la *varioline*, là par la *vaccinine*, ailleurs

par d'autres moyens homœopathiques, tels que la *belladone*, et enfin qu'elle a pu l'être par les procédés allopathiques diversement combinés.

D'ailleurs cette vérité incontestable que la dose d'un médicament doit être d'autant plus faible, toutes choses égales d'autre part; qu'il est plus homœopathique, et ces guérisons, complètes ou non, de fièvres intermittentes, dues à des doses énormes de quinquina, ne prouvent-elles pas jusqu'à l'évidence qu'il existe des moyens de guérison en quelque sorte *semi-homœopathiques*; et que par conséquent les efforts salutaires de la nature peuvent être secondés par diverses sortes de procédés.

C'est ce que nous apprend aussi l'expérience, qui a révélé au savant et judicieux docteur Gross, cet estimable vétéran de l'homœopathie, que le nombre des succès est loin d'être toujours en raison directe de celui des remèdes connus, tout en montrant quel parti on peut tirer des substances dont on connaît parfaitement les propriétés pathogénétiques. Enfin, ne guérit-on pas par voie indirecte dans la plupart des cas où l'on est forcé d'augmenter les doses? Quant à moi, je me rends compte de cette manière de la diversité des opinions sur ce point de la médecine pratique; et c'est aussi ce qui me paraît expliquer les succès à peu près égaux de toutes les doctrines allopathiques basées sur l'*humorisme* ou le *solidisme*, l'*irritation* ou l'*atonie*.

Or, ces ressources variées qu'emploie la nature, devons-nous les négliger dans tous les cas, par cela seul qu'elles ne découlent pas directement du système vraiment rationnel qui nous sert habituellement de règle? Pouvons-nous nous en passer toujours et n'en tenir aucun compte?

Cette question, bien que résolue de la manière la plus positive par notre immortel maître, me paraît de nature à pouvoir être mise au rang de celles dont il a donné plus d'une solution, d'après les inspirations de son génie et les révélations de son expérience. Pourtant je conçois que, pour lui-même et pour ceux d'entre vous, messieurs, à qui une pratique étendue et de plusieurs années a démontré toute la puissance des agens pathogénétiques, pour ceux qui se sont fait une habitude de leur juste application, et qui sont assez heureux pour ne rencontrer qu'à peine quelques revers au milieu d'innombrables succès, cette question peut avoir une certaine apparence d'étrangeté. Mais l'envisagera-t-il de

même celui qui, peu confiant encore dans sa propre sagacité, doit craindre bien souvent de commettre de ces erreurs qui pourraient équivaloir au moins à une funeste inaction? Pour vous-mêmes, messieurs, malgré vos connaissances profondes, ne peut-il pas se présenter encore quelques cas où les moyens pathogénétiques découverts jusqu'ici se montrent insuffisants? car, vous le savez, nous connaissons à peine trois cents médicamens sous ce point de vue; et quand il est si présumable que tous les agens naturels sont doués de quelques propriétés spécifiques, pouvons-nous espérer trouver toujours l'arme la plus convenable dans notre arsenal encore incomplet?

Non, je ne crois pas qu'on puisse se passer toujours des moyens *indirects*. Or, qui oserait assurer que les spécifiques qui peuvent nous manquer, soit qu'ils n'aient pas encore été révélés par l'expérience, soit qu'ils n'existent pas dans la nature, ce qui n'est pas présumable, puissent toujours être remplacés par d'autres moyens pathogénétiques connus, et qui ne sauraient l'être dans aucun cas avec plus d'avantage par des agens d'un autre ordre?

Il me paraît y avoir aussi des circonstances qui excluent l'emploi de certains agens, même spécifiques, ou qui du moins semblent autoriser une sorte de préférence pour les procédés *indirects*, malgré leur incertitude trop bien constatée. Je n'oserais, par exemple, fonder une espérance de guérison sur un globule administré dans le boudoir parfumé d'une petite-maitresse ou le laboratoire d'un chimiste.

Enfin, il est des cas où la palliation par tous les moyens possibles me paraît une indispensable nécessité; c'est quand il s'agit d'affections éminemment douloureuses, comme certaines névralgies. A moins d'être assuré d'un prompt résultat, je ne saurais quelquefois me déterminer à opposer à des douleurs intolérables des moyens susceptibles de les aggraver encore. Aussi m'arrive-t-il quelquefois, je le confesse, de recourir à des moyens *énantiopathiques* ou *allopathiques*, soit avant même d'entreprendre la guérison radicale en vertu de la loi des semblables, soit après de premières tentatives homœopathiques restées infructueuses, à raison sans doute de mon inexpérience.

Quant au traitement des affections chroniques, il ne peut nous laisser dans aucun cas la moindre hésitation, puisque les écoles

allopathiques ne l'avaient pas même soupçonné; et c'est surtout en face de ces lésions plus ou moins profondes de l'organisme qu'il est toujours impossible de se passer des moyens homœopathiques proprement dits. Ce sont les seuls utiles, et par eux le nombre des maladies incurables se restreint chaque jour davantage.

Ce n'est donc que dans quelques cas de maladies aiguës où j'ai conservé quelque timidité, où quelquefois même en présence d'un danger pressant j'ai eu recours à ceux des procédés anciens dont l'effet palliatif me paraissait le plus assuré, plutôt que de risquer un mauvais choix parmi les agents pathogénétiques connus. Mais si dans cette époque de transition des vieilles routines à la thérapeutique rationnelle, je me suis cru forcé d'abandonner quelquefois les moyens que celle-ci nous prescrit, je ne me suis jamais écarté autant qu'on pourrait le croire de son principe fondamental, qui est celui de toute guérison. Dans toutes les doctrines on peut puiser des moyens thérapeutiques plus ou moins indirects; car toutes les fois que les médecins guérissent, c'est en vertu de la même loi. Cette loi, comme toutes celles de la nature, doit être immuable; les procédés seuls peuvent changer, parce qu'ils peuvent être plus ou moins certains, plus ou moins parfaits.

Si l'on examine d'un peu près les guérisons obtenues par les médecins de toutes les écoles, je ne dis pas seulement avec leurs agents *spécifiques*, mais à l'aide des moyens les plus *rationnels* du point de vue où ils sont placés, on ne tarde pas à se convaincre qu'elles sont dues à la même loi. Par exemple, d'après leurs doctrines, il ne saurait rien y avoir de plus *rationnel* que la soustraction du sang dans le traitement des congestions sanguines ou des phlegmasies aiguës. Pourtant on s'abuserait étrangement si l'on voyait dans ce procédé un effet antipathique. Les allopathes eux-mêmes ont reconnu *à posteriori* que cette évacuation, qui paraît seule indiquée, n'est pas toujours par elle-même ce qui produit la résolution du mal, et que le plus souvent elle n'agit qu'indirectement; car ils saignent de diverses manières. Ordinairement ils préfèrent la saignée générale quand ils s'adressent aux organes parenchymateux, et les sangsues quand ils ont affaire aux organes membraneux. D'où vient cette différence? c'est que sans doute il faut autre chose que la soustraction du sang pour remplir l'indication fournie par la présence même de ce fluide; et ce *quelque chose* doit se trouver dans le moyen employé pour le sous-

traire, puisque ce moyen n'est pas indifférent (1). Je conçois que, par la saignée générale dans un cas de pneumonie aiguë, on débarrasse promptement le malade d'un des accidens les plus graves de la maladie, l'oppression causée mécaniquement par la stase du sang dans les vaisseaux pulmonaires. Mais par ce moyen seul il est rare de guérir complètement la maladie; il faut, pour obtenir cet effet, qu'une sorte d'excitation nerveuse résulte de l'évacuation sanguine, et alors l'affection pulmonaire peut se résoudre homœopathiquement par voie indirecte. Cependant la simple soustraction du sang peut encore quelquefois favoriser suffisamment par elle-même la réaction vitale; c'est dans les cas où la stase du sang, bien qu'étant un véritable effet de la maladie, peut à son tour l'entretenir et dès-lors devenir cause occasionnelle. Mais le procédé qui consiste à éloigner celle-ci n'est pas plus allopathique qu'homœopathique; il se rattache à toutes les doctrines; le précepte qui le prescrit a dû les précéder toutes et résistera vraisemblablement à toutes les révolutions médicales.

Cependant la saignée peut quelquefois rendre service en écartant mécaniquement la cause qui entretient la maladie; elle peut aussi produire un effet homœopathique dans certaines affections thoraciques, comme les saignées locales dans quelques irritations gastriques, par exemple. Les effets de ces deux moyens, dans les cas dont je parle, me paraissent avoir entre eux la plus grande analogie.

Les sangsues que l'on applique à l'épigastre ne peuvent dégager les vaisseaux de l'estomac par la soustraction du sang qu'ils contiennent, car il n'existe aucune communication entre eux et les capillaires de la peau. Je sais très-bien que, pour expliquer cet effet, on a recours à la loi des *sympathies*; mais la sympathie est-elle donc autre chose que le retentissement vers un point de l'économie de la douleur ou d'un effet quelconque produit primitivement sur un autre point? Or, c'est par suite de ce retentissement, c'est-à-dire par une véritable irritation, ou mieux, par

(1) Ce *quelque chose*, dit M. Gosse, est peut-être l'effet d'un virus sédatif que dépose la sangsue dans la plaie qu'elle vient de faire, et qui est porté dans la circulation générale. *Maladies rhumatoïdes*, p. 92.

(Note du rédacteur.)

un effet homœopathique, que l'école physiologique guérit la gastrite.

Si l'irritation produite à la peau durait plus long-temps, on pourrait se demander si le résultat n'est pas plutôt dû à une sorte de dérivation allopathique qu'à un effet de similitude; mais qui ne sait que la véritable révulsion a besoin d'être prolongée pour que ses effets soient durables, tandis qu'il n'est pas rare de voir disparaître une gastrite comme par enchantement, et pour jamais, immédiatement ou très-peu de temps après une application de sangsues au creux de l'estomac? Au surplus, combien n'en guérit-on pas tous les jours par des moyens très-énergiques que l'on a appelés *perturbateurs*, parce que l'allopathie ne peut expliquer comment est produit l'effet qui résulte de leur action?

Il est donc probable, pour ne pas dire certain, que, dans les cas de congestion pulmonaire dont nous avons parlé précédemment, la saignée générale produit sur les nerfs de la respiration un effet analogue à celui qui résulte pour l'estomac de l'application des sangsues au voisinage de cet organe. Dans l'un et l'autre cas, l'évacuation sanguine est fréquemment suivie d'une véritable aggravation momentanée, ce qui est parfaitement conforme à la guérison, révélée par tant de faits incontestables.

Cette loi éternelle se manifeste par des phénomènes si merveilleux, qu'elle a été à peine attaquée par les adversaires de l'homœopathie. Généralement ils se sont bien gardés de s'élever à cette hauteur, et presque tout leur fiel s'est misérablement exhalé sur quelques conséquences plus ou moins éloignées du principe fondamental. Aussi ce principe, on ne doit jamais le perdre de vue, lors même que, ne connaissant pas les agens les plus convenables, on est forcé de puiser ses moyens d'application dans les procédés *indirects*, de quelque ordre qu'ils soient.

Qu'il me soit donc permis, vu sa haute importance, de reproduire ici quelques considérations sur le peu de valeur des objections qui se sont élevées contre ce principe.

Qu'après les faits innombrables empruntés à tous les siècles, à toutes les doctrines, on vienne demander compte de la manière dont nous comprenons que la nature procède pour produire la guérison par les *semblables*, cela peut bien ne pas surprendre quiconque sait que c'est toujours avec une extrême répugnance que l'esprit se voit forcé de laisser quelque chose au-delà de sa portée; mais

qu'on refuse de les accepter par la seule raison qu'ils ne sont pas plus susceptibles d'être expliqués que tous les autres phénomènes de la nature dont on ne peut rendre compte que par l'énoncé des lois auxquelles ils sont subordonnés, c'est ce qu'on peut regarder comme le comble de l'injustice et de l'obstination.

Le principe homœopathique n'a pas été inventé, mais découvert; il est dans la nature. L'axiome dans lequel il se résume peut se démontrer par le fait même, comme la pesanteur par la chute des corps graves, et l'on ne saurait exiger du physiologiste qu'il pousse les explications plus loin que le physicien qui étudie la nature sous des rapports infiniment moins complexes. L'un et l'autre rendent compte de résultats constans à l'aide des lois naturelles; mais ces lois, comment en indiquer la cause première? Ce point est au dessus de notre faible intelligence, c'est un des innombrables problèmes qu'elle ne peut résoudre.

Ainsi donc, à ceux qui sont résolus à se renfermer dans leur étroit scepticisme jusqu'à ce qu'ils puissent s'expliquer comment les maladies peuvent guérir par les *semblables*, nous pourrions nous borner à demander à notre tour s'ils savent pourquoi elles résistent à l'emploi des *contraires*. Certes ils seraient plus embarrassés que nous encore; car nous pourrions du moins leur faire observer que deux affections analogues ne peuvent pas plus exister simultanément dans le même organe que deux corps ne peuvent occuper le même point dans l'espace; pas plus qu'en mécanique deux forces analogues ne peuvent se rencontrer dans certaines circonstances sans se neutraliser mutuellement. Qu'y a-t-il donc de surprenant à ce qu'une maladie naturelle soit en quelque sorte absorbée par une maladie artificielle de même nature et un peu plus forte qu'elle? nous a-t-on prouvé d'ailleurs qu'il ne puisse pas être de l'essence de la maladie médicinale de cesser spontanément après un temps plus ou moins court qui constitue sa durée normale, emportant avec elle la maladie naturelle?

Au surplus, une affection locale est-elle réellement autre chose qu'une manifestation de la maladie dynamique dont le siège est dans l'organisme tout entier? n'est-elle pas le résultat des efforts que fait la nature pour le rétablissement de l'équilibre détruit? Or, quoi de plus rationnel que de seconder cet effort en agissant dans la même direction?

On répète sans cesse qu'il faut seconder les efforts salutaires de la nature. Eh bien ! que fait donc l'homœopathie ? Quant aux autres méthodes, lorsqu'elles se conforment à ce précepte, font-elles autre chose que d'obéir à la loi des semblables ?

Avec d'autres procédés que ceux qu'elle indique on peut pallier les maladies, mais jamais les guérir ; à moins que, la cause occasionnelle étant écartée, la réaction vitale ne soit suffisante. Cette loi est donc dans la nature, elle constitue la véritable loi de guérison. Aussi le principe homœopathique n'est-il jamais applicable ; car, par cela seul qu'un phénomène quelconque est produit dans l'économie, il existe des agens capables de le produire, et il n'est jamais impossible de parvenir à la découverte du modificateur propre à seconder la réaction de l'organisme. En est-il de même des méthodes *énantiopathique* et *allopathique* ? Bien loin de là, c'est qu'il est rarement possible de trouver des agens propres à produire des effets réellement *contraires* à ceux qui constituent tel ou tel état morbide, et qu'on ne saurait imaginer des lésions artificielles propres à dériver chacune des maladies naturelles.

Ceux qui perdraient leur temps à la recherche de ces procédés allopathiques si opposés au vœu de la nature, ne pourraient donc qu'errer sans guide, et dans le cas où ils se réfugierient dans le domaine de l'*énantiopathie*, ils seraient arrêtés dès les premiers pas ; car, ainsi que quelqu'un de vous, messieurs, les en a déjà prévenus, il est impossible de déterminer ce que c'est qu'un *contraire*. Qu'est-ce en effet que le contraire de la petite-vérole, de la rougeole, de la gale, de la pneumonie ou du choléra-morbus ?

Il faut pourtant qu'ils choisissent des agens de guérison dans l'un des trois ordres auxquels Hahnemann a dû rapporter tous les modificateurs de l'économie malade, et vous verrez qu'ils seront orqués de s'en tenir à la *spécificité*, c'est-à-dire à l'*homœopacité*, et de l'accepter comme le seul guide que nous donne la nature pour nous conduire à la découverte des moyens curatifs.

S'ils pensaient pourtant se tirer d'embarras en se renfermant dans leurs termes généraux d'*antiphlogistiques*, de *rafraîchissans*, de *toniques*, d'*excitans*, qu'ils opposent sans cesse à ceux d'*inflammation*, d'*irritation*, d'*atonie* ou de *faiblesse*, nous en pellerions à leur propre expérience, qui leur prouve chaque

jour combien sont insignifiantes, du point de vue thérapeutique, ces expressions si vagues, destinées à tomber incessamment, avec les idées qu'elles représentent, dans le vocabulaire ou le *vade mecum* des matrones et des garde-malades.

L'impuissance de l'art, dont l'expérience de chaque jour fournit tant et de si déplorables preuves, ne démontre-t-elle pas assez clairement qu'il n'est plus possible de s'en tenir à des termes généraux, et qu'en thérapeutique tout est *spécialité*? Or, les spécialités ne peuvent se rencontrer que dans le rapport homœopathique, et toutes les fois qu'il est besoin d'aider la nature, quelque méthode, quelque procédé qu'on emploie, on ne parvient à guérir qu'en se conformant rationnellement ou empiriquement à la loi des semblables; les procédés rationnels, toujours certains, sont toujours préférables quand on est assez heureux pour les reconnaître; et ce n'est que dans le cas contraire, ainsi que nous l'avons dit précédemment, que les autres ne doivent pas être tout-à-fait négligés.

Mais cette loi d'éternelle et incontestable vérité, que démontre l'expérience des siècles passés, comme celle de tous les jours, a donné lieu à la demande : si l'application du principe qui en découle peut être générale et toujours exempte de dangers. « Je me défie, dit l'éclectique de l'école, de tout principe absolu, et la tendance que me paraît avoir l'homœopathie à tout envelopper dans un seul aphorisme, a bien pu éloigner de mon esprit celle que j'aurais eue à soumettre cette doctrine à l'épreuve du raisonnement ainsi qu'à la sanction de l'expérience.

Je conçois qu'on néglige les procédés les plus conformes à un principe thérapeutique, faute des agens nécessaires, ou par défaut d'aptitude à en diriger l'application; je viens moi-même d'en donner l'exemple, et, sous ce rapport, je tolère, je prescris même comme un devoir une infraction à la saine doctrine. Mais qu'on ferme les yeux sur la valeur réelle de ce principe fondamental lui-même, par la seule raison qu'on suppose plus ou moins gratuitement qu'il en a été fait abus, c'est au moins s'écarter étrangement des règles de la logique. Ne ferait-on pas mieux de chercher le point au-delà duquel l'application du principe deviendrait impossible, et de démontrer les erreurs qui ont pu résulter de l'exagération prétendue que l'on condamne d'une manière si commode? Nul, assurément, s'il recherche sincèrement la vérité, ne tente

rait en vain cette épreuve; sa confiance outrée dans les croyances de ses maîtres ne saurait y résister. Tout en persistant à restreindre théoriquement la portée du principe, il aurait grande peine à le trouver en défaut, partout où, possesseur des agens nécessaires à son application, il saurait se conformer aux règles prescrites.

L'homœopathie peut se tromper sans doute en proportion de son inexpérience, de la difficulté des indications, et peut-être de l'imperfection de son art, qui ne saurait en être plus exempt que tous les ouvrages des hommes; mais jusqu'à présent, et je ne crains pas de l'affirmer, le principe homœopathique n'a jamais failli. Chacun peut à son gré lui supposer des limites plus ou moins restreintes; mais à qui appartient-il de les poser, ces limites? Nul ne peut tenir ce droit que de l'autorité des faits, et je ne connais pas un seul fait qu'on puisse lui opposer. Sa généralité peut donc être proclamée, nonobstant la réforme que je crois devoir mettre temporairement dans l'emploi des procédés qui en découlent.

Si l'application du principe homœopathique au traitement des maladies aiguës surtout a quelquefois inspiré des craintes, elles sont aussi gratuites que les doutes élevés contre sa généralité; car aucun fait jusqu'à ce jour ne les justifie. Quel danger, en effet, peut offrir une méthode toute spécifique convenablement appliquée? Or, la faculté que peuvent avoir les médicamens homœopathiques d'aggraver la maladie, leur donne seulement le caractère *spécifique* sans que l'aggravation elle-même soit indispensable à la guérison. Du moins sa manifestation n'est pas une condition nécessaire, et une aggravation qui n'est perçue ni par le malade ni par le médecin ne peut offrir de danger. En vain on objectera que nous avons admis en principe que la maladie artificielle est plus forte que la maladie naturelle; nous n'avons fait que raisonner dans cette hypothèse, sans la considérer comme la réalité; et d'ailleurs si nous poursuivons la supposition nous serons forcés de reconnaître, d'après les faits, que toute aggravation homœopathique normale est nécessairement suivie d'une réaction salutaire, parce qu'elle est spécifique, c'est-à-dire conforme au vœu de la nature, à sa loi de guérison, et nous ne saurions pousser plus loin l'explication.

Toutefois, quelle que soit l'intensité d'une maladie, je conçois la possibilité de l'aggraver encore sans que la vie s'éteigne à l'instant même. En effet, les symptômes morbides n'ont pas encore eu le

temps, si je puis ainsi dire, de provoquer par leur retentissement dans l'économie le développement des phénomènes précurseurs de la mort, avant que la maladie artificielle ait atteint sa période de décroissement. Ainsi, l'aggravation homœopathique normale, c'est-à-dire telle qu'elle peut être produite par une médication rationnelle, est toujours exempte de dangers.

Parmi ces réflexions théoriques, peut-être n'avez-vous rien trouvé, messieurs, que vous n'ayez bien souvent pensé, et quelquefois même beaucoup mieux exprimé. Cependant cela ne m'a pas paru être une raison de m'abstenir de les reproduire sous une nouvelle forme, parce qu'il est de ces choses qu'on ne peut trop répéter.

Quant aux points de pratique à l'égard desquels j'ai montré quelque timidité, j'ai cru devoir les signaler pour provoquer de votre part des conseils précieux, et pour prévenir ceux qui débutent ou débiteront dans cette carrière de vérité, contre un enthousiasme qu'inspire à tout homme de bien une grande et précieuse découverte, mais qui ne résistant pas toujours aux difficultés d'application que l'on ne prévoyait pas, a conduit quelquefois à un désenchantement nuisible à la cause du progrès.

Si donc j'ai failli, éclairez-moi, mon vénérable Maître, mais ne me blâmez pas ; car il ne faut pas confondre l'homme prudent tel que je le conçois, avec l'éclectique de l'école qui n'est guidé que par son inspiration et quelques préceptes indigestes et plus ou moins contradictoires.

Si parfois j'apporte quelques restrictions dans l'application de principes dont la certitude est pourtant incontestable, elles me semblent justifiées par cette considération toute morale qu'il ne nous appartient pas d'immoler au triomphe d'un principe la santé des hommes, et qu'il vaut mieux s'en tenir à des moyens même empiriques que de risquer dans un danger imminent un mauvais choix parmi les procédés les plus rationnels.

Vous m'auriez donc mal compris, messieurs, si vous pouviez voir dans ces réflexions une coupable tiédeur pour la découverte sublime devenue l'objet de toutes mes méditations, depuis l'instant où je me suis assuré que chaque jour l'humanité lui doit de nouveaux bienfaits. Homœopathe des plus purs par conviction, si je crois devoir renoncer quelquefois à rechercher les procédés spécifiques et m'en tenir à un simple choix parmi ceux des moyens

anciennement connus, qui se rattachent de plus près à la loi homœopathique, ce n'est que par méthode de transition, sans rien ôter à la valeur absolue du principe *similia similibus curantur*.

Cette lecture ayant soulevé une vive opposition de la part de plusieurs membres de la Société, et principalement de M. Léon Simon, M. Tournier répliqua le lendemain en ces termes :

Messieurs,

Quelque confiance que j'aie dans l'homœopathie, je pense que tout homœopathe doit quelquefois se défier de lui-même jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine expérience; et j'ai cru devoir essayer dans la séance d'hier d'indiquer comment, sans être infidèle à la loi de guérison, on pouvait dans certains cas, en attendant qu'on fût en état de mieux faire, utiliser quelques uns des débris de la thérapeutique ancienne. J'ai voulu prouver en effet que certains agens qu'elle emploie étaient susceptibles de produire quelquefois des effets réellement homœopathiques, et ce sont ceux-là que j'ai recommandés de préférence pour les cas où l'homœopathe pressé d'agir hésite dans le choix de moyens plus rationnels. Mais j'ai eu le malheur sans doute d'être mal compris, et je ne puis m'en tenir aux deux mots d'explication verbale par lesquels j'ai dû répondre, autant que me le permettaient le temps et mon inexpérience dans l'art de l'improvisation, à la brillante et chaleureuse attaque de M. Simon.

Depuis que j'ai compris l'*Organon*, ma pensée s'est toujours de plus en plus éloignée de toutes conceptions hostiles aux doctrines qui y sont exposées; et j'en prends à témoin homœopathes, adversaires et public, ma conduite fut toujours d'accord avec ma pensée. Si donc elle a été mal conçue, cela peut être pour avoir été enveloppée de détails qui ont pu lasser votre attention depuis long-temps soutenue. Quoi qu'il en soit, je ne puis trouver le moindre trait de ressemblance avec moi dans le portrait plein de vérité que l'on vous a fait de l'éclectique; et pour qu'il ne vous reste aucun doute à cet égard, je crois devoir vous indiquer mon but par un résumé succinct du travail que je vous ai offert.

Notre Maître exclut du nombre de ses disciples tout prétendu homœopathe qui tenterait d'allier sa doctrine avec les procédés anciens; on ne saurait lui contester ce fait. Il repousse l'éclectisme,

qui est , comme je l'ai dit, la négation de tous principes ; et comme lui , nous le repoussons de toute la force de nos convictions. Mais je vous avoue , messieurs , que je ne puis voir d'éclectisme que là où se trouve une lutte opiniâtre contre toute espèce de dogmes au nom d'une routine qui s'appuie d'un côté sur les tâtonnemens de l'empirisme , et de l'autre sur un amalgame de règles disparates plus ou moins arbitrairement tracées. Là où le médecin ne se soumet qu'à la seule loi de la nécessité , là où il ne fait pas un choix , il n'y a pas d'éclectisme ; et c'est pourquoi j'ai voulu les avertir qu'ils n'avaient rien à redouter de l'anathème , ceux-là qui peu avancés encore dans la pratique de l'homœopathie sont quelquefois obligés de recourir à des moyens extra-spécifiques , par tout autre motif que celui d'une préférence que je condamnerais tout le premier.

C'est ce que vous avez tous fait , messieurs , en commençant à pratiquer l'homœopathie , et c'est peut-être ce qu'a fait Hahnemann lui-même. Ni lui , ni vous , s'il vous est arrivé de vous trouver en présence de cas graves dont vous ne pouviez parvenir à déterminer le spécifique , n'avez laissé périr votre malade , en envoyant sonner à la porte d'un autre médecin , sous prétexte de ne point salir votre pratique d'une simple apparence d'infidélité à la loi des semblables. Eh bien ! messieurs , ce que vous avez fait , je réclame pour ceux qui débutent dans la carrière , je réclame pour ceux-là même qui plus expérimentés auraient quelque raison de se défier d'eux-mêmes en présence d'un cas urgent , la faculté de le faire sans avoir à redouter la réprobation du Maître ; car une mauvaise arme dont on sait se servir est quelquefois préférable à la meilleure dont on ne connaît pas parfaitement l'usage. — Partant de là , j'indique comment , faute de procédés dont on n'a pas une connaissance suffisante , on peut agir par voie indirecte , le plus souvent sans s'écarter du principe de similitude qui est déduit de la seule loi des guérisons.

Mais on a dit que l'admission d'une semi-homœopacité était subversive de la théorie de Hahnemann. Je suis loin d'être de cet avis , car on ne saurait nier qu'on ait obtenu des guérisons plus ou moins parfaites avant l'emploi des procédés homœopathiques. Qu'elles aient été dues à une sorte de hasard , peu importe ; elles ne peuvent être contestées , et je crois être bien éloigné de commettre une hérésie homœopathique en les rapportant à la loi des

semblables ; car je n'ai jamais prétendu que les procédés anciens pussent être mis sur la même ligne que ceux véritablement *spécifiques*. Après avoir déclaré que la guérison homœopathique était la *seule* possible, et qu'on pouvait *toujours* y parvenir par *voie de spécificité*, j'ai ajouté seulement que quelquefois on pouvait y arriver par voie indirecte. Je ne vois pas là l'ombre d'une hérésie, et je persiste à penser que, quand vous ne connaissez pas le spécifique, vous devez prendre parmi les moyens dont vous pouvez disposer celui qui vous paraît s'en rapprocher le plus, et qu'alors vous pouvez encore espérer de guérir quelquefois, ou tout au moins pallier, c'est-à-dire gagner un temps précieux qui vous permette ensuite d'appliquer le véritable spécifique pour compléter la cure.

A cela on a dit : travaillez, et vous trouverez toujours le remède propre. Le conseil est excellent, sans doute, et bien que je ne l'aie pas attendu, il est des cas pour lesquels je n'ai rien *trouvé*, quoiqu'il y eût certainement pour ces cas des spécifiques parmi les agens que nous connaissons en pathogénésie. Alors, en attendant que mon instruction se complétât, j'ai cru devoir recourir à d'autres agens, mais toujours, je le répète, en ne leur reconnaissant qu'une valeur de circonstance, et sans abandonner le point de vue de l'homœopathicité.

Mais sans commettre une hérésie nouvelle, n'ai-je pas pu supposer qu'il pût se rencontrer une des mille et mille formes de l'état morbide qui ne trouvât pas son spécifique véritable parmi les 2 à 300 médicamens connus ? Je ne l'aurais pas dit, que cela fût venu à la pensée de tous ; car à quoi bon en chercher chaque jour de nouveaux s'il ne restait plus rien à trouver ? alors si l'observation m'en eût été faite, au lieu de venir de moi, j'aurais répondu : *procédez par voie indirecte*, mais toujours aussi homœopathiquement que possible, pour pallier au moins si vous ne pouvez guérir ; et c'est ce que j'ai dit ; voilà toute ma pensée. Est-elle donc en opposition sur quelque point avec celle de notre Maître ? S'il en était ainsi, je l'élaborerais encore ; mais je ne le crois pas. — Oh ! Hahnemann, ne me frappe donc pas de ton anathème, car j'ai compris toute la portée de ta loi.

CONSIDÉRATIONS CRITIQUES SUR LE TRAITEMENT ALLOPATHIQUE DE LA LEUCORRÉE, SUIVIES DE SON TRAITEMENT PAR LA MÉTHODE HOMÉOPATHIQUE;

Par le Docteur LÉONCE LENORMAND.

La leucorrhée, maladie si fréquente, on pourrait presque dire si universellement répandue, surtout dans les villes, est une de ces affections qui, par ses conséquences plus ou moins immédiatement funestes, mais toujours très-fâcheuses, a depuis longtemps fixé l'attention des médecins de toutes les écoles. Parmi eux plusieurs classifications et une foule de moyens thérapeutiques ont été admis pour combattre ses ravages, et si l'on portait une investigation bien attentive sur les résultats obtenus, peut-être trouverait-on que les succès ne sont point en raison directe du nombre des moyens employés. Sans nous arrêter à passer en revue tout ce qui a été dit sur cette maladie, il convient cependant que nous nous arrêtions quelques instans sur l'opinion la plus généralement admise dans l'école moderne.

« La leucorrhée y est considérée comme étant constamment le » résultat d'une phlegmasie des organes génitaux internes de la » femme. On la divise en sept grandes classes :

- » 1° Leucorrhée constitutionnelle acquise ou héréditaire, qui se » manifeste surtout chez les femmes d'une constitution débile.
- » 2° Leucorrhée par irritation locale due à la stimulation directe » des organes génitaux.
- » 3° Leucorrhée sympathique, occasionée par des affections » morales, ou due à l'état pathologique d'un organe important.
- » 4° Leucorrhée déterminée par des substances emménagogues » ou par l'usage de certains alimens.
- » 5° Leucorrhée métastatique.
- » 6° Leucorrhée critique.
- » 7° Leucorrhée syphilitique. »

Il nous est impossible de passer sous silence les défauts les plus capitaux de cette classification. Ainsi, même en se plaçant au point de vue de l'auteur ne devrait-on pas évidemment ranger dans la même classe, la leucorrhée par irritation locale et celle déterminée par des substances emménagogues; puisqu'en effet il importe fort peu que l'organe ait été lésé par des irritans agissant sur lui immédiatement ou après avoir passé par le tube digestif?

De même, la leucorrhée métastatique aurait dû être classée avec la leucorrhée critique, puisque dans l'un comme dans l'autre

cas (bien entendu au point de vue de l'école allopathique), elle n'agit que comme révulsif, dérivatif.

Enfin, admettre une leucorrhée syphilitique distincte de la blennorrhagie syphilitique, nous paraît une étrange prétention, surtout quand on considère que la seule distinction établie entre elles consiste en ce que, dans la blennorrhagie, l'écoulement est fourni seulement par la muqueuse du vagin, tandis que dans la leucorrhée syphilitique, la membrane interne de l'utérus y participe également. Pour renverser de fond en comble une si singulière idée, il suffit de se rappeler que tous les jours on avait des femmes récemment infectées et chez lesquelles, bien qu'elles ne fussent auparavant aucunement atteintes de fleurs blanches, chez lesquelles, disons-nous, le speculum fait découvrir des écoulemens internes. Si, en avançant cette opinion, on a voulu admettre implicitement que la leucorrhée syphilitique pouvait être le produit immédiat d'un coït impur, la question deviendrait alors une question de mots, et nous penserions que donner au mot leucorrhée toute son acception étymologique serait le généraliser beaucoup trop.

« Quant au diagnostic de cette affection, les partisans de l'école allopathique le considèrent comme étant souvent différent; la nature, la couleur et l'odeur de l'écoulement étant bien souvent les mêmes dans les cas différens, on doit donc, avant de porter un jugement, s'enquérir des circonstances commémoratives, et s'en rapporter aux paroles des malades, en tenant compte cependant de l'intérêt qu'elles ont souvent à dissimuler les causes de leur affection. On ne peut pas confondre la leucorrhée avec les abcès formés dans les ovaires ou dans l'intérieur des organes génitaux, la nature du liquide n'étant pas la même dans ces circonstances. Il sera plus difficile de distinguer la leucorrhée d'avec les écoulemens occasionés par les affections organiques de l'utérus. On évitera cependant de graves erreurs si l'on se rappelle que l'écoulement plus ou moins rougeâtre, jaunâtre ou verdâtre, est accompagné d'une odeur très-fortement prononcée dans les affections invétérées de l'utérus, tandis que l'odeur est moins forte, la couleur plus transparente, blanche, etc., le liquide sécrété plus séreux, dans les affections récentes de la matrice. »

Et c'est avec des indications aussi vagues que celles qui précèdent, que le médecin évitera de tomber dans de graves erreurs? Mais que devient la valeur déjà si restreinte de ces signes diagnostiques, si on consulte le travail de M. le professeur Lagneau sur la leucorrhée (Dict. de Méd. prat.). « La matière de l'écoulement, dit Lagneau, est transparente comme du blanc d'œuf, souvent blanche comme du lait; d'autres fois d'un jaune plus ou moins verdâtre, quelquefois roussâtre ou noirâtre. Il varie aussi quant

» à la consistance : il est parfois séreux et abondant, le plus souvent
 » visqueux comme du blanc d'œuf qui a subi un commencement
 » de coction. Quelquefois il est semblable à de la crème ; ailleurs
 » il sort par gros flocons de mucosités épaisses ; parfois il res-
 » semble à du vrai pus. Quant à son odeur, il est tantôt très-
 » fétide, tantôt inodore. Il est le plus souvent d'une nature fade
 » et douceâtre, et quelquefois il est tellement âcre qu'il excorie
 » les parties avec lesquelles il se trouve en contact. »

Et c'est un pareil chaos des opinions les plus divergentes et les plus opposées qui constitue ce que l'on ose appeler un diagnostic. C'est au milieu d'un si obscur dédale que les médecins sont réduits à errer à l'aventure, ne pouvant consulter comme modèle de conduite que l'empirisme le plus aveugle ou un hasard plus aveugle encore, et lorsqu'on jette les yeux sur cette multitude de médicamens tour à tour employés et rejetés sans discernement, c'est pour l'observateur un spectacle plus affligeant encore. Parlerons-nous de ce qui compose leur mode de médication qu'ils ont appelée tonique ? Ce sont les ferrugineux, les amers, le quinquina, la gentiane, l'absinthe en infusion vineuse ou alcoolique, en poudre ou en extrait. Les plantes aromatiques : le genièvre, la mélisse, l'armoise ; les eaux minérales et enfin les gommés résines. Ils ont encore le traitement local : ce sont les décoctions de plantes astringentes employées en injection ; les eaux alumineuses, les infusions vineuses de roses de Provins ou la dissolution de sulfate de zinc. Reste enfin le traitement dérivatif. Les purgatifs amers, les sels neutres en lavage, les émétiques, les diaphorétiques, les diurétiques, les frictions, les exutoires, etc. Et quand, après avoir employé tout à tour ou même simultanément tous ces moyens, on est venu à bout de faire disparaître le symptôme local, alors on crie victoire, on fait sonner bien haut ce succès, sans s'inquiéter des suites de ces traitemens si peu rationnels ou des nouvelles transformations que subit la maladie. Et si au contraire on échoue, alors on s'en console, en se disant que la maladie était incurable, car à tort ou à raison Hippocrate a dit que la leucorrhée est incurable chez les femmes qui ne sont plus réglées. Puis la maladie marche, toujours aggravée encore par les traitemens subis. Et ceci nous amène naturellement à parler d'un mode de médication préconisé depuis un petit nombre d'années par quelques médecins. Ici il est question du seigle ergoté. Si on doit en croire un ouvrage publié assez récemment sur les maladies des femmes, il n'est pas de leucorrhée qui résiste à l'emploi prolongé pendant plusieurs jours de 6 à 8 grains de seigle ergoté dans une légère infusion de camomille. Et on les voit, partant de là, appliquer le seigle ergoté à toutes les leucorrhées avec un *rinforzando* de succès, disent-ils. Sans doute il est très-possible que ce médicament qui, comme personne ne

L'ignore, a sur l'utérus une action remarquable, ait guéri ou plutôt suspendu des leucorrhées. Mais a-t-on suivi ces guérisons pendant quelques mois encore pour voir si elles étaient bien complètes, ou si la maladie n'a pas pris une nouvelle forme? Et de plus, qui oserait soutenir que l'on peut impunément prendre de si énormes doses d'un médicament qui, entre mille autres dangers, apporte celui d'occasionner des gangrènes sèches? Sans doute le seigle ergoté peut guérir certaines leucorrhées; mais croire qu'il les guérit toutes, serait une absurde prétention, et de plus nous sommes persuadé qu'alors comme toujours la dynamisation du médicament est une chose indispensable.

Quelles conséquences peut-on tirer de tout ce qui précède, sinon que, quant au diagnostic, les auteurs dont il a été question semblent oublier qu'il existe une science appelée anatomie pathologique, comme si le spéculum et le toucher pouvaient permettre de confondre la leucorrhée avec un squirre ou un cancer de la matrice? Et de plus ne serait-on pas tenté de croire qu'ils font une mauvaise plaisanterie en les voyant signaler comme des moyens d'éviter toute grave erreur, d'une part la couleur de l'écoulement, auquel quelques lignes plus haut ils font parcourir toutes les nuances de l'arc-en-ciel; d'autre part sa consistance, qu'ils nous présentent ici comme aqueuse et là comme presque solide; enfin son odeur, qu'ils reconnaissent comme étant tantôt piquante et putride et tantôt nulle? Pour Dieu! messieurs, tâchez donc de penser avant d'écrire, et soyez un peu conséquens avec vous-mêmes; que deviendront vos théories, je vous le demande, si, pour les renverser, on n'a besoin que d'opposer l'une à l'autre deux parties formant un même entier?

Quant à la question du traitement, nous voulons croire que des cures ont été obtenues par les moyens précités. Mais quand nous voyons les allopathes passer en revue une pharmacie tout entière, est-il étonnant qu'à la fin ils aient mis le doigt sur le médicament convenable? Non sans doute, c'est qu'ils ont fait de la prose sans le savoir, de l'homœopathie sans s'en douter; c'est que le fait de spécificité, ce fait si beau, si victorieusement démontré aujourd'hui, s'est rencontré sous leurs mains aveugles, qui ont guéri sans qu'ils puissent se rendre compte de leur succès. Nous croirions ne remplir que la moitié de notre tâche, si, à ces déplorables conséquences, nous n'avions une contrepartie à opposer. C'est ce qui fera le sujet d'un article prochain, qui traitera des causes et des formes variées de la leucorrhée, avec les moyens thérapeutiques propres à les combattre.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

	Pages.
Vue philosophique de la doctrine homœopathique , par le docteur Simon.	5
L'homœopathie considérée comme méthode curative spécifique particulière , par le docteur Messerschmidt.	17
Renseignemens sur la présence de MM. Léon Simon et Curie à l'Hô-Dieu , dans le service de M. Bally.	29
Observations pratiques , par le docteur Veith.	41
Observations pratiques sur le traitement homœopathique de l'encéphalite , par le docteur Widenhorn.	46
Lettres à un médecin de province sur l'homœopathie , par le docteur Petroz.	58
Réponse à la lettre de l'académie de médecine au ministre de l'instruction publique , par le docteur Des Guidi.	67
Du suc de persil dans le traitement de l'urétrite aiguë et chronique , par M. Doin et Laburthe.	79
Du traitement homœopathique des hémorroïdes , par le docteur Lenormand.	81
Essai sur la philosophie des sciences , par le docteur Ampère.	88
Quelques réflexions sur la répétition des doses des médicamens , par le docteur Widenhorn.	96
Sur le choix du moyen homœopathique, sa préparation, sa dose et sa répétition , par le docteur Schmid.	105
Quelques réflexions sur la répétition des doses , par le docteur Curie.	129
Observation d'une chorée , par le docteur Curie.	131
Considérations sur la vie, d'après les principes de l'homœopathie.	134
Observations tirées de la pratique homœopathique , par le docteur Gross.	143
Observation de phthisie muqueuse, avec vomique du poumon , par le docteur Ehrhardt.	144
Observations homœopathiques , par le docteur Sannicola.	147
Observations pratiques de médecine vétérinaire , par M. Genazke.	152
Symptômes de l'agnus castus, de l'anis étoilé, de l'arum maculatum, de la cascarrille, de la coccinelle à sept points, de la créosote, du fusain et du jatropa curcas.	157
Idées sur la réduction en corps de science du système de la médecine homœopathique , par le docteur Rau.	161, 419
Considérations sur le quinquina , par MM. Beauvais et Simoneau.	179, 304
Observations pratiques , par le docteur Fromada.	200
Observations pratiques sur l'emploi des cubèbes dans la gonorrhée secondaire , par le docteur Hirsch.	204

Observations d'ophthalmie chronique, par le docteur Curie.	208
Observations pratiques, par le docteur Curie.	209
Note sur le choléra asiatique, par le docteur Simon.	214
Sur quelques passages de l' <i>Organon</i> , par le docteur Griesselich.	219
Sur la répétition des doses, par le docteur Schindler.	220
Observation d'exanthème pustuleux chez une femme enceinte.	238
Sur la répétition des doses homœopathiques et sur l'emploi des diverses dilutions, par le docteur Rummel.	241
Sur l'osmium, par le docteur Hofbauer.	246
Vues sur le traitement de la phthisie pulmonaire, par le docteur Laurencet.	254
Observations de phthisie tuberculeuse traitée homœopathiquement, par le docteur Widenhorn.	287
Appréciation du système dit isopathique, par le docteur Thorér.	295
Discours prononcé par Hahnemann à la réunion de la société homœopathique gallicane.	321
Discours prononcé par le docteur Petroz.	322
———— par le docteur Dufresne.	326
Lettre du docteur Léon Simon au ministre de l'instruction publique.	335
Discours prononcé par le docteur Leroux.	363
Du régime dans le traitement des maladies chroniques, par le docteur Molin.	376
Observations pratiques, par le docteur Fielitz.	381
Sur la guérison des plaies considérables par les moyens homœopathiques et par des fomentations froides, par le docteur Starke.	387
Sur la force des doses, par le docteur Backhausen.	390
Observation d'inflammation chronique du larynx, par le docteur Hirsch.	395
Lettre au rédacteur.	397
Sur le traitement homœopathique des maux de dents, par M. Boenninghausen.	402
Réplique à une critique insérée dans la Bibliothèque homœopathique de Genève, par MM. Beauvais et Simoneau.	410
Que peut l'anatomie pathologique pour le progrès et le perfectionnement de la thérapeutique, par le docteur Gastier.	435
De la loi homœopathique considérée comme source de toute guérison, abstraction faite des procédés en usage, par le docteur Tournier, de Besançon. Lu à la société homœopathique gallicane le 16 septembre 1835.	460
Considérations critiques sur le traitement allopathique de la leucorrhée, suivies de son traitement par la méthode homœopathique, par le docteur Léonce Lenormand.	475

